3 1761 05507196 3

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/bataillesfrana06pruoft

BATAILLES FRANCAISES

ŒUVRES DU GÉNÉRAL HARDY DE PÉRIN

CHEZ FLAMMARION. PARIS.

BATAILLES FRANÇAISES

Tome I. — **Guerres féodales** (1214 à 1559). 1 vol. in-12, avec 138 fig. et répertoire des gens de guerre cités dans le texte. 3 fr. 50

Tome II — **Guerres de Religion** (1562 à 1620). 1 vol. in-12, avec 95 fig. et répertoire des gens de guerre cités dans le texte..... 3 fr. 50

Tome III. — **Louis XIII et Richelieu** (1621 à 1643). 1 vol. in-12, avec 89 fig. et répertoire des gens de guerre cités dans le texte..... 3 fr. 50

Tome IV. — **Turenne et Condé** (1643 à 1671). 1 vol. in-12 avec 63 fig. et répertoire des gens de guerre cités dans le texte..... 3 fr. 50

Tome V. — **Louis XIV** (1672 à 1700). 1 v. in-12 avec 54 fig. et répertoire des gens de guerre cités dans le texte.... 3 fr. 50

Turenne et Condé. 1626-1675. Édition spéciale, ornée de 130 fig. à l'usage des bibliothèques militaires.

CHEZ PLON-NOURRIT. PARIS.

Les Batailles d'autrefois (de Marathon à Ivry, 480 avant J.-C., à 1590). *Origines de la Tactique française.* 2 fort vol. gr. in-8, avec 281 grav..... 20 fr.

Correspondance intime du Général Jean Hardy, de 1797 à 1802. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

CHEZ CHARLES-LAVAUZELLE. PARIS.

Afrique et Crimée. 1 vol. in-8, avec un portrait et 5 croquis hors texte.... 5 fr.

CHEZ CHAPELOT. PARIS.

L'Art de la guerre chez les Anciens. 1 vol gr. in-8, avec 173 fig. dans le texte..... 4 fr.

Les Armées féodales. 1879, 1 vol. gr. in-8, avec 35 fig. dans le texte.... 3 fr.

La Guerre de Cent Ans (1346-1453) 1 vol. gr. in-8, avec 27 fig. dans le texte..... 7 fr.

L'Art militaire au temps de Louis XI (1465-1483). 1 vol. gr. in-8, avec figures dans le texte..... 3 fr.

★**Bayard** (1495-1524). 1 vol. gr. in-8, avec fig. et planches..... 4 fr.

Les Français en Italie, de 1494 à 1559. 1 vol. gr. in-8, avec 82 gr. dans le texte..... 7 fr.

Les Valois d'Angoulême (1515-1589). 1 vol. gr. in-8, avec 86 figures dans le texte..... 8 fr.

Les Guerres de religion, 1562 à 1594. 1 vol. gr. in-8, avec fig. et planches. 4 fr.

Une note ministérielle, du 28 mars 1881, autorise les corps de troupe, écoles ou établissements militaires, à faire l'acquisition de ces huit ouvrages.

Un général de Sambre-et-Meuse. Mémoires militaires du général Jean Hardy (1792-1802). 1 vol. in-8, avec portrait, plans, cartes, répertoire des corps de troupe et des noms cités..... 7 fr.

★**La bataille de Fleurus** (1794). In-8, avec une carte..... 1 fr.

★**La mort de Marceau** (1796). In-8, avec 3 plans..... 0 fr. 75

Le siège de Maëstricht (campagne d'automne de 1794). 1 vol. in-8, avec 7 plans..... 2 fr.

Conférences régimentaires sur la fortification. 7e édition revue et remise à jour par E. Mueltzer, capitaine du génie. 1 vol. in-8, avec nombreuses figures 4 fr.

Travaux de campagne de l'Infanterie. 1 vol. in-12, avec figures dans le texte..... 2 fr.

★**Tactique française. La Division.** 1 vol. in-8, avec 9 croquis topographiques et 4 planches en couleurs..... 6 fr.

ŒUVRES DE JEAN DE VILLEURS

(*de la Société des gens de lettres*).

CHEZ A. LEMERRE. PARIS.

PROSE

Madame de Villepreux, roman militaire. 1 vol. in-12..... 3 fr. 50

Carême d'Amour. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Le Roman d'un assiégé (siège de Bitche, 1870-71). 1 vol. in-12 (4e édit.)... 3 fr. 50

POÉSIE

La Légende de l'Ondine. 1 vol. in-12.

Songes bleus. 1 vol. in-12..... 3 fr.

Soleil d'Afrique. 1 vol. in-12.. 3 fr. 50

CHEZ E. FLAMMARION.

Mémoires du comte Gaspard de Chavagnac. 1 vol. in-12 (édition princeps)..... 5 fr.

Même ouvrage. 1 vol-in-12 (édition populaire)..... 3 fr. 50

CHEZ PLON-NOURRIT.

Contes de garnison. 1 vol. in-12 illustré..... 3 fr. 50

Nouveaux Contes de garnison. 1 vol. in-12 illustré..... 3 fr. 50

★*Les ouvrages marqués d'un astérisque sont inscrits au Catalogue ministériel* (du 14 septembre 1906) *des Bibliothèques de troupes.*

Corbeil. — Imprimerie Éd. Crété.

P44

Général HARDY DE PÉRINI

BATAILLES FRANÇAISES

VI

LES ARMÉES SOUS L'ANCIEN RÉGIME

1700 à 1789

Bessing, sc.

98366
18/9/09.

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Tous droits de traduction et de reproduction réservés (texte et figures) pour tous pays y compris la Suède et la Norvège.

CARPI, CHIARI, 1701.

NIMEGUE, LUZZARA, FRIEDLINGEN, 1702.

SANTA-VITTORIA, 1702.

ECKEREN, HOCHSTAEDT, SPIRE, MUNDERKINGEN, 1703.

BLINDHEIM, 1704.

TIRLEMONT, CASSANO, 1705.

CALCINATO, RAMILLIES, TURIN, CASTIGLIONE, 1706.

ALMANZA, BUHL, 1707.

AUDENARDE, 1708.

RUMERSHEIM, MALPLAQUET, 1709.

BRIHUEGA, VILLAVICIOSA, 1710.

DENAIN, 1712.

PARME, GUASTALLA, 1734.

DETTINGEN, 1743.

FONTENOY, 1745. ROCOUX, 1746. LAWFELD, 1747

HASTENBECK, 1757.

BATAILLES FRANÇAISES

SIXIÈME SÉRIE

CHAPITRE PREMIER

LA SUCCESSION D'ESPAGNE

(1700-1702)

Philippe V, roi d'Espagne (16 novembre 1700). — Catinat en Italie. — Carpi (9 juillet 1701). — Villeroy. — Chiari (1er septembre). — La grande alliance. — Les armées des deux couronnes. — Campagne d'hiver. — Crémone (1er janvier 1702).

PHILIPPE V, ROI D'ESPAGNE.

« Le dix-huitième siècle s'ouvrait pour la Maison de Bourbon par un comble de gloire et de prospérité inouïes » (*Saint-Simon*)[1].

1. Louis de Rouvray, duc de Saint-Simon, était surtout un officier mécontent et aigri. Mousquetaire à dix-sept ans, il s'était distingué au siège de Namur sous les yeux de Louis XIV, son parrain, qui lui avait donné une compagnie, puis un régiment après Nerwinden, où il avait montré la plus brillante bravoure. Gendre du maréchal de Lorge (1699), il s'attendait à faire partie, comme brigadier de cavalerie, de la promotion de 1702. Le Roi l'oublia ou voulut lui marquer son mécontentement de l'attitude frondeuse et hautaine qu'il avait prise à la Cour. Saint-Simon, de dépit, quitta définitivement le service pour ne plus s'occuper que de mesquines questions de préséance. Mais, hôte assidu de Versailles, favori du duc de Bourgogne, allié à Chamillard, ministre de la guerre, il savait ce qui se passait dans les conseils du Roi et suivait attentivement les opérations militaires. Il les jugeait avec compétence et l'on ne peut pas

Le dernier descendant de Philippe II, Charles d'Autriche, était mort à Madrid le 1er novembre 1700, en instituant pour héritier de sa couronne Philippe duc d'Anjou[1], petit-fils de Louis XIV.

Fig. 1. — *Philippe V.*

L'Espagne, menacée d'un démembrement par les traités de partage conclus entre la France, l'Angleterre et la Hollande en mars 1700, se préparait à acclamer ce roi de dix-sept ans, « grave, silencieux et mesuré », qui semblait à hauteur de sa fortune.

Louis XIV et le Dauphin, renonçant aux avantages que les traités leur concédaient[2], acceptèrent, le 16 novembre 1700,

étudier la guerre de la succession d'Espagne sans consulter ses mémoires. La belle édition qu'en a publiée M. A. de Boislisle, en l'annotant avec la plus remarquable érudition, est une source précieuse de renseignements à laquelle nous avons largement puisé.

1. Né à Versailles en 1683: second fils de Louis, Dauphin de France, et de Marie-Anne de Bavière.

2. Le duc de Lorraine devait céder son duché à la France en échange du Milanais, et le Dauphin devenir roi des Deux Siciles, avec les présides de Toscane et le Guipuscoa.

le testament de Charles II. et Philippe V fut salué roi d'Espagne par la Cour de Versailles.

— « *Soyez bon Espagnol*, dit l'aïeul au jeune roi; *mais souvenez-vous que vous êtes né Français pour entretenir l'union entre les deux nations et conserver la paix de l'Europe* [1].

Cette paix Louis XIV la désirait sincèrement; ses finances étaient épuisées et, s'il avait encore des soldats incomparables, il ne lui restait des généraux qui les avaient conduits à la victoire que Catinat, Berwick et Vendôme. A part l'Empereur Léopold, revendiquant pour son second fils, l'archiduc Charles [2], l'intégrité de l'héritage, l'Europe entière, avec ou sans réserve, reconnut Philippe V. Le conseil de régence de Madrid remit ses pouvoirs entre les mains du Roi très-chrétien, en le priant de « *disposer de toutes choses en Espagne et d'être assuré que ses ordres y seraient aussi exactement suivis qu'en France* ».

L'Électeur de Bavière Maximilien-Emmanuel [3] fut con-

1. « Tout le monde paraît ravi de l'affaire d'Espagne. Notre jeune roi la reçoit avec la gravité et le sang-froid d'un roi de quatre-vingts ans. Les trois frères (les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry) ont montré dans cette occasion une grande tendresse les uns pour les autres. Des gens fort sages sont persuadés que nous n'aurons pas la guerre et que nous en aurions eu une longue et ruineuse pour la France si l'on avait voulu exécuter les traités. » *Lettre de Mme de Maintenon au Cardinal de Noailles, 17 novembre 1700.*

2. Fils de l'impératrice d'Allemagne, sœur de Charles II et de Marie-Thérèse, reine de France.

3. Frère de la Dauphine et oncle maternel de Philippe V.

« Brave jusqu'à la témérité, ayant la passion de la guerre et du commandement sans l'application nécessaire à la direction des grandes opérations, compromettant les plus heureuses qualités par la mobilité de son esprit et la légèreté de sa conduite, Max-Emmanuel ne sut profiter ni des dons de la Providence, ni des occasions qui lui furent offertes. Il crut plus habile de marchander ses services tantôt à la France, tantôt à l'Autriche et, tout en cherchant à exploiter à son profit leur rivalité, il ne réussit qu'à s'associer successivement à la mauvaise fortune de l'une et de l'autre. » *Villars d'après sa correspondance et des documents inédits, par le marquis de Vogüé, de l'Institut. Paris. E. Plon, Nourrit et Cie, 1888.*

firmé dans sa vice-royauté des Pays-Bas espagnols, et le prince de Vaudemont[1] dans celle du Milanais. Malheureusement Louis XIV commit des fautes politiques, dont ses ennemis irréconciliables, son beau-frère l'empereur Léopold, le roi d'Angleterre Guillaume d'Orange, et le grand pensionnaire de Hollande Hensius, se hâtèrent de profiter. Il conserva à Philippe V son droit d'hérédité à la couronne de France; il viola le traité de Ryswick en remplaçant, le 6 février 1701, dans les huit *places fortes*[2] *de la Barrière* établie entre la Hollande et la Belgique, 22 bataillons hollandais par des garnisons françaises. Enfin, au lieu de protéger le Portugal, dont le souverain Pierre II de Bragance[3] avait reconnu Philippe V à condition que l'Espagne abandonnerait toute prétention sur son royaume, Louis XIV le laissa sans secours contre les entreprises de l'Angleterre et de la Hollande, qui voulaient avoir une porte ouverte sur l'Espagne.

CATINAT EN ITALIE.

Au mois de mai 1701, les hostilités commencèrent en

1. Charles-Henri de Lorraine, fils légitimé de Charles IV, duc de Lorraine, et de sa *femme de campagne* Madame de Cantecroix.

2. Mons, Namur, Luxembourg, Charleroy, Ath, Audenarde, Nieuport.

3. Traité d'alliance entre la France, l'Espagne et le Portugal, du 18 juin 1701. Don Pedro demanda à Louis XIV de lui envoyer une compagnie de grenadiers pour servir de modèle à l'infanterie portugaise. Cette compagnie fut formée, le 14 août 1701, de 50 grenadiers pris dans l'armée de Flandre et commandée par trois officiers de *Picardie*, le capitaine marquis de Mézières et deux lieutenants. Habillés à neuf d'un justaucorps bleu, bordé de rouge, la *Compagnie des grenadiers de Portugal* fut passée en revue par le Roi à Versailles le 23 janvier 1702. Elle s'embarqua à Dunkerque, le 4 novembre, pour Lisbonne, où elle arriva le 20 décembre. A la rupture avec le Portugal, le marquis de Mézières ramena sa compagnie en France; elle fut incorporée dans le régiment de Gondrin (mars 1703). *Lieutenant-colonel Belhomme. Histoire de l'infanterie en France. Henri-Charles Lavauzelle.* Paris-Limoges.

Italie sans déclaration de guerre. L'Empereur, après avoir traité avec les Turcs[1], disposait de l'armée du prince Eugène de Savoie, leur vainqueur; il l'envoya, par les défilés du Tyrol, à la conquête du Milanais. La République de Venise, qui s'était déclarée neutre, laissa cependant les Impériaux s'établir entre Trente et Vérone et préparer le passage de l'Adige.

Louis XIV opposa au Prince Eugène Catinat, qui l'avait battu à Staffarde et à Marsaglia, mais il prescrivit au maréchal de rester sur la défensive derrière l'Adige[2], et il lui enleva toute indépendance en nommant le duc de Savoie généralissime en Italie.

Victor-Amédée, père de la duchesse de Bourgogne, qui lui était toute dévouée et faisait les délices du Roi et de Madame de Maintenon, négociait le mariage de sa seconde fille, Louise-Gabrielle, avec Philippe V, tout en conservant des intelligences à la Cour de Vienne. Il avait, en plus, le scrupule familial de ne pas laisser battre son cousin, son vaillant compagnon d'armes de 1690 et 1693, par les Français.

1 A. Carlowitz, le 26 janvier 1699, grâce à l'intervention de la France et de la Hollande.

2. « J'avais, raconte le prince Eugène, 30 000 hommes de bonnes troupes. Le duc de Mantoue, en recevant garnison française dans sa capitale, prétendit que c'était un commencement d'hostilités de la part de Catinat. Cela me servit de prétexte pour commencer les miennes. Grâce au duc de Mantoue, me voilà en pleine guerre, au bout de dix jours d'un travail incroyable au travers des montagnes et des précipices, avec 2 000 pionniers. Une partie de mes succès tint à ce que je ne respectai pas la neutralité de la République de Venise. Catinat, ayant eu des ordres très précis de sa Cour de ne pas la violer, ne put pas me disputer l'entrée dans le Véronais et la sortie du Trentin. Je fis faire mes excuses à la sérénissime République par un major et passai mon chemin. Catinat m'attendait à Rivoli, où j'aurais dû déboucher par des défilés et où j'aurais été battu sans le moyen, assez peu délicat, que j'avais pris sur moi. J'engageai par mes passages de l'Adige et du Pô Catinat à s'étendre. » *Mémoires du prince Eugène de Savoie, écrits par lui-même. Weimar, 1809.*

Catinat se méfiait de ce généralissime qui n'avait pas encore quitté Turin et y retenait les 8 500 hommes de pied et les 2 500 cavaliers promis au Roi. Le maréchal considérait la gloire qu'il avait acquise comme un patrimoine qu'il ne fallait pas compromettre. Après avoir inspecté Milan, Brescia, Crémone et Mantoue, pourvu à leur défense et à leur approvisionnement, il prit position avec le gros de ses forces à Rivoli, entre l'Adige et le lac de Garde.

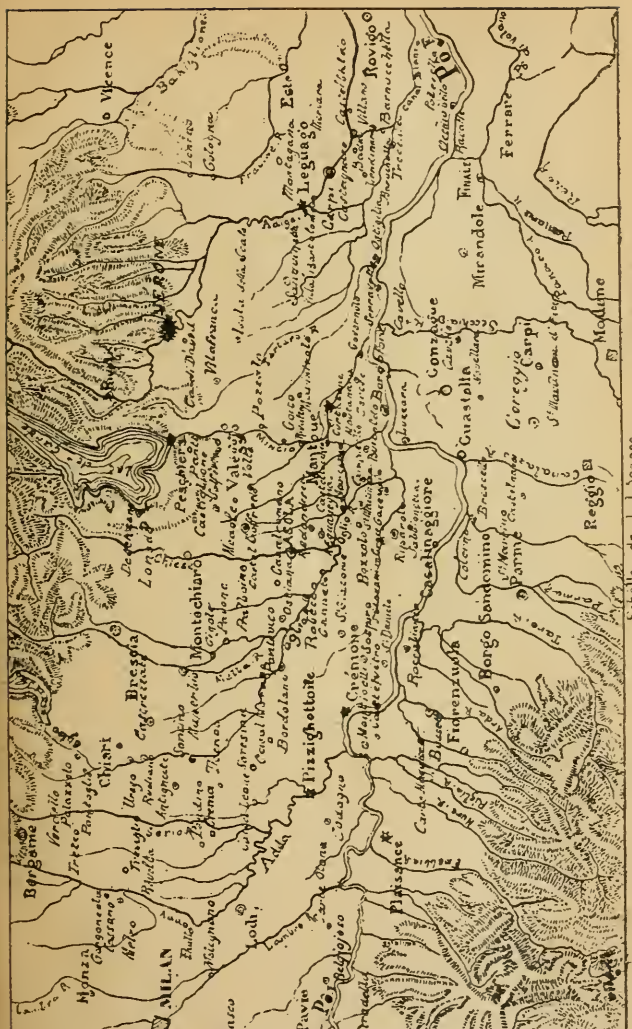
Pour surveiller les passages de l'Adige, il détacha Vaudemont et ses Espagnols à Ca-di-David, devant Vérone, et le comte de Tessé, capitaine-général du Milanais, à San-Petro-de-Legnano avec la cavalerie. Tessé devait pousser ses reconnaissances jusqu'à Ferrare. Eugène, exactement renseigné sur les positions et les mouvements de l'armée des deux couronnes, laissa un *masque* devant Rivoli et Vérone, et franchit le Tartaro le 18 juin 1701, à la tête de 14 000 hommes d'infanterie et de 4 700 chevaux, dont 1 200 cuirassiers; puis il jeta un pont sur l'Adige à Castelbaldo.

Tessé envoya le maréchal de camp Saint-Frémont, avec deux régiments de cavalerie (*Mauroy* et *Ruffey*), trois régiments de dragons (*Estrades*, *Albert* et *Vérac*), 3 000 hommes d'infanterie et 6 canons, occuper le hameau de Carpi [1], d'où l'on pouvait surveiller le camp impérial.

Catinat averti laissa les Espagnols en observation devant Vérone et transporta son camp de Rivoli à Ostiglia, afin de garder le Pô et de secourir, au besoin, Legnano.

Tessé y avait rappelé une partie des troupes de Carpi, en ne laissant à Saint-Frémont que 1 200 chevaux et 300 fantassins. Après une minutieuse et sévère inspec-

1. Il ne faut pas confondre ce hameau de l'Adige avec la petite ville de Carpi, située sur la rive gauche de la Secchia, à 15 kilomètres au nord de Modène, sur la route de Mantoue.


MILAN
Bergame
Monza
Pavie
Lodi
Crémone
Brescia
Mantoue
Montichiari
Peschiera
Legnago
Este
Rovigo
Ferrare
Mirandole
Modène
Guastalla
Reggio
Parme
Borgo San Donino
Fiorenzuola
Plaisance
Tortone
Alessandrie
Novi
Gênes
Vicence
Padoue
Venise
Echelle de 1/300000
Kil. 10 5 0 5 10 15 20 25 30 35 40 45 50 55 60 65 70 75 80 85 90 95 100 105 110 115 120 125 130 135 140 145 150 155 160 165 170 175 180 185 190 195

tion[1] de tous les détachements et toutes les positions, Catinat était rentré, le 8 juillet, à Ostiglia.

Carpi (9 juillet).

Dans la nuit du 8 au 9, Eugène passa l'Adige et, à la pointe du jour, il fit attaquer les 300 Français cantonnés à Castagnaro par une pointe d'avant-garde de grenadiers, soutenue par les cuirassiers de l'Empereur, le régiment de cavalerie de Neubourg et 6 bataillons autrichiens.

Au bruit de l'escarmouche, Saint-Frémont accourut de Carpi avec un piquet de 300 dragons. Rapidement rejoint par le reste de sa cavalerie, il chargea sept fois et fit plier les cuirassiers de l'Empereur. Les dragons de *Vérac* et d'*Estrades* avaient mis pied à terre pour attaquer de flanc l'infanterie autrichienne. Tessé franchit, d'une traite, les trois lieues qui séparaient Legnano de Carpi, après avoir ordonné à ses troupes de le suivre et de prendre position à Villa Bartolomea.

A la tête des dragons d'*Albert*, il renversa deux gros escadrons de cuirassiers, qui ne purent se rallier, et les obligea à se replier sur l'infanterie. Tessé et Saint-Frémont, soutenus par les régiments de *Mauroy* et de *Ruffey*, purent se replier en bon ordre sur Villa Bartolomea. Les dragons, combattant à pied et postés dans les défilés qui bordaient la chaussée de Legnago, couvraient la retraite. Des cuirassiers s'étaient emparés d'un étendard du régiment de *Mauroy*; les lieutenants de Belle et le Clerc allèrent le reprendre au milieu des ennemis et revinrent

1. « Catinat n'avait d'appui ni d'industrie que sa capacité; sa vertu et sa simplicité étaient éloignées de toute intrigue. Avec beaucoup d'esprit, de sagesse, de lumière et de savoir, il était peu agréable dans le commandement, parce qu'il était sec, sévère, laconique, exact sur la discipline, qu'il se communiquait peu et que, désintéressé pour lui, il tenait la main au bon ordre, sans craindre personne. » *Saint-Simon.*

sans blessures[1]. En revanche, un officier allemand, la bride dans les dents, un pistolet dans chaque main, aborda Tessé et tira sur lui à brûle-bourre. Une balle traversa la perruque du capitaine-général qui, sans se servir de l'épée ou du pistolet, reconduisit l'agresseur à coups de canne jusqu'à son escadron.

Fig. 3. — *Bassin de l'Adige*[2].

Eugène avait ordonné au feld-maréchal prince de Commercy de s'avancer avec un corps considérable de cavalerie, de passer entre Carpi et l'Adige et de le rejoindre un peu après qu'il aurait forcé le poste de Saint-Frémont. Il voulait, après cette jonction, tomber sur le quartier de Legnago qui, coupé des autres corps, ne pourrait manquer d'être battu.

1. *Histoire militaire du règne de Louis-le-Grand, par le marquis de Quincy, lieutenant général de l'artillerie. Paris, chez Mariette, Delespine et Coignard fils. 1726.*

2. *Réduction de la carte au* $\frac{1}{100\,000}$ *de l'État-major italien.*

« Un violent orage, en rendant les chemins impraticables, empêcha Commercy d'arriver à temps[1]. »

Tessé aurait repris l'offensive si Eugène n'eût appuyé lui-même son avant-garde avec le gros de ses forces. Le capitaine-général opéra sa retraite sur Legnago, en faisant face à l'ennemi de position en position quand il devenait trop pressant; Eugène dirigeait la poursuite. Ses grenadiers, longeant la chaussée, faisaient un feu terrible sur le flanc des Français, pendant que sa cavalerie les chargeait par derrière. Mais il reçut une balle au genou, qui l'arrêta; il avait perdu plus de monde que les vaincus[2].

Carpi était un combat indécis, considéré comme une défaite par les ennemis de Louis XIV. « *C'est à la journée de Carpi*, dirent les gazetiers hollandais, *que remonte l'éclipse du soleil de France!* »

Catinat, ne voulant pas engager une action décisive en l'absence du généralissime, rallia toutes ses forces[3] entre l'Adige et le Mincio, à Villafranca, et appela le duc de Savoie à son secours. Il arriva le 28 juillet, avec le contingent piémontais, à Villafranca; il y trouva l'armée avantageusement postée. « Je le fis complimenter par respect, raconte Eugène, et lui fis présent par amitié de quelques chevaux turcs superbes. Il n'en accepta qu'un, mais j'entretins avec lui une correspondance régulière, dont je sus

1. *Histoire du prince Eugène de Savoie, généralissime des armées de l'Empereur et de l'Empire. A Vienne en Autriche, chez Briffaut. 1777.*

2. Tessé perdit 300 hommes et 50 officiers, dont 2 colonels, le chevalier d'Albert et M. de Brémont, le lieutenant-colonel de Caltré et le marquis de Cambout. Les Impériaux perdirent deux généraux, Sérini et Montonni, un colonel de cuirassiers, le lieutenant-colonel du régiment de Neubourg, le comte de Tirheim et le comte de Palfi. *Histoire militaire du prince Eugène de Savoie, du duc de Marlborough et du prince de Nassau-Frise, par M. Dumont, baron de Carescloon, historiographe de Sa Majesté impériale, augmentée d'un supplément par M. Rousset. A La Haye, chez Isaac van der Kloot. 1729.*

3. 51 bataillons, 71 escadrons.

tirer parti. » Et, en effet, Eugène fut, jour par jour, informé des mouvements et même des intentions de Catinat.

Le maréchal exaspéré osa dire en plein conseil au généralissime :

— « *Non seulement le prince Eugène est instruit à point de tous les mouvements de l'armée, de la force des détachements qui en sortent et de leur objet, mais il l'est encore de tous les projets qui sont discutés ici*[1].

Victor-Amédée lui pardonna moins encore cet accès de franchise que ses deux victoires de Staffarde et de Marsaglia. Il se plaignit à Louis XIV, qui adressa au maréchal des lettres très dures et envoya en Italie le maréchal de Villeroy, plus ancien que lui, en donnant pour raison de cette mesure vexatoire que « *l'armée pouvant à l'avenir être séparée en deux corps, l'un pour défendre le Mantouan, l'autre le Milanais, il voulait avoir un maréchal de France à la tête de chacun d'eux*[2] ».

Eugène exulta. « Louis XIV, dit-il, mécontent de ce que j'avais trompé Catinat, me fit grand plaisir en mettant le présompteux et ignorant Villeroy à la place d'un des meilleurs généraux qu'ait jamais eus la France. »

VILLEROY.

Victor-Amédée, prétextant la pénurie des fourrages, avait repassé le Mincio, puis remonté l'Oglio jusqu'à Antignato pour couvrir la route de Milan en avant de l'Adda.

C'est là que Villeroy le rejoignait, le 22 août, avec une suite nombreuse de généraux et qu'il passait la revue des

1. *Mémoires pour servir à la vie de Nicolas de Catinat, maréchal de France. Paris, veuve Duchesne. 1765.*

2. Catinat écrivit à son frère : *J'étouffe la disgrâce où j'ai le malheur d'être tombé, pour avoir l'esprit plus libre dans l'exécution des ordres de M. de Villeroy. Je m'y mettrai jusqu'au cou pour l'aider.*

69 bataillons et des 88 escadrons des deux couronnes [1].

Eugène, avec des forces bien inférieures, avait pris position sur l'autre rive de l'Oglio, sa droite appuyée à la rivière entre Ponte-Oglio et Palazzolo, sa gauche en arrière de la petite ville vénitienne de Chiari.

Les premières paroles de Villeroy furent *qu'il avait l'ordre du roi de passer l'Oglio pour chasser les Impériaux de l'Italie*. Catinat fit observer qu'il fallait d'abord reconnaître la position de l'ennemi, solidement retranché.

— « *Nous ne sommes plus dans la saison de la prudence*, répondit ironiquement Villeroy, *et je n'ai pas, moi, la bonne qualité d'être circonspect, surtout quand je suis plus fort que mon ennemi !*

Victor-Amédée envoie un émissaire à son cousin [2]. Aussitôt Eugène oblige le gouverneur vénitien de Chiari à lui livrer la ville. Il y met le comte de Guttenstein avec 2 bataillons et des canons à chargement rapide. Il fait

1. *Ordre de bataille de l'armée des deux couronnes en Italie au 24 août 1701. Généralissime*, Victor-Amédée II; *commandant de l'aile droite*, Villeroy ; *de l'aile gauche*, Catinat ; capitaine-général, Tessé. *Première ligne : lieutenants-généraux*, marquis de Feuquières, chevalier de Tessé, marquis de Créqui, comte de Crenan, marquis de Barbezières ; *maréchaux de camp*, comtes de Marsin et de Montyon, marquis de Thouy, Albergotti, Cavoix, Saint-Frémont; *brigadiers*, Granges, Langallerie, Billy, Roquépine (cavalerie); Bérulle, Vaudray, la Roque, Pelot, Galmoy, la Chassagne (infanterie) ; Montpeyroux, Praslin, Monastérol (dragons). *Deuxième ligne : lieutenants-généraux*, marquis de Vaubécourt et comte de Revel ; *maréchaux de camp*, Pracontal, Villepion, comte de Bachevilliers, Besons ; *brigadiers*, Schelton, de Courlandon (cavalerie) de Bouligneux, du Guast, la Roche d'Alliers, Orgemont, Saint-Pater, Kercado (infanterie); de Villiers (dragons). *Quincy*.

2. « Quand le duc de Savoie voulait faire quelque chose, il disait à Villeroy; « *Je suis généralissime* ». Villeroy répondait : « *J'ai un ordre du Roi* ». Il l'avait en effet de me chercher partout pour me combattre; Victor-Amédée eut la bonté de m'en avertir. L'honnête Catinat, au lieu d'être bien aise de voir son chef battu, lui disait : — *Ne nous battons pas, retirons-nous !* »

Le généralissime, qui souhaitait un bon échec à Villeroy, concluait : — *Battez-vous ; attaquons ! vous savez bien que Catinat est un timide. Prince Eugène.*

occuper et fortifier les deux moulins et les cassines qui entourent la ville, et il embusque dans l'intervalle 4 bataillons, 1 000 cavaliers et un régiment de dragons. Il construit un long parapet pour couvrir son infanterie. Ses 42 pièces de campagne et ses 12 mortiers sont disposés sur son front, couvert par le canal de la Cériola. Sa droite s'appuie à deux ruisseaux infranchissables, la Transana et la Bajona. Il détache deux régiments à la garde du pont de Palazzolo pour couvrir son flanc droit et ses derrières.

Chiari (1er septembre).

Dans la nuit du 30 août au 1er septembre, Villeroy envoie le maréchal de camp de Pracontal, avec quelques bataillons et escadrons, faire un grand bruit de tambours, de trompettes et de cymbales du côté de Palazzolo pour laisser croire à l'ennemi que l'armée va y passer l'Oglio, pendant qu'elle le franchit plus bas, en face de Rudiano, sur deux ponts de bateaux. A deux heures du matin, toutes les autres troupes sont sur la rive gauche de l'Oglio et marchent en trois colonnes sur Chiari.

L'avant-garde trouve à Rudiano 300 cuirassiers, qui lui opposent une si vigoureuse défense que l'alarme est donnée au camp impérial ; Eugène a le temps de prendre ses dernières dispositions de combat.

Au petit jour, son armée, rangée sur 3 lignes, l'infanterie au centre, la cavalerie aux ailes, « fait face à l'ennemi de trois côtés, couverte et protégée partout ».

Deux cuirassiers prisonniers sont conduits à Villeroy et lui affirment qu'il n'y a personne dans Chiari, mais qu'il trouvera aux environs une arrière-garde de 6 000 hommes, laissée sur la rive gauche de l'Oglio pour couvrir la retraite vers le Mantouan.

— « *Voilà, parbleu ! une belle résistance !* s'écrie

Villeroy triomphant, *n'avais-je pas raison de vouloir aller de l'avant ?*

Et il ordonne de continuer la marche ; il est trois heures.

Tessé, qui commande l'avant-garde, envoie quelques partis reconnaître Chiari. On les laisse approcher à portée de mousquet et on fait sur eux une décharge d'artillerie qui en jette la moitié par terre et met le reste en déroute.

Tessé fait prévenir Villeroy, Catinat et le duc de Savoie, qui sont en tête du corps de bataille. Ils galoppent jusqu'à l'avant-garde ; mais le feu de Chiari les en tient si éloignés qu'ils ne peuvent voir à quel danger ils ont exposé leurs troupes.

— « *Ce n'est qu'une arrière-garde!* déclarent Villeroy et Victor-Amédée. Catinat leur montre les retranchements qui se profilent à l'horizon :

— *Les Impériaux sont tous là*, dit-il ; *autant de maisons, autant de redoutes ; il y aurait de la témérité à vouloir les forcer. Attendons une occasion plus favorable.*

— *C'est-à-dire*, riposte aigrement Villeroy, *qu'il faut achever la campagne comme on l'a commencée et que, de crainte d'être battus, il ne faut pas tenter de se battre. Mais, monsieur, ce n'est pas l'intention du Roi : il n'a pas envoyé ici tant de braves gens pour observer l'ennemi avec des lunettes d'approche ; il veut qu'on agisse ! Si le prince Eugène a su prendre ses avantages, servons-nous des nôtres : nous avons plus de troupes que lui et elles ne sont pas moins bonnes. Il ne faut pas les décourager en leur laissant croire qu'on craint l'ennemi. Le vin est tiré, buvons-le !* »

Il ordonna aux brigades de Normandie [1], d'Auvergne,

1. *Normandie* eut dans cette attaque 63 officiers et 500 soldats tués ou blessés. *Tués*, colonel de Chastellux (à la suite), les capitaines de Pont-Louis, de Biron, Darmival, Lacombe, Griaudière ; *blessés*, le colonel de Montmorency-Robeck, comte d'Estaires. *Histoire de l'infanterie française. Susane.*

d'Anjou et des Vaisseaux de s'emparer, coûte que coûte,

Fig. 4. — Bataille de Chiari.

des deux moulins et des quatre cassines qui bordaient

Chiari. Ces brigades[1] marchèrent avec beaucoup de résolution, débusquèrent les défenseurs en fort peu de temps et se maintinrent pendant un quart d'heure dans les moulins et les cassines. Mais un retour offensif du comte de Thaun, amenant 2 bataillons de *Guttentein* et de *Mansfeld* et quelques compagnies de grenadiers, les délogea après une demi-heure de combat. Cinq drapeaux restèrent aux mains des Impériaux. « Ceci se passait à la droite de l'armée des deux couronnes; à la gauche, la Mort attendait. 24 bataillons allemands étaient couchés au revers du grand retranchement ; on ne voyait que le bord de leurs chapeaux et le bout de leurs fusils. 50 canons, chargés à cartouche[2], étaient braqués, battant de front et en flanc toute la zone d'approche.

« L'aile gauche française marchait en belle ordonnance; elle enleva sur son chemin quelques cassines et une chapelle. Mais, à trente pas du retranchement, il en sortit une telle tempête de boulets, de grenades et de balles que 2 000 Français tombèrent sans qu'un seul Autrichien fût blessé. Les canonniers tiraient dans le tas

1. La brigade de Normandie était à 5 bataillons, 3 de *Normandie*, 2 de *Bourgogne;* la brigade d'Auvergne à 5 bataillons, 2 d'*Auvergne*, 3 de *Médoc*, *Dilton* et *Galmoy* ; la brigade d'Anjou comprenait *Anjou*, *Royal-Comtois* et *Bresse* ; celle des Vaisseaux, *Royal-des-Vaisseaux*, *Périgord* et *Cambrésis*.

2. La *cartouche à canon*, qu'il ne faut pas confondre avec la gargousse, était, dit le général Favé dans ses remarquables *Études sur le passé et l'avenir de l'artillerie* (Paris, Dumaine, 1871), soit un sachet en toile, soit une boîte cubique en bois ou en fer blanc, contenant des balles, des chaînes, des clous ou autres mitrailles et ferrailles. On s'en servait pour tirer promptement et de près. Le tir à cartouche fut appelé plus tard *tir à mitraille*.

La *gargouge* (gargousse), contenant la poudre, était un sac de papier ou de toile, haut de 4 calibres. Un demi-calibre servait à fermer le dessous et un demi-calibre le dessus. La poudre, mélange de 75 de salpêtre, 12 1/2 de soufre et 12 1/2 de charbon, remplissait l'intervalle, soit 3 calibres; son poids variait des 3/4 aux 2/3 de celui du boulet. On enfonçait ce boulet dans le canon à l'aide d'un écouvillon, garni de crins ou de soies de sanglier.

et les fantassins, le fusil appuyé sur le parapet, ajustaient à coup sûr.

« Battus à droite et à gauche, les Français firent au centre une tentative qui ne fut pas plus heureuse. Tous les soldats du premier rang furent couchés par la mousqueterie et l'artillerie sans avoir pu aborder les retranchements. »

Villeroy, la rage au cœur, ordonna aux généraux de rallier leurs troupes et de les ramener à la charge. Ce fut un nouveau et inutile carnage. Catinat, en entraînant ses vaillants soldats, reçut une contusion à la poitrine et un coup de feu à la main. Victor-Amédée eut un cheval tué sous lui et plusieurs coups dans ses habits. Il s'exposait comme un simple cavalier, tant il pouvait, à l'odeur de la poudre, pousser la dissimulation jusqu'à l'héroïsme[1]! Villeroy, qui avait montré la même bravoure, fit, à cinq heures, sonner la retraite[2]. Eugène n'osa pas sortir

1. « Le 1er septembre, vers ma gauche, mon poste de Chiari, tout excellent qu'il était, fut presque forcé par une vivacité française inouïe; cassines, moulins, tout était déjà emporté; je ne vis jamais tant de valeur! Thaun les en chassa. Ma droite, cachée derrière un retranchement, ventre à terre, se leva tout d'un coup et tira à bout portant. Villeroy fit essayer au centre; cela ne réussit guère quand les ailes sont battues. Le digne, l'admirable Catinat, rallie les troupes, les ramène à l'attaque et reçoit deux blessures. Victor-Amédée était partout; il s'exposa comme le plus déterminé des soldats et eut un cheval tué sous lui. Quel singulier caractère! Cette fois, il voulait perdre la bataille; mais l'habitude du courage éteignait en lui la politique. » *Mémoires du Prince Eugène.*

2. *Rapport de Villeroy au Roi* : « Comme l'armée de Votre Majesté passait le premier *naviglio* qui était devant nous, le duc de Savoie, occupé à établir les troupes et à laisser assez de terrain derrière soi pour former une seconde ligne, eut avis que les ennemis occupaient un poste sur notre gauche. J'en fus averti de même, aussi bien que M. le maréchal de Catinat. Nous y allâmes et nous vîmes qu'effectivement les ennemis tenaient une grande église sur notre gauche, tout contre Chiari. Son Altesse royale nous demanda notre avis et, en même temps, nous fit déclarer le sien, qui était d'attaquer ce poste des ennemis; que, nous en étant rendus maîtres, nous serions en état de juger de la véritable situation où ils étaient

de ses retranchements et poursuivre les Français encore assez nombreux pour l'envelopper !

L'armée des deux couronnes avait perdu 3 000 hommes [1], celle de l'Empereur 150. Les Français reculèrent jusqu'à Castrezzato ; ils établirent à Urago un camp permanent, appuyé à l'Oglio. Les Impériaux restèrent cantonnés entre

et des moyens qu'on aurait, dans la suite, de les attaquer. Non seulement je témoignai que c'était mon sentiment, mais je marquai que j'avais des ordres si précis de Votre Majesté de combattre les ennemis partout où l'on pourrait les joindre que je suppliai que l'on combattît. Il fut question de faire les dispositions d'attaque. Son Altesse royale prit les 4 premières brigades de l'aile gauche, Chiari étant précisément à l'extrémité de notre gauche. Les brigades de Normandie et d'Auvergne attaquèrent à droite ; celles d'Anjou et des Vaisseaux à gauche ; la cavalerie les soutenait, mais difficilement dans ce pays coupé, et elle eut bien de la peine à arriver à portée de canon. La brigade de Normandie et celle d'Anjou avaient la première ligne ; celles d'Auvergne et des Vaisseaux la seconde. On aborda les retranchements ennemis dans cet ordre ; les 10 bataillons de première ligne embrassèrent le front qui était devant eux et y trouvèrent une résistance extrême par le nombre d'infanterie et de canons que les ennemis avaient placés derrière leurs retranchements, auxquels ils travaillaient depuis 3 jours. *Normandie* et *Bourgogne* arrivèrent aux retranchements et en forcèrent quelques-uns ; la Chassaigne, brigadier, y fut tué. On fit avancer la 2e ligne : *Royal-Vaisseaux, Périgord* et *Cambrésis* sur la gauche, *Auvergne, Médoc, Dillon* et *Galmoy* sur la droite. Ces 7 régiments firent une nouvelle attaque avec quelques pièces de canon. Le marquis de Chavigny, à la tête d'*Auvergne*, franchit le premier retranchement ; les deux régiments irlandais (Dillon et Bourk) et *Médoc*, qui attaquaient sur la droite, firent tout ce qu'on peut attendre des plus braves troupes. On fit venir les brigades de Vendôme, de Saulx et celle des gardes du duc de Savoie pour soutenir les 4 brigades engagées et reformer une nouvelle attaque. Il y avait plus d'une heure que le combat était commencé et nous avions perdu beaucoup de monde ; il restait peu de jour. On convint de commencer à retirer les troupes et de camper l'armée sur le terrain où nous étions. » *Mémoires militaires relatifs à la succession d'Espagne sous Louis XIV. Extraits de la correspondance de la Cour et des généraux, par le lieutenant-général de Vault, revus et publiés par le lieutenant-général Pelet, directeur-général du Dépôt de la guerre.* Paris, 1835.

1. Parmi les officiers, le brigadier de la Chassaigne, le comte d'Estaing, le marquis de Dreux (gendre de Chamillard), le commissaire de l'artillerie Roussel.

Palazzolo et Chiari, où ils accumulèrent les retranchements et rendirent leur position inexpugnable.

On était à moins de 3 milles les uns des autres. Cette proximité donnait lieu à des combats continuels, où les Français étaient toujours battus parce que le prince Eugène était informé du nombre, de la force, de l'objectif et de l'itinéraire des partis français, soit par Victor-Amédée, soit par des espions, à qui il donnait jusqu'à 300 ducats pour un bon avis. Aucune des deux armées ne voulait décamper à la vue de l'autre, de peur d'être battue, car « c'est une maxime de guerre qu'il ne faut pas changer de poste en présence d'un ennemi brave, actif et qui a des forces supérieures ou égales ».

Les Français, maîtres du pays, pouvaient y réquisitionner tout ce qui leur plaisait. Eugène, campé en territoire neutre qu'il fallait ménager, ne pouvait recevoir ses approvisionnements que du Tyrol et, comme il avait plus de cavalerie, il avait besoin de plus de fourrage.

Dans les deux camps la disette était grande ; l'hiver approchait ; les Impériaux, sans magasins, nourrissaient leurs chevaux avec des feuilles mortes. « Mes hommes maigrissaient à vue d'œil, dit le prince Eugène, mais ils m'aimaient et souffraient patiemment ; ceux de Villeroy souffraient beaucoup moins et ils désertaient par centaines. » Villeroy dut se résoudre à repasser l'Oglio. Il décampa à la sourdine dans la nuit du 13 au 14 novembre[1], pour prendre ses quartiers d'hiver dans le Milanais ; il établit à Crémone son quartier général. Depuis longtemps, le généralissime était rentré à Turin avec ses Piémontais[2].

1. « Catinat me déroba pendant la nuit son décampement et le repassage de l'Oglio. Mal servi, ce jour-là, par mes espions, j'y courus malgré l'obscurité et, au lieu de détruire Villeroy, je ne lui fis que 400 prisonniers. Je lui tuai cependant quelque monde de l'autre côté de la rivière par mon artillerie, qui me suivait au grand galop. » *Mémoires du Prince Eugène.*

2. « Si le duc de Savoie reste généralissime de votre armée, il

Eugène s'empara de tout le Mantouan à l'exception de Mantoue et de Goïto, et occupa trois provinces de l'Italie pour donner du repos à ses troupes pendant l'hiver.

A la fin de décembre, Catinat, après avoir scrupuleusement rempli son devoir de lieutenant respectueux et dévoué d'un collègue incapable, demanda au Roi de le rappeler en France [1]. Il prit congé de Villeroy à Crémone, « en lui souhaitant une bonne et heureuse année ».

LA GRANDE ALLIANCE.

La campagne de 1701 en Lombardie avait fini sans déclaration de guerre ; mais Carpi et Chiari étaient un mauvais début pour la longue série de batailles qu'ouvrait la succession d'Espagne. Les Français n'étaient plus invincibles et le *Grand Roi* devait renoncer à se croire l'arbitre de l'Europe.

A la mort de Jacques II (10 septembre 1701), il mit le comble à l'exaspération de Guillaume d'Orange en reconnaissant le chevalier de Saint-Georges, fils du défunt, comme roi d'Angleterre sous le nom de Jacques III.

Guillaume chassa de Londres l'ambassadeur de Louis XIV et rappela celui qu'il avait à Versailles. Sentant sa fin prochaine, il voulait que sa haine lui survécût et il confia à sa belle-sœur, la princesse Anne de Danemark, qui de-

achèvera de tout perdre, n'ayant d'autre objet que notre ruine et l'élévation de l'Empereur. La trahison qu'il vient de faire à Votre Majesté en retirant ses troupes ne se peut jamais oublier et mérite un ressentiment éternel. » *Villeroy au Roi*, 9 décembre 1701.

1. « Il ne convient pas au service du Roy de me tenir davantage à la tête des affaires d'Italie. Je ne suis plus jeune, j'entre bientôt dans ma soixante-quatrième année. Les machines les mieux composées ont leur fin. Je ne dis pas que la mienne ait été de cette nature, mais, telle qu'elle a été, je suis assez homme de réflexion pour reconnaître de la diminution et du dépérissement. Joignez à cela une infirmité qui me rend difficiles les plus grandes fatigues du cheval. » *Lettre de Catinat à Chamillard.*

vait porter après lui la couronne d'Angleterre, le soin d'assurer sa vengeance posthume.

Le 7 février 1702, une grande alliance fut conclue entre l'Empereur, les princes de l'Empire (moins les Électeurs de Bavière et de Cologne), l'Angleterre, la Hollande, la Prusse[1], le Danemack et le Hanovre. L'Empereur promettait 90 000 combattants, la Hollande 102.000, l'Angleterre 50 000, sans compter 35 000 matelots.

Quand Guillaume[2] mourut à Londres le 14 mars 1702, trois armées ennemies étaient prêtes à opérer dans les Pays-Bas, sur le Rhin et en Lombardie. Les alliés s'étaient engagés à ne déposer les armes que lorsque le but de la coalition aurait été atteint; c'était de conquérir la Belgique, le Milanais, la Toscane, Naples, la Sicile, la Sar-

1. L'Électeur de Brandebourg Frédéric-Guillaume III (né le 13 août 1698) s'était déclaré roi de Prusse dans un banquet donné à ses principaux officiers. L'Empereur, pour s'en faire un allié, et tous ceux qui ne voulaient pas se brouiller avec lui, l'avaient reconnu comme tel et le traitaient de Majesté.

2. « Il laissa la réputation d'un grand politique quoiqu'il n'eût point été populaire, et d'un général à craindre quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours mesuré dans sa conduite et jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en Angleterre que parce qu'il ne voulut pas y être absolu. On l'appelait, comme on sait, le *stathouder des Anglais et le roi des Hollandais*, Il savait toutes les langues de l'Europe et n'en parlait aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réflexion dans l'esprit que d'imagination. Son caractère était, en tout, l'opposé de Louis XIV : sombre, retiré, sévère, sec, silencieux autant que Louis était affable. Il haïssait les femmes autant que Louis les aimait. Louis faisait la guerre en roi et Guillaume en soldat. Il avait combattu contre le grand Condé et contre Luxembourg, laissant la victoire indécise entre Condé et lui à Sénef, et réparant en peu de temps ses défaites à Fleurus, à Steinkerque, à Nervinde ; aussi fier que Louis XIV, mais de cette fierté triste et mélancolique qui rebute plus qu'elle n'impose. » *Voltaire, Siècle de Louis XIV. Nouvelle édition classique, avec commentaire historique, géographique et littéraire, accompagnée de gravures et de cartes, par Paul Gaffarel, professeur à la faculté des Lettres de Dijon.* Paris. Garnier frères, 1882. Nous avons consulté avec un grand profit les notes du savant professeur, qui a réussi à faire du texte de Voltaire l'histoire la plus impartiale et la mieux documentée du règne de Louis XIV.

daigne, les colonies espagnoles, et surtout d'empêcher la France et l'Espagne d'être jamais unies sous un même roi.

LES ARMÉES DES DEUX COURONNES.

Pour faire face à tant d'ennemis Louis XIV, secondé d'abord par Barbezieux[1], puis par Chamillard, le contrôleur général des finances qu'il avait improvisé secrétaire d'État à la guerre[2], disposait de 450 000 hom-

1. Louis-François-Marie le Tellier, marquis de Barbezieux, avait succédé à Louvois, son père, le 16 juillet 1691, comme secrétaire d'État à la guerre. Si l'on en croit le marquis d'Argenson, il était libertin, dissipé, impertinent. Il se livrait à ses bureaux par nécessité, mais leur imposait toujours parce qu'il était le fils de Louvois, leur créateur. Louis XIV connaissait les défauts de M. de Barbezieux, le rabrouait quelquefois, mais lui laissait sa place, parce qu'il sentait l'importance de conserver dans l'administration de la guerre l'esprit et les principes de Louvois. Barbezieux n'entra jamais au Conseil d'État et, le 5 janvier 1701, il mourut, à trente-trois ans, de rage, paraît-il, d'y voir siéger Chamillard, qu'il avait souvent fait attendre dans son antichambre. D'une chanson satyrique, citée par M. de Boislile, nous extrayons ce couplet, à titre de curiosité :

Voyez cet air audacieux,
Cette rudesse dans les yeux,
Cette insolence dans l'allure,
Et vous ne concluerez pas mal
Que Barbezieux est un brutal !

2. « Michel de Chamillard, né en 1651, était un grand homme, qui marchait en dandinant et dont la physionomie ouverte n'annonçait que la douceur et la bonté et tenait parole. Conseiller au Parlement, il était sage, appliqué, peu éclairé, de bon commerce et fort honnête homme. Il jouait bien tous les jeux, mais sa fortune fut d'exceller au billard. Le Roi, qui s'amusait fort de ce jeu, y faisait, presque tous les soirs d'hiver, des parties avec Vendôme, Gramont et Villeroy. Ils surent que Chamillard y jouait fort bien et voulurent en essayer à Paris. Le Roi le fit venir, sur leur conseil, à sa partie, où il était le plus fort. Il le goûta de plus en plus et il en parla tant à Madame de Maintenon qu'elle voulut le voir. Il se tira si bien de sa première conversation avec elle qu'elle le goûta au moins autant que le Roi. On le fit maître des requêtes ; on lui donna un logement à Versailles, où il passa, de temps en temps, six semaines. Le Roi le mena à Marly et le mit de son jeu au brelan. Il

mes [1]. Pour les encadrer, il avait nommé, le 29 janvier 1702, 17 lieutenants-généraux, 49 maréchaux de camp, 81 brigadiers, 42 d'infanterie, 39 de cavalerie [2].

Il avait obtenu ces 450 000 hommes en rétablissant tous les régiments de cavalerie réformés après la paix de

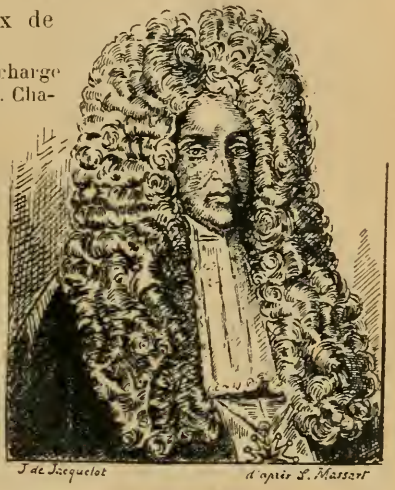


Fig. 5. — *Chamillard.*

lui donna, en 1689, la charge d'Intendant des finances. Chamillard parvint au contrôle général, où il montra une douceur, une patience, une affabilité qui y étaient inconnues. Son flegme ne se démentait jamais. Toute la cour l'aima : le Roi lui montra constamment de l'affection et de l'estime. » *Galerie de l'ancienne Cour sous Louis XIV et Louis XV.* Paris, 1786.

1. Qui, à raison de 385 000 fantassins à 8 sols 2 deniers, et de 65 000 cavaliers à 20 sols, coûtaient annuellement 68 716 735 livres. *Louis XIV.* Paris, Dumaine, 1869.

2. *Lieutenants-généraux*, Desbordes, de Laubanie, comte de Lanion, marquis de Varennes, de Locmaria, comtes de Besons et de la Mothe-Houdancourt, marquis de Vandeuil, comtes de Medavy-Grancey, de Sobre, d'Avejan, marquis de Pracontal, comte du Bourg, marquis d'Alègre, comte de Saint-Frémont, duc de Luxembourg, Albergotti. *Maréchaux de camp*, marquis de Torcy, de Chevilly, comte de Marivaux, marquis de Bissy, de Rauzan, de Flamenville, de Langallerie, de Légall, de Sérignan, comte d'Estrades, de la Taste, marquis d'Imecourt, Scheldon, marquis de Praslin, comte de Montesson, marquis de Mursey, comte d'Estaing, d'Avaray, de Cheladet, comtes de Sousternon, de Clermont, prince Camille de Lorraine, marquis de Villequier, prince de Rohan, chevaliers du Rozel, de Courcelles, duc de Montfort, marquis d'Aubeterre, de Blainville, de Bouligneux, de la Châtre, de Thianges, de Blanzac, de Chamarande, de Waguener, de Vigny, de Chartogne, du Puy-Vauban, marquis de Saint-Hilaire, de Crey, d'Andi-

Ryswick et en remettant sur pied la milice provinciale[1]. Elle fut organisée en bataillons de 13 compagnies de 45 hommes (1 de grenadiers, 12 de fusillers). Ces bataillons prenaient le nom, l'uniforme et le drapeau des régiments auxquels ils étaient affectés. 70 régiments qui n'avaient qu'un bataillon purent ainsi en compter deux. Indépendamment de ces *bataillons de campagne*, instruits par les régiments, la milice forma des *bataillons de garnison*, qui permirent d'envoyer aux armées des troupes aguerries.

Le bataillon, en 1702, était composé de 13 compagnies de 50 hommes; 12 *ordinaires*, comprenant encore 10 piquiers, 37 soldats armés du fusil ou du mousquet, 2 ser-

gné, du Hallay, comte de Saillans, de Labadie, duc de Guiche, prince d'Epinay, comte de Mornay, duc d'Humières, marquis de Biron, de Puységur. *Brigadiers d'infanterie*, marquis de Polignac, de la Barre, chevalier de Breteuil, d'Argigny, chevalier de Chamilly, de Péry, de Vieux-Pont, comte de Montsoreau, marquis de Lignerac, de Montandre, prince de Robeck, marquis de Canillac, de Vergetot, de Chavigny, comte d'Evreux, de Guerchy, de l'Ille, de Muret, chevalier de Croissy, d'Imecourt, chevalier de Luxembourg, de Gennes, Sparr, chevaliers de Maulévrier, d'Entraigues, marquis de Sezanne, de Dreux, de Brandeley, de Tournain, de la Gerinière, d'Amigny, Segner, du Montet, de Chavagne, de Bar, Planque, de Castelas, de Valory, de Rousselot, de la Frézelière, Ferrand, de Cossé. *Brigadiers de cavalerie*, duc de la Feuillade, marquis de Wartigny, comte de Goas, marquis de Grignan, de Lévy, de Mauroy, de Fiennes, de Plancy, de Canillac, de Bouzols, de Fontboisard, de Conflans, de Coigny, d'Espinac, de Montpéroux, d'Avignon, de Serizy, de Septville, de Courlandon, de Balivière, de Villemur, de la Vallière, de Longuerue, de la Messelière, de Montplaisir, de la Luzerne, prince de Bournonville, de Desseville, de Janson, de Goussier, de Villiers-le-Morhiers, prince de Talmon, de Silly, de Rennepont, d'Ourches, de Vandeuil, Streiff, comte d'Ayen, marquis de Russey. *Quincy*.

1. « Les miliciens étaient choisis, le dimanche à la sortie de la messe, parmi les *bons au service* de vingt à quarante ans, ayant 5 pieds de taille. Ils devaient être renvoyés dans leurs paroisses à la paix, ou, si la guerre durait plus longtemps, après cinq ans de service, à raison d'un quart du contingent. Le Roi se chargeait de la solde, de l'habillement et de l'armement. Le milicien recevait 4 sols par jour jusqu'au rassemblement de sa compagnie. » *Belhomme*.

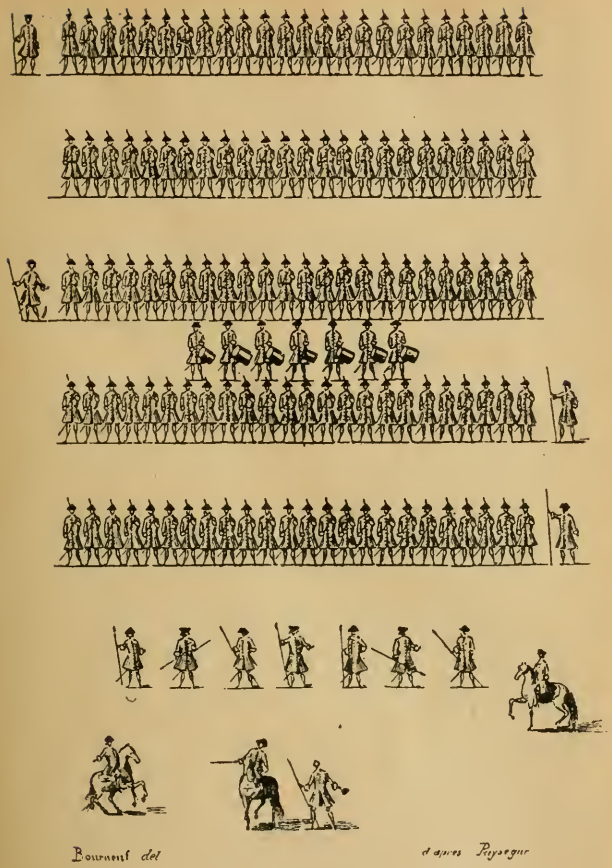


Fig. 6. — *Infanterie en marche* [1].

1. La figure 6 représente les 5 rangs de fusillers qui flanquent les piquiers; les tambours derrière le deuxième rang; les officiers, l'esponton à la main, devant le premier rang; les sergents aux flancs. Le colonel, à cheval, donne des ordres à l'aide-major. A cheval aussi le major et le capitaine commandant le bataillon.

gents à hallebarde et un tambour. La compagnie de grenadiers (la treizième) était armée de fusils à baïonnette. Ce qui faisait 650 hommes par bataillon, sans compter les officiers à hausse-col, 1 capitaine, 1 lieutenant et 1 sous-lieutenant par compagnie.

État-major du régiment : le colonel, le lieutenant-colonel, le major, 2 ou 3 aides-majors, le médecin, l'aumônier et le prévôt.

Les bataillons étaient formés sur cinq rangs ; les piquiers au centre, les autres soldats répartis aux ailes en nombre égal ; à l'extrême droite les grenadiers ; à l'extrême gauche 8 files de fusillers, bons tireurs. On tirait sur 4 rangs, deux à genoux, deux debout. Le cinquième rang, l'arme chargée, était prêt à combler les vides[1].

Le 26 janvier 1702, un inspecteur permanent d'infante-

1. Le premier règlement de manœuvre de l'infanterie date du 2 mars 1703. « Il consistait, dit Puységur, à faire marcher les compagnies sur le terrain où l'on voulait former le bataillon en bataille. Les compagnies, en sortant du quartier, défilaient par quatre hommes de front, mais au commandement : *Formez le bataillon !* les sergents formaient cinq rangs en mesurant avec leurs hallebardes une distance de deux longueurs de hallebarde (13 pieds) entre chaque rang. On faisait ensuite exécuter en bataillon le *maniement des armes*, qui consistait à charger et à tirer, rien de plus. Après que le bataillon, ou plusieurs ensemble, avaient fait le maniement des armes, on faisait *défiler*, soit par manche en formant trois divisions, soit par demi-manche en en formant cinq. Si on défile par la droite, on fait marcher six pas en avant tout le bataillon et, sans s'arrêter, chaque division fait un quart de conversion. La compagnie de grenadiers marche la première, le colonel en tête, suivi du lieutenant-colonel à longueur d'esponton ; moitié des capitaines, à même distance derrière le lieutenant-colonel ; l'autre moitié des capitaines à la queue du bataillon. Les lieutenants et sous-lieutenants, répartis également entre toutes les divisions, à 2 pas devant les soldats ; chaque division marche à une distance égale au front de la division qui la précède ; les sergents sur une file, du côté de la personne devant qui l'on défile. On laisse 40 pas de distance entre chaque bataillon. En bataille, l'intervalle est de 50 à 60 pas. »

rie, le marquis de Crénan, fit adopter la cartouche en papier, qui remplaçait l'étui de fer blanc dont le soldat s'était servi jusqu'alors pour prendre la poudre dans la poche de son habit. On conserva, suspendus au fourniment, le sac à balles et la corne à pulvérin pour l'amorçage.

Les capitaines se plaignaient de la mauvaise confection des fusils, qu'ils trouvaient de trop petit calibre. Les grenadiers avaient une bretelle pour porter le fusil en bandoulière ; les autres soldats le tenaient sur le bras gauche, et surtout sur l'une ou l'autre épaule, la main sur le bout du canon.

En dehors de la Maison du Roi et de la Gendarmerie, il y avait, en 1702, 135 régiments de cavalerie (dragons compris) à 12 compagnies de 35 maîtres. Chaque compagnie avait un capitaine, un lieutenant, un cornette, un maréchal des logis, un brigadier, un sous-brigadier et deux trompettes.

L'escadron se composait de 156 cavaliers (dont 16 officiers) sur 3 rangs; il n'avait qu'un étendard. Les 16 compagnies de la Gendarmerie, dans chacun de leurs 8 escadrons, comptaient 140 gendarmes. Il en était de même pour les escadrons de la Maison du Roi.

Fig. 7. — *Pistolet du cavalier.*

Les cavaliers étaient armés de l'épée ou du sabre, du mousqueton ou de la carabine et de deux pistolets. Les dragons avaient un fusil à baïonnette, plus court et plus léger que celui de l'infanterie. Les manœuvres de l'escadron étaient les mêmes que celles du bataillon.

L'armée espagnole, infanterie et cavalerie, aux Pays-Bas et dans le Milanais, fut réorganisée *sur le pied français* et reconstituée avec des officiers réformés et des

déserteurs. On exigea que les soldats de Philippe V portassent à leur chapeau une rosette de papier; c'est l'origine de la *cocarde blanche.*

Fig. 8. — *Demi-tour de l'escadron* [1].

L'artillerie française comprenait deux régiments, *Royal-*

1. « Les Allemands, vers 1670, nous ont appris le *Wieder zuruck.* Avant, l'escadron ne pouvait faire tête à queue que par un double caracol, en décrivant un demi-cercle. C'était une des raisons pour lesquelles on formait la cavalerie en bataille *tant plein que vide.* Pour le wieder-zuruk ou *demi-tour à droite,* l'escadron se porte un peu en avant, afin d'ouvrir les files en marchant et que les cavaliers aient plus de facilité pour tourner individuellement. Les uns s'avancent hors du rang, les autres y restent; tous tournent alors à droite ou à gauche, comme ils peuvent. Quand leurs chevaux ont fait tête à queue et que chaque cavalier est rentré dans le rang, l'escadron marche dans la nouvelle direction. Pendant que les cavaliers tournent, les officiers galopent par les côtés de l'escadron pour s'aller mettre en tête. *Puységur. Art de la guerre.*

artilllerie[1] et *Royal-bombardiers*[2], l'un à quatre, l'autre à deux bataillons, et quatre compagnies de mineurs. On ne construisait plus dans les fonderies royales de Douai, Paris, Lyon et Perpignan que six espèces de canons en bronze, de 18 pieds de longueur : le *canon de France*, dont le boulet pesait 33 livres ; le *demi-canon d'Espagne* de 24 ; le *demi-canon de France* de 16 ; le *quart de canon d'Espagne* de 14 ; le *quart de canon de France* (ou bâtarde) de 8 ; la *moyenne* de 5.

Les faucons et les fauconneaux, tirant des plombées de 2 livres à une demi-livre, étaient encore en usage, mais on n'en construisait

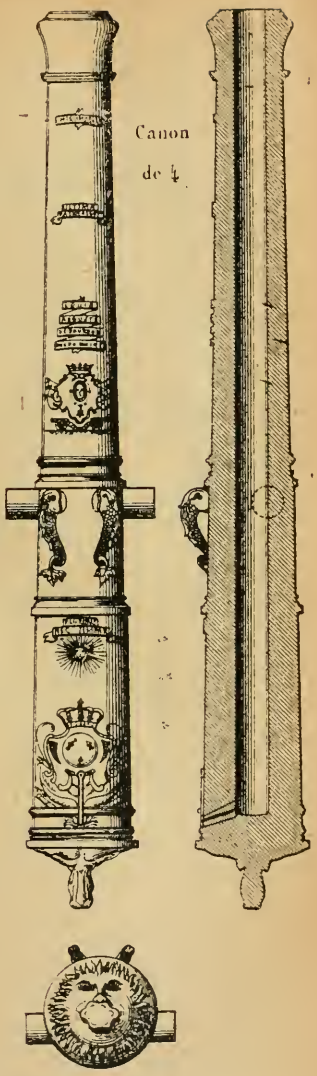


Fig. 9. — *Canon de bronze.*

1. Chaque bataillon de Royal-Artillerie avait une *compagnie d'ouvriers* (1 capitaine, 2 lieutenants, 2 sous-lieutenants, 4 sergents, 4 caporaux, 7 anspessades, 73 ouvriers, 2 tambours), 3 *compagnies de canonniers* et 4 *compagnies de fusillers*, comprenant chacune : 1 capitaine, 1 lieutenant, 1 sous-lieutenant, 3 caporaux, 3 anspessades, 36 canonniers ou fusillers et 1 tambour.

2. *Royal-bombardiers* avait 24 compagnies de 50 hommes.

plus. En principe, on donnait à toutes ces pièces la même longueur, quel qu'en fût le calibre. On ne tirait à boulets rouges qu'avec les pièces de 8 et de 4.

Chaque canon était orné sur la culasse des armes du

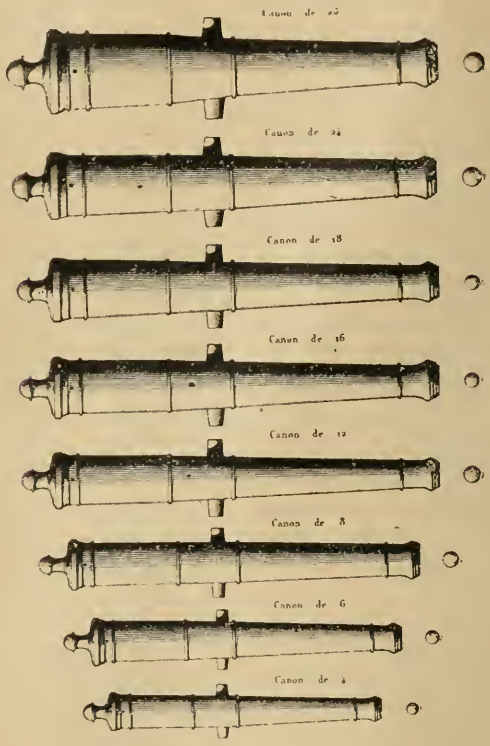


Fig. 10. — *Canons de fer.*

Roi, et sur la volée de l'écusson du duc du Maine, grand maître de l'artillerie (fig. 9).

Outre ces pièces en bronze, on en fondait d'autres, dites, *à la nouvelle invention*, ayant une chambre, sphé-

rique ou oblongue, d'un diamètre plus grand que celui de l'âme et qui étaient beaucoup plus grosses à la culasse. Ces canons, plus courts et moins pesants, se tiraient avec des charges égales à la moitié et même au tiers du poids du boulet. Mais, comme ils détérioraient les embrasures à cause de leur peu de longueur, comme ils cassaient leurs affûts faute de poids et que l'écouvillon ne pouvait pas éteindre les charbons ardents restés dans la chambre, on ne tarda pas à y renoncer. On conservait les canons en fonte de fer, unis et sans anses, de 8 calibres (36, 24, 18, 16, 12, 8, 6 et 4), en usage à la fin du XVIIe siècle. Leur longueur variait de 11 pieds à 7 pieds 9 pouces, mais ils étaient plus lourds que les pièces de fonte (fig. 10).

Fig. 11. — *Mortier.*

Le diamètre intérieur des *mortiers* variait de 6 à 18 pouces ; leur chambre cylindrique contenait de 2 à 12 livres de poudre. Les bombes étaient à anses mobiles avec une surépaisseur de fonte au culot.

Les *pierriers*, du calibre de 15 pouces, lançaient avec une charge de 2 livres de poudre des pierres et des grenades.

Les *grenades* se chargeaient comme les bombes et avaient comme elles une fusée de bois blanc. Les grenades à main, du calibre de 4, pesaient 2 livres et contenaient de 4 à 5 onces de poudre [1].

L'artillerie espagnole était servie, en Belgique, par un régiment de fusillers.

Chaque armée d'opérations avait un équipage de ponts, composé de pontons en bois, de 17 pieds de longueur, recouverts de feuilles de cuivre battues et soudées entre elles.

1. *Études sur le passé et l'avenir de l'artillerie, ouvrage continué, sur le plan de l'Empereur, par Favé, colonel d'artillerie, l'un de ses aides de camp.* Paris, J. Dumaine. 1863.

Ces pontons renversés étaient transportés sur des haquets. Pour tendre le pont on ancrait les bateaux et on les maintenait en place à l'aide de cordages, croisés de l'avant de l'un à l'arrière de l'autre. Le tablier était fait de poutrelles

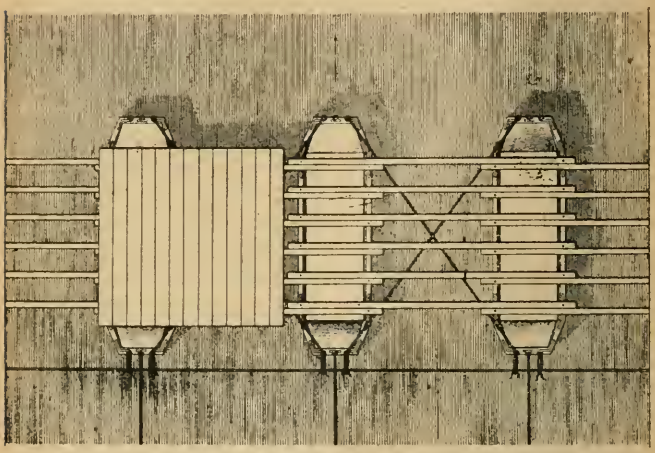


Fig. 12. — *Pont de bateaux.*

juxtaposées, sur lesquelles reposaient des madriers jointifs. Une grosse corde, nommée cinquenelle, était tendue d'une rive à l'autre.

CAMPAGNE D'HIVER.

La campagne de 1702 commença en plein hiver par un coup d'audace du prince Eugène. L'aile droite de son armée, commandée par les comtes Palfi et d'Herberstein, investissait Mantoue et Goïto, vaillamment défendus par Tessé[1].

1. Tessé disposait de 14 bataillons de *Limousin*, *Leuville*, *Sourches*, *Gatinais*, *Bugey*, *Beauce*, *Mirabeau*, *Morangies*, *Bragelongne*, *Albigeois*, *Thierarche*, et de 12 escadrons de *Vienne*, *Rennepont*, *Clermont*, *Sheldon*, *Courlandon*, *du Bordage*.

Le corps de bataille était cantonné sur le bas Oglio, entre le confluent et Canneto. Sur la rive gauche du Pò les quartiers s'étendaient jusqu'à Ostiglia. Ils communiquaient par le pont de Borgoforte avec ceux de la rive droite, Mirandola [1], Guastalla, Brescello, occupés par l'aile gauche, sous le commandement de Thomas de Vaudemont.

Depuis le 6 janvier, Eugène avait établi son quartier général à Luzzara sur la rive droite du Pò, pour laisser croire à Villeroy qu'il songeait à passer dans le royaume de Naples, mal gardé, et à l'enlever à Philippe V [2]. Le duc de Parme, effrayé du voisinage des Impériaux, demandait qu'on occupât sa capitale; mais il refusait de livrer Plaisance, qui aurait assuré les communications de Milan et de Crémone avec Stradella. Tortone et la côte de Gênes, d'où venaient l'infanterie, les recrues et le matériel de guerre, transportés par mer en Italie.

Villeroy n'osa pas s'étendre jusqu'à Parme. Il avait réparti de la manière suivante ses quartiers d'hiver.

L'état-major à Crémone avec 12 bataillons et 12 escadrons. Un pont de bateaux, couvert sur la rive droite par une redoute bastionnée, établissait la communication entre les deux rives du Pò. La petite ville de Monticelli, occupée par un bataillon, en formait le poste avancé.

1. Il y avait à Mirandola 300 Français de *Blaisois*.

« Je ne sais, raconte indiscrètement le prince Eugène, si c'est le cœur ou l'esprit de la princesse de la Mirandole qui lui parlait pour moi, mais elle donna un grand souper aux principaux officiers français pour me faire surprendre la place. *Blaisois* fut renvoyé avec armes et bagages, à Villeroy. »

2. C'est dans cette crainte que Louis XIV avait envoyé directetement à Naples, au secours du vice-roi espagnol, 4 des 30 bataillons de renfort, embarqués à Toulon, le 20 janvier pour l'Italie, savoir : *Piémont* (3), *Lyonnais* (2), *Grancey* (2) *Montferrat*, *Berry*, *Forey*, *Perche*, *Clarke* (irlandais), *Lestrade*, *les Vosges* (1). 28 escadrons, traversant les Alpes, marchaient vers Milan par étapes : 8 de gendarmerie ; 2 de carabiniers ; *Aubeterre*, à 4 escadrons ; *Villeroy*, *Vivans*, la *Ferronaye*, *Esclainvilliers* à 2 escadrons ; 2 régiments de dragons à 3 escadrons, *Dauphin* et *Senneterre*.

Entre l'Oglio et le Pò, 25 bataillons de 10 escadrons sous Créqui; à Mantoue, les 14 bataillons et les 12 escadrons de Tessé. A Milan, Vaudemont avait la garnison espagnole, 12 bataillons et 4 régiments de cavalerie; dans le Montferrat, 30 escadrons sous MM. de Barbezières et d'Asfeld; entre Tortone et Alexandrie, 5 bataillons et 14 escadrons, sous Vaubécourt et Bissy; 3 bataillons à Pavie, 2 à Pizzighettone, 7 à Lodi et 3 sur l'Adda.

Le prince Eugène voulut profiter de cette dispersion des Français et de leur habitude traditionnelle de se mal garder[1]. Il avait des amis dans Crémone, il y introduisit 4 ou 500 officiers et soldats qui, sous des déguisements, s'installèrent chez les partisans de l'Empereur pour reconnaître la force et l'emplacement des gardes, et les logis des officiers. Il s'assura le concours de l'abbé Cassoli, desservant de la chapelle Santa-Maria. Sa maison attenait au rempart du côté opposé au Pò, près de la porte de Tous-les-Saints. Un vieil aqueduc, venant de l'extérieur et servant d'égout, aboutissait à la cave. C'est par cet égout que les Impériaux pénétrèrent dans la ville. Eugène prit dans les cantonnements de l'Oglio 4000 fantassins d'élite[2], qu'il réunit, à Ostiana, aux 1 200 cuirassiers de l'Empereur sous le commandement de Commercy. Il ordonna à Thomas de Vaudemont de marcher avec 8000 hommes sur le pont de Crémone, de s'en rendre maître et de le franchir au moment où lui-même entrerait dans la ville avec Commercy.

Villeroy était allé conférer à Milan avec le prince de

1. « Je courais d'un quartier à l'autre et remarquai avec plaisir la négligence chez les Français. — *Il faut*, disait Villeroy, *que je fasse danser le rigodon à ces trois princes* (Eugène, Commercy, Thomas de Vaudemont) *pendant le carnaval!* » Cela nous donna envie de le prévenir en surprenant Crémone, par Commercy et moi d'un côté, Vaudemont de l'autre ». *Prince Eugène.*

2. Des régiments de *Thaun-Nassau, Berlenstein, Bagny, Lorraine*, etc.

Vaudemont. Il en revenait quand il apprit à Pizzighettone par un courrier de Créqui les mouvements du prince Eugène. Il expédia aussitôt, à Créqui l'ordre de rassembler ses 25 bataillons et ses 10 escadrons, en ne laissant que 600 hommes à Rozzolo et à Guzzuolo, et de se replier sur Crémone s'il était attaqué par des forces supérieures, et à Revel, qui commandait à Crémone en son absence, celui de détacher de la garnison 800 hommes de pied et 500 chevaux, sous Fimarcon, pour renforcer Créqui. Revel trouva la mesure imprudente et en ajourna l'exécution. Villeroy, revenu à Crémone le mardi 31 janvier à midi, approuva ce contre-ordre.

Crémone (1er février).

Dans la nuit du 31 janvier au 1er février, le major de Geschewind, à la tête de 300 grenadiers autrichiens, suivis de charpentiers et de serruriers, pénétra par l'aqueduc dans la maison du curé. Il y trouva rassemblés les 400 Impériaux cachés depuis longtemps dans la ville.

Avec cette troupe d'élite Geschewind longea le rempart jusqu'à la porte de Tous-les-Saints, dont il s'empara, puis il « surprit au lit » *Rouergue*, cantonné à la porte Sainte-Marguerite. Il la fit ouvrir par ses ouvriers. Eugène et Commercy s'y trouvaient avec leurs troupes depuis deux heures du matin. Ils entrèrent dans Crémone, précédés des cuirassiers de l'Empereur et, bien guidés dans les ténèbres par leurs émissaires, ils marchèrent jusqu'à la grand'place, dont ils surprirent le poste. Leur infanterie se répandit dans la ville, faisant prisonniers les officiers dont on connaissait le logis, et les soldats isolés qui rejoignaient leurs drapeaux. Eugène s'installa à l'Hôtel de Ville et y demanda les magistrats pour leur donner ses ordres : *Faire soumission à l'Empereur ;*

aider les Autrichiens à chasser les Français de Crémone et préparer 6000 rations de pain.

Cependant Villeroy, dont le logis était proche de la porte Sainte-Marguerite, avait entendu des rumeurs et des coups de fusils. Un page, tout effaré, vint lui dire que les ennemis étaient dans la ville. Il revêtit en hâte son beau costume de velours, barré du cordon bleu, et, sans attendre ses aides de camp, Saint-Geniez, Marcillac et Desmarets, il monta à cheval pour se rendre au château, après avoir recommandé à ses gens de brûler ses papiers. Le capitaine de garde au quartier général lui demanda ses ordres.

— « *Ne vous occupez pas de moi : allez avec votre compagnie renforcer la garde de la porte Sainte-Marguerite, c'est le plus pressé!* répondit Villeroy, et il partit au galop, suivi seulement de son page. Mais il se trompa de chemin et arriva sur la grand'place, occupée par les Impériaux. Il fut entouré, jeté à bas de son cheval et conduit à l'Hôtel de Ville par le capitaine irlandais Mac-Donnel, qui l'avait pris :

— « *Faites cesser le feu et ordonnez à vos troupes de mettre bas les armes*, lui dit impérieusement le prince Eugène; *sans cela, pas de quartier!* »

— *Je suis votre prisonnier, je n'ai plus d'ordres à donner: j'attends les vôtres.*

Eugène lui fit quartier et l'envoya, sous bonne escorte, hors de la ville. Cependant, le régiment des *Vaisseaux*, qui devait être passé en revue de bonne heure par le marquis de Crénan, inspecteur général de l'infanterie, avait pris les armes avant le jour, et le premier bataillon, conduit par le chevalier d'Entraigues, son colonel, débouchait sur la grand'place quand il la trouva occupée par les cuirassiers de l'Empereur.

— « *Messieurs les tudesques*, leur cria d'Entraigues, en les saluant de la main, *soyez les bienvenus ! Vous nous avez un peu dérangés à l'heure de notre toilette, mais*

nous allons, de notre mieux, vous faire les honneurs de Crémone[1].

En chemin, il avait été rejoint par le major-général d'Areines, dont voici le récit[2].

« Nous marchâmes droit à l'ennemi, en remplissant la rue, la baïonnette au bout du fusil et, lorsque nos grenadiers furent à longueur d'esponton des cuirassiers, ils firent sur eux une décharge qui les renversa à droite et à gauche. Nous ne pûmes pas occuper la place parce que l'infanterie ennemie était dans l'hôtel de ville et les maisons d'alentour. C'est là qu'Entraigues fut mortellement blessé et le capitaine de ses grenadiers Héricourt tué; Crénan, l'épaule fracassée par une balle, tomba de cheval et fut fait prisonnier. Le bataillon des *Vaisseaux* se barricada dans la rue, se saisit des maisons et y resta jusqu'à ce que M. de Revel lui envoyât l'ordre de le rejoindre sur le rempart, du côté de la chapelle Santa-Maria, entre la porte de Milan et celle de Tous-les-Saints. »

Revel, en apprenant par les aides de camp de Villeroy que le maréchal était prisonnier et que le gouverneur espagnol de la ville, don Duego de Conchia, avait été blessé mortellement en se rendant, dès la première alerte, au quartier général, prit la direction de la défense,

Après avoir posté sur l'esplanade du château, occupé par *Cambrésis*[3], un bataillon et un escadron pour assurer ses communications et sa retraite sur le château en cas d'insuccès, il se mit à la tête des premières troupes qu'il put rassembler, le deuxième bataillon des *Vaisseaux*,

1. *Général Susane.*
2. *Rapport à Chamillard.*
3. Le colonel de Presles, ne voulant pas rester au château en simple spectateur, « comme les femmes et les moines de Crémone, qui étaient aux fenêtres pour regarder à qui la ville resterait », alla se faire tuer à la porte Sainte-Marguerite avec quelques volontaires de son régiment. *Cambrésis* fut donné à François-Louis d'Hautefort, comte de Marqueyssac.

PLAN DE LA VILLE
DE CREMONE
Pour l'Entreprise faite
sur cette Place par le
Prince Eugene la nuit du
31. Janvier au 1.r Fevrier
1702.
I.
A
M
M
M
B
L

Fig. 13. —

EXPLICATION
Des Lettres
qui se trouvent
dans ce Plan.
A. Chateau.
B. Maison de Ville
C. Porte de Milan.
D. Porte de Tout saints.
E. Porte de S.te Marguerite.
F. Porte de Mosa.
G. Porte du Po.
H. Egout, ou Aqueduc proche la Maison du Curé
I. Maison du Curé, et Eglise de S.te Marie la neuve
K. Maison de M.r de Villeroy.
L. Redoute au milieu du fort du Point.
M. Esplanade devant le chateau.
N.N. Pont de bateaux sur le Po.
O. Retraitte des Ennemis par la Porte de S.te Marguerite
O
K
F

rémone.

Médoc, *Royal-Comtois* et *Croy*, puis il envoya des émissaires par la ville pour dire aux officiers et aux soldats de le rejoindre à la porte de Milan dont il était le maître. C'est de cette porte qu'il partit pour reprendre successivement la chapelle Santa-Maria, où il fit 150 prisonniers, et la porte de Tous-les-Saints. A la porte Sainte-Marguerite il trouva une si sérieuse résistance qu'il dut envoyer chercher au château 2 canons pour débusquer les Impériaux qui occupaient le clocher de l'église et le bastion flanquant la porte. Les dragons de Fimarcon donnèrent l'assaut au bastion et s'y établirent.

Cependant, les Impériaux, en longeant le rempart et en traversant la ville, avaient atteint la porte du Pô. Ils l'avaient trouvée si bien gardée par le régiment de *Beaujolais* qu'ils avaient renoncé à l'attaquer. Mais ils s'étaient emparés de la batterie de 8 gros canons, établie en arrière de la porte, près de l'église Saint-Sauveur. Revel envoya le lieutenant-colonel O'Hacob, commandant les deux bataillons irlandais (*Dillon* et *Bourk*), logés de ce côté, reprendre la batterie. Ces bataillons furent chargés par les cuirassiers de l'Empereur et « il se fit là un grand carnage ». Il fallut recourir à la cavalerie, tenue en réserve sur l'esplanade du château, pour dégager les Irlandais et obliger les cuirassiers à se replier sur la porte Sainte-Marguerite.

Les jours sont courts en hiver ; les deux partis, qui combattaient depuis sept heures du matin, étaient à bout de force. Ils attendaient impatiemment la nuit ; les Français pour se compter et savoir où ils en étaient, car, la ville étant occupée par l'ennemi, ils n'avaient d'autre communication que le rempart ; les Impériaux pour opérer leur retraite. Eugène attendit jusqu'à quatre heures l'arrivée de Thomas de Vaudemont, qui devait s'emparer du pont de Crémone et entrer dans la ville par la porte du Pô. Mais Thomas, plus présomptueux qu'expérimenté, s'était égaré dans sa marche de nuit et il n'arriva qu'à deux heures de

l'après-midi devant la tête de pont (L), bien gardée par 300 grenadiers français. Praslin, qui commandait de ce côté, eut le temps de rompre le pont et d'en faire brûler quelques travées. Eugène, fort dépité, dut songer à s'en aller beaucoup moins triomphant qu'il n'était venu. A cinq heures, l'arrière-garde des Impériaux franchissait la porte Sainte-Marguerite[1] pour regagner Ostania avec les débris de l'expédition.

— « *Vous êtes surpris*, dit le prince à Crénan, son prisonnier, *de me voir quitter Crémone, mais je suis toujours malheureux, rien ne me réussit ! Du moins, j'ai pu admirer la valeur de vos soldats. Je les ai vus, réveillés en sursaut et à demi nus, résister partout avec acharnement et j'ai apprécié l'intelligence de leurs officiers. Les miens en ont manqué beaucoup. J'ai la gloire d'avoir surpris et la honte de n'avoir pas gardé*[1]. »

La surprise de Crémone était donc, de l'aveu même de l'illustre vaincu, une journée glorieuse pour les Français. On en avait tué 536, blessé 491, pris 229[2], mais les Impériaux avaient perdu 2500 hommes et subi un grave échec.

Les soldats de Villeroy ne lui pardonnèrent pas de s'être laissé surprendre ; en dépit de sa bravoure, ils lui infligèrent ce quatrain cruel, qui est encore dans toutes les mémoires :

Par une faveur de Bellone
Et par un bonheur sans égal,
Nous avons retrouvé Crémone
Et perdu notre général !

1. Les magistrats municipaux y avaient fait préparer pour le prince Eugène et le feld-maréchal Commercy un logis confortable et un souper plantureux. Ce furent les officiers de *Médoc* qui en profitèrent, en remplaçant les Impériaux à la porte Sainte-Marguerite. Le colonel de *Médoc*, Montandre, avait été blessé à l'attaque de cette porte. A côté de lui, le brigadier d'Arcines reçut une balle au creux de l'estomac sur un bouton d'argent qui amortit le coup.

2. Le maréchal de camp de Montgon, l'intendant de l'armée, le colonel de Croy et 80 officiers de cavalerie ou d'infanterie avaient été pris dans leurs logements ou dans la rue pendant qu'ils essayaient de rejoindre leurs troupes.

Un paysan lui ayant dit que Crémone était pris, Créqui abandonna ses cantonnements de l'Oglio, Guzzuolo, San-Martino, Bozzolo, et battit en retraite vers le Pò, après avoir brûlé ou abandonné ses approvisionnements. Il ne s'arrêta qu'à Sabionnetta, où il reçut de Revel l'ordre de rallier Crémone. Si Créqui avait conservé ses positions ou s'il s'était dirigé sur Crémone, le 1er février, par une heureuse inspiration, qui réussit presque toujours, celle de *marcher au canon*, il aurait pu attaquer Eugène avec des troupes trois fois supérieures aux siennes et lui faire payer cher sa téméraire entreprise. Louis XIV aurait eu grand plaisir à échanger son plus redoutable ennemi contre son ami Villeroy, qui dut subir dix mois de captivité.

Le prince de Vaudemont prit le commandement de l'armée des deux couronnes. Rassuré sur le sort de Tessé qui, en dépit du blocus, savait ravitailler les 30000 habitants de Mantoue et sa grosse garnison par des pointes audacieuses dans la zone d'approvisionnement comprise entre le Mincio et le Tartaro, il laissa Revel dans Crémone et replia l'armée derrière l'Adda, aux environs de Lodi, pour attendre les renforts venus de France et le successeur de Villeroy, le duc de Vendôme, arrière-petit-fils d'Henri IV et de la belle Gabrielle.

Le prince Eugène était retourné à son quartier général de Luzzara et, après avoir occupé les cantonnements abandonnés par Créqui, il avait resserré le blocus de Mantoue.

CHAPITRE II

CAMPAGNE DE 1702.

Boufflers en Flandre. — Les armées de la coalition. — Défense de Kaiserswerth (18 avril). — Louis de France, duc de Bourgogne. Combat de Nimègue (11 juin). — Vendôme en Italie. — Santa-Vittoria (26 juillet). — Luzzara (15 août). — Louis de Bade. — Villars. Friedlingen (14 octobre). — Marlborough. — Sur mer. Cadix et Vigo (23 octobre).

BOUFFLERS EN FLANDRE.

L'Électeur de Bavière et son frère l'Électeur de Cologne[1] étaient les alliés fidèles des deux couronnes. Maximilien-Emmanuel laissa le marquis de Bedmar[2], capitaine-général des Pays-Bas espagnols, organiser avec le maréchal de Boufflers, gouverneur de la Flandre française, la défense de la frontière et il alla, le 22 mars 1702, lever des troupes en Bavière pour faire la guerre à l'Empereur. Boufflers déploya la plus louable activité[3] pour former la grande armée à la tête de laquelle le jeune

1. Fils de l'Électeur Ferdinand-Marie de Wittelsback et d'Adélaïde de Savoie; ils étaient les frères de la Dauphine.

2. « Bedmar, espagnol d'illustre naissance, avait servi toute sa vie avec beaucoup de valeur parmi des Italiens et surtout des Flamands. Il n'avait conservé de sa nation que la probité, le courage, la dignité, la libéralité et la magnificence. Du reste, doux, affable, prévenant, poli, ouvert, du commerce le plus commode et le plus agréable, avec beaucoup d'esprit et toujours gracieux et obligeant, il s'était fait aimer et estimer partout et adorer des Français depuis qu'ils servaient sous ses ordres. » *Saint-Simon.*

3. « Boufflers était un homme de beaucoup de mérite, un général actif et appliqué, un bon citoyen, ne songeant qu'au bien du service, ne ménageant pas plus ses soins que sa vie. » *Voltaire.*

duc de Bourgogne [1] devait faire ses premières armes. Il munit les places espagnoles d'hommes, de vivres et de munitions ; il construisit entre l'Escaut et la Meuse, d'Anvers à Huy, des lignes qui mettaient les Pays-Bas à l'abri d'une attaque inopinée des Hollandais. Ces lignes se reliaient à la mer dans la Flandre française par les travaux que Bedmar avait fait exécuter, depuis Anvers jusqu'à Lillers (au nord-ouest de Béthune) ; 12 000 pionniers secondaient les troupes espagnoles [2]. On commença en face du Sas-de-Gand la construction d'un fort, qui provoqua une violente protestation des États de Hollande ; ils firent tirer le canon sur les pionniers de Bedmar. Louis XIV, dans le vain espoir de détacher la Hollande de la coalition, ordonna de cesser les travaux.

Fig. 14. — *Maximilien-Emmanuel, Électeur de Bavière* [3].

1. Louis de France, fils aîné du grand dauphin. Né le 16 août 1682, il n'avait pas vingt ans.

2. 23 bataillons, 8 compagnies franches, 32 escadrons de cavalerie, 9 de dragons.

3. Gravure extraite de *Villars, par le marquis de Vogüé*. Plon-Nourrit. Paris, 1888.

« Il en fut pour sa courte honte. » Sous la dénomination de *troupes auxiliaires de l'Empereur*, les bataillons hollandais expulsés, l'année précédente, des places de la Barrière formaient déjà le noyau de l'armée de 30 000 hommes que le comte d'Athlone réunissait à Rozendaal, au nord-est de Bergen-op-Zoom. Le grand ingénieur Cohörn faisait face à Bedmar dans la Flandre hollandaise. Un autre général des coalisés, le comte de Tilly, s'était posté avec 20000 hommes à Xanten, en face de Wesel, pour couvrir Nimègue, Clèves et Grave, pendant que le prince de Nassau-Saarbruck ouvrait, le 18 avril, la tranchée devant Kaiserswerth. Nassau commandait les troupes de l'Électeur palatin, renforcées par des Hollandais. A son tour, Louis XIV protesta.

— « *Ça ne nous regarde pas !* lui fit répondre Heinsius, le grand pensionnaire de Hollande, qui avait voué à la France une haine implacable depuis qu'ambassadeur à Versailles après la paix de Nimègue, il avait, en 1679, été brutalement éconduit par Louvois et menacé de la Bastille. *C'est une querelle entre Électeurs de l'Empire ; une querelle d'Allemands !*

La Hollande attendit jusqu'au 15 mai que l'Angleterre fût prête pour déclarer avec elle la guerre à la France et à l'Espagne[1].

LES ARMÉES DE LA COALITION.

Au 15 mai la campagne était fort avancée. Avant d'en continuer le récit, il nous semble nécessaire de jeter un coup d'œil rapide sur les armées de la coalition. Dans les deux partis on appliquait, bien ou mal, les mêmes principes de stratégie ou de tactique. Ces principes avaient

1. Les Cercles de l'Empire (Souabe, Franconie, etc.) et la Diète de Ratisbonne n'envoyèrent leur déclaration de guerre à la France et à l'Espagne qu'en septembre 1702.

MER DU NORD
Brielle
YSSELMONDE
Lech R
Duuren
Chiel
Hellevoetsluis
Willemstad
Cillershoek
Corcum
BOMMEL
Houssen
Crevecoeurs
Geertruidenberg
Brouwershaven
Oud Tonge
Zevenbergen
Oosterhout
BOIS-LE-DUC
Steenbergen
BRÉDA
Rozendaal
BERGEN-OP-ZOOM
Goes
Tilburg
Waarden
Calmthout
Wertel
Pippel
Santvliet
Capellen
Ft Lillo
Eeckeren
St Job
HULST
Axel
St Jean
TURNHOUT
Arendonck
ANVERS
Dommel
Vracenet
Cierle
Deschel
Stekenes
Waes
Pays de
Escaut
Conteeg
HERENTHALS
Baelen
LOKEREN
Westerlee
Meerhout
MALINES
Biringen
DENDERMONDE
Sichen
Escaut
Demer R.
Aerschot
ALOST
DIEST
Haelen
Herck
BRABANT
LOUVAIN
BRUXELLES
Tirlemonde
Neerwinde
Leau
Ordinghen
St Tron
Dender
Hal
Senne R
Enghien
Waterloo
Ramillies
Genappe
Braine le Comte
Soignies
Nivelles
Gembloux
Huy
Senéffe
Fleurus
MONS
NAMUR
Andenne
Jemappe
Charleroi
Sambre
P. Charraud

Fig. 15.

Anholt
Isselburg
Borken
EMMERICH
Schenke
CLEVES
Craneburg
Grieth
Rees
Calcar
Hook
Gennep
Uedem
Goch
Schermbeck
Lippe R.
Dorsten
WESEL
Xanten
Sonbeck
Bederich
Meuse R.
Niers R.
Dinslacken
Rheinberg
Klosterkamp
Hotten
ORSOY
Well
GUELDRES
Wattenscheid
Essen
Helmond
Sraeten
Meurs
Duisburg
Grubbenvorst
Wachtendonk
Urdingen
Rhur R.
Werden
VENLOO
Kempen
Creveld
Kaiserswerth
Mettmann
Neyel
Bruggen
Niers R.
DUSSELDORF
Weert
Dülken
Neuss
Gladbach
Hillen
RUREMONDE
Dahlen
Zons
Stevensweert
Erft R.
Wupper R.
Wassenberg
Worringen
Hemsberg
Erke
Rhin R.
Susteren
Nettesheim
Nieuwstadt
Gangelt
Mulheim
Sutard
JÜLIERS
Bergheim
COLOGNE
MAESTRICHT
Aldenhoven
Wesseling
Brühl
Geul R.
Warm R.
Düren
Lechenich
AIX-LA-CHAPELLE
Inde R.
BONN
Argenteau
Stolberg
Vise
Morsnet
Zulpich
Erft R.
Limburg
Euskirchen
Rheinbach
Eupen
Sart
Spa
Francorchamps
Munstereifel
Malmedy
Schmidtheim
Ahr R.
Arenberg
60
30
80 Kil.

au Rhin.

été successivement préconisés par Henri IV, les princes de Nassau, Gustave-Adolphe, Bernard de Saxe-Weimar, Turenne, Condé, Luxembourg et Catinat. On préparait pendant l'hiver les approvisionnements et le matériel des places fortes et des armées: on racolait des recrues, on les habillait, les armait, les instruisait; on achetait des chevaux et on les dressait; on groupait par régiment les compagnies d'infanterie et de cavalerie, on les formait pour la manœuvre et le combat en bataillons ou en escadrons, évoluant à peu près de la même façon dans toute l'Europe. Pour le fantassin la pique avait fait son temps; on lui substituait le fusil à baïonnette, arme de jet et d'escrime, qui remplaçait l'épée quand on en venait aux mains. Le cri français : *En avant à la baïonnette!* était traduit dans toutes les langues. Il allait devenir partout et pour toujours la formule des gens de cœur sur le champ de bataille.

La cavalerie, sans renoncer encore au pistolet, employait plus volontiers dans la charge l'épée ou le sabre. Elle continuait à se former en ligne sur 3 rangs, avec des intervalles entre les escadrons pour le passage des lignes en avant ou en arrière ; elle s'ébranlait encore au pas pour l'attaque. Elle chargeait au trot, front contre front ; mais les chefs habiles guettaient l'occasion de prendre en flanc l'adversaire.

Dans la formation en bataille d'une armée sur deux lignes parallèles et égales, avec une réserve, plus ou moins nombreuse, formant la troisième ligne, la cavalerie était aux ailes, l'infanterie au centre, le canon devant l'infanterie ou dans les intervalles des bataillons.

La Maison de Louis XIV, sa gendarmerie et ses gardes françaises ou suisses étaient représentées à l'Étranger, comme troupes de réserve, par les régiments et les compagnies à cheval et à pied de la garde des souverains; chacun avait les siennes. La Hollande conservait comme

réserve ses 20 000 vétérans des places de la Barrière ; l'Angleterre ses gardes anglaises ou écossaises, ses Irlandais et sa brillante cavalerie légère, la mieux montée de l'Europe. L'Empereur avait ses hussards hongrois et ses redoutables cuirassiers, colosses bardés de fer qui s'étaient tant de fois mesurés avec les gentilshommes de France.

Les troupes se valaient et le prouvaient dans les alternatives de victoires et de défaites qu'elles durent surtout à leurs généraux. Les officiers étaient plus nombreux, surtout plus ardents, dans l'armée française ; voilà pourquoi elle en perdit un si grand nombre en toute rencontre.

Le matériel d'artillerie était à peu près le même partout, les 6 calibres de France et l'obusier, anglais ou hollandais, plus perfectionné. L'art de tirer des projectiles creux avec de faibles charges sous de petits angles et sur des affûts à rouages, qui était encore en France à l'état rudimentaire, avait fait de grands progrès à l'Étranger. Chaque armée avait son matériel de campagne, son équipage de pont, ses magasins. Les états-majors étaient les mêmes, les titres seuls variaient. On avait des égards pour les prisonniers ; les officiers payaient rançon ou étaient rendus d'après des *cartels d'échange* toujours respectés ; les soldats étaient enrôlés dans les troupes qui les avaient pris, ou séquestrés dans des garnisons lointaines.

DÉFENSE DE KAISERSWERTH (18 avril).

Kaiserswerth, situé sur la rive droite du Rhin au-dessus de Dusseldorf, était une petite place de l'Électorat de Cologne, qui interceptait les communications entre la Hollande et l'Allemagne. Dès le début de la campagne, il était important pour les coalisés de s'en emparer et pour les deux couronnes de la conserver. Elle avait 5 bastions, dont 3 faisaient face à l'Est. Les deux autres, bordés par le Rhin, communiquaient avec une île, défendue par une

redoute armée de canons. Bien approvisionné, en relation facile avec la rive gauche, Kaiserswerth était défendu par un marechal de camp expérimenté et brave, Colbert marquis de Blainville [1], disposant de 5 bataillons dont un régiment français, *Orléans*, commandé par le marquis de Brancas.

Boufflers, en attendant l'arrivée du duc de Bourgogne, avait réuni la plus grande partie de ses forces à Diest, sur la Demer, au centre et en avant des lignes d'Huy à Anvers. Bedmar gardait les places et les ouvrages de fortification depuis la mer jusqu'à la Meuse, vers Namur. Son mestre-de-camp général, le prince de Tserclaës, cantonnait aux environs de Liége pour tenir en respect les 22 bataillons et les 13 escadrons hollandais rassemblés dans Maestricht. Enfin, le lieutenant-général Tallard, en pointe à droite vers Cologne, menaçait Dusseldorf, capitale de l'Électeur palatin, avec un camp volant de 18 bataillons et de 30 escadrons.

Quand le prince d'Anhalt fut arrivé devant Kaiserswerth avec le contingent de Brandebourg, Nassau disposa de 18000 soldats aguerris, de 48 canons et de 30 mortiers. Il put s'emparer de la redoute de l'île et resserrer plus étroitement la place.

Boufflers reçut de Louis XIV l'ordre de se porter avec son armée au secours de Kaiserswerth. Il le transmit à Tallard, qui préparait à Rheinberg le bombardement de Dusseldorf, en lui enjoignant « d'incommoder les ennemis dans leur siège et de rafraîchir la place de temps à autre, d'autant qu'elle n'était pas investie sur la rive gauche et qu'on y entrait par eau comme on voulait[2] ».

1. Le plus jeune fils de Colbert. L'aîné avait été le marquis de Seignelay.

2. *Mémoires de Jacques de Fitz-James, duc de Berwick, maréchal de France.* Collection A. Petitot et Monmerqué. Paris. Foucault, 1828.

Tallard remonta le Rhin jusqu'à l'île de Kaiserswerth, suivi des bateaux nécessaires pour communiquer avec Blainville. Il établit son artillerie sur la rive gauche pour combattre, sans grand dommage vu la distance, les batteries de siège et les tranchées qui avaient été inondées et rendues intenables par les pluies. A la faveur de cette canonnade, il recueillit les malades et les blessés de la garnison, renouvela ses vivres et lui envoya 25 milliers de poudre, escortés par 2 bataillons, l'un de *Languedoc*, l'autre de *Saint-Sulpice*. Le 4 mai, il jeta encore 700 fantassins dans la place. Chacun portait 2 mousquets et des faux, emmanchées à revers, pour la défense des brèches. Blainville avait désormais 8 bataillons, avec lesquels il jura de prolonger la résistance « jusqu'au dernier morceau de pain et jusqu'à la dernière charge de poudre ».

Fig. 16. — *Boufflers.*

Pendant ce temps, Boufflers, jugeant impossible de passer la Meuse aux environs de Maëstricht, laissa le prince de Caraman à la garde des lignes d'Anvers avec 9 bataillons et 11 escadrons, et il s'achemina vers le pays de Gueldres pour donner la main à Tallard et attaquer avec lui le comte de Tilly dans son camp de Xanten, devant Wesel.

L'Électeur de Brandebourg, qui négociait secrètement

avec Boufflers, prévint les généraux ennemis du danger qui les menaçait. Tilly évacua Xanten en toute hâte et se replia sur le comte d'Athlone, qui avait transporté à Cranenburg, aux environs de Clèves, ses troupes de Rozendaal. Ils n'avaient à eux deux que 27 bataillons et 61 escadrons. Boufflers prit position à Xanten et s'y fortifia. Très supérieur en nombre, il avait une magnifique occasion de livrer bataille et de terminer la campagne des Pays-Bas avant l'arrivée des 11 bataillons anglais de la reine Anne [1]. Mais, outre qu'il avait le scrupule de livrer cette bataille en l'absence du duc de Bourgogne et de lui en dérober la gloire, il attendait de Bruxelles et de Malines un grand convoi d'artillerie, de munitions et de matériel de siège, que Bedmar avait trop tardivement mis en route pour Xanten.

LOUIS DE FRANCE, DUC DE BOURGOGNE.

Le duc de Bourgogne, arrivé en poste à Bruxelles le 29 avril, avait rejoint, le 3 mai, le camp de Xanten. Indépendamment de Boufflers qui lui avait remis le commandement, et de Rosen [2], son conseiller intime, « qui

1. Anne Stuart, fille de Jacques II et sœur du chevalier de Saint-Georges, née en 1664, mariée, en 1683, au prince Georges de Danemark, avait été proclamée reine d'Angleterre le 19 mars 1702, et couronnée à Westminster le 4 mai. Elle envoya en Hollande comme ambassadeur plénipotentiaire et commandant de ses troupes le mari de sa favorite Sarah Jennings, John Churchill, qu'elle avait fait duc de Marlborough pour avoir signé, en 1701, la grande alliance au nom du roi Guillaume.

2. « Rosen était de Livonie, de très ancienne noblesse. Il s'enrôla tout jeune et servit, quelque temps, simple cavalier. Devenu officier, il fut attiré en France par Conrad de Rosen, son parent, qui avait eu un régiment de 1000 chevaux sous le grand Gustave-Adolphe, à la bataille de Lutzen, et qui servit ensuite sous Bernard de Saxe-Weimar, dont il épousa la fille. C'était un grand homme sec, qui sentait son reitre et qui aurait fait peur au coin d'un bois, avec une jambe, arquée par le vent du canon, qu'il amenait tout d'une pièce. Excellent officier de cavalerie, très bon même à mener une aile,

ne devait jamais lui quitter le coude », ce prince de 19 ans avait sous ses ordres 19 lieutenants généraux, dont les ducs du Maine, les comtes de Tallard et d'Avejan, le marquis d'Allègre, le duc de Luxembourg[1] et 31 maréchaux de camp. Les plus connus étaient les marquis de Courtebonne, de Chamarande, de Blainville et de Puységur, les comtes de Montesson et de Saillans, les chevaliers du Rozel et de Courcelles, le prince de Rohan, M. de Labadie. L'armée d'opération, renforcée d'une partie de la Maison du Roi, de la gendarmerie, des carabiniers, des gardes françaises et suisses, comptait 36 bataillons, 58 escadrons et 50 pièces de campagne.

On resta jusqu'au 4 juin dans une inaction que Berwick et Puységur[2] ont déplorée, car elle laissait aux coalisés le temps de se reconnaître, de se concentrer et de recevoir les renforts anglais. Quand le duc de Bourgogne se décida enfin à agir, Athlone, Tilly et le duc de Wurtemberg qui les avait rejoints, réunissaient 35 000 hommes dans leur camp fortifié de Cranenburg, couvert par le massif impénétrable de la forêt de Clèves.

Après avoir rallié tous les détachements, y compris celui de Tallard, le duc de Bourgogne commença les opé-

mais à qui la tête tournait en chef; fort brutal à l'armée et partout ailleurs qu'à table, où il faisait une chair délicate et entretenait sa compagnie de faits de guerre qui instruisaient avec plaisir. » *Saint-Simon*.

1. Fils du *Tapissier de Notre-Dame*.

2. « Ancien maréchal des logis de l'armée de Luxembourg, dont il était le chef et le maître pour tous les détails de marches, de campements, de fourrages, de vivres et, très ordinairement, de plans. Luxembourg se reposait de tout sur lui avec une confiance entière, à laquelle Puységur répondit toujours avec une capacité supérieure, une activité et une vigilance surprenantes, une modestie et une simplicité qui ne se démentit jamais. A la valeur, aux talents et à l'application dans toutes les parties militaires, Puységur joignit toujours une *grande netteté de mains*, une grande équité à rendre justice par ses témoignages, un cœur et un *esprit citoyen*, qui le conduisirent toujours. » *Saint-Simon*.

rations offensives, le 5 mai, par un *fourrage* qu'il dirigea en personne. Dans l'intention d'attirer l'ennemi dans la grande plaine de la rive droite de la Niers, entre Guennep et Clèves, au pied des collines appelées *les bruyères de Mook*, il envoya dans ces bruyères une reconnaissance de 300 gardes du corps et de 2 500 chevaux, commandée par Coigny, qui revint sans avoir rencontré l'ennemi. Le 7, le prince passa une revue générale de l'armée. « On était charmé, dit Quincy, de servir sous ses ordres car, par ses manières engageantes, entrant dans les moindres détails, il avait gagné le cœur des officiers et des soldats. » Le 9, il envoya, à six heures du soir, Allègre [1], chargé du service d'exploration, avec 1 200 cavaliers ou dragons et 500 grenadiers des gardes françaises et suisses, reconnaître la forêt de Clèves. Les postes avancés, n'étant pas retranchés, furent facilement surpris et, à une lieue et demie du camp ennemi, « un défilé, proche d'une flaque d'eau entre deux moulins à papier, fut occupé par 80 grenadiers des gardes françaises, conduits par le lieutenant de Clisson. Le duc du Maine avait appuyé cette reconnaissance à la tête de la Maison du Roi et des carabiniers, dont il était le colonel. Le soir, l'armée campait à Uedem, sur la rive droite de la Niers.

Le 10, Bourgogne et Boufflers, suivis d'un nombreux état-major et d'un escadron de carabiniers, franchirent la Niers pour faire eux-mêmes la reconnaissance de la position ennemie. On marqua le camp à Kessel.

Allègre vint à Uedem rendre compte que l'armée ne pourrait pas traverser la forêt de Clèves pour arriver sur celle de l'ennemi. Bourgogne le renforça de 400 chevaux et lui prescrivit de longer la lisière ouest de la forêt pour chercher un débouché à travers les bruyères de Mook, du côté de Grave et de Nimègue. Allègre conduisit ses troupes

1. Accompagné du prince de Bournonville, de MM. de Souternon, de Villaines, de Silly et des Fourneaux.

à l'entrée du défilé que gardait Clisson et il y bivouaqua.

Le jour venu, il engagea dans ce défilé le brigadier de cavalerie Silly avec 300 cavaliers, qui débouchèrent sans encombre dans les bruyères de Mook. Le chemin allant à l'ennemi était trouvé. Allègre rejoignit Silly avec sa cavalerie d'exploration et ses 500 grenadiers. Il prit position dans les bruyères, sur des hauteurs d'où il découvrait tous les mouvements de l'ennemi.

Nimègue (11 juin).

En apprenant la marche en avant des Français, Athlone comprit qu'on voulait le couper de Grave et de Nimègue. Il leva son camp de Cranenburg, le 10 à 8 heures du soir, pour se réfugier sous Nimègue. Il couvrit sa retraite par 18 escadrons et 2 régiments de dragons, commandés par Wurtemberg qui, dans les bruyères de Mook, rencontra d'Allègre. Celui-ci, posté dès cinq heures du matin sur des hauteurs où l'on ne voyait pas ce qu'il avait derrière lui, déploya ses *escadrons d'exploration* et ses compagnies de grenadiers sur un front très étendu, pour faire croire à Wurtemberg qu'il se trouvait en présence de toute l'armée. Boufflers averti fit soutenir Allègre par un régiment de dragons et une brigade de carabiniers, commandés par le duc de Guiche, et il pressa la marche de l'armée, engagée tout entière dans le défilé de Mook.

Le défilé était long et étroit; quand l'infanterie française en déboucha, l'armée coalisée était déjà sur les glacis de Nimègue. « Cinq escadrons hollandais, raconte Berwick, vinrent reconnaître la gauche des Français. Allègre les chargea avec le *régiment du Roi* et celui de *Duras*, qui prirent un étendard, un lieutenant-colonel et quelques cavaliers. De cette manière, les ennemis se retirèrent en bon ordre jusqu'à une portée de canon de Nimègue, où ils firent mine de tenir ferme, à l'abri de

quelqu'infanterie qu'ils jetèrent dans les maisons et derrière des haies. Notre cavalerie alors se mit en bataille et, cependant, les bataillons des ennemis s'étant jetés dans le chemin couvert, leur cavalerie se mit sur le glacis, la croupe des chevaux aux palissades. Notre infanterie arriva; nous nous approchâmes d'eux à portée du mousquet et l'on aurait pu charger la cavalerie dans cet instant, mais on ne le fit pas; j'en ignore la raison. On fit avancer du canon, qui tira dessus sans qu'elle fît aucun mouvement. Enfin, nos grenadiers s'étant approchés à portée du pistolet, elle se débanda; partie se jeta dans le chemin couvert comme elle put; partie, en longeant le glacis, gagna les bords du Wahal et par là entra dans Nimègue. Cependant comme le canon de la place tirait sur nous et commençait à nous incommoder beaucoup, on se retira hors de sa portée. »

Quand la cavalerie ennemie eut disparu, le duc de Bourgogne fit reculer toute son armée jusqu'aux bruyères de Mook, où elle passa une mauvaise nuit sans abri et sans pain. Il eût mieux valu sans doute donner l'assaut à Nimègue et coucher dans la ville prise. Rien n'était plus facile avec des officiers et des soldats qui, depuis trois mois, enrageaient de ne pas se battre; mais le doux élève de Fénelon[1] n'était pas le duc d'Enghien, qui au même

1. François de Salignac de la Mothe-Fénelon avait écrit déjà les *Traités de l'Éducation des filles* (1685) et *du Ministère des pasteurs* (1688) quand, sur la recommandation de l'évêque de Meaux, Bossuet, Louis XIV le nomma précepteur du duc de Bourgogne (1689). Il composa pour son élève un traité de l'éducation des princes, pieux, libéraux et sages, *Télémaque*. Le grand Roi y vit une satire de sa conduite et surtout de ses mœurs. Il prétexta une éclatante rupture de Fénelon, devenu archevêque de Cambrai, avec Bossuet sur des questions de dogme pour l'exiler dans son diocèse. Ce fut un grand chagrin pour *Télémaque*, qui resta en correspondance journalière avec l'exilé, lui demandant de régler sa conduite en toutes choses, même à la tête des armées, bien que le saint archevêque se fût déclaré incompétent.

âge avait gagné la bataille de Rocroy. Il répugnait aux effusions de sang et trouvait que de part et d'autre il en avait été assez répandu ce jour-là. Les Français perdaient 300 hommes, les coalisés 1 000 [1]. Boufflers et Rosen durent s'incliner devant l'ordre formel de rompre le combat.

Le lendemain, les Français campaient aux environs de Clèves; les coalisés sur la rive droite du Wahal, sous le fort de Schenke.

Les boulets et les bombes continuaient à pleuvoir sur Kaiserswerth, dont Blainville s'obstinait à défendre les décombres. Il avait bombardé la redoute de l'île, occupée par les Prussiens du prince d'Anhalt, sans pouvoir la leur reprendre [2]. Vauban était venu, le 2 juin, constater que l'on ne pouvait pas sauver la place. Blainville, blessé pour la seconde fois, le 9 juin, en défendant le chemin couvert et le ravelin où l'ennemi réussit à s'établir [3], fit, le 11, un suprême effort pour les reprendre, sans y réussir.

1. « Cette action, conclut Berwick, quoique peu considérable, fut aussi brillante que singulière. Il n'y a pas d'exemple qu'une armée en *ait couru* une autre pendant deux lieues et l'ait culbutée, presque sans coup férir, dans le chemin couvert d'une place. L'on s'étonnera peut-être qu'on n'ait pas chargé l'ennemi, ayant été si longtemps en présence, mais les gens du métier comprendront aisément que dans un pays de plaine, sans fossé, ravin ni ruisseau, il n'est pas facile de joindre un ennemi qui a mille pas d'avance et que, de plus, notre infanterie ni notre canon n'étaient arrivés. Si nous étions partis deux heures plus tôt, nous aurions trouvé l'armée ennemie sortant du défilé de Cranenburg; elle n'aurait pu nous gagner du pied ni par conséquent éviter la bataille. Nos soldats se répandirent dans le pays, où ils trouvèrent un butin considérable, car les habitants, se croyant en sûreté, n'avaient rien emporté. »

2. Dans la sortie du 22 mai furent tués M. de Croissy, brigadier; M. d'Olive, lieutenant-colonel de *Languedoc* et l'ingénieur Rémond, 2 officiers, 50 soldats; blessés, le gouverneur Blainville, les colonel de Saint-Sulpice et de Tressau, le lieutenant-colonel d'*Orléans*, le Fèvre, 12 officiers, 100 soldats.

3. L'assaut avait été donné par 7 000 Prussiens ou Hollandais; leurs pertes furent énormes. Les Prussiens eurent 1 colonel, 4 officiers, 224 soldats tués; 3 colonels, 1 major, 6 officiers, 700 soldats blessés; les Hollandais, 3 colonels, 1 lieutenant-colonel, 20 officiers, 450 soldats tués; 118 officiers et 1 259 soldats blessés.

Il avait tué ou blessé 8000 hommes aux assiégeants, mais il n'avait plus de pain, plus de poudre, plus de secours à espérer; il dut obéir à l'ordre de capituler que Louis XIV lui fit parvenir. Le 15 juin, il battit la chamade; il fut conduit à Wenloo avec ce qui restait de ses admirables soldats. Il y reçut son brevet de lieutenant-général.

VENDÔME EN ITALIE.

Vendôme, successeur de Villeroy, dans le commandement de l'armée d'Italie, dirigea, dans les premiers jours de mai, une démonstration sur le Seraglio[1], dont Eugène avait fortifié les passages. C'était une feinte pour favoriser la marche d'un grand convoi de ravitaillement envoyé de Crémone à Mantoue aux abois. Vendôme passa la Mella, le 15 mai, à Manerbio avec 61 bataillons et 102 escadrons. Le 21, il envoya 10 000 hommes, sous Créqui, renforcer la garnison de Mantoue et il passa la Chièse à Casalmoro. Le 24, il faisait à Marmizolo sa jonction avec Tessé, qui lui annonçait qu'à son approche l'armée de siège avait opéré sa retraite en toute hâte sur Borgoforte. Le 1er juin, Revel chassait de Castiglione les hussards hongrois qui l'occupaient, et Vendôme, maître de tout le pays depuis Crémone jusqu'à Mantoue, coupait les communications des Impériaux avec le lac de Garde.

« L'habile, l'intrépide, le bon, l'aimable, le généreux Vendôme[2], dit le prince Eugène, fit faire, en arrivant en

1. Presqu'île formée par le confluent de l'Oglio dans le Pô.

2. « Vendôme, arrière-petit-fils d'Henri IV, était intrépide comme lui, doux, bienfaisant, sans faste, ne connaissant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance. Les soldats combattaient pour Vendôme; ils auraient donné leur vie pour le tirer d'un mauvais pas, où la précipitation de son génie l'engageait quelquefois. Il n'entendait pas, comme le prince Eugène, l'art de faire subsister les armées. Il négligeait trop les détails; il laissa périr la discipline, la table et le sommeil lui dérobant trop de temps. Mais, un jour d'action, il répa-

Italie, plusieurs mouvements à son armée. J'en fis faire à la mienne, car je vis bien qu'il voulait m'attaquer ou délivrer Mantoue. La cour de Vienne ne m'ayant pas donné assez de troupes, par malice ou faute de moyens, ce commencement de Vendôme fut très brillant; il me prenait toutes mes petites villes et mes communications. Je me retranchai partout où j'allai et, pour mieux observer Vendôme, je pris à Cerèse un camp tout près du sien. Ne voulant pas m'éloigner de Mantoue, j'élevai les retranchements de mon camp jusqu'à hauteur de 20 pieds. Je ne pouvais me vanter du plus petit avantage sur Vendôme; je vis bien qu'il fallait lever le blocus de Mantoue, rassembler mes détachements, mes petites garnisons et donner bataille avec mes 26 000 hommes. »

Malheureusement pour les deux couronnes, il se passa en Italie ce qui était arrivé en Hollande; Louis XIV, convaincu que le *génie de la guerre*[1], dont il se croyait l'incarnation, était héréditaire comme une couronne et que ses petits-fils n'avaient qu'à paraître sur un terrain d'opérations pour y appeler la victoire, décida que Philippe V

rait tout par une présence d'esprit et par des lumières que le péril rendait plus vives et, ces jours d'action, il les cherchait toujours, moins fait pour la défensive, mais aussi propre à l'offensive que le prince Eugène. A force de haïr le faste, il en vint à la malpropreté cynique; son frère le grand prieur et lui ne sortaient souvent de leurs lits qu'à 4 heures après-midi, et plongés dans une négligence de leurs personnes dont les plus vils auraient eu honte. » *Voltaire. Siècle de Louis XIV.*

1. « Lorsque Louis XIV choisit Barbezieux pour succéder à Louvois : « *J'ai formé votre père*, dit-il, *je vous formerai de même.* » Il en dit à peu près autant à Chamillard. Un roi qui avait travaillé si longtemps et si heureusement semblait avoir droit de parler ainsi; mais sa confiance en ses lumières le trompait. Les généraux étaient souvent gênés par des ordres précis, comme des ambassadeurs qui ne devaient pas s'écarter de leurs instructions. Si le général voulait faire quelque grande entreprise, il fallait souvent qu'il en demandât la permission par un courrier, qui trouvait, à son retour, ou l'occasion manquée ou le général battu. » Voltaire. *Siècle de Louis XIV.*

serait généralissime en Italie, comme son frère l'était dans les Pays-Bas. Il ordonna au roi d'Espagne de quitter son royaume, où son trône était encore mal affermi, pour débarquer à Naples où il chancelait, les populations des deux Siciles s'étant secrètement déclarées pour l'Empereur. Vendôme dut attendre le nouveau généralissime[1] avant de livrer bataille au prince Eugène qui, jusqu'alors, s'était dérobé vu l'infériorité de ses forces, mais qui recouvra toute son assurance quand il connut les modifications apportées au commandement de l'armée des Deux-Couronnes.

Après une rapide incursion dans ses États, Philippe V quitta Milan, le 1er juillet, pour rejoindre Vendôme à Crémone. Les troupes françaises, espagnoles et piémontaises, furent réparties en deux armées ; celle du roi (88 bataillons, 80 escadrons) devait opérer contre le prince Eugène ; celle de Vaudemont (33 bataillons, 57 escadrons), rester en observation devant Mantoue, où Chartogne fut laissé avec 14 bataillons.

Santa-Vittoria (26 juillet).

L'armée du Roi, pour entrer dans le duché de Modène, passa le Pò à Casalmaggiore et la Parma à Colorno. Elle était, le 26 juillet, à Castelnovo, d'où Vendôme alla avec 13 escadrons[2] et 24 compagnies de grenadiers surprendre 3 400 Impériaux[3], détachés à Santa-Vittoria sous le marquis Visconti. Les grenadiers, en deux colonnes conduites par Kercado et Chamillard, attaquèrent vigoureusement

1. Philippe V remplaçait le duc de Savoie, qui ne dissimula pas son mécontentement et reprit, de plus belle, ses négociations de traître avec la cour de Vienne.

2. *Lautec, Estrades, Colonel-Général, Villeroy, Montpeyroux*, gendarmes anglais, chevau-légers de Bourgogne, *dragons-Dauphin*.

3. 3 régiments de cavalerie (*Commercy, Darmstadt, Visconti*), le régiment de dragons d'Herbeville, 3 compagnies de hussards et 1 bataillon autrichien.

l'ennemi, qui avait eu l'imprudence de s'adosser à une petite rivière encaissée et profonde, le Tessone. La cavalerie impériale ne soutint pas le choc ; elle s'enfuit en abandonnant 400 prisonniers, 12 étendards et les bagages. Un si grand nombre de fuyards tomba dans le Tessone « que 20 Français de front purent marcher 200 pas sur les hommes et sur les chevaux ». Philippe V, malgré son impatience de gloire, n'arriva, avec ses troupes espagnoles, à Santa-Vittoria qu'après le combat, pour voir les grenadiers français cavalcader joyeusement sur les montures prises à l'ennemi.

Eugène rappela les troupes qu'il avait au camp de Cérèse, près de Mantoue, et concentra son armée à Borgoforte, le 1er août. Vaudémont fit aussitôt démolir les retranchements de l'ennemi et descendit le Pô jusqu'à Governolo, pour combiner ses opérations avec celles de Philippe V, qui mit garnison dans Reggio et dans Modène, puis marcha vers Guastalla et Luzzara, postes avancés du camp de Borgoforte.

Il fallait franchir successivement la Parmigliana et la Tagliata dans un pays marécageux, coupé par des digues, où il était difficile à la cavalerie de manœuvrer. C'est ce qui explique qu'au lieu d'envoyer la cavalerie d'exploration prendre le contact avec l'ennemi, Vendôme fit marcher ses 53 bataillons et ses 101 escadrons, sans se douter qu'il allait livrer bataille.

Luzzara (15 août).

On partit de Santa-Vittoria en deux colonnes, le 15 août à une heure du matin. Philippe V conduisait la colonne de droite piquant droit sur Luzzara ; Tessé, la colonne de gauche longeant le Pô. Vendôme avait pris les devants avec deux régiments de dragons, les *gardes ordinaires* du camp et 24 compagnies de grenadiers. A 8 heures du

matin, il occupait Luzzara ; la garnison de 600 hommes avait abandonné le bourg pour se retrancher dans un château voisin. Elle répondit à la sommation de se rendre par une salve, qui blessa le comte de Sézanne, commandant les grenadiers français. Vendôme en conclut que l'armée ennemie n'était pas loin et il fit marquer le camp pour y placer les troupes à mesure qu'elles arriveraient ; la gauche à un petit bois qui bordait le Pò, la droite à Luzzara.

Eugène avait quitté, la veille, Borgoforte avec 38 bataillons, 80 escadrons et 57 canons, pour camper à Sailletto, sur la rive droite du Pò. En apprenant, le 15 sur les 10 heures du matin, que l'avant-garde des deux couronnes était à Luzzara, il fit sonner le boutte-selle, *battre l'assemblée* et il mit son armée en marche sur Luzzara en deux colonnes. La colonne de droite, formée de la première ligne, commandée par Commercy, suivait le Pò ; la colonne de gauche, sous les comtes de Sérini et de Trautmandorf, piquait sur Luzzara. Le jeune Vaudemont suivait avec la réserve ; les équipages avaient été laissés à Sailetto.

Quand le prince Eugène, accompagné de ses généraux, vint reconnaître la marche de l'armée du Roi, il eut l'inspiration[1] de renouveler le coup de Chiari. La grande chaussée du Pò, longeait le front de bandière du nouveau camp français. C'était un retranchement tout fait, derrière lequel il pouvait embusquer sa première ligne d'infanterie. Il envoya Commercy l'arrêter derrière cette chaussée, avec l'ordre aux troupes de se mettre à plat ventre et d'attendre, le doigt sur la détente du fusil ou du mousquet, l'arrivée des Français qui marchaient en grand tumulte et sans s'éclairer. « Malheureusement pour les Impériaux, Vendôme arrêta les têtes de colonnes à hau-

1. « L'inspiration sur le champ de bataille n'est, le plus souvent, qu'un souvenir heureux. » *Mémorial de Sainte-Hélène.*

teur de Luzzara, en faisant occuper par la brigade de Piémont, renforcée de celle des Vaisseaux, le petit bois qui bordait le Pò. Des maraudeurs avaient même profité de cette halte pour s'en aller piller les fermes et les cassines du voisinage; ce fut autant de soldats qui manquèrent au drapeau pendant l'action.

A la droite de ces deux brigades, *Grancey*, *Sault*, *Ile-de-France*, *Perche* et les *Irlandais* vinrent successivement occuper le front de bandière. Derrière eux s'établit toute la cavalerie de l'aile gauche (*Colonel-général*, *Uzès*, *du Bordage*, *Bourbon*, *Anjou*, *Cavaillac*), flanquée par les dragons de Senneterre, d'Espagne et de Savoie.

« Dans quelques endroits, la digue derrière laquelle l'infanterie impériale était embusquée, se trouvait si proche du camp français qu'un aide-major[1] plaça la garde de sa brigade sur cette digue.

« Ce fut en la conduisant qu'il monta sur la digue pour

1. Le *major général* est chargé des mouvements de l'infanterie. Il va prendre l'ordre chaque soir et écrit sur ses tablettes tout le service de l'infanterie, afin de le répartir entre les majors des *brigades*, avec qui il règle les gardes et les détachements. Il tient le rôle, suivant leur ancienneté, des officiers généraux, mestres-de-camp, colonels, lieutenant-colonels et majors. Il doit savoir le rang des régiments pour les faire rouler entre eux. Un jour de bataille, il reçoit du général le plan de l'armée pour avoir la distribution de l'infanterie. Dans un siège, il avertit les troupes qui montent la tranchée, les détachements et les travailleurs. Il commande les fascines et les gabions, fait fournir tout ce qui est nécessaire dans la tranchée. Il a sous ses ordres 2 *aides-majors généraux*. Chaque brigade lui envoie un *sergent d'ordonnance* pour transmettre ses ordres au cas d'un détachement non prévenu, ou pour faire marcher l'armée dans une occasion inopinée. Le *major de brigade* remplit pour sa brigade les mêmes fonctions que le major général pour l'armée et tient le rôle des colonels, majors, aides-majors, capitaines et autres officiers, afin de connaître ceux qui doivent marcher. Il reçoit l'ordre du major général et le donne aux *majors* ou *aides-majors* de chaque régiment. Il donne aux détachements l'heure du rendez-vous à la tête de la brigade, où il vient les recevoir pour les conduire au major général. *Puységur*.

regarder le pays au delà. Il y vit toute l'infanterie ennemie sur le ventre contre le revers de la digue et la cavalerie en bataille derrière. Cette découverte donna aussitôt l'alarme sur toute la ligne. On prit assez tôt les armes pour s'opposer à un ennemi qui avait entre le camp et lui un pays couvert de haies, à travers lesquelles on ne pouvait passer qu'en défilant. L'ennemi découvert[1] marcha en avant, espérant mettre sur la ligne française assez de désordre en plusieurs endroits pour en profiter, mais il ne put percer nulle part le front du camp[2]. »

Eugène avait réussi à surprendre son adversaire; il le trouva prompt à la riposte. Vendôme disposa sur cette même digue une grande batterie, ayant des vues très étendues sur tout le champ de bataille et qui rompit les colonnes d'attaque impériales à mesure qu'elles se formaient. Les régiments embusqués dans le petit bois, les cassines et les maisons de Luzzara, attendirent sans tirer que l'infanterie ennemie se fût rapprochée et leur prêtât le flanc; ils firent alors sur elle des salves très meurtrières. Plus nombreux, les Français avaient la supériorité du feu; les assaillants durent reculer. Commercy[3] fut tué en

1. « Au moment où l'armée des deux couronnes, trompée par mes espions, allait entrer dans son camp, nous fûmes découverts par le plus grand des hasards. Je fis grimper la digue à mes soldats, qui s'y poussèrent comme ils purent, et foncèrent sur les ennemis qui n'eurent pas le temps de se ranger en bataille. » *Prince Eugène.*

2. *Mémoires de Feuquières.* Londres. Pierre Dunoyer, 1736. « Feuquières était un homme de qualité, d'une grande valeur, ayant les premiers talents pour la guerre, mais le plus méchant homme qui fût sous le ciel. Il a laissé des Mémoires sur la guerre qui seraient un chef-d'œuvre en ce genre et savamment, clairement, précisément et noblement écrits si, comme un chien enragé, il n'avait pas déchiré, et souvent mal à propos, tous les généraux sous lesquels il a servi. » *Saint-Simon.*

3. « Le valeureux Commercy, le meilleur de mes amis et de mes généraux, est tué en battant l'aile gauche ennemie; Lichtenstein le remplace, il est tué aussi. Langallerie rallie cette aile et repousse mes soldats victorieux. » *Prince Eugène.*

conduisant ses bataillons à la charge. Son corps resta au milieu des soldats de *Piémont*, qui consentirent à une courte suspension d'armes pour le retrouver et le rendre aux siens. Lichtenstein renouvela l'attaque ; il fut tué aussi, mais ses grenadiers, pour le venger, tentèrent un nouvel effort, et firent plier les régiments d'*Anjou* et du *Perche*. Une trouée « de près d'un mille » s'ouvrit entre la gauche et la droite de l'infanterie française, sans déconcerter la brigade de Piémont[1] ; elle continua à tenir ferme dans le petit bois, dont elle avait couvert les approches par des abatis. Langallerie, maréchal de camp, rallia toute l'infanterie de l'aile gauche, la ramena au combat et repoussa les Impériaux, qui déjà se croyaient victorieux. Les Français reprirent le terrain perdu. « Aubeterre, voyant que les 400 carabiniers qu'il commandait ne pouvaient charger à cheval, leur fit mettre pied à terre et combattit à leur tête [2] à côté des dragons de Senneterre. » Suivi de sa gendarmerie espagnole, Philippe V, dont c'était la première bataille, se laissait griser par la poudre et lançait d'un bout à l'autre de la ligne son magnifique genet d'Espagne [3]. Vendôme, impassible au milieu des balles et des boulets, s'aperçut qu'à l'aile gauche Créqui et presque tous les officiers avaient été tués ou blessés. Il y courut et dit aux soldats :

— « *Il faut mourir, mes enfants, plutôt que de céder la victoire !* Et les soldats continuèrent à combattre bravement.

1. *Piémont* perdit à Luzzara son lieutenant-colonel Loisel, les capitaines de Saint-Martin et Sénarque. La moitié de son effectif fut mis hors de combat. Les capitaines de Chartrettes, de Saligny, de Flocourt et le lieutenant Desbordes furent blessés.

2. *Quincy*. Les dragons de Senneterre prirent deux canons allemands.

3. Il le donna à Vendôme avant de repartir pour l'Espagne, en lui conférant la Toison d'or.

Vendôme envoya un aide de camp chercher la réserve.

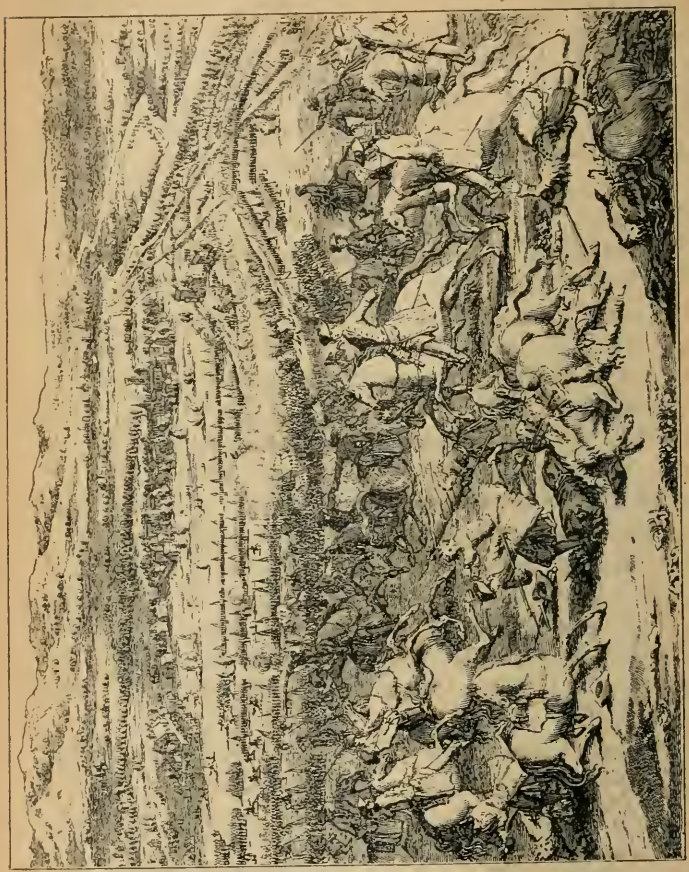


Fig. 17. — *Bataille de Luzzara*[1].

L'officier s'égara ; la réserve ne vint pas compléter la victoire.

1. Cette jolie vue cavalière de Luzzara, que nous avons trouvé à la Bibliothèque nationale (*département des estampes*), est orientée du sud au nord. A droite, le Pô et son île ; sur la rive gauche du fleuve, le hameau de Villa-Strada. Sur la rive droite et la longeant, le bois détendu par les brigades de Piémont et des Vais-

L'aile droite française avait arrêté tous les efforts de l'aile gauche ennemie.

« Starhenberg la rallie, dit le prince Eugène ; Vaudemont vient à son secours avec ma réserve et fait des merveilles. Je suis heureux au centre malgré la présence de Vendôme, qui est à celui de son armée. Malgré cela j'allais être battu si je n'avais remarqué qu'une partie de ma cavalerie, jusqu'alors inutile, comme celle des deux couronnes, à cause du terrain coupé, pouvait, en traversant quelques fossés moins larges et quelques broussailles moins épaisses, décider du succès de ma gauche et de mon centre. Avec les fascines que je lui avais données, elle s'ouvrit un passage pour soutenir mon infanterie. »

La bataille avait commencé à 5 heures du soir, il en était 9 ; on n'y voyait plus, il fallut cesser le feu. Les deux partis restèrent toute la nuit en présence. Un peu avant le jour, l'armée impériale regagna en grand silence son camp de Sailletto. Elle avait perdu 2 695 tués ou blessés ; l'armée des deux couronnes 3 500 [1].

seaux. Plus à l'est, à hauteur de la pointe de l'île, deux fermes occupées par les régiments de l'*Ile-de-France*, d'*Anjou* et *du Perche* : c'est l'aile gauche des deux couronnes. En avant de Luzzara et de son château, le centre ; de Luzzara à Gonzague, l'aile droite. Au loin, au pied des collines, Guastalla. Au premier plan à droite, le prince Eugène, le bâton de commandement à la main, et son état-major. Son armée fait face aux Français, l'aile droite sur les digues, à leur aile gauche ; le centre au couvent des Augustins, devant Luzzara ; l'aile gauche est opposée à l'aile droite française. La cavalerie impériale est aux ailes, derrière l'infanterie. Un fantassin charge à la baïonnette un cavalier désarçonné. Au premier plan à gauche, mêlée de cavalerie, où s'échangent des coups de pistolet, d'épée et de sabre turc, l'arme que les cavaliers autrichiens ont rapportée de leur guerre contre les Ottomans. Au milieu du premier plan, un cavalier, mort à côté de son cheval, tient à la main sa trompette.

1. Tués, les colonels de Vandreuil, de Bragelogne, de Montendre, de Rénel ; M. d'Arcines (frère du major général) ; Talbot, colonel irlandais ; du Colombier, aide-major. Parmi les blessés, le duc de Lesdiguières, les marquis de Grancey, de Montpeyroux et de Lignerac, le comte de Sézanne.

« J'avais acquis quelque gloire et perdu bien du terrain, conclut Eugène ; ce n'était pas ma faute ; qu'on pense à la supériorité de l'armée de Vendôme ! Ce fut assurément pour en faire la politesse au roi d'Espagne que Vendôme[1] fit chanter le *Te Deum*[2]. Je ne retins de tous mes postes qu'Ostiglia[3], mais je ne voulais prendre mes quartiers

1. Si indulgent pour Vendôme, Eugène se montre partial et injuste pour le roi d'Espagne, qui était très brave.

« On m'a dit que le duc de Mantoue a toujours été à côté de Philippe V pendant la bataille ; ce qui me donne bonne idée de sa prudence. Quant au duc de Savoie, il n'en a pas dans ce genre-là. Il se battit à son ordinaire, mécontentant tout le monde à force de finesse. »

2. L'officier envoyé par Vendôme à Louis XIV pour lui porter la nouvelle de la victoire de Luzzara, s'embarrassa dans son récit et fit rire la duchesse de Bourgogne. De retour en Italie : « *Il est plus facile à vous,* dit l'officier à Vendôme, *de gagner une bataille, qu'à moi de la raconter.* » *Anecdotes de l'ancienne cour sous Louis XIV et Louis XV.* Paris, 1786.

3. Borgoforte lui fut enlevé, le 15 novembre, par Tessé, et Governolo, le 22 décembre, par Vendôme. Nous devons au médecin-major Folie-Desjardins, la très intéressante relation de la prise de Governolo, racontée par son aïeul *Jean-François de Lafargue, gentilhomme gascon, capitaine de grenadiers* au régiment d'Angoumois, chevalier de Saint-Louis, mort gouverneur de Narbonne en 1738. A Mantoue, ce 25 décembre 1702. « Mon cher frère, depuis la lettre que je t'ai écrite au sujet de la prise de Borgoforte, M. le duc de Vendôme a fait en personne le siège de Governolo et, pour cet effet, a détaché 150 hommes par régiment (y compris la compagnie de grenadiers) de toutes les troupes qui sont en quartier deçà le Pô. Tous ces détachements se rendirent ici, le 15 de ce mois, et partirent le 17 pour se rendre devant Governolo, où les généraux se rendirent le 18. La nuit de ce même jour, nous ouvrîmes la tranchée avec peu de pertes. La nuit du 19, nous avons mis 8 pièces de canon en batterie. Nous en avons eu 12, et toutes ont toujours été si bien servies qu'elles mirent bientôt celles des Ennemis, qui n'en avaient que 4, hors d'état de tirer. Ayant eu avis de notre marche, ils avaient retiré le reste de leur canon. Governolo est partagé par la rivière du Mincio et, du côté de deçà, est le château, que les ennemis pouvaient défendre. Mais, croyant que nous nous attachions uniquement à rompre leur pont de communication, ils se retirèrent de nuit, quand le pont fut enfin rompu et que les brèches furent faites à leurs retranchements. Une bonne partie des grenadiers fut commandée, le 22, pour monter à l'assaut, soutenus de

d'hiver qu'après avoir vu les Français entrer dans les leurs. J'envoyai Solari couvrir le Trentin et je partis pour Vienne, où je n'avais pas été depuis deux ans. L'Empereur me fit *président de guerre.* Philippe V repartit, le 2 octobre, pour Milan et, peu de temps après, pour l'Espagne. Il était temps qu'il y revînt; l'Angleterre et la Hollande préparaient une descente en Portugal, d'où leurs troupes devaient conduire à Madrid l'archiduc Charles. » Dans la nuit du 4 au 5 novembre, Vendôme décampa pour mettre ses troupes en quartiers d'hiver dans le Milanais et le Mantouan. Les Impériaux s'étendirent dans les duchés de Modène et de Ferrare.

LOUIS DE BADE.

Le 27 avril 1702, le prince Louis-Guillaume de Bade

beaucoup d'autres troupes. Mais les ennemis s'étaient presque tous retirés ; nous n'y trouvâmes que ceux qu'on avaient laissés pour tirailler et pour nous faire croire que nous trouverions de la résistance. J'oubliais de te dire que nous en trouvâmes, le 21, une très forte à prendre 2 cassines qui couvrent le château et qu'ils avaient bien retranchées. M. le marquis de Lussar, brigadier des armées du Roi et colonel du régiment *Royal-Montferrat*, qui est à présent le régiment des Gardes de Son Altesse le duc de Mantoue, y fut tué ; M. le marquis de Mirabeau dangereusement blessé à l'estomac, et plusieurs officiers particuliers tués ou blessés. Brossard, mon camarade, y a été blessé à la tête et on ne peut pas encore juger des événements de la blessure. Je puis t'assurer que nous y avons perdu beaucoup moins de monde que les ennemis. M. le duc de Vendôme a fait retirer toutes les troupes, à la réserve de celles qui gardent Governolo, en attendant qu'il ait nommé les régiments qui doivent y être de garnison. Ce même jour. M. d'Albergotti, lieutenant général qui commande les troupes delà le Pô, se mit en marche avec la même quantité de troupes pour faire le siège de Portiolo. Le 22, Madame la duchesse de Mantoue reçut un courrier, par lequel on lui mandait que les ennemis avaient demandé à sortir avec leur artillerie, qui est au nombre de 70 pièces de canon, et qu'on n'avait pas voulu le leur accorder. Nous attendons d'un moment à l'autre la nouvelle de la reddition de cette place. Je ne t'écrirai pas les particularités de ce siège, parce que nous en sommes un peu éloignés, mais je continuerai toujours à te mander ce qui se passera de plus considérable dans nos quartiers. »

avait passé le Rhin entre Mayence et Spire avec 38 000 allemands (15 000 fantassins, 10 000 cavaliers, 13 000 dragons) pour investir Landau. Le lieutenant-général de Mélac y commandait ; il prévint le marquis d'Huxelles, gouverneur de l'Alsace, qui répara ses ouvrages, construisit un fort en terre et fit bonne garde. Bade laissa, le 2 mai, un rideau de cavalerie devant Landau, avec des vedettes à toutes les avenues pour empêcher les vivres d'y entrer ; il renforça la garnison de Gemersheim et s'établit sur la Lauter entre Wissembourg et Lauterbourg, barrant la route à l'armée française d'Alsace dans le cas où elle voudrait secourir Landau.

Catinat avait pris, le 6 mai, le commandement de cette armée sur les instances de Louis XIV. Comme le maréchal, abreuvé d'amertume en Italie, alléguait le mauvais état de sa santé, ses blessures mal fermées, ses souffrances quand il montait à cheval :

— « *Votre présence suffira !* » avait répondu le Roi, faisant amende honorable à ce glorieux soldat, à ce philosophe résigné, si injustement calomnié par les courtisans.

Catinat s'était rendu à Strasbourg. Il disposait de 35 000 combattants, commandés par 8 lieutenants-généraux[1] et 13 maréchaux de camp[2] ; mais il avait à garder toutes les places d'Alsace, d'Huningue à Strasbourg, menacées par les incursions des grosses garnisons allemandes de Philippsbourg, Kehl, Fribourg et Brisach.

Léopold, qui depuis 1658, date de son couronnement, n'avait jamais paru sur un des nombreux champs de

1. Marquis d'Huxelles et de Vins, MM. de Mélac, de Bartillat, comte de Guiscard, Desbordes, marquis de Locmaria, comte du Bourg, Philippe grand prieur de Vendôme.

2. Marquis de Clérambault, comte de Grammont, MM. de Saint-Laurent, de Magnac, de Saint-Maurice, duc d'Humières, marquis de Biron, de Sailly, de Blanzac, de Liancourt, M. de Légall, marquis de Thianges.

Fig. 18. — *Le Rhin de Constance à Cologne.*

bataille où ses généraux et ses armées avaient acquis tant de gloire, se sentit tout à coup des instincts belliqueux en apprenant que son rival détesté Louis XIV, son beau-frère, avait improvisé ses petits-fils généralissimes. Il songea aussitôt à opposer son fils aîné Joseph, roi des Romains, au duc de Bourgogne, et l'archiduc Charles à Philippe V.

Quand le roi des Romains parut devant Landau[1] le 29 juillet, la tranchée y avait été ouverte, depuis le 19 juin, en deux attaques, conduites par le prince de Saxe-Meiningen et par le général Themgen. Le feu de la place causait de telles pertes aux assiégeants que Bade dut emprunter au prince de Darmstadt les casques et les cuirasses de ses cavaliers pour en couvrir les travailleurs de tranchée et les mineurs attachés au corps de place. C'est l'origine du pot en tête et de la cuirasse des sapeurs du génie.

Sur l'ordre de Louis XIV de secourir Landau et sur l'avis que Mélac n'avait plus ni argent, ni munitions, ni vivres[2], ni remèdes pour ses malades, Catinat s'avança,

1. « Sitôt que M. de Mélac en fut averti, il lui envoya un trompette pour le complimenter, le priant de lui faire savoir où il prendrait son quartier général afin qu'on ne tirât pas dessus. Le roi des Romains déclara que son quartier était partout. Ce prince alla, dès le même jour, visiter tous les travaux; le feu des assiégeants fut si grand que les Allemands eurent plus de 100 hommes tués ou blessés. Aussi le roi des Romains, après trois jours de vaillance, transporta-t-il son quartier général sur l'autre rive du Rhin, à Heidelberg, à 18 lieues du canon de Landau. Le prince de Bade lui faisait savoir tous les jours des nouvelles du siège. Il revint cependant le 17 août, pour ordonner une attaque, où il perdit 700 hommes et quantité de braves officiers, dont le comte de Soissons (frère aîné du prince Eugène), le prince de Durlach, le comte de Kœnigsech, etc. » *Mémoires et correspondance du maréchal de Catinat, mis en ordre et publiés d'après les manuscrits autographes et inédits conservés jusqu'à ce jour dans sa famille*, par M. Bernard Le Bouyer de Saint-Gervais. Paris.

2. Tant qu'il en avait eu, il avait rationné sa garnison à 40 onces de pain, 1 pinte de vin et 1 livre de lard par jour pour 4 hommes.

le 5 septembre, jusqu'à Drusenheim sur la Moder, à mi-chemin de Strasbourg et de Lauterbourg.

Fig. 19. — *Le prince de Bade devant Landau* [1].

1. Réduction d'une gravure de la *Bibliothèque nationale*. Département des estampes.

Le prince de Bade renforça la garnison de Wissembourg et s'établit dans les lignes de la Lauter avec le gros de ses forces. Catinat ne voulut pas renouveler la mésaventure de Chiari et il retourna à Strasbourg sans avoir combattu.

« Mélac n'ayant plus qu'un fossé qui le séparait des ennemis, sans nulle fortification, battit la chamade après 84 jours de tranchée ouverte, le 10 septembre à midi. Le roi des Romains le reçut à sa table et lui accorda les honneurs de la guerre ; la garnison sortit le 12 au matin, tambour battant, enseignes déployées, mèches allumées, avec 4 canons aux armes de France [1], deux mortiers et des munitions pour tirer 24 coups par pièce et par soldat.

Trois jours avant la capitulation de Landau, l'Électeur de Bavière avait fait recommencer à Ulm [2] la surprise de Crémone, et, plus heureux que le prince Eugène, il était resté dans la ville prise. Maître d'Ulm, Emmanuel déclara « qu'il avait pris le parti de son neveu le roi d'Espagne, allié de la France ; que ce n'était pas à l'Empire qu'il faisait la guerre, mais à la maison d'Autriche, puisqu'elle ne voulait pas reconnaître la validité du testament de Charles II ». Il occupa Kirchberg, Biberach, Memmingen, et déclara la guerre aux cercles de Souabe et de Franconie. Tout en faisant ces déclarations solennelles

1. Deux de 24, un de 16, un de 12.

2. « Le 8 septembre, M. de Pechmann, lieutenant-colonel des gardes de l'Électeur, alla reconnaître Ulm, capitale de la Souabe. Il fit entrer par la porte aux Oies 40 officiers bavarois, déguisés en paysans et en paysannes, portant des paniers de fruits et de légumes, et cachant sous leurs habits des pistolets, des poignards des grenades. Au signal de l'un d'eux, 600 dragons de Fels, en embuscade dans un petit bois, et les régiments de cavalerie *Monasterol* et *Sautini*, ayant en croupe 200 grenadiers et 200 fusillers, assaillirent la garde et pénétrèrent dans la ville, s'emparant des remparts, de l'arsenal et de 5 bastions. Bourgeois et bourgeoises accoururent armés, mais les Bavarois étaient si bien postés qu'on ne put pas les déloger. Pechman fut blessé mortellement en accomplissant cette prouesse. » *Quincy*.

et en demandant à Louis XIV de lui envoyer une armée française, avec le concours de laquelle il voulait s'emparer du Tyrol, faire sa jonction à Insprück avec l'armée d'Italie, venue de l'Adige à sa rencontre, marcher directement sur Vienne et y dicter la paix à l'Empire, Emmanuel négociait secrètement avec Léopold [1]. Aussi retarda-t-il l'envoi dans la Forêt Noire d'un corps détaché, commandé par le comte d'Arco, qui devait donner la main à l'armée d'Alsace, si celle-ci réussissait à passer le Rhin à Huningue.

Louis XIV approuva ces projets et détacha Tallard sur la Moselle avec 12000 hommes pour établir la liaison entre Boufflers et Catinat ; Tallard devait se porter au secours de l'armée la plus exposée. Catinat ne voulut pas quitter Strasbourg ; il objecta que le prince de Bade, qui lui faisait face à Kehl depuis la reddition de Landau [2], pouvait, s'il n'avait plus d'armée française devant lui, franchir les montagnes noires dont il avait le libre accès et tomber sur l'Électeur avant qu'on ait le temps de le secourir. Le Roi envoya le lieutenant-général marquis de Villars en Alsace, pour qu'il tentât le passage du Rhin et la jonction avec les Bavarois.

VILLARS.

Villars connaissait l'Électeur de longue date. Accrédité auprès de lui, en 1687, pour la conclusion d'une alliance, qui n'aboutit pas, il avait su lui plaire, l'accompagner en

1. Deux ministres bavarois Berckheim et Leydel étaient à la solde de Léopold.

2. « Après ce siège, le roi des Romains s'en retourna à Vienne, ramenant avec lui une partie de ses troupes pour les opposer à l'Electeur de Bavière. Les forces impériales se trouvaient donc scindées en deux armées : celle de Bavière sous l'archiduc Joseph ; celle du Rhin sous le prince de Bade. *Mémoires de Saint-Hilaire.* Amsterdam, chez Arstée et Merkus, 1766.

Hongrie et se distinguer à ses côtés à la bataille de Mohacz[1]. Mais il le savait léger, inconstant et, comme Victor Amédée, d'une ambition insatiable. Il savait que, pour les deux princes, trahir et manquer de parole n'était qu'une habileté de diplomate; aussi se méfiait-il de ces dangereux alliés de la France[2].

Le 28 septembre, il écrivit à l'Électeur :

« Je mène à Votre Altesse 30 des meilleurs bataillons de France et 40 très bons escadrons avec un équipage d'artillerie de 30 pièces. J'ai 100000 écus pour les premières dépenses; car, après cela, j'espère que les troupes de Votre Altesse, aussi bien que celles de Sa Majesté, pourront vivre aux dépens des ennemis. »

C'était, en effet, l'élite de son armée[3] que Catinat avait donnée à Villars, et le lieutenant-général comte de Guiscard s'apprêtait à le renforcer avec 10 bataillons. Le maréchal n'avait plus à Strasbourg que son état-major et la milice bourgeoise.

1. En Hongrie, sur la rive droite du Danube occidental. Charles IV duc de Lorraine, à la tête d'une armée allemande et hongroise, y battit les Turcs en 1687.

2. « Tour à tour amis et ennemis, alliés ou adversaires, associés dans le commandement de grandes armées ou brouillés avec éclat, Villars et l'Électeur se sont, pendant vingt ans, comme fatalement trouvés en contact par la diplomatie ou la guerre, échangeant politesses et coups de canon, témoignages d'affection et récriminations passionnées, suivant le hasard des négociations, des campagnes, des accommodements ou des ruptures. » *Vogué.*

3. *Lieutenants généraux*, Desbordes, comte du Bourg; *Maréchaux de camp*, de Magnac, de Saint-Maurice, de Chamarande, marquis de Biron. Cavalerie : *Royal, Vivans, Saint-Pouange, la Ferronays, Dauphin, Momin, Auriac, Brissac, Condé, Fourquevaux, Sève, Saint-Cristo, Constans, Mérinville, Bissy, Bouze*; dragons : *La Reine, Gévaudan.* 8 brigades d'infanterie (de 4 ou 5 bataillons chacune) commandées par Coligny (*Champagne, Lorraine, Saintonge*), Chamilly (*Coatquen, Béarn, Brie*), du Tôt (*la Reine, Guyenne*), Polignac (*Aunis, Vermandois, Bourbonnais*), Chavannes (*Poitou, Toulouse*), Origny (*Condé, Hainaut, Lannois*); Robech (*Agenois, Robech, Nivernais, Crussol*). L'artillerie était commandée par Pellier, lieutenant du grand maître.

Bade, après avoir mis 6 000 hommes dans Landau, des garnisons suffisantes dans Haguenau et Bouxviller, et laissé le comte de Styrum à Drusenheim avec un corps d'observation, avait rapidement remonté la rive droite du Rhin, à la tête de 18 000 Allemands, pour prévenir les Français devant Huningue et les empêcher de passer le fleuve. Il eût risqué de se mettre entre le marteau et l'enclume s'il n'avait été informé du double jeu de l'Électeur et s'il n'avait su Arco arrêté par son ordre en pleine Forêt Noire.

Villars achemina son infanterie vers Huningue et y arriva le 28 septembre. Il fit immédiatement la reconnaissance de la position que Bade occupait en face de la place, sur la rive droite du Rhin, le long du territoire de Bâle, dont l'armée suisse assurait la neutralité.

Huningue, œuvre de Vauban, était baignée par le Rhin et longée par une île où restait un ouvrage à cornes en ruines. Autour de l'île, le grand bras du fleuve, du côté de la place, avait 75 toises de largeur; du côté opposé, le petit bras, de 15 à peine, était guéable à la cavalerie. Les deux bras franchis, on aboutissait à la plaine de Friedlingen, défendue par un vieux château et une redoute récemment construite. Au pied d'un ressaut de 7 à 8 toises de hauteur, une chaîne de collines bordait la plaine à l'est et formait au sud une croupe boisée, dominée par le village de Tülingen entouré de vignes [1]. La cavalerie impériale campait dans la plaine, autour du château; l'infanterie sur les hauteurs qu'elle avait fortifiées.

Dès le 30 septembre, Villars construisit un pont sur le grand bras du Rhin. Dans l'île on répara l'ouvrage à cornes, qu'on arma de gros canons pour protéger l'éta-

1. *Marquis de Vogué. Villars, tome I, chapitre III.* L'éminent académicien, qui est aussi un peintre de grand talent, a exécuté, sur les lieux mêmes, une eau-forte, qui fait bien connaître le champ de bataille de Friedlingen.

blissement d'un second pont sur le petit bras du Rhin. Ce pont fut achevé dans la nuit du 1er au 2 octobre et couvert sur la rive droite par un grand redan, construit sous le feu de l'ennemi. Plusieurs bataillons allemands vinrent attaquer les travailleurs et les grenadiers qui les soutenaient : mais 2000 fusillers embusqués dans l'île, de concert avec la batterie *tirant à cartouche*, infligèrent aux Impériaux des pertes telles qu'ils furent forcés de se replier sur leur camp[1]. Villars fit pousser plus avant les travaux de la rive droite sous la protection de ses canons, auxquels une seule batterie ennemie était en état de répondre ; aussi le prince de Bade perdit-il beaucoup de monde jusqu'au 13 octobre.

Ce jour-là, Villars fit prendre Neubourg, petite ville sur le Rhin à 7 lieues au-dessous d'Huningue, par le gouverneur de Brisach, M. de Laubanie, à la nouvelle que Guiscard venait, de Strasbourg, le renforcer. La prise de Neubourg fit craindre à Bade que les Français ne passassent à la fois le Rhin à Huningue et à Neubourg pour l'attaquer de front et de flanc. Dans la soirée du 13 octobre, il leva ses deux camps de Tülingen et de Friedlingen et se rapprocha de Fribourg.

Villars avait prévu cette retraite et pris ses dispositions en conséquence. Laissant Guiscard à Neubourg avec 10 bataillons, il envoya, le 13 octobre, une partie de son infanterie et une brigade de cavalerie, sous le commandement du lieutenant-général Desbordes et du brigadier de Chavannes, bivouaquer dans l'île et le grand redan.

Friedlingen (14 octobre).

Le 14 au matin, toute l'armée passe le Rhin sans ren-

1. *Collection A. Petitot et Mommerqué.* Mémoires du maréchal de Villars, révisés par Anquetil. Paris, Foucault, 1828.

contrer de résistance et se forme en bataille (A, B) sur la rive droite, après avoir traversé les retranchements (P) et les batteries (Q) abandonnés par l'ennemi. L'infanterie impériale n'a pas encore quitté les hauteurs boisées de Tülingen; Villars donne l'ordre de les enlever. Desbordes, assisté du maréchal de camp de Biron, des brigadiers de Nangis et de Seignelay, lance à travers les vignes qui entourent le village 4 colonnes d'attaque, formées des brigades de Champagne, de Bourbonnais, de la Reine et de Poitou, en les faisant précéder par 16 compagnies de grenadiers, qui leur ouvrent la route. L'élan est irrésistible; les Impériaux fuient à travers les vignes sans avoir le temps d'incendier le village et se réfugient dans le bois (I) qui couronne le plateau. Les Français les y rejoignent et les en chassent après un furieux corps à corps.

De ce côté la partie paraît gagnée; les soldats acclament Villars, qui ne les a pas quittés, les animant de son exemple, de sa chaude parole gasconne et courant à pied, un drapeau à la main, en tête des grenadiers quand on ne peut plus passer à cheval.

On crie :

— « *Vive le maréchal de Villars!*

— *C'est par le Roi qu'il faudrait faire crier ça!* dit en riant Villars aux enthousiastes qui l'acclament et, après avoir pourvu au remplacement de Desbordes et de Chavannes, tombés au premier rang sous les balles ennemies, il se préoccupe de sa cavalerie, dont il n'a pas de nouvelles.

Magnac la conduit; il est brave, expérimenté, bon manœuvrier et mérite toute la confiance de Villars; mais Bade a 2000 cavaliers de plus que lui et, si les Impériaux ont tourné bride, comme on le dit, pour revenir dans la plaine de Friedlingen, s'ils ont enveloppé les escadrons français, la journée est bien compromise.

Villars, inquiet, remonte à cheval et, sans escorte, il

redescend les rampes de Tülingen, à la recherche de Magnac. Il tombe dans un bataillon allemand qui exécute sa retraite en bon ordre et il ne lui échappe que par miracle; son aide de camp est pris.

Enfin, Villars rencontre Magnac, tout poudreux, les habits déchirés, la cuirasse faussée par les pistolades, qui lui dit :

— « *M. de Bade est en fuite !*

A défaut de Magnac, qui n'a pas laissé de mémoires, lisons Feuquières, toujours bien renseigné sur les événements de guerre contemporains.

« Les ponts d'Huningue passés, Magnac, qui conduisait la cavalerie française, alla si vite que la cavalerie impériale, déjà engagée dans le défilé de Binzen, fut obligée d'en sortir et de se former en bataille (D), avec son canon devant elle (G), pour recevoir nos escadrons qui venaient à la charge. Elle aurait pu se former sur 3 ou 4 lignes, appuyer sa droite à la redoute de Friedlingen et sa gauche au flanc de la montagne; elle aurait mieux affronté ainsi l'attaque de la cavalerie française (B), dont la gauche aurait été balayée par le canon de la redoute et la droite par les salves de l'infanterie étagée sur la montagne; mais Magnac s'avisa d'un subterfuge qui lui réussit. Il exécuta un *passage de ligne en retraite*, en faisant traverser les escadrons de sa deuxième ligne par ceux de la première, comme s'il avait voulu se retirer sans combattre. L'ennemi, supérieur en nombre, marcha étourdiment en avant et s'ouvrit beaucoup trop pour faire entrer ses lignes d'arrière dans celles d'avant. Magnac profita de ce que l'ennemi, en étendant sa droite, avait dépassé de beaucoup la redoute et masqué son feu, pour déborder et charger cette droite avant qu'elle ne fût en bataille. Il renversa la première ligne sur les autres, qui n'étaient pas encore formées, et rejeta le tout en confusion dans le défilé de Binzen, sans craindre l'infanterie de la redoute, qui aurait

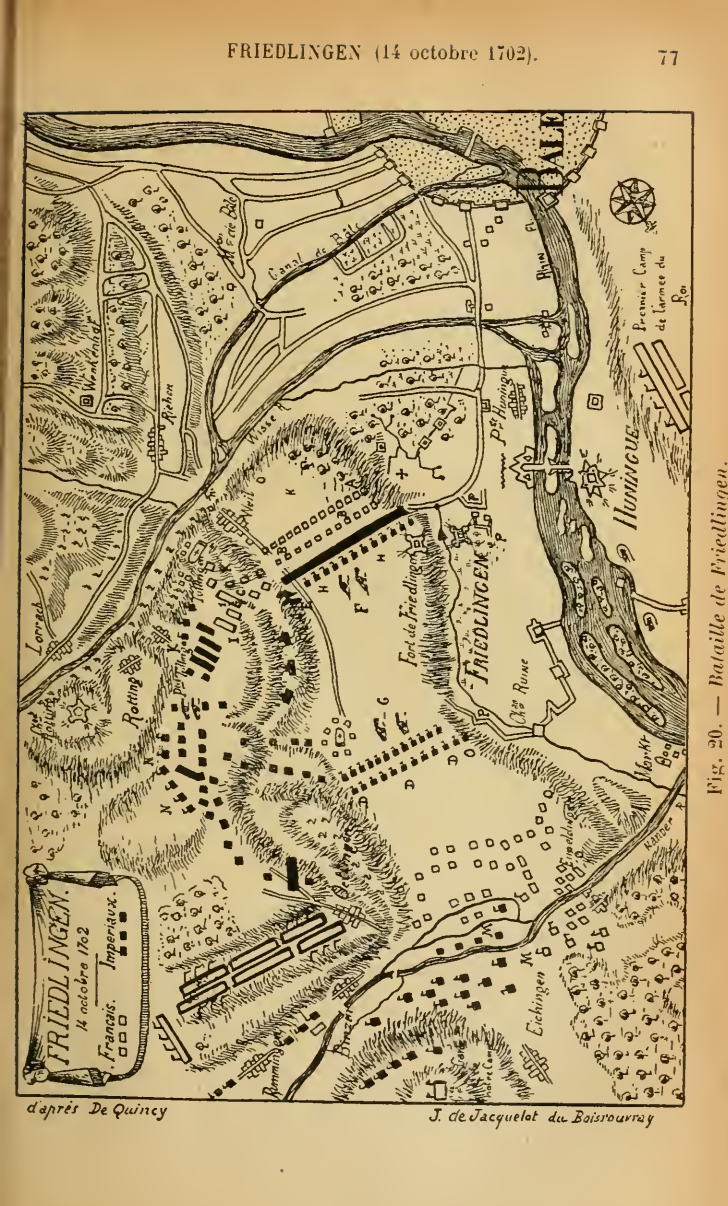


Fig. 20. — Bataille de Friedlingen.

d'après De Quincy

J. de Jacquelot du Boisrouvray

tiré sur ses propres troupes mêlées avec les nôtres si elle avait ouvert le feu quand nos escadrons lui prêtaient le flanc[1]. »

Fig. 21. — *Escadron marchant de flanc.*

La cavalerie ennemie rompue et en fuite, quelle heureuse nouvelle pour Villars! Mais il n'était pas encore à la fin de ses tribulations.

Au lieu de rester paisiblement sur les positions conquises, son infanterie avait voulu en descendre pour poursuivre l'ennemi, piller son bagage et marauder en pays conquis. Malheureusement pour elle, Bade, en ramenant sa cavalerie à Friedlingen, avait détaché 6 escadrons (N) en soutien de l'infanterie restée à Tülingen. Ces escadrons avaient rallié bon nombre de fantassins égarés ou débandés et, quand les bataillons français se furent engagés en désordre sur les rampes nord de la colline, ils aperçurent tout à coup sur leur flanc gauche un gros d'infanterie et de cavalerie ennemies, qui s'apprêtait à les charger.

— « *Nous sommes cernés!* cria un lâche.

Les soldats, se croyant perdus, tournèrent aussitôt les

1. « Si l'infanterie ennemie, au lieu de gravir les hauteurs derrière son camp, avait protégé l'écoulement de la cavalerie dans le défilé jusqu'aux derniers cavaliers de l'arrière-garde, il aurait été impossible à la cavalerie française de s'engager avec celle des ennemis. La présomption du prince de Bade par le mouvement en avant de sa cavalerie et sa négligence dans les précautions à prendre pour décamper en sûreté, furent les causes de sa défaite. » *Feuquières.*

talons pour regagner les bois dont ils étaient partis. Les Impériaux les chargèrent et en firent un grand carnage. Quelques fuyards s'enfuirent jusqu'à Huningue, où ils annoncèrent que « tout était perdu ! »

C'était donc pour retrouver battue l'infanterie qu'il avait quittée victorieuse, que Villars était revenu à elle. Alors, avec l'énergie de la colère et du désespoir, il courut à ses soldats, il les rallia, les harangua et sa parole vibrante réveilla les énergies.

— « *En avant, mes enfants! Vive le Roi! Suivez-moi; rien n'est perdu!*

— *Vive le Roi!* » répétèrent les soldats et ils suivirent Villars. Un brusque retour offensif des bataillons qui n'avaient pas quitté Tülingen suffit à arrêter les Impériaux qui, la nuit venue, battirent définitivement en retraite, laissant le champ de bataille aux Français [1].

Ces deux combats bien distincts, l'un de cavalerie gagné par les Français, l'autre d'infanterie justement contesté par les Allemands, qui firent chanter le *Te Deum* dans toutes les villes de la coalition, coûtaient au prince de Bade 4000 hommes tués, blessés ou prisonniers [2], 11 canons, 35 drapeaux ou étendards et 4 paires de cymbales.

Villars se déclara victorieux. Le 14 octobre, à 6 heures du soir, il envoyait à l'Électeur par M. de Schelberg, son représentant, ce billet qui sentait la poudre.

« *J'aurai l'honneur de dire à Votre Altesse Électorale que l'armée du Roi vient de battre celle des ennemis. Nous sommes dans le champ de bataille avec quan-*

1. « On a donné le nom de bataille à l'action qui s'est passée à Friedlingen, bien qu'à proprement parler ce soit plutôt deux grands combats d'infanterie et de cavalerie, puisque ces deux armes ont combattu séparément. » *Feuquières.*

2. *Tués :* comtes Charles de Furstemberg et de Zollern, général Ersa, colonel Von Walds ; *blessés :* prince Louis de Bade, comte de Hohenzollern, princes d'Anspach et de Durlach ; *prisonniers :* comtes de Koenigsech et de Hohenlohe.

tité de drapeaux, étendards et cymbales des ennemis, qui n'en ont pas un seul de nos troupes. M. de Schelberg y a fait des merveilles. »

L'armée française avait 1 600 hommes hors de combat, dont 185 officiers[1]. Le Roi confirma le titre de maréchal que Villars avait reçu de ses soldats sur le champ de bataille; mais la journée de Friedlingen n'eut pas de résultats immédiats par l'indécision de l'Électeur, qui rappela le comte d'Arco et ne quitta pas le Danube.

« Le prince de Bade ne tarda pas à séparer son armée en deux corps, l'un à Fribourg pour garder les passages conduisant en Bavière, l'autre devant le fort de Kehl. Il traça une ligne de Kehl à Hornberg, le long de la Kinzig, et fit construire des retranchements dans la vallée de cette rivière et sur les montagnes inaccessibles qui la bordent[2]. »

Villars dut repasser sur la rive gauche du Rhin et ramener l'armée d'Alsace dans ses cantonnements des environs de Strasbourg. La campagne sur le Rhin était terminée. Villars[3] profita des quartiers d'hiver pour s'occuper de la discipline et de l'instruction de ses troupes en vue de la

1. *Tués* : Desbordes, *lieutenant-général;* de Saint-Maurice, *maréchal de camp;* de Chavannes, lieutenant-colonel de *Poitou*, et de Chamilly, *brigadiers d'infanterie;* chevalier de Sève, mestre de camp; de Bondy, de Rivière, de la Féraudière, lieutenants-colonels de cavalerie; Lanelle et Duret, capitaines à Champagne; *blessés* : marquis du Bourg, mestre de camp; d'Autanne, lieutenant-colonel; de Vigouroux, capitaine, et 19 lieutenants de cavalerie; *gentilshommes volontaires*, duc d'Estrées, marquis de Polignac, chevalier de Chamarande. La cavalerie a 26 officiers et 392 cavaliers tués ou blessés; l'infanterie a 159 officiers et 1083 sergents ou soldats tués ou blessés.

2. *Mémoires de N. de S.-H.* (*Saint-Hilaire*), *contenant ce qui s'est passé de plus considérable en France depuis le décès du cardinal Mazarin jusqu'à la mort de Louis XIV.* Amsterdam, chez Astrées et Merkus, 1766.

3. Catinat lui passa le commandement, sur l'ordre du Roi, et revint finir ses jours dans son domaine de Saint-Gratien, près d'Enghien (Seine-et-Oise), où il vécut modestement et mourut en sage à soixante-quatorze ans, le 22 février 1712.

campagne prochaine. « *Elles ont oublié la guerre*, écrit-il le 14 novembre à Chamillard, *pendant la guerre elle-même. La valeur y est toujours, mais l'application, la discipline, savoir se raidir contre les peines et les difficultés, une attention pour les marches, se bien porter dans les quartiers, en un mot, tout ce qui s'appelle* « esprit des gens de guerre » *leur manque, hors le courage.*

MALBOROUGH

Nous avons laissé en juin Boufflers et le duc de Bourgogne aux environs de Nimègue, après l'occasion perdue de livrer bataille avec des forces très supérieures à l'armée hollandaise du comte d'Athlone. Celle-ci, rassemblée derrière le Wahal sous le fort de Schenke, fut renforcée par le corps de siège de Kaiserswerth et par 8000 Anglais, amenés par John Churchill, duc de Malborough, qui prit le commandement, au grand dépit d'Athlone. C'était l'ordre du grand pensionnaire Heinsius, qui, d'ailleurs, ne pouvait pas mettre l'armée en de meilleures mains. La reine Anne le voulait; les subsides anglais n'étaient donnés à la Hollande qu'à la condition expresse que le confident et l'agent le plus actif du roi Guillaume, que l'époux de la toute-puissante lady Churchill, favorite de la souveraine, aurait voix prépondérante dans les conseils de la coalition et dirigerait ses armées.

Heinsius était l'ami personnel de Malborough ; quand le prince Eugène eut vu ce général à l'œuvre, il partagea la confiance d'Heinsius. Ces trois hommes allaient former un *triumvirat* redoutable, qui devait pousser la France et son roi aux abîmes, sans pitié pour elle ni pour lui.

Malborough prit l'offensive et passa la Meuse à Grave le 25 juillet. Il s'empara du château de Grubbenvorst, pendant que le prince de Nassau-Sarrebrück investissait Van-

loo (29 août). Cohorn, qui dirigeait les travaux du siège, ouvrit la tranchée le 4 septembre et bombarda la place avec 24 canons, 26 gros mortiers et 40 petits. Le gouverneur espagnol, le comte de Varo, disposait de la brigade Labadie (*Royal*, *Vrangel*, *Cambrésis* et *Mortemart*).

Fig. 22. — *Malborough.*

Le général français voulait, comme ses officiers et ses soldats, partager la gloire des défenseurs de Kaiserswerth et de Landau, mais les habitants de Vanloo ne se souciaient pas de voir leur ville réduite en cendres. Entendant, après huit jours de bombardement, la salve générale et les cris de joie des assiégeants à la nouvelle de la prise de Landau, ils obligèrent Varo à capituler (23 septembre).

« On accorda, dit Saint-Hilaire, à la garnison, une capitulation honorable, qu'elle n'avait pas méritée. »

C'eût été pour le duc de Bourgogne, campé sur la Sarre, aux environs de Tongres, une bonne revanche du coup

manqué de Nimègue que de secourir Vanloo. Boufflers et toute l'armée le demandaient, mais il fallait livrer bataille à Malborough, posté à Maëstricht avec l'armée d'observation. La réputation que le général anglais avait acquise en servant la France sous Turenne et Luxembourg, faisait de lui un adversaire redoutable. Louis XIV ne se souciait pas que son petit-fils l'affrontât; il le rappela à Versailles le 6 septembre, en laissant le commandement à Boufflers.

Le prince de Nassau continua ses rapides conquêtes; il prit Stevensweert et assiégea Ruremonde, où les Français avaient accumulé, depuis le commencement de la guerre, de la grosse artillerie et du matériel de siège pour la conquête des places hollandaises. Le comte de Horn, gouverneur de la Gueldre espagnole, pouvait faire à Ruremonde une longue résistance; il préféra se rendre à la première sommation (7 octobre).

Nassau put opérer alors sa jonction avec Malborough, occuper Liége, assiéger la citadelle et la chartreuse.

En même temps Frédéric de Brandebourg, héritier présomptif du Grand-Électeur, investissait Rheinberg avec 12000 Prussiens (21 octobre). La place, défendue par un lieutenant-général, le marquis de Grammont, un maréchal de camp, M. de Séguiran, un brigadier, M. de Brohan (lieutenant du Roi), par trois élèves de Vauban, les ingénieurs de Langrune, Jacquet, Froncermois, et par le commissaire d'artillerie le Camus de Beaumont, résista à toutes les attaques, malgré les bombes, les *carcasses*[1] et les boulets rouges. Brandebourg leva le siège le 30 octobre, le jour même où Malborough s'emparait de la citadelle de Dinant[2], et enrôlait la garnison dans son armée.

La prise de Dinant termina la campagne dans les Pays-

1. Enveloppe sphérique de mailles de fer, contenant des biscaïens et des balles.

2. M. de Violaines, le gouverneur, avait été blessé et pris sur la brèche le 23 octobre.

Bas. Bedmar cantonna ses troupes espagnoles entre Bruges et la mer; Boufflers établit son quartier général à Bruxelles; les Français furent répartis derrière les lignes, d'Anvers à Huy.

La prise de Landau par les coalisés découvrait la Lorraine et pouvait donner à l'Empereur la pensée de l'occuper. Pour empêcher le duc Léopold d'y consentir, Louis XIV ordonna à Tallard d'y cantonner l'armée de la Moselle. Toul et Nancy reçurent garnison française; Tallard s'installa à Metz pour en réparer les fortifications et surveiller la frontière de l'Est.

SUR MER.

En déclarant la guerre à la France et à l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande avaient surtout l'intention de détruire leur marine et de s'emparer de leurs colonies.

L'Espagne n'avait plus ni vaisseaux, ni marins, ni arsenaux; ses ports étaient désarmés et déserts. Mais la France n'avait rien perdu de la puissance maritime que Colbert avait formée; elle restait maîtresse de la Méditerranée et de l'Adriatique. Les navires du Roi [1], aussi bien que les bateaux corsaires, étaient impatients de « se mesu-

1. Ils se composaient de *vaisseaux de haut bord*, de premier, deuxième, troisième, quatrième et cinquième rang selon le nombre de leurs canons et l'effectif de leurs équipages.

1.	110	canons,	52	m. de long.,	14	m. de larg.,	1000	hommes	d'éq.
2.	74	—	48	—	13	—	650 à 500	—	
3.	56	—	43	—	11,50	—	400 à 300	—	
4.	46	—	38	—	10	—	260	—	
5.	36	—	36	—	8,50	—	200 à 160	—	

Puis les *frégates*, plus légères, moins chargées d'artillerie, éclaireurs d'escadres; les *corvettes*, transformées en brûlots pour l'abordage, longues barques à un seul mât, marchant à voiles et à rames; les *flutes* ou *gabares*; les *galiotes* à bombes; les galères à rames. *La Marine française, par Maurice Loir, lieutenant de vaisseau. Paris, Hachette.* 1893.

rer avec l'Anglais et le Batave ». Les escadres étaient commandées par des marins[1] renommés comme Estrées, Château-Renault, Forbin et Ducasse. La *course* était dirigée par de dignes émules de Jean Bart, Duguay-Trouin, Saint-Pol, Cassard et tant d'autres *héros de mer*, restés inconnus.

1. Voici, d'après M. le lieutenant de vaisseau Maurice Loir, l'historien si compétent et si bien documenté de *La Marine française*, la hiérarchie, la solde et la situation respective des officiers, bleus ou rouges, en 1702. « L'amiral était, depuis 1669, un prince du sang-qui, comme le comte de Toulouse, ne relevait que du Roi; les *vice amiraux* (24 000 livres) pouvaient être faits maréchaux de France (Estrées, Chateaurenault) après un exploit de mer ; les *lieutenants-généraux des armées navales* (12 000 livres) et les *chefs d'escadre* (6 000 livres), assimilés aux maréchaux de camp, complétaient le cadre de l'État-major général. Les *capitaines de vaisseau* (3 000 livres) et de *frégate* (2 500 livres), les *lieutenants* (1 600 livres) et les *enseignes* de vaisseau (800 livres) étaient les *officiers bleus*, cadets de grande famille ou gentilshommes pauvres. On les recrutait dans les compagnies des *gardes de la marine* ou des *gardes du pavillon*, où l'on n'entrait qu'après avoir fait ses preuves de noblesse. Les *officiers rouges*, capitaines de flute et lieutenants de frégate, étaient *de roture* et recrutés parmi les officiers de la marine marchande ou les vaillants corsaires, qui faisaient trembler Anglais et Hollandais. Il y avait une démarcation infranchissable entre les deux origines ; Jean-Bart, appelé par le Roi à Versailles après ses exploits légendaires, ne reçut des courtisans que des railleries et des affronts. L'esprit de caste dans la marine se doublait de l'esprit de corps et les officiers rouges, *messieurs de l'épée*, ne traitaient pas mieux *messieurs de la plume*, commissaires ou officiers comptables, qu'ils n'étaient traités eux-mêmes par les officiers bleus. De là un fâcheux antagonisme, qui nuisait au bien du service depuis qu'il n'y avait plus un Colbert pour veiller à la discipline et à la concorde. L'avancement, sauf de rares exceptions, assez mal vues, était lent ; un officier bleu, à moins d'un fait d'armes retentissant, était lieutenant de vaisseau vers trente ans ; il fallait quinze ans pour devenir capitaine de vaisseau et on n'était pas chef d'escadre avant cinquante ans. Le comte de Chateaurenault, né en 1637, entré dans la marine à vingt-quatre ans en 1661, après avoir servi vaillamment sous Turenne dans l'armée de terre, est capitaine de vaisseau, en 1664, dans la flotte du duc de Beaufort, opérant contre les Barbaresques ; mais il n'est chef d'escadre qu'en 1673. Il est nommé lieutenant-général à quinze ans de grade, en 1688, après avoir battu en toute rencontre les Anglais et les Hollandais et bombardé Alger. »

CADIX ET VIGO.

Ce fut par une entreprise contre Cadix, depuis longtemps préparée par le roi Guillaume, que débutèrent les opérations dans la péninsule espagnole. L'amiral anglais Rooke conduisit, le 23 août, à l'embouchure du Guadalquivir, 145 voiles[1], portant un corps de débarquement de 15 000 hommes, commandé par le duc d'Ormond. Le prince de Hesse-Darmstadt, représentant l'archiduc Charles, devait organiser une armée espagnole. Bien qu'il n'y eût dans la rade que 6 navires français, commandés par M. de Valbelle, et les 8 galères espagnoles du comte Hernani-Nunès, le gouverneur de Cadix, Scipion Brancaccio, sommé de se rendre, répondit qu'il servirait fidèlement son roi légitime.

Le vice-roi d'Andalousie, marquis de Villadarias, se hâta de rassembler les milices locales, de faire monter à cheval tous les caballeros, d'inviter les hidalgos à dérouiller leurs rondaches et il fit savoir au comte d'Ormond, quand celui-ci l'invita à reconnaître l'archiduc comme roi d'Espagne, qu'il n'y avait pas de traîtres parmi ses aïeux et que leur devise était la sienne « *Mori pro patria*[2] ! »

Les Anglais et les Hollandais débarquèrent, du 26 au 29 août, et commirent autour de Cadix, pendant le bombardement du fort Sainte-Catherine et le siège de Sainte-Marie, tant de sacrilèges dans les couvents et les églises,

1. 70 gros vaisseaux, armés de 99, 60, 70 ou 40 canons, et portant chacun 8 barques longues pour le débarquement des troupes; 20 frégates ; 57 navires de transport pour les troupes de débarquement; 30 flutes pour les palissades, les outils, les chevau-de-frise; 30 gros canons, 18 mortiers, 10 000 bombes, des grenades, des selles, des harnachements, des bottes et des armes pour 40 000 Espagnols. *Quincy*.

2. Mourir pour la patrie !

qu'à l'appel des prêtres et des moines, toute l'Andalousie se souleva. Les montagnards vinrent s'enrôler en masse dans la petite armée de Villadarias pour combattre les hérétiques. Ormond affamé, débordé dans son camp par des adversaires fanatisés et sans pitié, dut se rembarquer, du 15 au 27 septembre, sous le feu des canons de Brancaccio et de Valbelle. Le 2 octobre, la flotte de Rooke dis-

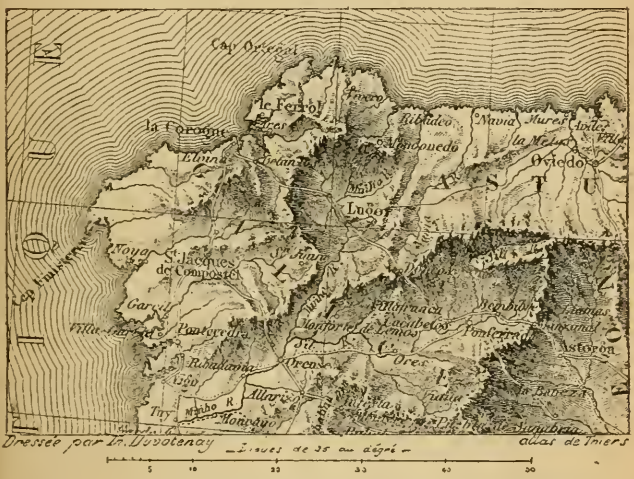


Fig. 23. — *La Galice.*

paraissait à l'horizon. L'amiral anglais allait prendre sa revanche sur les côtes nord-ouest de l'Espagne. Il avait appris par ses éclaireurs qu'une escadre française de 15 vaisseaux et 4 frégates était passée au large, convoyant depuis la Havane 23 galions chargés des lingots d'or et d'argent du Pérou. Cette escadre était commandée par le vice-amiral Château-Renault. Rooke en prit la chasse et la retrouva sur la côte de Galice, en vue du cap Finisterre. Les navires français et leur convoi étaient entrés dans la

baie de Vigo et s'abritaient derrière une estacade flottante.

Château-Renault débarqua ses canons, ses marins et il les répartit le long de la baie, pendant qu'on déchargeait les galions à Redondela, pour en transporter les richesses, par Saint-Jacques-de-Compostelle, à Lugo, à 25 lieues de Vigo, au pied des montagnes des Asturies. L'opération n'était pas terminée quand la flotte anglaise pénétra dans la baie et lança 2000 des soldats d'Ormond à l'attaque du fort de Vigo. Les batteries qui en défendaient les abords étaient gardées par 300 marins français et 50 espagnols, commandés par le chef d'escadre Soret, qui courut bravement au-devant de l'ennemi avec ses officiers et ses matelots, le sabre et la hache d'abordage à la main. Les capitaines de vaisseau du Plessis-Liancourt et de Fricambault furent tués, les lieutenants Bégon, de Saint-Victor et Hardy, blessés avec 100 hommes, après un sanglant corps-à-corps. Mais devant le nombre des assaillants, la garnison des batteries dut les abandonner et se replier sur le fort de Vigo.

Le 23 octobre, les vaisseaux ennemis foncèrent résolument sur l'estacade; le vice-amiral Hopson la franchit avec le *Torlay*, qui faillit être incendié par un brûlot français, pendant que le lieutenant de l'Escalette trouvait une mort héroïque en faisant sauter sa galiote au flanc du vaisseau amiral anglais.

Quand le barrage fut rompu, une supériorité écrasante restait à l'ennemi. Château-Renault coula les galions espagnols et mit le feu à ses navires. Il laissa une garnison dans la ville et le fort de Vigo, et courut avec ses marins à Saint-Jacques-de-Compostelle pour empêcher le pillage des 46 millions de lingots qui y étaient entassés.

Le prince de Barbançon, gouverneur du royaume de Galice, en organisa la défense et se jeta résolument dans Vigo pour en soutenir le siège.

Rooke s'empara de 6 vaisseaux[1], de 3 galions et reprit la mer[2]. Quand Château-Renault, qui avait réuni à Saint-Jacques 3000 hommes de milice, 400 cavaliers et 100 hidalgos, moitié à cheval, moitié à pied, arriva au secours de Vigo, le siège était abandonné.

La marine française avait fait des pertes irréparables, mais les trésors confiés à sa garde étaient en sûreté et l'honneur du pavillon était sauf.

1. 6 vaisseaux avaient été brûlés et 4 coulés bas.

2. L'expédition avait coûté aux Anglo-Hollandais 900 hommes tués ou blessés ; mais ils emmenaient prisonniers l'amiral espagnol Ahogna, le chef d'escadre d'Alligny, les marquis de la Galissonnière, de Montbault et de Maisonfort, capitaines de vaisseaux. Château-Renault avait perdu, en outre des officiers déjà cités; *tués :* de Polignac, lieutenant de vaisseau, de Pontevesle, enseigne, 150 officiers mariniers ou matelots ; *blessés :* les enseignes Descogeure, de Camilly, Pimont, de la Tour-Landry, de la Valette, les marquis de Magny, de Lambourg et du Chastel. *Quincy.*

CHAPITRE III

LE TRIUMVIRAT

(1703-1704)

Campagne de 1703. — Les Camisards. — Du Rhin au Danube. — Aux Pays-Bas ; Eeckeren (30 juin). — Siège de Brisach. — En Bavière ; combat de Munderkingen (31 juillet) ; victoire d'Hochstœdt (20 septembre). — Défection du duc de Savoie. — Siège de Landau. — Victoire de Spire (15 novembre). — Campagne de 1704. — Blindheim (13 août). — Italie et Portugal.

CAMPAGNE DE 1703.

Le dimanche 14 janvier 1703, le Roi *donna le bâton* à 10 lieutenants-généraux, Chamilly, Estrées fils, Château-Renault, Vauban, Rosen, Huxelles, Tessé, Montrevel, Tallard et Harcourt qui, avec les neuf qui l'étaient déjà[1], firent 19 maréchaux. « C'était pour n'en pas manquer ! » dit Saint-Simon. La promotion comprenait encore 23 lieutenants-généraux, 24 maréchaux de camp, 4 chefs d'escadre, 31 brigadiers et 21 capitaines de vaisseau. Le commandement des armées[2] fut réparti entre Villeroy et Boufflers aux Pays-Bas, Villars en Allemagne, Vendôme en Italie, Tallard en Lorraine.

Villeroy et Boufflers devaient rester sur la défensive jusqu'à ce que les coalisés eussent révélé leurs projets

1. Duras (depuis 1675), Estrées père (1681), Choiseul, Villeroy, Joyeuse, Boufflers, Noailles, Catinat (1693), Villars (1702).

2. L'infanterie comprenait les gardes françaises et suisses ; 301 régiments permanents (212 français, 89 étrangers) et 34 de milice ; l'artillerie, 3 régiments, *Royal artillerie*, *Royal bombardiers* et les *fusillers de montagne*.

contre Anvers, Louvain et Namur, dont les garnisons avaient été renforcées. Les troupes de campagne se masseraient derrière les lignes de défense du Brabant ; celles de France, y compris la Maison du Roi, d'Anvers à Huy ; celles d'Espagne, d'Anvers à la mer.

Villars devait opérer le plus tôt possible sa jonction sur le Danube avec l'Électeur de Bavière, pour envahir les États héréditaires de l'Empereur et aller dicter la paix à Vienne, menacée à l'Est par l'insurrection hongroise.

Fig. 24. — *Saint-Simon.*

Tallard ferait face sur le Rhin au corps prussien qui bloquait Rheinberg et il couvrirait l'Alsace et la Lorraine.

En Italie, Vendôme, opposé à Starhenberg, avait ordre de se maintenir derrière l'Adige pour garder le Milanais et surveiller Victor-Amédée.

En Espagne, l'armée de Philippe V, renforcée par le corps français de Berwick, attendait le débarquement de l'archiduc Charles et des troupes anglo-bataves.

LES CAMISARDS.

Pendant que la révocation de l'Édit de Nantes armait, encore une fois, les puissances protestantes contre Louis XIV en les associant aux revendications de l'Empe-

reur catholique d'Allemagne, la persécution religieuse fomentait dans le midi de la France une redoutable insurrection. Depuis 1700, *l'esprit prophétique* réagissait contre les rigueurs de l'intendant du Languedoc, M. de Basville [1], mal inspiré par l'abbé du Cheyla [2], inspecteur des missions dans les hautes Cévennes. Des hallucinés de tout âge, les *voyants*, prêchaient la résistance. On pendit tous ceux qu'on put prendre; on envoya leurs adeptes, les *Enfants de la Croix*, aux galères ou dans la milice, mais, avec le secret appui du duc de Savoie et des pasteurs de Genève, les révoltés eurent des subsides, des armes, et ils commencèrent une guerre impitoyable aux prêtres, aux moines et aux soldats du Roi. Comme ils revêtaient, la nuit, une chemise pour se reconnaître entre eux, on les appela les *Camisards*. Ils avaient pour prophète un *voyant* de dix-sept ans, Jean Cavalier, de la plus fougueuse vaillance, et pour chef un ancien dragon, le meu-

1. « Le Languedoc gémissait depuis de longues années sous la tyrannie de l'intendant Basville, qui fit donner le commandement des troupes de la province à son beau-frère Broglio. Basville était un beau génie, un esprit supérieur, très éclairé, très actif, très laborieux. C'était un homme rusé, artificieux, implacable, un esprit surtout de domination, qui brisait toute résistance, à qui rien ne coûtait parce qu'il n'était arrêté par rien sur les moyens. Il avait fort augmenté le produit de la province par l'invention de la capitation. Ce génie, vaste, lumineux, impérieux, était redouté des ministres de Louis XIV, qui ne le laissaient pas approcher de la Cour, et qui, pour le retenir en Languedoc, lui laissaient toute la puissance dont il abusait sans ménagements. Broglio et lui inquiétèrent fort les non ou mauvais convertis qui, à la fin, s'attroupèrent. Le fanatisme leur fit commettre les derniers excès en sacrilèges, en meurtres et en supplices sur les prêtres et les moines. Ils avaient des cantons entiers et presque quelques villes de leur intelligence, comme Nîmes et Uzès. Force gentilshommes distingués et accrédités dans le pays les recevaient clandestinement dans leurs châteaux et les avertissaient de tout. Les Cévennes étaient une merveilleuse retraite pour ces sortes de gens. » *Saint-Simon.*

2. Il fut massacré dans sa résidence de Pont-de-Montvers (Lozère), par la bande du *voyant* Séguier. Séguier fut roué sur une place de Nîmes, et sa mort vengée par un soulèvement général des Cévennes.

nier Roland, « caractère élevé, sévère, méditatif, fait pour le commandement et mêlant à un héroïsme farouche quelque chose de romanesque qui frappait les imaginations [1] ».

Pendant plusieurs mois, Mme de Maintenon et Chamillard avaient caché cette *agitation* au Roi ; il fallut bien la lui révéler quand le comte de Broglio, lieutenant-général du Languedoc, eut été battu aux environs de Nîmes par les 3 000 camisards de Roland (12 janvier).

Louis XIV, fort irrité, remplaça Broglio par un des nouveaux maréchaux, Montrevel, qui fut chargé de rétablir l'ordre dans les Cévennes avec 8 régiments (infanterie, cavalerie et dragons) envoyés d'Italie [2], 3 bataillons de fusillers-marins, 600 miquelets du Roussillon et 20 canons. Montrevel massacra les convertis, brûla leurs villages et n'en fut pas plus avancé. Il proposa un armistice, au nom du Roi; les insurgés le refusèrent au nom de la liberté de conscience. Il fallut concentrer à Nîmes les troupes royales et engager une guerre de partisans, où elles eurent rarement l'avantage.

DU RHIN AU DANUBE.

La campagne commença sur le Rhin par un succès des coalisés. Quand Grammont, gouverneur de Rheinberg, n'eut plus de vivres, il en prévint Boufflers, qui l'autorisa à capituler (9 février) pour sauver la garnison. Grammont fut nommé lieutenant-général.

Villars investit Kehl le 20; les travaux de siège furent dirigés par l'habile ingénieur Lapara, qui brusqua les attaques. Le 10 mars, la ville et le fort furent emportés

1. Henri Martin, *Histoire de France*. Paris, Furne.

2. Quatre régiments d'infanterie française : *Blaisois*, *Dauphiné*, *Royal-Comtois*, *Rouergue* ; un régiment irlandais, un régiment de cavalerie, deux de dragons.

d'assaut sans que le prince de Bade eût osé s'y opposer, de peur que l'Électeur de Bavière, venant du Danube,

Fig. 25. — *Villars* [1]

n'opérât devant Kehl sa jonction avec l'armée française. C'est le contraire que voulait Max-Emmanuel. Son

1. D'après une estampe de la Bibliothèque nationale.

ambassadeur à Versailles, Monastérol, pressait le Roi de donner l'ordre à Villars de marcher du Rhin au Danube par les montagnes noires. Villars objectait le danger de s'aventurer dans des sentiers de montagne, peu praticables en tout temps et qui, à la fin de mars, disparaissaient sous la neige. Il ne voulait s'engager qu'avec des troupes disciplinées, instruites, manœuvrières, bien armées, solidement encadrées et abondamment pourvues [1]. Or les colonels et les majors étaient en congé régulier jusqu'au 1er avril, époque où commençait l'instruction des recrues [2]. L'infanterie ne connaissait pas encore le règlement du 2 mars, qui organisait définitivement le bataillon à 13 compagnies de 45 hommes sur 5 rangs et remplaçait la hallebarde des sergents par le fusil à baïonnette. Villars le donna aux lieutenants et aux sous-lieutenants, ne laissant l'esponton qu'aux officiers supérieurs et aux capitaines. Il y avait encore 120 piquiers, placés au centre du bataillon ; mais Vendôme supprima la pique à l'armée d'Italie, et cette heureuse innovation

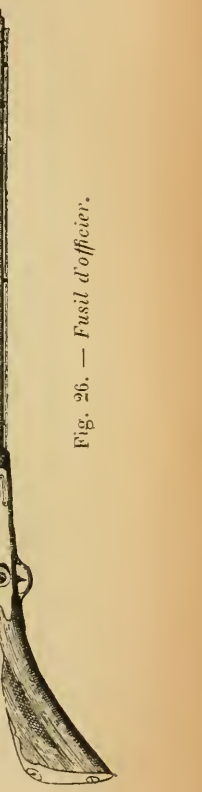


Fig. 26. — *Fusil d'officier.*

1. Chaque régiment était suivi d'un boulanger, transportant son matériel dans un chariot à quatre chevaux.

2. « Les capitaines envoyaient leurs lieutenants en *congé de semestre* à partir du 1er octobre, avec deux ou trois soldats pour faire des recrues et les conduire à leur corps. D'octobre à avril, il ne restait dans la garnison ou dans le quartier d'hiver que le lieutenant-colonel et, par compagnie, le capitaine ou le sous-lieutenant. » *Belhomme.*

fut confirmée, le 11 septembre, par une ordonnance royale [1]. Les fantassins n'auront plus, désormais, que des fusils ou des mousquets ayant la platine à silex au

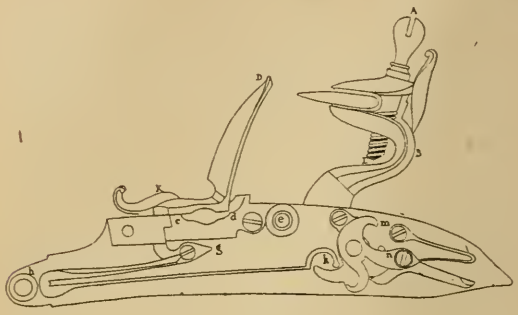


Fig. 27. — *Platine du fusil* [2].

lieu du serpentin. Le calibre du fusil était maintenu à 20 ou 22 balles à la livre [3].

1. La haute paye des piquiers fut donnée aux quatre plus anciens soldats de chaque compagnie et à six porteurs d'outils.

2. Platine vue en dedans et garnie de toutes ses pièces. B, le chien; AE, vis de mâchoire; DK, batterie, appliquée sur le bassinet; *b*, extrémité de la vis de batterie, taraudée dans un renfort *ba*, réservé à la platine et dans son épaisseur; *cd*, bassinet, dont la partie C est retenue par le crochet *a* du renfort; *d*, vis du bassinet; la tête est noyée dans un trou fraisé; *e*, renfort cylindrique, au centre duquel est un trou foncé, fraisé et taraudé pour recevoir la plus longue vis; X*h*, autre renfort, taraudé de même, pour recevoir la vis V. Ces deux vis servent à fixer la platine et le porte-vis sur le fût du fusil; *g*, *h*, *k*, grand ressort, dont le talon appuie contre le renfort carré; *g*, vis du grand ressort; *t*, tourillon de la noix; *k*, la noix; *f*, courte vis qui passe dans un canon de la bride; *n*, longue vis qui traverse un des bras de la bride, et le trou de la gâchette, à laquelle elle sert de centre de mouvement; *rs*, la gâchette; *m*, ressort et vis de gâchette.

3. Les armes se fabriquaient à Saint-Étienne, Charleville et Maubeuge pour l'armée de terre, à Tulle pour la marine. Les capitaines se plaignaient beaucoup des fusils, dont les canons étaient mal mandrinés, et de la poudre, qui encrassait les petits calibres et les mettait promptement hors de service.

Villars, malgré les injonctions de Versailles, ne consentit à passer le Rhin que quand il jugea que son armée était en état de lui faire honneur. C'était un amour-propre bien entendu, dicté par une noble ambition et le plus ardent patriotisme.

L'Électeur et son feld-maréchal Arco franchirent sans lui le Danube, le 28 mars, avec 35 bataillons et 45 escadrons. Ils refoulèrent en Souabe le feld-maréchal comte de Styrum et réoccupèrent Ratisbonne (6 avril). A cette date, Malborough avait repris le commandement des 100 000 Anglais, Hollandais et Allemands rassemblés entre le Bas-Rhin et la Meuse, et il les avait répartis en 2 armées; 50 000 hommes devaient faire le siège de Bonn, dernière place de l'Électeur de Cologne, et 50 000 rester en observation sous Maëstricht, pour empêcher Villeroy et Boufflers de secourir Bonn. La tranchée fut ouverte le 4 mai, en présence de Malborough, par Cohorn, qui disposait de 90 pièces de 24, de 50 gros mortiers et d'un énorme matériel de siège. Le marquis d'Alègre fit une vaillante résistance avec les 10 bataillons[1] de sa garnison; mais, n'étant pas secouru par Villeroy, dont les 80 000 combattants ne quittèrent pas Warem, il dut capituler le 15 mai, et les 3 500 braves qui avaient survécu furent conduits à Luxembourg.

Le 28 avril, Villars[2], laissant Tallard à la garde du Rhin avec l'armée de Lorraine, avait passé le pont de Kehl à la tête de 47 bataillons et de 60 escadrons, suivis de 40 canons ; il avait franchi les montagnes noires et fait sa jonction à Ehingen avec l'Électeur (8 mai)[3].

1. 6 de France, 2 d'Espagne, 2 de Cologne.

2. Il avait 7 lieutenants-généraux : Usson, Lannion, du Bourg, Blainville, Magnac, Druys, du Rozel, et 7 maréchaux de camp : Marivaux, Chamarande, Cheyladet, Lée, Orington, Vivans, Legall.

3. « Par la jonction de Villars et de l'Électeur on était au comble des désirs qu'on avait formés. Toute l'Allemagne tremblait ; les forces ennemies étonnées, moindres que les nôtres ; un pays neuf

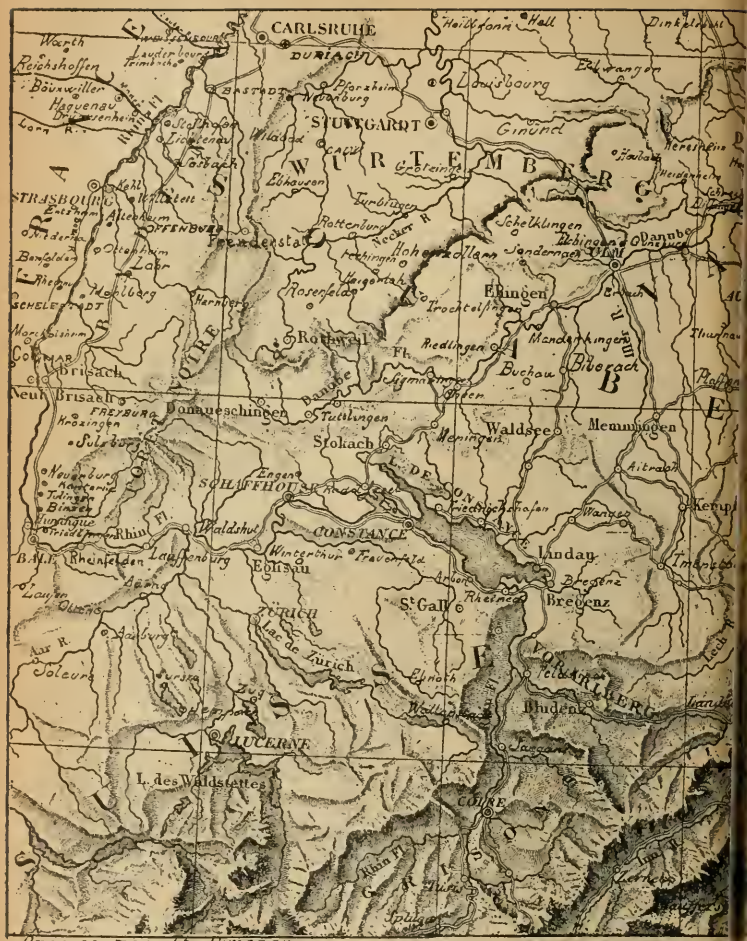

CARLSRUHE
DURLACH
Pforzheim
Neuenburg
STUTTGARDT
Louisbourg
Ginund
Hall
Heilbronn
Dinkelsbühl
Ebwangen
Wärth
Reichshoffen
Bouxwiller
Haguenau
Lorn R.
Rhine Fl.
Stolhofen
Lichtenau
Sasbach
Wildbad
Ebhausen
Grotzingen
Turbingen
Rottenburg
Neckar R.
Schelklingen
Ehingen
Danube
Sondernach
Ulm
Hohenzollern
Freudenstadt
Rosenfeld
Ehingen
Trochtelfingen
Rothweil
Riedlingen
Mandenkingen
Biberach
Buchau
Brisach
Neuf Brisach
Donaueschingen
Danube
Tuttlingen
Stokach
Waldsee
Memmingen
Meningen
Aitrach
Kempten
Engen
SCHAFFHOUSE
Waldshut
CONSTANCE
Friedrichshafen
Wangen
Lindau
Bregenz
Rhein Fl.
Rheinfelden
Lauffenburg
Eglisau
Winterthur
Frauenfeld
St. Gall
Rheineck
ZÜRICH
Lac de Zürich
Aarburg
Soleure
Zug
Ebnoth
Bludenz
LUCERNE
L. des Waldstettes
COIRE
Rhin Fl.
Lech R.
Inn R.
Dressee par Th. Duvonay.
10 20 30 40 50

Fig. 28. –

RATISBONNE
Straubing
Deggendorf
Passau
Ingolstadt
Eichstadt
Landshut
Aichach
Freising
Augsbourg
MUNICH
Muhldorf
Braunau
Wasserbourg
Wolfratshausen
Wocklab
Weilheim
Lambach
Lauffen
SALZBOURG
Reichenhall
Hallein
Berchtolsgaden
Kufstein
Kitzbuhel
Salza
INNSPRUCK
Schwatz
Bruneck
Brixen
Sachsenbourg
Lavant
Drave
VILLACH
Gmünd
Enns
Traun
Inn
Isar
Danube
ÉVÊCHÉ DE SALZBOURG
ÉVÊCHÉ DE BRIXEN
ÉVÊCHÉ DE TRENTE
ÉVÊCHÉ DE BAVIÈRE
ÉVÊCHÉ DE PASSAU
ÉVÊCHÉ DE FRISINGUE
ÉVÊCHÉ DE SCHÄRDING
ÉVÊCHÉ DE BRIXEN
ÉVÊCHÉ DE TRENTE
ÉVÊCHÉ DE SALZBOURG

Jamais les circonstances n'avaient été plus favorables pour envahir l'Empire. Les Hongrois soulevés menaçaient Vienne; il semblait que les Franco-Bavarois n'avaient qu'à descendre le Danube, à s'emparer de Passau et de Lintz pour imposer la paix à l'Empereur. Max-Emmanuel, trahi par ses ministres, céda aux supplications de sa femme, qui ne voulait pas attenter à la majesté impériale et, au lieu de marcher directement sur Vienne, il eut l'idée fantasque d'envahir le Tyrol avec ses Bavarois, pour donner la main à l'armée française d'Italie, vers Inspruck, pendant que l'armée de Villars [1], inexpugnable dans son camp de Dillingen, entre Ulm et Donauwœrth, tiendrait tête à Styrum et au prince de Bade. L'expédition du Tyrol aurait réussi cependant si

ouvert; pas de ces places qui tenaient plusieurs mois, comme sur le Rhin ou en Flandre; la confusion portée en Allemagne et les princes de l'Empire jetés par leur ruine, ainsi que les villes impériales, dans le repentir de leur complaisance pour l'Empereur et dans la nécessité de se retirer de son alliance; l'Empereur dans la dernière inquiétude des succès des mécontents de Hongrie. Quels autres succès pourraient être comparables à ceux qu'on avait lieu de se promettre dans le cœur de l'Allemagne, pour forcer l'Empereur à une paix qui conservait la monarchie espagnole à celui qui déjà y régnait? Combien de temps perdu à faire ce long et fâcheux trajet, et du côté de la Bavière et du côté de l'Italie jusqu'à Trente! Et quel temps de respirer et d'entreprendre, donné aux ennemis sur le Pô et sur le Danube, surtout quand on commençait à se défier du duc de Savoie! » *Saint-Simon.*

1. « L'armée était en bon état malgré les fatigues que nous avions essuyées du 28 avril au 8 mai, onze jours de marche continuelle, dont aucun ne s'était passé sans combat. Se trouvant en pays ennemi, le soldat se crut en droit de piller, et j'eus d'abord de la peine à empêcher la maraude. Pour y réussir, j'obligeai les colonels à faire arrêter eux-mêmes leurs soldats, parce qu'il arrive quelquefois que les vieux envoient les nouveaux marauder malgré eux et les battent quand ils ne rapportent rien à la chambrée. De sorte que ces malheureux, tombant entre les mains du prévôt, sont punis, pendant que les vrais coupables échappent. Or, comme il est à présumer que les colonels connaissent leurs sujets, en les chargeant de cette police, qui ne leur plut pas tout d'abord, je me flattais d'arrêter le mal dans sa source et je réussis. » *Villars.*

Vendôme avait quitté à temps l'Adige pour opérer sa jonction, vers Trente, avec l'Electeur. Mais l'indolence naturelle et la santé délabrée du général français se prêtaient mal aux résolutions spontanées. Il perdit deux mois en préparatifs et en correspondance avec le Roi, qui continuait à vouloir diriger les opérations sur tous les théâtres de la guerre, de son cabinet de Versailles, entre Mme de Maintenon, Chamillard [1] et Chamlay [2].

Max-Emmanuel entra, le 20 juin, en conquérant à Inspruck et à Kufstein ; mais les Tyroliens, exaspérés par les déprédations et les violences des Bavarois, se soulevèrent en masse et commencèrent contre les envahisseurs, une guerre d'escarmouches qui les décima.

AUX PAYS-BAS.

Villeroy n'avait rien appris depuis Crémone et, bien

1. « C'était un bon et très honnête homme, à mains parfaitement nettes et avec les meilleures intentions, poli, patient, obligeant, bon ami, ennemi médiocre, aimant l'État, mais le Roi sur toutes choses, et extrêmement bien avec lui et avec Madame de Maintenon. D'ailleurs très borné et, comme tous les gens de peu d'esprit et de lumière, très opiniâtre, très entêté, riant jaune avec une douce compassion à qui opposait des raisons aux siennes ; par conséquent dupe en amis, en affaires et en tout. Sa capacité était nulle et il croyait tout savoir. Cela lui était venu avec ses plans de campagne : c'était moins présomption que sottise et encore moins vanité, dont il n'avait aucune. Il avouait au Roi, à chaque pas, son incapacité, et le Roi se complaisait à le diriger et à l'instruire, de sorte qu'il était jaloux de son succès comme du sien propre et qu'il en excusait tout. Il écrivait fort bien, et son style, net, coulant et précis, plaisait extrêmement au Roi et à Madame de Maintenon, qui ne cessaient de le louer et de l'encourager. » *Saint-Simon.*

2. Jules-Louis Bolé, marquis de Chamlay, avait été l'homme de confiance de Louvois et son conseiller militaire, avant d'être maréchal-général-des-logis de l'armée de Luxembourg. Louis XIV en fit le dépositaire de sa magnifique collection de plans et de cartes ; il l'attacha à son cabinet, et ce fut Chamlay qui, jusqu'à la mort de Louis XIV, inspira le plus souvent les ordres et les contre-ordres que les généraux recevaient de Versailles.

que l'armée des deux couronnes fût très supérieure[1] à celle de Malborough, Boufflers n'avait pas pu décider son général en chef à livrer une bataille décisive pour refouler les Anglo-Bataves en Hollande. Il restait immobile dans son camp de Diest, pendant que les coalisés préparaient une attaque d'ensemble contre les lignes d'Anvers, Obdam et Cohorn dans le pays de Waës, Malborough entre Louvain et Malines. Bedmar, attaqué par Cohorn, avait été battu, le 17 juin, à Stocken et s'était replié avec ses 27 bataillons et ses 23 escadrons aux environs d'Anvers.

Le gros de l'armée hollandaise, sous Obdam, Tilly et Stengembourg, débarqué dans l'estuaire de l'Escaut à Bergen-op-Zoom et à Lillo, campait, le 29 juin, en face d'Anvers, entre les villages d'Eeckeren et d'Oorderen. Obdam comptait sur la distance où était Bedmar de la grande armée pour le battre avant qu'on ait pu le secourir; mais Boufflers, pour sauver l'honneur des armes, obtint de Villeroy de marcher à l'ennemi.

Le 29 juin, il réunit 30 compagnies de grenadiers sous le commandement du maréchal de camp de Montgeorges et il les envoya à Anvers, avec ordre de marcher jour et nuit. Lui-même prit les devants avec 30 escadrons, cavalerie et dragons, conduits par Guiscard, Bay, Villeroy fils, lieutenants-généraux, Guiche, Espinois et Horn, maréchaux de camp.

Eeckeren (30 juin).

A six heures du matin, Boufflers surprenait Bedmar au saut du lit et lui annonçait son intention d'aller, sur-le-champ, attaquer avec lui les Hollandais. Ils tinrent

1. 179 bataillons, dont une brigade de Gardes françaises, commandée par le comte d'Avejan, et 222 escadrons.

rapidement conseil et comptèrent leurs forces. Avec les grenadiers de Montgeorges et la cavalerie espagnole, ils disposaient de 28 bataillons et de 49 escadrons. C'était plus qu'il n'en fallait pour surprendre les Hollandais et les jeter à la mer.

Le plan d'attaque fut bien conçu. Sans attendre les grenadiers, qui avaient de Diest à Anvers trente-quatre heures de marche à fournir d'une traite et qui ne pouvaient arriver qu'à la fin de la journée, Boufflers et Bedmar attaqueraient directement à Eeckeren le quartier général hollandais avec 22 bataillons et la cavalerie d'Espagne, pendant que Guiscard et Guiche, longeant l'Escaut avec la cavalerie française, exécuteraient une attaque de flanc sur Oorderen. Si cette attaque réussissait, la retraite des Hollandais sur le fort de Lillo et Santyliet était coupée.

Fig. 29. — *A la baïonnette.*

« Obdam, dit Boufflers dans son rapport au Roi, était campé entre Eeckeren et Braschaet, sur un terrain coupé de canaux, de digues et de watergans, où il se croyait inattaquable. Quand il eut reconnu que nous n'avions pas d'infanterie, il fit avancer ses 20 bataillons qui, par un feu considérable, obligèrent nos dragons et nos cavaliers à céder du terrain. »

Il fallut attendre l'arrivée des 1 500 grenadiers et des 28 bataillons. Quand il les eut, Boufflers en envoya six à Guiscard, avec 10 canons, pour renforcer son attaque sur

Oorderen, et il forma les 22 qui lui restaient sur 2 lignes, 14 à la première, 8 à la deuxième. Le marquis de Thouy, commandait la droite de l'infanterie, le prince d'Espinois le centre, M. de Labadie la gauche. Les grenadiers de Montgeorges étaient intercalés entre le centre et la gauche. Dix canons, répartis sur le front et les flancs de l'infanterie, marchaient avec elle.

« Nos troupes s'ébranlèrent à 4 heures pour aller à l'ennemi avec tout l'ordre et la fierté possibles, notre canon continuant de tirer sur la digue d'Eeckeren à Oorderen.

« L'ennemi présentait le même front que le nôtre, avec une seconde ligne ; mais nos bataillons marchaient à découvert à travers des watergans, qui les obligeaient à rompre leurs rangs pour les passer, au lieu que les Hollandais, postés très avantageusement derrière des haies bordées de fossés, avaient devant eux un petit ruisseau fort profond dont on n'avait pas connaissance. Nos soldats abordèrent les ennemis avec bravoure, essuyèrent leur feu et les chassèrent par le leur des premiers postes qu'ils occupaient; ils leur prirent 4 canons et entrèrent dans le village d'Eeckeren, où il y avait 3 bataillons hollandais.

« Comme le pays fournissait, à chaque pas, à l'ennemi des postes avantageux, les premiers efforts de nos troupes ne purent produire la prompte décision qu'on devait en espérer. Cela engagea de part et d'autre un *combat de postes* des plus vifs et des plus opiniâtres, qui dura jusqu'à la nuit close. Jamais nos gens ne purent joindre l'ennemi l'épée à la main; mais ils essuyèrent toujours un feu très considérable, sans que notre cavalerie, qui était sur les digues ou dans des champs coupés de watergans, ait pu agir. Elle servait seulement, par son maintien en position et sa bonne contenance, à intimider les troupes ennemies et à rassurer les nôtres. Aussitôt que Guiscard eut reçu les 6 bataillons de Grimaldi, il fit attaquer Oorderen, où il y avait un gros détachement d'infanterie

et 4 canons, qui furent pris et retournés contre l'infanterie hollandaise d'Eeckeren, en retraite vers Lillo.

« La nuit obligea de rompre ce combat, fort opiniâtre des deux côtés, nos troupes ayant poussé plusieurs fois jusqu'à l'extrémité de la digue l'ennemi, qui paraissait prêt à se jeter dans l'Escaut. »

A neuf heures et demie, quand tout semblait fini et la victoire définitivement acquise, une panique faillit tout compromettre. La fusillade avait cessé de part et d'autre, et les bataillons français ou espagnols se rassemblaient pour se mettre en ordre et se *donner la main*, quand les ennemis, entièrement forcés, firent un très grand feu. Une partie de leur cavalerie s'avança pour attaquer la nôtre sur la grande digue. Nos troupes [1] se retirèrent avec un peu plus de précipitation qu'il n'aurait convenu; mais cela fut promptement arrêté et l'on se maintint sur le terrain conquis jusqu'à onze heures du soir. C'est alors que notre infanterie se retira près de la cavalerie, restée en bataille dans la bruyère à l'entrée des défilés. Guiscard et Guiche, très séparés du reste de l'armée, se replièrent en bon ordre avec leurs 10 canons, moins une pièce d'Espagne tombée dans un fossé et qu'on dut abandonner, faute de chevaux, ainsi que les 4 pièces prises dans Oorderen.

« L'avantage nous est resté, conclut Boufflers, puisque l'ennemi, posté très avantageusement à Eeckeren dans l'intention de forcer nos lignes et d'envahir le pays de Waës, a été attaqué dans son propre poste et l'a abandonné, en nous laissant son camp, ses bagages, 4 canons,

1. « Quoique toutes les troupes en général, tant de Votre Majesté que celles d'Espagne et de Cologne, aient fait parfaitement leur devoir, si elles avaient été toutes égales en qualité et si les nouveaux bataillons, avec le même zèle, avaient eu la même expérience et la même vigueur que les vieux, la victoire aurait été complète ; mais il est bien difficile de ramener dix fois à la charge des troupes qui n'ont jamais rien vu. » *Rapport de Boufflers au Roi.*

plusieurs mortiers, ses munitions, ses blessés, des drapeaux et des cymbales, enfin, tout ce qui indique une défaite et une déroute entières. » L'armée des deux couronnes avait 500 morts et 800 blessés [1].

A la nouvelle de la déroute d'Obdam, qui s'était enfui avec 5 cavaliers jusqu'à Bergen-op-Zoom, Cohorn et Spar abandonnèrent précipitamment le pays de Waës. Malborough, qui s'était mis en marche pour combiner ses opérations avec celles des Hollandais, se replia dans son camp de Maëstricht pour y préparer le siège de Huy, point *terminus* sur la Meuse des lignes qui couvraient le Brabant.

SIÈGE DE BRISACH.

Louis XIV voulait qu'on prît Vieux-Brisach, qui assurerait à ses armées un nouveau débouché sur la rive droite du Rhin. Il enleva à Tallard le commandement de l'armée d'Alsace pour le donner au duc de Bourgogne, qui arriva à Strasbourg le 7 juin, accompagné de Vauban et de Marsin. On perdit en préparatifs un temps qu'on eût mieux employé à prendre Fribourg, pour ouvrir la libre communication de France en Allemagne à travers la Forêt Noire. Mais Vauban déclarait l'entreprise impossible et l'armée du prince de Bade gardait sa place; il aurait fallu livrer

1. Boufflers déclare modestement que le marquis de Bedmar a eu la principale part du succès par ses bonnes dispositions et les bons ordres qu'il a donnés; qu'il s'est porté partout avec activité et vigueur et n'a rien omis de ce que le service des deux couronnes pouvait exiger de son zèle. Il cite comme s'étant particulièrement distingués, Guiscard, Westerlo, Deynse, Mortemart, Holstein, Brias (tué à la tête de son régiment d'infanterie), Valensart, Notaff, colonel des dragons de Cologne, qui a continué à combattre avec un bras cassé, Villeroy fils, Bay, Espinois, Achy, Thoy, Montgeorges, Labadie (qui a eu 2 chevaux tués sous lui), Leyde, des Fourneaux. Le colonel du *Maine*, M. de Siguédan, a été tué; parmi les blessés, trois officiers des gardes françaises, Brisart, Duret, Sourches; aux gardes suisses, le capitaine d'Herbac blessé.

une bataille, à laquelle Tallard [1], en courtisan avisé, ne voulait pas exposer l'héritier présomptif de la couronne.

Vieux-Brisach, investi, le 15 août, par 46 bataillons et 69 escadrons, attaqué par Vauban selon toutes les règles de l'art, ne pouvait faire une longue résistance. M. de Marcilly s'y défendit assez mollement et capitula le 6 septembre. Le 17, le duc de Bourgogne retournait à Versailles, croyant la campagne terminée [2].

Malborough, en prenant Huy le 25 août et Limbourg le 27 septembre, tourna les défenses du Brabant et obligea Villeroy et Boufflers à se replier sur Bruxelles. On remettait à la campagne suivante la bataille décisive que la France et l'Espagne attendaient depuis deux ans.

EN BAVIÈRE.

Villars *se morfondait* en Bavière, pendant que Vendôme, sans avoir fait sa jonction dans le Tyrol avec Max-Emmanuel, allait, à petites journées, bombarder Trente. Le camp de Villars était adossé au Danube [3], la droite à Dillingen, la gauche à Lauingen, faisant face à l'armée

1. « C'était un homme de médiocre taille, avec des yeux un peu jaloux, pleins de feu et d'esprit, mais qui n'y voyaient goutte ; maigre et hâve, qui représentait l'ambition, l'envie et l'avarice ; beaucoup d'esprit et de grâce dans l'esprit, mais sans cesse battu du diable par son ambition, ses vues, ses menées, ses détours et qui ne pensait et ne respirait autre chose. » *Saint-Simon.*

2. Dans son beau livre, *le duc de Bourgogne et le duc de Beauvillier* (Paris. Plon-Nourrit, 1900), le marquis de Vogué a publié des lettres inédites, qui nous prouvent que l'élève de Fénelon était un chrétien convaincu, un homme du devoir et un bon citoyen, mais que « la guerre n'était pas sa passion favorite ». Son aïeul, qui l'avait compris, le laissa quatre ans sans commandement.

3. J'étais très avantageusement campé, ma gauche à Lauingen, petite ville sur le Danube, fermée de très bonnes murailles, de 5 pieds d'épaisseur avec un double fossé, la droite à Dillingen, autre ville plus considérable et dont les murs étaient encore meilleurs. Un petit ruisseau couvrait le front de mon camp. *Mémoires de Villars.*

de Styrum[1], qui occupait la forte position d'Haunsheim, sur le versant oriental des Alpes de Souabe.

Munderkingen (31 juillet).

Pour se donner de l'air, comme on dirait aujourd'hui, Villars prescrivit au maréchal de camp de Legall, posté à Ulm avec 1 200 chevaux (*Forsat*, *Aubusson*, *Mérinville*, *Choiseul*, *Fontbeausard*), d'aller reconnaître à Munderkingen, petite ville close à 5 lieues en amont sur le Danube, les 6 000 cavaliers que le prince de Bade y avait détachés sous le commandement du comte de Latour.

Villars avait appris de Luxembourg à se servir de la cavalerie dans l'exploration à grande distance, les coups de main, les surprises et les *raids* improvisés. Il la faisait soutenir par de l'infanterie pour la rendre d'autant plus audacieuse qu'elle se sentait mieux protégée.

De Gundelingen, le brigadier de dragons du Héron amena à Legall 6 escadrons, portant en croupe 200 fusiliers de *Poitou*. Legall fit monter 500 soldats de la garnison d'Ulm derrière les cavaliers de *Fontbeausard*. L'approche des Français fut éventée par un parti de hussards autrichiens. Latour prévenu eut le temps de former ses escadrons sur 2 lignes en avant de Munderkingen. L'avant-garde française subit la décharge de la première ligne, qui la fit plier et tua du Héron ; mais l'intervention des 700 fantassins fut décisive. Après avoir tiré leur salve sur la cavalerie autrichienne, qui poursuivait les escadrons rompus, ils coururent à elle, la *baïonnette au bout du fusil*, conduits par le brigadier de Montgaillard, avec tant de *furia* que les Impériaux tournèrent bride à leur tour, pendant que Legall massait toute sa cavalerie pour une charge à fond, qui mit l'ennemi en déroute. Latour se ré-

1. 31 bataillons, 57 escadrons, 30 canons et un équipage de ponts.

fugia dans Munderkingen, dont on leva le pont-levis, mais le prince Christian de Lunebourg fut jeté dans le Danube avec quatre escadrons. Il y eut 1 500 Autrichiens tués ou noyés. Legall rapporta, le lendemain, à Ulm 7 étendards pris à l'ennemi ; son expédition lui avait coûté 500 hommes, dont 50 officiers[1].

Bade, qui comptait passer le Danube à Munderkingen, se replia sur les montagnes noires et y séjourna plus d'un mois sans rien entreprendre.

De concert avec Eugène, qui présidait à Vienne le conseil de la guerre, il se préparait à prendre l'offensive en Bavière. Pendant que le corps danois de Rewentklau forcerait le passage de l'Inn et que le corps autrichien d'Heister descendrait du Tyrol pour investir Munich, Bade avec 23 bataillons et 50 escadrons franchirait l'Iller à Memmingen et attaquerait, par la rive droite du Danube, Villars, que Styrum tenait en échec sur la rive gauche.

En apprenant l'entrée de Rewentklau et d'Heister dans ses États, Max-Emmanuel quitta hâtivement le Tyrol et ramena son armée à Munich. Villars avait déjà détaché Legall sur l'Iller avec 20 bataillons et 44 escadrons.

L'Électeur rejoignit le maréchal à Dillingen le 1er septembre. Ils décidèrent que le marquis d'Husson serait laissé avec 12 000 hommes à la garde du camp retranché ; que l'Électeur et ses 8 000 Bavarois marcheraient sur Augsbourg pour s'en emparer ; que Villars renforcerait Legall et défendrait le passage de l'Iller ; mais Bade avait déjà forcé Memmingen. Le 6 septembre, il occupait Augsbourg ; l'Électeur et Villars étaient encore à Zursmarshausen. La position de l'armée impériale, adossée à Augsbourg derrière le Lech, paraissait inexpugnable et la Bavière à la merci des Impériaux.

Avant de marcher sur Munich, Bade attendit d'être

1. La Pérouse, lieutenant-colonel, tué ; blessés, le colonel d'Aubusson, les lieutenant-colonels de la Serre et Brossard.

rejoint par Styrum, et Styrum ne se mit en mouvement que le 17 septembre dans la direction de Donauwœrth, pour y passer le Danube. Villars décida l'Électeur à l'y prévenir et à lui livrer bataille. De son camp de Nordendorf, sur le Leck, il envoya, le 18, à Usson, l'ordre de quitter le lendemain Dillingen avec ses 12 000 hommes pour suivre Styrum et l'assaillir en flanc et en queue, pendant que le gros de l'armée, se portant à sa rencontre, l'attaquerait de front. Usson, qui avait déjà détaché vers Gremheim M. de Cheyladet avec 1 000 chevaux et 500 grenadiers, ne devait engager le combat qu'au signal de 3 coups de canon tirés par Villars.

Hochstaedt (20 septembre).

Le 19, l'armée de Styrum, comprenant 74 escadrons, 14 000 fantassins et 74 canons, campait dans la plaine d'Hochstaedt, entre les villages de Gremheim et de Schweningen, appuyant sa droite au Danube, sa gauche à la montagne.

Le lendemain de grand matin, la cavalerie impériale était au fourrage quand Usson apparut, venant de Dillingen avec 14 bataillons, 16 escadrons et 16 pièces de campagne. Il avait laissé le reste de ses troupes à la garde des retranchements. A la vue des Français, Styrum fit tirer 3 coups de canon pour rappeler ses fourrageurs. Usson crut que c'était le signal de Villars et il y répondit par une salve d'artillerie.

« Je m'avançais en bataille, écrit-il à Chamillard, et je fis occuper le village d'Unterglauheim, au pied des montagnes, par les 7 escadrons de la brigade de Vivans-Saint-Cristau et les 7 bataillons de M. de Péry. J'avais porté en avant mon artillerie, soutenue par 1 000 grenadiers, commandés par le comte de Mailly, M. de la Houssaye et le marquis de Nangis, quand je vis paraître à hauteur d'Un-

terglauheim un gros de cavalerie ennemie, venant à moi au grand trot ; je lui fis tirer plus de 500 volées de canon.

« Toute l'armée de Styrum marchait sur moi en bataille ; j'envoyai aux brigades de Vivans et de Péry l'ordre de battre en retraite, mais elles étaient déjà coupées.

« Je pris le parti de me retirer sous Hochstaedt. Bien que la campagne fût fort rase, les grenadiers qui accompa-

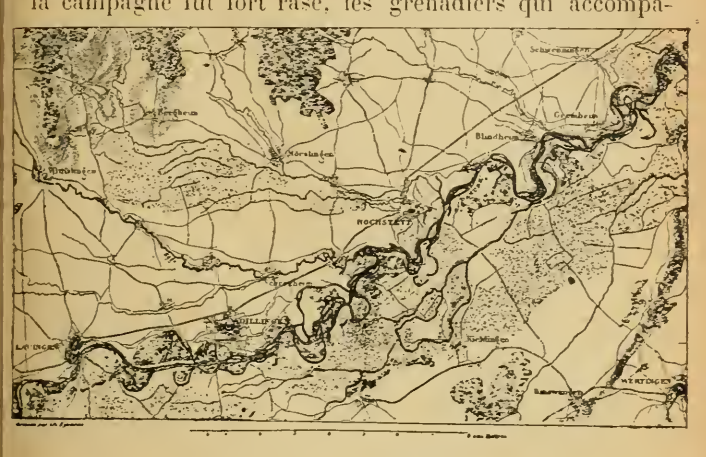


Fig. 30. — *Région d'Hochstaedt.*

gnaient le canon, animés par l'audace du comte de Mailly, se retournaient de temps en temps et tenaient tête à l'ennemi. Mon infanterie s'arrêta près d'Hochstaedt pour y soutenir ma cavalerie, que M. de Cheyladet et le marquis de Montmain conduisaient avec la plus grande valeur. Je m'aperçus alors que 20 escadrons ennemis coulaient le long de la montagne et venaient droit à nos retranchements. Je fis repasser les défilés d'Hochstaedt aux bataillons de Mailly pour qu'ils y arrivassent avant eux.

« Je chargeai avec ma cavalerie celle des ennemis, qui avait déjà traversé les marais compris entre la montagne et nos retranchements. Nous la battîmes comme à l'ordi-

naire; le comte de Vivans[1] prit deux étendards, et le chevalier de la Vrilière, qui s'y est fort distingué, une paire de cymbales. Il était onze heures, je n'avais aucune nouvelle de Villars; mais, me voyant délivré de la cavalerie qui voulait gagner nos retranchements, je n'y fis pas entrer nos troupes, pour qu'elles fussent plus à portée de marcher à l'ennemi. »

Ce ne fut en effet qu'à onze heures et demie que l'Électeur et Villars attaquèrent à leur tour.

« Notre armée, dit le maréchal dans son rapport au Roi, se mit en bataille, la droite au pied des montagnes, la gauche au château de Schweningen, où les ennemis avaient 100 hommes, qu'on somma et qui répondirent fièrement. On les fit garder par un escadron de dragons. Styrum avait quitté son camp et formé son armée sur deux lignes derrière le ruisseau de Gremheim. La plupart des tentes étaient encore dressées et les bagages commençaient à prendre le pied des montagnes.

« Notre armée marcha, poussant devant elle 15 à 16 pelotons de cavalerie, qui se retiraient à 200 pas à mesure que nous avancions. Quand nous fûmes sur le ruisseau de Gremheim, nous songeâmes à gagner le pied des montagnes pour tourner les ennemis. *Dauphin-infanterie* borda les bois et passa plusieurs ruisseaux et marais très difficiles, mais que nos cavaliers, dans leur ardeur, franchirent très rapidement. Le comte de Lannion, qui com-

1. Sa brigade, composée des régiments de *Vivans* et d'*Aubusson*, a fait à Hochstaedt les pertes suivantes. *Vivans, tués* : le lieutenant-colonel d'Amfreville, le capitaine Néoly, le lieutenant Berger, et 49 cavaliers; *blessés* : le major de Villebon; l'aide-major de Dauville : 3 capitaines, Deval, Vosel, Sirier; 2 lieutenants, de Beaulieu, de Bonnelles; 2 cornettes, Sèque, de la Salle; un maréchal des logis et 39 cavaliers. *Aubusson, tués* : le lieutenant-colonel de Saint-Victour; 2 capitaines, Joncquieu et d'Entraigues; le lieutenant de Baugé; 3 cornettes, de Belcastel, Ferrier, Fauchu et 36 cavaliers; *blessés* : le capitaine Fauquerar; 3 lieutenants, Vaissail, Bonival, de Saint-Étienne; le cornette du Har et 22 cavaliers.

mandait l'aile droite, a marqué sa valeur habituelle.

« En approchant d'Unterglauheim, nous fûmes fort étonnés d'y trouver la brigade de Bourbonnais, qui n'était pas fâchée de nous voir arriver. On appuya diligemment la droite à ce village, dont les 4 bataillons de *Dauphin* et de *Guyenne*, conduits par M. de Lée, eurent ordre de s'approcher. On attendit pour marcher de front aux ennemis que le reste de l'infanterie eût gagné, au centre, un village, qui fut occupé par la brigade irlandaise de Clare avec une ardeur de combattre qu'on ne peut assez louer.

« M. de Lannion, à la tête des brigades de cavalerie Conflans et Bouzoles[1], chargea la gauche ennemie avec une extrême vigueur. Les régiments d'*Heudicourt* et de *Livry* prirent plusieurs étendards. Ils trouvèrent devant eux une colonne autrichienne qui battait en retraite avec beaucoup de fermeté. Comme notre infanterie, qui avait près de 8 lieues à faire sans repos, n'arrivait pas assez vite, il fut ordonné aux escadrons de *Dauphin-Étranger* et de *Barentin* de charger ces bataillons; ce qu'ils firent très vaillamment. Le marquis de Kercado s'y jeta malgré un très gros feu, rompit deux bataillons et prit un drapeau; mais, comme il n'avait que 3 escadrons, il ne put défaire entièrement cette colonne, bien qu'il l'eût fort ébranlée, ni l'empêcher de continuer sa marche vers Nordlingen.

Dans le même temps, on vit quelques bataillons ennemis appuyer leur gauche au bois qui bordait la montagne.

1. Ces brigades étaient composées des gardes de l'Électeur, des régiment *Royal*, *Royal-Piémont*, *Prince Charles de Lorraine*, *Livry*, *Heudicourt* et *Conflans*. *Royal* eut le capitaine de Damigny et 10 cavaliers tués; 8 cavaliers blessés; *Royal-Piémont*, le capitaine de la Motte et le cornette La Faye tués, 4 officiers et 12 cavaliers blessés, *Livry*, le capitaine de Saint-Louis, 2 maréchaux des logis et 90 cavaliers tués, 2 officiers et 9 cavaliers blessés; *Conflans*, le cornette de Saint-Louis, un maréchal des logis et 6 cavaliers tués; 2 officiers blessés.

M. de Lée alla les attaquer à la tête de la brigade d'infanterie du Dauphin, que suivait celle de Bourbonnais. Les ennemis firent un assez gros feu, qui ébranla un peu *Dauphin*[1] et *Guyenne;* 40 cavaliers impériaux entrèrent hardiment dans ces bataillons et y prirent un drapeau. Le régiment de cavalerie *Dauphin-Étranger* soutint ces deux brigades, mais elles se rétablirent d'elles-mêmes.

A l'aile gauche, 14 escadrons bavarois, commandés par Arco, du Bourg et Monastérol, firent plier l'aile droite des ennemis, qui n'attendit même pas d'être chargée pour tourner bride. Le régiment de cavalerie de la *Ferronnais* attaqua l'arrière-garde de l'infanterie impériale et en rompit les derniers rangs. Mais les premiers firent un feu prodigieux et, quoique notre artillerie, que M. d'Houville faisait suivre et servir très promptement, lui envoyât plusieurs décharges, cette infanterie fit plus de 2 lieues et demie depuis le champ de bataille sans être rompue le moins du monde. Cependant notre cavalerie la côtoyait toujours et en gagnait même les devants. Enfin les brigades de Clare et d'Artois et quelques compagnies de grenadiers ayant rejoint les derniers rangs, le désordre s'y mit et la colonne fut entièrement rompue. Nos troupes en tuèrent beaucoup dans les bois, où le massacre dura toute la nuit. »

Malgré la bravoure de ses gens de pied, la défaite de Styrum était complète. La journée lui coûtait 4000 morts, 3 744 blessés, 4 500 prisonniers. Il laissait aux vainqueurs 4 drapeaux, 33 canons, l'équipage de ponts et tout le bagage. Les Franco-Bavarois n'avaient perdu qu'un millier d'hommes. Il semblait que cette victoire, où ils avaient

1. *Dauphin-Étranger* eut le lieutenant Duclos et 19 cavaliers tués; deux capitaines, la Feuillée et d'Houdetot, le lieutenant de Neuville, l'aide-major de l'Isle et 16 cavaliers blessés.

2. *Dauphin-infanterie* eut 14 capitaines tués et 18 blessés; parmi les morts, du Bousquet, de Belleroche, de la Serre, des Vallières, de Quincy, d'Anglas.

rivalisé de vaillance, dût rétablir la concorde entre Max-Emmanuel et Villars; elle les brouilla définitivement, parce qu'ils ne purent s'entendre sur la manière d'en profiter. Villars voulait poursuivre Styrum, lui porter les derniers coups à Nordlingen et le refouler sur Nuremberg, où une partie de sa cavalerie s'était enfuie. Il se rabattrait ensuite sur Ulm et y ferait sa jonction avec Tallard, venu du Rhin, où il n'y avait plus rien à craindre pour l'Alsace. Villars et Tallard réunis laisseraient les Bavarois à la garde de leur pays et ils iraient s'emparer du Wurtemberg, où ils prépareraient, dans de bons quartiers d'hiver, la marche sur Vienne pour la campagne prochaine. Mais l'Électeur songeait surtout à délivrer ses États de l'occupation autrichienne et à chasser d'abord d'Augsbourg le prince de Bade, que Styrum ne pouvait plus secourir.

Un mois fut perdu en discussions et en vaines querelles, soumises à l'arbitrage du Roi qui, à distance, ne savait à qui entendre. Il prit le parti cependant de maintenir Tallard sur le Rhin, en lui prescrivant de préparer le siège de Landau et de laisser l'Électeur agir à sa guise. Max-Emmanuel repassa le Danube et vint camper avec l'armée franco-bavaroise à Gershofen, assez près des retranchements du prince de Bade pour reconnaître qu'ils étaient inabordables (30 septembre). Le général allemand décampa, un mois plus tard; il se replia sur le lac de Constance et prit ses quartiers d'hiver dans un pays que la guerre n'avait pas encore ravagé. L'Électeur s'établit solidement sur l'Iller, après s'être emparé de Memmingen, de Grenenbach et de Kempten (13 novembre).

C'est à Memmingen, le 17 novembre, que Villars[1] reçut enfin le congé qu'il avait depuis longtemps demandé au

1. Villars fut escorté jusqu'à Schaffouse par 2000 chevaux, commandés par Legall. Il y trouva Marsin, qui apportait à l'Électeur 12 millions et une patente de généralissime.

Roi, pour *ne plus servir*, disait-il, *sous un prince*[1] *environné de traîtres, qui font manquer les plus sages et les plus grands projets.*

Louis XIV remplaça Villars en Allemagne par Marsin[2], qui devait être pour l'Électeur un lieutenant plus docile, et paya d'avance ses services en le nommant maréchal.

DÉFECTION DU DUC DE SAVOIE.

L'attitude du duc de Savoie avait enfin ouvert les yeux à Louis XIV ; il ordonna à Vendôme, revenu de Trente et posté à San-Benedetto sur la Secchia, de désarmer, le 29 septembre, les 6 bataillons et les 9 escadrons piémontais qu'il avait dans son camp. Les officiers conservèrent leurs armes et furent internés sur parole dans le Milanais ; les soldats envoyés en France par Gênes ; les chevaux versés dans la cavalerie française, qui en avait grand besoin.

Ce fut le prétexte qu'allégua Victor-Amédée pour dénoncer son traité avec l'Empereur, qui lui promettait le Montferrat, une partie du Milanais et le royaume des deux Siciles.

1. « De son côté, l'Électeur demandait à être délivré d'un homme qui lui manquait en tout avec audace, qui barrait ses projets les plus certains et qui, tête levée, ne semblait être venu en son pays que pour le mettre à la plus forte contribution à son profit particulier. » *Saint-Simon.*

2. Le comte Ferdinand de Marsin, né en 1656, capitaine des gendarmes flamands, brigadier de cavalerie en 1688, blessé à Fleurus, maréchal de camp en 1893, directeur général de la cavalerie de l'armée d'Italie en 1695. « Le plus petit homme de la cour, dit Saint-Simon, vif, sémillant, ambitieux, toujours bien avec le général sous qui il servait. » Comme il était fort apprécié de Madame de Maintenon, on fit, à l'occasion de sa promotion, ce malicieux sixain :

Des ministres, des généraux,
Jadis la France avait l'élite.
Et les bâtons de maréchaux
Jadis, se donnaient au mérite.
Un autre mode est de saison :
Tout se fait à la Maintenon !

J'ai réussi, dit Eugène, *à attirer tout à fait le duc de Savoie, qui était déjà à moitié à moi, et ce fut le seul succès ministériel que j'eus en 1703.*

Ce succès diplomatique préparait les autres, car la défection du duc de Savoie coupait les communications de la France avec le Milanais, menaçait la frontière des Alpes et donnait à la France et à l'Espagne, en dépit des alliances contractées par la maison de Savoie avec leurs souverains, un ennemi plus implacable encore que les autres. Victor-Amédée y gagna une couronne de Roi; c'est ce qu'il voulait.

Starhemberg, qui disposait de 24000 hommes, envoya au duc de Savoie un renfort de 3000 chevaux, commandés par le général Visconti. Vendôme se mit à sa poursuite et le rejoignit à San-Sebastiano, sur le Carone, entre Lodi et Alexandrie, avec 14 compagnies de grenadiers conduites par M. de Dreux, le bataillon irlandais de Dillon, 500 carabiniers ou hussards amenés par le Grand prieur de Vendôme et les escadrons espagnols du marquis d'Aguilar. Visconti réussit à se dérober; mais son arrière-garde et son bagage furent pris dans les gorges du Carone [1]. 500 Impériaux restèrent sur la place; les Français en prirent 400 et 800 chevaux (26 octobre).

Après cet exploit, qui témoignait de sa vaillance et de son entrain aux jours d'action, Vendôme prit Asti, où il établit son quartier général. Il aurait voulu entreprendre de suite le siège de Turin, où l'alarme était vive et la défense mal préparée, mais il manquait de matériel et de grosse artillerie. Ses troupes étaient harassées; l'épizootie avait réduit sa cavalerie à 3000 chevaux; il dut remettre l'entreprise à la campagne prochaine. Malgré les brillantes escarmouches de Stradella et de Castelnovo, Starhemberg put passer en Piémont à la fin de décembre et y prendre

1. Le capitaine de hussards de Touvenant y fut blessé, ainsi que le comte de Chémerault, maréchal de camp.

ses quartiers d'hiver. Vendôme installa les siens dans le Milanais.

SIÈGE DE LANDAU.

Le 11 octobre, Tallard investit Landau, défendu par le comte de Frise. La tranchée était ouverte depuis le 18 et les travaux suivaient leur cours régulier et méthodique, quand Tallard apprit que le prince de Hesse-Cassel, fils aîné du Landgrave, détaché de l'armée de Malborough avec 12 bataillons et 29 escadrons, avait rejoint le comte de Nassau-Weilbourg dans des lignes de Stolhofen, dont il avait la garde. 30000 Allemands s'apprêtaient à secourir Landau et campaient, le 13 novembre, sur la rive gauche du Rhin en arrière du Speyerbach.

Tallard n'hésita pas à se porter à leur rencontre pour leur livrer bataille. Il laissa dans les tranchées la moitié de son infanterie et le tiers de sa cavalerie sous le plus ancien lieutenant-général, M. de Laubanie, et il alla, avec 28 bataillons et 48 escadrons, bivouaquer à une demi-lieue en avant de sa ligne de contrevallation.

Villeroy avait détaché sur la Moselle, entre Arlon et Luxembourg, 21 bataillons et 24 escadrons sous le marquis de Pracontal[1] pour assurer la liaison entre l'armée du Brabant et l'armée du Rhin, avec ordre de se porter au secours de celle qui serait attaquée. Tallard, en apprenant que Pracontal s'était mis à la poursuite du prince de Hesse, lui avait envoyé courrier sur courrier pour qu'il se hâtât; mais les chemins défoncés

1. 3 brigades d'infanterie (*Royal, Cambrésis, Zurlauben, Quercy, Orléans, Boulonnais, Beauvoisis, Brie*) et 3 brigades de cavalerie ou de dragons (*Flavacourt, Froulé, Fiennes, Toulongeon, Sainte-Cécile, Meuse, Parabert*). Pracontal était secondé par le lieutenant-général de Caraman et 3 maréchaux de camp, MM. de Varennes, de Maudercheidt et le comte de Mornay.

par les pluies étaient impraticables. Pracontal, qui avait passé la Moselle le 6 novembre, n'était à Sarrelouis que le 10, alors que le prince de Hesse, longeant le Rhin, où des chars avaient été préparés pour transporter son infanterie, était déjà à Spire. Pracontal avait encore 7 lieues à faire quand il reçut, le 14, le dernier avis de Tallard. Il fit doubler l'étape à ses troupes et les précéda avec 14 escadrons. A 4 heures du matin, il rejoignit Tallard pour prendre à la bataille une part glorieuse.

Spire (15 novembre).

Une demi-heure après le lever du jour, Tallard mit l'armée en marche sur 7 colonnes, la cavalerie aux ailes, l'infanterie et l'artillerie au centre. Dès que M. de Vaillac, son chef d'état-major, qui ne le quittait jamais sur le terrain et, par une vue excellente, suppléait à sa myopie légendaire, eut aperçu le camp ennemi, tous deux se détachèrent avec 500 chevaux pour en faire la reconnaissance.

Les deux généraux ennemis prétendaient au commandement, et le comte de Nassau ne l'avait cédé qu'à regret au prince de Hesse sur l'ordre de Malborough.

Le prince forma son armée en bataille en avant de son camp (fig. 31), la gauche appuyée au Rhin, la droite aux bois qui bordent le Speyerbach. Vaillac, en voyant l'aile gauche de cavalerie ennemie déborder le flanc droit des Français, crut que les Allemands avaient peur et qu'ils se retiraient sans combattre. Il proposa à Tallard de donner au lieutenant-général de Locmaria, commandant la cavalerie de l'aile droite, l'ordre de charger, bien que cette cavalerie ne fût pas encore en bataille et que l'infanterie ne fût pas arrivée. La gendarmerie, soutenue par les dragons *Colonel-général* et *la Reine*, s'élança bravement à l'attaque ; mais, assaillie par le feu des bataillons allemands, embusqués derrière la berge d'un petit ruisseau,

Bataille de Spire.

Légende de la figure 31.

A. Marche de l'armée du Roi sur 7 colonnes.

B. Lieu où les troupes commencèrent à se mettre en bataille.

C. Situation de l'armée quand les 6 bataillons postés dans le bois marqué O firent feu sur la gauche des ennemis.

D. Où l'armée se mit en bataille lorsque l'infanterie eut joint la cavalerie après la première charge.

E. Les 6 bataillons dans le bois marqué O.

F. La gendarmerie et la cavalerie de la droite.

G. 7 escadrons entre la brigade de Robech et la brigade du Roi.

H. Brigade du Roi.

I. La cavalerie de la gauche, celle de M. de Pracontal y étant jointe.

K. Champ de bataille rempli de morts.

L. Le canon des ennemis et leurs bagages.

M. Fuite d'une partie de la droite des ennemis par Philppsbourg.

N. Fuite d'une partie de la droite des ennemis par Eligenstein.

P. Fuite de la droite des ennemis par Spire.

Q. Fuite de la gauche des ennemis par Dedenhoffen.

R. Lieu où M. le Maréchal fit cesser de tuer et fit mettre son armée en bataille.

S. Notre canon pour tirer sur la retraite des ennemis par Diedenhoffen.

T. Dix escadrons et cinq bataillons ennemis, qui se rallièrent et se postèrent à la tête du village de Diedenhoffen, leur gauche à Land'Wert, et leur droite au ruisseau pour faire leur retraite.

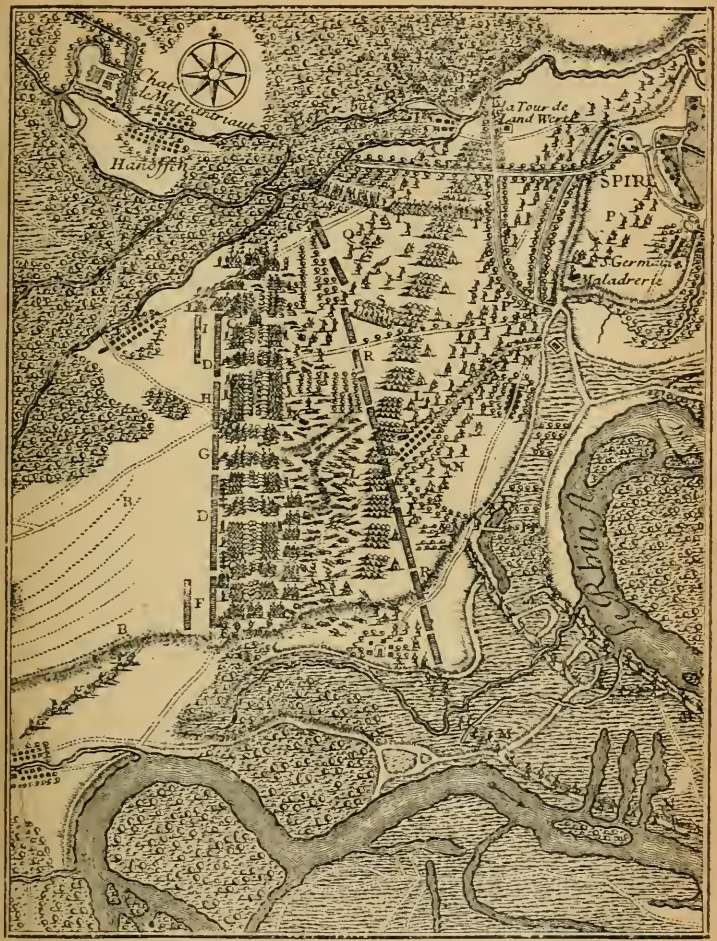


Fig. 31. — *Bataille de Spire*[1].

1. Réduction d'une planche de Quincy.

elle dut se replier sur la seconde ligne de cavalerie, qui se formait à la hâte et qu'elle mit en grand désordre.

Tallard se croyait déjà perdu sans ressource. Si Nassau, au lieu de laisser ses troupes en position, n'avait pas attendu un ordre du prince de Hesse pour les porter en avant, il aurait refoulé toute cette masse confuse de cavalerie, et la victoire des coalisés était assurée dès le début de l'action. Mais, quand il mit son aile gauche en marche avec toute la lenteur germanique, l'ordre était déjà rétabli à l'aile droite française. L'infanterie de Tallard était entrée en ligne et 6 bataillons (E), envoyés dans le petit bois (Q) qui bordait le Rhin, ouvraient un feu meurtrier sur le flanc des Impériaux. Hesse était trop inquiet de son aile droite pour aller voir ce qui se passait ailleurs. Pracontal, commandant l'aile gauche (C. I. D.), sans se soucier de l'extrême fatigue de ses 14 escadrons, qui avaient marché toute la nuit, venait d'assaillir l'aile droite ennemie avec un tel élan qu'elle avait tourné bride.

Hesse appela l'infanterie au secours de sa cavalerie ; quelques bataillons hollandais franchirent le Speyerbach et ouvrirent sur les escadrons français un feu bien ajusté, qui leur fit éprouver de grandes pertes. Le vaillant Pracontal tomba sous les balles, mais l'infanterie française accourait. Après avoir supporté *sans branler* la salve des bataillons ennemis, elle fonça sur eux, la baïonnette au bout du fusil, et en fit un grand carnage (K). Le canon de Tallard (S) acheva la déroute, qui fut complète, excepté à l'extrême droite ennemie, où Hesse rallia 10 escadrons et 5 bataillons derrière le Speyerbach, pour exécuter sa retraite en bon ordre vers Manheim.

Il abandonnait sur le champ de bataille 5 000 morts ou blessés [1], 4 000 prisonniers, tous ses canons, son bagage,

1. *Tués*, le prince de Hesse-Hombourg, les généraux Tettau et Hochkirchen, les colonels Bardo, de Lors, Anno, Steberteberts,

28 drapeaux et 33 étendards, qui furent portés à Versailles par le chevalier de Croissy, brigadier de cavalerie. Les Français n'avaient perdu que 800 hommes [1]. Le corps de la Moselle, sous le commandement de M. de Coigny, se replia sur Trèves, qui lui ouvrit ses portes et où il hiverna. Tallard, revenu devant Landau, reçut, deux jours après, la capitulation de la place, dont M. de Laubanie fut nommé gouverneur.

L'Alsace était délivrée, la Lorraine couverte; en Bavière, l'Électeur reprenait Augsbourg le 13 décembre.

Malgré la prise de Gueldres, le 15, par les coalisés, l'année 1703 se terminait pour le Roi-soleil par un nouveau rayon de gloire !

CAMPAGNE DE 1704.

Dès le 8 janvier, l'Électeur et Marsin prirent Passau. C'était la première étape sur la route de Vienne ; mais les traîtres qui entouraient Max-Emmanuel le ramenèrent à Munich et il mit ses vaillants Bavarois en quartiers d'hiver. L'Empereur, sauvé encore une fois, pouvait diriger tout son effort contre les Hongrois de Ragotzki.

Les opérations recommencèrent en mai. L'armée de

Nassau-Weilbourg (fils), Wirtgentheim ; *blessés*, les généraux Venediger et Esteren, le prince de Saxe-Memmingen, un maréchal de camp, 4 brigadiers, 3 colonels, 2 lieutenants-colonels et grand nombre d'officiers.

1. *Tués*, le brigadier de cavalerie d'Auriac; les brigadiers d'infanterie, marquis de Calvo colonel de *Royal*, de Caylus et Coëteau; les mestres de camp de cavalerie, prince de Croy et M. de Meuse, le capitaine de gendarmerie marquis de Brullard, le chevalier de Toirac, capitaine de cavalerie, le marquis de Lavardin, capitaine aux *dragons du Roi* ; *blessés*, le maréchal des logis de l'armée Duplessis; les brigadiers du Puyguyon, de Septville, de Fiennes ; le lieutenant-colonel du Barail (du *régiment du Roi*) ; Armand (des *dragons du Roi*) ; de Saint-Maurice, major des Croates ; les capitaines de Jonzac, de Saint-Paul, d'Hauterive, de Chabannes, de Fontenay, de Livry, de Lausan, de Chalton, de Biencourt.

l'Électeur, établie entre le Lech et l'Inn, poussait ses avant-postes jusqu'en Autriche, pendant que le comte d'Arco se tenait en observation dans les lignes de Schellenberg, près de Donauwaerth, avec 10 000 hommes. L'armée de Marsin cantonnait du Lech à l'Iller, séparée de Tallard, qui gardait l'Alsace, par les deux armées de Louis de Bade et d'Eugène (successeur de Styrum), réunies à Ehingen. Malborough était à Rastadt avec l'armée anglo-batave; les deux princes vinrent y conférer avec lui le 16 juin, pour arrêter le plan de la campagne d'été.

Les 60 000 hommes de Malborough et du prince de Bade se concentrèrent à Ulm, le 22 juin, pour opérer contre les Franco-Bavarois. Arco fut le premier attaqué, le 2 juillet, à Schellenberg. Son aile droite, formée d'une division française commandée par le maréchal de camp de Lée, opéra sa retraite sans s'être laissé entamer. *Béarn* et *Nivernais*, enveloppés et sommés de se rendre, répondirent par des feux de salve et se firent jour à la baïonnette. Donauwaerth ouvrit ses portes à l'ennemi, qui eut ainsi un pont sur le Danube entre les places bavaroises d'amont et d'aval. Max-Emmanuel dut se replier vers Augsbourg, où Tallard le rejoignit, le 4 août, sur l'ordre de Louis XIV, qui avait prescrit à Villeroy de quitter le Brabant avec l'armée de Flandre pour couvrir l'Alsace, menacée par Eugène. Celui-ci, laissant un rideau devant Villeroy campé à Offenbourg, conduisit 15 000 Allemands à Malborough.

Tallard et Marsin voulaient temporiser avant d'accepter une bataille, qui devait être décisive, la couronne de l'Empereur étant en jeu. La plus grande partie des troupes bavaroises étaient disséminées dans les places fortes et une épizootie décimait les 23 escadrons de l'Électeur. La cavalerie française était fatiguée par les marches incessantes, les reconnaissances lointaines, les *raids* audacieux.

Il restait 60 000 combattants ; Max-Emmanuel résolut d'attaquer les coalisés pour les éloigner de ses États.

Bade avait entrepris le siège d'Ingolstadt, afin de s'assurer jusqu'à Passau la libre navigation du Danube. Eugène et Malborough campaient, le 10 août, sur la rive gauche du Danube, à Munster, sous Donauwaerth, pour se rapprocher de Nordlingen, centre de leurs approvisionnements.

« Avec de la patience, sans se battre, dit Eugène, l'Électeur et les deux maréchaux nous auraient obligés à abandonner la Bavière, mais *ces trois messieurs*[1] étaient pressés, surtout l'Électeur, furieux du pillage que j'avais laissé faire à Malborough, grand homme d'État et de guerre : nous nous aimions et nous estimions véritablement. »

Le 12 août, l'Électeur passa le Danube à Lauingen. Le soir, son armée et celle de Tallard (84 bataillons, 150 escadrons) campaient séparément, mais sur la même ligne, en arrière du ruisseau de Blindheim. Le point d'appui de droite était ce gros village, très voisin du Danube, entouré de maisons isolées, de vergers, de fossés et de haies, très favorables à la défense par l'infanterie. Tallard eut le tort d'y entasser 27 bataillons[2] et 4 régiments de dragons[3],

1. Voici sur *ces trois messieurs* le jugement de Voltaire, moins partial que Saint-Simon. « Tallard avait dans le courage toute l'ardeur et la vivacité françaises, un esprit actif, perçant, fécond en expédients et en ressources, mais sa vue était si faible qu'il ne distinguait pas les objets à vingt pas. Marsin n'avait jamais commandé en chef ; avec beaucoup d'esprit et un sens droit, il avait l'expérience d'un bon officier plutôt que d'un général. L'Électeur était vaillant, aimable, chéri de ses sujets, il avait dans l'esprit plus de magnanimité que d'application. *Siècle de Louis XIV.*

2. *Navarre, Sennectère, Aunis, Zurlauben, Montpeyroux, Agenois, Lassay, Blaisois, Greder, Royal, Provence, Boulonais, Saint-Second, Languedoc, Artois, Chabrillant, Montfort, Nice, Albret, Auxerrois, Bandeville.*

3. *Mestre-de-camp, Vassé, La Reine, Rohan,* commandés par le mestre de camp général des dragons, le comte de Hautefeuille.

sous le commandement du lieutenant-général marquis de Clérambault, assisté du maréchal de camp de Blansac. Les brigades de Navarre, d'Artois et de Greder à droite, *Languedoc* au centre, *Royal* à gauche, *Montpeyroux* en arrière. Les villages d'Unterklauen et d'Oberklauen, qui bordaient le ruisseau de Blindheim et celui de Lutzingen en lisière des bois de Finningen, furent *bondés* d'infanterie. La cavalerie campait entre ces villages ; toute celle de Tallard (dont 8 escadrons de gendarmerie), était *accolée* à l'aile droite de Marsin, dans l'intervalle d'une lieue compris entre Blindheim et Oberklauen. Derrière la cavalerie, 3 brigades d'infanterie de nouvelle levée, Robech, Bellisle et Breuil. Ce n'était là sans doute qu'une disposition temporaire et qui aurait été modifiée pour la formation en bataille si on avait eu le temps de la prendre, mais le principe de camper dans l'ordre de combat était méconnu et cette faute devait avoir les plus funestes conséquences.

Marsin avait posté 9 bataillons *en crochet*[1] dans le bois de Finningen. Le quartier général était au château d'Hochstaedt, enlevé sans peine à la petite garnison allemande que le prince de Bade y avait laissée.

Eugène et Malborough voulaient combattre. Quand leur cavalerie d'exploration les eut informés du voisinage de l'ennemi, ils montèrent à cheval pour le reconnaître, suivis de 40 escadrons. Du camp de Tallard on les vit sur les hauteurs de Schwenningen. M. de Zurlauben, qui commandait la première ligne de cavalerie de l'armée du Rhin, s'apprêtait à les charger quand ils disparurent. L'Électeur prévenu ne s'en préoccupa pas.

— « *C'est un corps de cavalerie*, dit-il, *qui couvre leur retraite sur Nordlingen ; laissons reposer nos troupes.*

1. Cette expression, que nous nous trouvons dans Saint-Hilaire, a été conservée dans nos règlements ; on dit encore *crochet offensif ou défensif.*

Et l'on s'endormit dans les villages et dans la plaine, sans établir de postes sur le ruisseau de Blindheim, sans envoyer vers l'ennemi des patrouilles de découverte et des escadrons de sûreté. Villars n'y aurait pas manqué, mais Villars, renvoyé par l'Électeur, était en Languedoc aux prises avec les Camisards [1].

Blindheim (13 août)

A quatre heures du matin, Eugène et Malborough étaient déjà à cheval et donnaient leurs ordres aux généraux. On marcherait en 9 colonnes ; les Anglo-Hollandais opéreraient à gauche, les Allemands à droite, et tous franchiraient en même temps le ruisseau de Blindheim pour attaquer résolument les deux armées ennemies.

Le mouvement commença à six heures du matin ; 62 bataillons et 180 escadrons firent halte à hauteur de Schwenningen.

1. Le maréchal de Montrevel n'avait pas mieux réussi que le comte de Broglio à dompter les Camisards. Il avait organisé contre eux la *Sainte-Milice des cadets de la croix*, qui commit plus de brigandages que les révoltés. Le Languedoc était à feu et à sang ; l'insurrection avait gagné le Rouergue, où les paysans, à l'instigation de l'abbé de la Bourlie, se déclaraient « francs d'impôts et de capitation ». Roland et Cavalier avaient plusieurs fois battu les troupes royales, que Villars trouva fort découragées quand Louis XIV l'envoya, en mai 1704, remplacer Montrevel. Douceur vaut mieux que violence ! Il défendit les rigueurs inutiles, il gracia de nombreux prisonniers et négocia avec Cavalier, en lui proposant de devenir le colonel d'un régiment de Camisards repentants, qu'on enverrait aux frontières. Le jeune *voyant* accepta la proposition, mais Roland le renia comme un traître, un *vendu*, et continua la guerre. La révolte couvait dans le Vivarais et le Dauphiné quand, le 13 août, à un rendez-vous galant, Rolland fut tué après s'être vaillamment défendu. Les Camisards n'avaient plus de chef ; Villars sut en profiter. Il promit à ceux qui feraient leur soumission l'exemption de la taille, et des subsides pour reconstruire leurs maisons incendiées. A la fin de décembre, l'ordre régnait aux pays insurgés et, en janvier, Villars fut accueilli à Versailles comme le *pacificateur du Languedoc*.

L'alarme était donnée au camp français ; on y battait la générale et l'assemblée ; deux coups de canon avaient rappelé les fourrageurs. Les régiments se portaient hâtivement sur le front de bandière pour s'y former en bataille. MM. de la Frezelière et d'Hauville, lieutenants-généraux de l'artillerie, disposaient aux points les plus favorables leurs 90 canons.

Les coalisés continuèrent leur marche vers le ruisseau, dont le passage n'était pas défendu. Malborough, accompagné du prince de Hesse, fit tendre sur le ruisseau ses pontons d'airain ; un chemin de fascines fut établi sur les bords marécageux. La batterie de gros canons de Blindheim, qui tirait de trop loin, tua quelques pionniers sans arrêter le travail. Quand il fut terminé, Malborough, précédé des deux brigades hollandaises de Wilke, passa le ruisseau à la tête des 20 bataillons anglais de lord Kuts, que suivaient 40 escadrons. Il pensait qu'en attaquant avec sa cavalerie, soutenue par les feux de l'infanterie, les escadrons qui formaient le centre de la ligne ennemie, il les obligerait à reculer, ouvrant ainsi une trouée, d'une lieue de large, par laquelle il pourrait tourner et envelopper Blindheim et Oberklauen. Zurlauben lança la gendarmerie contre les escadrons anglais et hollandais qui flanquaient la colonne d'attaque. Ils furent enfoncés au premier choc ; mais ils se reformèrent derrière la colonne et revinrent à la charge, pendant que le feu des bataillons anglais décimait la gendarmerie.

Deux bataillons de *Royal*[1], conduits par le colonel d'Énonville, sortirent du village en longeant le ruisseau et vinrent au-devant de la gendarmerie, qui put aller reformer ses escadrons entre Blindheim et le Danube.

1. *Royal* perdit, ce jour-là, 40 officiers, dont les lieutenants de Bonnac et de Brie, et 400 soldats tués ou blessés. Le lieutenant-colonel de Saint-Maurice fut nommé brigadier pour sa belle conduite.

Ce « coup de vaillance » de *Royal* indique ce qui serait advenu si les 27 bataillons et les 4 régiments de dragons inutilement entassés dans Blindheim avaient fait une vigoureuse contre-attaque ; si les grenadiers de Spire, après une décharge sur la cavalerie de Malborough, s'étaient rués sur elle, la baïonnette au bout du fusil.

Mais, pour cette intervention irrésistible, qui aurait sans doute assuré la victoire, on attendait un ordre de Tallard, et Tallard était prisonnier. Dès le début de la bataille, en entendant le canon à l'aile gauche, il avait étourdiment quitté Blindheim pour aller voir ce qui se passait à Oberklauen. Au nord-ouest, la plaine d'Hochstaedt était hérissée de broussailles et de haies ; on ne pouvait y marcher qu'en colonnes. Quand Eugène eut passé le ruisseau de Blindheim avec son armée, une demi-heure après Malborough, il trouva les Bavarois rangés en bataille sur la hauteur de Lutzingen, où une grosse batterie, bien dirigée par Houville, balayait les abords de la position. 7 bataillons danois et 11 prussiens, conduits par le vaillant prince d'Analt-d'Essau, l'attaquèrent et furent repoussés, en dépit des efforts de la cavalerie du duc de Wurtemberg, qui les soutenait et qui dut suivre leur mouvement de retraite. Ces 18 bataillons regagnèrent en grand désordre les bois de Finningen dont ils étaient sortis ; il leur fallut plus d'une heure pour s'y reformer. La cavalerie autrichienne revint à la charge et fit plier celle de l'Électeur ; mais le canon et la mousqueterie de Lutzingen obligèrent les Autrichiens à se replier une deuxième fois. Eugène eut un cheval tué sous lui.

Le village d'Oberklauen, placé au milieu de la ligne, en flanquait à la fois la droite et la gauche. L'infanterie de Marsin s'y tenait comme en embuscade et accueillait la cavalerie anglo-batave, quand elle passait à sa portée, par une grêle de balles et de grenades. Malborough fit attaquer Oberklauen par 4 régiments hollandais, commandés par le

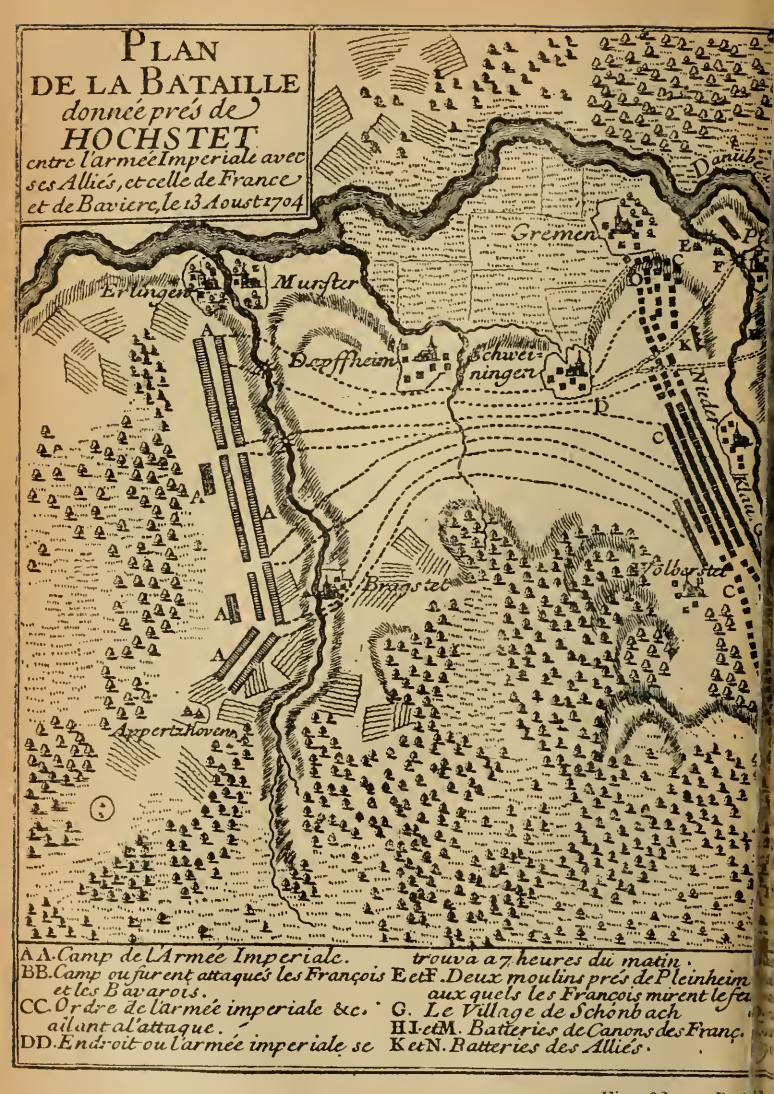
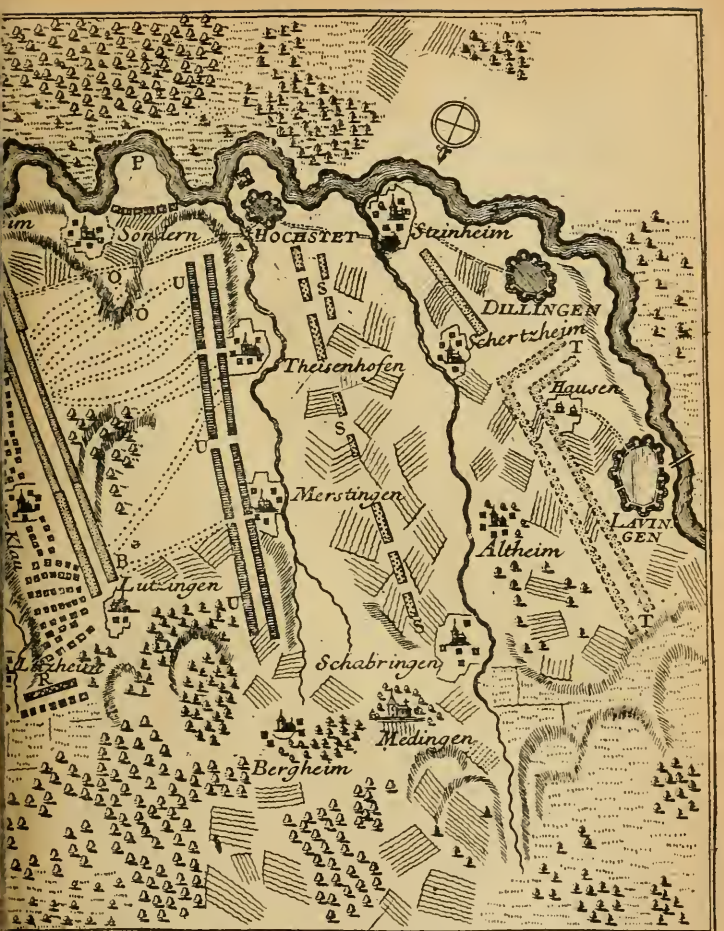

PLAN
DE LA BATAILLE
donnée prés de
HOCHSTET
entre l'armée Imperiale avec
ses Alliés, et celle de France
et de Baviere, le 13 Aoust 1704
Danube
Gremen
Erlingen
Murster
Dapffheim
Schwei-
ningen
Nieder
Klau
Bragstet
Volberstet
Appertzhoven
AA. Camp de l'Armée Imperiale.
BB. Camp ou furent attaqués les François et les Bavarois.
CC. Ordre de l'armée imperiale &c. allant a l'attaque.
DD. Endroit ou l'armée imperiale se trouva a 7 heures du matin.
E et F. Deux moulins prés de Pleinheim aux quels les François mirent le feu
G. Le Village de Schönbach
H I. et M. Batteries de Canons des Franç.
K et N. Batteries des Alliés.

Fig. 32. — Bat



uteur ou la Caval.franç. se rallia. droit ou la Gendarmerie fut culbutée dans le Danube. fut postée la brigade de Bernstorff. eu ou une batterie des Imperiaux t dressée a l'aile droite.

S. Ou les françois et les bavarois se rassemblerent derriere le ruisseau.
T. Campem.t des Franç. et des Bavarois a Lavingen.
U. Campem.t de l'armée imperiale et des alliés la nuit après la bataille.

le Blindheim.

prince de Holstein-Ploën; il n'en revint pas 50 hommes et le prince fut pris. Il fallut faire contre le village une grande attaque enveloppante, l'infanterie d'Eugène au nord et à l'ouest, celle de Malborough à l'est. Tallard, qui était avec Marsin à Oberklauen et voyait le danger, fit avancer les 9 bataillons de sa seconde ligne (*Robech*, *Bellisle*, *Breuil*) et les entrelaça dans ses escadrons pour charger de nouveau la cavalerie de Malborough. Mais celle-ci était plus nombreuse, moins fatiguée surtout, que la cavalerie française. Les escadrons de Tallard lâchèrent pied et furent poursuivis jusqu'aux marais d'Hochstaedt. La gendarmerie harassée se réfugia dans un coude du Danube (P); elle y fut assaillie et jetée dans le fleuve par les dragons hollandais de Botmar et la cavalerie anglaise. Les 9 bataillons, entourés par l'ennemi, furent entièrement détruits; leurs colonels, Bandeville, Chabrillant et Albaret, s'étaient fait tuer, l'esponton à la main.

Tallard, voyant la bataille perdue, envoya le brigadier de Maisoncelle à Clérambault pour lui donner l'ordre de quitter Blindheim avec ses 27 bataillons et ses 4 régiments de dragons. Mais l'ennemi barrait la route; Tallard crut pouvoir passer au travers grâce à la vigueur de son cheval. Il donna dans un escadron hollandais et fut pris par M. de Beynebourg, aide de camp du prince de Hesse.

Blainville venait d'être tué par un boulet anglais au milieu de *Champagne*, dont il avait été le colonel. Cette perte de son meilleur lieutenant porta à son comble le trouble de Marsin. Désespérant d'être secouru par Clérambault à sa droite, apprenant, d'autre part, qu'à sa gauche les 5 régiments bavarois qui défendaient Lutzingen battaient en retraite vers Dillingen, Marsin se décida à abandonner Oberklauen. Il y mit le feu et se dirigea sur Morslingen pour rejoindre l'Électeur. Les brigades de Champagne et de Bourbonnais, à l'arrière-garde, tinrent en respect la cavalerie impériale, qui n'osa pas poursuivre.

D'ailleurs Eugène ne songeait qu'à rejoindre Malborough et à compléter avec lui l'investissement de Blindheim.

A six heures du soir, toutes les forces réunies des coalisés entouraient le village et les belles troupes qu'on y avait laissées inactives. Clérambault, leur chef, se noya dans le Danube en y cherchant un passage. Les officiers se concertaient pour une action de vigueur quand on vint leur annoncer que Malborough leur offrait une capitulation que Blenzac avait déjà signée. *Navarre* brisa ses armes et brûla ses drapeaux; les brigades d'Artois et de Provence essayèrent de se faire jour, mais elles furent refoulées avec de grandes pertes, sans avoir pu sortir des vergers occupés par l'infanterie ennemie.

La bataille coûtait 7 258 tués ou blessés à Malborough et 4 000 au prince Eugène. Les Franco-Bavarois avaient perdu 12 000 hommes[1]; ils laissaient aux vainqueurs 14 000 prisonniers, 90 drapeaux, 45 étendards, 35 canons, un équipage de ponts, 5 400 chariots de munitions et de vivres, 3 600 tentes et le trésor de guerre.

« Cette bataille fut le terme du bonheur du Roi[2]. »

L'Empereur, exultant de joie et d'orgueil, fit construire dans la plaine d'Hochstædt un monument commémoratif, sur lequel on grava en latin cette inscription dédaigneuse :

« *Que Louis XIV apprenne enfin que nul ne doit, avant sa mort, être appelé heureux ou grand !*[3] »

A la nouvelle du désastre qui obligeait les Français à abandonner 80 lieues de pays conquis, Villeroy quitta Offenbourg pour se porter au-devant de Marsin, en retraite sur Kehl. L'Électeur suivait avec ce qui lui restait de

1. Quatre lieutenants-généraux, Zurlauben, Blainville, Clérambault, Salfield (bavarois); 2 maréchaux de camp, Verrue, Vertilly; 3 brigadiers, Maisoncelle, Marillac, la Beaune (fils de Tallard); 4 colonels, Brandeville, Chabrillant, Broc, Albaret, etc....

2. Feuquières.

3. *Agnoscat tandem Ludovicus XIV neminem debere, ante obitum, aut felicem aut magnum vocari.*

Bavarois, 3 bataillons et 5 régiments de cuirassiers. La jonction eut lieu à Uffingen.

— *Je me sens toujours le même dévouement pour le Roi*, dit Max-Emmanuel à Villeroy, en l'embrassant; *je viens de lui sacrifier mes États et ma famille; s'il le faut, je lui sacrifierai ma vie.*

La Bavière fut livrée à l'Empereur sans effusion de sang par l'Électrice, qui consentit au désarmement des garnisons à la condition de rester à Munich avec une garde de 400 Bavarois. Max-Emmanuel alla se consoler à Bruxelles, dans sa somptueuse résidence de vice-roi des Pays-Bas, de ses mésaventures guerrières. Eugène et Malborough conduisirent leurs armées *se rafraîchir* dans le Wurtemberg, où de grandes fêtes furent données en leur honneur.

Le prince de Bade assiégea Landau avec 21 000 Allemands. La place se rendit le 23 novembre, après 69 jours de tranchée ouverte, quand son vaillant défenseur, M. de Laubanie, eut été aveuglé sur la brèche par une bombe qui éclata à ses pieds. Le siège avait coûté 6 000 hommes au roi des Romains, qui était censé le commander. Eugène, avant de regagner Vienne, voulut s'emparer de Brisach par surprise; il y réussit moins encore qu'à Crémone. Malborough prit Traarbach en retournant en Hollande; ce fut son dernier succès de la campagne. En décembre, on prit partout les quartiers d'hiver, excepté en Italie.

ITALIE ET PORTUGAL.

En juin, Vendôme avait quitté son camp de San-Benedetto [1], sur la Secchia, en y laissant son frère le Grand

1. Le capitaine de Lafargue va nous fixer sur la situation de l'armée de Vendôme en 1704.

« *Au camp de San-Benedetto, le 6 juin 1704. — Nous avons perdu 9 capitaines dans notre régiment (Angoumois), depuis que nous sommes dans ce pays; tous étaient mes ainés et de fort honnêtes gens que je regrette beaucoup. Par cette perte je me trouve aujour-*

prieur avec 6 000 hommes. Il refoula Victor-Amédée et Starhemberg sur Turin, en prenant Verceil (14 juin), Ivrée[1] (3 septembre), et en investissant Verrua (14 octobre). Un hiver rigoureux fit éprouver à ses soldats de vives souf-

d'hui second capitaine du régiment et je suis assuré d'avoir le drapeau. Nous sommes ici dans l'inaction depuis longtemps, quoiqu'il n'y ait que la Secchia qui nous sépare des ennemis. L'inondation qui a obligé Vendôme à se retirer de devant Ostiglia a changé tous ses desseins. Il pouvait bien, en revanche, inonder cette place, mais non pas sans perdre 30 milles de pays aux Vénétiens. Ils sont venus se jeter à ses pieds pour le prier de ne pas leur causer ce malheur; là-dessus, il leur a demandé Vérone et Legnago pour places d'armes. On assure aujourd'hui qu'il laisse des postes de ce côté et qu'il vient nous rejoindre avec le reste de son armée pour aller assiéger La Mirandole. En effet, tout semble ici se disposer pour cela. Je crois bien que nous ne serons pas longtemps sans faire quelque entreprise. »

1. « *Au camp devant Ivrée, ce 6 septembre 1704. — Nous avons rejoint l'armée de Vendôme et nous sommes venus assiéger cette place, devant laquelle nous sommes depuis le 30 août. En y arrivant, on fit avancer les grenadiers et 40 hussards pour chasser les ennemis de quelques hauteurs qu'ils occupaient et qu'ils abandonnèrent après une faible résistance. A la faveur de ces hauteurs que nous gagnâmes, nous approchâmes, le même jour, à 200 pas du chemin couvert et, le 31, nous commençâmes à travailler aux batteries, de façon que, le 3 septembre, il y eut 12 pièces de canon en état de tirer, et aujourd'hui nous le battons rudement avec 34. Je suis persuadé que, du 8 au 10, nous entrerons dans la place, quoiqu'il y ait pour garnison 8 bataillons et 40 hussards. Après quoi, nous nous attacherons au château, qui, je crois, ne tiendra pas longtemps. Cette garnison ne sera pas traitée comme celle de Verceil puisqu'elle est libre de sortir quand elle voudra par un pont qui est sur la Doria, que nous n'avons pas passée pour faire l'investissement d'Ivrée. Nous n'avons perdu jusqu'à présent que 50 hommes, tués ou blessés. La communication avec Verceil est coupée; mais nous avons assez de munitions pour prendre la place, et des vivres pour près de deux mois. J'étais à Alexandrie quand on a fait le partage des recrues venant de France, ayant été envoyé à Gênes au-devant des nôtres: j'ai remarqué que les Messieurs de la cavalerie s'attachaient aux plus grands et aux plus forts. On dit qu'après la réduction d'Ivrée nous marcherons à Verrue pour en faire le siège, le duc de Savoie ne pouvant pas se dispenser d'abandonner Crescentino et de passer la Doria pour couvrir Turin. Je ne doute pas que, sans la mauvaise affaire que nous avons eue en Allemagne (Blindheim), nous n'eussions facilement fait la conquête de tout le Piémont. »*

frances, qu'ils supportèrent vaillamment « par amour pour lui ».

Dans la péninsule espagnole, Philippe V, que la victoire de Luzzara avait mis en goût de guerroyer, voulut aller combattre en personne son compétiteur l'archiduc Charles, débarqué à Lisbonne, le 7 mars, avec un petit corps d'Anglais, d'Allemands et de Hollandais. En mai, il se mit à la tête de 28 000 Français et Espagnols que Berwick avait réunis sur le Tage, et il envahit le Portugal par la rive droite, pendant que le prince de Tzerclaës en suivait la rive gauche. On prit quelques places, mal remparées et mal gardées, sans que le marquis de Las Minas, qui commandait les 18 bataillons et les 20 escadrons ennemis, eût osé les secourir. Les chaleurs excessives de juillet arrêtèrent les opérations entre Castel-Branco et Alcantara. Philippe V s'en retourna à Madrid, et Berwick fit raser les fortifications des places conquises.

L'amiral Rooke [1], en revanche, surprit, le 4 août, Gibraltar, où il n'y avait ni soldats, ni vivres, ni munitions, et il y laissa une garnison de 2 000 Anglais, qui assurait pour toujours à l'Angleterre ces portes de fer de la Méditerranée.

1. Le comte de Toulouse avec une flotte de 49 vaisseaux, 19 galères, 8 galiotes à bombes et 6 brûlots, portant 3 370 canons, livra, le 22 août, à hauteur de Velez-Malaga une furieuse bataille navale à l'amiral Rooke, qui avait 51 vaisseaux, portant 3 532 canons, et un grand nombre de navires légers. La flotte des coalisés, après avoir épuisé ses munitions, battit en retraite à 9 heures du soir. Le comte de Toulouse, blessé à la tempe, voulait recommencer la lutte le lendemain; le marquis d'O, qui lui était adjoint, s'y opposa, et cette belle victoire resta sans résultat. Elle avait du moins mis en relief la brillante valeur de notre marine, que Pontchartrain n'avait pas encore complètement désorganisée. Parmi tant d'officiers tués ou blessés à leur bord, citons les principaux : le maréchal comte d'Estrées; Ducasse, lieutenant-général; Relingues, Langeron, Forville, le duc de Turcis (espagnol) chef d'escadre; les capitaines de vaisseau Châteaurenault (fils du maréchal), le Bailly de Lorraine, de Grandpré, Châteaumorand, de Chamelin, Philippeaux, de Belle-Isle, etc.

CHAPITRE IV

MALBOROUGH

(1705-1706)

Campagne de 1705. — Dans les Pays-Bas ; Tirlemont (18 juillet). — A la frontière de l'Est. — En Italie ; Cassano (16 août). — Défense d'Haguenau. — Campagne de 1706. — Calcinato (19 avril). — Défaite de Ramillies (23 mai). — En Piémont ; Philippe d'Orléans. — Bataille de Turin (7 septembre). — Medavy-Grancey ; Castiglione (9 septembre). — En Espagne.

CAMPAGNE DE 1705.

Malborough[1], devenu « le dieu de la coalition », voulait, en 1705, se tenir sur la défensive dans les Pays-Bas, envoyer l'armée anglo-hollandaise sur la Moselle et sur la Sarre, brusquer l'attaque de Sarrelouis et de Thionville, puis marcher sur Metz en tournant les Vosges, pendant que l'armée allemande du prince de Bade en forcerait les passages.

1. « Il avait cette tranquillité du courage au milieu du tumulte et cette sérénité d'âme dans le péril que les Anglais appellent « tête froide ». Infatigable pendant la campagne, il devenait un négociateur aussi agissant pendant l'hiver. Il persuadait les Hollandais de s'épuiser pour abaisser la France ; il excitait les ressentiments de l'Électeur palatin ; il présentait la serviette à table à l'Électeur de Brandebourg, qui voulait être roi. Eugène ne finissait une campagne que pour aller faire lui-même à Vienne les préparatifs de l'autre. Les armées sont mieux pourvues quand le général est ministre. Eugène et Malborough, tantôt commandant ensemble, tantôt séparément, étaient toujours d'intelligence. » *Voltaire.*

Louis XIV disposait de 390 000 fantassins, de 60 000 cavaliers et d'une formidable artillerie; il opposa en Brabant l'Électeur et Villeroy à Overkerke; sur la Moselle Villars à Malborough; sur le Rhin Marsin au prince de Bade; en Italie Vendôme à Eugène. En Espagne, sur la demande de Philippe V, il remplaça Berwick [1] par Tessé. Les opérations commencèrent à la fin de mai. Le 27, l'Électeur, campé à Vinalmont dans les lignes de la Mehaigne, s'apprêtait à reprendre Huy et Liége, et à s'établir solidement sur la Meuse, pendant que MM. de Lamothe et de Vibraye feraient face dans les lignes d'Anvers aux Hollandais d'Overkerke, cantonnés près du Sas-de-Gand et dans le pays de Waës.

La tranchée fut ouverte, le 4 juin, devant Huy, son château et ses deux forts. Le vaillant lieutenant-colonel des gardes françaises, le comte d'Avejan, fut mortellement blessé en prenant d'assaut le fort rouge. Huy capitula le 10 juin.

Malborough avait un adversaire digne de lui, Villars, qui, avec les 40 bataillons et les 60 escadrons revenus d'Allemagne et rapidement reconstitués à Metz, s'était posté à Sierk, entre la Moselle et la Sarre. Le *Dieu de la coalition* trouva la position si forte qu'il décampa, le 17 juin, pour aller combattre en Brabant des adversaires moins redoutables. Il avait fait venir à Maestricht l'armée d'Overkerke, qui reprit, le 10 juillet, Huy, où Villeroy n'avait laissé que 600 hommes.

L'Électeur répartit ses 80 bataillons et ses 130 escadrons en cinq quartiers, sur un front de cinq lieues, depuis

1. « Quand le maréchal de Tessé, qui était fort de mes amis, fut arrivé à Madrid, il demanda naturellement à la reine si elle n'avait pas lieu d'être contente de la campagne que je venais de faire. Elle répondit que l'on m'estimait fort et que j'avais rendu de grands services.

— « *Mais alors pourquoi l'avez-vous fait rappeler?*

— « *Que voulez-vous que je vous dise? C'est un grand diable d'anglais sec, qui va toujours droit devant lui.* » *Mémoires de Berwick.*

Wasseige sur la Mehaigne jusqu'à Heylissem sur la Gette. L'infanterie campait en première ligne derrière les retranchements; la cavalerie cantonnait en arrière et un peu loin « pour la facilité de l'eau et des fourrages ». Une brigade d'artillerie était affectée à chaque corps d'infanterie. Au centre, 27 escadrons de dragons devaient se porter diligemment aux points attaqués. L'Électeur avait son quartier général à Jauche, Villeroy à Jaudrain.

Après sa jonction avec Overkerke, Malborough disposait de 117 bataillons et de 130 escadrons, que la désertion et la fatigue avaient réduits à 62000 combattants. Mais il avait sur ses adversaires la supériorité du génie ; il comptait sur leur imprévoyance, leur légèreté, l'incertitude et la division du commandement. Le 17 juillet, il résolut d'attaquer les lignes françaises.

Fig. 33. — *Cavalier hollandais.*

Overkerke, parti de Vinalmont avec ses Hollandais, devait faire une fausse attaque contre la droite, vers Moeffe, pendant qu'une partie de l'armée anglaise marcherait contre le centre. Malborough avec l'autre partie se rabattrait à gauche, de Landen vers Heylissem, afin de forcer les lignes de la Gette et de couper l'armée des deux couronnes de Tirlemont et de Louvain.

« Le 17 avant midi, écrit Villeroy, je fus averti que les ennemis devaient marcher le lendemain; qu'ils avaient envoyé leurs équipages à Maëstricht et à Liége, et qu'ils faisaient un gros détachement pour la Moselle. Il nous parut vraisemblable que s'ils s'affaiblissaient par un détachement, ils s'éloignaient de nous.

« J'avertis tous les quartiers de se tenir prêts à marcher, les officiers généraux couchant à la tête des troupes; de redoubler d'attention et d'envoyer des partis et des *batteurs d'estrade* hors des lignes pour m'informer de quel côté les ennemis marcheraient. Je passai la nuit à Merdop et l'Électeur au château de Jauche. Je marquai au lieutenant-général de Roquelaure, qui était à l'extrême gauche avec Allègre, Biron, Horn et plusieurs autres maréchaux de camp, de recommander aux 3 régiments de dragons, *Valensart*, *Ferrare* et *Flavacourt*, cantonnés à Esemaël, de se tenir fort alertes. Les *dragons du Roi* à Wilderen devaient s'avancer jusqu'à Léau, si les ennemis les débordaient pour camper à Saint-Trond, comme le bruit en courait. L'infanterie prendrait les armes à la retraite et se mettrait en bataille à la tête de son camp; la cavalerie, les chevaux sellés, prête à partir. »

Tirlemont (18 juillet).

Le 18, à une heure du matin, les Anglais se présentèrent aux deux ponts de pierre de Wanghe et d'Heylissem pour passer la petite Gette et attaquer les retranchements qui la bordaient. Chaque pont n'était défendu que par un poste de 30 fantassins; mais il y avait dans l'intervalle des deux ponts les 3 régiments de dragons d'Esemaël et, en arrière, les deux brigades d'infanterie de Zuniga et de Gondrin (11 bataillons), commandées par Caraman; une brigade d'artillerie (10 canons) et toute l'aile gauche de cavalerie, comprenant 30 escadrons de Bavière et de Cologne, 4 d'Espagne et 2 de France.

Les postes de Wanghe et d'Heylissem furent surpris et égorgés; 8 bataillons ennemis bordèrent les haies de Wanghe, pendant que 50 escadrons passaient la rivière et se formaient sur deux lignes entre Wanghe et Tirlemont.

Quand, à la pointe du jour, Roquelaure fut averti, il

accourut avec l'aile gauche de cavalerie. Pour ne pas être

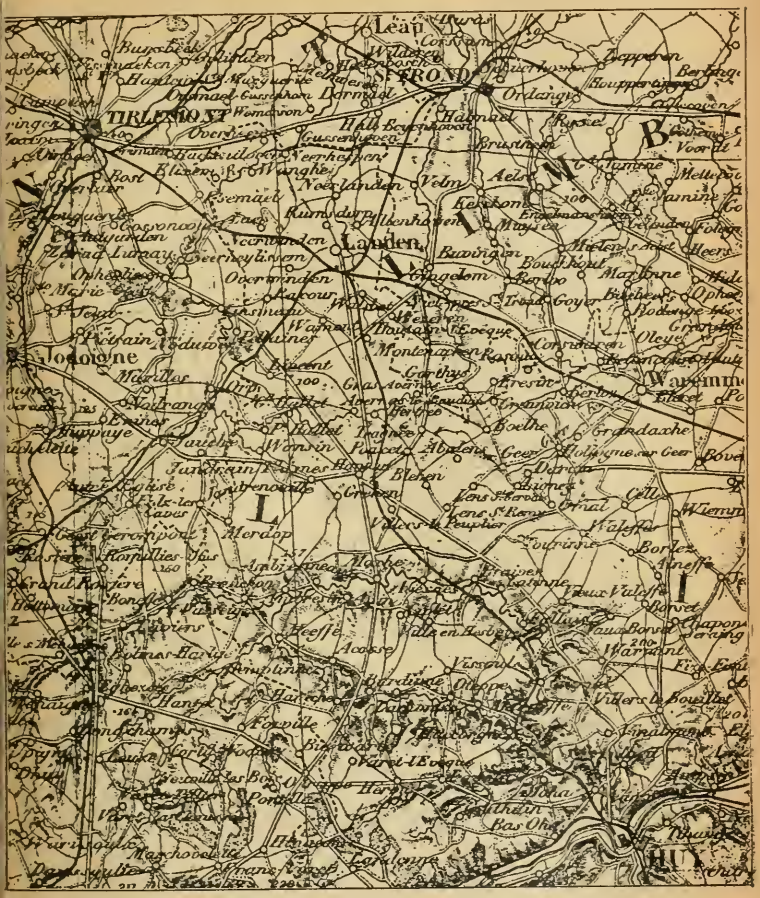


Fig. 34. — *D'Huy à Tirlemont*[1].

débordé, il forma une seule ligne de ses 36 escadrons sur

1. Carte au $\frac{1}{320\,000}$ de l'état-major français.

deux rangs. Il mit les dix canons de la brigade d'artillerie dans les intervalles pour contenir l'ennemi en attendant l'infanterie, qui accourait à toutes jambes, mais qui ne paraissait pas encore [1].

« Après une trentaine de coups de canon, la cavalerie anglaise s'en trouva incommodée et, pour s'en délivrer, comme elle avait la grande supériorité du nombre et de la force des escadrons, elle chargea les nôtres, qui soutinrent le choc jusqu'à croiser les épées; mais enfin ils plièrent et furent mis en déroute. Les généraux les rallièrent dans un petit ravin, où l'ennemi vint les charger une seconde fois, leur fit tourner bride et s'empara des dix canons. C'est alors que l'ennemi vit arriver les onze bataillons de Caraman ; leur belle contenance l'arrêta. D'autre part, ces deux brigades, n'ayant pas de cavalerie qui les soutint, se trouvèrent assez embarrassées dans cette grande plaine où 60 escadrons les enveloppaient. Mais elles firent si bonne contenance et elles manœuvrèrent si bien que les premiers escadrons qui vinrent les attaquer furent rudement renversés par les baïonnettes ou écartés par les feux de peloton. Aussitôt qu'elles avaient un moment de relâche, les deux brigades faisaient demi-tour et gagnaient du terrain pour se retirer. Sur le conseil de Steckemberg, lieutenant-colonel d'*Alsace*, Caraman forma ses 11 bataillons en carré ; dès que la cavalerie était à quarante pas, le carré s'arrêtait, lui faisait face et la moitié des compagnies, dans chaque bataillon, exécutait des feux de peloton [2], qui renvoyaient les Anglais bien

1. *Relation officielle de l'affaire des lignes de la Ghète.* Archives du Dépôt de la guerre.

2. Voilà un point de l'histoire de l'infanterie intéressant à fixer; c'est au 18 juillet 1705 que remonte l'emploi sur le champ de bataille de ces feux de peloton qui ont été en usage en France jusqu'à nos jours. Le peloton (la compagnie) se portait à quelques pas en avant du bataillon et exécutait son feu de salve, puis il reprenait sa place pour recharger les armes.

loin. Caraman parcourut ainsi une lieue et demie et put gagner le défilé de Noduwez, où il trouva l'avant-garde du centre de l'armée, qui venait au secours de l'aile gauche. La valeur de ces onze bataillons permit à la cavalerie de Roquelaure de battre en retraite vers Louvain. Le marquis d'Alègre et le comte de Horn avaient été tués à la première charge.

L'Électeur et Villeroy, prévenus entre sept et huit heures, étaient accourus à toute bride pour assister à la déroute de la cavalerie et à la belle retraite de l'infanterie de leur aile gauche. Ils ne crurent pas prudent d'engager une action générale et ils se retirèrent avec leurs troupes sur Jodoigne, puis sur Louvain. L'armée marcha tout le jour; elle arriva, une heure après minuit, à 3 quarts de lieue de Louvain, passa la Dyle à l'aube et campa sur la rive gauche. Malborough, très satisfait d'avoir forcé les lignes françaises, ne poussa pas davantage sa victoire. Il fit camper son armée autour de Tirlemont et attendit de s'être mis d'accord avec les *hautes puissances* de la Haye pour continuer la campagne. Il se plaignait d'avoir été contrecarré en toute circonstance par les députés des États généraux, qui ne le quittaient pas. Il les menaçait sans cesse de s'en retourner en Angleterre, après avoir licencié les troupes allemandes et danoises à la solde de la Reine.

Louis XIV eut le temps de faire passer Marsin, avec un gros détachement, de l'armée du Rhin à celle de Flandre, qui compta ainsi 70 bataillons et 120 escadrons.

Les députés hollandais n'autorisèrent pas Malborough et Overkerke à attaquer, le 19 août, l'Électeur et les deux

1. « J'ai le cœur si plein d'amertume que je ne saurais m'empêcher de représenter, dans cette occasion, à vos *hautes puissances* que je me trouve ici avec beaucoup moins d'autorité que quand j'avais l'honneur de commander leurs troupes, l'année passée, en Allemagne. » *Lettre, du 19 août 1705, de Malborough aux États généraux.*

maréchaux, qui avaient pris position derrière la Nethe pour couvrir Bruxelles et Louvain.

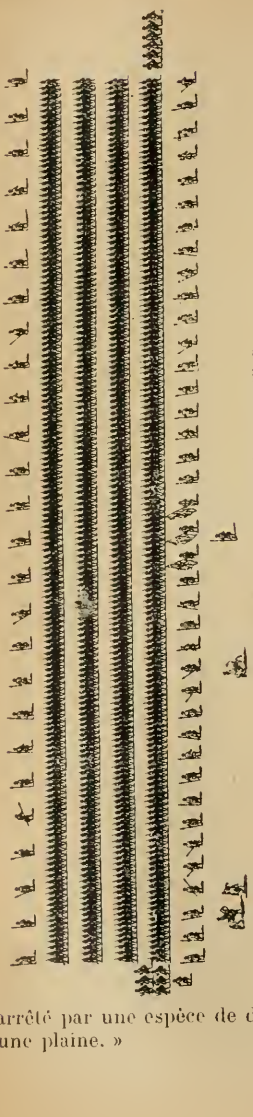


Fig. 35. — *Le bataillon en 1705.*

A LA FRONTIÈRE DE L'EST.

Villars avait réuni à Metz les 40 bataillons et les 60 escadrons revenus d'Allemagne après Blindheim. Il avait rapidement reconstitué[1] une armée capable de tenir tête sur la Moselle aux coalisés. Sa ferme attitude, ses manœuvres habiles déconcertèrent Malborough et l'empêchèrent d'entreprendre les sièges de Sarrelouis et de Thionville. Nous avons vu le *Dieu de la coalition* venir chercher en Brabant des adversaires moins dangereux. Le maréchal d'Huxelles, gouverneur de l'Al-

1. Villars écrit de Metz, le 11 avril, à Mme de Maintenon : « Les troupes, qui s'étaient retirées si abattues et dans un si grand désordre, sont plus complètes et plus belles que jamais. Nos ennemis, qui ont publié que nous n'aurions de cavalerie que vers le mois d'août, auraient vu nos étendards, il y a déjà 8 jours, si je n'étais arrêté par une espèce de déluge qui fait une mer de tout ce qui est une plaine. »

sace[1], avait à Strasbourg, à Haguenau et à Brisach des garnisons suffisantes pour garder le Rhin français.

Le 3 août, après avoir envoyé Marsin renforcer Villeroy, Villars campait à Weyersheim sur la rive gauche de la Zorn, en face des 30 000 Impériaux concentrés à Wissembourg par le prince de Bade. Comme Turenne et Montecuccoli, les deux généraux manœuvrèrent sans engager d'action décisive, Bade pour assiéger Drusenheim et Haguenau, Villars pour l'en empêcher.

EN ITALIE.

Le lieutenant-général duc de la Feuillade, gendre de Chamillard, avait ouvert la tranchée devant Nice le 16 mars et s'en était emparé le 10 avril. La garnison ne voulant pas rendre la citadelle, réputée imprenable, il fallait un siège en règle et un matériel d'artillerie qu'on pouvait mieux employer devant Turin.

Louis XIV prescrivit à la Feuillade de laisser 10 bataillons dans le comté de Nice, sous le commandement du marquis d'Usson, et de rejoindre en Piémont le duc de Vendôme, qui avait pris Verrua le 9 avril, la Mirandole le 11 mai et qui assiégeait Chivasso.

Revenu en Italie, le prince Eugène avait reçu du nouvel empereur Joseph[2] l'ordre de secourir à tout prix Victor-

1. « Huxelles avait été l'homme de Louvois qui, pour l'approcher du Roi, lui fit donner le commandement de ce malheureux camp de Maintenon (1684), dont les inutiles travaux ruinèrent l'infanterie et où il n'était pas permis de parler de malades et encore moins de morts. Il résida toujours à Strasbourg jusqu'en 1710. C'était un grand et assez gros homme, tout d'une venue, qui marchait lentement et comme se traînant; un grand visage couperosé, mais assez agréable, quoique de physionomie renfrognée par de gros sourcils, sous lesquels deux petits yeux vifs ne laissaient rien échapper à leurs regards. » *Saint-Simon.*

2. Léopold était mort en mai 1705 et son fils aîné, le roi des Romains, lui avait succédé. « Léopold avait de bonnes qualités, dit

Amédée et Starhemberg. Il quitta l'Adige avec 28 000 Allemands, échappant au Grand prieur, campé devant lui avec des forces supérieures. Paresseux, débauché et incapable, Philippe de Vendôme faisait du jour la nuit et, comme son frère, défendait qu'on le réveillât quand il dormait[1].

Eugène franchit l'Oglio à Urago le 15 juillet et s'établit à Romango, entre l'Oglio et le Sério, épiant l'occasion favorable de se dérober une seconde fois au Grand prieur, campé à quelques lieues au sud, à Soresina. Mais Vendôme laissa la Feuillade devant Chivasso et vint avec 10 bataillons et 10 escadrons renforcer le Grand prieur et prendre la direction des opérations contre Eugène. Il ne put l'empêcher cependant de passer le Sério et d'arriver avant lui à Triviglio, près de l'Adda (10 août).

Tous les passages en étaient gardés; de Lodi à Trezzo, par un lieutenant-général vigilant et expérimenté, Broglio, disposant de 4 bataillons et de 6 escadrons. Il avait tendu à Cassano, en face de Triviglio, un pont de bateaux, afin d'assurer ses communications avec l'armée, et il avait couvert ce pont, sur la rive gauche de l'Adda, par un grand ouvrage à cornes (fig. 37), avec réduit intérieur, construit par l'ingénieur italien Massoni. Vendôme décampa de Sorésina le 11 août, entre cinq et six heures du soir, à son lever, pour *talonner* Eugène et l'empêcher de passer l'Adda. Il alla avec 5 régiments de dragons renforcer Broglio sur la rive droite et il envoya l'armée camper à Agnadello sur la rive gauche. Le 13, Eugène fit

le prince Eugène, mais je ne conçois pas que quelques flatteurs, espagnols et autrichiens, aient essayé de l'appeler « le grand ». A la vérité, cela n'a pas pris. Il détestait tant les Français qu'il avait défendu qu'on dît un mot de leur langue à sa cour. »

1. « Vendôme s'en alla en Piémont et chargea son frère de m'attaquer dans mon camp de Gavardo. Je profitai de la paresse du Grand prieur, que je savais grand dormeur, pour lui dérober ma retraite de nuit. A son réveil, il répara sa faute par une diligence incroyable. » *Prince Eugène.*

sonder tous les gués de l'Adda depuis Trezzo jusqu'au lac de Lecco, sans rien entreprendre.

Vendôme était à Cassano. En apprenant que son adversaire avait formé trois colonnes pour tenter le passage de l'Adda vers Trezzo, il appela à lui les 4 bataillons et les

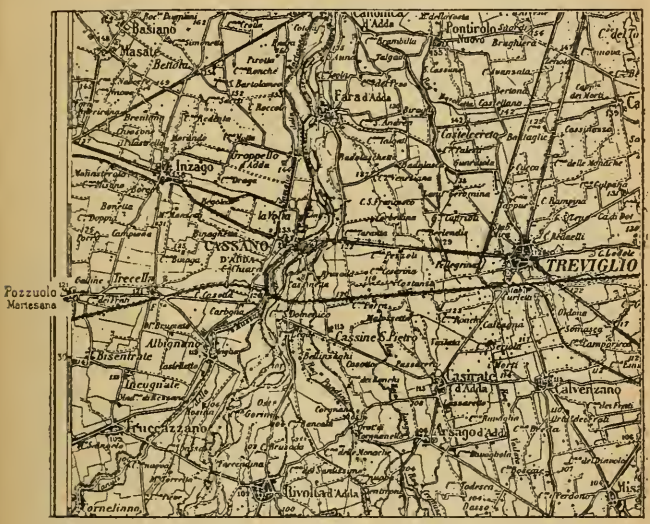


Fig. 36. — *Vallée de l'Adda*[1].

6 escadrons échelonnés sur la rive droite et il les posta avec du canon sur l'amphithéâtre de hauteurs qui dominent Trezzo. Un bataillon suisse gardait le pont et l'ouvrage de Cassano. Le long de l'Adda, des postes de cavalerie assuraient la liaison avec l'armée, où Saint-Frémont avait été chercher 15 bataillons de renfort, en portant au Grand prieur l'ordre d'occuper Rivolta et de pousser son avant-garde jusqu'à Cassano.

1. *Réduction de la carte de l'état-major italien au* $\frac{1}{100\,000}$.

Ce n'était pas à Trezzo qu'Eugène voulait passer l'Adda, mais un peu au-dessus, en face de la maison de plaisance des Jésuites de Bergame, *le Paradis*, où Vendôme avait établi son quartier général. Eugène achemina de ce côté son équipage de pont ; quelques chariots se brisèrent et, quand les Impériaux arrivèrent au point de passage, Vendôme le gardait. Eugène se contenta de troubler sa sieste à coups de canon et, jugeant le passage de l'Adda impossible en ce point, il se replia silencieusement, dans la nuit du 14 au 15, sur Triviglio d'où il était parti. Fidèle à son système d'espionnage, il avait dans le camp français un agent bien informé, le lieutenant-général espagnol Colmenero, qui se conduisait bravement au feu, après avoir donné à l'ennemi les renseignements nécessaires pour qu'il manœuvrât et combattît avec tous les atouts dans son jeu. Colmenero avait prévenu Eugène de la séparation en deux tronçons de l'armée française et du désordre qui régnait dans les troupes du Grand prieur, entassées dans l'étroit triangle formé par l'Adda et les deux canaux de la rive gauche, le grand et le petit Ritorto. Eugène résolut aussitôt d'attaquer le Grand prieur et de le battre avant que son frère eût pu venir à son secours. Mais un colonel français de la rive droite découvrit avec sa longue vue, du toit d'une cassine, l'armée impériale marchant vers Cassano. Il prévint Vendôme qui, comprenant dans quel panneau Eugène voulait le faire tomber, courut à toute bride, avec « sa troupe dorée » (ainsi qu'on appelait son état-major et la compagnie de ses gardes) au pont de Cassano. Le marquis de Senneterre le suivait à la tête des dragons d'Espagne, de *Lautrec* et de *Vérac*. Colmenero et Luxembourg avaient ordre de conduire, à marche forcée, de Trezzo à Cassano les 15 bataillons de renfort (brigades de Bretagne, de Bourgogne et de Léouville). Broglio restait avec 4 bataillons dans la ville et

le château de Cassano. Saint-Hilaire, lieutenant-général

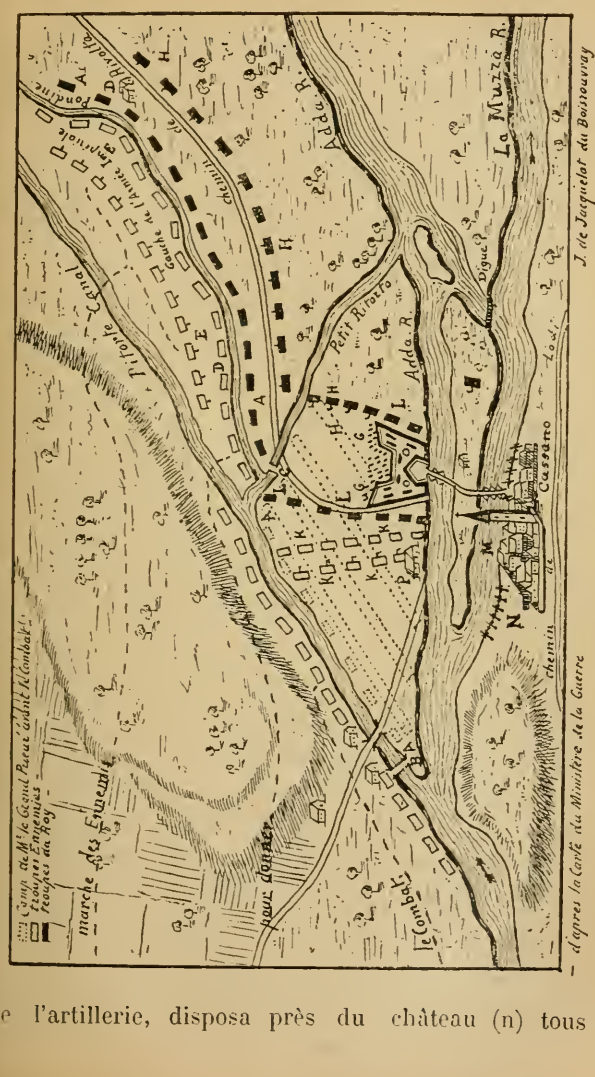


Fig. 37. — Bataille de Cassano.

de l'artillerie, disposa près du château (n) tous les

canons de la rive droite pour battre les abords du pont et flanquer l'ouvrage à cornes (o).

Ces dispositions étaient prises avant midi. En franchissant le pont, Vendôme trouva le débouché encombré par les bagages du Grand prieur. L'infanterie campait entre l'Adda et les deux Ritorto, sans avant-postes. La cavalerie bivouaquait en arrière. Philippe faisait la sieste et il avait défendu qu'on le dérangeât. Vendôme força la consigne et, après une scène violente, il obligea son frère à se lever et à desserrer l'armée en ramenant l'aile droite vers Rivolta. Débarrassé de lui, il prit ses dispositions pour recevoir l'attaque du prince Eugène. Sur le grand Ritorto, près de son confluent dans l'Adda, il y avait deux ponts, dont un de pierre, bordé par deux cassines. Vendôme y mit 8 compagnies de grenadiers [1], commandées par Saint-Pater et il les fit appuyer par le Guerchoy de Sainte-Colombe, colonel de *la Marine* et chef de la brigade que ce vieux corps formait avec *Médoc* et *Dillon*. C'était l'extrême gauche de la ligne (A, A), que bordait d'abord le grand Ritorto jusqu'à son embranchement avec le petit, puis le canal latéral de Pondine. L'extrême droite s'appuyait à une ferme (d) de la route de Rivolta.

Le front de l'armée (35 bataillons, 45 escadrons) était couvert, à l'aile gauche par un canal, au centre et à droite par deux canaux, assez larges pour qu'on ne pût les sauter, assez profonds pour qu'on y eût de l'eau jusqu'au cou. L'artillerie était répartie dans les intervalles des bataillons; la cavalerie (h) en deuxième ligne, le long du chemin de Rivolta. La tête de pont (o), devant laquelle les chariots à bagages (g) formaient barricade, était gardée par les brigades de Grancey, de la Fère et d'Anjou, épaulées des dragons d'Espagne, de *Lautrec* et de *Vérac*.

1. Trois de la *Marine*, deux de *Grancey*, une d'*Angoumois* (celle du capitaine de Lafargue), une de *Bourke* et une de *Galmoy*.

Cassano (16 août).

L'armée impériale avait marché toute la nuit en trois colonnes qui, le 16 à une heure de l'après-midi, se déployèrent le long du grand Ritorto. Le combat s'engagea par une vive fusillade à petite portée. La colonne de droite, commandée par le comte de Linange, avait pour premier objectif les deux cassines qui flanquaient le pont de pierre. Les grenadiers de Saint-Pater firent d'abord un grand feu ; mais, entourés de tous côtés, ils durent abandonner les cassines, sans avoir eu le temps de les brûler, et se replier sur le pont. Les Autrichiens le franchirent au pas de charge et refoulèrent les grenadiers jusqu'à la première ligne française. Des feux de salve à bout portant les arrêtèrent et la batterie de rive droite (n), les prenant en flanc, fit dans leurs rangs de tels ravages qu'ils s'enfuirent, en dépit de Linange, entraîné dans la déroute. Ce qui ne se noya pas dans le Ritorto fut tué ou pris. Les grenadiers de Saint-Pater réoccupèrent les cassines, et *la Marine*[1] prit position derrière le pont, qu'elle couvrit par des abatis.

Eugène a vu cet échec de son aile droite ; il ordonne à Linange de recommencer l'attaque avec des troupes fraîches. Cette fois, la colonne sera appuyée à droite et à gauche par des bataillons, qui franchiront le canal sur des passerelles improvisées ou qui se jetteront résolument dans l'eau. Le choc est irrésistible et le pont franchi ; mais le brave Linange a reçu une balle dans la tête. Eugène prend sa place et, à cheval, l'épée haute, il conduit la charge. Rewentklau, le comte de Thaun et le jeune prince Joseph de Lorraine sont blessés à côté de lui. Les Français

1. *La Marine* perdit 8 capitaines, de Fontenay, Montviel, de la Garde, Liousse, de Saint-Benoit, de Saint-Surin, Descordes, Doudauville et la moitié de son effectif.

débordés reculent (L), puis ils font tête derrière la barricade de chariots (G). Sous la pluie des balles, les dragons ont mis pied à terre; Français et Allemands combattent corps à corps et rivalisent de vaillance, mais les Allemands sont les plus nombreux (K); les Français se réfugient dans

Fig. 38. — *Le prince Eugène.*

l'ouvrage à cornes et continuent le feu derrière le parapet. C'est pour les Impériaux un nouvel assaut à donner. Eugène harangue les officiers, et ses paroles passent de bouche en bouche jusqu'au dernier soldat.

— « *Les Français*, dit-il, *sont acculés à l'Adda; leur seul moyen de salut est ce pont, que nous romprons, la redoute prise. En avant! la Victoire est là!*

Eugène s'élance, on le suit. Il attaque d'abord la cassine du bord de l'eau (p). Les dragons espagnols qui la défendent lâchent pied et se noient dans l'Adda. La barricade de chariots est enlevée. Il reste à déloger de l'ouvrage à cornes les brigades d'Anjou et de la Fère, qui bordent le parapet et occupent le réduit, où 3 canons tirent à cartouche. Les pertes des Impériaux sont énormes; mais Eugène fait battre la charge, le parapet est escaladé et les Français sont refoulés dans le réduit.

En voyant les drapeaux de l'Empereur flotter sur la redoute, Vendôme, qui est au centre, au milieu des grenadiers de Grancey, accourt avec les Irlandais de Fitz-Gérald et fait demander du secours à Praslin, qui commande l'aile droite. Une balle traverse la botte de Vendôme et tue son cheval; il entre à pied dans la redoute à la tête des Irlandais, à côté de Caroll, lieutenant-colonel de *Galmoy*. Les soldats d'*Anjou* et de *la Fère* l'acclament, reprennent courage et continuent la lutte. Un Autrichien couche en joue Vendôme; son capitaine des gardes Cotteron se jette au-devant du coup et le reçoit pour lui.

Eugène est moins heureux, une balle lui a traversé la gorge, le sang l'étouffe; il continue cependant à donner ses ordres avec le calme d'un héros, pour arracher la victoire à cet autre héros qu'est Vendôme. Mais les 15 bataillons accourus de Trezzo commencent à défiler sur le pont de Cassano. Albergotti amène de l'aile droite la brigade de Vendôme et les Impériaux vont être débordés à leur tour quand Eugène a le genou cassé par une balle. On l'entraîne hors de ce champ de carnage et ses soldats consternés le suivent jusqu'au pont du Ritorto, où Bibra réussit à les rallier malgré tous les efforts des Français pour leur faire repasser le canal.

L'attaque du centre (c) était conduite par Léopold d'Anhalt; ses 8000 Prussiens se fusillaient, à demi-

portée de pistolet, avec les brigades de Grancey et de Bourke (Irlandais); tous les coups portaient.

« Je fais dire à Anhalt, raconte Eugène, de cesser cette *tiraillerie* qui m'ennuie. Vif et brave comme il l'est, il pousse son cheval dans le Ritorto, suivi par ses Prussiens, qui ont de l'eau jusqu'au menton; il est blessé. Wurtemberg fait de même à droite, il est tué. Les armes et les munitions de nos gens étaient mouillées; ils ne pouvaient plus répondre au feu des Français qui, du château de Cassano (m), faisaient rage avec leurs canons et nous prenaient en flanc. Bibra fut tué au pont du Ritorto; ce canal était la barrière que j'avais imposée aux Français et qu'ils n'ont pas dépassée. »

Le prince se trompe. Au centre, commandé par Saint-Frémont, que Vendôme a fait renforcer par 4 régiments, *Ponthieu*, *Mirabeau*, *le Perche* et *Albigeois*, la brigade de Grancey a traversé, elle aussi, les deux canaux avec de l'eau jusqu'au menton, en poursuivant les Prussiens qui battent en retraite faute de poudre, et elle a planté ses drapeaux sur la berge opposée du Ritorto. A l'aile droite française, Praslin [1] a été mortellement blessé en repoussant l'attaque des Impériaux. Il les aurait enveloppés et leur aurait fait mettre bas les armes, si le Grand prieur n'avait voulu conserver la réserve à Rivolta, où elle veillait sur son repos; car il ne daigna pas prendre part à la bataille, « pour en laisser toute la gloire à son frère », disait-il ironiquement [2].

1. « Ainsi périssent dans des emplois communs des *seigneurs de marque*, dont le génie supérieur soutiendrait avec gloire le faix des plus grandes affaires, et de guerre et de paix, si la naissance et le mérite n'étaient pas des exclusions certaines, surtout quand ils sont joints à un cœur élevé qui ne peut se frayer un chemin par des bassesses et qui ne connaît que la vérité. » *Saint-Simon.*

2. Après Cassano, la brouille entre Vendôme et son frère devint définitive. Le Grand prieur fut rappelé en France le 31 août; le Roi ne voulut ni le voir, ni l'entendre et le priva de tous ses bénéfices

« Si cela s'appelle perdre une bataille[1], j'en conviens, conclut Eugène. Je renonçai à passer l'Adda et j'allai prendre position à Triviglio. »

Le glorieux vaincu de Cassano n'avoue pas qu'il laissait sur le champ de bataille 2 023 morts, 2 042 blessés, 1 942 prisonniers, 7 canons, 7 drapeaux, 2 étendards, et qu'il dut s'immobiliser dans son camp de Triviglio jusqu'au 10 octobre. Vendôme comptait 2 728 tués ou blessés, dont 400 officiers[2].

Quand Eugène reçut des renforts, il n'osa pas attaquer Vendôme, qui lui faisait face à Rivolta. Il battit en retraite vers le Mincio sans avoir secouru Victor-Amédée. Vendôme le suivit, passa derrière lui le Sério et l'Oglio (8 novembre), canonnant ses troupes et enlevant ses partis chaque fois qu'il en trouvait l'occasion.

Eugène ne s'arrêta qu'à Castiglione et cantonna son armée harassée autour du lac de Garde. Vendôme échelonna ses 67 bataillons et ses 72 escadrons le long du Mincio et établit à Mantoue son quartier général.

L'hiver amena la suspension d'armes annuelle ; les Impériaux prirent leurs quartiers dans le Véronais. Eugène s'en alla à Vienne[3], et Vendôme le remplaça dans sa villa de Castiglione.

ecclésiastiques. Le Régent les lui rendra. Philippe de Vendôme vivra, jusqu'en 1727, dans son bel hôtel du Temple, entouré de lettrés et d'épicuriens comme lui.

1. « Cassano fut une bataille d'infanterie, où le canon fit peu de chose, puisqu'on se battait à longueur de pique. De part et d'autre la cavalerie ne fut pas engagée. » *Quincy*.

2. *Tués*, le lieutenant-général de Vaudray, inspecteur de l'infanterie ; le maréchal de camp de Mauriac, le maréchal des logis de la cavalerie de Forbin, les brigadiers de Chaumont et de la Génessière ; *blessés*, les brigadiers le Guerchois et de Cadrieux, le chevalier de Pourrières, major général des dragons ; les colonels d'Alba (*Auvergne*), de Brassac (*Albigeois*), du Plessis-Bellière (*Angoumois*) et de Mirabeau *(à la suite)*.

3. « J'obligeai Vendôme à demander des renforts à la Feuillade et je fis échouer le projet du siège de Turin. Je pris tranquillement

La Feuillade avait pris Chivasso et commencé, le 6 septembre, l'investissement de Turin avec 60 bataillons, 66 escadrons, 80 canons de batterie, 26 obusiers pour le tir à ricochet, 40 mortiers, d'énormes amas de poudre, de projectiles et d'outils. Chamillard voulait assurer le triomphe de son gendre.

Vauban offrit de diriger les travaux.

— « *Je mettrai mon bâton derrière la porte*, dit-il à Louis XIV, *et je prendrai la place en un mois.*

— *Et moi je la prendrai à la Cohorn, sans circonvallation, en attaquant la citadelle* », répondit la Feuillade quand on lui communiqua l'offre généreuse de Vauban [1]. Louis XIV ne l'accepta pas ; au lieu de profiter du désarroi de Victor-Amédée et de l'absence du prince Eugène, il remit le siège à l'année suivante. En revanche, il envoya Berwick renforcer le marquis d'Usson dans le comté de Nice. Ils prirent ensemble le château (14 novembre).

Le Roi eut mieux fait de laisser Berwick en Espagne, car Tessé, son remplaçant, ne le valait pas. L'archiduc Charles débarqua, le 19 juillet, avec 11 000 hommes en Catalogne, où il avait de nombreuses intelligences. En 14 jours, presque toutes les places de la province ouvrirent leurs portes sans être attaquées. Le royaume de Valence suivit l'exemple de la Catalogne. Philippe V rappela Tessé de l'Estramadure, où il avait fait lever le siège de Badajoz, et

mes quartiers d'hiver derrière les montagnes, à Calcinato, Lonato, etc., et je partis pour Vienne. N'être pas battu par un homme comme Vendôme est plus glorieux que de battre un autre général. » *Prince Eugène.*

1. « Quel parallèle entre ces deux hommes (Vauban et la Feuillade) et quel champ aux réflexions! Et peut-on s'empêcher de reconnaître que, lorsque Dieu veut châtier, il commence par aveugler? C'est ce qui se trouve sans cesse dans le cours de cette guerre ; mais c'est aussi ce qui ne saute nulle part aux yeux si fortement qu'ici. » *Saint-Simon. Quos vult perdere Jupiter dementat.*

il se prépara à reprendre à l'archiduc les deux provinces si rapidement conquises.

DÉFENSE D'HAGUENAU.

Villars, obligé d'envoyer deux fois en Brabant des détachements de son armée, n'avait pas pu empêcher le prince de Bade de prendre Drusenheim le 24 septembre, ni Thumgen d'investir Haguenau, le 27, avec 20 bataillons, 20 escadrons et 33 gros canons, sans compter les mortiers. Le brigadier de Péry n'avait pour défendre la place que 3 régiments d'infanterie, *Lachau-Montauban*, *Roze* et *Charnailles*. Le 5 octobre, trois brèches étaient pratiquées dans le chemin couvert. Péry, craignant un assaut qu'il n'aurait pu soutenir, fit proposer à Thumgen de se rendre sous trois jours s'il n'était pas secouru, à la condition de sortir avec les honneurs de la guerre. Thumgen refusa.

— « *Nous n'avons plus alors qu'à mourir sur les brèches*, répondit Péry. Mais il préféra sauver sa garnison en jouant un bon tour à Thumgen. « Il ordonna aux bourgeois de s'enfermer dans leurs maisons sans y retenir aucun soldat et, à huit heures du soir, il assembla la garnison sur le chemin couvert. Il y laissa le colonel de Harly et 400 hommes pour faire un feu continuel sur l'ennemi ; après quoi, il sortit avec le reste de la garnison par la porte de Saverne, du côté où la place n'était pas investie et où il n'y avait que deux gardes de cavalerie. Il attaqua la plus faible et la tailla en pièces ; l'autre s'enfuit. Péry entra à Saverne huit heures, après être sorti d'Haguenau sans que Mercy, qui le poursuivait avec 2000 chevaux, ait pu l'atteindre. Harly quitta Haguenau une heure après Péry, n'y laissant que 100 malades ou blessés, parmi lesquels 30 seulement avaient la force de tirer des coups de fusil pour

amuser les assiégeants. Il trouva le chemin libre jusqu'à Saverne. Péry fut fait lieutenant-général et Harly brigadier.

CAMPAGNE DE 1706.

1706! l'année terrible, où Louis XIV dut enfin comprendre qu'à diriger les opérations de son cabinet, au milieu des fêtes de Versailles ou de Marly, à maintenir dans leurs commandements des Villeroy et des Marsin, à faire passer les bons généraux d'une armée à une autre, il préparait des désastres jusqu'alors inconnus et conduisait la France à la ruine.

La campagne commença en Espagne par le siège de Barcelone. Philippe V et Tessé vinrent avec 25000 Français ou Espagnols attaquer l'archiduc Charles, qui s'y était enfermé avec 15000 Anglais, commandés par lord Petersborough. La flotte du comte de Toulouse, composée de 20 vaisseaux, de 8 frégates, de 10 galères et de 12 galiotes à bombes, bloquait la rade. La tranchée fut ouverte, le 7 avril, par M. de Lapara, qui prit le fort de Mont-Jouy. Mais l'assaut général échoua et, le 11 mai, la flotte des coalisés, bien supérieure à celle du comte de Toulouse, apporta aux assiégés des renforts de vivres et des munitions. Louis XIV avait défendu à son amiral d'engager une nouvelle bataille navale. La flotte fit voile vers Toulon, et Philippe V, sur l'avis de Tessé, leva précipitamment le siège, après avoir encloué ses canons, brûlé ses vivres et fait sauter ses munitions. Le roi s'en retourna à Madrid; Tessé l'y suivit avec l'armée, en ne laissant au duc de Noailles, gouverneur du Roussillon, que 9 bataillons et 3 régiments de dragons pour couvrir la frontière des Pyrénées.

A cette époque Berwick opérait habilement aux environs de Badajoz avec 45 escadrons et 27 bataillons, de milice pour la plupart, contre l'armée anglo-portugaise du

marquis de las Minas et de lord Gallovay, qui avait Madrid pour objectif.

Vendôme avait gagné en Lombardie une nouvelle victoire. Eugène s'était attardé à Vienne pour présenter Malborough à l'Empereur et combiner avec lui la conquête de l'Italie et des Pays-Bas. Le général danois Rewentklau, qui commandait les quartiers impériaux établis en avant de Brescia, entre les lacs de Garde et d'Iséo, attendait le retour du prince et l'arrivée des renforts annoncés. Il avait fortifié Calcinato sur la Chiese, où était le centre de ses troupes (9 000 fantassins, 3 000 chevaux), ainsi que Carpenedolo et Montechiaro aux environs de Castiglione. Ces retranchements, joints aux canaux, aux hauteurs et aux fossés dont les postes étaient couverts, en rendaient l'accès très difficile. Vendôme profita de la quiétude de Rewentklau pour l'attaquer à l'improviste.

Calcinato (19 avril).

Dans la nuit du 18 au 19 avril, Vendôme, qui se disait malade [1], quitta Castiglione avec 58 bataillons et 67 escadrons pour arriver, au lever du soleil, au pied des hauteurs occupées par les Impériaux entre Montechiaro et Calcinato, sur la rive gauche de la Chiese.

Les vieilles troupes du prince Eugène savaient se garder ; les Français trouvèrent des gens assez disposés à les bien recevoir, quoiqu'un peu étonnés de leur arrivée.

Au lieu d'attaquer de front une infanterie bien postée, épaulée par une cavalerie entreprenante, Vendôme tourna

1. « Vendôme, instruit de mon départ de Vienne, m'avait devancé à son armée. Il avait fait le malade et pris en présence de tout le monde des remèdes comme s'il l'avait été ; et, quittant tout à coup les tisanes, sa robe de chambre et son bonnet de nuit, il monta à cheval, la nuit du 18 au 19, pour cette superbe expédition. » *Prince Eugène.*

la position de Calcinato, en laissant 200 hommes escarmoucher devant le front, pendant qu'avec 12 bataillons, 2 brigades de cavalerie et 5 régiments de dragons, il allait attaquer au nord Ponte-San-Marco.

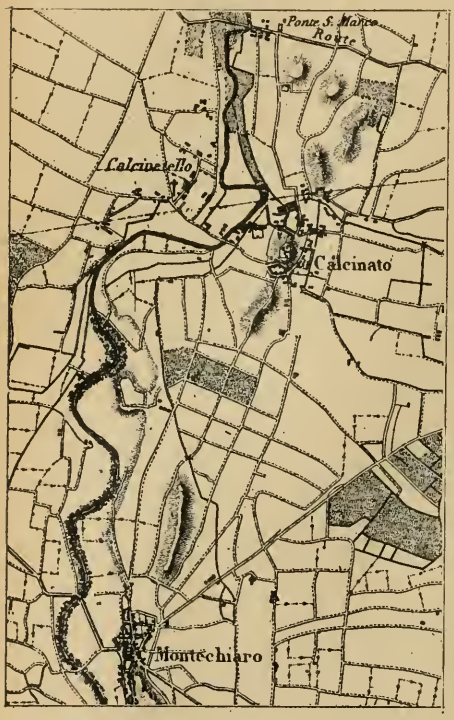


Fig. 39. — *Champ de bataille de Calcinato.*

Chemin faisant, il s'aperçut que ce long détour était inutile et que Rewentklau n'aurait pas le temps de ramener à Calcinato son aile droite, postée à 3 milles de distance sur les hauteurs de Montechiaro, si les Français, qui n'étaient qu'à un demi-mille de Calcinato et des collines dominant le bourg, les attaquaient de suite.

Il forma l'armée sur deux lignes, l'infanterie au centre, la cavalerie aux ailes. Médavy-Grancey commandait l'aile droite de cavalerie, Albergotti l'infanterie, Montgon l'aile gauche. Ces trois lieutenants-généraux étaient secondés par deux maréchaux de camp, Maulévrier et Dillon.

La brigade de Piémont[1], commandée par M. de Fitz-Gérald, avait la droite de l'infanterie; la brigade d'Auvergne[2], le centre; la brigade de Grancey[3], la gauche. Ces trois brigades devaient attaquer de front les hauteurs. Les brigades d'Anjou[4] et de la Marine[5], sous le commandement de Maulévrier, avaient à occuper Calcinato et son faubourg. La brigade de Limousin[6] devait prendre en flanc l'aile gauche ennemie. L'infanterie marcha dans cet ordre, droit devant elle, la baïonnette au bout du fusil, suivie par les dragons de MM. du Héron et des Roseaux. Après avoir supporté sans riposter, à demi-portée du pistolet, la décharge des Impériaux, elle fonça dessus tête baissée, entra dans leurs bataillons et les renversa avec une partie de leur cavalerie. En même temps, la brigade de Limousin, conduite par M. Destouches, exécutait son attaque de flanc, qui acheva la déroute de l'infanterie impériale.

L'aile droite de la cavalerie ennemie faisait belle contenance, quand le comte de Chateaumorand, à la tête de la brigade de cavalerie de M. de Cappy[7], gravit la colline de Montechiaro par un endroit très rude et chargea l'ennemi si inopinément qu'il le mit en déroute.

Murcey et Broglio, en voulant prendre à revers avec quelques escadrons l'aile gauche de Rewentklau, furent vivement chargés par 500 chevaux autrichiens et forcés de se replier sur la brigade du Perche, que Vendôme envoyait à leur secours. Il fit appuyer cette brigade, chargeant en plaine et à la baïonnette la cavalerie ennemie, par quelques escadrons, et cette cavalerie fut chassée jusqu'à Ponte-San-Marco.

1. *Piémont, La Fère, Fitz-Gérald, Angoumois.*
2. *Auvergne, Forez, Ile-de-France, Dillon.*
3. *Grancey, Maulévrier, Soissonnais, Galmoy.*
4. *Anjou, Mirabeau, Bigorre, Vivarais.*
5. *La Marine, Bourgogne, Béarn.*
6. *Limousin, Quercy, Vosges, Miromesnil.*
7. *Colonel-général, Saint-Germain, Beaupré, Cappy.*

Rewentklau tenait encore le bourg de Calcinato et le pont de la Chiese, couverts par des retranchements. Mais, en voyant les deux brigades de Maulévrier s'en approcher, il craignit qu'elles ne coupassent sa ligne de retraite sur Rezzato, Gavardo et Sélo, et il s'empressa de repasser la Chiese. Vendôme envoya Albergotti avec une partie de la cavalerie et quelques bataillons renforcer Murcey et Broglio à Ponte-San-Marco, pour barrer la route aux fuyards de l'aile gauche ennemie; il en fut fait un grand carnage. En même temps, deux bataillons de Grancey occupaient le pont de Calcinato.

La brigade de Vendôme était arrivée la première à Ponte-San-Marco. Entraînée par son brigadier, M. de Sebret, elle passa la Chiese avant que Grancey n'eut occupé le pont de Calcinato et elle faillit être enveloppée par les troupes ennemies déjà passées sur la rive gauche.

Rewentklau laissait sur place 3000 morts, autant de blessés, 3000 prisonniers, 6 canons, 25 drapeaux, 12 étendards et presque tout son bagage. Vendôme n'avait que 800 morts ou blessés, « parce que les ennemis, après le premier choc, ne s'étaient battus qu'en retraite et très faiblement[1] ».

L'arrière-garde française, conduite par le marquis de Bissy, M. de Forsat, lord Galmoy et le comte d'Estrades, arriva trop tard pour concourir à l'action, mais elle fit merveille dans la poursuite.

Rewentklau, en se réfugiant à Salo, le 21, avec les débris de son armée, y trouva le prince Eugène, arrivé de la veille.

« Je ralliai les fuyards, dit le grand capitaine, et je courus à Gavardo pour empêcher Vendôme de m'ôter la communication avec le Trentin d'où j'attendais mes renforts. Vendôme mit à toutes ses marches une célérité étonnante; j'eus bien de la peine à lui échapper; jamais on ne

1. Quincy. Tome V.

m'avait donné autant de besogne. Je parvins cependant à m'emparer de plusieurs postes pour m'assurer du bord de l'Adige. » Du 13 mai au 20 juin, Vendôme, posté sur l'Adige avec 70 bataillons et 40 escadrons, empêcha Eugène de se porter au secours de Victor-Amédée.

A la frontière de l'est, Villars, dès la fin d'avril, était maître du pays entre Rhin et Moselle. Quand, par ses manœuvres habiles, il eut obligé le prince de Bade à repasser le Rhin (1er mai), il put, sur l'ordre de Louis XIV, envoyer Marsin dans les Pays-Bas avec 18 bataillons et 11 escadrons. L'Électeur et Villeroy eurent le tort de ne pas attendre ce renfort avant de livrer bataille à Malborough, qui avait opéré à Tongres sa jonction avec Overkerke et disposait de plus de 80 000 combattants.

La préoccupation de soustraire les grandes places du Brabant, Anvers, Louvain, Namur, Bruxelles surtout, aux entreprises de la coalition avaient ramené les généraux des deux couronnes dans les lignes de la Méhaigne. Leurs 74 bataillons[1] et leurs 128 escadrons étaient rassemblés, le 20 mai, entre Louvain et Tirlemont. Quand ils apprirent que Malborough avait quitté Maëstricht pour marcher vers Namur par la route de Tongres et de Waremme, ils passèrent la grande Gette à Jodoigne pour lui barrer la route et prirent position dans la plaine de Merdop.

Ramillies (23 mai).

Le 23 mai, jour de la Pentecôte, les deux armées étaient en présence, n'ayant entre elles qu'un ruisseau presqu'à sec, affluent de la petite Gette. L'Électeur faisait ses dévotions à Tirlemont. Villeroy mit l'armée en bataille sur deux lignes. La droite, composée de la Maison du Roi et

1. 24 français, 10 espagnols, 5 bavarois, 3 de Cologne, 32 suisses, catalans, wallons, italiens, irlandais.

de 8 brigades de cavalerie et de dragons, vers Taviers sur la Mahaigne, était couverte par le village de Franquenies, entouré de haies, qui furent occupées par 4 bataillons. L'infanterie au centre entre Ramillies et Ofus, l'aile gauche de cavalerie entre Ofus et Autre-Église, derrière un marais impraticable. L'artillerie était répartie sur la lisière des quatre villages qui couvraient le front de bataille, Franquenies, Ramillies, Ofus, Autre-Église.

Malborough jugea du premier coup d'œil que l'aile gauche française était neutralisée et qu'il pouvait dégarnir sa droite, en portant tout son effort contre cette redoutable Maison du Roi qu'il voulait combattre à six contre un. Il étendit son aile gauche de cavalerie jusqu'à la Méhaigne, devant Franquenies; il mit en face de Ramillies, défendu par les gardes françaises, 12 bataillons, soutenus par toute la deuxième ligne d'infanterie; il appuya sa cavalerie de l'aile droite à Fotz-les-Caves. Quatre grosses batteries devaient bombarder d'abord les villages et les rendre intenables. Les Français n'avaient pas de réserve; Malborough en constitua une avec ses meilleures troupes à Jandrouville.

En voyant les dispositions respectives des deux armées, le lieutenant-général de Gassion, fils du héros de Rocroy, dit à Villeroy :

— « *Vous êtes perdu si vous ne changez pas votre ordre de bataille. Dégarnissez votre gauche pour vous opposer à l'ennemi à nombre égal et rapprochez vos lignes. Si vous tardez un moment, il n'y a plus de ressource.* »

Villeroy ne voulut rien entendre et « Malborough attaqua des ennemis, qui étaient rangés en bataille comme s'il les eût disposés lui-même pour les vaincre [1] ».

L'action s'engagea à onze heures par une violente canonnade, qui dura jusqu'à deux heures. Quand Malborough

1. *Voltaire.*

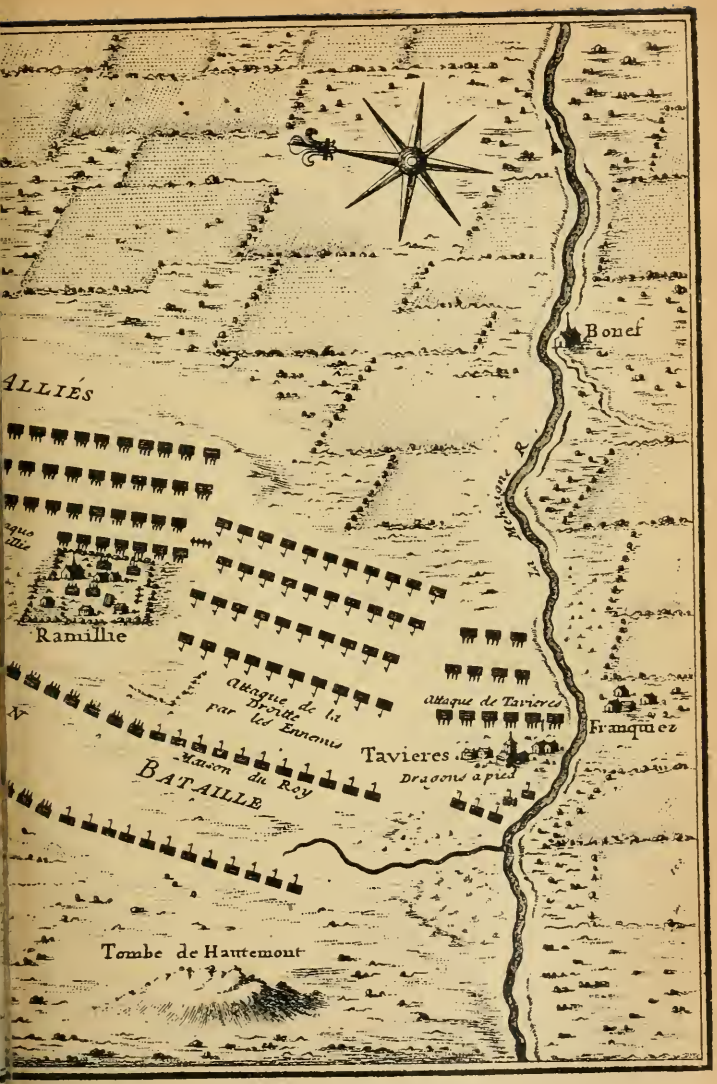
jugea que les villages avaient été suffisamment bombardés, il forma son infanterie en 3 colonnes d'attaque. Celle de droite traversa le ruisseau, le marais et piqua sur Autre-Église, où elle fut deux fois repoussée. Mais ce n'était qu'une feinte; le principal objectif du *Dieu de la coalition* était Ramillies, clef de la position, que 24 gros canons n'avaient cessé de battre. Il ne voulut pas donner le signal de l'attaque générale avant de s'être emparé de Franquenies, de peur que sa colonne du centre ne fût prise en flanc par les 4 bataillons français qui garnissaient les haies de ce village. Il y envoya quelques bataillons et 50 escadrons de l'aile droite, qui n'avait rien à faire, la cavalerie de l'aile gauche française n'ayant pas quitté les bords de son marais infranchissable. Enfin, pour que le coup porté à la Maison du Roi fut irrésistible, il appela de Jandrouville toute sa réserve, « pour la lui jeter dans le flanc quand elle viendrait à la charge ».

L'Électeur ne changea rien aux dispositions de Villeroy; il se contenta de faire mettre pied à terre aux 14 escadrons de dragons qui flanquaient la Maison du Roi dans le vallon de Taviers, près de la tombe d'Hautemont, et de les envoyer soutenir les 4 bataillons de Franquenies.

La Maison du Roi vit de loin l'avalanche; elle l'attendit avec la même fermeté que si la partie eût été égale, et cependant c'était un contre six qu'elle allait combattre. Quand la cavalerie anglaise et hollandaise, formée sur quatre lignes sans intervalles, fut à sa portée, elle la chargea avec sa vigueur habituelle et perça jusqu'à la troisième ligne. Les chevau-légers et les mousquetaires poussèrent jusqu'à la quatrième; mais les escadrons ennemis, en ligne pleine, passèrent dans leurs intervalles pour les prendre en flanc et à revers. Les brigades de cavalerie de deuxième ligne, effrayées du nombre toujours croissant des assaillants, tournèrent bride et se replièrent sur Rosière,

Dheulland Sculp.

Fig. 40. — B


Bonef
ALLIÉS
La Mehaigne R.
Ramillie
Attaque de la Droitte par les Ennemis
Attaque de Tavieres
Franquiez
Tavieres
Dragons a pied
Maison du Roy
BATAILLE
Tombe de Hautemont

e Ramillies.

sans avoir combattu. La Maison du Roi[1] dut se résigner à abandonner les 6 canons qu'elle avait pris et à battre en retraite en combattant, pour se rallier derrière Ramillies.

Malborough put alors faire appuyer par sa réserve l'attaque de Franquenies, s'emparer du village et refouler les défenseurs, fantassins et dragons, dans le ravin de Taviers. Les dragons, au lieu de rejoindre leurs chevaux, qu'ils avaient laissés derrière la tombe d'Hautemont, les laissèrent prendre par l'ennemi. qui n'avait plus que Ramillies à occuper pour s'assurer la victoire. Les Gardes françaises, renforcés par le *régiment du Roi*, y tenaient bon malgré des pertes énormes[2]; tous les assauts dirigés contre eux avaient été repoussés.

Maître de Franquenies, Malborough rabattit tout sa cavalerie sur le flanc droit de Ramillies. Montesquiou, qui y commandait, dut alors l'abandonner pour ne pas être enveloppé. Il dirigea la retraite vers Jodoigne, sous la protection de l'aile gauche de cavalerie, que le marquis de Mézières, désespéré de n'avoir pas pu combattre,, avait habilement disposée sur les hauteurs de Mont-Saint-André. Montesquiou arrêta par des feux de peloton la cava-

1. *Pertes de la Maison du Roi. Gendarmes : tués,* prince Maximilien de Soubise, marquis de Gouffier, enseigne; *blessé,* prince de Rohan, capitaine-lieutenant. *Chevau-légers : blessés,* marquis de Coëtensault, sous-lieutenant, marquis de Pourpris, enseigne, marquis de Sommery, cornette. *Mousquetaires gris : blessés,* marquis de Janson, capitaine-lieutenant; marquis de la Luzerne, enseigne; d'Arifax, cornette; *noirs : morts,* de Saint-Laurent, maréchal des logis; de Beauhostes, Branbuan, brigadiers; de Ménibus, Jodon, Pestel, Becheron, sous-brigadiers; *blessés,* comte de Canillac, sous-lieutenant; de Trébons, enseigne; de la Surière, cornette; Doucet, maréchal des logis; de Peyrelongue, Saint-Léon, Bellet, Bermont, brigadiers ou sous-brigadiers.

2. *Tués :* de Bernières, major; de Bouzoles, de la Garde, d'Orgemont, Maigremont, capitaines; de Lusancy, aide-major; de Mistral, de Ris, de Romilly, lieutenants; de Blouvac, de Mazane, sous-lieutenants; *blessés :* Talon, d'Avejan, de Renansart, lieutenants, Monselus, Mison, de Creil, d'Orival, sous-lieutenants; de Saint-Olon, de Goussonville, de Beaulieu, de Coigny, enseignes.

lerie anglaise qui le poursuivait. Il ne put pas empêcher le *régiment du Roi* de quitter la colonne pour aller chercher ses havre-sacs dans la plaine où il les avait laissés. Les soldats couraient en désordre ; la cavalerie ennemie les enveloppa et en prit 600.

Ce n'était qu'une bataille perdue par l'armée des deux-couronnes. On s'était bravement battu et les pertes étaient à peu près égales, 2 000 ou 3 000 morts ou blessés de chaque côté[1]. La retraite se faisait en assez bon ordre vers Dongelberg, Jodoigne et Autgarden quand une panique folle la tranforma en désastre. Quelques chariots d'artillerie versèrent dans les rues de Jodoigne ; les autres s'arrêtèrent. La cavalerie française suivait le convoi ; elle fit demi-tour et se jeta dans l'infanterie qui venait derrière, quelque peu démoralisée par la fâcheuse aventure du *régiment du Roi*. Un lâche cria :

— « *Sauve qui peut ! nous sommes coupés !* et les soldats se débandèrent en jetant leurs armes.

Malborough, dont les troupes étaient très fatiguées, ne songeait pas à poursuivre ; mais quand il apprit le désordre de Jodoigne, il y envoya la plus grande partie de sa cavalerie et de ses dragons, en les faisant soutenir par 25 bataillons. Les conducteurs avaient coupé les traits de leurs chevaux et s'étaient sauvés ; tout fut pris. La cavalerie anglaise ramena 5 000 prisonniers. L'un d'eux, un grenadier blessé, de martiale attitude, impressionna Malborough en le regardant fixement dans les yeux.

1. *Français, tués :* Lord Clare, maréchal de camp ; le marquis de Bar, M. de Zurlauben, brigadiers ; d'Aubigny, marquis de Courcelles, colonels ; *blessés :* comtes de Horn et d'Egmont, lieutenants-généraux ; baron de Palavaccini, maréchal de camp ; comte d'Hill, brigadier ; marquis de Courcillon, colonel.

Anglo-bataves : prince de Hesse-Cassel ; généraux de Bentivi, de Saint-Pol, Vontcey, de Warfusé. Les Hollandais avouèrent, *tués :* 3 colonels, 2 majors, 9 capitaines, 7 enseignes, 20 sergents, 675 soldats ; *blessés :* 3 colonels, 4 majors, 47 capitaines, 41 enseignes, 67 sergents, 1 550 soldats.

— « *Les Français n'auraient pas perdu la bataille*, dit le général au grenadier, *s'ils avaient eu 50 000 soldats comme vous!*

— *Ils les avaient, Mylord*, répondit le grenadier ; *c'est un général comme vous qu'ils n'avaient pas!*

C'est la conclusion qu'en a tirée l'Histoire. Les résultats de cette défaite stupéfièrent nos ennemis eux-mêmes. L'Électeur et Villeroy avaient tellement perdu la tête qu'ils repassèrent la Dyle sans songer à en défendre le passage. Ils se replièrent sur Bruxelles, l'évacuèrent le 26 mai, et, après avoir franchi la Dender à Alost, ils se réfugièrent sous le canon de Gand. Mais, à la vue de quelques escadrons anglais envoyés en reconnaissance, ils crurent que Malborough arrivait et ils allèrent jusqu'à Lille, abandonnant toutes celles des places des Pays-Bas qui n'étaient pas assez fortes ou assez bien munies pour soutenir un siège en règle. Louvain, Gand, Bruges, Anvers, Courtray, Ostende, Menin, Dendermonde et Ath ne coûtèrent pas un coup de canon aux coalisés.

Louis XIV ouvrit enfin les yeux sur l'incapacité et l'outrecuidance de son vieil ami Villeroy; il le rappela à Versailles où, dans un noble élan de générosité, il lui dit en lui tendant la main :

— « *Monsieur le maréchal, on n'est plus heureux à notre âge!*

Il envoya Chamillard [1] *disloquer* l'armée et répartir l'infanterie dans les places de la Flandre française ou du Hainaut pour « qu'elle s'y rétablît ». Il fallait pourvoir au remplacement des armes, des effets, des tentes et des marmites de campement. Pour que les capitaines pussent

1. « Chamillard, créature de Mme de Maintenon, n'étant ni politique, ni guerrier, ni même homme de finance et jouant cependant le rôle d'un premier ministre, dans l'impuissance où il était de faire des arrangements par lui-même, les recevait de plusieurs mains subalternes. Ce fut une des principales causes des malheurs de la France. » *Voltaire.*

reconstituer leurs compagnies, il fit payer la solde du 23 mai au 1er août comme si l'effectif était au complet. Montesquiou, inspecteur général de l'infanterie, s'assura que les troupes faisaient l'exercice deux fois par semaine; que chaque soldat savait manier ses armes et que les gouverneurs de places fortes assistaient à l'instruction et la dirigeaient.

Malheureusement Louis XIV conserva à l'Électeur son titre de vicaire-général des Pays-Bas et le commandement des armées. Il eut le tort de rappeler Vendôme d'Italie pour le mettre en sous-ordre en Flandre et de le remplacer en Lombardie par le duc d'Orléans, son neveu, qu'il fit accompagner du néfaste Marsin, porteur de ses instructions secrètes en cas de conflit dans la direction des opérations.

EN PIÉMONT.

« Quand je m'aperçus que Vendôme n'était plus à l'armée, raconte le prince Eugène, j'en rendis grâce à Dieu; puis, sans me gêner beaucoup, je trompai les Français, qui gardaient trois passages de l'Adige, et je passai la rivière là où ils ne m'attendaient pas. Je passai ensuite le Tartaro et le Pò; *Vendôme avait emporté avec lui l'amour, le cœur et l'esprit des Français.* »

Depuis le 13 mai, la Feuillade assiégeait Turin avec 100 ingénieurs, une artillerie formidable, 68 bataillons, et 80 escadrons. Il avait fait une circonvallation de près de 5 lieues, sans investir complètement la place sur les deux rives du Pò, si bien que le duc de Savoie en était sorti, le 17 juin, avec 3 000 chevaux, pour battre l'estrade aux environs, préparer des convois de ravitaillement et se porter au-devant de l'armée de secours quand elle lui serait annoncée. Il laissait dans la place le comte de Thaun avec ses Autrichiens et l'infanterie piémontaise, bien

secondée par la milice bourgeoise. La Feuillade eut l'imprudence d'abandonner le siège, dont il laissa la direction au lieutenant-général de Chamarande, et d'en ralentir les travaux pour courir avec 18 bataillons et 50 escadrons après Victor-Amédée, qui se déroba. Il le poursuivit sans l'atteindre et perdit un temps précieux à s'emparer de Chivasso, Asti, Mondovi et Saluces.

Quand, sur l'ordre du Roi, il ramena devant Turin ses troupes exténuées (27 juillet), l'ingénieur en chef Tardif n'avait pas encore réussi à prendre la citadelle, seul côté de l'enceinte qui fut sérieusement attaqué et que M. de la Roche-Annecy défendait pied à pied par le feu, la mine et les sorties. L'infanterie française, qui supportait toutes les fatigues et la plus grande partie des pertes, était découragée. L'artillerie, trop disséminée, couvrait la ville

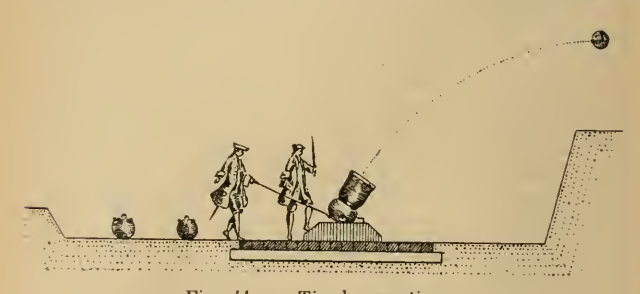


Fig. 41. — Tir du mortier.

de boulets et de bombes sans ralentir le feu de la place, ni diminuer la patriotique énergie de ses défenseurs.

La Feuillade avait fait couronner (5 août) le chemin couvert de la citadelle [1], et le mineur y était attaché; mais

1. Les ingénieurs Desbordes et de Précy furent tués, le 5 août, au couronnement du chemin couvert, avec M. de Segry, major de l'artillerie, et le jeune de Reignac, fils du gouverneur de Brisach. Doncourt, major de *Normandie*, Boussols, Bossey, Effreville, Valory et Gant y furent blessés.

Tardif ne sut pas profiter de cet avantage. L'assaut, vaillamment donné, le 27, à la brèche ouverte[1] à coups de canon par le chevalier de Saint-Perrier, fut repoussé avec de grosses pertes de part et d'autre.

PHILIPPE D'ORLÉANS.

Le lendemain, le duc d'Orléans, précédant son armée, était devant Turin. « Arrivé le 28 de fort bonne heure, écrit-il à Louis XIV, j'employai le reste du jour et tout hier à visiter les travaux, les retranchements et les environs du camp. Depuis la prise du chemin couvert de la citadelle, le travail a peu avancé. Des 9 pièces établies pour battre en brèche il n'en restait que 2 le 27; on en mit hier 2 en batterie et on en promet pour demain quelques autres. On manque d'ingénieurs et d'officiers d'artillerie. Les maladies, la désertion et le siège ont diminué si considérablement l'infanterie qu'on ne peut pas compter sur plus de 150 hommes par bataillon ; on ne trouve plus dans ce qui reste la vivacité et la bonne volonté qui y étaient dans les commencements et dont on aurait grand besoin. Nous tâcherons pourtant, avec du temps et l'infanterie que j'amène, d'assurer la prise de Turin, car je crois le secours difficile. Du côté des montagnes de la rive droite du Pô, toutes les hauteurs sont si bien retranchées que je prends le parti d'y attendre l'ennemi et de les garder avec 46 bataillons que j'y ai fait placer.

« Dans la plaine, entre la Dora riparia et le Pô, les retranchements ne sont pas si bons ; on travaille à les rendre

1. « Une compagnie de grenadiers de *Normandie* se distingua beaucoup dans cette action. Elle était au bas de la brèche de la demi-lune, dans le fossé. Dès qu'elle vit déboucher les ennemis, elle mit la baïonnette au bout du fusil et elle alla les attaquer, bien qu'ils fussent dix contre un. Elle se retira ensuite en très bon ordre sans avoir tiré un seul coup. Le capitaine de cette compagnie (Montalembert) et quelques soldats furent tués. » *Quincy, tome V.*

meilleurs et *les ennemis ne pouvant pas, en même temps, nous donner jalousie par la montagne et par ce côté-là*, il ne sera pas difficile d'y porter beaucoup de troupes.

« *Le pays entre la Doria et la Stura est si étroit qu'ils ne peuvent pas y venir avec toute leur armée, ni même y faire passer un corps qui secoure la place.*

« S'ils viennent à Moncalieri, qui est le seul côté du Pò d'un accès facile, et s'ils se mettent à portée de pouvoir être attaqués, je suis persuadé que *le parti le plus sûr est de leur donner un combat et qu'on peut aller à eux sans interrompre le siège*, au hasard pourtant, lorsqu'on aura dégarni tous les postes pour mettre les troupes ensemble, qu'ils n'introduisent un secours dans la place. »

Fig. 42. — *Philippe d'Orléans.*

Voilà qui établit nettement ce que pensait le duc d'Orléans et ce qu'il voulait faire en prenant le commandement des 60 000 Français [1] réunis devant Turin.

1. 62 régiments d'infanterie en 97 bataillons : *Piémont, Normandie, La Marine, La Reine, Auvergne, les Vaisseaux, Dauphin, Flandre, Touraine, Berry, Lyonnais, Bretagne, Bourgogne, Perche, Royal-Comtois, Cambrésis, Périgord, Rouergue, Royal-la-Marine, Gassion, Beauce, Anjou, La Fère, Angoumois, La Fare, Vendôme, Beauvaisis, Gatinais, Orléanais, Bugey, La Marche, Hainaut, Tournaisis, Brie, Quercy, la Sarre, Bresse, La Feuillade, Galmoyo, Fitz-Gérald, Dillon, Berwick, Bourk, Miromesnil, Durfort, Bassigny, Louvigny* (français), *Louvigny* (espagnol), *Croy, Damas, Tessé, Montmorency, Besançon, Marcilly, Menou, Tarnaut, Froulay, Châteauneuf,*

La Feuillade voulait d'abord prendre Turin. Il fit, le 30, sous les yeux du duc d'Orléans, donner l'assaut à la demi-lune par tous les grenadiers de l'armée. Deux mines éclatèrent dans le fossé au moment où ils y étaient rassemblés; 300 sautèrent, les autres s'enfuirent épouvantés.

Ce fâcheux échec n'interrompit pas les travaux; dans la même nuit, le chemin couvert de la citadelle fut réoccupé. On battit en brèche la demi-lune et le bastion Saint-

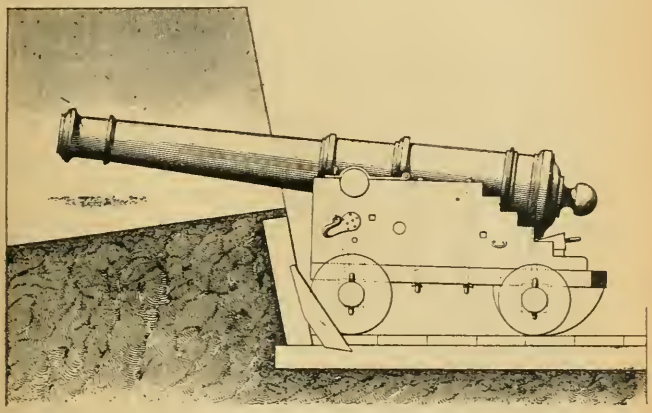


Fig. 43. — *Canon sur affût de siège* [1].

Maurice, et l'on continua le bombardement de la ville.

Eugène avait fait sa jonction avec Victor-Amédée, le 28 août, à Carmagnola. Les deux cousins passèrent le Pô

Cordes, Sanzey, Vaudreuil, Bavarois (1 bataillon). *Fusiliers de montagne* (200 hommes). Vingt-sept régiments de cavalerie (108 escadrons) en 11 brigades, commandées par Chateaumorand (*Colonel-général, Bissy, Saint-Germain*), Simiane (*Dauphin Simiane*), Bonneval (*La Bretauche, La Vaupalière, Cuirassiers du Roi*); Bonnelle (*Royal-Roussillon, Sully, Cherisy*), Bouzols (*Bertillac, Bouzols, Marcillac*); Kercado (*Dauphin-Etranger, Marteville, Villeroy*); Rouvray (carabiniers); Coulange (*Anjou, Coulange*); Saint-Micaud (*Figueroa, Bourbon*). de Cardenas (*Brabant, Flandre*); Uzès (commissaire général, *d'Eslainvillers, Uzès*).

1. Général Favé.

à la tête de 35000 Autrichiens, Prussiens, Danois, Saxons, Palatins et Piémontais, pour tourner, au sud-est, la circonvallation et s'établir au château de Pianezza, sur la Dora. En y arrivant, le 5 septembre, l'armée impériale surprit un convoi de 800 mulets, chargés de poudre, d'armes et de farine, envoyé de Suze aux assiégeants sous l'escorte du régiment de *Chatillon*. 200 mulets seulement arrivèrent au camp ; les autres furent pris dans Pianezza, qui se rendit au premier coup de canon.

Après avoir longuement examiné les deux camps français, séparés par la Dora, et reconnu que les hauteurs retranchées de la rive droite du Pò étaient inexpugnables, Eugène résolut de secourir au plus tôt Turin, où l'on manquait de poudre et de vivres, en livrant bataille au duc d'Orléans. Mais il fit tout le contraire de ce que celui-ci avait prévu. Il opposa dans la montagne à Albergotti le comte de Santena, escortant avec 9000 Piémontais, presque tous miliciens, un gros convoi qu'il devait faire entrer dans Turin, si Albergotti quittait ses positions pour prendre part à la bataille livrée sur la rive gauche, au N.-O. de Turin, entre Pianezza et la Vénerie royale. C'est dans l'étroit espace compris entre la Dora et la Stura, où il n'y avait que 8000 Français derrière des retranchements dont le parapet ne montait qu'au genou, qu'Eugène résolut de lancer ses 35000 hommes.

A l'annonce de cette attaque tout devint désordre et confusion dans les deux camps français. Un conseil de guerre [1], hâtivement rassemblé, décida, à l'instigation de Marsin, exécuteur inintelligent des ordres de Louis XIV, qu'on resterait dans les lignes pour y recevoir le choc de l'ennemi. Le duc d'Orléans eut beau dire avec Albergotti [2] :

1. Présidé par le duc d'Orléans et composé des lieutenants-généraux de Chamarande, Albergotti, de Saint-Frémont, Lord Galmoy, de Vibraye, d'Areines, d'Estaing, de Murcey.

2. « *L'armée du Roi étant composée de 108 escadrons et 97 batail-*

— « *Les lignes sont trop étendues pour être bien gardées. Pendant qu'on veillera à un endroit, l'ennemi passera à un autre et, un point forcé, tout sera forcé. Le mal sera alors sans remède !*

— *Si les ennemis donnent la bataille*, répondit Marsin, *on la soutiendra mieux derrière de bonnes lignes de fortification qu'en rase campagne: d'ailleurs le Roi défend de lever le siège.*

Ordre du roi, il fallait obéir à Marsin ! A la même heure cependant, Louis XIV écrivait à son neveu qu'il lui laissait toute liberté d'action; mais, quand la lettre arriva, la bataille était perdue et l'Italie avec elle.

Eugène prépara cette bataille en tacticien consommé. Il avait envoyé, la veille, par écrit à tous les généraux des instructions précises, qui pourraient, aujourd'hui encore, servir de modèle aux commandants d'armée [1].

lons, il me paraît que 100 escadrons ensemble pourraient observer les ennemis avec 40 bataillons à portée du siège et des lignes, et 57 bataillons et 8 escadrons pour continuer le siège et garder les avenues les plus exposées au secours et du côté où l'armée ne serait pas ». Déclaration écrite d'Albergotti.

I. « *L'infanterie marchera sans battre du tambour et fera l'avant-garde.*

II. « *Les bataillons de la première ligne seront commandés par un colonel; ceux de la seconde par un lieutenant-colonel. Tous seront prêts à la pointe du jour.*

III. « *L'infanterie marchera sur 8 colonnes; quatre colonnes formeront la première ligne et quatre la seconde. Ces 8 colonnes marcheront à côté les unes des autres; la première colonne à la gauche, sous le sergent général Verhagen, longera la Stura; les sept autres à la droite, l'une à côté de l'autre, observant que l'artillerie, qui sera distribuée en plusieurs brigades, puisse marcher entre les colonnes.*

IV. « *L'infanterie marchera dans cet ordre jusqu'à la plaine et fera halte à portée de canon des retranchements français.*

V. « *Les 4 colonnes de la première ligne se formeront à la gauche, afin que les Prussiens puissent serrer jusqu'à la Stura; les autres s'étendront à droite autant qu'il sera possible.*

VI. « *On laissera un intervalle de 20 à 30 pas entre les bataillons pour faire place à l'artillerie.*

VII. « *Mêmes prescriptions pour la deuxième ligne, mais avec de*

On se préparait dans Turin à prendre part à la bataille. Thaun laisserait la ville à la garde de son gouverneur, le marquis de Carail, disposant de 8 bataillons de milice, et la citadelle au brave la Roche-Annecy. Lui, avec 400 grenadiers, 12 bataillons, 500 chevaux et 6 canons, guetterait l'occasion de s'élancer dans les tranchées au-devant du secours.

Philippe d'Orléans et Marsin employèrent la nuit du 6 au 7 à rassembler des troupes entre la Dora et la Stura, depuis le château fortifié de Lucento, où ils avaient leur quartier général près des trois ponts de communication, jusqu'aux abords d'Altessano, au S.-E. de la Vénerie royale.

On traça depuis Lucento, point d'appui de gauche, jusqu'à la Stura, en avant de la contrevallation, une tranchée continue de 1 800 toises, flanquée de batteries, couverte à ses extrémités par des redans garnis de gros canons ; il y en avait 45 devant Lucento. A l'abri des parapets, à peine ébauchés, bivouaquaient sur une seule ligne 17 bataillons de l'armée de Lombardie, renforcés par les brigades Perche, Anjou, Bretagne et par *Bourgogne*. Derrière cette infanterie, 65 escadrons, dont l'effectif était fort réduit

plus grands intervalles, afin qu'en cas de confusion, les bataillons de la première ligne puissent se rallier derrière ceux de la deuxième La deuxième ligne marchera à 3 ou 400 pas de distance de la première, en se réglant sur ses mouvements et en veillant à ce qu'aucun soldat ne tire sans l'ordre des officiers.

VIII. « *Lorsqu'on aura forcé le retranchement, la première ligne se formera et se postera, en attendant de nouveaux ordres. Elle fera aussitôt des passages et des ouvertures pour la cavalerie qui, dans sa marche, se conformera aux prescriptions données à l'infanterie, avec cette différence que la première ligne formera 6 colonnes et la deuxième autant qu'elle aura de brigades. Les intervalles seront un peu plus grands que ceux de l'infanterie, par la raison ci-dessus marquée. Les hussards précéderont les troupes et agiront selon l'ordre qu'ils recevront.*

IX. « *Le reste de l'artillerie marchera derrière l'infanterie. Les bagages resteront derrière l'aile gauche, en attendant de nouveaux ordres.* »

par les marches et les combats de cette rude campagne, formaient la deuxième ligne.

La Feuillade s'obstina, par jalousie contre le duc d'Orléans et par sotte présomption, à maintenir ses bataillons dans les tranchées et dans la circonvallation de la rive gauche du Pò, pour continuer pendant la bataille le bombardement de la ville et le siège de la citadelle. Il ne voulut pas rappeler des hauteurs de la rive droite un seul des 46 bataillons d'Albergotti.

C'était donc 9000 combattants et 39 canons que Philippe opposait à 63 bataillons, 99 escadrons et 50 canons.

Bataille de Turin (7 septembre).

A la pointe du jour, les 8 colonnes d'infanterie quittèrent leur camp de la Vénerie royale pour marcher aux Français. A l'aile droite, le jeune prince de Saxe-Gotha, assisté des généraux Kenigsech, Harach et Bonneval [1], avec les Autrichiens et les Saxons, longeait la Dora; il avait Lucento et ses redoutes pour objectifs. Le feld-maréchal de Rebender, avec les Palatins, les Souabes et les Piémontais, était au centre. Alexandre de Wurtemberg, à l'aile gauche, longeait la Stura; son infanterie se composait de 8000 Prussiens en deux brigades (Hagen et Sillen), commandées par le prince d'Anhalt.

L'artillerie marchait dans l'intervalle des colonnes avec tout ce qu'il fallait pour la bien servir.

La cavalerie, commandée par le prince de Darmstadt, le

1. « J'eus beaucoup d'obligation dans cette affaire à deux Français, Bonneval et Langallerie, mauvaises têtes, qui finirent bien mal, mais que j'aimais beaucoup alors par leur valeur et leur esprit. J'avais du crédit chez l'Empereur Joseph, qui les avait pris comme généraux à son service. C'est dommage qu'ils aient ainsi tourné; ils faisaient les esprits forts, qui sont presque toujours des esprits faibles. » *Prince Eugène.*

marquis Visconti, le comte Rocavioni et le baron Krichbaum, suivait l'infanterie. Langallerie commandait la réserve. L'armée s'arrêta près d'Altessano, et les deux princes de Savoie montèrent sur une hauteur pour arrêter le plan d'attaque d'après l'inspection du terrain.

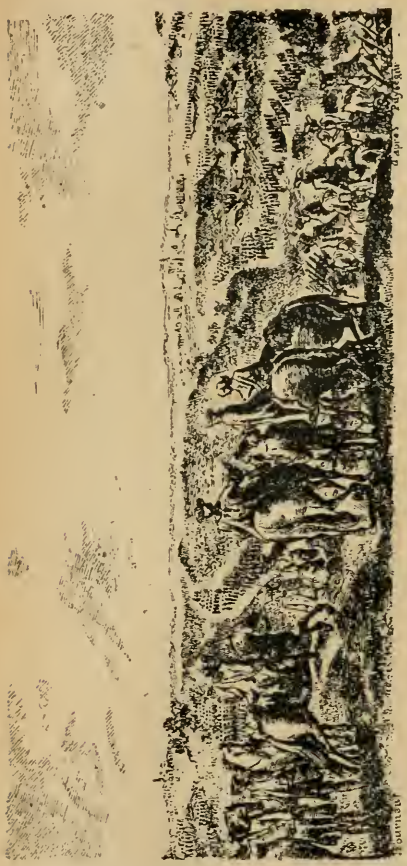


Fig. 44. — *Les 8 colonnes du Prince Eugène.*

— « *Ces gens-là, mon cousin, sont à demi battus !* » dit Eugène à Victor-Amédée, en promenant sa longue-vue des hauteurs des Capucins jusqu'aux redoutes avancées.

Le duc d'Orléans s'était promis cependant de vendre chèrement sa vie s'il était battu, c'est-à-dire si les ordres qu'il avait expédiés à la Feuillade et à Albergotti n'étaient pas exécutés. Au premier, c'était de lui envoyer toutes ses troupes disponibles par les ponts de Lucento; au second, de ne laisser sur les hauteurs des

Capucins, sous le commandement d'Areines, que les bataillons indispensables à la garde des retranchements et de *marcher au canon* avec les autres troupes.

Il confia au meilleur de ses lieutenants-généraux, Saint-Frémont, le commandement de l'aile gauche et surtout la défense de Lucento, *clef de la position*; celle des redoutes et des batteries qui entouraient le château au comte d'Estaing; l'aile droite était appuyée à la Stura. Il se réserva le centre, sans pouvoir, malheureusement, se débarrasser de Marsin et de ses conseils. Celui-ci montrait d'ailleurs la plus grande bravoure, bien qu'il eût le pressentiment de son heure dernière.

Le combat commença par une violente canonnade. « Toute notre artillerie, dit Eugène, donna un *coup d'archet* terrible! » Mais, alors que le canon français faisait de larges trouées dans les colonnes ennemies pendant leur déploiement, les boulets allemands se perdaient dans la terre fraîchement remuée des retranchements, sans faire de mal à personne.

A onze heures, tous les grenadiers des coalisés, groupés en 6 détachements, se détachèrent du front de bataille pour engager l'action. Ils furent si rudement reçus qu'ils se replièrent en grand désordre sur les bataillons de première ligne. L'infanterie prussienne s'élança à leur secours; canonnée et fusillée à bout portant, prise en flanc par les *carabiniers*[1] de Rouvray, elle dut opérer sa retraite.

L'aile gauche ennemie aurait été complètement battue si Eugène n'avait pas envoyé successivement à son secours les 5 régiments impériaux de la brigade de Wurtemberg, le contingent palatin de Rebender et les Saxons du prince de Gotha. Qu'à ce moment Albergotti eût exécuté l'ordre

1. Sur cinq brigades de carabiniers, Achy, Aubeterre, du Rozel, Resigny, Rouvray, les trois premières étaient à l'armée des Pays-Bas, les deux autres devant Turin sous le commandement du marquis de Rouvray.

pressant du général en chef de passer le Pô, Eugène eût été cruellement puni de son audacieuse entreprise et la moitié de ses 30 000 hommes aurait été culbutée dans la Stura. Mais la Feuillade défendit formellement à Albergotti de quitter les Capucins, menacés, croyait-il, par les miliciens et les paysans armés de M. de Santena. Lui-même se plaça en avant des ponts de la Dora pour faire rebrousser chemin aux troupes de siège qui, sous la conduite des aides de camp du duc d'Orléans et de Marsin, accouraient à leur secours.

L'action par le feu était engagée sur toute la ligne et, pendant une demi-heure, les deux armées n'étaient séparées que par un nuage de soufre et de fumée.

— « *Vaincre ou mourir!* » dit Eugène à Anhalt, qui rallie ses Prussiens pour la troisième fois, et tous deux, les éperons au flanc de leurs chevaux, piquent sur les retranchements, défendus par *la Marine* et le brigadier le Guerchois, son colonel. Les soldats suivent sous une grêle de balles et de grenades. Eugène roule dans le fossé sous son cheval éventré par un boulet; on le croit mort et on le dégage pour l'emporter. Comme à Cassano, il se relève, couvert de sang, ramasse son épée et dit :

— « *Ce n'est rien, enfants; ce n'est qu'un cheval tué! A l'assaut!*

Généraux et officiers grimpent avec lui. Les soldats de *la Marine*, réduits de moitié, n'ayant plus de balles ni de grenades, reculent, à leur tour, le long de la Stura, jusqu'au vieux parc. Philippe accourt avec ses 10 régiments de dragons, qui ont mis pied à terre[1]; il rallie les brigades de Bretagne et du Perche, qui ont plié avec *la Marine*[2], et il appuie la cavalerie, qui a sauté les tran-

1. Les chevaux furent, comme à Ramillies, pris par l'ennemi et servirent à remonter la cavalerie du duc de Savoie.

2. L'effectif du régiment fut réduit à 725 hommes; beaucoup d'officiers y furent tués ou blessés; on n'en connaît que les capitaines de Bonnaud et de Gondon.

chées pour charger désespérément les 11 bataillons prussiens victorieux. De tout temps, on voit la cavalerie de France se dévouer pour sauver l'infanterie.

Après avoir conquis les retranchements qui bordent la Stura, Eugène les a fait occuper par le régiment de Starhemberg, qui a retourné 3 canons contre les Français. Les cuirassiers de Neuburg et de Palfy traversent la tranchée « *qui ne monte qu'au genou* », et chargent les carabiniers qui, soutenus par toute l'aile droite de cavalerie, sabrent les vaillants bataillons du prince d'Anhalt. Les escadrons ennemis[1] reculent, puis s'enfuient en grand désordre, poursuivis, l'épée dans les reins, jusqu'aux retranchements. Mais le régiment de Starhemberg y est posté; son feu de mousqueterie, et surtout les 3 canons, arrêtent la cavalerie française. Marsin, mortellement frappé, est fait prisonnier. Philippe, qui a reçu déjà deux blessures malgré son armure de Milan, a le poignet cassé par une balle; il faut l'emporter à Lucento.

Depuis deux heures, au centre et à gauche l'infanterie française a fait bonne contenance. Les 10 bataillons palatins de Rebender ont été trois fois repoussés et tous les efforts des Saxons de Gotha et de Memmingen ont échoué devant les redoutes de Lucento. La cavalerie de Saint-Frémont, inopinément sortie des lignes, les a pris en flanc et il y a eu de ce côté une grande *tuerie*. Mais la ligne est trop étendue pour le peu de monde qui la défend encore. Victor-Amédée profite de la trouée qui s'est faite au centre; il y pénètre à la tête de 3 escadrons piémon-

1. *Aile droite :* Hussards (2 escadrons) : 11 escadrons de Savoie, Fels, Vehlen; 8 de cuirassiers; 6 hollandais; 4 de Glochelsberg et de Rocavioni : 10 de Sinzendorf, Vaubonne, Falkenstein; 6 palatins: 8 d'Haisselt et de Bremer. *Aile gauche :* 4 escadrons de Piémont-Royal, 2 des gardes de Victor-Amédée, 4 de Visconti, 4 de Savoie-Piémont, 4 de Pfefferkorn; dragons de Victor-Amédée, de Piémont, Martini, de Resing, d'Herbevillé, de Palfy. *Archives du Dépôt de la guerre.*

tais et traverse le champ de bataille, jonché de 6000 cadavres, pour rejoindre son cousin.

Eugène, maître des redoutes de la Stura, écrase la dernière résistance du comte d'Estaing par le feu de son artillerie et les charges de ses cuirassiers [1].

Thaun, sorti de Turin où il n'y a plus de poudre, vient avec sa garnison [2] saluer les libérateurs. La bataille est perdue par les Français. Ils ont combattu cinq heures un contre trois; ils ont défendu leurs lignes jusqu'à la dernière cartouche et jamais, dans aucune victoire, leur cavalerie et leur infanterie n'ont montré plus de ténacité et d'héroïsme.

De son carrosse, où il continue à suivre les cruelles péripéties de cette journée, Philippe donne, à six heures, l'ordre de lever le siège et d'opérer la retraite sur Moncalieri. Elle sera couverte par l'aile gauche, quand Saint-Frémont aura retiré ses 35 canons des redoutes de Lucento et qu'il aura fait sauter les ponts de la Dora. L'armée se repliera en bon ordre sur Casale ou sur Alexandrie. Les 46 bataillons intacts d'Albergotti [3] couvriront cette marche et, dès le lendemain, on aura derrière soi la Lombardie, ses

1. « Mon aile droite fut repoussée d'abord, parce qu'elle ne put attaquer aussitôt que la gauche. Anhalt raccommoda tout avec sa brave infanterie prussienne, et moi à la tête de quelques escadrons. Pendant une heure et demie, on eut quelques avantages de part et d'autre; on tuait, mais on ne se battait pas. On parvint à sauter dans les retranchements des Français, mais on se débanda en poursuivant. Trois canons, bien postés, arrêtèrent les carabiniers qui, sans cela, auraient bien maltraité mes cuirassiers et peut-être mon infanterie. » *Prince Eugène.*

2. Réduite de 11 500 à 3 182 combattants. Elle avait tiré 75 000 coups de canon, 80 000 coups de pierrier, et lancé 6000 bombes.

3. « Je ne sais ce qui serait arrivé si Albergotti n'avait fait la sottise de *rester spectateur* sur la hauteur des Capucins avec 40 bataillons. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la *bataille la plus disputée que j'aie vue* aurait duré encore plus longtemps. Du reste, ne pouvant m'attendre à cette bêtise, j'avais des troupes disposées pour le prendre en flanc, s'il avait voulu descendre jusqu'à moi. » *Prince Eugène.*

places fortes et ses rivières. Il sera facile d'en disputer le passage, si le prince Eugène veut sortir du cul-de-sac de Turin où il est acculé, entre les Alpes, gardées par les garnisons de la Savoie et du Dauphiné, et l'armée du duc d'Orléans, très supérieure à la sienne. Qu'il recommence la bataille et l'on prendra une revanche éclatante; c'est le triomphateur d'aujourd'hui qui sera le vaincu de demain. Mais la Destinée s'acharne sur Philippe d'Orléans et sur sa malheureuse armée. Au moment où l'avant-garde va atteindre Moncalieri, Arcines, le sauveur de Crémone, vient dire, sur le témoignage d'un officier inconnu, que Moncalieri est occupé par les Piémontais, que le régiment de la Croix-Blanche en défend le pont et que, si le prince Eugène survient avant qu'on l'ait franchi, toute l'armée sera jetée dans le Pô!

— « *Il n'y a d'autre direction à prendre*, conclut Arcines, *que celle de Pignerol, où nous trouverons des magasins, des vivres, des munitions* [1].

Tous les généraux qui entourent le duc d'Orléans appuient cet avis funeste et Philippe se laisse arracher l'ordre de battre en retraite sur Pignerol. C'est l'abandon de Naples, de la Lombardie et du Piémont, de cette séduisante Italie que, depuis Charlemagne, les Français ont arrosée de leur sang généreux, qu'ils ont tant de fois conquise et toujours reperdue!

MÉDAVY-GRANCEY.

Deux jours après la bataille de Turin, Médavy-Grancey battait le landgrave de Hesse, qui lui était opposé sur le

1. Il n'y avait rien de tout cela à Pignerol et l'armée, manquant de pain, acheva de s'y démoraliser. Les Vaudois, descendus de leurs montagnes, firent une guerre impitoyable aux soldats de Louis XIV, leur persécuteur détesté.

Mincio. Médavy se disposait à reprendre Goito[1], tombé au pouvoir des Impériaux, quand il apprit que, depuis le 1er septembre, ils assiégeaient Castiglione, petite place située près de Calcinato, au pied des contreforts qui longent, au N.-E., la vaste plaine de Solférino. A la tête de 25 bataillons[2] et de 30 escadrons[3], il marcha de Goito sur Castiglione par Cerlungo et Curdizzolo. Le 9 au matin, son avant-garde se heurtait dans la plaine, fort rase, de Médole à la cavalerie allemande.

Le Landgrave se portait à la rencontre des Français avec 22 bataillons et 3 500 chevaux.

Castiglione (9 septembre).

« D'abord que j'eus passé le défilé de Curdizzolo, dit Médavy dans son rapport au Roi, je fis tirer 12 coups de canon pour avertir le gouverneur de Castiglione que je venais à son secours. Je trouvai 500 chevaux des ennemis qui étaient venus reconnaître ma marche. Je les fis *pousser* par les gardes qui étaient à la tête de l'armée ; après quoi, je m'avançai jusqu'au mont Medolano pour reconnaître si les ennemis venaient au-devant de nous. Je vis reluire les armes de l'infanterie qui descendait dans la plaine. Comme cette plaine est assez grande pour contenir une plus grosse armée que celle de V. M., je fus un quart d'heure sur cette butte à examiner les ennemis, afin de

1. « Le landgrave de Hesse s'étant approché de Goito avec quelques canons, le gouverneur se rendit sans attendre qu'il y eût aucune brèche ni tranchée ouverte. Je l'ai fait mettre en prison. » *Lettre de Médavy-Grancey au Roi.*

2. Des régiments *Grancey, Soissonnais, Ponthieu, Médoc, Forez, Beaujolais, Vogüé, Ile de France, Limousin, Bigorre, Despigny, Dauphiné, Dutronc.*

3. Des régiments de cavalerie *Autichamp, Rennepont, Harcourt, du Luc, Melun Montgon, Magnières, Souscarrière;* des dragons, *La Reine, Vérac, Forbin, Grammont, Chartres,* et 6 escadrons espagnols.

m'étendre vers ma droite ou vers ma gauche suivant les dispositions que je leur verrai prendre. J'avais fort envie que votre armée arrivât la première au mont Medolano, où je pouvais mettre 12 canons en batterie, qui auraient fort incommodé les ennemis; mais ils en étaient déjà à portée de mousquet et ils y arrivaient avant nous.

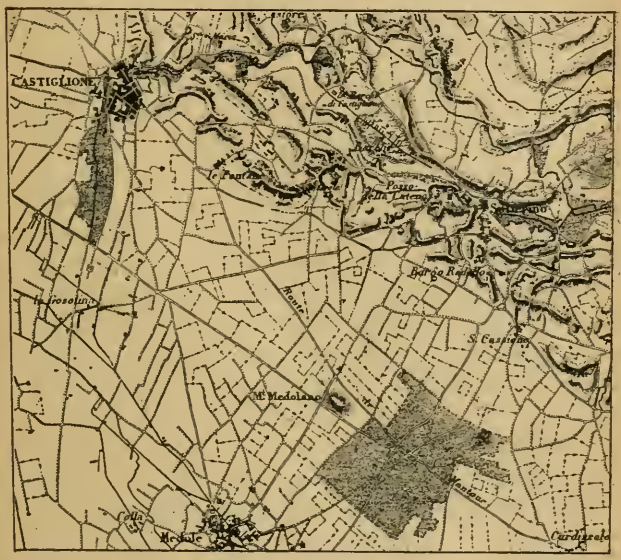


Fig. 45. — *Champ de bataille de Castiglione.*

« J'arrêtai donc les troupes hors de portée du mont Medolano, pour que cette butte devînt inutile à l'ennemi, et je les formai en bataille. Ma droite tirait du côté de Solférino, ma gauche du côté de Médole, sans s'y appuyer, car je n'avais pas assez de monde pour garnir l'intervalle de cinq milles entre ces deux villages. L'ennemi avait le même désavantage.

« Les deux armées furent bientôt à portée de mousquet et si bien rangées en bataille, à 4 escadrons près, qui débordaient ma droite, que nous n'aurions pas pu nous mieux placer si nous avions agi de concert. J'envoyai Dillon commander l'aile gauche de cavalerie, Saint-Pater l'aile droite, et Toralba l'infanterie du centre. Le prince de Malfetti conduisait la réserve, composée des deux bataillons espagnols (*Malfetti* et *Bradamante*) et de 200 chevaux sous M. de Faucaucourt.

L'action s'engagea à notre extrême droite. Les 4 escadrons, entremêlés d'infanterie, qui nous débordaient attaquèrent *La Reine-cavalerie*. Ce régiment soutint d'abord le choc avec fermeté, favorisé par quelques compagnies de grenadiers que j'avais mises entre ses escadrons, mais il dut plier sous le nombre. Ce désordre fut bientôt réparé par la réserve ; elle repoussa les escadrons hessois qui avaient enfoncé les nôtres et renversa la seconde ligne des ennemis. Pendant ce temps, la cavalerie de Dillon battait leur aile droite et la pressait si vivement qu'il la menait jusqu'à la montagne. L'infanterie du centre en faisait autant.

« Ma seconde ligne n'eût pas pris part à l'affaire, si la brigade espagnole qui était à la droite de l'infanterie n'eût plié en abandonnant le canon. Le régiment des *Vosges* [1], le seul français de cette brigade, ne se rompit jamais malgré le mauvais exemple. Cerberet, qui commandait les brigades du Forez et de Bigorre, culbuta les Impériaux, reprit notre canon et s'empara du leur. »

Après cela, il ne fut plus question que de poursuivre l'ennemi, qui fuyait en désordre, sans se défendre, pour repasser le Mincio à Ponti-Castelli et se réfugier à Vérone. 2000 Allemands tués ou blessés restèrent sur ce premier *champ de bataille de Solférino* ; 2500 étaient prisonniers.

1. Son colonel, de Rouville, se distingua en cette occasion et fut blessé dangereusement.

Les trophées de la journée[1] furent 33 drapeaux ou étendards, 14 canons, toutes les munitions, tout le bagage. Médavy n'avait sacrifié que 100 hommes pour rejeter l'armée du Landgrave dans le Tyrol et la réduire à l'impuissance jusqu'à la fin de la campagne.

Le 14 septembre, il s'apprêtait à passer le Pò à Guastalla pour rejoindre le duc d'Orléans, quand il apprit par un courrier du prince de Vaudemont le désastre de Turin et la retraite sur Pignerol.

Le 28 octobre, il prit ses quartiers d'hiver à Mantoue, Crémone, Modène, Guastalla, Brescia, Milan et Casal.

Il attendit jusqu'en 1724 le bâton de maréchal qu'il avait gagné à Castiglione.

Eugène et Victor-Amédée firent, le 24 septembre, une entrée triomphale à Milan, abandonné par le prince de Vaudemont, et bloquèrent le château, où deux bataillons de *Bigorre* et des *Vosges* étaient restés. Pavie leur ouvrit ses portes le 2 octobre, Alexandrie le 21, Modène le 20 novembre, Casal le 6 décembre. Les autres garnisons de la Lombardie étaient étroitement investies.

1. Médavy cite comme s'étant particulièrement distingués les maréchaux de camp de Toralba (espagnol), de Saint-Pater et Dillon ; le major général de la Javellière; les brigadiers de cavalerie de Gonzague (espagnol), Duboscq, d'Imécourt, de Courtades et du Tronc; le brigadier d'infanterie Destouches; les colonels de Philippe, de Villaines, de Seuil, de Cerberet, de Lutau (*Beaujolais*); le comte de Bessé, lieutenant-colonel de *Rennepont* ; les commandants d'escadron de Melun, de Magnières, de Souscarrière; le major de Marignan, maréchal des logis de la cavalerie.

« Cette bataille, écrit Médavy au Roi, est la neuvième où j'ai été pour le service de V. M.; mais c'est la première relation que j'ai faite. Aussi j'espère que V. M. me pardonnera si je ne m'explique pas aussi bien que je le voudrais. »

« Ce fut un étrange contraste avec Turin, un grand renouvellement de douleur sur la retraite en France au lieu de l'avoir faite en Italie. Médavy en fut fait sur le champ chevalier de l'ordre, Saint-Pater et Dillon lieutenants-généraux; Grancey, son frère, qui avait apporté la nouvelle, maréchal de camp et Cerberet, qui apporta le détail, brigadier. » *Saint-Simon.*

BERWICK EN ESPAGNE.

Nous avons laissé le maréchal de Berwick opérer en Espagne contre l'armée anglo-portugaise de lord Galloway et du marquis de las Minas, qui avaient réussi à s'emparer de Madrid (25 juin) et à y proclamer l'archiduc sous le nom de Charles III. Berwick a raconté dans ses précieux mémoires comment il refoula les envahisseurs jusqu'en Portugal et rendit à Philippe V Madrid (4 août) et la plus grande partie de l'Espagne, pendant que Villeroy et la Feuillade perdaient les Pays-Bas et l'Italie. « Les fautes grossières que commirent les généraux de l'archiduc, jointes à la fidélité sans exemple des Castillans, nous donnèrent le temps et les moyens de reprendre le dessus et de rechasser les ennemis hors de la Castille. Les deux armées firent, pour ainsi dire, le tour de l'Espagne ; elles commencèrent la campagne près de Badajoz et, après s'être promenées au travers des deux Castilles, elles la finirent aux royaumes de Valence et de Murcie, à 50 lieues de là. Nous fîmes 80 camps et, quoique tout se passât sans action générale, nous en tirâmes autant d'avantage que si l'on eût gagné une bataille, car nous fîmes 10 000 prisonniers. Nous fûmes les seuls qui eûmes le bonheur de nous relever de notre perte. »

Berwick ne s'en tint pas là; il fit, l'année suivante, oublier par une éclatante victoire les tristesses de cette sombre année 1706.

CHAPITRE V

D'ALMANZA A MALPLAQUET

(1707-1709)

1707. Berwick ; Almanza (25 avril). — Villars en Allemagne ; Bühl (23 mai). — Invasion de la Provence. Défense de Toulon. Tessé. — Prise de Lérida (12 octobre). — Vendôme au camp de Gembloux. — 1708. Le duc de Bourgogne. Audenarde (11 juillet). — Défense de Lille. Boufflers. — Campagne de 1709. Harcourt ; Rumersheim (26 août). — Frontière du Nord. Malplaquet (11 septembre).

1707. BERWICK.

1707 fut pour le vieux roi humilié et vaincu, pour son royaume épuisé, pour ses alliés découragés, une année de répit et d'espérance. Obligé d'abandonner la Lombardie, il voulut au moins conserver les 20000 soldats aguerris qui y tenaient garnison, et il chargea le prince de Vaudemont de négocier leur retour à Suze avec armes et bagages (17 mars). Médavy les conduisit en Dauphiné, réorganisa les régiments, compléta leurs effectifs avec des miliciens qu'il se hâta d'instruire, et il présenta au maréchal de Tessé, chargé de la défense des Alpes, une belle armée, impatiente de venger les revers de Ramillies et de Turin.

Cette revanche, Berwick la prit en Espagne, dès le commencement des hostilités. L'archiduc Charles avait été renforcé par 10000 Anglais et Hollandais, débarqués à Alicante. Un transfuge français, le comte de Rivière,

Dresée par Th. Duvotenay

Fig. 46.

Agen
Milhau
Montauban
Alby
Mont de Marsan
Grenade
la Digade
TOULOUSE
Arch
Mirande
Moret
Villefranche
Beziers
Pau
Tarbes
Gaudens
CARCASSONNE
Narbonne
Lourdes
Pamiers
Toux
Salces
PERPIGNAN
Bellegarde
Ros
Huesca
Barbastro
Gironc
Palamos
Lerida
Cervera
Manresa
Tarragone
Tortosa
Alcaniz
Ampurias
Peniscola
Ile Majorque
Palma
Gravée par Ch. Dyonnet
Espagne.

avait amené 15 000 hommes en Portugal, si bien que les deux généraux ennemis, Galloway et las Minas, purent, en avril, rassembler 33 000 combattants pour assiéger Villena, dans le royaume de Valence.

Berwick, en attendant le duc d'Orléans, nommé généralissime des armées françaises au delà des Pyrénées, se porta, de Chinchilla, au secours de la place avec des forces à peu près égales à celles de l'ennemi. Il s'arrêta, le 22 avril, à Almanza, à six lieues de Villena, pour couper les communications des assiégeants avec Valence. Ceux-ci marchèrent au-devant de lui.

Almanza (25 avril).

« Le lundi de Pâques, raconte Berwick, les ennemis parurent en 4 colonnes, vers huit heures du matin, et se mirent en bataille vis-à-vis de nous, dans la plaine comprise entre Almanza et Gaudeté. Ils avaient entremêlé infanterie et cavalerie, par groupes de 5 bataillons et de 5 escadrons. Nous étions rangés sur deux lignes à la manière ordinaire. »

Notre aile droite, commandée par le duc de Pépoli, assisté du maréchal de camp de Sillery, comprenait 41 escadrons espagnols en 3 brigades. Toute l'infanterie (51 bataillons français [1] et espagnols) était au centre; 4 brigades en première ligne, 5 en deuxième, sous les lieutenants-généraux Vincentillo, de Labadie, de Saint-Gilles, d'Asfeld, de Hessy, duc d'Havré. A l'aile gauche, commandée par MM. de Médinila et d'Avaray, étaient 35 escadrons espagnols ou français [2]. Le front de

1. 20 régiments français : *Bigorre, Ile-de-France, La Sarre, Sillery, Médoc, Oloron, La Couronne, Reding, Blaisois, Mailly, Le Maine, Berwick, Bresse, Lannoy, Tessé, Labour, Miromesnil, Charolais, Barrois, Orléans.*

2. 6 régiments de cavalerie : *Berry, Villers, Vignou, Parabère,* Pelleport, Germinon, et 2 de dragons, Courtebon et Bonnelle.

bataille s'appuyait à deux hauteurs entre Montalègre et la route de Valence. Sur la première une grande batterie était établie, au débouché d'un ravin qui couvrait la droite française. C'est de ce côté que l'action s'engagea. « Le canon de notre droite commença à tirer à trois heures. A la vingtième volée, Galloway lança les dragons anglais du colonel Dormer à l'attaque de la batterie [1]. » Pépoli et Sillery allèrent au-devant d'eux avec leur première ligne, les rompirent et les obligèrent à se replier derrière les

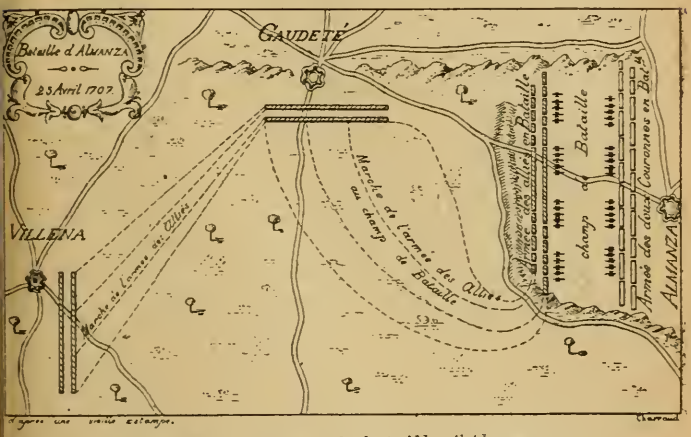


Fig. 47. — *Champ de bataille d'Almanza.*

5 bataillons des colonels Southwel et Wade. Ceux-ci ouvrirent sur les flancs et sur les derrières de la cavalerie espagnole un feu terrible, qui lui fit tourner bride ; 16 escadrons se réfugièrent dans la montagne et n'en voulurent plus sortir.

L'infanterie espagnole, découverte sur sa droite par la retraite de la cavalerie, fut attaquée en flanc par les 5 bataillons anglais et mise en déroute. Berwick s'en aperçut et lança contre ces 5 bataillons la brigade du

1. Berwick.

Maine, qui tenait la droite de la deuxième ligne. Les deux vaillantes troupes s'arrêtèrent face à face, à trente pas. « Nos bataillons, raconte Saint-Hilaire, conduits par M. de Bulkeley, essuyèrent de bonne grâce, sans tirer, la décharge des Anglais. Puis ils marchèrent à eux, tête baissée et, après avoir tiré à bout portant, ils les chargèrent, la baïonnette au bout du fusil, avec une telle *furia* que les Anglais repassèrent le ravin sans avoir pu se rallier; la brigade du Maine en fit un grand carnage. Les colonels Hamilton, Wooler et Neal y furent tués, Pierce, Hara et Clayton, blessés. Berwick lança contre les fuyards les escadrons de seconde ligne de son aile droite. Ils n'eurent pas facilement raison de la cavalerie anglaise; elle s'était bravement avancée pour secourir l'infanterie, mais les chevaux, fatigués par une longue traversée, ne tenaient plus debout. Les genets d'Espagne [1], reposés et fougueux, galopaient autour des escadrons anglais, décimés par le feu de l'infanterie française. Les colonels Dormer, Roper, Lawrence, Greene et de Loche se firent tuer à la tête de leurs escadrons. Un seul officier supérieur, le brigadier Carpenter, malgré des prodiges

1. « La précaution prise par Philippe V de réquisitionner tous les chevaux du royaume, lui assura une cavalerie bien montée. L'Angleterre et la Hollande ne peuvent envoyer des chevaux que par mer, avec une dépense prodigieuse. Quand ces chevaux débarquent, ou ils sont extrêmement fatigués par la traversée, ou ils deviennent malades par la différence de climat, et la plupart meurent. Les chevaux d'Espagne ont, d'autre part, une ardeur et une vivacité qui, au combat, les distingue de tous les autres. C'est un plaisir de les monter un jour de bataille; le bruit du canon et de la mousqueterie ne les fait pas reculer; ils vont à la charge avec une fierté et une gravité dignes de leurs cavaliers. » (*La guerre d'Espagne, de Bavière et de Flandre, ou mémoires du marquis D., contenant ce qui s'est passé de plus secret et de plus particulier depuis le commencement de cette guerre jusqu'à présent, avec les plans des batailles qui se sont données. Nouvelle édition (en 2 volumes), corrigée et augmentée. A Cologne chez Pierre Marteau*, 1708. Bibliothèque du dépôt de la guerre.

de valeur, ne fut pas blessé [1]. La journée d'Almanza est une des pages les plus glorieuses de l'histoire de la cavalerie anglaise.

« Notre aile gauche, raconte Berwick, conduite par M. d'Avaray, avait fait plusieurs charges, soutenue par la brigade d'infanterie de la Sarre, sans pouvoir rompre l'aile droite des ennemis, composée des Portugais, quand notre droite victorieuse vint se mettre en bataille sur son flanc gauche. Les Portugais voulurent se retirer, mais nous les serrâmes de si près que leur cavalerie ne tarda pas à se débander et à se sauver à bride abattue. Toute leur infanterie fut taillée en pièces, dans un tel affolement que 2 bataillons portugais tirèrent sur leur cavalerie.

« Les affaires n'avaient pas eu le même succès au centre, où l'infanterie espagnole, de nouvelle levée, avait été battue. Deux gros bataillons anglais et hollandais, commandés par le lieutenant-général Erle et le baron de Frisheim, s'avancèrent jusqu'aux murs d'Almanza. Don Joseph Amezaga, maréchal-des-logis-général de la cavalerie espagnole, accourut avec les escadrons d'Ordenez Viego, chargea ces 2 bataillons et les défit. Le reste de l'infanterie ennemie, voyant que la nôtre se ralliait, que plusieurs de nos brigades n'avaient pas encore chargé, que l'aile gauche était battue et que la droite s'en allait fort en désordre, voulut se retirer, mais, dans la retraite, plusieurs bataillons furent chargés et taillés en pièces. » Le maréchal de camp hollandais Dohna gagna une montagne boisée avec 13 bataillons [2]. Le lendemain

1. *Relation de la bataille d'Almanza, adressée le 1er juin 1707 à Sa Majesté britannique par le comte de Galloway.*

2. « Le major général Shrimpton, le brigadier général Mac-Atney, les colonels Britton et Hill, qui avaient combattu au centre, rassemblèrent les régiments anglais dispersés, les joignirent aux Hollandais du comte de Dhona, aux Portugais de don Juan-Emmanuel, et en formèrent un corps de 8000 hommes qui se retira dans la montagne, à deux lieues de là. » *Galloway.*

matin, se voyant investi sans espoir de salut, il se rendit prisonnier de guerre. C'était la revanche de Blenheim.

L'ennemi avait perdu 5 000 hommes, tués ou blessés [1], 10 000 prisonniers, tout son bagage, 38 canons, 120 drapeaux ou étendards. La victoire ne nous coûtait que 2 000 hommes [2]. Las Minas avait été mis hors de combat, en essayant d'arrêter la déroute de ses Portugais. Galloway, blessé de deux coups de sabre, alla avec 3 500 chevaux rejoindre l'archiduc à Tortosa, où se rallièrent les débris de l'armée vaincue.

Fig. 48. — *Berwick.*

« Le duc d'Orléans, dit Berwick, arriva, le soir même, à Albacerte, à 12 lieues du champ de bataille, et nous rejoignit le lendemain. Il chargea le chevalier d'Asfeld, avec 13 bataillons et 26 escadrons, d'occuper le royaume de Valence; il laissa en Aragon les troupes nouvellement arrivées de France et se réserva la conquête de la Catalogne, où il fallait reprendre Lérida et Barcelone.

VILLARS EN ALLEMAGNE.

Le prince de Bade, cet ennemi redoutable que Villars

1. Dont 6 maréchaux de camp, 6 brigadiers, 20 colonels.

2. Dont les brigadiers d'Avila, de Polastron et de Sillery. Parmi les blessés était le duc de Sarno, maréchal de camp, et le brigadier marquis de Saint-Elme.

tenait en échec depuis trois ans sur le Rhin, était mort le 4 janvier. Le margrave de Bayreuth, son successeur, s'était cantonné derrière les lignes, de cinq lieues d'étendue, de la Sulz, entre Bühl et Stollhofen. Villars fit creuser de Wantzenau à Drusenheim un canal latéral pour conduire jusqu'au Fort-Louis un pont volant de 60 bateaux, escorté par 20 bataillons, 45 escadrons et 35 canons, sous le commandement des lieutenants-généraux Broglio et Vivans. Ils avaient ordre de prendre les lignes à revers en passant le Rhin entre Lauterbourg et Hagenbach, pendant que Péry et Chamillard, avec 9 bataillons, 14 canons, 4 mortiers, et que Lée et Vieuxpont, avec 4 bataillons et 10 canons, feraient diversion vers les îles du marquisat et de Drusenheim. Villars se réservait l'attaque de front. Dès le 16 mai, Cheyladet avait franchi le pont de Kehl avec 10 bataillons, 47 escadrons et 10 canons. Le maréchal les conduisit sur la Kintzig et, le 22 mai, il campait à portée de canon des lignes de Stollhofen, défendues par les 40 bataillons du duc de Wurtemberg et du margrave de Durlach.

Bühl (23 mai).

Le 23, au point du jour, Broglio et Vivans, qui avaient passé le Rhin à Neubourg, prirent à revers les retranchements ennemis, canonnés, depuis la veille, par Péry et Chamillard, de l'île du marquisat, dont ils s'étaient emparés. Le marquis de Nangis marcha sur Stollhofen, et Villars sur Bühl. L'ennemi s'enfuit sans combattre, abandonnant ses canons, ses bagages et le pont de 40 bateaux qui reliait les deux rives du Rhin entre Stollhofen et Drusenheim. Villars fit exécuter la poursuite par le brigadier de Verseilles, avec 400 chevaux et les hussards, qui ramenèrent un grand nombre de prisonniers.

Après avoir laissé dans les lignes les troupes nécessaires

pour les raser, et envoyé à Fort-Louis l'artillerie conquise, le maréchal concentra son armée à Rastadt, d'où il fit jusqu'au Danube une incursion de 40 lieues, qui lui permit d'imposer au Palatinat, au Wurtemberg, à la Souabe et à la Franconie d'énormes contributions. Le Roi lui en laissa une large part [1]. Il dut cependant arrêter à Hochstaedt le *héros des gascons* (comme on appelait Villars à Versailles) quand il s'apprêtait à passer le Danube pour soulever la Bavière.

La Provence était envahie ; au lieu des renforts qu'il demandait pour marcher sur Munich, Villars reçut l'ordre d'envoyer à Toulon les 6 bataillons de *Navarre* et de *Surbeck* et lès dragons de Lautrec. Il se replia sur Stuttgard, puis sur Durlach, pour se rapprocher de Philippsbourg, où le duc de Hanovre rassemblait une armée plus nombreuse que la sienne.

INVASION DE LA PROVENCE.

Du 24 juin au 7 juillet, le royaume de Naples avait été occupé, sans coup férir, par le défenseur de Turin, le feld-maréchal de Thaun. L'Empereur, maître de toute l'Italie, voulut y ajouter la Provence et donner le Dauphiné au duc de Savoie. Victor-Amédée et Eugène conçurent l'auda-

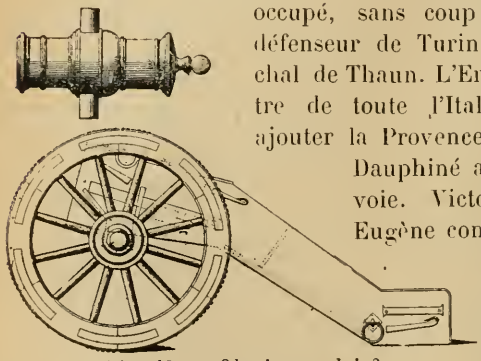


Fig. 49. — *Obusier anglais* [2].

1. « Villars a plus de bonheur que de sagesse : il est aimé du roi parce qu'il est le fléau des Allemands, le conquérant des Camisards, le restaurateur des finances épuisées. » *Marquis D.*

2. Général Favé.

cieux projet d'entrer dans le comté de Nice, de passer le Var, de soulever le Languedoc, où les Camisards préparaient une nouvelle insurrection, et de prendre la France à revers en tournant la frontière des Alpes, pendant que Malborough entrerait en Picardie et le duc de Hanovre en Lorraine. La vigilance de Tessé à couvrir Toulon, la vaillance de ses troupes à le défendre, les dispositions prises sur le Rhin par Villars, et la temporisatiom imposée à Malborough par les prudentes *Seigneuries de la Haye*, sauvèrent la France de cette triple invasion.

La flotte anglo-batave (48 vaisseaux, frégates, galiotes ou transports) de l'amiral Schowel, débarqua près de Toulon 120 canons, 40 mortiers, 30 obusiers anglais de nouvelle invention et un énorme matériel de siège; mais elle ne put forcer l'entrée de la petite rade, où 53 navires avaient été coulés, et deux grands vaisseaux, le *Tonnant* et le *Saint-Philippe*, transformés en batteries flottantes.

DÉFENSE DE TOULON. TESSÉ.

Tessé avait évacué le comté de Nice avec l'armée du Dauphiné, pour prendre position autour de Toulon et mettre les hauteurs du Nord et de l'Est en état de défense.

Quand la place fut investie, le 26 juillet, par 40 000 coalisés, les lieutenants généraux Saint-Pater et Dillon y avaient, avec 13 bataillons [1], renforcé les 2 000 marins du chef d'escadre de Langeron et les 800 miliciens de la garnison. L'armée de Tessé occupait 3 camps retranchés, Sainte-Anne [2], Saint-Antoine [3] et Messiessy [4], com-

1. De *Flandre*, *Gatinais*, *Castelas*, *Vexin*.

2. 26 bataillons de *Vieille-Marine*, *Bourgogne*, *Grignar*, *Cotentin*, *Mirabeau*, *Ile-de-France*, *Tessé*, *Forez*, *Bugey*, *La Sarre*, *Bassigny*, *Sanzay*, *Brie*, *Limousin*, sous le lieutenant-général de Guébriant et les brigadiers Le Guerchois, Destouches, Broglio, Tessé (fils), Sanzay, Raffetot.

3. 8 bataillons de *Berry*, *Soissonnais*, *Albigeois*, *Gorde*, *Thiérarcke*, *Boissieux*, sous les brigadiers de Barville et de Nisas.

4. 16 bataillons de *Lyonnais*, *Rouergue*, *Cambrésis*, *Anjou*, *Dau-*

muniquant entre eux et avec la ville. Le retranchement de Sainte-Anne, long de 400 toises, était bordé de 100 pièces de marine. A l'Est, la hauteur Sainte-Cathe-

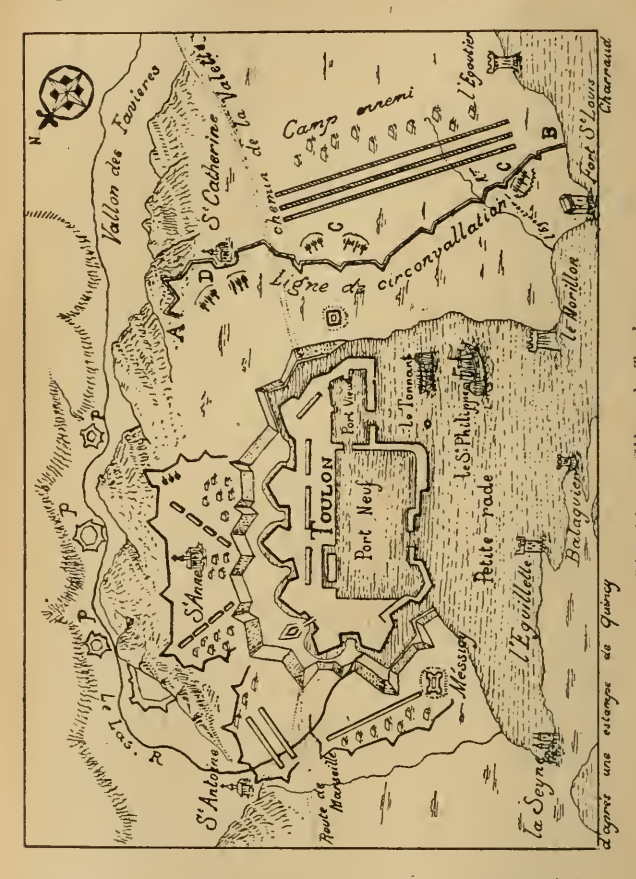


Fig. 50. — Siège de Toulon.

rine avait été retranchée. Des postes avancés (P), échelonnés sur le revers des montagnes, en gardaient les

phiné, Bretagne, Touraine, Beauvaisis, Bigorre, sous les brigadiers Tricaut, de Maulévrier et Dumonté.

gorges. Une première attaque contre Sainte-Catherine fut repoussée, le 29 juillet, par le brigadier de Tessé, fils du maréchal ; mais celle du 30 réussit. Le Guerchois, brigadier de *la Marine*, qui avait relevé Tessé, dut abandonner les ouvrages, après y avoir mis le feu.

Victor-Amédée construisit des redoutes, armées de 20 gros canons (D), et relia la hauteur Sainte-Catherine à la mer par une ligne continue de redans et de courtines (AB), derrière laquelle il campa, fort incommodé par le feu du *Tonnant* et du *Saint-Philippe*, embossés entre le port vieux et la tour du Morillon. Ses batteries de siège (C) commencèrent, le 7 août, le bombardement de la ville et du fort Saint-Louis. Le 16 au matin, Tessé, renforcé par 6 bataillons venus de Flandre et 15 bataillons amenés du Dauphiné par Médavy, fit sortir du camp retranché de Sainte-Anne, 3 colonnes d'attaque, commandées par Dillon, Guébriant et Montsoreau, pour déloger les assiégeants de la hauteur Sainte-Catherine. Le prince de Saxe-Gotha y fut tué, après avoir perdu 400 hommes.

Cet échec et la fausse nouvelle que le duc de Bourgogne s'avançait au secours de Toulon avec une partie de l'armée de Flandre, la désertion, le manque de vivres, que la flotte dispersée par la tempête ne pouvait plus leur apporter, décidèrent les princes de Savoie à lever le siège. Après avoir occupé le fort Louis, évacué par sa garnison [1], et jeté, le 19 et le 20, leurs dernières bombes dans la ville, ils embarquèrent l'artillerie, les malades, les blessés, et décampèrent, dans la nuit du 21 au 22, pour s'en retourner comme ils étaient venus et par le même chemin. Le 31 août, ils repassaient le Var, harcelés par les paysans, qui pillaient les convois et massacraient les maraudeurs [2]. Le seul résultat de cette campagne pour les princes de Savoie fut la prise de Suze.

1. Commandée par Dillon, capitaine de grenadiers de *Vexin*.
2. « La cour de France en était quitte pour la peur ; mais on

PRISE DE LÉRIDA (12 octobre).

Berwick avait reçu l'ordre du Roi de se rendre à Toulon pour y servir de conseil et de guide au duc de Bourgogne, qui devait aller commander en Provence. Il s'arrêta à Béziers en apprenant la retraite de l'ennemi et rejoignit le duc d'Orléans devant Lérida, où la tranchée avait été ouverte le 3 octobre. La ville fut prise d'assaut et pillée le 12. Le duc de Darmstadt, son gouverneur, se réfugia dans la citadelle. Il capitula le 11 novembre, sans que l'armée de secours de 20 bataillons et de 70 escadrons de l'archiduc Charles eût osé intervenir.

VENDÔME AU CAMP DE GEMBLOUX.

Pendant toute cette campagne, Vendôme subordonné à l'Électeur de Bavière, qui ne quittait guère sa petite cour de Mons, avait réorganisé au camp de Gembloux [1], sur la route de Namur à Bruxelles, la belle armée dont Villeroy s'était si mal servi. Il avait 118 bataillons et 200 escadrons à opposer aux 106 bataillons et aux 160 escadrons

avait fait reconnaître au Grand Roi qu'il n'était pas invincible et que, malgré tous les soins qu'il avait pris de bien fortifier ses frontières et de porter la guerre chez ses ennemis, on pouvait entrer dans ses États par des portes qui resteraient toujours ouvertes. » (*Marquis de D.*)

1. « Aucun général n'est plus aimé que Vendôme ; sa générosité, ses manières tendres et honnêtes, son air familier et sans façon charment les soldats. Aussi vont-ils au feu, quand il commande, avec une valeur surprenante. Au camp de Gembloux, il se promène à travers les tentes, suivi de quelques lieutenants-généraux. Quand les soldats paraissent sur le seuil.

— *Eh bien ! mes enfants, la soupe est-elle mangée ?*

— *Non, Monseigneur : mais elle est prête !*

— *Mangeons-la donc !* »

Et il entre dans une tente : on lui sert la soupe avec empressement ; il la goûte, puis il jette dans l'écuelle quelques louis pour qu'on boive à sa santé. (*Marquis D.*)

que Malborough et Overkerke immobilisaient devant Bruxelles, sans obtenir de la Haye la permission de livrer bataille.

1708. LE DUC DE BOURGOGNE.

Malheureusement, l'année suivante, Louis XIV, sur les instances de Madame de Maintenon, décida que cette bataille serait livrée par le petit-fils qu'il tenait depuis quatre ans éloigné des armées. Il envoya l'Électeur de Bavière commander sur le Rhin avec Berwick, rappelé d'Espagne; il donna l'armée des Alpes à Villars, et celle de Flandre au duc de Bourgogne, en laissant Vendôme sous ses ordres. C'était l'eau et le feu [1]. « Le prince, dit Voltaire, instruit dans l'art de la guerre, regardait cet art plutôt comme le fléau du genre humain et comme une nécessité malheureuse que comme une source de véritable gloire. » Timide, irrésolu, très pieux, il s'en remettait à Dieu du sort des batailles

Fig. 51. — *Louis, duc de Bourgogne.*

1. Saint-Simon.

2. *Le duc de Bourgogne et le duc de Beauvillier.* Lettres inédites (1700-1708) publiées et annotées par le marquis de Vogué, de l'Académie française. Plon-Nourrit. 1900.

et reprochait à Vendôme sa confiance en soi, son irreligion, son libertinage, la grossièreté de ses propos. Il repoussait, de parti pris, ses conseils pour écouter des officiers sans expérience, MM. d'O et de Gamaches, son jeune frère le duc de Berry et le chevalier de Saint-Georges, le dernier Stuart. Quand il prit, le 16 mai, à Valenciennes, le commandement des 80000 hommes que Vendôme y avait rassemblés et qui comprenaient la Maison du Roi, la gendarmerie, les carabiniers, les Gardes françaises et suisses, *Picardie*, *Piémont*, *Navarre*, le régiment du Roi, et tant d'autres troupes d'élite, la partie était belle. Malborough et Overkerke n'avaient que 60000 Anglais et Hollandais à lui opposer. Ils se replièrent sur Louvain, en attendant Eugène, qui rassemblait à Coblence 25000 Allemands. L'armée française s'était avancée jusqu'à Nivelles et Genappe, aux sources de la Dyle. Bruxelles terrorisée se préparait à lui ouvrir ses portes; mais le désaccord entre le duc de Bourgogne et Vendôme suspendit pendant un mois les opérations. Au lieu de reconquérir toute la Belgique en une seule victoire, on envoyait des courriers au Roi, pour qu'il tranchât les différends, et on attendait ses ordres. Le 4 juillet, on quitta Genappe pour aller, dans la Flandre maritime, s'emparer très facilement de Bruges et de Gand, avant d'assiéger Audenarde, la seule place que la coalition eût conservée sur l'Escaut. Ces conquêtes du duc de Bourgogne furent éphémères. Malborough s'était mis à sa poursuite et campait à Assche, entre Bruxelles et Alost, quand il fut rejoint par Eugène. Sans attendre les Autrichiens et les Prussiens, accourus de Maëstricht à marches forcées, les deux compagnons de victoire de Blenheim, aussi unis que leurs adversaires étaient divisés, résolurent d'attaquer[1] les

1. « Je demandai à Malborough, en arrivant, si son intention n'était pas de livrer bataille.

— *C'est mon avis*, me dit-il; *sans cela, on couperait notre com-*

Français. Ils franchirent la Dender à Ninove, le 10 juillet, et, le 11, leur avant-garde de 16 bataillons et 30 escadrons, conduite par lord Cadogan et Rantzau, franchissait l'Escaut à Audenarde pour y attendre l'armée du duc de Bourgogne qui, le même jour, passait le fleuve entre Gand et Gavre, dans l'intention de camper devant Audenarde.

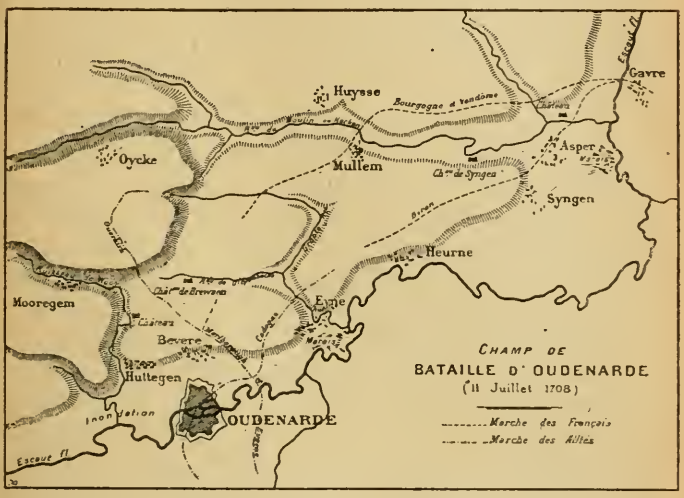


Fig. 52. — *Environs d'Audenarde* [1].

Le lieutenant-général de Chémerault, qui était devant la place avec quelques escadrons, ne se trouva pas de force à disputer le passage ; il se retira en toute hâte vers Gavre pour donner l'alerte. En passant, il prévint le maréchal-général-des-logis Biron, qui déjà marquait le camp sur le plateau de Mullem, bordé à l'ouest par le ruisseau de Groote.

munication avec Bruxelles ; mais je voudrais attendre vos troupes. — *Je ne vous le conseille pas*, répondis-je, *car les Français auraient le temps de se retirer.* » *Mémoires du prince Eugène.*

1. Réduction d'un croquis du marquis de Vogué. (*Le duc de Bourgogne et le duc de Beauvillier.*)

Audenarde (11 juillet).

Cadogan et Rantzau occupaient, au nord d'Audenarde, un amphithéâtre de ravins, de boquetaux et de haies, compris entre le village de Bévère[1] et le château de Brewaen. Les ruisseaux de Diepenbecke et de Groote, le marais d'Eyne en couvraient l'accès du côté du plateau où l'armée française se formait en bataille, à mesure qu'elle y arrivait.

Vers dix heures, Vendôme qui était à l'avant-garde avec le maréchal de Matignon, envoya les 7 bataillons de la brigade suisse de Pfiffer, soutenus par 4 escadrons, occuper Heurne, dont il voulait faire le point d'appui de gauche de sa ligne de bataille. Mais Cadogan, avec ses 16 bataillons et 8 de ses escadrons, attaqua ces troupes et les mit en déroute, après un combat acharné où le brigadier Pfiffer et ses deux colonels, Lasky et Ximénès, furent tués. Deux bataillons, cernés dans le village, y restèrent prisonniers. Vers deux heures, toute la cavalerie ennemie avait passé l'Escaut et se déployait sur la rive gauche ; mais l'infanterie, formée en 4 colonnes, n'avait pas encore débouché. Des hauteurs de Mullem, l'état-major français suivait, à la longue-vue, les progrès de l'ennemi.

— *Il est encore temps*, dit Vendôme au duc de Bourgogne, *d'arrêter votre marche et d'attaquer, avec ce que nous avons ici, la partie de l'armée alliée qui a passé le fleuve.*

Le prince hésite, il perd du temps ; il propose de se replier sur Gand. Enfin il se décide à envoyer 20 escadrons

1. « Un brigadier fut détaché avec 50 compagnies de grenadiers pour occuper les haies de Bévère. Il les abandonna à l'approche de l'infanterie anglaise, qui s'y établit, ainsi que dans les ravins bordant le plateau de Mullen. Ce brigadier, pour racheter sa faute, tenta de s'emparer du château de Brewaen, défendu par 8 bataillons, mais il fut repoussé. » *Saint-Hilaire.*

disputer le passage de l'Escaut, mais il les rappelle avant qu'ils n'aient combattu. Quand il veut donner l'ordre de rompre le combat et de battre en retraite :

— *Il n'est plus temps*, déclare Vendôme ; *dans une demi-heure, vous aurez l'ennemi sur les bras. Voilà déjà Cadogan maître de Heurne. Formons-nous au moins du mieux que nous pourrons.*

On n'a que 10 canons et 20 charrettes de munitions. Le lieutenant-général de l'artillerie, Saint-Hilaire, qu'on a oublié à Gand, a pris sur lui de les envoyer à Gavre. On met ces 10 canons en batterie devant la droite de l'infanterie, composées des brigades de Picardie [1] et de Piémont [2], épaulées par les 13 escadrons de la Maison du Roi, les 8 escadrons de la gendarmerie et 2 brigades de cavalerie [3]. C'est plus qu'il n'en faut pour battre la cavalerie ennemie, surtout si l'on envoie à l'aile gauche l'ordre de charger.

— *Je le défends*, dit impérieusement le jeune général ; *cette cavalerie a devant elle un ravin et un marais impraticables.*

Or, Vendôme a vu Cadogan et Rantzau les franchir pour enlever Heurne. « Jugez de sa colère ! raconte Eugène. Sans cette mésintelligence, nous aurions été battus, car notre cavalerie fut plus d'une demi-heure

1. *Picardie*, conduit par son colonel le prince de Montbazon, chargea cinq fois et prit un drapeau hessois. On ne connaît des officiers qu'il a perdus que le capitaine de Casan et le lieutenant Lanspède.

2. *Piémont* eut 36 officiers tués, dont les capitaines Saint-Marins, la Grandroche, Bellisle, Damilly, Desbordes, d'Oudan, Bony, Blénincourt, Delline, Montausègle et les lieutenants O'Neill, de Maisonneuve et de Préchac.

3. La cavalerie compte 119 escadrons, **Aile droite. Première ligne** : 18 escadrons de dragons, *mestre de camp, Pezeux, Vassay, Le Roi, La Reine, Lesparre :* 36 de cavalerie, Maison du Roi, Gendarmerie, *Dauphin-étranger, Bourgogne, Saint-Agnan, Davelezy, Druhot, Croates* ; **Deuxième ligne** : 31 escadrons, *Egmont, Soucarrière, Malignon, Delacueil, Harcourt, La Bretèche, Esclainvillers, Ligondé, Fresin, Paon, Marteville, Tourotte, Saint-Phal, Barentin, Dauphin-français.*

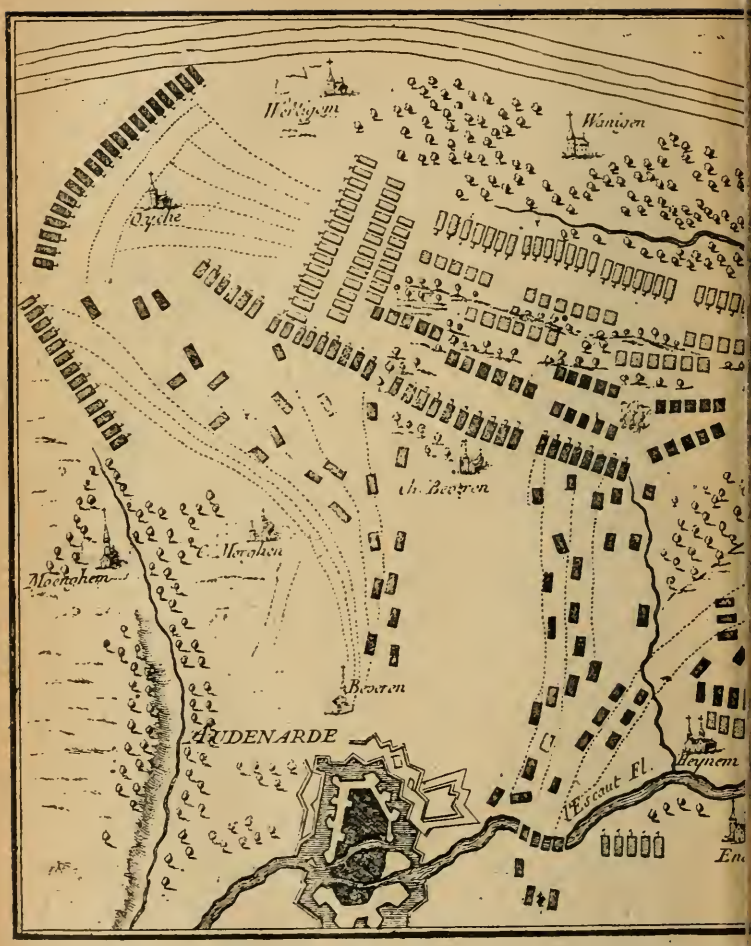
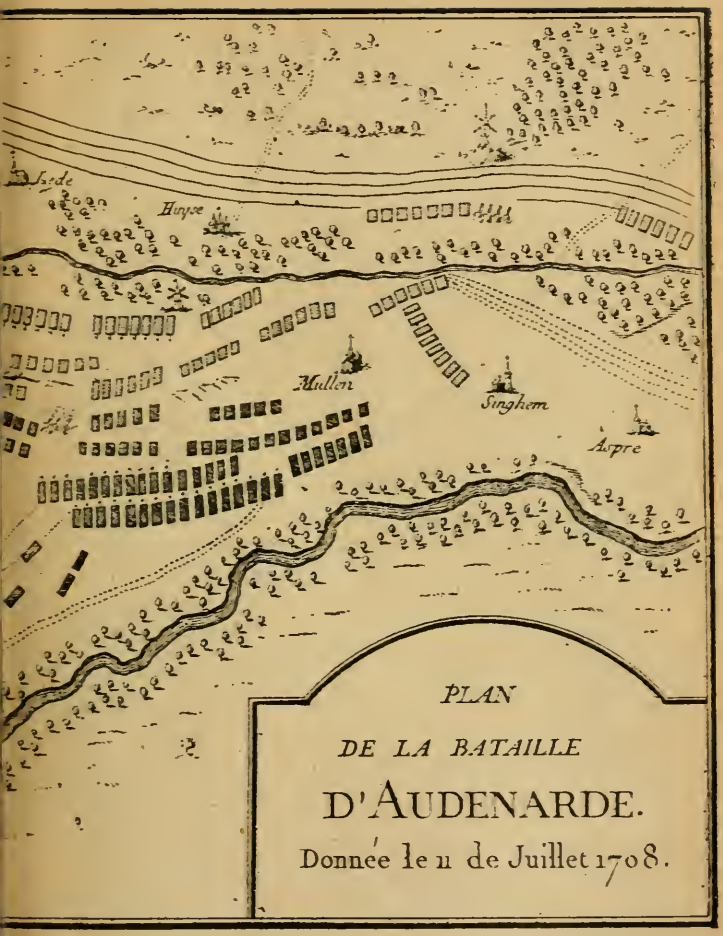

Wanigen
Oyche
Moenghem
Beveren
AUDENARDE
l'Escaut Fl.
Heynem

Fig. 53. -


Seede
Huyse
Mullen
Singhem
Aspre
PLAN
DE LA BATAILLE
D'AUDENARDE.
Donnée le 11 de Juillet 1708.

enarde.

avant que l'infanterie pût la rejoindre. Je dus abandonner Heurne pour envoyer les bataillons qui l'avaient pris soutenir mes escadrons ébranlés. Le duc d'Argyle arriva avec toute la diligence possible, à la tête de l'infanterie anglaise ; puis la hollandaise, beaucoup plus lentement. Il était six heures du soir, nous avions encore trois heures de jour.

— *Nous voilà*, dis-je à Malborough, *en état de nous battre.*

J'étais à la droite avec les Prussiens. Quelques bataillons tournèrent le dos après avoir été attaqués avec une furie sans égale. Mais ils se rallièrent, réparèrent leur faute et nous regagnâmes le terrain perdu. Le combat s'engagea alors sur toute la ligne. Le coup d'œil était superbe ; c'était un rideau de feu. Notre artillerie fit beaucoup d'effet ; celle des Français, fort mal postée, très peu. Cependant nos affaires vont mal à la droite, que je commande. Malborough s'en aperçoit ; il m'envoie un renfort de 18 bataillons, sans lesquels je ne pourrais pas me soutenir où je suis. J'avance alors et je fais plier la première ligne ennemie : mais je trouve à la tête de la seconde Vendôme à pied, la pique en main, animant ses soldats[1]. Il fit une si vigoureuse résistance que je n'en serais jamais venu à bout sans les gendarmes de Prusse, commandés par Natzner, qui percèrent, enfoncèrent et me donnèrent un succès complet.

« Malborough acheta le sien plus cher à l'aile gauche, où il attaquait de front, pendant qu'Overkerke délogeait

1. Vendôme attaqua en personne la gauche ennemie (composée des Hollandais d'Overherke) avec 20 bataillons, appuyés par les 10 canons. Les Hollandais se replièrent derrière les haies, d'où d'effroyables décharges arrêtèrent les bataillons de Vendôme. Il revint à la charge, en s'exposant *comme un simple soldat*, pendant que la gendarmerie, qui le soutenait, mais qui ne pouvait charger à travers les haies et les watergans, supportait le feu avec autant de valeur que de sang-froid. » *Saint-Hilaire.*

l'infanterie française des haies et des villages. Nassau, Friesen et Oxenstern poussèrent cette infanterie au delà des défilés, mais ils furent malmenés par la Maison du Roi, qui vint à son secours. Je rendis alors la pareille à Malborough en envoyant Tilly [1], par un grand circuit, prendre à dos cette brave Maison du Roi, au moment où elle était près de nous arracher la victoire. Le mouvement de Tilly la la décida en notre faveur. »

Audenarde n'était qu'un combat de rencontre, mal engagé, mais vaillamment soutenu, où la supériorité était restée au canon, à l'unité de direction, à l'habileté de la manœuvre. Sur 139 bataillons français [2], 80 n'avaient pas tiré un coup de fusil et, comme à Ramillies, toute l'aile gauche de cavalerie [3] avait, pendant six heures, assisté, inutile et frémissante, à l'action, sous prétexte qu'un marais l'empêchait de charger. Le marais était praticable puisque l'ennemi l'avait traversé ; mais Vendôme n'avait pas pu triompher de la méfiance préconçue et de l'entêtement puéril du généralissime.

« Le jeune prince et ses mauvais conseillers s'étaient

1. « Eugène, voyant un grand intervalle entre le centre des Français et leur droite, y fit couler une colonne de cavalerie, de dragons et d'infanterie. Les gendarmes et les chevau-légers de la Maison du Roi chargèrent vivement et repoussèrent tout ce qu'ils avaient devant eux. » *Saint-Hilaire.*

2. **Première ligne** : *Picardie, Beauce, Piémont, O'Brien, le Roi, Gondrin, Royal-Italien, Louvigny,* Gardes-françaises (6 bataillons) Gardes-suisses (3 bataillons), *Alsace, Dauphin, Fitz-Gérald, Deslandes, Royal, Isenghien, Bourbonnais, Mortemart, Navarre, Pantoka.* **Deuxième ligne** : *Poitou, Lorraine, Nice, Agénois, Royal-Marine, Montroux, Courrières, Gassion, Perche, la Marche, Weinley, Villars, May, Surbeck, Brendlé, Pfiffer, Provence, Saint-Vallier, Condé, Luern, La Force, Doigny, Grimaldi.*

3. **Première ligne** : 28 escadrons de cavalerie, *Royal-Roussillon, Villeroy, Duras, Orléans, Lamothe, Livry, Desmarais, Courcillon, Forsat, Alzeau, Toulouse, Colonel-général* ; 10 de carabiniers, 8 de dragons. *Fourrières, Rohan, Aquaviva.* **Deuxième ligne** : 27 escadrons, *le Maine, Béringhen, Chérizy, Roye, Lacatoire, Fontaine, Tarneault, Acosta, Latour, Gaëtano, Rosen, Royal-étranger.*

retirés à Gavre depuis longtemps, laissant Vendôme se charger de l'arrière-garde.

« L'obscurité de la nuit nous empêcha de poursuivre, mais elle m'inspira un moyen d'augmenter le nombre de nos prisonniers. J'envoyai des tambours en différents endroits, avec l'ordre de battre la *retraite à la française*, et je postai plusieurs de mes officiers, français réfugiés, pour crier de tous les côtés :

— *A moi Picardie ! A moi Piémont !*

Les soldats accoururent et nous en fîmes une bonne récolte, 7 000 en tout. » (*Prince Eugène.*)

A minuit, les généraux français tinrent conseil à Gavre, à l'auberge de la Pomme d'or. Vendôme voulait recommencer la bataille au petit jour; il fut le seul de son avis.

— « *Eh bien ! Messieurs*, conclut-il exaspéré, *puisque vous le voulez tous, il faut se retirer ! Quant à vous, Monseigneur*, dit-il au duc de Bourgogne, *il y a longtemps que vous en avez envie !* »

Et il donna l'ordre aux troupes de traverser Gand sans s'y arrêter et de camper derrière le canal de Bruges.

Malborough attendit le jour pour lancer sa cavalerie à la poursuite des Français ; mais Vendôme, en se retirant, avait laissé sur la route de Gavre à Gand mille grenadiers, commandés par Nangis. Bien embusqués, ils ouvrirent le feu à bout portant sur les escadrons anglais et leur firent tourner bride.

Le 18, le duc de Bourgogne établissait son quartier général à Lewendeghem, d'où il adressa à Madame de Maintenon un long réquisitoire contre Vendôme [1], qui s'enferma

1. « Vous n'aviez que trop de raison, Madame, de trembler de voir nos affaires entre les mains du duc de Vendôme. Je savais bien que dans le courant du service il n'était nullement général, sans prévoyance, sans arrangement, sans se mettre en peine de savoir des nouvelles de l'ennemi, qu'il méprise toujours ; mais je le

30 heures de suite dans son logis sans vouloir s'occuper de rien. L'armée resta immobilisée dans ses cantonnements pendant que les généraux ennemis menaçaient à la fois Ypres, Lille et Tournay.

DÉFENSE DE LILLE. BOUFFLERS.

Eugène investit Lille avec 34000 Allemands, 120 canons, 80 mortiers. Malborough couvrait le siège à Helkin, sur l'Escaut, avec 50000 Anglais et Hollandais.

Boufflers, gouverneur des Flandres, s'était enfermé, le 28 juillet, dans la place avec l'ingénieur du Puy-Vauban et les lieutenants-généraux de Lee, de Surville et de la Frézelière, qui commandait l'artillerie. Berwick [1], venu de la Moselle au secours du duc de Bourgogne, envoya 8 bataillons à Lille. Quand Eugène, installé à l'abbaye de Loos, ouvrit la tran-

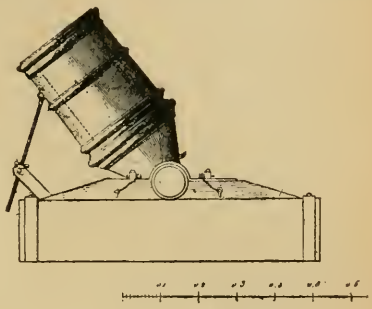


Fig. 54. — *Mortier.*

croyais tout autre dans l'action que je l'ai vu avant hier. Ce n'est pas du côté du courage, car il en a montré à lui seul plus que tout le reste de l'armée ensemble et, sur cela, on n'en peut trop dire de bien. Mais permettez qu'en peu de mots, je vous dise ce qui s'est passé... » Et le jeune prince attribue bravement à Vendôme toutes les fautes de la journée. « Enfin, Madame, le Roi s'y trompe fort s'il a une grande opinion de lui. Il ne fait que manger quasi et dormir; en effet, sa santé ne lui permet pas de résister à la fatigue et, par conséquent, de pourvoir aux choses nécessaires. Ajoutez à cela cette extrême confiance que l'ennemi ne fera jamais que ce qu'il veut qu'il fasse; qu'il n'a jamais été battu et qu'il ne le sera jamais; ce qu'il ne peut pas dire assurément depuis avant hier. » *Vogué. Le duc de Bourgogne.*

1. « Berwick, intrépide de cœur, mais timide d'esprit, accumu-

chée le 13 août, sur les deux rives de la Deule, du côté de la Madeleine, Boufflers disposait de 15 000 combattants[1], dont 2 000 de la milice bourgeoise. « Les coalisés, imprudemment engagés entre deux places françaises, Ypres et Tournay, sans autres points d'appui que Menin et Audenarde, avaient, déclare Eugène, une besogne dangereuse. » Boufflers enleva le moulin Saint-André en tuant 600 Allemands, et ne cessa de harceler les assiégeants par des sorties meurtrières.

Le 27 août, le duc de Bourgogne se décida enfin à quitter son camp de Lowendeghem pour rejoindre Berwick à Lessines, sur la Dender, et marcher avec lui au secours de Lille. Le 6 septembre, 120 000 Français campaient à Mons-en-Pevèle, entre la Deule et la Marcq[2]. Il n'y avait qu'à attaquer résolument les coalisés pour prendre la revanche d'Audenarde et délivrer Lille; mais on *tergiversa* comme toujours. Vendôme et Berwick étaient en désaccord au conseil; le généralissime, ne sachant à

lait les précautions et les ressources et en trouvait rarement assez. Il avait une probité si exacte que, content d'avoir contredit et disputé, de toutes ses raisons et de toute sa force, un avis qui passait malgré lui, il concourait à le faire réussir, non seulement sans envie, mais avec chaleur et volonté. Il était doux, sûr, fidèle, voulant surtout le bien de la chose, facile à vivre, vigilant, actif et se donnant, quand il le fallait, des peines infinies. » *Saint-Simon.*

1. **Infanterie** : *Foix, Cœtquen, Les Vaisseaux, Périgord, Brancas, la Fons, Caraman, le Thil, Pratamano, Royal, Pfiffer* (1 bataillon), *Villars* (Suisse). Fusilliers de la Reine d'Angleterre, *Chateauneuf* **Dragons** : de la Reine, de Belisle, de Rannes.

2. « Je me rendis au camp de Malborough pour lui offrir le renfort que les députés des États, mourant de peur, me demandaient pour lui. Nous allâmes ensemble reconnaître le terrain. Quand il l'eut examiné :

— « *Je n'ai pas besoin de secours*, me dit-il, *je rapprocherai seulement mon camp du vôtre.*

Vendôme proposa de ne pas perdre un jour pour attaquer nos deux armées.

— « *Je ne le puis*, lui répondit le duc de Bourgogne, *j'ai envoyé à mon grand-père un courrier pour savoir s'il le voulait.* » *Prince Eugène.*

qui entendre, en référa au Roi, qui envoya Chamillard comme arbitre. Malborough et Eugène avaient concentré leurs forces entre Noyelles et Frétin, et si bien fortifié leurs positions que, du haut du clocher où il était monté, Chamillard les déclara inattaquables [1]. On renonça à secourir Lille et, après quatre jours de vaines canonnades, on reprit la route de Bruxelles pour intercepter les convois des assiégeants. Ils manquaient de poudre ; la reine Anne leur en envoya d'Angleterre. Le lieutenant-général de la Mothe se fit battre en attaquant, près de Phistel, dans la Flandre maritime, le convoi escorté par Cadogan (29 septembre).

Boufflers dut abandonner Lille, le 23 octobre, pour se réfugier dans la citadelle, chef-d'œuvre de Vauban. Pendant qu'il y soutenait un nouveau siège avec les 4000 braves qui lui restaient, l'Électeur de Bavière, qui avait des intelligences dans Bruxelles, tenta de s'en emparer. Eugène y courut avec des forces supérieures, et Max Emmanuel, tout honteux, abandonna ses canons et se réfugia à Namur.

De retour à Lille [2], Eugène fit donner l'assaut au chemin couvert de la citadelle, que Boufflers défendit l'épée à la main. Ce fut le dernier effort; après quatre mois de tranchée ouverte, le maréchal dut, le 8 décembre, sur l'ordre du Roi, consentir à capituler [3].

1. « Je ne sais pas comment Vendôme n'en devint pas fou. Un Chamillard, un jeune prince sans caractère et un vieux roi qui avait perdu le sien, c'était bien de quoi mettre la rage dans le cœur de Vendôme, à qui l'on fit faire une retraite comme s'il avait été battu. » *Prince Eugène.*

2. J'écrivis à Boufflers : « *L'armée française s'est retirée, Vendôme vers Tournay, l'Electeur vers Namur, les princes vers la cour. Ménagez votre personne et votre brave garnison, je signerai tout ce que vous voudrez.* »

Il me répondit : « *Rien ne presse encore ; permettez-moi de me défendre le plus longtemps que je pourrai. Il me reste encore assez d'ouvrages pour mériter plus d'estime de l'homme que je respecte le plus au monde.* » *Prince Eugène.*

3. « Je signai tout ce qu'il voulut et j'allai avec le prince,

Le duc de Bourgogne était déjà retourné à Versailles et Vendôme avait réparti les troupes dans les places frontières. Les coalisés reprirent Gand et Bruges, pendant qu'un terrible hiver achevait la ruine de la France.

CAMPAGNE DE 1709.

Au printemps de 1709 Louis XIV demanda la paix. La première condition que lui imposa le Triumvirat fut de reconnaître l'archiduc Charles comme roi d'Espagne et de combattre Philippe V.

— « *J'aime mieux faire la guerre à mes ennemis qu'à mes enfants !* » répondit-il, et l'on continua les hostilités.

La misère publique eut pour la défense nationale un résultat inattendu. Les hommes valides, mourant de faim dans les villes et dans les campagnes, s'enrôlèrent sous les drapeaux du Roi, qui put mettre sur pied 450 000 hommes[1]. Il envoya sa vaisselle d'or à la monnaie ; ses courtisans l'imitèrent et le nouveau ministre de la guerre, Voysin, successeur de Chamillard [2], fit de louables efforts pour armer, équiper et surtout nourrir les soldats.

d'Orange, lui demander à souper, à la condition que ce fût un souper de citadelle assiégée. On nous servit un rôti de cheval. Il me rendit, le lendemain, ma visite à l'abbaye de Loos. *Je n'ai eu d'autre bonheur à la guerre*, lui dis-je, *que d'avoir de mauvais généraux vis-à-vis de moi. Il n'y a que les ignorants qui fassent de la guerre un jeu de hasard et, à la fin, ils y sont attrapés.* » Je le fis conduire à Douai avec sa brave garnison. Je repris Gand et Bruges, et j'allai passer un mois à Bruxelles. » *Prince Eugène.*

1. L'effectif de l'infanterie était de 384 600 hommes, répartis en 314 régiments permanents, 50 de milice et 6 corps de milice locale. *Belhomme.*

2. Sa santé ne lui permettait plus de remplir les doubles fonctions de secrétaire d'État à la guerre et de contrôleur général des finances ; il obtint du Roi de s'en démettre quelques mois avant sa mort. Le conseiller d'État Daniel-François Voysin eut la guerre et Nicolas Desmarets les finances. Les courtisans, sans pitié pour le défunt, lui firent cette épitaphe :

Ci-gît le fameux Chamillard
De son Roi le protonotaire.
Il fut un héros au billard,
Un zéro dans le ministère.

La coalition avait préparé trois invasions. Eugène et Malborough devaient entrer en Picardie par l'Artois, l'Électeur Georges-Louis de Hanovre en Franche-Comté par l'Alsace, et Victor-Amédée par la Savoie et la Bresse.

Louis XIV leur opposa Villars, Harcourt et Berwick. A la frontière des Alpes, Berwick établit, de Genève à Antibes, une ligne circulaire de défense, dont le camp retranché de Briançon était le réduit. Il fortifia les cols principaux, en ne laissant ouvertes que les passes du Mont-Cenis et du Saint-Bernard. Posté avec l'armée du Dauphiné entre Valloire et Montméliant, il était prêt à se porter, suivant le point menacé, vers Lyon, Grenoble ou Briançon.

HARCOURT.

Sur le Rhin, le duc d'Harcourt disposait de 23 000 hommes (38 bataillons, 44 escadrons), répartis dans les places frontières de l'Alsace [1] et les lignes de la Lauter. L'Électeur de Hanovre avait passé le Rhin à Philipsbourg et campait à Langenkandel, menaçant à la fois Wissembourg et Lauterbourg.

En août, il envoya le comte de Mercy, avec 15 bataillons et

Fig. 55. — *Harcourt.*

1. Wissembourg, Lauterbourg, Fort-Louis, Strasbourg, Schlestadt, Huningue, Belfort, Selingen.

20 escadrons, jeter un pont dans l'île de Neuenbourg, entre Vieux-Brisach et Huningue, pour pénétrer dans la haute Alsace et la mettre à contribution. Le brigadier des Roseaux, lieutenant-colonel des dragons de *Lautrec*, qui gardait cette île avec 2 bataillons et 5 escadrons, fut forcé de se replier sur Neu-Brisach. Mercy tendit son pont et fit passer sur la rive gauche 9 bataillons et toute sa cavalerie (cuirassiers, dragons et hussards). Il rançonnait le pays entre Ensisheim et Mulhouse et y prenait des otages, quand Harcourt, prévenu par des Roseaux, envoya à Neu-Brisach le plus ancien de ses lieutenants-généraux, le comte du Bourg, avec 7 bataillons (*Auxerrois*, *Tallard*, *Montrevel*, *Auvergne*, *Enghien*), 400 grenadiers de la garnison de Brisach, 12 escadrons de cavalerie, 6 de dragons et 8 canons, livrer bataille à Mercy pour lui faire repasser le Rhin. Du Bourg s'acquitta brillamment de sa mission. Voici les précieux renseignements que son rapport au ministre nous a laissés sur la tactique de combat en 1709 [1].

Rumersheim (26 août).

« Le 26, à 3 heures du matin, partant de Biesheim, sous Neu-Brisach, où j'avais laissé mon bagage, je mis l'armée du Roi en marche sur trois colonnes. Anlezy commandait l'aile droite, Quadt la gauche. Je marchais au centre, à la tête de l'infanterie, ayant pour avant-garde la compagnie de dragons de Reignac et, à la tête des deux autres colonnes, 50 grenadiers. Après quatre grandes lieues de marche dans une plaine unie, nous arrivâmes sur un petit *rideau*, à un quart de lieue en deça de Rumersheim, où je fis halte pour reposer le soldat et faire manger l'avoine aux chevaux. Je n'en eus pas le temps;

1. *Général Pelet*, t. IX.

nous aperçûmes l'armée ennemie sortie de son excellent poste de Neubourg et venant nous combattre. Nous ayant vus pied à terre, elle arrivait diligemment en bataille. Je fis prendre les armes, monter à cheval et je mis l'armée en ligne. Sur le conseil de Quadt, j'envoyai le bataillon de Liotot saisir la cense d'Hamerstatt, qui était au coin de la forêt du Hardt, pour y appuyer ma droite. Ce fut la principale cause du gain de notre *petite bataille*.

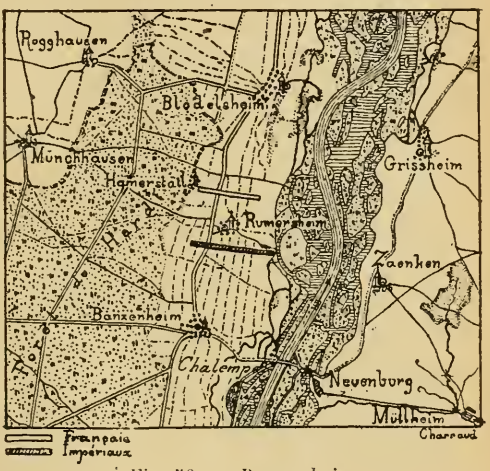


Fig. 56. — *Rumersheim.*

n corps d'infanterie ennemi vint attaquer la cense ; j'y envoyai les dragons de Lautrec, conduits par leur colonel et le brigadier des Roseaux ; ils mirent pied à terre et soutinrent très courageusement l'attaque, qui fut vive.

« En même temps, les armées se rapprochaient. Celle de Mercy fit halte et étendit sa droite pour prendre en flanc notre gauche, où les dragons de Bretagne étaient encore en arrière à cause d'une grosse haie qui resserrait le terrain. M'en étant aperçu, j'envoyai un aide de camp porter aux dragons l'ordre de passer rapidement dans les intervalles de la cavalerie pour déborder la droite des Impériaux.

« L'armée marcha jusqu'à ce qu'elle eut joint l'ennemi.

Elle le chargea avec tant de courage et le culbuta si vigoureusement que, poursuivi par notre cavalerie, il n'eut pas même la pensée de se rallier. Anlezy fit charger notre droite, Quadt notre gauche, et moi l'infanterie, qui entra, la baïonnette au bout du fusil, dans celle de l'Empereur après avoir essuyé sa décharge. Les Impériaux s'enfuirent en jetant leurs armes ; nos soldats n'eurent plus qu'à tirer sur les fuyards. J'empêchai nos gens de se débander et je reformai nos bataillons.

« Le comte de Fontaines, à la tête de sa brigade de cavalerie (*Lessars*, *Fontaines*, *Clefmont*), poursuivit l'ennemi jusqu'au Rhin. Conche, colonel des dragons de Bretagne, franchit les ponts et s'empara de la redoute du grand bras.

« Deux escadrons de cuirassiers menaçaient nos derrières. Je laissai pour leur faire face, à la cense d'Hamerstatt, le bataillon de Liotot et un escadron des dragons de Marbeuf, avec mon artillerie, celle de l'ennemi et les prisonniers. Je conduisis notre infanterie jusqu'au pont de Neuenbourg, que les dragons de Lautrec, vigoureusement canonnés de l'autre rive, avaient dû repasser. Je leur fis mettre pied à terre et je franchis le Rhin à leur tête pour reprendre la redoute qu'ils avaient abandonnée. Une autre redoute, plus près du pont, fut prise par le bataillon de grenadiers de Neu-Brisach. Le pont se rompit sous le poids des fuyards ; il s'en noya beaucoup.

« Quelques coups de canon nous furent tirés de la hauteur de Mulheim, où 6 bataillons s'étaient retranchés pour résister à la double attaque des garnisons d'Huningue et de Brisach, que Mercy attendait, sur le faux bruit que j'avais fait répandre que les deux garnisons devaient appuyer sur la rive droite mon atttaque de la rive gauche. C'était impossible vu le faible effectif de ces garnisons, mais mon stratagème réussit [1]. »

1. Du Bourg cite comme s'étant distingués dans cette journée, les *maréchaux de camp* d'Anlezy et de Quadt; les *brigadiers*, de

Mercy dut se replier sur la forêt noire et les villes forestières, après avoir perdu 4 000 hommes, son équipage de ponts, 4 canons, 12 drapeaux et 2 étendards.

Cette *petite victoire*, qui ne coûtait aux Français que 250 tués ou blessés, fit avorter les tentatives de la coalition contre notre frontière de l'Est. L'Électeur de Hanovre se hâta de repasser le Rhin, pour se cantonner derrière les lignes de Stollhofen, d'où il ne bougea plus jusqu'à la fin de la campagne. Harcourt occupa Langenkandel, et, le 4 septembre, il établit son quartier général à Wissembourg. Du Bourg, à Neu-Brisach, gardait le haut Rhin.

Victor-Amédée, contenu en Savoie par Berwick, ne put pas dépasser Annecy; il dut renoncer à son audacieux projet de faire sa jonction en Franche-Comté avec l'Électeur de Hanovre.

Sur l'ordre du Roi, Harcourt put détacher Saint-Frémont sur la Sarre avec 10 bataillons et 12 régiments de cavalerie. La partie décisive était engagée entre l'Escaut et la Sambre.

FRONTIÈRE DU NORD.

Pendant six mois, du 5 mars au 5 septembre, Villars, qui avait reçu du Roi, avec le commandement de l'armée de Flandre, l'ordre de rester sur la défensive, « sans chercher l'occasion d'une bataille », maintint ses 90 000 combattants entre Saint-Omer et Valenciennes,

dragons, des Roseaux, Marbeuf ; de cavalerie, de Fontaines; d'infanterie, du Vivier; les *colonels* Liotot, de Saint-Aulaire (tué), de Tallard, de la Chaux; les *mestres-de-camp*, de dragons, de Lautrec, de Conche; de cavalerie, de Clefmont ; les *lieutenants-colonels*, d'infanterie de la Terrade, de Bouillon; de dragons, de Lendérick; de cavalerie, de Saint-Linière, de la Fourgette; les *majors*, d'infanterie, de la Villardière ; de cavalerie, Lescofier; les *lieutenants* de dragons Hubert et de Malaumont.

derrière la Lys, la Deule, la Scarpe et l'Escaut. Il occupa ses soldats à des travaux de fortification, les aguerrit par des escarmouches, des reconnaissances et des fourrages, et tint en échec la grande armée des alliés, concentrée en avant de Bruxelles.

Secondé par des lieutenants-généraux actifs, expéri-

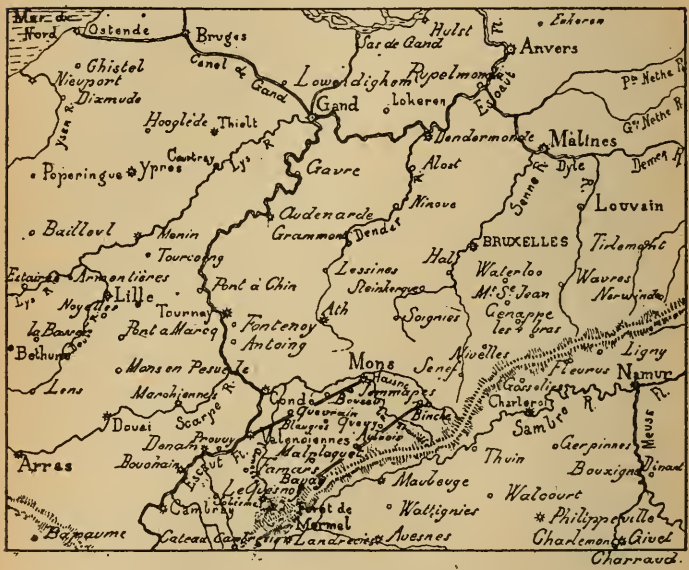


Fig. 57. — *Frontière du Nord.*

mentés et braves, Contades chef d'état-major, Puységur maréchal des logis, Artagnan-Montesquiou et Albergotti, *commandants d'ailes*, Saint-Hilaire, directeur de l'artillerie, Montmorency-Luxembourg et Broglie chargés de l'exploration, du service de sûreté et des coups de main, par des *officiers de détail* qui assuraient l'exécution des ordres, Villars son frère, les maréchaux de camp Palavicini et Nangis, le maréchal était sans cesse en mouve-

ment, voyant tout, prévoyant tout, écrivant chaque jour au Roi, à Voysin, à Mme de Maintenon.

Tout en déclarant que les *retranchements diminuent l'ardeur des troupes ; que tout homme qui est derrière une ligne a peur et que les Français sont faits pour marcher à l'ennemi et non pour l'attendre*, Villars faisait construire des lignes à redans et à courtines, composées d'un épaulement et d'un fossé, souvent précédé d'un avant-fossé, et les appuyait à deux camps retranchés, construits par du Puy-Vauban, l'un à Cambrin, sous Béthune, l'autre à Denain, sur l'Escaut. C'est dans ces camps que Montesquiou et Albergotti avaient ordre de concentrer les deux ailes de l'armée en cas d'attaque. Villars s'était réservé le centre ; il avait son quartier général à Sin-le-Noble, près de Douai, en avant d'Arras, base d'opérations et centre d'approvisionnements.

Le pain était la grande préoccupation ; le blé avait gelé en terre, l'orge et l'avoine donnaient peu, faute d'argent pour les semences et de bras pour la culture. Malgré le zèle des intendants, MM. de Bernières, d'Ormesson, de Saint-Contest, et l'activité des manutentionnaires, on mourait de faim à l'armée de Flandre ; les officiers vendaient leurs chevaux, leurs habits et jusqu'à leurs chemises pour manger.

Cependant Villars avait peine à contenir l'ardeur de ses troupes. Quand il les passait en revue, il leur prêchait l'abstinence et la résignation, en attendant le pain, la solde et la bataille. Il écrivait au Roi : *C'est une merveille que la vertu et la fermeté du soldat à souffrir la faim.*

Eugène et Malborough tentèrent de forcer les lignes à Estaires sur la Lys, et à la Bassée sur la Deule ; ils les trouvèrent si bien gardées qu'ils retournèrent dans leur camp de Lille. Les méchants propos des courtisans, la jalousie rageuse de Saint-Simon ne prévaudront pas

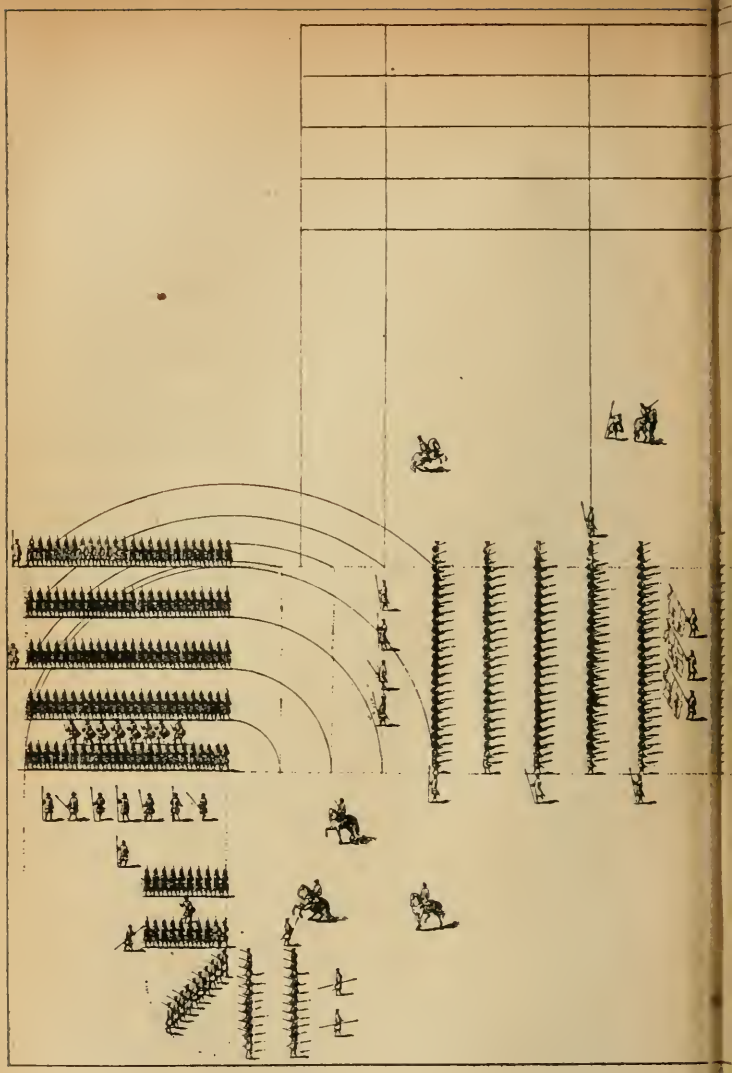
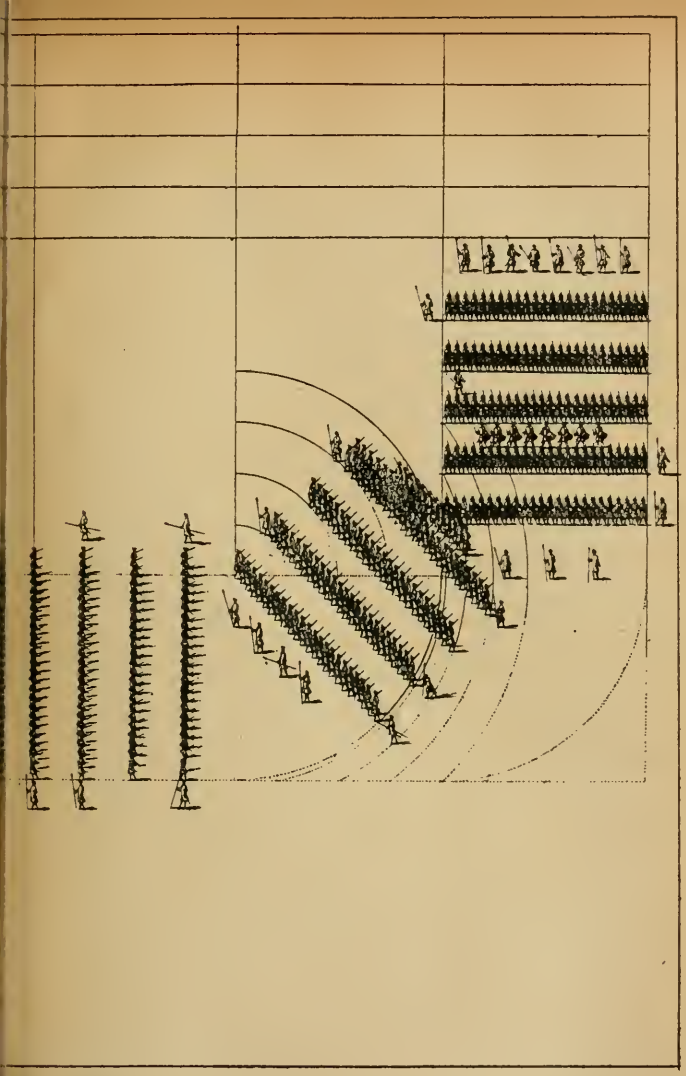


Fig. 58[1]. — *Manœ*

1. Le bataillon, formé en bataille, rompt en colonne par la gauche po
gauche, parallèlement au front primitif. En tête, les grenadiers; puis
ciers subalternes devant le front des compagnies, l'esponton à la main
et en arrière; à cheval, les officiers supérieurs: en tête, le major et ses
colonel. *Puységur*.



de l'infanterie.

rcher vers la droite; puis il change de direction pour marcher vers la
mpagnies de fusillers sur cinq rangs, les drapeaux au centre; les offi-
ergents à hallebarde sur les deux flancs; les tambours répartis en avant
:; à droite, le colonel (donnant des ordres à un sergent) et le lieutenant-

contre le jugement impartial de l'histoire. De 1709 à 1712, Villars a bien défendu le sol sacré de la Patrie ; il a sauvé le Roi et la France !

Pendant que Torcy reprenait à Utrecht les négociations de paix avec la Hollande, Eugène et Malborough devaient se contenter de la guerre de siège. Tournay, valeureusement défendu par les lieutenants-généraux de Surville et de Mégrigny, les maréchaux de camp de Ravignan et Dollet, et sa garnison de 7000 hommes, fut investi le 28 juin. La ville capitula le 29 juillet et la citadelle le 3 septembre, à la grande colère de Villars, qui comptait sur une plus longue résistance.

Dès le lendemain, Eugène et Malborough, laissant à Tournay 26 bataillons et 20 escadrons, qui avaient ordre de les rejoindre aussitôt que l'armée du Roi se serait éloignée, s'acheminaient avec 100000 hommes et 120 canons vers Mons, dont Villars avait fait l'hôpital de son armée. Grimaldi, qui commandait la place, n'avait qu'une faible garnison. Les alliés, en s'en emparant, voulaient assurer leurs communications avec Bruxelles avant de pénétrer plus avant sur la route de Paris, jalonnée par cinq places à prendre, Condé, Valenciennes, Bouchain, Cambrai et Landrecies.

Mons est au confluent de la Haine et de la Trouille, petite rivière qui prend sa source dans le bois des Sarts, au nord de Maubeuge. Les Français avaient, depuis longtemps, établi des retranchements sur ce cours d'eau pour couvrir la communication entre Mons et Maubeuge.

Eugène, marchant de Tournay sur Mons, s'était fait précéder par 60 escadrons et 4000 grenadiers, commandés par le prince de Hesse-Cassel, qui devait préparer l'investissement de Mons et occuper les lignes de la Trouille, dont le point central était Givry.

En apprenant la marche des coalisés, Villars quitta Douai en toute hâte et se porta au secours de Mons avec

120 bataillons, 260 escadrons et 80 canons. Boufflers avait obtenu du Roi de servir en volontaire auprès de Villars, bien qu'il fût son ancien. Villars lui fit grand accueil et lui réserva le commandement de l'aile droite [1]. Le 5 septembre, les deux maréchaux cantonnaient, entourés de la Maison du Roi, de la gendarmerie et des carabiniers, à Quiévrain sur l'Auxelle, au sud-est de Condé, au nord-est de Valenciennes, en attendant l'infanterie que Montesquiou amenait de Denain à marches forcées. Comme ses redoutables adversaires, Villars avait compris l'importance des lignes de la Trouille et, le 6, il envoyait Luxembourg, avec 30 escadrons et une brigade d'infanterie, y devancer l'ennemi. Luxembourg, comptant tourner l'extrême gauche de l'armée alliée, traversa le massif boisé de Blangies et des Sars à la trouée de Malplaquet, où passe la chaussée de Bavay à Binche.

On aboutissait de cette trouée à la grande plaine de Quévy, sur la rive gauche de la Trouille, par deux passes étroites, la Louvière et Aulnois, séparées par le bois de Thiry, attenant à la ferme de Blairon (*fig. 60, p. 222*).

Luxembourg, en trouvant Aulnois occupé par le prince de Hesse, crut avoir affaire à toute l'armée ennemie ; il se replia sur l'Aunelle. Cette reconnaissance jeta Villars dans une grande perplexité. Devait-il marcher directement de Quiévrain sur Mons par la route de Bruxelles, avec la certitude qu'il trouverait l'armée alliée (très supérieure en nombre puisqu'elle comptait 162 bataillons, 300 escadrons et 120 canons), appuyant sa gauche au massif boisé de Blangies, dans une position défensive inexpugnable, ou

1. « Le concert et l'intelligence étaient parfaits entre eux. Villars avec des manières de confiance et des égards toujours poussés au respect; Boufflers, sans cesse soigneux d'admirer, de tout faire valoir et, s'il avait quelque avis à ajouter, c'était avec les ménagements d'un subalterne honoré de la confiance de son supérieur. » *Saint-Simon.*

bien fallait-il, par une manœuvre audacieuse, profiter de ce massif pour dérober une marche à l'ennemi, suivre la chaussée de Bavay, engager l'armée dans la trouée de Malplaquet, déboucher à Aulnois sur le flanc gauche des alliés, les prendre à revers et les acculer aux remparts de Mons? C'est à cette manœuvre, que Villars se décida, oubliant les recommandations de prudence et de temporisation venues de Versailles. Il lança Broglie avec 15 escadrons sur la grande route de Mons, pour qu'il fît une démonstration en avant des bois de Boussu, et il renvoya Luxembourg à Malplaquet. Il le suivit, dans la nuit du 8 au 9, avec le reste de l'armée en 4 colonnes, la cavalerie aux ailes, précédée par les dragons, l'infanterie et l'artillerie au centre. Broglie avait rejoint Villars en traversant le bois de Blangies et formait l'arrière garde.

Le 9, à dix heures du matin, Villars, sous la protection de Luxembourg, qui gardait les deux passes de la Louvière et d'Aulnois, arrêta l'armée dans la trouée de Malplaquet, « assez ouverte pour donner à l'ennemi l'envie de s'y enfoncer, assez bien garnie de bois sur les côtés pour qu'on ne fût pas accablé par le nombre [1] ». Comme la trouée n'avait qu'une demi-lieue de largeur, l'armée fut massée sur plusieurs lignes, l'infanterie en avant de la cavalerie. Le hameau de Malplaquet était devant le centre; la droite s'appuyait au bois de la Lanière, la gauche à la forêt de Blangies. Les deux ailes se repliaient en *crochets offensifs* le long de la lisière des bois. La position était un grand croissant, dont les approches étaient battues de tous côtés par des feux convergents [2].

Villars savait-il qu'Engène et Malborough n'avaient pas connaissance de sa marche de flanc et qu'ils étaient encore à Quévy, au centre de leur camp, établi sur deux

1. Mémoires de Villars.

2. « C'était un gouffre de feu, de soufre et de salpêtre, une gueule infernale. » *Dumont.*

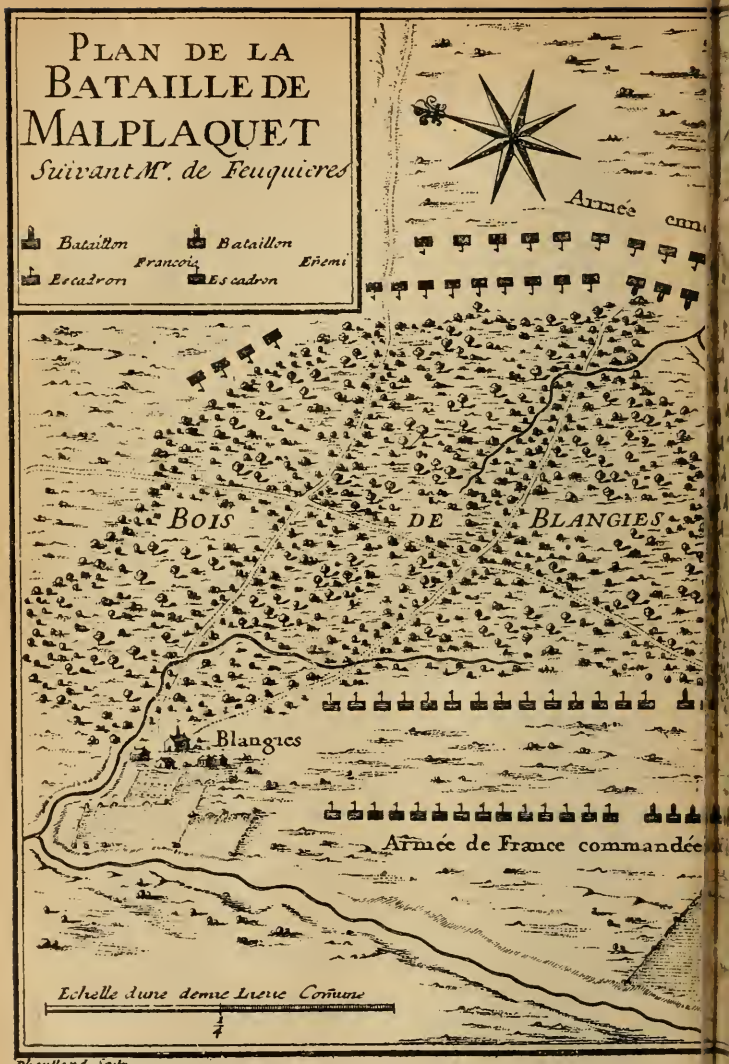
lignes, au sud de Mons, depuis Quaregnon sur la Haine jusqu'à Givry sur la Trouille, et qu'en les attaquant à l'improviste, avant qu'ils n'aient été rejoints par le corps de Tournay, il avait de grandes chances de les battre? La correspondance de Villars et de ses lieutenants n'a pas pu l'établir.

Il employa la journée du 9 à couvrir par des retranchements son centre et une partie de ses ailes, à compléter par des abatis l'organisation défensive des bois de Blangies, de la Louvière et des Sars, à répartir ses 80 canons sur la première ligne des retranchements, où des ouvertures avaient été laissées pour le passage de la cavalerie.

Les généraux ennemis avaient bien compris, le 9, que la démonstration de Broglie contre leur droite n'était qu'une feinte. Quand le prince de Hesse leur apprit, le 10, l'arrivée de Villars à Malplaquet, ils se hâtèrent de changer de front pour lui faire face, appuyant leur droite à Blangies, leur gauche à Aulnois. Aux 80 pièces de campagne françaises, ils opposèrent 3 batteries de position, de 35 canons à la droite, de 40 au centre, de 28 à la gauche. A 3 heures, s'engagea un duel d'artillerie, qui dura jusqu'à la nuit.

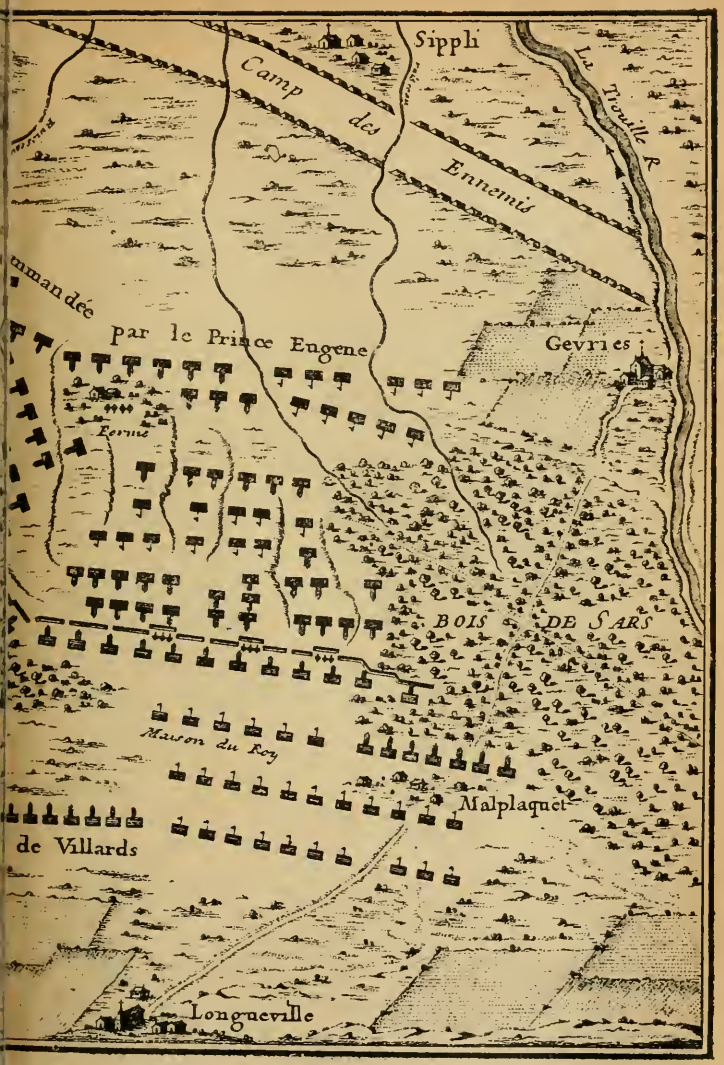
Villars croyait être attaqué le 10, mais Eugène et Malborough durent attendre que les députés hollandais fussent arrivés de Bruxelles pour leur en accorder la permission. Les Français eurent le temps de faire de nouveaux ouvrages, de tripler les lignes devant la passe d'Aulnois, d'approfondir les fossés, d'épaissir les parapets. Pour la bataille défensive, pour la terrible partie qu'il allait livrer, Villars voulait mettre tous les atouts dans son jeu. La journée du 10 septembre, sous une violente canonnade [1],

1. « La canonnade a duré de 11 heures du matin jusqu'à la nuit. Je dois me louer de MM. d'Albergotti, d'Artagnan, de Chemerault, de la Frézelière et de Puységur; enfin tout le monde a marqué une vivacité et une ardeur qui redoublent mon envie de joindre les ennemis en terrain égal. » *Rapport de Villars au Roi.*



Dheulland Sculp

Fig. 3


Sippli
Camp des Ennemis
La Trouille R.
mmandée
par le Prince Eugene
Gevries
Ferme
BOIS DE SARS
Maison du Roy
Malplaquet
de Villards
Longueville

plaquet.

se passa donc en travaux de défense pour les Français, en préparatifs d'attaque pour les coalisés.

Malplaquet (11 septembre).

Le 11, à sept heures et demie du matin, quand l'épais brouillard qui enveloppait les bois et la plaine se fut dissipé, les deux armées étaient en présence, impatientes d'en venir aux mains. On distribuait du pain aux Français, qui en manquaient depuis deux jours. Ils le jetèrent en entendant le canon, pour courir à leurs postes derrière les retranchements et les abatis.

L'armée coalisée avait non seulement la supériorité de l'artillerie, mais encore celle du nombre ; 120 000 combattants, en 162 bataillons et 300 escadrons, étaient opposés aux 80 000 hommes de Villars. Eugène commandait l'aile droite, composée des Autrichiens, des Saxons et des Prussiens sous le duc de Wurtemberg, Schulenburg, Rantzau, Lottum, Lobkovitz, Harrach et Kanitz ; Malborough s'était réservé le centre et l'aile gauche. Au centre, les Anglais sous lord Cadogan, Orkney, Stairs, Hamilton, le duc d'Argyle, et les Hanovriens sous le duc d'Athlone ; à l'aile gauche, les Hollandais, les Suisses et les Suédois sous Tilly, les princes d'Orange et de Hesse, Dohna, Spar, Oxenstiern et le comte d'Auvergne, un transfuge français, neveu de Turenne.

Eugène se chargea d'attaquer la gauche française dans les bois de Blangies ; Schulenburg avec 36 bataillons devait les envelopper au nord et à l'ouest, Lottum, avec 22, à l'est et au sud, en pénétrant dans la passe de la Louvière. Le général autrichien Withers avait été envoyé au-devant des 21 bataillons venant de Tournay, pour en prendre le commandement et les conduire sur les derrières de la position française, au hameau de la Folie (*fig. 60*).

Toute la cavalerie d'Eugène et de Malborough, rassem-

blée entre Blaregnies et Aulnois, avait ordre de traverser les retranchements, aussitôt qu'ils seraient conquis par l'infanterie, et de gravir le plateau de Malplaquet pour y charger la cavalerie française.

Les 30 bataillons hollandais devaient forcer la passe d'Aulnois et occuper les bois, fortement retranchés, des Escoliers, de la Lanière et de Feignies[1]. L'infanterie était commandée à droite par Montesquiou, qui disposait de 63 bataillons, à gauche par Albergotti, qui en avait 55. Les 32 brigades[2] étaient échelonnées sur 3 lignes, le long du croissant défensif; à droite, depuis le bois des Escoliers jusqu'au milieu de la trouée de Malplaquet; à gauche, depuis cette trouée jusqu'au ruisseau de Sart-la-Bruyère, qui sortait du bois de Blangies et en couvrait la lisière est par une dérivation marécageuse.

1. Ces bois faisaient partie du massif forestier compris entre Maubeuge et la Haine. Feuquière les appelle bois de Blangies et de Sars (fig. 59). Il faut lire *Blangies* et *des Sars*, comme *Ciply* et *Givry* au lieu de Sippli et Gevries.

2. De la droite à la gauche : Bourbonnais, 6 bataillons (*Bourbonnais, La Mark, Mortemart*) ; le Perche, 6 (*Le Perche, Foix, Santerre*); Touraine, 3 (*Touraine, Chateauneuf*); La Fère, 5 (*La Fère, Montroux, Agénois*) ; Piémont, 5 (*Piémont, Bourgogne*); Royal, 6 (*Royal, Royal-Italien, Boulonnais*) ; Navarre, 6 (*Navarre, Lorraine, Nice*) ; May, 8 (*May, Brendlé, Gréder-suisse*), Lannoy, 6 (*Lannoy, Alsace*) ; Picardie, 6 (*Picardie, Royal-Roussillon, Deslandes*) ; les Gardes (françaises, 4, suisses, 2); les Gardes de Cologne, 2, et de Bavière, 2; la brigade irlandaise, 5 (*Galmoy, O'Brien, O'Donnel, Dorington, Sée*); Champagne, 6 (*Champagne, Louvigny, Isenghien*) ; La Reine, 5 (*La Reine, Béarn*) ; La Sarre, 4 (*La Sarre, Royal-la-Marine, Boufflers*); Charost, 4 (*Charost, Sparr*) ; Le Roy, 4 (*Le Roy, Saintonge*) ; Bretagne, 4 (*Bretagne, Provence*) ; Poitou, 6 (*Poitou, Guyenne, Chartres*) ; Gondrin, 6 (*Gondrin, Luxembourg, Greder-allemand*) ; Tourville, 5 (*Tourville, Perrin, Croy*).

Nous devons ces renseignements, si précieux pour les historiques de régiment, à la belle étude parue dans les numéros de janvier et de février 1904, de la *Revue d'histoire*, rédigée à l'État-major de l'armée. Cette étude a pour titre : La *bataille de Malplaquet, d'après les correspondants du duc du Maine à l'armée de Flandre*. Elle vient de paraître en volume à la librairie militaire R. Chapelot, sous la signature du commandant d'infanterie breveté V. Dupuis.

En arrière de l'infanterie, la cavalerie (263 escadrons), sur deux lignes, occupait le plateau qui domine les passes entre le village de Malplaquet et la ferme de la Louvière. A droite la Maison du Roi; au centre la gendarmerie ; à gauche les carabiniers. Les 15 escadrons du comte de Broglie étaient en réserve en avant de Taisnières ; le quartier général à Malplaquet.

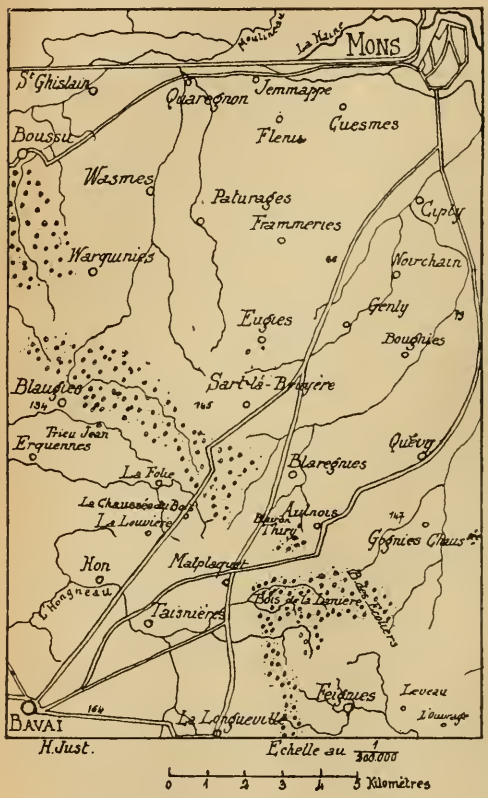


Fig. 60.

L'attaque commença, vers 8 heures, à l'extrême gauche. Les 4 brigades françaises de première ligne, Bretagne, Le Roy, Charost[1], la Sarre, attendaient

1. *Charost*, entouré par les gardes anglaises, s'ouvrit un passage à la baïonnette pour se replier sur la deuxième ligne. Le régiment fournit encore 3 charges, dans lesquelles furent tués, son colonel le marquis de Charost, commandant la brigade, les capitaines Mauny, Dodinghar, Manezy, Salers, de la Boussaye, de la Mothe, Grousse.

derrière les abattis et les levées de terre de la lisière est des bois de Blangies, le premier choc des 36 bataillons du prince Eugène, massés sur cinq lignes en avant de Sart-la-Bruyère.

« Voyant les principales forces de l'ennemi marcher à notre gauche, raconte Villars, j'y allai, après avoir prié Boufflers de donner ses ordres à la droite, où était la Maison du Roi ; j'étais bien aise qu'il la menât lui-même. Cette gauche, commandée par le marquis de Guébriant, soutint longtemps le feu sans être ébranlée ; mais, après deux heures de combat, elle fut forcée de battre en retraite. J'étais près du bois et je voyais les principaux généraux ennemis à la tête d'un gros corps de cavalerie, caché par quelques bouquets d'arbres. Au même moment, Chémerault faisait avancer 12 bataillons (brigades du Roi et de la Reine) pour soutenir les défenseurs du bois. Il allait tomber dans cette cavalerie et se faire écraser quand je courus à lui et l'arrêtai. Je plaçais ses 12 bataillons à 50 pas du bois pour recueillir la première ligne, qui se repliait sur eux, tous les bataillons marchant sous leurs drapeaux. J'y joignis 18 bataillons (brigades de Poitou, de Gondrin, de Champagne[1] et les Irlandais) que m'amena Albergotti et je formai un corps de bataille. Les ennemis sortirent du bois avec beaucoup de fierté ; j'ébranlai ma ligne et je les renversai par la charge la plus rude et la plus sanglante qu'on ait jamais faite. Comme je poursuivais l'ennemi jusqu'au bois de Blangies, un premier coup de fusil tua mon cheval, un second me cassa le genou. Il fallut m'emporter sans connaissance au Quesnoy. »

l'aide-major de Peynant. Le lieutenant-colonel de la Chauverie, le major de Redon, les capitaines d'Ableville et de Soulvignac furent blessés. *Susane.*

1. *Champagne* chargea en flanc la colonne anglaise et prit 9 drapeaux ; le régiment perdit la moitié de son effectif. Parmi les morts, les capitaines d'Estouilly, Bottereaux, de la Condamine, de Lige, d'Aunay, Grémant ; parmi les blessés, le capitaine de Tanus.

Albergotti fut blessé à son tour, et le major-général Puységur prit la direction du combat à l'aile gauche, que Legall commandait. L'infanterie ennemie fut rejetée dans le bois de Blangies, bien que le mouvement tournant des 21 bataillons de Withers eût réussi et que la brigade de Tourville, formant la troisième ligne française, eût été surprise et mise en déroute près du hameau de la Folie. A midi, Puységur croyait que, de son côté, la partie était gagnée.

A l'aile droite, les 30 bataillons hollandais, engagés par le prince d'Orange dans la trouée d'Aulnois, avaient culbuté la brigade de Bourbonnais et pris 4 drapeaux au régiment de *la Marck*, quand la brigade de Navarre, entraînée par le marquis de Gassion, fit une vigoureuse contre-attaque.

— *Recommandez-vous à votre patronne Notre-Dame de Frappefort !* disait Gassion aux soldats de *Navarre*. Ils reprirent le terrain perdu et refoulèrent les Hollandais sur Aulnois. Le prince d'Orange revint à la charge, un drapeau à la main, et le planta sur la première redoute. Mais la brigade de Picardie[1] lui tint tête si valeureusement dans les retranchements, qu'après 3 heures d'une lutte acharnée, Orange dut abandonner le champ de bataille en y laissant la moitié de son effectif.

Si Boufflers, en ce moment, avait pris l'offensive et fait sortir des bois et des ouvrages de la droite toute l'infanterie de Montesquiou, soutenue par la cavalerie de l'aile droite, les Hollandais de Tilly, les Anglais et les Hanovriens de Malborough, pris en flanc et à revers, auraient été culbutés sur les Autrichiens et les Prussiens du prince Eugène, immobilisés dans le bois de Blangies. Les coalisés, battus et acculés aux remparts de Mons, mettaient bas les armes.

Boufflers était un héros, mais il n'avait pas de pareilles initiatives. Subordonné à Villars, il attendait ses

1. *Picardie* perdit le commandant de bataillon d'Ornaison, les capitaines Pépin, Maupas et Duparc, les lieutenants Froyé, Valéras, Dampierre et de Chesnaye.

ordres, et Villars, grièvement blessé, n'était plus là pour en donner. Boufflers se contenta de *sauver l'honneur des armes* en payant bravement de sa personne à la tête de la Maison du Roi.

Pendant que les deux ailes livraient ces combats heureux, le centre, dégarni, éprouvait un grave échec. Il n'était resté dans la passe de la Louvière que les Gardes de Cologne et de Bavière. Les 15 bataillons anglais d'Orkney, que Malborough tenait en réserve, et la cavalerie hollandaise du comte d'Auvergne, les assaillirent brusquement et les mirent en déroute. Orkney et Auvergne purent alors attaquer de flanc la brigade des Gardes et celle de Lannoy, restées seules dans la trouée de Malplaquet. Ces brigades se défendirent vaillamment et leurs deux chefs, le duc de Guiche, colonel des Gardes françaises [1], et Stackemberg, lieutenant-colonel d'*Alsace*, furent grièvement blessés; mais, après de grosses pertes, elles durent se replier sur le bois de la Lanière, en abandonnant les canons. Le passage était ouvert à la cavalerie ennemie; ses 300 escadrons s'y précipitèrent et gravirent, sur 12 lignes, les rampes du plateau pour charger la cavalerie française.

Eugène fit avancer son artillerie à la lisière sud des bois de Blangies; Malborough établit la sienne dans les retranchements du centre. Une terrible canonnade ouvrit de larges brèches dans l'infanterie de l'aile gauche française et dans les 260 escadrons qui, depuis le matin, assistaient à ces sanglants combats sans y prendre part. La Maison du Roi [2], commandée par le comte de Montesson,

1. Aux Gardes-françaises (4 bataillons) les capitaines du Chardon et Mont furent tués; les capitaines de Tambouneau et de Brilhac, blessés; les Gardes-suisses (2 bataillons) perdirent le capitaine Graviset. *Suzane*.

2. Le chevalier de Folard, le célèbre écrivain militaire, était capitaine à Malplaquet; il y fut blessé et fait prisonnier. Il est intéressant de connaître son impression sur la bataille:

« Quoique nous fussions rangés sur 5 ou 6 lignes en deçà de

le plus ancien lieutenant des Gardes-du-corps, s'élança au devant des escadrons hollandais du comte d'Auvergne. La gendarmerie suivit, conduite par la Vallière, et, pendant deux heures, le plateau de Malplaquet fut le théâtre d'une mêlée légendaire où, l'épée et le pistolet à la main, les ca-

Fig. 61. — *Puységur.*

la trouée de Malplaquet, et que nous en eussions formé tout autant à notre gauche, vis-à-vis et le long des bois, il y a très peu de ces lignes qui aient combattu. La Maison du Roi chargea sans cesse et sans relâche, sans qu'on pensât à la faire remplacer ou soutenir, après que l'infanterie qui défendait les retranchements de la trouée entre les 2 bois, eut quitté la partie sans trop grand sujet. La cavalerie, à l'exception de 2 ou 3 corps de la gauche, donna toutes les marques du courage le plus intrépide, sans que les lignes en arrière remplaçassent la première. On oublia les dragons. Les ennemis engagèrent dans la trouée plus de 12 lignes redoublées, après avoir chassé notre gauche du bois, par la lâcheté de quelques régiments, qui prirent la fuite. Dire que les lignes ont été successivement engagées, c'est n'avoir pas assisté à la bataille, ou bien c'est avoir mal vu ce qui s'y est passé. Combien de corps d'infanterie et de cavalerie sont restés les bras croisés à Hochstaedt, à Ramillies ou à Audenarde, comme à Malplaquet!

valiers de France chassèrent, par trois fois, jusqu'aux retranchements, les cavaliers de Hollande, d'Angleterre, d'Autriche, de Saxe et de Suède. Mais le prince d'Orange avait occupé ces retranchements avec les débris de ses 30 bataillons hollandais, qui, par des salves meurtrières, tirées à bout portant, arrêtaient les escadrons français et permettaient aux coalisés de se reformer derrière les retranchements pour revenir plus nombreux à la charge.

Quand ceux-ci refoulaient, à leur tour, les cavaliers français, décimés par la mousqueterie et le canon, ils ne trouvaient sur le plateau ni infanterie, ni artillerie pour les arrêter. Après avoir sauvé l'honneur, Boufflers, sans nouvelles de l'aile gauche, dont il était séparé par une nuée d'ennemis criant victoire, dut se résigner à donner à l'aile droite le signal de la retraite sur Bavay. Il fit dire à Puységur et à Legall[1] de se retirer avec l'aile gauche sur Valenciennes. La retraite s'effectua en bon ordre sous la protection des carabiniers de M. du Rozel, qui formaient l'arrière-garde.

Il restait sur le champ de bataille 30000 morts et 20000 blessés ; il n'y avait dans cette hécatombe que 7000 Français, dont 850 officiers. Les coalisés[2] ne songèrent même pas à poursuivre ces glorieux vaincus, qui, deux jours plus tard, étaient réunis sous Valenciennes et prêts à recommencer la lutte[3].

1. « Les ennemis ayant percé le centre de l'armée et ayant obligé, par là, notre droite à se retirer, j'ai été obligé d'en faire autant avec la gauche, ne pouvant plus communiquer avec la droite. Les ennemis nous ont suivis assez vivement pendant deux lieues, sans pouvoir jamais nous entamer. Enfin nous avons passé l'Hongneau et fait une halte en deçà, de trois heures, tant pour assembler les troupes qui avaient passé à différents ponts que pour rompre ces ponts, et nous sommes arrivés à Valenciennes avec toute la cavalerie de la gauche et environ 50 bataillons. » *Lettre de Legall à Villars, du 12 septembre.*

2. Ils avaient perdu les généraux Oxenstiern, Spaar, Webbs, Gore, Lallo, Heyden, Pendergost.

3. A la revue du 27 septembre, Boufflers trouva 110 bataillons,

« *Si Dieu nous fait la grâce de perdre encore une pareille bataille*, écrivait de son lit de souffrance Villars à Louis XIV, *V. M. peut compter que ses ennemis seront détruits.* »

Eugène, Malborough et Tilly avaient en effet perdu l'élite de leur infanterie ; « la terreur était dans le reste et, s'ils s'emparèrent de Mons avant de se retirer vers Bruxelles, ce fut pour en imposer aux peuples d'Angleterre et de Hollande et les animer à continuer la guerre[1] ».

1 019 capitaines, 1 027 lieutenants, 829 sous-lieutenants, 41 049 sergents ou soldats. Il y avait 10 000 hommes dans les hôpitaux. *Belhomme.*

1. Mémoires de Villars.

CHAPITRE VI

LA FIN DU RÈGNE DE LOUIS XIV

(1710-1715)

Campagne de 1710. Défense de Douai par Albergotti (5 mai). Noailles à Cette (29 juillet). L'armée de Flandre. — En Espagne. Dernières victoires de Vendôme : Brihuega, Villaviciosa (9 et 10 décembre. — 1711. L'Empereur Charles VI. — 1712. Le chemin de Paris. Défection des Anglais (8 juin). Siège de Landrecies. Marche de nuit. Denain (24 juillet). — 1713. Paix d'Utrecht. Villars prend Landau et Fribourg. — 1714. Traité de Rastadt (7 mars). Désarmement. La république de Barcelone. — 1715. Mort de Louis XIV.

CAMPAGNE DE 1710.

Les négociations de paix engagées à Gertruidenberg n'avaient pas réussi [1]. Les *seigneuries de la Haye* exigeaient de Louis XIV des concessions déshonorantes pour la France et pour lui ; il dut se résoudre à continuer cette guerre désastreuse, soutenu par le pieux espoir que le *Dieu des armées* ne l'abandonnerait pas [2]. Il n'y eut

1. « Le Roi a appelé dans ses conseils les maréchaux de Boufflers, d'Harcourt et de Villars, qui n'a fait à Marly qu'une apparition. L'extrémité de nos affaires se fait sentir de plus en plus ; les ennemis les connaissent et veulent en profiter sans aucune mesure. Les conditions de la paix sont de plus en plus affligeantes. Cependant, je crains que Malborough, qu'on attend, ne rompe encore cette triste paix, qu'on est contraint de désirer. Le roi d'Espagne y met de nouveaux embarras. » *Lettre de Mme de Maintenon au cardinal de Noailles, 14 mai 1710.*

2. « Le Roi s'occupe plus que jamais de ses affaires. Ses enfants s'amusent le plus qu'ils peuvent entre Meudon, Marly, les chasses, la comédie et le jeu, où l'on voit, à ce qu'on dit, beaucoup d'or. » *Idem.*

rien de changé dans le haut commandement : Harcourt sur le Rhin, Berwick en Dauphiné, Noailles en Roussillon, Villars en Flandre. Montesquiou, son adjoint, y avait commandé pendant l'hiver. Il n'avait pas pu empêcher Eugène et Malborough de prendre l'offensive et d'assiéger Douai[1], notre place avancée sur la Scarpe, à 5 lieues d'Arras et de Cambrai.

« Au lieu de se retrancher en avant de Douai, Montesquiou se laissa surprendre dans son camp de Vitry et n'eut que le temps de se retirer vers Arleux et Cambrai[2]. Le Roi lui envoya, des Trois-Évêchés et du Dauphiné, un renfort de 20 bataillons et de 20 escadrons[3]. »

Fig. 62. — *Mortier de bombardement.*

Villars, revenu des eaux de Bourbonne très souffrant encore de sa blessure et obligé de monter à cheval *en amazone*[4], était à Cambrai le 19 mai. Il passa en revue les 155 bataillons[5] et les 262 escadrons qui campaient sur deux lignes sous les remparts de la ville. Sur l'ordre du Roi, Berwick vint du Dauphiné l'y rejoindre, pour se concerter avec lui sur les opérations.

« Nous marchâmes sur Arras, dit Berwick, et de là,

1. Elle avait été prise par Louis XIV aux Espagnols, le 6 juillet 1667 (*Tome IV ; page 301*). Les traités d'Aix-la-Chapelle, de Nimègue et de Ryswick l'avaient conservée à la France.

2. *Berwick.*

3. Les bataillons étaient alors à 350 fusils, les escadrons à 100 sabres tout au plus.

4. Il avait dit plaisamment à ses officiers :

— « *Vous le voyez, je suis forcé de monter comme les ribaudes du camp et les belles dames de la suite de la duchesse de Bourgogne.* » Le propos fut répété à la Cour par le chevalier d'Heudicourt, un des aides de camp du maréchal. La duchesse de Bourgogne se plaignit à *sa bonne tante* Mme de Maintenon, et une formidable cabale féminine se déchaîna contre le *roi des Gascons*, qui chassa Heudicourt de l'armée, mais n'en devint pas plus circonspect.

5. Dont deux de *Royal-artillerie.*

ayant passé la Scarpe, nous nous portâmes sur les ennemis, que nous trouvâmes bien retranchés, leur droite aux marais de Lens, leur gauche à la Scarpe, vis-à-vis Vitry. Après les avoir reconnus, nous tombâmes d'accord qu'il n'était pas possible de les attaquer[1]. On ne songea plus à secourir Douai, mais à empêcher les ennemis de faire d'autres conquêtes après qu'ils l'auraient pris, et l'on se rapprocha du Mont-Saint-Éloi pour la commodité des fourrages. »

DÉFENSE DE DOUAI PAR ALBERGOTTI.

Albergotti s'était chargé de défendre Douai, dont M. de Pommereuil était gouverneur. Il avait des vivres, des munitions, une garnison de 7500 hommes[2], commandée par M. de Bendlé et le marquis de Dreux, maréchaux de camp, le duc de Mortemart, le comte de Lannion et M. Destouches, brigadiers. M. de Valory était l'ingénieur en chef; M. de Jancourt commandait l'artillerie.

La tranchée fut ouverte le 5 mai et la défense se prolongea jusqu'au 26 juin, 25 jours de plus qu'on ne l'avait prévu. Quand Albergotti capitula sur l'ordre du Roi[3], il avait dirigé 32 sorties heureuses

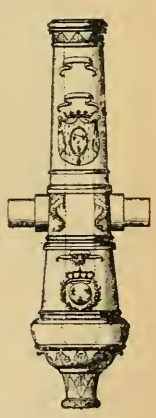


Fig. 63. — *Canon de rempart.*

1. « Nous avons une armée belle, bonne, nourrie, payée, brave. Mais elle est inférieure d'un nombre considérable à celle des ennemis. Ceux-ci sont sages et prennent autant de précautions que si nous étions puissants. C'est ce qui a mis Villars hors d'état de rien entreprendre après les avoir tournés de tous les côtés. » *Lettre de Mme de Maintenon, du 9 juin 1710.*

2. 20 bataillons, 6 escadrons de dragons, 6 compagnies d'invalides, 2 brigades d'officiers irlandais, une compagnie de canonniers une brigade de mineurs et de bombardiers.

3. « Albergotti acquiert beaucoup de gloire à Douai, mais il faut bien se rendre uand on n'est pas secouru. Berwick revient

et soutenu 3 assauts. Louis XIV le fit chevalier de l'ordre du Saint-esprit.

Les coalisés prirent Béthune[1] (26 août), sans que Villars eût rien fait pour secourir la place. Les instructions formelles de Louis XIV étaient « de ne point livrer bataille, de se borner à empêcher les ennemis d'assiéger Arras, Cambrai ou Hesdin[2], et de bien garder les lignes construites depuis Valenciennes jusqu'à la mer. »

NOAILLES A CETTE (29 juillet).

Berwick, revenu à Briançon, principal réduit de la défense des Alpes, tenait habilement tête à l'armée du duc de Savoie, commandée par le feld-maréchal de Thann et le général suédois Rebender.

Noailles, en Roussillon, préparait le siège de Gironc, quand le duc de Roquelaure, gouverneur du Languedoc, les prévint tous les deux d'une audacieuse tentative des coalisés sur le littoral de la Méditerranée. Un transfuge français, de Seissan, colonel du régiment de *Sancerre*, avait obtenu de la reine Anne qu'elle y envoyât une escadre, avec un corps de débarquement et des armes pour les mécontents du midi de la France, qui devaient, selon lui, se soulever en masse s'ils étaient soutenus par des troupes régulières.

demain; on le croit nécessaire en Dauphiné. Il serait devenu inutile et à charge en Flandre par la différence de ses pensées avec celles de Villars. Ils ont très bien vécu ensemble, soutenus par l'espérance de se quitter bientôt. Paris vit toujours dans l'espérance de la paix; tout est paisible parce qu'on a la comédie et du pain. » *Panem et circenses. Lettre de Mme de Maintenon du 13 juin 1710.*

1. Défendu par du Puy-Vauban, secondé par le maréchal de camp de Roth, les brigadiers de Mony, du Thil, de Saint-Sernin, et une garnison de 4 000 hommes (9 bataillons, 2 escadrons de dragons, etc.).

2. C'était une toute petite place, remparée en terre, défendue par le chevalier de Selve, brigadier, lieutenant-colonel de *Picardie*, qui disposait de 7 bataillons, sans cavalerie, ni dragons.

Le 25 juillet, 3 000 Anglo-Hollandais débarquèrent entre Cette et Agde, s'emparèrent de ces deux villes et répandirent dans le pays des appels aux armes.

Roquelaure et l'intendant de Basville n'avaient pu réunir à Mèze, sur l'étang de Thau, que 3 compagnies de cavalerie, avec lesquelles il leur était impossible de repousser l'invasion.

Fig. 64. — *Adrien-Maurice, duc de Noailles* [1].

Noailles accourut de son camp du Boulou avec 1 000 grenadiers sous le brigadier de Planque, 900 chevaux commandés par le maréchal de camp de Caylus, et 12 canons, dont 4 de 24. Il avait avec lui les maréchaux de camp de Chatillon et d'Estaires, les brigadiers d'Osseville et de Sandricourt, les colonels de Borelli, marquis et comte de Noailles.

Arrivé à Agde le 29 juillet, il fit une halte de 4 heures, puis il chargea si impétueusement les Anglo-Hollandais, qu'il s'enfuirent en désordre et se rembarquèrent, abandonnant leurs canons et leurs bagages. Deux officiers et

1. Nous avons donné au Tome V (*figure 48, page 329*) le portrait de son père, Anne-Jules, qui gagna la bataille de Torroella et prit Girone en 1694. Adrien-Maurice était devenu le neveu de Mme de Maintenon et son Benjamin, en épousant Charlotte d'Aubigné. Mme de Maintenon disait, avec attendrissement, qu'il avait la prudence et la prévoyance de Turenne, la valeur et la vigilance de Créqui, l'intelligence pour l'artillerie de la Frézelière et le détail de Jaquier. » *Lettre au cardinal de Noailles, du 18 mai 1711.*

70 soldats essayèrent de se défendre dans le fort du môle de Cette. Le capitaine d'Auzé le prit d'assaut à la tête des grenadiers d'*Artois* et obligea la garnison à mettre bas les armes.

L'ARMÉE DE FLANDRE.

S'il était défendu à Villars d'engager une bataille décisive, il avait du moins le devoir d'instruire les conscrits que lui envoyaient toutes les paroisses [1] du royaume, et de leur donner le baptême du feu. Il ne s'en faisait pas faute ; les commandants des places fortes, des camps retranchés ou volants, et des corps d'observation, *alertaient* sans cesse l'ennemi par des reconnaissances, des surprises, des raids, des fourrages et des attaques de convoi. Villars préparait ses troupes aux grandes opérations par les petites. Chaque semaine on signalait un nouvel exploit et le Roi en récompensait généreusement les auteurs.

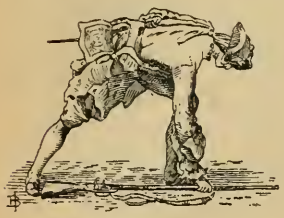


Fig. 65. — *L'arme à terre* [2].

Le marquis de Chevilly, gouverneur d'Ypres, ayant appris qu'un grand convoi de canons, de mortiers, de poudre et de projectiles, remontait la Lys à destination de

1. Chaque paroisse fut imposée de 75 livres pour l'entretien des recrues, en sus de celles qu'elle devait fournir selon sa population masculine.

2. « Quand le bataillon est formé, le major et les aides-majors dressent les rangs et les files l'une après l'autre. Avec bien du temps et de la peine, ils tâchent de rendre les rangs droits comme une règle et les files de même; puis tous les officiers et sergents passent derrière le bataillon et l'on fait faire le maniement des armes aux soldats. *Puységur. Art de la guerre.*

l'armée ennemie, sous l'escorte de 1 300 fantassins et de 600 cavaliers, commandés par le comte d'Athlone, détacha le maréchal de camp de Ravignan avec 19 compagnies de grenadiers, 1 500 fusillers, 3 escadrons de dragons et 30 hussards pour attaquer ce convoi. La rencontre eut

Fig. 66. — *L'arme au bras.*

Fig. 67. — *L'épée à la main.*

Fig. 68. — *Présentez vos armes.*

lieu, le 19 septembre, près de Saint-Éloi. Ravignan chargea l'escorte, la défit, prit Athlone, un lieutenant-colonel, 36 officiers et 609 soldats; le reste fut tué ou noyé, à l'exception de 300 cavaliers qui se sauvèrent du côté de Deynse. Ravignan n'avait perdu qu'un capitaine, 6 officiers et 50 soldats. Il détruisit le matériel d'artillerie, mit le feu aux poudres et rentra, le 20 au soir, à Ypres, après avoir dispersé ou fait prisonniers les partis ennemis qui tentèrent de lui couper la retraite.

Après avoir pris, le 2 novembre, Saint-Venant, vaillamment défendu pas Goesbriant [1], Eugène et Malborough

1. Il disposait d'un maréchal de camp, le comte d'Estrade, de 7 brigadiers, le marquis de Listenoy, Grimaldi, les chevaliers de

mirent leurs armées en quartiers d'hiver le long de la frontière de France. Ils espéraient bien reprendre au printemps le *chemin de Paris*.

Fig. 69. — *Au port d'arme.*

Malborough ne se doutait pas de l'orage qui le menaçait. La reine Anne était lasse des impertinences de sa favorite Lady Churchill. Souveraine économe et pratique, elle trouvait que la guerre, dont elle avait tiré pour sa marine et ses colonies tout le profit désirable, lui coûtait trop cher; aussi avait-elle prêté l'oreille aux propositions de paix [1] du maréchal de Tallard, prisonnier à Londres, plus habile en politique et en diplomatie qu'en stratégie et en tactique.

Villars répartit ses régiments d'infanterie et de cavalerie en face des garnisons en

Bueil, de Curzay et de Flavacourt; des ingénieurs de Robelin et de Fréville. Le capitaine des mineurs, de Vallière, commandait l'artillerie. La garnison comprenait 14 bataillons des régiments *Bueil, Greder* (suisse), *du Fort, Provence, Lorraine, Aunis, Mauriel, Brancas* et 7 escadrons de dragons : Listenoy, Bellabre, Flavacourt. Le gouverneur était le brigadier Le Jay et le *lieutenant du Roy*, M. de Capestan. En octobre, Louis XIV écrivit à Goesbriant de capituler, au moment où le prince d'Anhalt, qui l'assiégeait, s'apprêtait par lassitude à lever le siège. La lettre fut interceptée par les assiégeants et ranima leur courage. Le 8 novembre, quand la brèche fut praticable et la place intenable sous le bombardement, Goesbriant capitula. La garnison sortit avec les honneurs de la guerre et fut conduite à Saint-Omer.

1. « La reine Anne avait assez du despotisme du ménage Malborough. Un abbé Gauthier, aumônier du comte de Gallas, ambassadeur de l'empereur à Londres, vint dire un matin à Torcy :

— « *Voulez-vous faire la paix, Monsieur? Je viens vous apporter les moyens de la traiter.* »

C'était demander à un mourant s'il voulait guérir ! » *Voltaire. Siècle de Louis XIV.*

nemies. Il les avait habillés à neuf[1], bien armés[2], remontés en bons chevaux, pourvus d'outils[3], car on s'apercevait chaque jour davantage, à cette époque comme aujourd'hui, comme en tout temps, de l'absolue nécessité des travaux de campagne[4].

Les troupes françaises étaient aguerries par six mois de petite guerre et prêtes à se rassembler, à la première alerte, sur le point menacé.

1. L'habit du soldat en drap de Lodève ou du Berry. La culotte ample, de tricot croisé, doublée de toile; une paire de guêtres de drap. Le chapeau, à bords larges, avec des crochets et des agrafes fortes pour le retrousser; les cheveux noués d'un ruban de laine. Chaque soldat a un peigne, un savon, du fil, des aiguilles, une pièce grasse pour son arme. Les tambours ont la livrée du régiment, avec un sarcau de toile pour conserver leurs habits (*c'est notre bourgeron de toile*). La caisse est en couleurs, avec les armoiries et le nom du capitaine. Le tambour-major doit avoir des galons pour le distinguer des autres tambours. Les drapeaux, cravatés de blanc, sont portés dans leurs étuis jusqu'au moment de les déployer. Chaque bataillon doit avoir 100 paires de souliers de rechange; chaque compagnie 6 tentes de bonne toile à son numéro et au nom du régiment. Il y a une balance par régiment pour la distribution de la viande (3 livres par semaine, par soldat). *Belhomme.*

2. *L'officier à hausse col* a un fourniment de corne, avec un cordon de soie de la couleur de l'uniforme, une baïonnette d'acier plus courte que celle du soldat et une gibecière d'uniforme. La moitié des sergents est armée du fusil; l'autre moitié de la hallebarde.

Les fusils doivent être bien entretenus et la platine retrempée quand il est besoin. On ne brunit pas le canon, parce que c'est un prétexte à négligence et à malpropreté. La bretelle est en cuir de Russie ou en buffle. La baïonnette et l'épée dans des fourreaux de cuir. Les meilleurs tireurs sont armés d'une carabine avec baïonnette à manche de bois. Le fourniment est en cuir bouilli; ils portent une épinglette pour dégager la lumière, un tampon de cuir pour abaisser le chien dans les marches et les camps. Chaque soldat a 6 pierres à feu et 20 coups à tirer (*idem*).

3. Chaque compagnie d'infanterie a 8 outils : 2 haches, 2 pelles, 2 pioches, 1 pic à roc, 1 serpe dans un étui en cuir, avec porte-bretelle. Les compagnies de grenadiers ont en plus 8 haches de charpentier, qui ont été conservées aux sapeurs d'infanterie jusqu'à ces derniers temps.

4. « Ceux qui proscrivent le secours que l'ingénieur peut donner en campagne, se privent gratuitement d'un *moyen auxiliaire*, jamais nuisible, toujours utile et souvent indispensable. » *Mémorial de Sainte-Hélène.*

EN ESPAGNE.

A la fin de juillet, la situation de Philippe V en Espagne paraissait désespérée. Le 7 mars, il rejoignait devant Lérida l'armée d'Aragon, commandée par le capitaine-général Villadarias, qu'avait déjà renforcé le corps français d'Estramadure du marquis de Bay.

Stahremberg se jeta inopinément au milieu des quartiers espagnols et obligea Philippe V à se replier sur Saragosse. Il attaqua, le 20 août, avec ses vieilles troupes, les milices espagnoles de nouvelle levée, qui jetèrent leurs armes sans combattre. Les gardes wallonnes[1] et quelques troupes régulières, la cavalerie surtout, ne purent à elles seules soutenir le choc. L'artillerie, le bagage, tout fut perdu, et la déroute complète. Bay put cependant rallier 18 000 hommes et battre en retraite sur Tudela.

Au lieu de le poursuivre, Stahremberg fut forcé d'obéir au général anglais Stanhope, qui déclarait avoir ordre de la reine Anne de conduire d'abord l'archiduc à Madrid. Tous les coalisés marchèrent sur Madrid, à travers un pays stérile, *afficionado* aux Bourbons, où les traînards hérétiques et sacrilèges étaient impitoyablement massacrés.

Philippe V se réfugia à Valladolid, avec la reine[2], la cour, les ministres et les conseils.

1. Le duc d'Havré, prince de Croy, colonel des gardes wallonnes, y fut tué.

2. « Les grands d'Espagne déclarèrent qu'ils suivraient partout le roi et sa fortune. Très peu y manquèrent. La reine, tenant le prince des Asturies entre ses bras, se montra sur le balcon du palais royal, et parla au peuple avec tant de grâce, de force et de courage, que son succès fut incroyable. L'impression de Madrid gagna incontinent toutes les provinces. Prélats et bas clergé, seigneurs et bas peuple, bénéficiers, bourgeois, communautés, particuliers, noblesse, gens de robe et de trafic, artisans, tous se saignèrent pour former en diligence de nouvelles troupes, former des magasins, porter toutes sortes de provisions à la Cour et à ceux qui l'avaient suivie. » *Bellerive.*

L'archiduc Charles entra dans Madrid désert et hostile avec des Allemands, des Anglais, des Hollandais, et se fit proclamer roi d'Espagne.

Mais, dix jours après, il lui fallut quitter *la capitale* et marcher sur Tolède, menacée par Philippe V.

DERNIÈRES VICTOIRES DE VENDÔME.

Louis XIV, sur le désir de son petit-fils, lui avait envoyé Vendôme, qui trouva, en rejoignant Philippe V à Valladolid, 15000 Espagnols bien armés, nourris et payés, qui demandaient à marcher aux hérétiques pour prendre la revanche de Saragosse.

Fig. 70. — *Chargez.*

Le roi et Vendôme étaient, le 8 décembre, à Guadalaxara quand ils apprirent que Stahremberg avait réparti ses troupes entre les sources du Hénarès et du Tage, au pied des montagnes qui séparent la Castille de l'Aragon, dans des quartiers dont tous les accès étaient faciles, et qui étaient assez rapprochés pour se secourir mutuellement avec promptitude et facilité. Stanhope avait 8 bataillons et 8 escadrons anglo-hollandais, dans Brihuega, petite place forte dont le château était bon, et qui se trouvait à la tête de tous les quartiers ennemis, à l'entrée du pays que Philippe V était forcé de traverser pour faire sa jonction avec le marquis de Bay[1].

Stahremberg avait rappelé et attendait à toute heure

1. « De Bay était trop faible pour affronter à lui seul l'armée victorieuse de Stahremberg, mais il était en état de la harceler et de percer jusqu'au roi, s'il venait à lui. » *Saint-Simon.*

le corps allemand détaché en Estramadure pour tenir tête au marquis de Bay.

Brihuega (9 décembre [1]).

Vendôme convainquit Philippe V de la nécessité d'attaquer brusquement Stanhope dans Brihuega, de l'envelopper et de lui faire mettre bas les armes, avant que Stahremberg, qui était à 5 lieues de Brihuega, ait eu le temps d'intervenir.

Le 9 décembre, à une heure du matin, 6 régiments de dragons et 2 de cavalerie, conduits par le capitaine général marquis de Valdecanas, et tous les grenadiers de l'armée, réunis par le marquis de Thouy, se mirent en marche ; ils arrivèrent, à la pointe du jour, à Turica.

Philippe V et Vendôme suivaient avec l'armée.

« A midi, raconte le chevalier de Bellerive, capitaine de dragons, nous étions devant Brihuega. Valdecanas nous fit ranger en bataille dans un champ de vigne fort pierreux. L'ennemi n'avait même pas de *batteurs d'estrade* en campagne, mais il nous criait des fenêtres de la ville :

— « *Où allez-vous, pauvres gens ? Venez-vous demander raison de votre défaite de Saragosse. Nous allons vous achever.* »

Nous répondîmes :

— *On va vous donner les violons à la Vendôme !* [2] »

1. *Histoire des dernières campagnes de Louis-Joseph, duc de Vendôme, par le chevalier de Bellerive, capitaine de dragons, témoin oculaire.* Paris, en la boutique de la veuve Barbin, 1714.

2. Vendôme fit apporter une tonne d'eau-de-vie et trinqua avec les soldats, en les appelant « mes enfants ! » Un soldat espagnol lui rappela qu'à Marsaglia (1693), en chargeant à la tête de la gendarmerie, il disait :

— « *Bon quartier aux Espagnols !*

— *Et bien !* lui répondit Vendôme, *tire autant de coups de fusil sur ces maudits bonnets rouges que tu en as tirés sur mes gendarmes.* » *Bellerive.*

Le roi fit passer les deux ponts de la Tajuna. A sept heures du matin, les batteries commencèrent à jouer; mais les Anglais faisaient, par les fenêtres et les toits, un grand feu auquel les généraux étaient fort exposés.

» Les grenadiers, 100 hommes choisis dans chaque bataillon des gardes espagnoles et wallones, 50 volontaires fournis par chacun des 22 autres bataillons, donnèrent l'assaut à la porte de Brihuega quand le canon et la mine y eurent fait une brèche suffisante.

Fig. 71. — *Genou terre.*

Le feu terrible des Anglais fit reculer les assaillants. Vendôme prit un pistolet à l'arçon de sa selle et monta sur la brèche, en disant au roi qui l'accompagnait.

— « *Si ces gens là tiraient juste, V. M. et moi serions dejà morts!* »

Thouy, Gormaz[1] et Rupelmonde passèrent par la porte renversée. Les Anglais mirent le feu aux premières maisons et luttèrent de rue en rue, de maison en maison, jusqu'à la place. Ils voulurent gagner le château; mais ils en furent coupés par

1. « Comme on allait donner le troisième assaut à Brihuega, le comte de San-Estevan de Gormaz, capitaine-général d'Andalousie, vint se mêler aux grenadiers les plus avancés, en veste, la perruque sous le chapeau, l'épée à la main, comme un simple volontaire. Le capitaine des grenadiers lui représenta que ce poste était indigne d'un grand d'Espagne.

— « *Je sais là-dessus, tout ce que vous pourez me dire*, répondit froidement Gormaz; *mais mon père, le marquis de Villena, duc d'Escalona, vice-roi de Naples, depuis très longtemps prisonnier des Impériaux, est indignement traité à Pizzighetone, avec les fers aux pieds, sans qu'on ait jamais voulu le mettre à rançon. Il y a dans Brihuega les principaux généraux impériaux et anglais; je suis résolu à les prendre pour délivrer mon père ou à mourir à la peine.* »

Il le fit comme il l'avait dit, prit de sa main quelques généraux et il en fit l'échange avec son père. » *Saint-Simon.*

les gardes wallones. A sept heures du soir, Stanhope battit la chamade.

Philippe V chargea le comte d'Aguilar de régler les conditions de la capitulation. Stanhope, les lieutenants-généraux Fernandès, Carpentar et Vils se rendirent prisonniers de guerre avec leurs troupes, leurs canons, leurs munitions, leurs bagages et l'énorme butin rapporté d'Aragon.

Le lendemain à dix heures, les prisonniers n'avaient pas encore évacué le château de Brihuega, quand ils entendirent le canon de Stahremberg, qui venait à leur secours, en bataille, lentement et méthodiquement à la manière anglaise. Stanhope, esclave de sa parole, ne rompit pas la capitulation, malgré la peur qu'en avait Philippe V, et il se laissa conduire avec ses troupes jusqu'à la ville où il avait ordre de se retirer.

Pendant que l'infanterie espagnole obtenait ce beau succès, la cavalerie, postée sur les hauteurs de Villaviciosa, barrait la route à Stahremberg.

Villaviciosa (10 décembre).

Le lendemain, entre deux et trois heures de l'après-midi, les armées se faisaient face sur deux lignes aux environs de Villaviciosa, à 2 lieues au nord de Brihuega. L'armée espagnole (B) appuyait sa droite à un grand ravin, sa gauche à un petit bois d'oliviers. Elle avait devant son centre, uniquement composé d'infanterie, un terrain désavantageux, coupé de ravins et de murs en pierres sèches de deux pieds et demi de haut, très gênants pour la cavalerie. L'artillerie, des deux côtés, était répartie sur tout le front.

Le comte de las Torres, maréchal de bataille, qui s'était donné beaucoup de mouvement pour ranger l'armée, vint dire à Vendôme :

— « *Nous sommes postés avantageusement grâce à ces murailles.*

— *Voilà qui est bien, Monsieur,* lui répondit Vendôme, *mais marchons d'abord à l'ennemi !*

— *Impossible! ces murailles coupent le chemin.*

— *Eh bien! renversons-les!* »

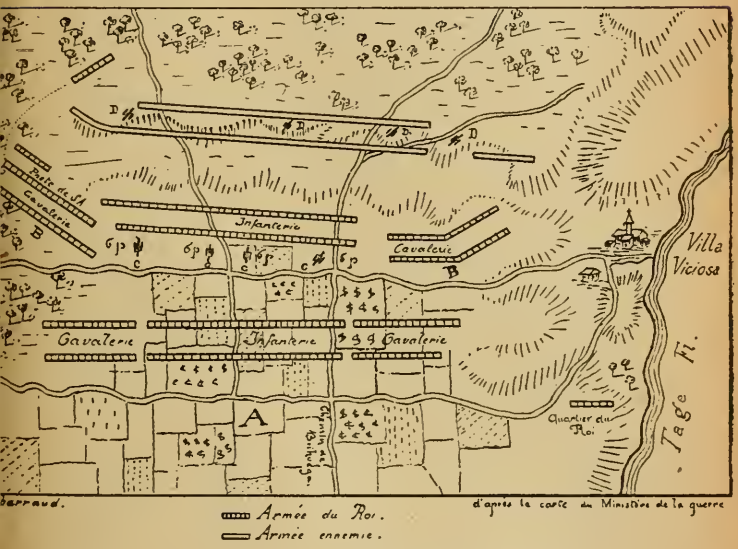


Fig. 72. — *Villaviciosa.*

Vendôme descendit de cheval et donna le premier coup de pioche.

— « *Messieurs,* dit-il aux généraux, *que chaque bataillon fasse une trouée devant lui et, à mesure qu'on aura ouvert le passage, on se formera en bataille pour gagner du terrain.* »

Il laissa le roi à l'aile droite et il alla, après avoir inspecté le centre, à l'aile gauche où était son poste de com-

bat (*SA*). Il trouva sa cavalerie fort bien rangée par Aguilar.

Stahremberg, en l'apercevant, lui fit tirer deux coups de canon.

— « *Ces messieurs viennent de nous saluer*, dit-il à Mathamor, chef de l'artillerie espagnole ; *rendons-leur la politesse par une salve générale !* »

Et la canonnade commença. Vendôme indiqua à chaque général le poste à occuper, la mission à remplir et donna le mot de ralliement : *Philippe Quinto*.

Les deux armées étaient à portée de carabine et ne pouvaient pas faire un mouvement qui ne fût vu de l'adversaire.

Vendôme passa d'escadron en escadron, de bataillon en bataillon pour juger de la contenance des soldats. Ceux qui souffraient du froid ou que les longues marches avaient éclopés, les conscrits de nouvelle levée qui voyaient le feu pour la première fois, tous rivalisaient d'ardeur avec les *vieilles moustaches*. On lisait dans leurs yeux qu'ils étaient impatients d'en venir aux mains et de venger l'affront de Saragosse.

Stahremberg avait 2 mortiers et 20 canons (D). Il en plaça 9 en batterie devant son aile droite, dont il avait pris le commandement. Cette batterie, où l'on voyait un officier à manteau rouge, monté sur un cheval blanc, fit de larges trouées dans les dragons irlandais de Kilmaloch[1], qui cependant restèrent impassibles sous la grêle des boulets. Le capitaine d'Heilly eut deux chevaux tués sous lui, et son jeune frère, volontaire dans sa compagnie, fut coupé en deux à côté de lui.

Vendôme s'était avancé à 100 pas en avant de ses troupes pour mieux reconnaître les dispositions de l'ennemi. Il envoya par Buffet, son écuyer, l'ordre au lieutenant-géné-

1. Vendôme les appelait les *bouchers de l'armée*. Ils perdirent la moitié de leur effectif. Parmi les morts, le capitaine d'Abbeville.

ral de Lavera, de faire avancer 6 canons devant le centre pour tirer sur les gardes de l'archiduc et sur la cavalerie qui les soutenait. Ces 6 pièces, avantageusement postées par Mathamor, incommodèrent terriblement l'ennemi. Chaque coup tuait beaucoup de monde dans les bataillons; les boulets ricochaient sur la cavalerie, la prenant d'écharpe.

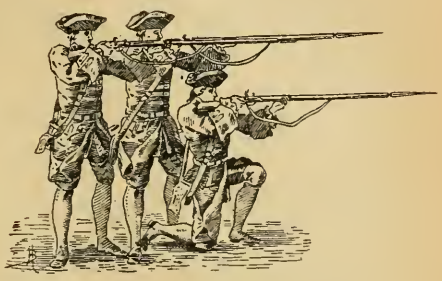


Fig. 73. — *Feu sur 3 rangs.*

Après le duel d'artillerie, les trompettes, les tambours sonnèrent la charge générale et particulière. Philippe V, l'épée à la main, conduisit la cavalerie de l'aile droite à l'attaque des escadrons de l'aile gauche ennemie. Il les culbuta et les obligea à se replier derrière l'infanterie et l'artillerie du centre qui, à bout touchant, faisait de terribles décharges. Mais les cavaliers espagnols, animés par l'exemple du Roi, renversèrent l'infanterie ennemie et s'emparèrent des canons. Stahremberg forma alors sa meilleure infanterie en carré, comme l'avait le comte de Fontaine à Rocroy. Il y intercala les 9 canons de la première batterie et disposa ce qui lui restait de cavalerie sur les ailes du carré, les dragons derrière. « On ne pouvait voir plus belle ordonnance [1]. »

Vendôme lança contre le carré les gardes wallones, commandées par leur lieutenant-colonel, le comte de Mérode.

1. Bellerive.

Accueillis par 5000 coups de fusil et de carabine, les gardes fléchirent; Stahremberg les chargea et, pendant deux heures de grand carnage, le succès fut balancé.

Fig. 74. — *Carabine rayée.*

Vendôme se jeta dans la mêlée avec la Maison du Roi et la cavalerie de l'aile gauche; Stahremberg lui tint bravement tête. Sans l'intervention de Philippe V, accouru de l'aile droite avec ses gardes espagnoles et le régiment de la Reine[1], qui achevèrent d'envelopper le carré, il aurait fallu renoncer à le rompre. Vendôme déborda enfin la face droite et enleva les 9 canons. L'infanterie allemande et portugaise décimée « se rallia par petits pelotons et opéra fièrement sa retraite, s'obstinant à mourir plutôt que de se rendre ». Les dragons de Caylus envahirent le camp ennemi et s'emparèrent de 80 chariots de butin[2].

La nuit venait; le colonel général des dragons[3] Mahoni envoya à Stahremberg un tambour pour le sommer de se rendre. Stahremberg retint le tambour et profita d'un épais

1. Commandé par M. de Rancourt.

2. Il y avait un grand nombre de carrosses ; le butin enrichit non seulement les dragons, mais encore les paysans d'alentour, qui étaient venus avec des chariots pour charger tout ce qu'ils pourraient emporter. Les religieux du couvent de Villaviciosa ne s'oublièrent pas. Vendôme, pour sa part, recueillit un petit chien blessé et abandonné qu'il appela *Déroute* et qui ne le quitta plus. *Bellerive.*

3. « Les 6 régiments de dragons qui fermaient notre gauche, *Grimaud, Marimon, Ossona, Vallejo, Caylus* et *Kilmalock*, quoique fort affaiblis par les différentes rencontres qu'ils avaient eues jusqu'à la bataille de Saragosse, se signalèrent par beaucoup de vigilance et de courage, animés qu'ils étaient par la hardiesse et la valeur de leurs officiers. » *Bellerive.*

brouillard et des sinuosités du terrain pour rallier ses bataillons et ses escadrons et se retirer à Cifuentès. Il abandonnait à Philippe V son artillerie, 14 étendards, 54 drapeaux, 10 paires de cymbales, 6000 morts [1], 3000 blessés, 3200 prisonniers.

Dans les deux journées, 2500 Espagnols avaient été tués ou blessés [2].

Philippe V avait vingt-sept ans; malgré le froid et la fatigue, sa robuste constitution avait résisté aux marches forcées de jour et de nuit que Vendôme lui avait fait faire de Madrid à Alcala et Guadalaxara. Mais, le soir de la bataille, après être resté quarante-huit heures à cheval sans presque en descendre, il était rompu et, selon l'expression vulgaire, il tombait de sommeil. On jeta un manteau sur la neige durcie et il s'y étendit pour dormir. Vendôme fit apporter les 54 drapeaux et les 14 étendards anglais, hollandais, palatins et catalans; il en couvrit le dormeur et en pavoisa sa tente. Le lendemain, à l'aube, il dit à son

1. Tués, le lieutenant-général de Belcastel, Wetzel, commandant les Palatins, le comte de Tallaga, général des Portugais, Antonio Villarel, castillan passé au service de l'archiduc Charles, etc.

2. Bellerive cite comme s'étant particulièrement distingués à Brihuega et Villaviciosa, le marquis de Moya, colonel de *Savoie-infanterie*, Guillermo Veltouen, Kilmalock et Marimon, mestres de camp de dragons (tués) ; Francisco da Rivaldo, colonel des fusillers de Flandre, le vicomte de Mirarcassar, le chevalier d'Alagon, MM. de Loya, d'Ornais, de Monbardon et d'Arson, officiers des Gardes du corps ; Luis d'Aponte, major-général de l'infanterie espagnole ; les 3 colonels, Mac-Donel, Mac-Aoli et Combefort, de la brigade irlandaise de Castelar ; le colonel savoyard Magdelin de la Tour ; le maréchal-des-logis-général de la cavalerie Gomiécourt, et son frère, mestre de camp ; le comte romain de Fantagourchi, colonel de Molfeto-cavalerie ; le commandeur de Rousses, colonel de Milan-cavalerie ; Ockalagan, colonel réformé ; le marquis de Crèvecœur et Pedro Ronquillo, maréchaux de camp ; le chevalier de Lot, lieutenant-colonel des dragons wallons (blessés) ; le capitaine-général de Thouy, le lieutenant-général Joseph Almendarès, le maréchal de camp Joseph Amesaga, les colonels marquis de Franclieu et Jean de Torcy ; Cront, lieutenant-colonel de *Kilmalock-dragons*, etc.

vaillant élève de guerre, tout surpris de s'éveiller sous des couvertures de soie, brochées d'armoiries et de devises d'or et d'argent :

— « *Votre majesté a dormi dans le plus beau lit où jamais roi ait couché !* »

Dès le 12 décembre, Philippe V et Vendôme marchaient sur Saragosse, où ils ramenèrent prisonniers 11 257 vainqueurs du 25 août. Ce fut une entrée triomphale.

Stahremberg, vigoureusement poursuivi par la cavalerie espagnole de Bracomonte et de Vallejo, eut grand'peine à rejoindre l'archiduc à Barcelone avec les 5 ou 6000 soldats harassés qui lui restaient.

Don Pedro de Veca alla porter à Marly la nouvelle de ces victoires inespérées, qui assuraient définitivement la possession du trône d'Espagne à la maison de Bourbon. Louis XIV était à table, entouré de ses courtisans.

— « *Pour ce surprenant changement dans les affaires d'Espagne*, leur dit-il, *il n'a fallu qu'un homme de plus, mais cet homme était Vendôme !* » [1].

1711. L'EMPEREUR CHARLES VI.

Noailles, renforcé en Roussillon par 18000 soldats du Dauphiné [2], prit Girone au comte de Tattenbach, le

1. Philippe V voulut donner 120 000 piastres à Vendôme pour les frais de sa campagne.

— « *Donnez-les, Sire*, répondit Vendôme, *aux braves et fidèles espagnols qui, en 24 heures, vous ont conservé 14 royaumes.* » *Bellerive.*

Vendôme mourut à Vinaros, dans le royaume de Valence, le 11 juin 1712, d'une indigestion. En faisant l'autopsie, on trouva dans son rein droit trois grosses pierres, qui le faisaient, depuis longtemps, cruellement souffrir et expliquaient son besoin de repos après les fatigues qu'il s'imposait pour marcher ou combattre.

2. Berwick envoya en Espagne 21 régiments d'infanterie, formant 35 bataillons (*Normandie, la Couronne, Auvergne Flandre, Beaujolais, Oloron, Damas, Tierarche, Villeneuve, La Baume, Sevé,*

21 janvier, en dépit de la neige, des inondations et des miquelets, qui harcelaient ses troupes et tentaient de couper ses communications avec le Roussillon. Pour les tenir à distance, il avait de l'artillerie de montagne, que

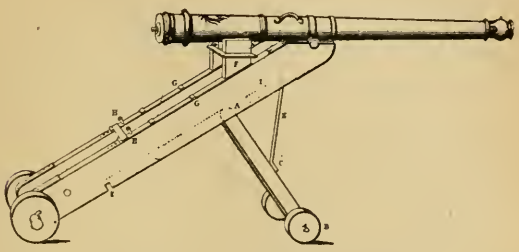


Fig. 75[1]. — *Canon de montagne.*

des mules traînaient à travers les sentiers les plus escarpés [2].

En avril, Eugène et Malborough se préparaient au siège d'Arras, Villars et Montesquiou à celui de Douai.

L'armée française, couverte par des lignes continues, flanquées de redoutes, était cantonnée de la mer à la

Périgord, Toulouse, Forez, Soisonnais, Vermandois, Vivarais, Champigny, Egrigny, La Marche, Léon ; 7 régiments de cavalerie, *Dauphin, Parabère, Anjou, Putlange, La Flèche, Germizon, Valgrand*, 4 régiments de dragons, *Castellas, Sommery, de Soie, des Landes*, formant ensemble 28 escadrons.

1. « Le faucon et le fauconneau avaient été remplacés, en 1710, par une pièce légère en bronze, du calibre d'une livre, construite en Roussillon et montée sur un affût à roulettes. La pièce et l'affût étaient faits spécialement pour la guerre de montagne. » *Général Favé. Tome IV.*

2. En mars, Philippe V manda Noailles à Saragosse pour le féliciter de cet heureux succès.

— « *Gironne ne pouvait pas résister au nom de Noailles*, lui dit galamment Vendôme.

— *C'est parce que*, répondit Noailles, *des braves ont fait mettre bas les armes aux Anglais dans Brihuega et ont gagné, le lendemain, la journée de Villaviciosa, que j'ai pris Gironne.* » *Bellerive.*

Meuse, en arrière de la Canche, de la Scarpe, de la Sensée, de l'Escaut et de la Sambre.

De secrètes négociations de paix avec l'Angleterre et deux deuils princiers ralentirent les opérations. A quelques jours d'intervalle, le Dauphin [1] et l'empereur d'Allemagne [2] furent enlevés par la petite vérole (14 et 17 avril).

L'héritier de la couronne de France devenait le duc de Bourgogne, *Télémaque*, le philosophe mystique, élève de Fénelon, le général incapable d'Audenarde, et le sceptre d'Allemagne allait échoir à l'archiduc Charles, le prétendant malheureux à la couronne d'Espagne.

Pendant que le prince Eugène, à Francfort, protégeait les délibérations de la Diète pour faire élire Charles VI, Malborough passait l'Escaut, le 8 août, et investissait Bouchain, défendu par Ravignan. Louis XIV ne permit pas à Villars de secourir cette place importante qui

1. Voici l'éloge *posthume* qu'en a laissé Saint-Simon. « Monseigneur était sans vices ni vertus, sans lumières ni connaissances quelconques, radicalement incapable d'en acquérir, très paresseux, sans imagination ni production, sans goût, sans choix, sans discernement, né pour l'ennui qu'il communiquait aux autres, et pour être une boule, roulant au hasard par l'impulsion d'autrui. Opiniâtre et petit en tout à l'excès, de l'incroyable facilité à se prévenir et à tout croire, qu'on a vue. Livré aux plus pernicieuses mains, incapable d'en sortir ni de s'en apercevoir, si absorbé dans sa graisse et dans ses ténèbres que, sans avoir aucune volonté de mal faire, *il eût été un roi pernicieux.* »

2. « Joseph fut attaqué de la petite vérole. Il n'y avait pas de bons médecins à Vienne; on en fit venir un de Lintz. L'éruption fut si abondante que je le crus sauvé. Je voulus prendre congé de lui avant d'aller aux Pays-Bas; il me fit dire que je n'avais déjà que trop exposé ma vie pour lui. Je n'insistai pas et partis le 16 avril. Trois jours après, j'appris sa mort, causée par l'ignorance de la faculté de médecine de la haute et de la basse Autriche. Je regrettai beaucoup ce prince de trente-trois ans, le premier, depuis Charles Quint, qui eut du caractère et ne fut pas superstitieux. Je songeai à le servir même après sa mort. Je courus chez presque tous les Électeurs pour les disposer à assurer la couronne impériale à son frère, et j'allai solliciter encore les Hollandais de continuer leur crédit en argent et en amitié au roi d'Espagne, Charles II, qui devint l'empereur Charles VI. » *Prince Eugène.*

coupait les communications de Valenciennes et de Condé avec Arras et Cambrai. Ravignan capitula, le 12 septembre.

Heureusement la reine Anne, ne voulant pas laisser reconstituer la puissance de Charles-Quint au profit du nouvel empereur, se résolut à abandonner la coalisation. Elle rappela Malborough; le prince Eugène perdait ainsi son plus précieux auxiliaire dans la guerre sans pitié qu'il faisait à Louis XIV depuis vingt et un ans.

1712. LE CHEMIN DE PARIS.

L'année 1712 s'ouvrit par l'envoi à Utrecht des plénipotentiaires des puissances belligérantes, l'Empire excepté, chargés de traiter de la paix (29 janvier). Mais c'est à Versailles que le prince Eugène voulait la dicter à Louis XIV; malgré la défection de l'Angleterre et la méfiance des députés hollandais, il ne désespérait pas de faire prendre à son armée le chemin de Paris.

Voulant s'engager dans la trouée que la possession de Bouchain lui ouvrait entre Valenciennes et Cambrai, il avait réuni sur la Scarpe, entre Douai et Anchin, 80 000 fantassins, 35 000 cavaliers et 120 canons.

Dès qu'il aurait pris Le Quesnoy et Landrecies, la vallée de l'Oise ne serait plus défendue que par le château de Guise, qui ne pouvait pas tenir plus de trois jours.

Eugène commença la campagne le 2 mars en bombardant les magasins d'Arras. La Cour de France était terrorisée; Louis XIV venait de perdre, coup sur coup, de la rougeole pourprée, la nouvelle Dauphine, Marie-Adélaïde de Savoie (12 février), son mari (18), et leur fils aîné, le petit duc de Bretagne (8 mars). Il ne restait qu'un enfant de deux ans, le duc d'Anjou, qui devait être Louis XV.

Villars, avant de rejoindre sa belle armée de Flandre, dernier espoir de la Patrie en danger, alla, le 18 avril

prendre congé du Roi à Marly. Voici son récit de l'audience royale.

— « *Vous voyez mon état, Monsieur le maréchal*, me dit le Roi. *J'ai perdu dans la même semaine mon petit-fils, ma petite belle-fille et leur fils, tous de grande espérance et tendrement aimés. Dieu me punit, je l'ai bien mérité : j'en souffrirai moins dans l'autre monde. Mais suspendons mes douleurs et voyons ce qui peut se faire pour prévenir les malheurs du royaume. Je connais votre zèle et la valeur de mes troupes ; mais, s'il arrivait malheur à l'armée que vous commandez, quel serait votre sentiment sur le parti que j'aurais à prendre pour ma personne ?*

Comme je gardais le silence.

— *En attendant que vous me disiez votre pensée, je vous apprendrai la mienne. Je sais les raisonnements des courtisans : presque tous veulent que je me retire à Blois et que je n'attende pas que l'armée ennemie s'approche de Paris ; ce qui lui serait possible si la mienne était battue. Je sais que des armées aussi considérables ne sont jamais assez défaites pour que la plus grande partie de la mienne ne pût se retirer derrière la Somme. Cette rivière est très difficile à passer, il y a des places qu'on peut rendre bonnes. Je compterais aller à Péronne ou à Saint-Quentin, y ramasser tout ce que j'aurais de troupes, faire un dernier effort avec vous et périr ensemble ou sauver l'État !* »

Le 18 avril 1712, Louis XIV était bien le grand Roi !

1. La duchesse de Villars voulut empêcher son mari, qui souffrait cruellement encore de sa blessure de Malplaquet, d'accepter le commandement de l'armée de Flandre, trop dangereux pour sa gloire.

— « *Si j'ai le malheur d'être battu*, lui dit Villars, *j'aurai cela de commun avec les généraux qui y ont commandé avant moi. Si je suis vainqueur, ce sera une gloire que je ne partagerai avec personne.* » Galerie de l'Ancienne Cour.

Le 20, Villars arrivait à Péronne avec la Maison du Roi. Il y apprit que les coalisés mettaient 180 bataillons en campagne, alors qu'il n'en avait que 140 derrière la Sensée, pour garder les lignes d'Arras à l'Escaut, et qu'à leurs 120 canons il n'en pouvait opposer que 30, traînés par les chevaux des vivres.

« Les subsistances, raconte Villars [1], ne me venaient que journellement et petit à petit; j'étais obligé de tenir la cavalerie séparée et éloignée de peur qu'elle ne s'affamât. Au contraire les ennemis avaient tout sous la main ; leurs provisions de Marchiennes [1] étaient immenses et, outre leurs caissons, ils se faisaient suivre par tous les chariots qu'ils trouvaient dans le pays. Ils pouvaient tout entreprendre et j'en étais réduit à une défensive très inégale. »

DÉFECTION DES ANGLAIS.

Cette défensive, Villars eut le talent de la maintenir jusqu'au 25 mai, où le Roi lui manda que la reine Anne défendait au duc d'Ormond de prendre part aux opérations offensives.

Quand Eugène voulut assiéger Le Quesnoy (8 juin) avec plus de 100 000 coalisés, Ormond dut lui avouer que l'Angleterre avait consenti à une suspension d'armes de quatre mois avec la France, à la condition que Dunkerque lui serait remis, et il donna l'ordre aux 50 000 hommes à la solde de l'Angleterre de le suivre à Gand, où il se retirait. Mais Eugène, *prévoyant le coup*, s'était assuré le concours fidèle des princes d'Anhalt et de Hesse-Cassel ; les troupes

1. « J'eus beau représenter aux délégués hollandais que ces approvisionnements seraient mieux au Quesnoy, qui n'est qu'à trois lieues de Landrecies, qu'à Marchiennes, à dix lieues de distance, l'économie de ces Messieurs s'y opposa. Ce qui me fit dire avec humeur, un jour qu'on parlait devant moi des conquêtes d'Alexandre :
— *Il n'avait pas de députés hollandais à son armée !* »
Prince Eugène.

du Brandebourg, du Palatinat, de la Saxe et du Danemark passèrent à la solde de la Hollande. Ormond ne fut suivi à Gand que par 18 bataillons et 2 000 chevaux anglais.

Le Quesnoy se rendit le 4 juillet, sans que Villars, qui comptait sur une plus longue résistance, fût venu à son secours, et le prince Eugène disposa à son gré de tout le pays compris entre la Sambre et l'Escaut.

SIÈGE DE LANDRECIES.

Il fit alors investir Landrecies par le prince d'Anhalt et le général Fagel, pendant qu'il couvrait le siège avec le gros de son armée. Pour assurer la sécurité de leurs convois, les coalisés avaient construit, entre Marchiennes et Denain, un double retranchement, de 2 lieues de long, dont la garde était confiée à 20 bataillons et 10 escadrons hollandais, commandés par le comte d'Albermale [1].

Dans la nuit du 18 au 19 juillet, Villars envoya à Saint-Quentin ses gros bagages, et son armée passa l'Ecouette près de Crèvecœur. Le 20, elle marcha en 7 colonnes, la droite vers Landrecies, la gauche vers Cambrai.

« J'allai reconnaître l'ennemi, dit Villars, et je le trouvai placé entre la Sambre et l'Escaut, couvert en front par la Seille ; je ne pouvais l'attaquer qu'avec un grand désavantage. J'examinai, le 21, les lignes de circonvallation. Je vis qu'on y travaillait avec la plus grande vivacité et qu'elles étaient trop avancées pour qu'on pût en troubler avec succès la construction. Je me déterminai donc à l'attaque de Denain, que Montesquiou m'avait pro-

1. « Un conseiller de Douai, Le Fèvre d'Orval, se promenant avec un curé vers les quartiers ennemis, reconnut que le camp de Denain était facile à attaquer. Il en fit part à l'intendant de la province, celui-ci au maréchal de Montesquiou, qui le répéta à Villars. Villars prépara son plan d'attaque en conséquence. » *Voltaire*.

posée et dont nous concertâmes ensemble les opérations [1].

« Le succès dépendait de tromper si bien le prince Eugène, qu'il crût que nous en voulions à la circonvallation et qu'il rapprochât ses principales forces de Landrecies, pendant que nous porterions toutes les nôtres sur Denain [2]. »

Le 22, l'armée française passa la Seille. Elle se forma en bataille, le 23, à la vue des ennemis, la droite près de Mazinghien, la gauche à une demi-lieue de Cateau-Cambrésis. Villars fit passer la Sambre au comte de Coigny et l'envoya inquiéter la circonvallation sur toute la ligne.

Eugène, croyant à une attaque, fit serrer l'armée d'observation sur la gauche, pour être à même de secourir le corps de siège de Landrecies ; il laissait à droite un grand vide entre Albermale et lui.

C'est ce que voulait Villars. Pour confirmer Eugène dans son erreur, il prescrivit, en donnant l'ordre, dans l'après-midi du 23, que la batterie de la retraite serait le signal de la marche à l'ennemi.

Les espions d'Eugène ne manquèrent pas de l'en instruire et de lui annoncer une attaque de nuit.

Une nuée de hussards français battaient l'estrade entre Bouchain, Cambrai et les lignes ennemies, pour empêcher toute communication d'une rive à l'autre de la Seille, pendant que Villars et Montesquiou exécutaient leur belle manœuvre.

MARCHE DE NUIT (23 juillet).

A la retraite, le lieutenant-général marquis de Vieux-Pont, commandant l'avant-garde, partit avec 30 bataillons, une brigade d'artillerie et un équipage de ponts, pour

1. « Nous n'appelâmes à notre conseil que les officiers de détail qui nous étaient absolument nécessaires, Contades, Puységur, Beaujeu, Monteviel et Bongard. »
2. Mémoires de Villars.

établir des passages sur l'Escaut à Neuville et à Sourches, entre Bouchain et Denain. Broglie couvrait cette marche avec le corps de réserve le long de la Seille et en gardait tous les passages, pour qu'aucun avis ne pût parvenir au prince Eugène. Albergotti, avec 30 bataillons et 40 escadrons, soutenait Vieux-Pont à petite distance. Le reste de l'armée suivait, escortant l'artillerie.

Le détachement de Coigny, qui avait repassé silencieusement la Sambre, formait l'arrière-garde.

La fortune souriait à Villars, car il réussit à dérober cette marche à son vigilant adversaire.

Au jour, les deux ponts sur l'Escaut étaient tendus, à l'insu d'Albermale, qui n'avait de ce côté ni partis, ni batteurs d'estrade. Au lieu de suivre le seul *chemin de charroi*, aboutissant aux villages d'Hauterive et de Neuville, que les 10 escadrons d'Albermale auraient facilement défendus, car il aurait fallu y défiler un à un, les 90 escadrons de Vieux-Pont et d'Albergotti, après avoir traversé l'Escaut, se déployèrent sur la rive gauche sans être inquiétés.

Derrière ce *rideau de sûreté*, Villars et Montesquiou firent passer le reste de l'armée vers les neuf heures du matin, pendant que le prince de Tingry, gouverneur de Valenciennes, attaquait les lignes du côté de Denain.

Denain (24 juillet).

Quand, au matin, Eugène fut informé du passage de l'Escaut par la plus grande partie de l'armée française, il galopa jusqu'à Denain, avec un gros détachement de dragons. De la hauteur où il s'arrêta, la longue-vue à la main, il jugea d'un coup d'œil la situation et ne songea plus qu'à y remédier. Laissant les 20 bataillons d'Albermale à la défense des lignes de Denain, il en retira la cavalerie, qui devenait inutile, et il envoya ses aides

de camp chercher l'armée et en presser la marche.

En même temps, Villars, qui avait passé l'Escaut à cheval à la tête de la brigade de Navarre[1], reconnaissait que les retranchements mal contruits ne pouvaient pas être défendus par si peu de monde, d'autant que « l'élite de l'infanterie hollandaise était restée dans la trouée de Malplaquet[2] ».

Le fossé était si mauvais, raconte-t-il, que je jugeai inutile de le combler avec des fascines.

— « *Nos fascines*, dis-je à Albergotti, *seront les corps des premiers de nos gens qui tomberont dans le fossé.*

« Je fis marcher mon infanterie sur quatre lignes, dans le plus bel ordre[3]. Mon canon tirait de temps en temps, mais avec le peu d'effet d'une artillerie qui tire en marchant ; celle des ennemis faisait de fréquentes salves. Quand notre première ligne fut à 50 pas des retranchements, il en partit un très grand feu, qui ne porta pas le moindre désordre dans nos troupes. A 20 pas, le feu redoubla ; deux bataillons seulement firent un coude ; le reste marcha avec le même ordre, descendit dans le fossé et emporta le retranchement avec une grande valeur. Il n'y eut d'autre colonel tué que le marquis de Tourville, jeune homme d'une très grande espérance.

« J'entrai dans le retranchement à la tête des troupes et je n'avais pas fait 20 pas que le duc d'Albermale et 6 ou 7 lieutenants-généraux[4] de l'Empereur se trouvèrent aux

1. « Les soldats de *Navarre*, dans l'eau et la boue jusqu'à la ceinture, me suivirent avec leur ardeur ordinaire. » *Villars*. Le lieutenant La Forest fut tué.

2. Mémoires du prince Eugène.

3. Il y avait 33 bataillons en 11 colonnes, de 3 bataillons chacune, marchant à 30 pas d'intervalle ; chaque colonne précédée par ses 3 compagnies de grenadiers. 17 bataillons étaient en réserve. *Belhomme*.

4. Les princes d'Anhalt, de Nassau-Siegen, d'Holstein, les comtes de Lippe, de Hohenzollern et de Nassau, le baron d'Albert, 4 colonels, 5 lieutenants-colonels, 5 majors, 38 capitaines, 45 lieutenants, 5 aides de camp, 14 officiers d'artillerie. *Belhomme*.

Archives du Dépôt de la Guerre. Fig. 7

Lamberge
Locron
Andenes
Varlin
Hasnon
Stapar
des Malades
N. D. au Bois
CONDE
Wendignies
Bow de St. Amand
Hornain
Bellemes
Aveluy
Breuil
Ecuel
Rausnes
Chapelle Sacrée
Semmaire
Cambray
Aubry
Donne Esperance
Calvaire
Erin
Rouvigny
Fraty
Hurtebise
Verchinelle
Lourches
Morchain
Douchy
N. D. de Foy
Croix S. Louis
Flory
Haspre
Marly
Echelle.
vne Lieue de Haynaut
Francois
Confedre

ain.

pieds de mon cheval. Je chargeai des officiers de confiance de veiller à leur sûreté et j'envoyai Broglie investir Marchiennes. Je poursuivis ensuite les Hollandais, qui ne songeaient qu'à fuir vers l'Escaut. Malheureusement pour eux, leurs ponts se rompirent par la multitude des chariots et la précipitation des fuyards. Les 20 bataillons qui défendaient le *chemin de Paris* furent entièrement tués, pris ou noyés. On y avait trouvé un convoi de vivres venant de Marchiennes ; l'escorte s'était rendue sans combat. Ces vivres furent de bonne prise pour les brigades de *Navarre*, de *Champagne* et de *Lyonnais*, qui ne comptaient pas avoir du pain de sitôt[1]. »

Albergotti et Nangis coururent s'emparer du pont de Prony et de la redoute qui le défendait. Quand Eugène, qui, de son observatoire, suivait, la rage au cœur, les péripéties du combat, voulut les faire reprendre, les députés de Hollande, terrifiés, s'y opposèrent, « pour ne pas exposer les coalisés à une défaite totale pendant qu'on traitait de la paix à Utrecht ».

Eugène cependant tenta de passer l'Escaut et fit tuer 700 à 800 hommes assez inutilement, car nos troupes bordaient le fleuve et il n'était pas possible de le passer devant elles. Dhona et plusieurs officiers de marque s'y noyèrent ; 3 lieutenants-généraux y furent tués.

Eugène dut se déclarer vaincu et se replier sur Landrecies.

Voilà ce que fut exactement cette journée de Denain, qui sauvait la France et permettait à son roi d'imposer encore une fois la paix à ses ennemis.

Une belle manœuvre, savamment préparée par un maréchal audacieux, brave, expérimenté, connaissant la

1. Outre 12 pièces de canon, on trouva dans les lignes quantité de munitions et beaucoup d'équipages, qui furent donnés en pillage aux soldats. *Relation manuscrite de la journée de Denain. Bibliothèque nationale, département des estampes.*

guerre mieux que personne pour l'avoir faite avec succès pendant trente ans.

Une marche de nuit, dérobée à l'ennemi et exécutée silencieusement par des troupes bien commandées et impatientes de prendre la revanche de leurs défaites imméritées.

Le rapide passage de l'Escaut, mal gardé par un ennemi immobilisé derrière de mauvais retranchements.

La brusque attaque de ces retranchements, avant que le gros de l'armée ennemie pût en secourir les défenseurs.

La rapide occupation de la rive gauche de l'Escaut et la mise en état de défense de tous les ponts.

Enfin l'opposition pusillanime des députés hollandais à un retour offensif du prince Eugène, et la défense qu'ils lui firent de compromettre les négociations de paix par une bataille perdue.

Voilà comment Villars, Montesquiou, Vieux-Pont, Albergotti, Alègre, Coigny et les autres généraux, comment leurs officiers et leurs soldats ont sauvé la France à Denain!

Villars sut profiter de sa victoire. Dès le 27, il envoya Montesquiou ouvrir la tranchée devant Marchiennes, qui capitula le 30. On y trouva 60 canons, un gros matériel de siège et d'énormes approvisionnements. Saint-Amand se rendit à Albergotti, qui s'empara d'un bel équipage de ponts. Eugène, privé désormais de ses approvisionnements, dut lever, le 2 août, le siège de Landrecies et passer l'Escaut à Tournay pour se replier sur Mons, sans avoir pu retirer du Quesnoy sa grosse artillerie.

Villars ouvrit la tranchée devant cette place le 18 septembre; Montesquiou avait pris Douai, le 8. Un major-général hollandais, M. d'Yvoi, défendit le Quesnoy[1]

1. Ce fut le régiment de Saillans, devenu *Dampierre,* qui ouvrit la tranchée à l'attaque de gauche. L'ouvrage dit de l'Hirondelle était miné; le lieutenant de Gouffreville s'empara de l'officier autrichien qui y commandait et lui demanda où était *le saucisson*

jusqu'au 4 octobre. Il livra alors 160 canons de siège, 140 mortiers et tout le matériel d'artillerie de campagne des coalisés.

Le marquis d'Alègre ouvrit la tranchée devant Bouchain le 10 octobre; la place se rendit le 15. Eugène[1], irrité, découragé, vouant au diable la reine Anne, Mme Malborough et les députés hollandais, ne quitta plus son camp de Mons. En novembre, il mit son armée en quartiers d'hiver, après avoir laissé le *roi des gascons* lui prendre, en trois mois, 40 bataillons et toutes les places que la coalitions avait conquises en trois ans.

1713. PAIX D'UTRECHT.

Le 20 janvier 1713, les Catalans assiégèrent Girone; Berwick, passé de l'armée des Alpes à celle de Catalogne, fit lever le siège.

boute-feu. Le prisonnier refusa de répondre. Gouffreville l'enlaça à bras le corps et lui dit :

— « *Soit ! nous sauterons ensemble !*

— « *Je ne demande pas mieux* », répondit l'Autrichien.

La mine éclata; les deux officiers sautèrent ensemble et l'Autrichien seul fut tué. Gouffreville fut moins heureux à l'attaque du chemin couvert; il y reçut une balle dont il faillit mourir. Dans la nuit du 3 août, une mine sauta, enterrant à moitié la brigade de Saintonge, commandée par le colonel d'*Orléans*, Joseph de Lesquen, marquis de Villemeneust; il se dégagea des décombres, rallia les soldats survivants et rejeta les assiégés dans la place.

1. On chantait à Paris :

Eugène, entrant en campagne,
Assurait, d'un air hautain,
Qu'il irait droit en Champagne
Pour y boire du bon vin.
Le Hollandais pour ce voyage
Fit apporter son fromage
Dans Marchiennes et Denain ;
Mais Villars, piqué de gloire,
Leur cria :
— « *Messieurs, tout beau !*
Pour vous, c'est assez de boire
L'eau bourbeuse de l'Escaut !

Le 11 avril la paix fut signée à Utrecht entre la France, l'Angleterre, la Hollande, le Portugal, la Savoie et la Prusse, dont le premier roi, Frédéric Guillaume, était mort, le 25 février.

Louis XIV faisait démolir Dunkerque, mais on lui rendait Lille, Aire, Béthune et Saint-Venant. Il laissait à Victor-Amédée, reconnu roi de Sardaigne, la Savoie et le comté de Nice, mais il conservait l'importante vallée de Barcelonnette.

L'Empereur seul ne désarmait pas ; le Roi eut encore recours à Villars. De Flandre, il l'envoya, en mai, rassembler 45 000 hommes à Strasbourg pour tenir tête au prince Eugène, qui en avait 70 000 derrière les lignes d'Ettlingen.

VILLARS PREND LANDAU ET FRIBOURG.

Le 6 juin, Villars fit avec son armée 16 lieues en vingt-quatre heures pour occuper Spire et couper les communications entre Philippsbourg et Landau ; sa cavalerie alla jusqu'à Coblentz. Toutes les forces françaises éparses sur le Rhin formèrent autour de Landau, investi [1] le 20 juin, une masse de 200 bataillons et 300 escadrons, à laquelle Eugène ne pouvait opposer que 124 bataillons et 240 escadrons. Il renonça à secourir Landau, qui capitula, et il ne put pas empêcher Villars d'assiéger Fribourg, le 20 septembre. Le

1. « *Navarre* ouvrit la tranchée le 25 juin, du côté de la Justice. Le 2 juillet, aidé d'*Auxerrois* et de *Brendlé* suisse, il repoussa vigoureusement une sortie de 200 cavaliers et 400 grenadiers, soutenus par 5 bataillons, et la refoula jusqu'aux palissades de la ville ; mais le feu terrible, qui partit en ce moment des remparts, tua les capitaines de Pressac, Germanaud, Rochepot et Ladue, ainsi que les lieutenants Poittiers, Branetant, Saint-Cosme et Machinot. Le lieutenant-colonel de Barberey et beaucoup d'officiers furent blessés : 300 soldats furent mis hors de combat. Le 17 juillet, le commandant de bataillon du Mestrail fut dangereusement blessé dans les tranchées. Le 1er août, les grenadiers emportèrent les trois lunettes du front d'attaque. Landau capitula le 22, et *Navarre* en prit possession ; c'était la seconde fois en dix ans. » *Susane*.

gouverneur Harsch, après une vigoureuse défense, se rendit le 21 novembre.

1714. TRAITÉ DE RASTADT. DÉSARMEMENT.

Quand Landau et Fribourg, les deux remparts de l'Empire, furent à Louis XIV, les princes du Rhin supplièrent Charles VI de demander la paix.

Les négociateurs, Eugène et Villars, se réunirent à Rastadt[1].

— « *Monsieur*, dit le prince à son vaillant adversaire, *nous ne sommes pas ennemis; vos ennemis sont à Versailles, les miens sont à Vienne.* »

On s'entendit et l'on signa la paix le 7 mars. Louis XIV garda l'Alsace; les Électeurs de Bavière et de Cologne, ses fidèles alliés, furent rétablis dans leurs États.

L'Europe, ruinée et décimée par la guerre, n'aspirait plus qu'au repos.

La France fut la première à désarmer. Les régiments d'infanterie de formation récente furent incorporés dans les anciens. L'ordonnance du 1er octobre constitua les bataillons à 15 compagnies de 45 hommes, dont une de grenadiers. Il restait ainsi 122 régiments français, dont les Gardes françaises[2] et suisses[3], les 6 *vieux*[4] et les

1. « Louis XIV désigna Villars pour traiter de la paix avec moi à Rastadt. Jamais on ne s'embrassa avec plus de franchise militaire, ni d'estime et de tendresse. Notre amitié de jeunesse, quand nous étions compagnons d'armes en Hongrie et de *cœur* à Vienne, rendit l'entrevue si touchante que les officiers et les soldats de nos escortes s'embrassaient aussi. Je n'eus pas de peine à faire convenir Villars que, sans sa blessure, il m'aurait battu à Malplaquet. Il en eut davantage à vouloir me prouver que je n'avais pas eu à Denain quelques petits torts. » *Prince Eugène.*

2. Colonel, duc de Guiche.

3. Colonel, de Reynold.

4. *Picardie* (colonel, prince de Montbazon); *Champagne* (chevalier de Tessé); *Navarre* (marquis de Gassion); *Piémont* (duc de Louvigny-Grammont); *Normandie* (d'Angennes); *La Marine* (marquis de Cany-Chamillard).

6 *petits vieux*[1], 31 étrangers et 6 de milice. En outre de sa Maison et de la gendarmerie, Louis XIV conserva 58 régiments de cavalerie et 15 de dragons.

Royal-artillerie, à 5 bataillons, eut encore à servir 7 192 canons ou mortiers de tous calibres[2].

LA RÉPUBLIQUE DE BARCELONE.

La Catalogne seule n'avait pas désarmé. La République de Barcelone prétendait conserver son indépendance ; elle déclara la guerre à la France et à l'Espagne, qui acceptèrent le défi.

Fig. 77. — *Villemeneust.*

La ville fut investie, le 25 juin, par 30 000 hommes, dont Berwick vint prendre le commandément le 7 juillet. L'escadre de Ducasse bloquait le port. Le clergé catalan avait fanatisé la population qui, le 11 septembre, jour de l'assaut définitif, défendit pied à

1. *Bourbonnais* (colonel, comte de Lesparre) ; *Béarn* (marquis de Leuville) ; *Auvergne* (d'Alba) : *Flandre* (duc de Tallard) ; *Guyenne* (marquis de Boufflers-Rémiancourt) ; *Le Roi* (marquis de Nangis).

2. La fabrication des pièces et de leur matériel, des pontons et des outils était concentrée à Strasbourg, Douai, Paris, Lyon et Perpignan. Il y avait 18 moulins à poudre, répartis depuis Besançon jusqu'à Perpignan. *Susane.*

pied chaque rue, chaque maison, chaque couvent. Sur les brèches et les barricades, les moines croisaient la baïonnette avec les grenadiers de *Normandie* et d'*Aquitaine*. Le marquis de Villemeneust reçut une balle dans la tête en plantant le drapeau d'*Orléans*[1], son régiment, sur la dernière barricade. Barcelone capitula le soir même, et Philippe V eut la sagesse de laisser aux Catalans tous leurs privilèges.

MORT DE LOUIS XIV.

Louis XIV avait soixante-dix-sept ans. Depuis cinquante-quatre ans, il imposait à la France son gouvernement personnel, sans que personne ait osé s'y soustraire. Mais, après cette terrible guerre de la Succession d'Espagne, terminée plus heureusement qu'on ne pouvait le prévoir, *il survivait à son siècle.*

La mort en eut pitié et le prit à Versailles, le 26 août 1715[2], dans le palais, construit par lui, où sa puissance avait grandi et décliné. Il se fit amener le duc de Bourgogne, son héritier de cinq ans, et lui donna des conseils qu'un petit enfant ne pouvait pas comprendre[3]. Si on

1. *Orléans* eut à ce siège 400 hommes tués ou blessés, dont 40 officiers. Villemeneust, grand croix de Saint-Louis, mourut gouverneur de la Maison du Régent.

2. « Quand j'appris la mort de Louis XIV, cela me fit l'effet d'un beau vieux chêne déraciné et couché à terre par un ouragan. Il avait été debout si longtemps ! La mort, avant d'effacer les grands souvenirs, les rappelle tous au dernier moment. L'histoire a de l'indulgence pour les commencements. Ceux du règne de ce grand roi n'en avaient pas besoin, mais, à présent, l'âge avait rongé les ongles du lion ! » *Prince Eugène.*

3. « Mon enfant, vous allez être un grand roi. Rendez à Dieu ce que vous lui devez ; reconnaissez les obligations que vous lui avez ; faites-le honorer par vos sujets. Tâchez de conserver la paix avec vos voisins. J'ai trop aimé la guerre ; ne m'imitez pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites. Prenez conseil en toutes choses et cherchez à connaître le meilleur pour le suivre. »

les lui a répétés plus tard, il en a très peu tenu compte.

Louis XV n'imita pas assez son aïeul, et son règne de cinquante-neuf ans, malgré quelques brillants rayons de gloire, fut le déclin de la monarchie française.

CHAPITRE VII

LOUIS XV LE BIEN-AIMÉ

(1715-1744)

La Régence (1715-23); Dubois. — Fleury (1726). — Guerre de la succession de Pologne (1733). — Stanislas à Dantzig. — Prise de Philippsbourg (12 juillet 1734). — Armée d'Italie (1734); Victoires de Parme (29 juin) et de Guastalla (19 septembre). — Guerre de la succession d'Autriche (1741). — Maurice de Saxe. Escalade de Prague (26 novembre). — Retraite de Belle-Isle (16 décembre 1742). — 1743. Campagne de printemps; Noailles. Dettingen (27 juin). — 1744. Louis XV, général d'armée.

LA RÉGENCE (1715-23); DUBOIS.

Le testament de Louis XIV attribuait la régence pendant la minorité du roi à Philippe d'Orléans. Ce *fanfaron de vices* conserva le titre de Régent, mais il abandonna la direction des affaires à l'instigateur de ses vices, à l'abbé Dubois, dont il fit un archevêque et un cardinal. Les ministres étaient remplacés par des conseils; Villars présidait celui de la guerre [1].

Dubois se fit pensionner par le roi d'Angleterre,

1. Le vice-président était le duc de Guiche, colonel des Gardes françaises; les conseillers, les lieutenants-généraux de Reynold, colonel des Gardes suisses, de Saint-Hilaire (*artillerie*), de Biron (*infanterie*), de Puységur (*discipline, mouvements de troupe, recrutement*), d'Asfeld (*fortifications*), de Joffreville et de Lévis (*cavalerie*); les intendants de Contest (*approvisionnements, magasins, hôpitaux, invalides*, et Le Blanc (*fonds et dépenses, état civil; justice, maréchaussée*). Quand le régent eut dissous les conseils et rétabli les secrétaires d'État, Le Blanc devint ministre de la Guerre.

Hellodius del. *A.-C. Fleychmann fec.*

Fig. 78. — Pierre-le-Grand (1).

(1) *Pierre, fils d'Alexis, souverain de Moscovie et autocrate de Russie.*

C'est en 1717 que le fondateur du grand empire russe, Pierre Romanof, vint à Paris, où le Régent le combla d'honneurs. Ce souverain de génie, qui avait conquis sur la Suède une frontière maritime et transféré sa capitale de Moscou à Saint-Pétersbourg, parcourut l'Europe pour en étudier les institutions, les armées, la marine, l'industrie et le commerce. D'une énergie persévérante et ne connaissant pas d'obstacle, il ramena en Russie des savants, des ingénieurs, des architectes et des ouvriers d'art, pour le seconder dans son œuvre civilisatrice, qu'il appuya sur sa vaillante armée et sa redoutable marine.

Georges I de Hanovre, et rompit l'alliance avec l'Espagne, cimentée, depuis quinze ans, par tant de sang français. Il envoya Berwick, avec 40 000 hommes, prendre Fontarabie (18 juin 1719) et Saint-Sébastien (1er août), puis incendier, à Santona, les chantiers, les magasins maritimes et les vaisseaux de Philippe V. Les Français envahirent la Catalogne, prirent Urgel (12 octobre) et investirent Rosas par terre et par mer. Une tempête dispersa la flotte (6 novembre) et fit sombrer les tartanes qui apportaient à Berwick l'artillerie et le matériel de siège. Il dut rentrer en Roussillon pour hiverner.

Fig. 79. — *Cardinal Dubois.*

Cette première guerre n'eut d'autres résultats que la destruction de la marine espagnole au profit de la marine anglaise.

Dubois mourut le 12 août 1723 et le Régent le 2 décembre, après avoir fait sacrer à Reims Louis XV, déclaré majeur à treize ans.

1. La prise de Saint-Sébastien coûta cher aux Français. *Picardie* y perdit un grand nombre d'officiers, dont les capitaines Rabillard, Chavanet. Dubois de la Clairaye ; *Normandie*, entre autres officiers, le capitaine de Vivien, les lieutenants Bonafous, du Terrail et Cloquette. *Les guerres sous Louis XV, par le comte Pajol, général de division.* Paris, Firmin-Didot, 1881.

Fleury (1726).

Le duc de Bourbon, devenu premier ministre, acheva le désordre des finances, la désorganisation de l'armée et la misère du peuple. Louis XV le remplaça, en 1726, par son précepteur, le cardinal Fleury. Ce vieillard de soixante-treize ans, laborieux, sage et économe, sans faire d'innovation, laissa la France réparer ses pertes et s'enrichir par le commerce

Fig. 108 — *Soldats en marche* [1].

1. On voit au beau musée de Nantes, si remarquablement dirigé par son conservateur M. Pommier, le tableau de chevalet de Watteau, *soldats en marche*, que Thomassin a gravé avec cette légende :

A voir marcher cette recrue,
On juge bien qu'elle est recrue
Par les vents et par les frimats ;
Et l'officier, sur sa mazette,
Assis comme sur la sellette,
Ne paraît pas être moins las !
Ils maudissent, entre eux, sans doute,
La dure et fatigante route.
Mais, au gîte allant héberger,
Ils sauront se dédommager,
Aux dépens du premie village,
De la fatigue du voyage !

et l'industrie, « traitant l'État comme un corps puissant et robuste qui se rétablit de lui-même[1] ».

Fleury aimait la paix et cependant, en 1723, à la mort d'Auguste II de Saxe, roi de Pologne, il déclara la guerre à la Russie et à l'Autriche, pour conserver à Stanislas Leczinski, beau-père de Louis XV, la couronne que revendiquait le fils du roi défunt.

Fig. 81. — *Cardinal Fleury.*

GUERRE DE LA SUCCESSION DE POLOGNE (1733).

En dehors des Gardes françaises [2] et suisses [3], l'infanterie, en 1733, comprenait 190000 hommes, répartis en 98 régiments nationaux [4] et 22 étrangers, 93 bataillons de milice [5], 8 compagnies franches et

1. *Voltaire, Siècle de Louis XV.*

2. En 32 compagnies, ayant chacune leur drapeau et formant 6 bataillons. Le colonel était un maréchal de France, le lieutenant-colonel un lieutenant-général; tous les capitaines avaient rang de colonel et les lieutenants prenaient le pas sur tous les capitaines de l'armée.

3. En 12 compagnies, formant 4 bataillons.

4. Hiérarchisés en *vieux*, *petits vieux*, royaux, des princes, de gentilshommes, et provinciaux. Les *régiments à prévôté* avaient un conseil de guerre permanent; les *régiments à ustensile* recevaient du Roi leur matériel de cuisine en garnison et en campagne.

5. Le roi avait décrété, le 27 février 1726, la *permanence des milices*, recrutées dans les paroisses, par tirage au sort, parmi les célibataires de seize à quarante ans d'abord, puis, à défaut de célibataires, parmi les hommes mariés. C'était une *infanterie de réserve*

6 compagnies d'invalides [1]. Le règlement du 1er juin 1733 sur les exercices de l'infanterie constituait le bataillon à 15 compagnies (dont une de grenadiers), de 45 soldats, formées sur 4 rangs et commandées par 45 officiers [2]; il y avait un officier pour 15 soldats. La compagnie était partagée en 4 escouades, commandées par les caporaux et formées sur un rang, les unes derrière les autres ; le premier sergent à la droite de la première escouade; le deuxième sergent à la gauche de la quatrième. Au commandement de « *formez le bataillon* », les grenadiers se plaçaient à la droite; le piquet, composé de 3 soldats d'élite par compagnie, à la gauche. Les tambours étaient répartis par moitié aux ailes sur un rang. Le bataillon exécutait le maniement d'armes à rangs ou-

de 60 000 hommes, en 100 bataillons à 12 compagnies de 50 miliciens. Les officiers étaient des lieutenants-colonels, des majors et leurs aides, des capitaines et des lieutenants, reformés ou ayant quitté volontairement le service. Ils étaient payés par l'État et non plus par les provinces. Les sergents, caporaux, anspessades et tambours étaient choisis par les capitaines. Les sergents avaient deux sous par jour, les autres miliciens un sou. Le roi fournissait l'armement; les paroisses, un justaucorps de drap de Lodève, gris blanc, doublé de serge et parementé de bleu, une veste, une culotte, des guêtres, des souliers, un ceinturon de cuir avec porte-baïonnette et un fourniment de basane. Le chapeau était bordé d'un galon d'argent.

1. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, le vaste hôtel construit à Paris par Louis XIV était devenu insuffisant pour 9 500 invalides. On avait incorporé les moins maltraités dans des compagnies spéciales; ceux qui avaient un foyer, y recevaient la demi-solde. Les plus favorisés étaient casernés à l'hôtel des Invalides dans des chambres de six lits et mangeaient en commun dans les quatre grands réfectoires ornés de fresques guerrières. Ils portaient un habit de drap bleu, avec parements de serge d'Aumale et doublure de revêche rouge. *Babeau. La vie militaire sous l'ancien régime*. Paris, Firmin-Didot, 1889.

2. Jusqu'en 1733, la noblesse, à elle seule, avait assuré le recrutement des officiers d'infanterie et de cavalerie; les sergents ne pouvaient devenir qu'aides-majors ou lieutenants de grenadiers. Quelques officiers d'artillerie étaient d'origine bourgeoise et tenus à distance par les officiers gentilshommes.

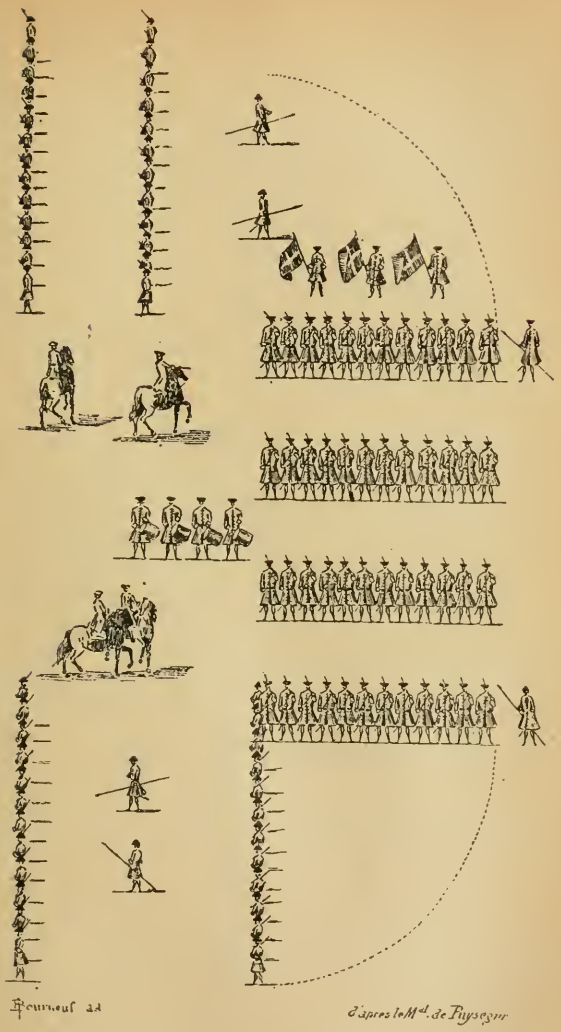


Fig. 82. — *Colonne de bataillon.*

verts (de 12 pas), avec un pas d'intervalle entre les files. On marchait coude à coude, après avoir serré les rangs à longueur d'épée. Les contre-marches s'exécutaient par rangs et par files; les conversions sur le centre. On tirait de pied ferme, par rang, par file ou par peleton (compagnie). Pour tirer en marchant, les peletons désignés se portaient en avant, s'arrêtaient, exécutaient le feu de salve, rechargeaient et regagnaient, au pas redoublé, leurs places dans le bataillon.

La colonne de bataillon se formait par la rupture successive des compagnies, les escouades marchant à douze pas les unes derrière les autres. Les changements de direction se faisaient à pivot fixe (fig. 80). Sur les routes étroites, on marchait par quatre.

Le Régent avait conservé, en dehors de la Maison du Roi et de la gendarmerie, 58 régiments de cavalerie et 15 de dragons ; il y avait ajouté, en 1720, les hussards de Bercheny. Tous ces régiments étaient à 3 escadrons, de 160 *maîtres*, à 4 compagnies. Chaque compagnie avait un étendard [1] et deux trompettes ; les dragons y ajoutaient un hautbois, et un tambour pour le combat à pied.

L'escadron se formait en bataille sur trois rangs et rompait en colonne par trois, par demi-compagnie ou par escadron. L'armement se composait du sabre, de deux pistolets, de la carabine pour les carabiniers, du mousqueton pour la cavalerie légère, du fusil pour les dragons. A part les cuirassiers du Roi, qui conservaient la cuirasse, et les hussards, qui portaient une veste en peau de chamois, toute la cavalerie avait l'habit à la française [2]. Les géné-

1. De la couleur du régiment, frangé d'or ou d'argent, avec le soleil de Louis XIV et sa devise *nec pluribus impar*. La compagnie de dragons avait un guidon rectangulaire, plus petit que l'étendard.

2. Gris, bleu ou rouge, avec revers, doublure et parements de couleurs variées ; manteau, culotte de peau, bottes molles, bandoulière et ceinturon de cuir blanc ; quelquefois des aiguillettes ; chapeau

raux revêtaient encore pour le combat l'armure d'acier damasquiné ; les officiers, le justaucorps de bulle.

Par ordonnance du 5 février 1720, les 6 bataillons de Royal-artillerie[1] et de Royal-bombardier, les compagnies de canonniers, de mineurs et d'ouvriers, furent réunis sous le nom de *Royal-artillerie* en un seul corps de 5 bataillons[2], à 8 compagnies.

Le roi en était le colonel ; le grand-maître, le colonel-lieutenant, et le maréchal de camp de Vallière l'inspecteur permanent. Les 5 bataillons furent envoyés à Metz, Strasbourg, Grenoble, Perpignan et la Fère, où des écoles d'artillerie avaient été organisées.

Les artilleurs échangèrent l'habit blanc, trop salissant, contre un justaucorps bleu, doublé d'écarlate ; écarlate aussi les parements, la veste, la culotte et les bas. Les garnitures du fusil étaient en cuivre, comme les boutons de l'uniforme.

En 1729, les ouvriers et les mineurs ayant formé 10 compagnies spéciales pour le service des arsenaux, les 5 bataillons de *Royal-artillerie* restèrent composés de 8 compagnies : 5 de canonniers, 1 de bombardiers, 2 de sapeurs.

noir, bordé d'or ou d'argent, à cocarde noire. Les hussards portaient un schako sans visière, entouré d'une banderolle flottante. Équipement, housse ou tapis et couvre-fontes, bordés d'un galon de laine, reparaissant sur l'habit des trompettes, tambours et hautbois. Les dragons en rouge, avec un bonnet de police ; le turban du bonnet à la couleur du parement de l'habit. *Suzanne. Histoire de la cavalerie.*

1. Voir page 29.

2. État-major : un 1 lieutenant-colonel, commandant le bataillon, 1 major, 1 aide-major, 1 aumônier et 1 chirurgien-major. Les 5 premiers lieutenants-colonels furent MM. Pijort, de Certemont, de Thorigny, de Proizy et de Romilly. Chaque compagnie avait 1 capitaine en premier, 1 capitaine en second, 2 lieutenants, 2 sous-lieutenants, 4 sergents, 4 caporaux, 4 anspessades, 2 cadets, 2 tambours et 84 artilleurs. Elle formait 3 escouades : dans la première, les canonniers et les bombardiers ; dans la deuxième, les mineurs et les sapeurs ; dans la troisième, les ouvriers en bois et en fer.

Vallière avait fait réduire, par ordonnance du 7 octobre 1732, les canons [1], qu'ils fussent de campagne, de place ou de siège, à cinq *types réglementaires*, 24, 16,

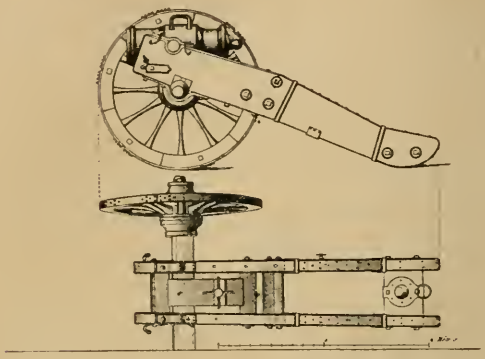


Fig. 83. — *Obusier de 8* [2].

12, 8 et 4, plus courts et plus légers que ceux de Louis XIV et montés tous sur affût à roues.

Il ne conserva que deux modèles de mortiers, de 12 et 8 pouces, un pierrier de 15 pouces et un obusier de 8, lançant des artifices [3].

1. Voir pages 29, 30, 31.
2. Favé.
3. On appelait artifices : 1° la *balle à feu*, composée, soit d'un baril ou d'un sac de poudre amorcé, soit d'un fagot goudronné et enflammé, 2° le *pot-à-feu*, vase d'argile plein de poudre fine, renfermant une grenade et recouvert de parchemin ou de peau de mouton. On attachait une mèche en croix sur ce pot, une autre à une de ses anses et on allumait les mèches avant de jeter le pot, qui se brisait en tombant au but. Les mèches mettaient le feu à la poudre et celle-ci à la grenade, qui éclatait; 3° *barils foudroyants* remplis d'artifices ou de poudre. On les faisait rouler sur les travaux de l'assiégeant dans la défense des places. Ce baril devenait un *hérisson* quand on le bardait de pointes de fer; 4° le *tourteau* était un amas de cordes imbibé de goudron pour éclairer les travaux de nuit; 5° le *ballon à grenades* contenait des grenades, superposées sur des lits de poudre. On les couvrait d'*étoupilles*, mèches de

Des écrivains militaires avaient mis la tactique à la mode, et les officiers des trois armes attendaient impatiemment la guerre pour appliquer les méthodes préconisées.

« Notre tactique, écrivait le chevalier de Folard en 1727, consiste dans la séparation des trois armes qui composent une armée, la cavalerie, l'infanterie et l'artillerie. La cavalerie est partagée en deux et jetée sur les ailes ; l'infanterie est placée au centre, avec l'artillerie dans les intervalles. Elles sont sur deux lignes, avec une réserve derrière pour les accidents inopinés ; les corps de la deuxième ligne en échiquier vis-à-vis des vides de la première. C'est le système des Ro-

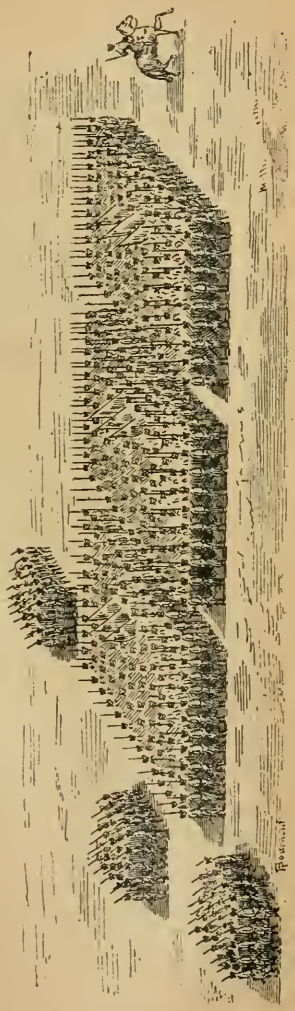


Fig. 84. — *Colonne de Folard.*

trois fils de coton imbibés d'eau-de-vie et de *pulvérin*. Les grenades pouvaient être remplacées par des bombes ou même par des cailloux. Boufflers fit un grand usage des artifices dans sa défense de Lille, en 1708. *Traité de l'artillerie, de M. Le Blond, professeur de mathématiques des Pages de la grande écurie du Roy. Paris, 1743.*

mains, qui nous a réussi quelquefois ; mais nos bataillons sur quatre rangs ne sauraient ni attaquer, ni se défendre indépendamment les uns des autres et ils peuvent être aisément rompus ou percés. La force d'un bataillon est dans son épaisseur, l'union de ses files et leur rapprochement. Les flancs sont ainsi aussi forts que le front. »

Et Folard préconisait, pour l'infanterie, l'emploi d'une colonne rectangulaire, de 3 à 6 bataillons, flanquée en arrière et sur les ailes par les grenadiers. Il avait oublié que le canon, bien posté à grande distance de la mousqueterie, ouvre de larges trouées dans cette masse compacte, la rompt et la disperse, avant qu'elle ait pu aborder la position de l'ennemi.

Stanislas a Dantzig.

Stanislas, chassé de Varsovie, s'était réfugié à Dantzig, où les Russes l'assiégeaient et où le maréchal de camp de Monti faisait une belle défense.

Fleury envoya à son secours quelques vaisseaux, portant 1 500 hommes de débarquement sous le commandement du comte de Lapeirouse-la-Motte [1].

Débarqué, le 10 mai 1733, devant Dantzig, Lapeirouse jugea impossible de pénétrer dans la place et fit voile vers Copenhague. L'ambassadeur français, un colonel de dragons, le comte de Plelo, reprocha aux officiers d'avoir battu en retraite sans combat.

— « *Il est aisé d'en juger ainsi, quand on est en sûreté dans son cabinet*, répondirent-ils.

— *Ce que j'ai dit, je vous montrerai à le faire*, riposta Plelo, et il partit avec eux pour Dantzig. Le 27 mai, après une brillante attaque des retranchements russes, Plelo fut

1. Brigadier et colonel de *Blaisois*.

tué. Les Français[1], écrasés par le nombre, se réfugièrent dans un fort de la Vistule, où Lapeirouse capitula, un mois plus tard, après avoir épuisé ses vivres et ses munitions.

Stanislas s'enfuit, en cédant définitivement la couronne à son compétiteur Auguste III. Par courtoisie, on continua, jusqu'à sa mort, à l'appeler « roi de Pologne ».

Prise de Philippsbourg (12 juillet 1734).

Fleury, revenant à la politique de Louis XIV, s'était allié, contre l'Autriche, à l'Espagne et à la Sardaigne. Berwick passa le Rhin et s'empara de Kelh (28 octobre 1733), pendant que Villars, encore vert à quatre-vingt-quatre ans, prenait, en Italie, le commandement de 40 000 Français, de 12 000 Piémontais et de 21 000 Espagnols, pour conquérir, en trois mois, le Milanais.

Quand il apprit que Berwick avait eu la tête emportée par un boulet devant Philippsbourg :

— « *Cet homme*, dit-il, *a toujours eu plus de chance que moi !* »

Le chevalier d'Asfeld, successeur de Berwick à l'armée du Rhin, prit Philippsbourg le 12 juillet 1734, sans que le prince Eugène, qui commandait l'armée impériale, eut rien tenté pour secourir ce rempart de l'Empire.

La joie fut vive en France et Louis XV donna le bâton de maréchal à Asfeld, en qui l'opinion publique voyait un nouveau Vauban.

ARMÉE D'ITALIE

Villars mourut dans son lit à Turin, le 17 juin 1734, heureux de porter, comme Turenne, le titre de Maréchal-général, juste récompense d'une glorieuse carrière, consacrée, pendant soixante-deux ans, à la défense et au salut de la patrie.

Le marquis de Coigny, successeur de Villars, opérait dans le duché de Parme, sur ce même théâtre d'opérations où Vendôme, en 1702, avait tenu tête si brillamment au prince Eugène. Les Français et les Impériaux occupaient les mêmes gîtes d'étapes que les combattants de Santa-Vittoria et de Luzzara [1].

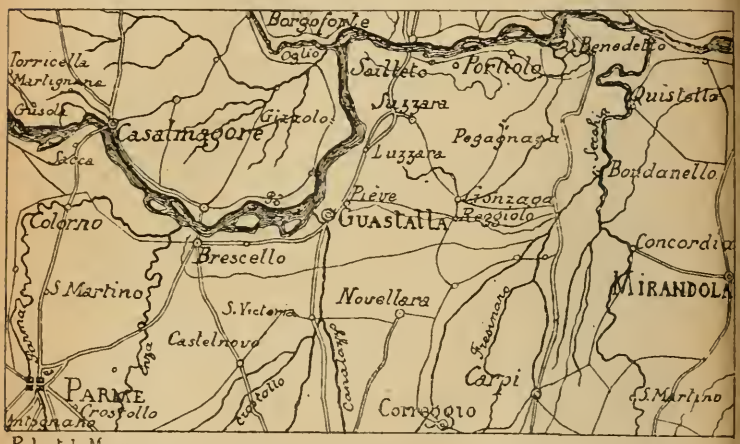


Fig. 85. — *Environs de Parme et de Guastalla.*

Bien secondé par le comte de Broglie, qui partageait avec lui le commandement [2], Coigny, après un combat heureux à Colorno, où l'armée séjourna longtemps, marcha en deux colonnes sur Parme, que menaçait l'armée impériale du feld-maréchal Mercy.

Parme (29 juin).

Mercy se préparait à attaquer les Français, quand il apprit, le 29 à trois heures du matin, qu'ils étaient en mou-

1. Pages 54 et 65.
2. Ils avaient reçu tous les deux le bâton de maréchal, le 14 juin 1734.

vement. Il se porta au-devant d'eux avec une seule brigade, à laquelle Coigny ne put d'abord opposer que la brigade de Picardie. L'armée franco-sarde appuyait sa droite au village de la Crocetta, sa gauche à l'enceinte de Parme.

« L'affaire s'est passée dans une vaste plaine, où nous n'étions séparés de l'ennemi que par le grand chemin de Plaisance, par des naviglio et une chaussée en arrière.

« Le feu a commencé à onze heures du matin ; il a été affreux, continuel, et n'a fini qu'à la nuit close. Nous avons, par deux fois, enfoncé l'ennemi sur la chaussée et, par deux fois, nous en avons été repoussés. Lorsqu'une brigade avait plié, elle était, sur-le-champ, remplacée par une autre, et les ennemis, de leur côté, faisaient la même manœuvre. Ils ont tenté, sans y parvenir, de nous tourner sur notre droite, en montrant beaucoup d'audace et de fermeté. Leur cavalerie a soutenu sans s'ébranler le feu de notre infanterie. La nuit tombant, nous ne semblions pas avoir d'avantage bien marqué et cependant nous étions victorieux [1]. »

Mercy avait été tué ; son second, le prince Louis de Wurtemberg, blessé ; presque tous les généraux [2] étaient hors de combat. A dix heures du soir, l'ennemi regagnait, en grand désordre, son camp du matin, laissant sur le champ de bataille 2 074 tués et 3 584 blessés.

Les Français avaient 4000 hommes hors de combat, dont 556 officiers [3].

1. *Rapport à M. d'Angervillers, ministre de la guerre*, de l'intendant de l'armée, M. de Fontanieu. *Pajol.*

2. Prince de Culmbach, baron de Vins, comte Diesbach, marquis d'Este, comte de la Tour, etc.

3. Tués : *lieutenant-général* Le Guerchois ; *maréchaux de camp* de l'Isle et de Mézou ; *brigadiers* de Valence et de la Châtre ; blessés : *lieutenants-généraux* de Savines et de Cadrieux ; *maréchaux de camp* de Louvigny et de Boissieux ; *colonels*, prince de Montauban (*Picardie*) ; de Cadeville (*Régiment du Roi*) ; de Biron (*Royal-Roussillon*) ; duc de la Trémoïlle (*Champagne*) ; de Contades (*Auvergne*) ; de Crussol (*Médoc*) ; de Fimarcon (*Bourbon*) ; de Hau-

Le roi de Sardaigne Charles-Emmanuel n'était pas à la bataille ; il n'en parut que plus ardent, le lendemain, à la poursuite des Impériaux, en retraite sur Reggio et Mirandola. Ce n'était qu'une feinte : généralissime en Italie, comme son père Victor-Amédée l'avait été en 1702, il ne songeait, comme lui, qu'à entraver les opérations des Français pour se prévaloir de cette attitude auprès de l'Empereur, quand la guerre serait finie et qu'on en répartirait les profits. On ne sait pas si le prince de Wurtemberg et son successeur le feld-maréchal de Königseck étaient prévenus, à l'avance, par le généralissime des mouvements et même des projets des Franco-Sardes, mais quand Coigny et Broglie, le 11 juillet, étaient prêts à passer la Secchia à Bondanello, pour livrer aux Impériaux une bataille plus décisive, Charles-Emmanuel les retint, sous prétexte que la position impériale était inattaquable.

On énerva les troupes jusqu'à l'automme dans une fâcheuse inaction [1]. Elles se gardaient mal, selon leur habi-

tefort (*Condé*) ; de Maillebois (*La Sarre*). *Picardie* avait perdu 10 capitaines : de Guges, de Perthes, Bergeret, d'Igoine, Trotot, de la Barthe, marquis de la Rochethulon, Ourdel, Broussy, Nogaret ; 10 lieutenants : Hoccart, Lozaudière, de Quincy, de Marais, Baron-Deinge, de Marcellange, Dubreuil, du Nô, Schwind et Saultereau ; 60 sergents, 800 soldats. *Champagne*, les capitaines de Cressensac et Barrière, les lieutenants la Mélinière, Fontaine, Bonnot, de Lignereux, de Marsillac, Lachaud, Tesson et de la Lisse. Les commandents de bataillon de Montflambert et de Montfort furent blessés, avec 40 officiers.

1. « Notre cavalerie, ainsi que les dragons, crièrent qu'ils manquaient de fourrage ; nos généraux les envoyèrent sur les derrières de l'armée, à Reggiolo, Gizzoli, Gonzague, Carpi, Reggio, etc., ce qui laissa un grand espace vide dans le camp. Pour le remplir, on fit étendre sur la droite tous les camps de l'infanterie. La brigade de Picardie s'appuya à Bondanello ; celle de Dauphin la remplaça derrière la cassine habitée par le maréchal de Broglie. Entre le 2e bataillon d'*Orléans*, extrémité de la brigade de Picardie, et cette cassine, il y avait un vide de plus d'un quart de lieue ». *Mémoires de la guerre d'Italie, de 1733 à 1736, par un ancien militaire, qui s'est trouvé à toutes les actions de ces trois fameuses campagnes. Paris. Chez la veuve Duchesne, 1777.*

tude, et, dans la nuit du 14 au 15 septembre, le maréchal de Broglie, qui était avec l'avant-garde à Quistello, renouvela la fâcheuse aventure de Villeroy à Crémone. Il se laissa surprendre dans la belle villa qu'il habitait au bord de la Secchia, et c'est en chemise qu'il sauta sur un cheval pour galoper jusqu'à Bondanello, où était Coigny. Les brigades de Champagne, du Dauphin, de Bourbon et de Mauconseil couvrirent bravement la retraite ; mais le camp de la brigade de Picardie[1] fut pillé par les hussards autrichiens,[2] qui avaient passé la Secchia en portant chacun un fantassin en croupe. Les soldats, réveillés en sursaut, n'avaient eu que le temps de courir aux faisceaux en abandonnant leurs havre-sacs. La revanche de cet humiliant échec ne se fit pas attendre ; l'armée s'était concentrée sous Guastalla, sur le champ de bataille même de Luzzara[3], lorsqu'elle fut attaquée, le 19 septembre, par le feld-maréchal de Königseck.

Guastalla (19 septembre).

« L'infanterie franco-sarde était rangée en bataille, sur

1. 6 bataillons ; 3 de *Picardie*, 1 de *Foix*, 1 de *Médoc*, 1 d'*Orléans*.

2. Le capitaine de Préville (de *Picardie*) renouvela, ce jour-là, l'exploit d'Horace, avec cette différence qu'il était à cheval et que les trois Curiaces étaient représentés par des cavaliers autrichiens. Voici l'épisode que raconte l'*ancien militaire* précité :

« M. de Préville voulut suivre de loin les hussards pour voir, par curiosité, le chemin qu'ils prendraient. Après avoir fait 900 pas, il vint reprendre au grand galop, la patrouille qu'il commandait. Mais les hussards sont des Argus ; ils ont des yeux devant et derrière. Dès que M. de Préville eut tourné bride, trois d'entre eux se détachèrent et l'eurent bientôt atteint. On lui cria, du haut de la chaussée : — « *Prenez garde à vous !* »

« Préville se retourna, vit les hussards qui le poursuivaient à une douzaine de pas les uns des autres et ne perdit pas la tête. Comme le premier allait le joindre, il le tua d'un coup de pistolet, courut à l'autre, qu'il jeta à bas de son cheval en déchargeant son second pistolet, et il chargea, l'épée à la main, le troisième, qui s'enfuit, à moitié mort de peur. »

3. Fig. 17 ; page 62.

deux lignes, le long du chemin reliant l'église de Piève à la chaussée de Luzzara. Un fossé et une haie vive bordaient ce chemin. Broglie commandait à droite, Charles-Emmanuel au centre, Coigny à gauche. La cavalerie était aux ailes, plus nombreuse à droite, où Chatillon commandait les carabiniers, les cuirassiers du Roi et l'élite de la cavalerie légère. Il n'y avait à gauche, entre l'infanterie et le Pò, que 15 escadrons piémontais, dragons pour la plupart.

Le point d'attaque était à gauche. Königseck avait préparé des brûlots pour incendier nos ponts. Sous le couvert de sa cavalerie, déployée devant notre extrême gauche et précédée des fameux cuirassiers de l'Empereur, il faisait défiler, le long du Pò, de grosses colonnes d'infanterie, qui devaient nous prendre en flanc et à revers[1]. »

La bataille commença à dix heures par un engagement de cavalerie.

Coigny, en voyant l'attaque se dessiner le long du Pò, avait fait passer à l'aile gauche les carabiniers et les cuirassiers du Roi. M. de Chatillon, à leur tête, chargea les cuirassiers de l'Empereur et les rejeta dans les taillis et les broussailles d'où ils étaient sortis. Mais, grièvement blessé, il dut céder le commandement au duc d'Harcourt, Les cuirassiers de l'Empereur, soutenus par toute la cavalerie autrichienne, se rallièrent et revinrent trois fois à la charge en essayant de déborder les escadrons français.

Pour leur opposer un front égal, Cogny fit avancer, à la droite de notre cavalerie, la brigade de Picardie, appuyée, en potence, par celle d'Anjou, qui aurait pris les ennemis en flanc s'ils se fussent avancés. Ces deux brigades ont contenu l'infanterie impériale, qui n'a fait d'autres manœuvres qu'un feu prodigieux de mousqueterie. Une batterie de 5 canons et de 2 mortiers lançait des boulets et des bombes au milieu de notre cavalerie sans

1. Rapport de M. de Fontanieu au ministre de la guerre.

qu'elle en fût le moins du monde ébranlée. A l'infanterie qui défilait le long du Pò, sur la droite des escadrons ennemis, Coigny opposa d'abord 4 régiments (*Dauphin*, *Orléans*, *Tessé* et *Luxembourg*) et il fit contrebattre par 5 gros canons la batterie de Königseck.

« Nos 4 régiments ont attaqué les Autrichiens à la baïonnette, mais ils ont été repoussés, et c'est le plus grand danger que nous ayons couru pendant la bataille. Heureusement la deuxième ligne de l'infanterie permit par son feu à *Dauphin*, à *Orléans*, à *Tessé*, à *Luxembourg* de se rallier et de retourner victorieusement à la charge, suivis par les 4 bataillons du *régiment du Roi*.

« L'infanterie autrichienne a été rejetée dans les bois qui bordent le Pò, et les cuirassiers de l'Empereur, s'apercevant que notre cavalerie s'augmentait à tout instant de nouveaux escadrons et s'appuyait au Pò, n'ont plus osé s'avancer dans la plaine.

« Il n'y restait que la colonne d'infanterie autrichienne qui, ne pouvant pas réussir à passer de l'autre côté de la chaussée de Luzzara, vint faire une furieuse décharge sur le centre de notre première ligne. Quatre canons furent montés sur la chaussée, déjà bordée par la brigade de Picardie et les dragons qui avaient mis pied à terre. On tirait à bout portant sur les Autrichiens en leur criant :

— « *Rendez-nous nos havre-sacs !* »

Les havre-sacs ne furent pas rendus, mais, au déclin du jour, Königseck ordonnait la retraite, abandonnant 9000 hommes tués ou blessés[1], 5 canons et 5 étendards sur le champ de bataille.

Les alliés avaient 5 898 tués ou blessés[2].

1. Généraux *tués* : les princes de Wurtemberg et de Saxe-Gotha, Calmenero, de Latour ; *blessés* : les princes d'Isemburg et de Waldeck, Jomingham, Palfy, Waspenzo, Wachtenduck.

2. 4 *lieutenants-généraux* tués, d'Afry, de Lannion, de Pezé, de Montjeon ; 2 blessés, de Châtillon et d'Harcourt ; 4 maréchaux de

Comme celle de Parme, cette sanglante victoire fut stérile. Les deux armées prirent leurs quartiers d'hiver et le ministre de la guerre résuma la campagne d'Italie dans une lettre du 2 octobre au maréchal de Broglie :

« Je voudrais que vous n'eussiez pas perdu votre équipage, que les ennemis n'eussent pas passé la Secchia et qu'il n'y ait pas eu de bataille à Guastalla ; tout le monde y gagnerait ! »

Après des opérations, sans grand intérêt militaire, en Italie et en Allemagne, le traité de Vienne (3 octobre 1735) mit fin à cette guerre de la succession de Pologne, qui assurait à la France la nue propriété de la Lorraine et du duché de Bar, échangés par le duc François de Lorraine, époux de Marie-Thérèse d'Autriche, contre le grand-duché de Toscane. L'Empereur conservait Parme et Plaisance ; don Carlos, fils de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse, devenait roi des Deux-Siciles.

De 1735 à 1740, Fleury réussit à maintenir la France en paix, grâce à son alliance avec l'Angleterre et à son amitié pour Walpole, premier ministre du roi Georges II. Il y avait cependant entre les deux pays de redoutables rivalités coloniales, qui devaient aboutir à une rupture.

En 1739, les colonies françaises du Canada et de la Louisiane enveloppaient les 13 colonies anglaises de l'Amérique du Nord. Aux Antilles, comme dans la mer des Indes, les vaisseaux français et espagnols faisaient au commerce anglais une sérieuse concurrence ; le moindre

camp blessés, de Louvigny, de Boissieux, d'Estaing, de Chaste ; 1 brigadier tué, de la Motte : 8 blessés, de Parabère, d'Avaray, de Guébriant, de Juigné, d'Armentières, de Souvré, de Tessé : hors de combat : *infanterie*, 7 colonels, 11 lieutenants-colonels, 247 capitaines, 276 lieutenants ; *cavalerie et dragons*, 79 officiers. *Picardie* perdit son lieutenant-colonel du Blaizel, le commandant de bataillon du Bourg, les capitaines Cartellier, de Saint-Remy, de Préville, d'Avymare, les lieutenants des Vertus et de Tournemine, et 500 bas-officiers et soldats.

conflit continental devait faire éclater la guerre maritime.

Guerre de la Succession d'Autriche (1741).

La mort de l'Empereur Charles VI (20 octobre 1740) mit le feu aux poudres en ouvrant la succession d'Autriche.

Il y avait à la Cour de Versailles un parti militaire, qui voulait auréoler de gloire un monarque très brave, mais indolent et égoïste, aimant le plaisir et disant volontiers :

— « *Après moi le déluge !* »

Fig. 86. — *Louis XV.*

Le comte de Belle-Isle, petit-fils du surintendant Fouquet, était l'âme de ce parti. Chargé de missions diplomatiques en Allemagne, il en connaissait bien les cours, grandes ou petites. Il lui semblait sincèrement que Louis XV devait s'appuyer sur le nouveau roi de Prusse, Frédéric II[1], qui revendiquait la Silésie, pour continuer contre la maison d'Autriche la politique de Richelieu et de Louis XIV.

1. Fils du Roi-sergent Frédéric-Guillaume, qui l'avait brutalisé ainsi que sa famille, ses sujets et ses soldats. Frédéric, en héritant de son père, le 31 mai 1740, avait trouvé un peuple discipliné et prêt à tous les sacrifices, une armée de 76 000 colosses, les mieux habillés, armés et équipés de l'Europe, des officiers instruits, braves et ardents, qui voulaient imposer au monde leur suprématie guerrière et qui y réussirent.

On n'écouta pas Fleury, qui représentait, avec tout ce qui restait de vigueur à ses quatre-vingt-huit ans, que ce n'était pas le moment de faire des armements quand le trésor était vide, la récolte gelée par un terrible hiver, et que le peuple, mourant de faim, criait sur le passage du Roi, en plein Paris :

— « *Misère ! Famine! Du pain !* »

La France ne pouvait retirer aucun profit de la guerre : elle s'allia cependant avec l'Espagne, qui voulait le Milanais, avec la Bavière, dont l'Électeur Charles-Albert était candidat à la couronne impériale, avec la Prusse et la Saxe, contre la fille aînée de Charles VI, Marie-Thérèse, archiduchesse d'Autriche et reine de Hongrie.

— « *Moriamur pro rege nostro Maria-Theresa !* » s'écrièrent, d'une seule voix, les Madgyards, quand la reine vint leur demander assistance, le sabre au côté et son petit enfant sur les bras. 65 000 Hongrois ou Croates, aguerris et vaillants, s'enrôlèrent sous les aigles à deux têtes de l'Autriche pour combattre le roi de Prusse.

Il suffit à Frédéric II d'une campagne et d'une victoire (Molewitz, 10 avril 1741) pour conquérir la Silésie ; son habileté de diplomate, son inébranlable fermeté, son génie militaire furent consacrés, jusqu'à la fin de son règne, à défendre et à conserver cette province.

Il avait, par déférence, soumis à Fleury des plans de campagne, que le vieux cardinal n'avait ni compris, ni approuvés ; Frédéric en conçut contre la France un ressentiment invincible.

L'armée française, envoyée en Bohême sous de Broglie et de Belle-Isle, avait perdu les précieuses traditions de discipline et d'instruction que lui avait laissées Louis XIV.

« Depuis l'officier général jusqu'au simple soldat, à tous les degrés de la hiérarchie, l'influence du temps, le goût de

bien vivre, avaient créé des nécessités auxquelles on ne savait plus se soustraire[1]. » Les soldats, en se livrant à un pillage effréné, exaspéraient les populations. C'est à cette époque que remonte la *haine du Français* en Allemagne.

Aussi la campagne de 1741 ne fut-elle pas heureuse pour nos armes; quoique Prague eût été escaladé, la nuit, par Maurice de Saxe[2], un lieutenant-général, naturalisé français comme Berwick et qui rendit d'aussi nobles services à sa patrie d'adoption que le vainqueur d'Almanza.

Maurice de Saxe. Escalade de Prague (26 novembre 1741).

L'Électeur de Bavière, qui commandait les 40000 Franco-Saxons rassemblés devant Prague, avait ordonné une attaque de nuit, avant l'arrivée d'un renfort de 14000 Autrichiens que la garnison attendait.

Maurice de Saxe avait écrit à l'Électeur : « Il ne nous reste d'autre ressource que de prendre Prague de vive force.

1. *Le comte de Gisors, par Camille Rousset, de l'Académie française.*

2. Fils de l'Électeur de Saxe, Auguste II, roi de Pologne, et de la comtesse de Koenigsmark, il était né à Dresde en 1696. Il fit, à douze ans, ses premières armes au siège de Lille, aux côtés du prince Eugène. Colonel de cavalerie à quinze ans, il se distingua en Pologne, puis rejoignit Eugène devant Belgrade en 1717. C'était la bonne école et ce fut une bonne fortune pour Louis XV qu'il lui offrit son épée en 1720. Le chevalier de Folard prédisait, en 1727, qu'il serait un des plus grands capitaines de son temps. Après s'être fait élire, en 1726, duc de Courlande, il trouva dans l'impératrice Catherine une ennemie acharnée, qui l'obligea à se réfugier en France. Maréchal de camp à l'armée de Berwick, il se distingua au siège de Philippsbourg et fut nommé lieutenant-général en 1736. Pour se préparer au grand commandement, il étudia l'histoire des généraux les plus célèbres, celle surtout de Gustave-Adolphe et de Turenne. Il écrivit, en 1737, *Mes Rêveries*, qui résument ces remarquables études de guerre.

La garnison ne peut résister à nos efforts si nous l'attaquons de plusieurs côtés, et la bourgeoisie armée, quoique très nombreuse, ne doit pas nous effrayer. Si V. A. veut faire faire deux attaques aux Saxons, j'en ferai une de mon côté ; M. de Gassion pourra en faire une quatrième. »

Fig. 87. — *Maurice de Saxe.*

L'Electeur répondit : « Mes Saxons feront une véritable attaque à la porte Charles et tâcheront de l'emporter. On fera défiler les troupes, à l'entrée de la nuit, pour commencer l'action vers les trois heures du matin ; mais nous attendrons le succès des fausses attaques de MM. de Gassion et de Saxe, commencées une heure plus tôt, afin d'attirer l'attention de leur côté, car à la porte Charles il y a 1 000 hommes de piquet toutes les nuits. »

Voici le récit qu'a fait Maurice de Saxe à son ami le chevalier de Folard de cette escalade légendaire.

« Je ramassai quelques échelles et j'accommodai des pou-

tres avec des cordes pour me servir de béliers. Je coulai, tout le long du fossé de la citadelle, jusqu'à la porte-neuve, la seule qui ne fût pas murée et, bien que le revêtement fût fort haut, je résolus d'y faire mon attaque, parce que, n'ayant que quatre compagnies de grenadiers et 800 fusiliers, il me fallait une porte pour faire entrer de suite ma cavalerie dans la ville.

« Comme j'approchais de Prague, une heure après minuit, j'entendis l'attaque de M. de Polastron. Je fis halte et, pendant qu'on distribuait les échelles, la poudre et les balles, je m'avançais avec M. de Chevert, lieutenant-colonel de *Beauce*, commandant les grenadiers, pour reconnaître où nous ferions l'attaque.

« Je trouvai, près de la porte-neuve, un bastion revêtu en briques jusqu'à la hauteur de 30 pieds. Vis-à-vis et à peu près au milieu du rempart, était une plate-forme, formée de gravois et d'immondices.

« Le temps pressait ; je me décidai à escalader le flanc du bastion du polygone, à côté de celui de la porte-neuve.

« Je fis mettre pied à terre à mes 600 dragons [1] et à 400 de mes carabiniers, et je laissai M. de la Tour à cheval, avec 400 carabiniers et 600 maîtres de la brigade du Roi [2]. Je dis à M. de Chevert que, dès que je m'apercevrais qu'il était découvert, je me mettrais, avec les troupes à pied, sur la plate-forme pour y attirer le feu du polygone, et qu'en même temps, j'attaquerais le pont-levis de la porte-neuve. Tout cela se fit dans un si grand silence que les sentinelles du rempart ne s'aperçurent de rien.

1. *Mestre-de-camp. Royal-Dauphin.*

2. MM. de Lévis et de Fournoise, commandaient les piquets de la brigade du Roi ; MM. de Vichy, de Beauvais et de Prudamont, les carabiniers ; MM. de Chevreuse, de Fleury et de Vassé, les dragons.

« Je fis avancer mes 800 cavaliers sur la chaussée, pour qu'ils entrent dans Prague au moment où j'aurais forcé la porte-neuve.

« Les échelles ayant été distribuées, j'ordonnai au sergent Jacob Pascal de monter sur le bastion avec 8 grenadiers, de ne point tirer, quelque chose qu'il arrivât, de poignarder les sentinelles s'il pouvait les surprendre, et de ne se défendre qu'à coups de baïonnette s'il trouvait de la résistance. Ce sergent devait être suivi par M. de Chevert, à la tête des grenadiers, et par des dragons ou des fusillers, conduits par Victor de Broglie, fils aîné du maréchal.

« Jacob était parvenu au haut du rempart, avec ses 8 grenadiers, quand les sentinelles donnèrent l'alarme.

« J'étais assis sur le bord du fossé, au bout de la plate forme, vis-à-vis le bastion de M. de Chevert. Mes dragons étaient cachés à 30 pas derrière moi ; je me levai et criai :

— « *A moi, dragons!* »

« Ils parurent sur-le-champ ; tout ce qu'il y avait d'ennemis dans le polygone et sur la courtine, nous ayant découverts, tira sur nous. Je fis répondre par un très grand feu. Pendant ce temps, M. de Chevert montait dans le bastion avec les grenadiers. Les ennemis ne s'en aperçurent que lorsqu'il y en eut une compagnie sur le rempart. Alors, ils vinrent à la charge ; mais les grenadiers ne se défendirent qu'à grands coups de baïonnette et tinrent ferme. Au moment où j'arrivais avec mes dragons à la porte-neuve, M. de Chevert m'en abattit le pont-levis.

« Je laissai des dragons à la porte ; j'en jetai sur le rempart de chaque côté pour assurer mes flancs. Je poussai, à toute bride, la cavalerie dans les rues et je marchai avec les 4 compagnies de grenadiers et le reste de la cavalerie vers le pont de Prague, qui sépare la ville en deux, afin de favoriser aux Saxons l'entrée du petit côté, dont ils continuaient l'attaque avec une grande vivacité. »

Les magistrats remirent à Maurice de Saxe les clefs de la ville, et le gouverneur, M. d'Ogilvy, signa pour la citadelle une capitulation honorable, qui sauva la ville du pillage.

En s'éveillant au petit jour, les bourgeois de Prague apprirent que la garnison austro-hongroise avait été relevée par des Français et des Saxons.

Fig. 88. — *Enseigne d'infanterie.*

Ce bel exploit fut éphémère. Königseck envahit la Bavière et occupa Munich, sans que Broglie, abandonné par Charles-Albert, qui avait été se faire couronner empereur à Francfort (24 janvier 1742), pût s'y opposer.

Après avoir ravagé la Moravie, Frédéric imposa à Marie-Thérèse le traité de Breslau (11 juin 1742) [1]. En échange de la Silésie, il abandonnait ses alliés de France et de Bavière, pendant que la reine de Hongrie négociait une alliance avec l'Angleterre.

1. « Ainsi se termina cette alliance, où chacun voulait jouer au plus fin; où les troupes étaient aussi désobéissantes aux commandants d'armée que si on les avaient rassemblées pour désobéir; où les camps étaient semblables aux anarchies; où les projets des généraux étaient soumis à la revision d'un vieux prêtre qui, sans connaissance ni de la guerre, ni des lieux, rejetait ou approuvait, souvent mal à propos, les projets dont il devait décider. Ce fut là le véritable miracle qui sauva la maison d'Autriche ». *Frédéric II. Histoire de mon temps.*

Broglie et Belle-Isle, réduits à 25 000 combattants, furent forcés d'abandonner leurs lignes de la Moldau, beaucoup trop étendues, pour se retirer sous le canon de Prague, où 65 000 Austro-Hongrois vinrent les cerner. Ils firent une belle résistance, comptant sur l'armée de secours que le maréchal de Maillebois devait leur amener de Westphalie. Mais le vieillard indécis et pusillanime qui gouvernait encore la France écrivit à Königseck une lettre humiliante [1], où il implorait la paix. Il arrêta la marche de l'armée de Westphalie, en ordonnant, le 15 octobre, à Broglie de rejoindre Maillebois de sa personne, et à Belle-Isle « de pourvoir aux approvisionnements, à la subsistance des troupes, à la remonte de la cavalerie et de prendre ses dispositions pour revenir en France. »

Retraite de Belle-Isle (16 décembre 1742).

Belle-Isle, resté seul à Prague, ne se pressa pas d'exécuter les ordres de Versailles. Maurice de Saxe s'était emparé d'Egra, important jalon sur la seule route de retraite qui restât ouverte à l'armée de Bohême pour gagner le Mayn, où elle serait en sûreté. Mais Belle-Isle mit six semaines à préparer cette marche et se laissa gagner par l'hiver. Il n'avait plus que 18 500 combattants, dont 3 250 à cheval. La mortalité de ses 2 000 malades ou blessés était de 25 à 30 par jour. Il les confia à Chevert, avec 1 800 convalescents pour garder la place et, le 16 décem-

1. Marie-Thérèse fit publier cette lettre, qui portait une pénible atteinte au prestige de la France, et, quand Fleury mourut à quatre-vingt-dix ans, le 29 janvier 1743, il était devenu la risée de l'Europe. Les Parisiens lui firent cette épitaphe :

Ci-gît un cardinal antique,
Mentor rusé, ministre sans éclat,
Qui sut pousser la politique
Jusqu'à mourir pour le bien de l'État

bre à midi, il envoya son frère, le comte Belle-Isle, avec la cavalerie, munie de crampons et de fers de rechange, éclairer la route.

Les inspecteurs d'infanterie d'Aubigné et de Villemur avaient formé des bataillons de 700 hommes, ayant du pain et du riz pour 6 jours dans leurs chariots à vivres.

« J'avais, écrit Belle-Isle, partagé mon armée en 5 *divisions*, commandées par MM. de Sandricourt, de Clermont-Tonnerre, du Chayla, le comte de Bavière, et mon second frère, le chevalier de Belle-Isle. Chacune comprenait une brigade d'infanterie [1], de 2200 à 2300 hommes, deux brigades de cavalerie [2], de 500 chevaux environ, une brigade d'artillerie de 6 canons, et les équipages. J'avais deux avant-gardes, composées, la première de hussards et de carabiniers ou de dragons, avec 18 à 20 compagnies de grenadiers ; la seconde des *gardes ordinaires* et du campement. Une forte arrière-garde suivait la colonne, qui était toujours en état de faire face à l'ennemi en se formant en bataille par un à droite ou un à gauche ; les trois armes mélangées couvraient les équipages, que je faisais mettre derrière chaque division. »

Belle-Isle fit 6 lieues le premier jour, après avoir repoussé une sérieuse attaque de cavalerie. Le 21, il s'engagea dans d'affreux défilés de montagnes, où les souffrances des soldats et des officiers, qui donnaient l'exemple du courage et de la résignation, furent terribles. Belle-Isle faisait brûler les voitures à vivres après les distributions, et les caissons de munitions, trop lourds pour gravir les rampes glacées du Tepler-Gebirge. Les cartouches étaient transbordées sur des charrettes légères. La traversée de la montagne boisée de Königswarth, dont les sentiers disparaissaient sous la neige, fut particulièrement pénible. Quand

1. *Navarre, Piémont, la Marine, le Roi, Auvergne.*
2. *Colonel-Général, Mestre de Camp, le Roi, la Reine, Royal-Allemand, Orléans.*

Belle-Isle arriva, le 27, à Egra, il avait fait 40 lieues en 10 marches de jour ou de nuit, et triomphé, non seulement de l'ennemi, mais encore de la nature. 800 officiers et soldats étaient morts de froid et de fatigue; la moitié de ce qui restait était malade ou écloppée, mais on n'avait perdu ni un drapeau, ni un canon, et l'honneur des armes était sauf [1].

Chevert y ajouta la gloire d'une capitulation sans précédent. Sur la menace qu'il fit au général autrichien, le prince de Lobkowitz, de mettre le feu aux quatre coins de la ville, il obtint de sortir librement, le 2 janvier 1743, de Prague avec tout ce qui restait de la garnison et de faire convoyer jusqu'à Egra, aux frais de la reine de Hongrie, son convoi d'invalides.

D'Egra, les débris de l'armée de Bohême allèrent hiverner sur la Naab, aux environs d'Amberg.

1743. Campagne de printemps. Noailles.

La campagne recommença, au printemps de 1743, dans des conditions plus favorables pour nos armes. Broglie était retourné en Bavière avec une nouvelle armée, afin de reprendre Munich au prince Charles de Lorraine. 50 000 Anglais, Hanovriens et Allemands, sous le commandement du roi Georges d'Angleterre, avaient passé le Rhin, le 14 mai, et opéraient dans la vallée du Mayn.

1. Les Parisiens chansonnèrent Belle-Isle, l'instigateur de cette guerre impopulaire, et à qui la chronique galante attribuait beaucoup d'aventures nocturnes :

Quand Belle-Isle, partit, une nuit,
De Prague, à petit bruit,
Il dit, voyant la lune :
— Lumière de mes jours,
Astre de ma fortune,
Conduisez-moi toujours !

Noailles les y suivit avec 40 000 hommes et cette belle maison du Roi, qui enrageait de n'avoir pas tiré l'épée depuis les charges héroïques de Malplaquet.

Fig. 89. — *Mousquetaire noir* [1].

Le roi Georges était, le 24 juin, à Aschaffenburg, sur la rive droite du Mayn, manquant de vivres. Noailles, posté sur la rive gauche, résolut de l'acculer aux montagnes et de lui couper la retraite sur Hanau. Il aurait dû gagner une éclatante victoire ; il n'aboutit qu'à une défaite, causée par la désobéissance des généraux, la fougue irréfléchie de la cavalerie et le peu de résis-

1. Les gris étaient commandés par Louis d'Avejan.

tance de l'infanterie, qui « fut loin de donner ce qu'on attendait d'elle ».

Voici la relation très impartiale du maréchal de Noailles.

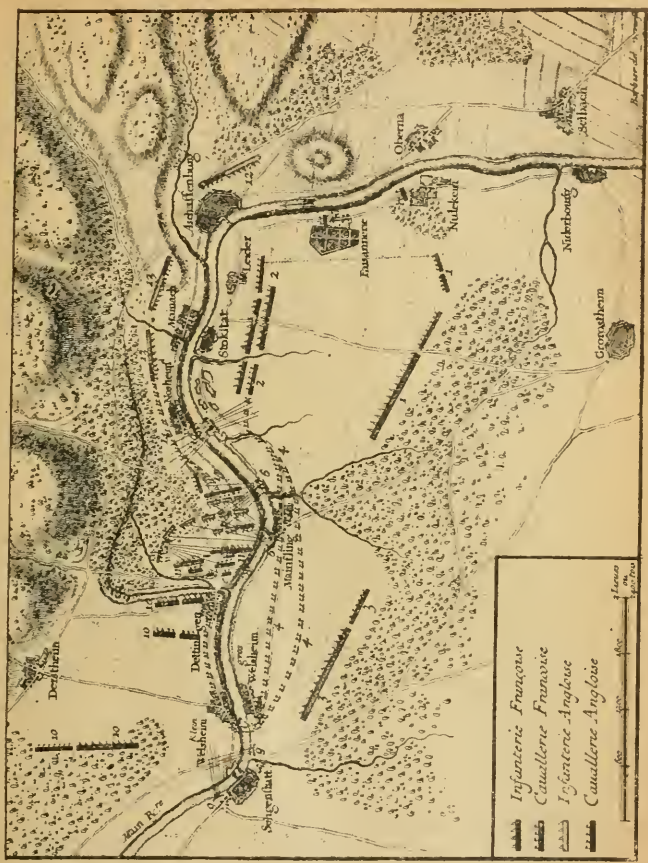
Dettingen (27 juin).

« Informé, le 27 à une heure du matin, que l'ennemi décampait d'Aschaffenburg et marchait, en colonnes par nations (Hanovriens, Anglais, Allemands), vers Hanau, je me portai à Seligenstadt, où j'avais fait établir deux ponts sur le Mayn et je fis passer la rivière aux troupes qui y étaient campées.

« J'envoyai à M. de Montal l'ordre de faire marcher toute la première ligne par la gauche, pour passer le Mayn ; la cavalerie aux gués de Klein Welsheim et de Seligenstadt, l'infanterie au pont de cette ville. Je prescrivis à M. de Vallière de faire avancer l'artillerie sur le bord du Mayn pour prendre en flanc et en écharpe tout ce qui paraissait des ennemis. »

Pendant que ses ordres s'exécutaient, Noailles alla, avec la Maison du Roi, jusqu'à Dettingen. Le village était arrosé par un petit ruisseau, venant de la montagne à travers un marais étroit, sur lequel il n'y avait que trois passages, le pont de Dettingen, un pont de bois à côté du village et un pont de pierre beaucoup plus haut.

Après sa reconnaissance, Noailles ordonna qu'on remplît Dettingen d'infanterie, à mesure qu'elle y arriverait, et qu'on mît le reste en bataille derrière le marais et le ruisseau, la cavalerie restant en arrière dans la plaine. Puis il repassa le Mayn au gué de Klein Welsheim, afin de suivre les mouvements de l'ennemi du côté d'Aschaffenburg, dont deux de nos brigades d'infanterie et une de cavalerie s'étaient emparées, et de voir l'effet des batteries



Archives du Dépôt de la Guerre.

Fig. 90. — *Champ de bataille de Dettingen* [1].

1. *Légende de la figure 90.* — 1. Position des Français en arrivant autour de Grand Gerau. 2. Leur position le 24 juin. 3. Leur position le 27, pendant le passage du Mayn. 4. Marche des Français pour passer les gués et le pont de Seligenstadt. 5, 6 et 9. Batteries de M. de Vallière. 8. Endroit où les Gardes françaises ont passé à la nage. 10. Corps de réserve français et brigade de Piémont. 12 et 13. Position des ennemis les 19 et 23 juin. 14. Marche de l'ennemi dans la nuit du 26 au 27. 16. Batterie anglaise.

de M. de Vallière sur les colonnes du roi Georges. Les dispositions du maréchal étaient si habilement conçues, qu'il semblait que le roi, « comme un loup, pris au piège », ne pourrait pas s'échapper. Cernée entre le Mayn et les montagnes qui se dressaient à moins d'une demi-lieue, coupée d'Aschaffenburg et de la route d'Hanau, sur laquelle les Français occupaient la position inattaquable de Dettingen, l'armée ennemie devait être détruite jusqu'au dernier soldat par nos batteries.

En revenant à Dettingen, Noailles vit que ses ordres n'avaient pas été exécutés. Son neveu le duc Antoine de Gramont, colonel des Gardes françaises, sans attendre le reste de l'armée, avait fait passer le ruisseau à ses bataillons et mis les ponts derrière eux.

Quelque chagrin qu'il eût de se voir engagé, malgré lui, sur un terrain où il perdait l'avantage de la position, Noailles aima mieux attaquer l'ennemi que de couvrir de honte les troupes du Roi par une contre-marche, qui les aurait mises en grand danger, obligées qu'elles étaient de franchir trois défilés très étroits sous le feu de l'ennemi.

La Maison du Roi était impatiente de charger; conduite par le duc d'Harcourt, elle perça les quatre lignes de la cavalerie anglo-hanovrienne. Mais, elle fut arrêtée par le feu du régiment autrichien de Styrum, sans que les batteries de M. de Vallière, masquées par cette charge, pussent intervenir. Les Gardes françaises accoururent au secours de la Maison du Roi; assaillis par toute l'infanterie ennemie, ils reculèrent et, pris de panique, s'enfuirent jusqu'au Mayn, qu'ils passèrent à la nage. On les appela longtemps les *canards du Mayn*.

« Après trois heures d'un combat assez vif, écrit Noailles, le roi Georges et le duc de Cumberland, son second fils, ayant profité de l'avantage du terrain et établi quatre lignes d'infanterie au bord d'un bois d'où

nous n'avions pas pu les déloger[1], j'ordonnai la retraite

Fig. 91. — *Dettingen.*

qui se fit avec ordre. Nous revinmes occuper notre camp

1. L'infanterie, où il y avait beaucoup de recrues et de milice, ne fit pas tout ce que j'aurais souhaité, à l'exception de quelques régiments, dont *Auvergne* qui, comme son colonel le duc de Duras, mérita les plus grands éloges. *Mémoires du duc de Noailles.*

du matin en repassant les mêmes ponts et gués, sans que l'ennemi osât nous suivre.

« Il s'est retiré la nuit vers Hanau, laissant le champ de bataille couvert de ses morts et de ses blessés. J'en ai recueilli 500, que je fais soigner dans nos hôpitaux. Notre perte ne va pas à 2000 hommes; elle est beaucoup plus grande à proportion, en officiers [1] qu'en soldats. »

Le roi Georges profita de cette journée inespérée pour rallier ses troupes à Hanau, où elles se ravitaillèrent. Noailles s'établit en face de lui à Steinheim et le suivit quand il décampa. A la fin d'octobre, l'armée anglo-hanovrienne rentrait en Hanovre pour prendre ses quartiers d'hiver.

Louis XV, général d'armée (1744).

Frédéric II, « qui n'avait, disait-il, rien à craindre ni à espérer de la monarchie française, corps très fort, mais sans âme et sans nerf », se rapprocha d'elle cependant pour conserver la Silésie, rétablir l'Empereur Charles VII dans ses États et partager avec lui la Bohême.

Louis XV prit le commandement des 80 000 hommes de l'armée de Flandre, assisté de Noailles et de Maurice de Saxe, qu'il avait fait maréchal. Pour se conformer aux traditions du grand aïeul, on assiégea et l'on prit facilement Courtrai le 13 mai, Menin le 5 juin, Ypres le 25, et Furnes le 11 juillet.

De fâcheuses nouvelles de la frontière de l'Est interrompirent cette guerre de sièges. Coigny, qui y comman-

1. Parmi les morts de la Maison du Roi : aux Mousquetaires, le duc de Rochechouart, le marquis de Fleury, MM. de Sabran et de Coëtlogon ; aux Gendarmes, MM. de Messé et de Wargemont ; aux Chevau-légers, M. de Coigneux. Les Gardes françaises eurent 6 capitaines tués, Pinon, marquis de Langeay, de Beaucoyran, de Boysson, Charpentier, d'Avrolles ; 5 blessés, de Saint-Mauris, de Soupize, de Saint-Aubin, de Chambon ; 20 lieutenants tués ou blessés, dont M. de la Briffe, 200 soldats tués ou noyés, 220 blessés.

dait, avait chargé le feld-maréchal bavarois de Seckendorf de garder le Rhin entre Spire et Lauterbourg. Seckendorf ne put pas empêcher Charles de Lorraine de

Fig. 92. — *Bombardement de Furnes.*

forcer le passage à Gemersheim, de prendre Lauterbourg et Wissembourg et de refouler Coigny dans Strasbourg. L'Alsace et la Lorraine étaient déjà inondées de Pandours et de Croates, qui les mettaient à feu et à sang. Le *bon roi*

Stanislas avait quitté Nancy en toute hâte, ne voulant pas recommencer l'aventure de Dantzig.

Louis XV alla, en personne, au secours des provinces menacées. Il laissa le maréchal de Saxe en Flandre et il arriva à Metz, le 4 août, avec Noailles et 30 000 combattants. La France entière applaudit à cet acte d'énergie. Elle frémit en apprenant que le roi, tombé malade à Metz, était en danger de mort ; des prières publiques furent dites dans tout le royaume pour *Louis-le-bien-aimé*. Il guérit et vint achever à Versailles sa convalescence, tout surpris d'inspirer tant d'amour à ses sujets. A défaut du sentiment, que son apathie et ses vices devaient plus tard transformer en haine, le surnom lui resta.

Une diversion de Frédéric II en Bohême obligea les Autrichiens à repasser le Rhin, et la campagne de 1744 se termina par la prise de Fribourg, qui assurait la défense de la Haute-Alsace.

CHAPITRE VIII

LE MARÉCHAL DE SAXE

(1745-1748)

Campagne de 1745. Siège de Tournay (20 avril). — Fontenoy (11 mai). — 1746. Prise de Bruxelles, d'Anvers et de Namur. — Autour de Liége. — Rocoux (11 octobre). — Italie. Écosse. Colonies. — 1747. Invasion de la Hollande. — Lawfeld (2 juillet). — 1748. Prise de Maëstricht. Traité d'Aix-la-Chapelle (18 octobre).

CAMPAGNE DE 1745.

Louis XV voulait continuer en Flandre les conquêtes interrompues, l'année précédente, par son incursion en Lorraine et sa maladie. Il voulait aussi que le Dauphin, âgé de seize ans[1], fît sous ses yeux ses premières armes, à l'école du maréchal de Saxe. Celui-ci, atteint d'hydropisie, paraissait hors d'état d'entrer en campagne. Le roi insista cependant pour qu'il prît le commandement des 106 bataillons et des 172 escadrons concentrés autour de Maubeuge. Le maréchal se fit faire la ponction et, dès le lendemain (31 mars), il vint prendre congé du roi.

— « *Vous jouez votre vie !* lui dit Voltaire, qui le croisa dans l'antichambre de Versailles.

— *Il ne s'agit pas de vivre, mais de partir !* »

Le 19 avril, après avoir habilement combiné son plan de campagne et laissé croire aux coalisés qu'il menaçait Mons, il quittait Maubeuge avec l'armée pour aller brusquement investir Tournay par la rive gauche de l'Escaut.

1. Il avait épousé, en février, une infante d'Espagne.

SIÈGE DE TOURNAY (20 avril).

Les Etats de Hollande avaient réuni sous le commandement du jeune duc de Cumberland, dont la journée de Dittingen avait créé la réputation, une armée de 55 000 hommes, formée de 20 bataillons et 26 escadrons anglais, de 5 bataillons et 16 escadrons hanovriens, de 40 bataillons et 26 escadrons hollandais, et de 8 escadrons autrichiens. Cette armée était, le 5 mai, à sept lieues de Tournay, entre Cambron et Lens, dans l'intention de livrer bataille aux Français et de faire lever le siège.

Maurice de Saxe informa le roi qu'il allait être attaqué. Louis XV accourut de Versailles à Pont-à-Chin, avec le Dauphin, le maréchal de Noailles, ses courtisans et sa Maison. Le 9, il cantonnait à Calonne sur la rive gauche de l'Escaut, après avoir fait passer sur la rive droite les 55 bataillons et les 91 escadrons que le maréchal voulait opposer à l'armée de Cumberland, sans interrompre le siège de Tournay. Il laissait le marquis de Brézé[1] devant la place avec 27 bataillons, dont 2 d'artillerie, et 17 escadrons.

L'hydropisie avait de nouveau paralysé les forces de Maurice ; il s'était installé dans une carriole d'osier, qu'il ne quittait ni jour ni nuit, et dans laquelle, sous l'escorte de ses lanciers croates, il pouvait, dans tous les terrains, se porter rapidement où sa présence était nécessaire. C'est dans cette carriole que le maréchal avait fait la reconnaissance de la position, qu'il voulait faire occuper à l'armée contre l'ennemi venant de Leuze et rassemblé entre Baugnies et Maubray.

Il avait trouvé la clef de cette position dans le village de Fontenoy, qui barrait la trouée ouverte entre Antoing et le

1. Assisté de 4 maréchaux de camp, les marquis de Contades et d'Armentières, le duc et le comte de Fitz-James.

Si la bataille était perdue, Brézé devait lever le siège et battre en retraite sur Lille, par Pont-à-Chin.

bois de Barry et, bien qu'il fût hostile en principe aux lignes fortifiées, il organisa défensivement son champ de bataille.

Fig. 93. — *La carriole de Maurice de Saxe*[1].

Cœur, sculp. — Le Barbier dés.

Les courtisans, à Calonne comme à Versailles, jugeaient, critiquaient, clabaudaient et déclaraient le maréchal incapable de remplir sa tâche.

1. Estampe en couleurs de 1787 (*appartient à l'auteur*).

— « *Sa tête faiblit, son cerveau se trouble !*

Louis XV attendit qu'ils fussent réunis à son quartier général et, en présence du comte d'Argenson, ministre de la guerre, il dit à Maurice de Saxe :

— « *Monsieur le maréchal, en vous confiant le commandement de mon armée, j'ai entendu que tout le monde vous obéît et je serai le premier à en donner l'exemple.* »

Le front de bataille s'appuyait, à droite, à l'Escaut débordé. Le village d'Antoing, fortifié, était occupé, sous le commandement de M. de la Marck, par les régiments de *Piémont* et de *Biron* et défendu par 6 canons. Il flanquait l'intervalle de 800 toises qui le séparait de Fontenoy. Dans cet intervalle était déployée l'aile droite, comprenant, en première ligne, la brigade d'infanterie de Crillon (appuyée à Antoing), 2 régiments de dragons, *Mestre de camp* et *Royal*, et la brigade suisse de Bettens ; en deuxième ligne, 2 régiments de dragons, *Colonel-général* et *Beauffremont*.

Pour couvrir cette aile droite et garnir l'intervalle entre Antoing et Fontenoy, le maréchal avait fait ébaucher, pendant la nuit, trois redoutes, armées de 10 canons. Fontenoy, occupé et organisé défensivement, depuis trois jours, par la brigade Dauphin [1], était le saillant du vaste redan que présentait la position ; huit pièces de 12, de 8 et de 4 long, y étaient en batterie.

La face gauche, formant angle droit avec la droite, s'étendait de Fontenoy jusqu'à la pointe sud du bois de Barry, où une redoute (B) avait été construite par l'ingénieur des Mazis à 450 toises de Fontenoy ; ses 4 canons croisaient leurs feux avec ceux du village.

La première ligne d'infanterte était prolongée par les brigades du Roy et d'Aubeterre, 4 bataillons de gardes

1. Commandée par le comte de la Vauguyon, brigadier d'infanterie, qui sera fait maréchal de camp, le 31 mai, pour sa belle conduite à Fontenoy. *Beauvaisis* faisait partie de cette brigade ; la Vauguyon en était le colonel.

françaises et 2 de gardes suisses ; c'était le centre de l'infanterie. Devant chaque régiment, ou dans les intervalles, les *canons de bataillon*[1] étaient servis par des fantassins.

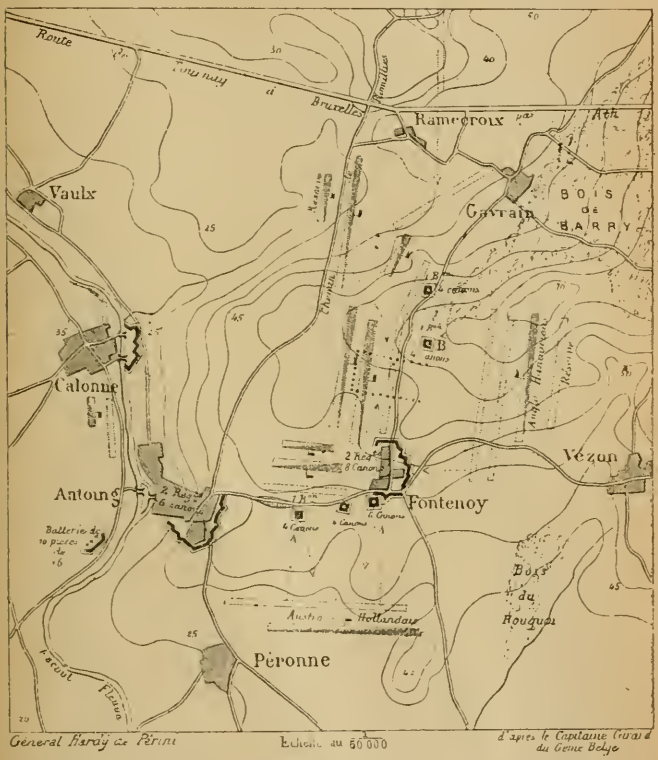


Fig. 94. — *Fontenoy.*

La gauche, derrière la pointe sud du bois de Barry,

1. En 1743, le maréchal de Saxe, tout imbu des doctrines de Gustave-Adolphe (tome III, page 212, fig. 64), avait fait adopter deux canons légers par bataillon, qu'on mettait en batterie à 50 pas à droite et à gauche du front du bataillon, et qu'il appelait des *canons-amusettes.*

était formée par la brigade irlandaise (6 bataillons), ayant derrière elle la brigade de la Couronne.

Devant les Irlandais, dont le front était couvert par des abatis, une cinquième redoute avait été construite; comme la redoute B, elle était garnie de 11 canons et occupée par un bataillon du régiment d'*Eu*.

La cavalerie était derrière l'infanterie, sur deux lignes. A l'aile droite, les 8 escadrons de *Chabrillant* et de *Royal étranger* en première ligne ; au centre et à gauche, 30 escadrons [1] en première ligne, 20 en deuxième [2].

Pour assurer la liaison entre l'armée d'opération et le corps de siège, les brigades des Vaisseaux et de Normandie étaient postées à Ramecroix ; *Angoumois* dans le château de Bourquambrai ; *Traisnel* derrière la chaussée de Tournay à Leuze.

L'extrême gauche de la position française, entre Gavrain et le bois de Barry, était couverte par des marais inaccessibles. Le maréchal en confia la surveillance à *Royal-Corse* et il embusqua en avant du bois de Barry les 1 500 arquebusiers de Grassin [3], volontaires à pied et à cheval, armés du fusil à baïonnette et du sabre d'abordage, qui, depuis leur création, se faisaient admirer des deux armées par leur incroyable audace.

Lowendal, avec les brigades d'Auvergne, de Touraine et 13 escadrons, couvrait les ponts du Bas-Escaut, depuis Romillies jusqu'au mont de la Trinité, où campaient les hussards de Beausobre.

La réserve de cavalerie, composée de la Maison du Roi (grenadiers, gardes-du-corps, mousquetaires, gendarmes et chevau-légers), de 4 escadrons de la gendarmerie de

1. Brancas, Clermont, Fitz-James, Fiennes, les Croates, Royal-Roussillon, prince Camille.

2. Brionne, Pons, Berry, Noailles, Penthièvre.

3. Formés à Verdun, le 1er janvier 1744, par Simon-Claude de Glatigny de Grassin, capitaine à *Picardie* ; ils s'étaient distingués aux sièges de Menin et d'Ypres.

France et de 10 escadrons de carabiniers, s'appuyait à la chaussée de Leuze, entre Vaulx et la chapelle de Notre-Dame-des-Bois.

Les deux ponts de Calonne, couverts par un grand ouvrage en terre, étaient défendus par 3 bataillons de gardes françaises, un bataillon de gardes suisses et 4 canons. En amont d'Antoing, sur la rive gauche de l'Escaut, une batterie de 10 pièces de 16, établie sur la butte du moulin de Calonne, surveillait le flanc droit de la position.

Le 10, le roi, monté à cheval, à midi, avec le Dauphin et le maréchal de Noailles, passa en revue les troupes, qui l'acclamaient, et inspecta les postes avancés.

En avant du bois de Barry, il assista à une brillante escarmouche des *Grassins* contre la cavalerie anglaise d'exploration.

Il revenait à Calonne, quand il vit flamber le hameau de Bourgeon, qui formait l'avancée de Fontenoy.

Le maréchal y avait posté le sergent la Tulipe, en lui donnant l'ordre de mettre le feu aux chaumines, s'il voyait l'ennemi s'en approcher. En apercevant une colonne hollandaise, qui évoluait en avant de Maubray, la Tulipe alluma les chaumines. L'armée prit les armes sur toute la ligne ; mais ce ne fut qu'une alerte, les généraux alliés ne voulaient attaquer qu'au point du jour.

Le roi coucha à Calonne et le maréchal dans sa carriole, à la droite du camp, devant un feu de bivouac de la brigade de Crillon. Chaque général[1] passa la nuit à sa place de bataille, les lieutenants-généraux de jour, MM. de Lutteaux et de Chabannes, l'un à droite, l'autre à gauche de la ligne.

1. De la droite à la gauche, dans l'ordre de leurs divisions, les lieutenants-généraux étaient Harcourt, Clermont-Tonnerre, Eu, Lutteaux, Clermont-Gallerande, du Chayla, Gramont, Bavière, Dannois, Béranger, Chabannes, Pons, Estrées, Thomond, Apchier, Langeron, Croissy, Penthièvre, Lowendal.

Fontenoy (11 mai).

Le mardi, 11 mai, au point du jour, les Anglais et les Hanovriens débouchaient de Véron sur deux lignes, la droite au bois de Barry, la gauche à hauteur de Fontenoy. Les Hollandais, venant de Maubray, reliaient leur droite à la gauche des Hanovriens et s'étendaient jusqu'à Péronne. Leur cavalerie se formait en bataille en haut de la plaine d'Antoing, à portée de boulet du village ; elle avait 2 batteries de canons et une de mortiers sur son front. Entre cette cavalerie et nos dragons, une colonne d'infanterie s'engageait dans le chemin creux de Bourgeon à Calonne.

La réserve générale restait entre Véron et le bois de Barry. Les ondulations qui entouraient, à petite distance, la position française, avaient été garnies de 50 canons, qui commencèrent le feu dès cinq heures du matin, à travers un épais brouillard [1]. La lieutenant-général de l'artillerie du Brocard riposta de son mieux en portant en première ligne tout ce qu'il avait de canons disponibles.

La première victime de cette canonnade fut le duc de Gramont, colonel des gardes françaises. Son oncle, le maréchal de Noailles, le trouvant à la tête des 5 bataillons de son régiment, postés entre Fontenoy et la redoute B, lui avait dit :

— « *Mon neveu, il faut s'embrasser aujourd'hui : peut-être ne nous reverrons-nous plus !* »

Puis Noailles avait été rejoindre le roi près du moulin de Notre-Dame-des-Bois (cote 45), à mille toises en avant des ponts de Calonne. Louis XV avait franchi l'Escaut avant l'aurore avec le Dauphin, Argenson, ses aides de camp [2]

1. *Relation de la campagne de 1745 en Brabant et en Flandres. La Haye, chez Frédéric Henri Schenrleer* (1748).

2. Marquis de Choiseul-Meuse ; ducs de Luxembourg, de Boufflers, d'Aumont, d'Ayen, de Chaulnes ; princes de Soubise et de Tingry.

et ses gardes-du-corps, pour ne plus quitter le champ de bataille, se tenir en communication constante avec le maréchal de Saxe et l'appuyer de son autorité.

Lowendal, accouru de Ramillies au premier coup de canon, cria à Gramont :

— « *Prenez garde, votre cheval est tué !*

— *Moi aussi !* » répondit froidement le duc.

Il venait d'avoir la cuisse emportée par un boulet.

Le brouillard se leva à huit heures ; le maréchal de Saxe put se rendre compte des points d'attaque et les renforcer au moyen de ses réserves d'infanterie et de son canon. Du Brocard fut tué en installant une nouvelle batterie près de Fontenoy. Les Hollandais, conduits par le prince de Waldeck, marchaient sur Antoing et les redoutes du front sud ; les Anglais et les Hanovriens, sous le duc de Cumberland, sur Fontenoy et la redoute B.

Les uns et les autres furent reçus par un feu si violent d'artillerie et de mousqueterie qu'ils durent s'arrêter. Les Hollandais définitivement ; ils s'embusquèrent entre Péronne et le chemin de Fontenoy. Depuis neuf heures du matin ils assistèrent à la bataille sans y prendre part.

Cumberland était couvert sur sa droite par la cavalerie anglaise, hanovrienne et autrichienne, commandée par le feld-maréchal de Kœnigseck. Il avait envoyé le major Ingoldsby, avec une colonne légère, reconnaître les passages du bois de Barry. Ingoldsby les trouva si bien gardés par les *Grassins*, qu'il n'osa pas s'aventurer sans canons dans le bois et qu'il revint chercher du renfort.

Cumberland se décida alors à attaquer en masse avec le centre de l'armée, sans s'occuper davantage des ailes.

Il forma les 15000 hommes de l'infanterie anglaise et hanovrienne sur trois lignes, de 6 rangs chacune, précédées de 6 canons, conduits à bras à cause des difficultés du terrain ; 6 autres canons étaient intercalés entre les deux premières lignes.

Cette colonne s'ébranla, tambour battant, au pas cadencé comme à l'exercice, et se dirigea vers l'intervalle compris entre Fontenoy et la redoute B. Le feu du village et de la redoute y ouvrirent de larges brèches sans arrêter sa marche; mais les ailes se resserrèrent sur le centre, et la masse de 18 rangs ne tarda pas à se transformer en un rectangle, plus étroit et plus long, hérissé, sur trois faces, de fer et de feu.

Quand les gardes françaises aperçurent, venant à eux, la première face du carré, formée des gardes anglaises et écossaises et du régiment de Campbell, cette face n'était plus qu'à 50 pas. Les officiers anglais saluèrent les officiers français en ôtant leurs chapeaux; le comte de Chabannes, le comte de Biron et tous les officiers des gardes qui s'étaient avancés, rendirent le salut. Lord Charles Hay, capitaine des gardes anglaises, cria :

— « *Messieurs les gardes françaises, tirez !*

Le comte d'Anterroches, lieutenant des grenadiers, répondit :

— *Messieurs, nous ne tirons jamais les premiers*[1], *tirez vous-mêmes !* »

Les Anglais firent un feu roulant par division ; 19 officiers et 380 gardes françaises, 11 officiers et 209 gardes suisses, 20 officiers et 275 soldats de *Courten*, tombèrent à cette décharge. Le premier rang ainsi emporté, les autres, ne voyant derrière eux que de la cavalerie à plus de 300 toises de distance, se dispersèrent.

Les Anglais avançaient lentement, méthodiquement ; les majors appuyaient leurs cannes sur les fusils des soldats

1. On se conformait encore, en 1745, dans l'infanterie française, aux prescriptions données à l'armée de Piémont par Catinat en 1690 : *Il faut essuyer le feu de l'ennemi, attendu que l'ennemi qui a tiré est assurément battu quand on a conservé contre lui son feu tout entier. Cet ordre n'est que pour les batailles, car il y a des occasions où il faut tâcher de tirer plus que l'ennemi.* » (Voir, au tome V, la note des pages 279 et 280.)

pour les faire tirer bas et droit. Ils débordèrent Fontenoy et la redoute B et, n'étant plus atteints par le canon, ils dépassèrent de 300 pas la ligne de défense des Français.

Lutteaux, bien que blessé, se jeta avec *Aubeterre* et le *régiment du Roi*[1] dans le flanc gauche du carré. Mais un bataillon de gardes anglaises s'en détacha, fit une décharge très meurtrière et revint, au petit pas, prendre sa place dans la colonne, qui continua sa marche en repoussant toutes les attaques isolées d'infanterie et de cavalerie, successivement tentées sur les trois faces[2].

Il était onze heures ; la déroute des gardes avait jeté une grande confusion dans l'armée française ; on parlait déjà de retraite. Le maréchal de Saxe en avait prévu l'éventualité. Il descendit de sa carriole et monta à cheval pour aller dire au roi, calme et impassible à son poste de Notre-Dame-des-Champs, qu'il ferait bien, dans l'intérêt du Royaume, de ne pas exposer davantage sa personne et celle du Dauphin aux terribles chances d'une bataille, qu'on pouvait perdre et de repasser l'Escaut au pont de Vaulx. Le roi s'y refusa ; alors le maréchal lui proposa de tenter un suprême effort. On allait attaquer tous ensemble, infanterie, dragons, cavalerie, gendarmerie, Maison du Roi ; les fantassins, la baïonnette au fusil, les cavaliers l'épée à la main, le poitrail des chevaux touchant les poitrines anglaises.

Un jeune capitaine de *Touraine*, Isnard, fit timidement remarquer au duc de Richelieu, qui passait devant son régiment, qu'il y avait, près de là, 4 canons inutiles, disposant encore de tous leurs projectiles et avec lesquels on pouvait faire une trouée dans la colonne anglaise.

1. Il perd 3 capitaines, 2 lieutenants, 79 soldats, 25 officiers, dont le lieutenant-colonel comte de la Serre et le capitaine de Lanjamet. 266 soldats sont blessés.

2. *Voltaire. Siècle de Louis XV.*

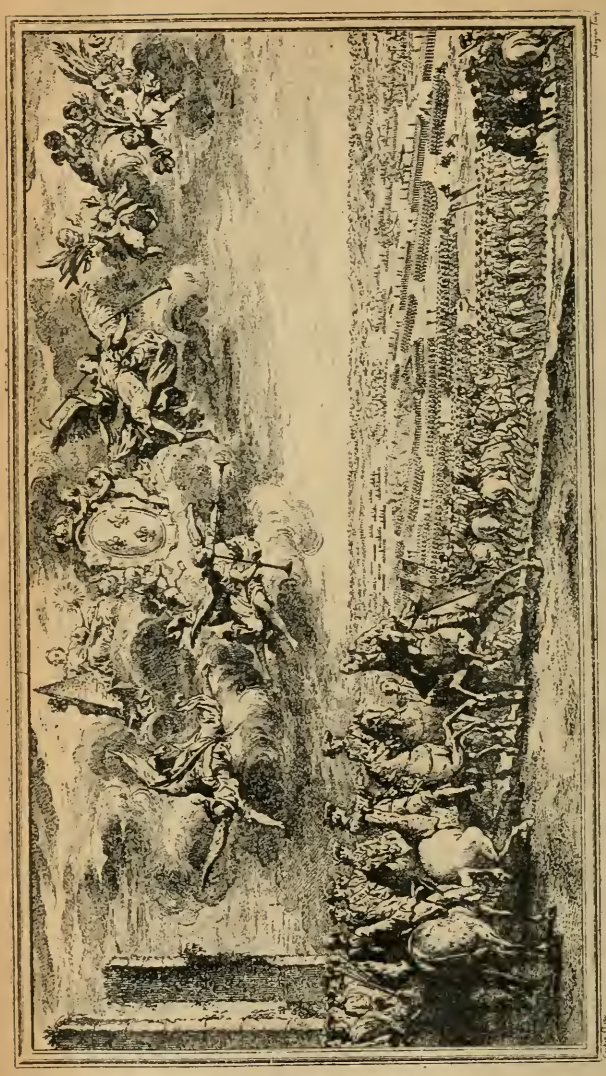


Fig. 95. — *Bataille de Fontenoy* [1].

1. C'est le moment où Richelieu vient prendre les derniers ordres de Louis XV, avant de diriger la charge de la réserve de cavalerie (Maison du Roi, gendarmerie et carabiniers) contre le carré anglais, qu'entoure déjà l'armée entière. De la droite à la gauche, on voit, à l'horizon, Antoing, les trois redoutes du front-sud et Fontenoy. La redoute B du front-est s'entrevoit derrière le coude de Richelieu. Le roi a le Dauphin à sa gauche, derrière lui le

Richelieu s'empara de l'idée et la donna comme sienne au roi, qui s'empressa de l'adopter. Les 4 canons furent braqués sur le carré et firent dans la première face une trouée, où se ruèrent les carabiniers, lancés par le maréchal de Saxe, qui avait oublié ses souffrances pour galoper à leur tête.

Richelieu[1] suivit avec la Maison du Roi, commandée par le comte de Montesson[2], plus ancien lieutenant des Gardes-du-corps, comme son père l'était à Malplaquet.

Derrière la Maison du Roi[3] venaient la gendarmerie et toute la cavalerie légère, conduite par le comte d'Estrées.

En même temps, l'infanterie chargeait les deux faces du carré. A droite, *Aubeterre*, *Le Roi*, *Royal*[4], la *Cou-*

1. Malgré son admiration pour le maréchal de Saxe, Voltaire, dans son beau récit de Fontenoy, attribue à Richelieu la plus grande partie de la victoire. Il a pour excuse le témoignage du marquis d'Argenson, frère du ministre de la guerre, qui lui écrivait le lendemain : « Votre ami Richelieu est un vrai Bayard ; c'est lui qui a donné le conseil, et qui l'a exécuté, de marcher à l'infanterie ennemie comme des chasseurs ou comme des fourrageurs, pêle-mêle, la main basse, les bras raccourcis, maîtres, valets, officiers, cavaliers, infanterie, tout ensemble. Cette vivacité française, dont on parle tant, rien ne lui résiste ! Ce fut l'affaire de dix minutes que de gagner la bataille avec cette botte secrète. » Richelieu protesta pour la forme ; le maréchal de Saxe laissa dire, mais conserva précieusement la lettre que Louis XV lui avait écrite, le soir de la bataille, pour lui dire que c'est à lui qu'il devait de l'avoir gagnée.

2. Charles de Montesson était, en 1706, mestre de camp du régiment de *Montesson*. Enseigne aux Gardes-du-corps en 1717, lieutenant en 1729, il servait, en 1738, comme lieutenant-général à l'armée du Rhin. Après la campagne de 1743, qu'il avait faite en Alsace sous le maréchal de Coigny, Montesson avait repris son service de premier lieutenant des Gardes-du-corps.

3. Le prince de Soubise conduisait les gendarmes, le duc de Chaulnes les chevau-légers et M. de Grille les grenadiers à cheval.

4. *Royal* fut, ce jour-là, d'après les relations anglaises, un *régiment de lions* ; il perdit 6 capitaines, de Lançon, de Chièvre, d'Alencourt, Hannonet, Saint-Mesmin et 3 lieutenants ; il eut 21 officiers blessés et 645 hommes hors de combat.

ronne, sous le duc de Biron ; à gauche, les Irlandais, les *Vaisseaux*, *Normandie*, *Eu* et 2 bataillons de gardes françaises, soutenus par les brigades de réserve amenées de Romillies par Lowendal.

A deux heures, ce carré formidable, qui s'était avancé sur les derrières de l'armée française, menaçant sa ligne de retraite et déjouant les savantes combinaisons du maréchal de Saxe, était, en huit minutes, rompu, enfoncé, décimé et battait flegmatiquement en retraite sur Vezon, sous le feu meurtrier de l'artillerie et de l'infanterie françaises.

Il avait suffi pour transformer un échec en victoire de l'irrésistible *furia* française.

Les Hollandais s'en retournèrent à Maubray sans être poursuivis. Kœnigseck put avec sa cavalerie, restée inactive pendant toute la journée, soutenir la retraite des Anglais et des Hanovriens, harcelés par les arquebusiers de Grassin.

Le roi, salué par les cris de victoire de toute l'armée, allait de régiment en régiment, se découvrant devant les drapeaux et ordonnant qu'on eût soin des blessés ennemis comme de ses propres sujets.

Les alliés avaient perdu 9 000 hommes [1], dont 2 500 prisonniers : ils laissaient sur le champ de bataille 50 canons (sur 93) et 150 chariots de munitions, mais un seul drapeau, pris par un sergent irlandais.

Les Français avaient 53 officiers [2] et 1381 soldats tués,

1. *Tués : Anglais*. Posomby, major général de l'infanterie, lord Berry, fils du comte d'Albermale ; Salis, brigadier ; *Hollandais*, les colonels Ruyssel et de Lynden, le baron de Boëtzelaer, les majors Van Collen et Auderley ; *autrichien*, le baron de Colben, adjudant de Königseck. *Blessés : Anglais*, les comtes d'Albermale et de Crawfort, lord Campbell.

2. Le colonel irlandais Dillon ; les lieutenants-colonels de Merclesi et O' Neill ; les chevaliers de Saumery et de Surey des Gardes-du-corps, et de Chevrier des gendarmes ; marquis de Craon, colonel de *Hainaut* ; de Longaunay, aide-major général.

323 officiers[1] et 3582 soldats blessés ; 1800 cavaliers étaient hors de combat.

Le lendemain seulement, le comte d'Estrées fut envoyé, avec 1800 hommes, à la poursuite de l'ennemi en retraite ; les Hollandais sur Mons, les Anglais sur Ath. Il ramena 1500 prisonniers et une grande quantité de matériel abandonné.

Le roi retourna à Pont-à-Chin pour activer les opérations du siège, que Brézé n'avait pas interrompues. Le gouverneur de Tournay, le baron d'Orth, abandonna la ville dès le 20 mai ; mais il défendit la citadelle jusqu'au 19 juin.

Les généraux ennemis s'accusaient mutuellement de trahison en se reprochant leur défaite et ne pouvaient s'entendre pour de nouvelles opérations offensives. Les Français s'emparèrent de Gand, Bruges, Audenarde, Dendermonde, Ostende, Nieuport et Ath sans bataille.

En Italie, le roi de Sardaigne avait levé le masque et dénoncé son alliance avec l'Autriche. Il s'était laissé prendre, en 1744, la Savoie et le comté de Nice. En 1745, le maréchal de Maillebois battit les Austro-piémontais à Bassignano (27 septembre), au confluent du Pô et du Tanaro. Les Espagnols entrèrent à Milan, à la grande colère de l'époux de Marie-Thérèse, devenu empereur d'Allemagne sous le nom de François Ier.

1. MM. de Lutteaux et d'Apchier, lieutenants-généraux ; à l'état-major général, MM. de Puységur, de Saint-Sauveur, de Saint-Georges, de Mézières ; aux Gardes-du-corps, MM. de Gault, de Cajeuls, de Magnière, Hébert et de Champignelles ; dans la gendarmerie, le marquis du Guesclin, le chevalier de Monaco ; aux grenadiers, M. de Bonnaire, le duc d'Havré, colonel de la *Couronne*, M. de la Serre colonel *du Roi* ; les brigadiers de cavalerie, marquis de Crenay et chevalier d'Ailly ; aux carabiniers, le marquis de Guéry, M. de Préjol ; les lieutenants-colonels, de cavalerie, d'Ollières (*Colonel-général*), d'infanterie, de Rigal (*La Couronne*) ; du Rousset (*Beauvaisis*) ; de Bombelles (*Hainaut*) ; de Mannery (*Dillon*) ; de Guerty (*Lally*) ; du Breuil (*Les Vaisseaux*) ; le chevalier d'Heilly.

Si la journée de Fontenoy n'avait pas complètement guéri le maréchal de Saxe, elle avait du moins préludé à sa convalescence. Il employa la fin de l'année 1745 à se soigner sérieusement et, dès le premiers jours de 1746, il était prêt à entrer en campagne.

1746. PRISE DE BRUXELLES, D'ANVERS ET DE NAMUR.

Quand il apprit, le 20 janvier, que les Autrichiens s'apprêtaient à passer le Rhin pour hiverner en Brabant, Maurice de Saxe résolut de les prévenir en s'emparant de Bruxelles[1]. Il rassembla les garnisons de Flandre, fit venir Brézé de Tournay avec l'artillerie de siège, et lui-même amena de Gand 25 bataillons, 34 escadrons et 25 pièces de campagne.

Le 26 janvier, les hussards de Bausobre caracolaient devant la capitale de la Belgique et les *Grassins* en coupaient les routes. Le 29, le comte de Kaunitz-Rittberg se voyait investi par 42 bataillons et 102 escadrons. Il capitulait[2] le 20 février, sans attendre le secours, que les généraux ennemis, déconcertés par cette brusque agression, tardaient à lui amener.

Bruxelles devint la base d'opérations et le centre d'approvisionnements des Français dans les Pays-Bas. Pendant que le maréchal de Saxe manœuvrait habilement,

1. « Mon cousin, écrivait Louis XV au maréchal, le 23 février, la conquête que mes troupes viennent de faire, sous vos ordres, de la ville de Bruxelles, la plus considérable des Pays-bas autrichiens et le centre de leur gouvernement, est l'événement le plus heureux qui pouvait arriver pour la gloire de mes armes. La rigueur de la saison, la difficulté des transports, la résistance d'une nombreuse garnison et les desseins d'une armée assemblée pour son secours, tant d'obstacles accumulés ont été surmontés par votre conduite et votre expérience. »

2. Livrant au maréchal de Saxe 15 000 Austro-Hollandais, 1000 chevaux, 52 drapeaux, 3 étendards, le matériel de siège, l'artillerie de campagne des Hollandais, un équipage de pont et des magasins, abondamment pourvus en munitions.

entre Louvain et Tongres, pour empêcher Charles de

Fig. 96. — *Bombardement de Bruxelles*[1].

Lorraine et Waldeck de secourir les places attaquées, Conti

1. L'investissement s'était fait sur le front nord, des deux côtés de la Senne et du canal. Les Français logeaient dans les faubourgs : la tranchée avait été ouverte devant l'ouvrage à cornes.

Le maréchal avait son quartier à Laeken. Cette précieuse estampe nous donne le panorama de Bruxelles en 1746. A droite au premier plan, Maurice de Saxe, entouré de son état-major, tête nue, donne ses ordres à un officier général.

Bien que l'on soit en février et qu'il gèle à pierre fendre, les généraux n'ont pas de manteau ; leurs troupes non plus. On porte, été comme hiver, un habit de drap, qui ne sèche pas quand il est mouillé ; c'est la seule couverture que le soldat ait la nuit. Aussi les souffrances au bivouac sont-elles extrêmes et que l'on cantonne toutes les fois que c'est possible.

s'emparait de Mons, de Saint-Ghislain et de Charleroy; Clermont-Bourbon, d'Anvers et de Namur (30 septembre).

AUTOUR DE LIÉGE.

La principauté ecclésiastique de Liége avait pu, jusqu'alors, maintenir sa neutralité; les généraux alliés résolurent de n'en pas tenir compte et d'y établir leurs troupes en quartiers d'hiver; le maréchal de Saxe se prépara à les en empêcher.

Le 7 octobre, 94 bataillons et 200 escadrons, anglais, hollandais, hessois, bavarois et autrichiens, passèrent la Meuse à Visé, et s'étendirent sur la rive gauche depuis le faubourg Sainte-Marguerite de Liége, jusqu'à Houtain sur le Geer.

Le maréchal de Saxe avait pris position en face de Maëstricht de Tongres à Bilsen ; sa cavalerie d'exploration, en battant l'estrade le long de la Meuse, l'avertit des mouvement de l'ennemi. Il vint, à dix heures du matin, reconnaître ces mouvements avec les régiments d'*Alsace* et de *Monin*, les carabiniers, les *volontaires royaux*, les escadrons de *Saint-Jal*, *Vintimille*, *Rosen* et quelques canons de campagne. Quand il eut passé le Geer à Glons, il vit l'armée ennemie en bataille sur 2 lignes, couverte à droite et à gauche par des ravins impraticables et au centre par le village de Slins, entouré de haies et d'abatis. Jugeant la position trop avantageuse pour l'attaquer, il se contenta de canonner Slins pendant six heures, et de laisser sa cavalerie escarmoucher avec celle de l'ennemi. Il eut un cheval tué sous lui pendant l'action.

Au soleil couchant, il revint à son camp de Tongres, bien décidé à livrer bataille aussitôt qu'il aurait réuni toutes ses troupes et pris ses dispositions pour s'assurer la victoire, d'après l'étude approfondie de la position ennemie. Elle avait une certaine analogie avec celle de

Fontenoy. Les alliés s'appuyaient à une grande ville, Liége, et ils avaient derrière eux un fleuve, la Meuse, qu'on ne pouvait passer qu'aux trois ponts de Visé, à mi-chemin entre Liége et Maëstricht. Le front de bataille était couvert par 5 villages fortifiés, Slins, Liers, Rocoux, Voroux et Ans. Entre Rocoux et Ans, des redoutes et des redans avaient été construits et armés de canons.

C'était l'occasion pour Maurice de donner à ses adversaires une nouvelle leçon de guerre, en leur montrant à Rocou comment il attaquait une position fortifiée, après leur avoir enseigné à Fontenoy comment il la défendait.

Sans compter les troupes légères, il disposait de 160 bataillons et de 223 escadrons, qui passèrent tous, le 10, entre le Geer et la Meuse et bivouaquèrent en face de l'ennemi, depuis le château de Glaen sur le Geer, jusqu'au village d'Hollogne.

A l'extrême droite, entre Hollogne et la chaussée de Saint-Trond, Estrées campa 10 bataillons et 49 escadrons, puis Clermont-Bourbon, assisté de Lowendal et de Villemur, 3 brigades et 32 escadrons.

Le corps de bataille, sous le commandement direct du maréchal, était établi entre les chaussées de Saint-Trond et de Tongres, sur 2 lignes de 32 bataillons (en 8 brigades) et 64 escadrons chacune.

L'aile gauche, sous Clermont-Gallerande, comprenait entre la Chaussée de Tongres et le Geer, 2 brigades et 32 escadrons.

Deux réserves[1], placées l'une derrière l'autre à l'appui de la chaussée de Tongres, avaient été données à MM. du Chayla et de Contades.

1. 1re *réserve :* Maison du Roi (13 escadrons), gendarmerie (8) carabiniers 10), volontaires de Saxe (6) ; gardes françaises (6 bataillons); *Alsace* (4), Cantabres (1).
2e *réserve :* 32 bataillons en 4 brigades ; 16 escadrons.

Deux bataillons de *grenadiers royaux*[1] et un piquet par brigade avaient été chargés de la garde des équipages, laissés à Tongres.

Le plan du maréchal était de concentrer ses principaux efforts sur le centre et sur la gauche ennemis, en ne laissant devant la droite, qu'il jugeait inaccessible à cause des ravins qui la couvraient, qu'un *masque*, formé par une brigade de son aile gauche et les volontaires royaux, sous le commandement de M. de Mortaigne.

Fig. 97. — *Grenadier royal.*

Pour ne pas renouveler la faute que Cumberland avait commise en ne s'emparant pas, tout d'abord, d'Antoing et de Fontenoy, il s'était réservé les attaques de Liers, de Voroux et de Rocoux, et il les avait préparées si fortes qu'elles ne pouvaient pas échouer. Pour que ces villages ne fussent pas secourus, il avait disposé contre l'aile gauche ennemie et le village d'Ans, qui en était le point d'appui, l'attaque en potence du comte d'Estrées.

Pendant que Clermont, Lowendal et Villemur marcheraient sur Ans avec 19 bataillons et 36 escadrons, Estrées contournerait le village en longeant les remparts de Liége, pour prendre l'ennemi à revers et le couper des ponts de Visé[2].

1. Formés avec l'élite des miliciens; il y en avait 6 corps à Rocoux, ceux d'Espagnac, de Bruslard, de Bautteville, de la Tour et de Longaunay.

2. Il est intéressant et instructif de connaître l'ordre donné, le 10 octobre, par le maréchal de Saxe pour le combat du lendemain.

« *300 livres de poudre seront distribuées par bataillon; 50 par escadron.*

Le corps d'Estrées aura la droite de l'attaque; il débordera la

Dès le 10, à cinq heures du soir, Estrées[1] commença son mouvement offensif en chassant de la hauteur de Biersy, en avant d'Hollogne, les 3000 chevaux et les 5 bataillons hollandais qui l'occupaient sous le commandement de M. de Baronay. Estrées passa la nuit sur cette hauteur, au contact avec les avant-postes ennemis.

Pour charmer ses loisirs et amuser le soldat, Maurice de Saxe se faisait suivre en campagne d'une troupe d'opéra-comique, dont le poète Favart était le directeur et Mme Favart l'étoile. La veille de Rocoux, la représenta-

gauche ennemie et, après avoir forcé le faubourg Saint-Walburge (de Liége), il prendra l'ennemi à dos.

Le corps Clermont-Bourbon attaquera la gauche ennemie et tirera de la réserve, commandée par M. de Contades, jusqu'à 3 brigades d'infanterie, s'il en a besoin, ainsi que du gros canon de la réserve d'artillerie, commandée par M. de Malezieu, qui marchera sur la chaussée de Saint-Trond.

M. de Mortaigne passera le ravin qui est devant lui et inquiétera la droite ennemie.

M. de Clermont-Gallerande s'allongera sur le grand ravin de Villiers-Saint-Siméon et suivra le mouvement de l'armée.

Le corps de bataille marchera sur 8 colonnes, 4 de cavalerie aux ailes, 4 d'infanterie au centre; chaque division aura en tête son artillerie et sera précédée de 109 travailleurs.

Les officiers généraux conduisant les colonnes observeront dans la marche de ne point se dépasser et de rester à la même hauteur, en se réglant sur la droite; de conserver 500 pas d'intervalle d'une colonne à l'autre, et 100 pas de distance entre les bataillons, pour les quarts de conversion et le bon espacement des lignes. Ces 4 lignes devront attaquer le centre ennemi et protéger les attaques de la droite et de la gauche.

La réserve d'artillerie de M. de la Roche-Aymond marchera sur la chaussée de Tongres et ne dépassera pas, sans ordre, la réserve de M. de Contades.

Un major par brigade se tiendra auprès de M. le maréchal, qui sera dans le centre, pour recevoir et porter ses ordres. »

1. L'artillerie de campagne avait été répartie en brigades de 10 pièces: il y avait une brigade pour Estrées, 2 pour Clermont-Bourbon, une pour les régiments de Seedorf et de la Mark, qui marchaient à la droite de la cavalerie: 4 pour les colonnes d'infanterie du corps de bataille, une pour la brigade de Courten, 2 pour Clermont-Gallerande, et une pour Mortaigne.

tion eut lieu dans la journée et l'étoile chanta ce couplet, improvisé par son mari :

Demain bataille ! Jour de gloire !
Que dans les fastes de l'histoire
Triomphe encor le nom français !

Comme on s'étonnait, dans la salle :

— « *Demain, Messieurs*, dit-elle, *il y aura relâche à cause de la bataille. Mais après-demain, nous vous donnerons, le Coq du Village !* »

Rocoux (11 octobre).

On battit la *générale*, dès l'aurore, dans le camp français et, une heure après, au *drapeau* et l'*assemblée*. Le brouillard, comme à Fontenoy, retarda jusqu'à huit heures la mise en marche des troupes ; les généraux ennemis eurent le temps de prendre leurs dispositions de combat.

A l'aile droite, la cavalerie autrichienne, sur 2 lignes, couronnait les hauteurs d'Houtain et de Milmont (A, B).

En avant d'elle, les villages de Slins, Fexhe et Enick surplombaient un ravin inaccessible, bordé de redans et de batteries, que gardait une ligne de hussards.

Le corps de bataille (C, D), composé de l'infanterie anglaise, hanovrienne et hessoise, était échelonné en arrière de Liers, Voroux et Rocoux, formant un formidable triangle de haies, d'abatis, de murs et de maisons crénelés, défendu par 12 bataillons et de l'artillerie.

En arrière à gauche de Rocoux et en avant du faubourg Saint-Walburge, une grande redoute (R), armée de canons, était flanquée par 3 batteries de gros calibre, croisant leurs feux sur la chaussée de Tongres, entre les villages de Villers-Saint-Simon et Lantin, qui formaient l'avancée de la position.

Les Hollandais et les Bavarois du prince de Waldeck, cavalerie et infanterie, étaient à l'aile gauche (E,F) entre

les faubourgs Saint-Walburge et Sainte-Marguerite. Ils s'appuyaient au village d'Ans, entouré de haies et d'abatis défendus par les Pandours.

La position de Rocoux était moins bonne que celle de Fontenoy ; elle avait trop d'étendue et trop peu de profondeur. Parallèle à la Meuse, que l'armée battue ne pouvait passer que sur les ponts de Visé, elle exposait l'ennemi à un désastre, qu'avait savamment préparé le maréchal de Saxe et auquel les alliés n'échappèrent que par les lenteurs de Clermont-Bourbon, chargé de l'attaque de flanc et de la manœuvre enveloppante.

Estrées exécuta son mouvement sur 3 colonnes (G,H); à droite, les troupes légères, à pied et à cheval, *Grassins*, *la Morlière*[1], volontaires cantabres[2], sous M. d'Armentières; au centre, l'infanterie et l'artillerie ; à droite, la cavalerie.

Il aborda de front la chaussée de Saint-Trond, pour se déployer entre Ans et le faubourg Sainte-Marguerite. Clermont-Bourbon longeait la chaussée avec 4 colonnes (I,J), conduites par MM. de Lowendal et de Villemur.

A dix heures, Armentières culbuta les Pandours et dépassa le faubourg Sainte-Marguerite ; il vit alors toute l'aile gauche de cavalerie des alliés appuyée au village d'Ans, rempli d'infanterie, et, en troisième ligne, une importante réserve d'infanterie. Quelques bataillons hollandais gardaient les 3 batteries qui flanquaient la grande redoute (R). Armentières rendit compte à Clermont-Bourbon, qui perdit du temps à aller prendre les ordres du maréchal. Celui-ci avait formé contre le centre ennemi, 3 colonnes d'assaut.

1. A l'exemple du capitaine de Grassin, M. de la Morlière avait formé, le 16 octobre 1745, un corps mixte de 1060 fusilliers et 540 dragons.

2. Les volontaires cantabres avaient été levés dans le pays basque, le 15 décembre 1745, par le chevalier de Bela ; 2 bataillons, 300 hussards, 2 canons.

Clermont-Gallerande (K,L) avec les brigades de *Mailly*, de *Brelagne* et d'*Artois*, avait Liers pour objectif; Hérouville (M,N), Voroux, avec *Montmorin*[1], *Navarre*[2], *Royal*[3] et *Auvergne*[4]. Latour-Maubourg (O,P), Rocoux avec *Orléans*[5], *Beauvaisis*, *Rouergues* et les *Vaisseaux*.

Mais le maréchal ne voulait commencer son attaque au centre, que lorsque Clermont-Bourbon aurait prononcé la sienne à gauche.

L'action s'engagea par un violent duel d'artillerie. Clermont-Bourbon disposa 6 pièces de 8 sur le flanc de la cavalerie hollandaise; il en braqua 4 sur les haies d'Ans, et battit, avec 6 canons de 16, une grosse maison, pleine d'infanterie, qui servait de réduit au village. L'artillerie de la redoute R et les 3 batteries voisines ripostèrent. Les pertes étaient grandes, de part et d'autre, quand Clermont-Bourbon ordonna à Estrées de donner l'assaut à Ans avec 4 brigades (Picardie, Monaco[6], Ségur

1. Le colonel de Montmorin-St-Hérem fut blessé après avoir pris 4 canons; hors de combat, les capitaines de Laydet et de la Coste.

2. *Navarre* perdit à Rocoux les capitaines de Belloy, de Mauny, de Passay, de Rassay, Bonafous, Malpoix; le lieutenant Gorechard, le capitaine Noguès et le lieutenant de Montval furent blessés.

3. *Royal* attaqua l'angle gauche de Rocoux, conduit par le lieutenant-général de Fénelon, qui y fut blessé mortellement. *Royal* perdit 400 hommes; parmi les morts, le commandant de bataillon Cassagnard, les capitaines, Montbaron, du Voizel et Montfort; les lieutenants Villars et Clocheville. Les capitaines de Brie, Béron, Marseuil et Moussy, et le lieutenant de Conan moururent de leurs blessures.

4. Avant l'attaque, l'aumônier d'*Auvergne* fit au régiment un prône, que le lieutenant-colonel de Chaumauroux interrompit par cette conclusion : — « *Soldats, M. l'abbé veut vous dire qu'il n'y a pas de salut pour les lâches! Vive le Roi! et en avant!* » Susane.

5. Le chevalier d'Aulan, capitaine des grenadiers d'*Orléans*, prit, avec sa compagnie, une batterie et 4 drapeaux. Quelque temps après, Louis XV, passant la revue du régiment, remarqua la haute taille du capitaine d'Aulan. — « *Il est bien plus grand, sire,* lui dit le maréchal de Saxe, *quand il se mesure avec vos ennemis.* » Susane.

6. Officiers tués : les capitaines de Savaillon, Vaubonne, de Saint-Vincent, les lieutenants Beauviné et l'Espérance; blessés, le prince de Monaco, colonel; la Villardière, major; les capitaines

et Bourbon), pendant que lui-même le soutiendrait avec 4 autres brigades et 20 canons.

Derrière l'artillerie marchaient 10 escadrons de dragons et 14 de cavalerie, sous la conduite de M. de Rosen. Ces 24 escadrons s'arrêtèrent à 600 pas de la cavalerie hollandaise. Picardie et Monaco occupèrent les haies d'Ans, pendant que Ségur et Bourbon attaquaient de front le village.

L'infanterie hollandaise qui bordait le ravin de Sainte-Marguerite ne put soutenir le feu de *Picardie*, embusqué derrière les haies d'Ans; elle battit en retraite sur Saint-Walburge en abandonnant 6 canons. 10 escadrons hollandais vinrent bravement la remplacer et chargèrent *Beaujolais*, qui franchissait les haies en assez grand désordre. Un feu de salve de *Picardie* culbuta ces escadrons; mais ils se rallièrent et revinrent à la charge. Un bataillon de *Bourbon* les accueillit à 12 pas par une décharge, qui leur ôta l'envie d'y revenir. Picardie, Monaco et Ségur achevèrent de border le ravin, et la cavalerie de Rosen put se former dans la plaine, en face de la cavalerie hollandaise. Rosen n'eut pas à charger; le canon établi en arrière d'Ans suffit pour faire tourner bride à cette cavalerie, qu'on ne revit plus.

La bataille était gagnée à l'aile droite française. Au centre, elle était plus disputée. Renonçant à attaquer Liers de vive force, le maréchal lança la colonne Clermont-Gallerande contre Voroux, conjointement avec la colonne Hérouville, pendant que Maubourg donnait l'assaut à Rocoux. Les défenseurs de ces deux villages firent une si

Clifton, d'Allicz, Dupuis, d'Urre, Vernon, Larienne, Desmangins, d'Igoyne, Gramont; les lieutenants la Roche, Blachère, Regnaud, la Rouvière, Lantiani, de Chateauvieux, Ponsonen.

Le prince de Monaco s'en allait à l'ambulance en s'appuyant sur le bras du sergent Vidal; ce bras fut cassé par une balle : — « *Prenez l'autre bras, mon colonel,* lui dit Vidal, *celui-là ne vaut plus rien !* » Susane.

vaillante résistance, qu'il y eut un peu d'indécision dans l'attaque et qu'elle aurait échoué si le maréchal ne l'avait fait soutenir par la réserve de M. du Chayla (R. S).

En voyant Voroux et Rocoux au pouvoir des Français, les bataillons hessois qui occupaient Liers, craignirent d'être tournés et l'évacuèrent sans combat, comme le maréchal de Saxe l'avait prévu.

A notre extrême gauche, le petit corps de M. de Mortaigne (T. V) suffit à contenir la cavalerie autrichienne, qui assista impassible à la défaite du centre et de l'aile gauche.

Le maréchal de Saxe *coula* alors le long de Rocoux et passa en arrière de la redoute R, pour aller prendre le commandement de la cavalerie de l'aile droite, et donner la chasse à la cavalerie anglaise et hanovrienne, qui couvrait l'infanterie en retraite vers les ponts de Visé.

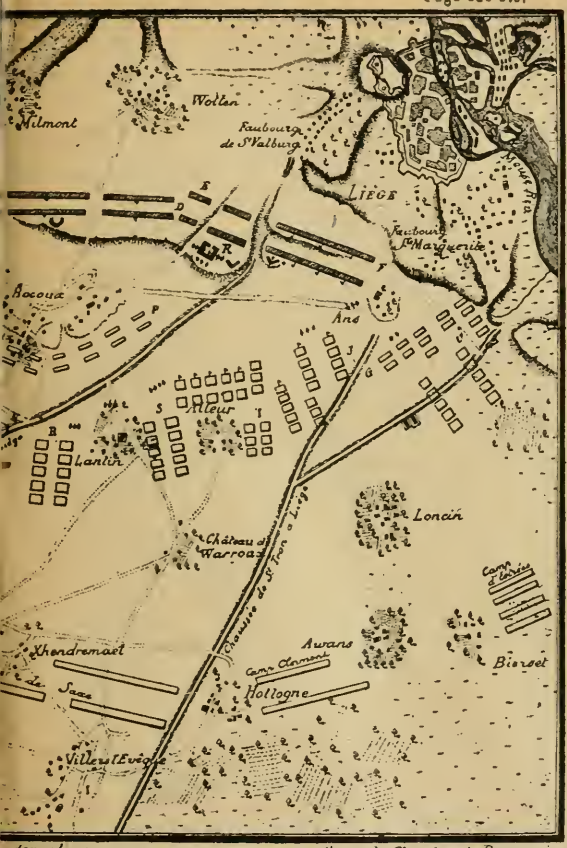
Malheureusement la nuit venait; le maréchal dut renoncer aux belles charges sur lesquelles il comptait pour acculer l'ennemi à la Meuse, l'y noyer, ou lui faire mettre bas les armes. Il dut laisser Charles de Lorraine et Waldeck opérer tranquillement leur retraite sur Maëstricht. La cavalerie n'eut pas, comme à Fontenoy, sa part de gloire dans cette journée de Rocoux, qui fut une des plus belles de l'infanterie française.

Estrées, informé que l'artillerie hollandaise s'était entassée dans Wotem, y envoya ses troupes légères, qui prirent 22 canons ou obusiers et 60 chariots avec leurs attelages.

Les généraux ennemis avaient payé cette leçon de guerre de 5000 morts, de 3000 prisonniers, de 11 drapeaux, 7 étendards[1] et de 50 canons. Elle coû-

1. Piron, le poète burlesque, écrit au maréchal de Saxe, le 18 octobre : « Un nouveau venu à Paris, voyant passer des étendards en grand nombre qu'on portait à Notre-Dame, nous dit avec l'accent du pays : — « *Cadédis! ce maréchal de Saxe me scandalise! Diou me*

Fig. 98. — *Plan de*



bataille de Rocoux.

tait au maréchal de Saxe 3 000 hommes hors de combat[1].

L'armée française retourna, le lendemain, à son camp de Tongres et applaudit joyeusement Mme Favart dans le « Coq du Village ».

« Mon espoir de détruire l'armée ennemie, écrit le maréchal à Argenson, n'ayant pas été rempli, je ne puis entreprendre le siège de Maëstricht, car les ennemis sont encore trop forts pour ne pas disputer le passage de la Meuse, qui exige des mouvements et des manœuvres dans un pays où il n'y a aucune subsistance. Ces manœuvres entraîneraient la ruine de notre armée, qui est encore en très bon état, alors que la prise de Maëstricht ne sera pas une opération bien difficile au commencement de la campagne prochaine.

Maurice de Saxe put achever dans le beau domaine de Chambord, que le roi lui avait donné, la convalescence de cette douloureuse hydropisie, guérie par Fontenoy et par Rocoux.

damne! il veut faire de cette église le garde-meuble de la reine de Hongrie. » Loin de nous scandaliser, Monseigneur, vous êtes un ange envoyé du ciel pour notre salut temporel et spirituel ; vous nous menez en paradis sur votre char de triomphe, car depuis que vous avez l'épée et le bâton à la main, vous nous mettez sans cesse les louanges de Dieu à la bouche ; les *Te Deum* n'en finissent plus! »

1. Dans son rapport au ministre le maréchal cite : les comtes de Clermont-Bourbon, d'Estrées et de Lowendal, les lieutenants-généraux de jour : chevalier de Belle-Isle et M. de Lorge, qui se sont portés partout avec beaucoup de valeur et d'intelligence.

Dans les attaques particulières, M. de Boufflers, qui a eu un cheval tué sous lui, le jeune de Montmorin, qui a planté un drapeau de son régiment dans les haies de Rocoux, et a reçu 9 coups de fusil dans ses habits; le jeune Balleroy (colonel d'Orléans), Chatillon, d'Angoumois, Mascaron, d'Auvergne, amputé d'une jambe, Valfons, son aide de camp, qui a la *judiciaire* juste, voit avec de bons yeux, et ne l'a pas quitté pendant toute l'action. Valfons et Rohan-Montbazon portèrent à Versailles les drapeaux pris à l'ennemi.

ITALIE. ÉCOSSE. COLONIES.

Malheureusement ces beaux succès dans les Pays-Bas étaient compensés par l'évacuation de l'Italie.

Après avoir conclu avec le roi de Prusse le traité de Dresde (20 décembre 1745), qui lui abandonnait la Silésie, mais qui lui faisait reconnaître François Ier comme Empereur d'Allemagne, Marie-Thérèse avait envoyé dans le Milanais toutes ses troupes disponibles. Les Espagnols furent chassés de Milan (mars 1746) et le maréchal de Maillebois, battu à Plaisance (16 juin), fut obligé de repasser les Alpes.

Gênes fut occupé par les Autrichiens, qui envahirent la Provence et le Dauphiné ; mais le maréchal de Belle-Isle fit lever le siège d'Antibes et rejeta les Austro-piémontais au delà du Var.

En Écosse, nous n'avions pas su donner au dernier Stuart, Charles-Édouard, fils du chevalier de Saint-Georges, les renforts nécessaires pour qu'il profitât des victoires héroïques de ses Highlanders. Après être entré en libérateur à Édimbourg (19 septembre 1745) et avoir porté la terreur jusqu'à Londres, Charles-Édouard fut rejeté en Écosse par l'armée anglaise des Pays-Bas et définitivement battu à Culloden (27 avril 1746) par le duc de Cumberland. Traqué comme une bête fauve, le vaillant prétendant, après les aventures les plus romanesques, parvint à s'embarquer sur un navire français, qui le ramena, le 10 octobre, à Saint-Pol-de-Léon.

Sur mer, nous avions fait aux Anglais une guerre où les succès se mêlaient aux revers. Nous avions perdu Louisbourg au Cap Breton, mais la Galissonnière avait vaillamment défendu le Canada. Aux Indes, la Bourdonnais s'était emparé de Madras (22 septembre 1746), dont Dupleix fit la capitale d'une colonie florissante.

1747. INVASION DE LA HOLLANDE.

Louis XV avait éprouvé un grand désappointement à ne pas prendre sa part de la victoire de Rocoux; aussi voulut-il commander en personne l'armée de Flandre pendant la campagne de 1747. D'autant qu'il avait décidé de porter, comme son aïeul, la guerre en Hollande et d'aller, au besoin, jusqu'à la Haye imposer la paix à ces *Hautes puissances*, qui avaient fait si chèrement expier à la France l'invasion et la terreur de 1672.

Maurice de Saxe, nommé maréchal-général, voulut, avant de commencer avec le roi les opérations offensives, conquérir la Flandre hollandaise. Dès le mois d'avril, il organisa, sous Bruxelles, de concert avec M. de Crémilles, son très habile chef d'état-major, une armée d'observation, de 60 000 hommes, menaçant à la fois Ber-op-Zoom, Bréda, Bois-le-Duc, Maëstricht et Luxembourg. Puis il forma deux corps indépendants, l'un sous Lowendal pour la défense d'Anvers, l'autre, sous Contades, pour conquérir les places du Bas-Escaut.

Avant de s'enfermer dans Anvers, Lowendal prit l'Écluse (21 avril) et le Sas-de-Gand, pendant que Contades s'emparait des forts de la Perle, de Liefkenskock, d'Hulot et d'Axel (20 mai).

— « *La paix est dans Maëstricht!* disait Maurice de Saxe ; il fallait donc s'emparer de Maëstricht.

Le généralissime Cumberland avait concentré 120000 hommes entre les deux Nèthes, depuis Lierre jusqu'à Hérenthal; les Anglais et les Hanovriens sous les généraux Baronay, Ligonier et Sommerfedt; les Hessois sous leur prince héréditaire; les Autrichiens sous Bathiany, les Hollandais sous Waldeck.

Quand ils apprirent que le roi avait quitté Bruxelles avec sa Maison et ses gardes pour se rapprocher de

Tongres, où une partie de l'armée l'avait précédé, les généraux alliés, malgré le désaccord qui régnait dans leur conseil, comprirent que c'était Maëstricht qu'il

Fig. 99. — *Siège de l'Ecluse*[1].

fallait défendre. Ils passèrent la Meuse à Maeseyck et prirent position sur la rive gauche entre Bilsen et Maëstricht.

1. Lowendal, entouré de son état-major, dirige le bombardement de l'Écluse, pendant que le chef d'escadre de Lage bloque la côte avec une flotille de chaloupes canonnières. Remarquons que le sergent qui fait face à Lowendal est encore armé de la hallebarde.

Le 30 juin, le maréchal de Saxe quitta Tongres avec l'avant-garde de l'armée et s'avança jusqu'à la hauteur d'Herderen pour reconnaître l'ennemi.

« Les alliés avaient leur droite à la grande Commanderie et occupaient les *rideaux* en avant des avenues.

Leur première ligne passait dans le ravin de Gros-Spauwen ; elle laissait derrière elle les villages de Rosmeer, de Vlytingen, de Hess, de Kessel, et appuyait sa gauche à Maëstricht. Il y avait en avant de la gauche les villages de Lawfeld et de Wybre, fortifiés et armés de canons.

La seconde ligne, parallèle à la première, englobait les 4 villages précités. Deux réserves : l'une sur la hauteur de Rosmeer, l'autre sur celles de Vlytingen, Kessel et Hess.

Cette position était des plus avantageuses, non seulement à cause des villages auxquels elle s'appuyait, mais encore par la nature du terrain qui s'élevait en amphithéâtre en arrière des lignes et permettait d'établir au-dessus d'elles des batteries étagées, à feux plongeants [1]. »

Les Autrichiens avaient l'aile droite, s'étendant de la grande Commanderie jusqu'à Vlytingen ; les Anglais, les Hanovriens et les Hessois étaient au centre ; les Hollandais à l'aile gauche. La position était analogue à celle de Rocoux, mais meilleure, parce que Maëstricht, au lieu d'être, comme Liége, une place neutre, appartenait à la coalition. Sa garnison pouvait intervenir dans la bataille, et l'armée alliée, en cas de défaite, pouvait se réfugier dans Maëstricht.

Après avoir conféré avec le maréchal de Saxe, le roi décida de livrer bataille dans les mêmes conditions qu'à Rocoux ; c'est-à-dire d'attaquer de front les villages fortifiés, pendant que le corps d'Estrées masquerait Maëstricht et tournerait l'aile gauche ennemie en s'emparant de son point d'appui, Wylre.

1. Relation de la victoire de Lawfeld. (*Lettres et Mémoires choisis parmi les propres originaux du maréchal de Saxe. Tome IV. A Paris chez J. J. Smits et Cie, 1794.*)

La journée du 1er juillet fut employée à amener l'armée sur ses positions de combat (O) ; une partie de l'infanterie (N) sur le plateau d'Herderen, appuyée à ce village et à celui de Remst ; l'infanterie du corps Clermont-Bourbon (Y) massée par brigades devant Lawfeld. La cavalerie de l'aile gauche (F). sur deux lignes, en avant de l'infanterie, au-dessous d'Herderen ; l'aile gauche, en face de la grande Commanderie, se reliant à l'aile droite (G), (commandée par Ségur), au village de Montenaken, qui était occupé par une brigade d'infanterie. Les carabiniers (H), en soutien de la cavalerie de Ségur. A l'extrême droite, le corps d'Estrées (I), infanterie, cavalerie, troupes légères. Les Gardes françaises et suisses, la Maison du Roi et la gendarmerie, en réserve derrière Herderen.

A dix heures du soir, tous les bivouacs étaient formés et le roi s'endormait dans une mazure d'Herderen.

Lawfeld (2 juillet).

L'action commença à dix heures du matin par l'attaque de Lawfeld, défendu par l'infanterie anglaise, hanovrienne, hessoise et quelques régiments hollandais. Des batteries, placées en dehors du village, prenaient en flanc les colonnes françaises. Les brigades de Monaco et de la Fère, conduites par le lieutenant-général de Lautrec et le maréchal-de-camp de Laigle, assaillirent Lawfeld de front ; le lieutenant-général de Bérenger et le maréchal de camp de Froulay en attaquèrent la gauche avec la brigade de Ségur. Le maréchal de camp de Beaupreau, en réserve avec la brigade de Bourbon, protégeait les deux batteries, de 10 pièces chacune, avec lesquelles le chevalier de Gomer canonnait les deux flancs de Lawfeld.

La première attaque (A) fut repoussée ; les brigades de Monaco, de la Fère et de Ségur se replièrent en bon ordre sur Bourbon et redonnèrent l'assaut (B) avec elle ; mais

on ne put encore se maintenir dans Lawfeld, dont les défenseurs étaient sans cesse renforcés.

Le maréchal de Saxe, qui dirigeait lui-même le combat, fit entrer en ligne Bettens et Monin. Les 6 brigades entreprirent une troisième attaque (C), qui prit pied dans une partie du village.

Le maréchal avait envoyé chercher du gros canon pour ouvrir une brèche à travers les maisons. L'ouverture faite, Clermont-Bourbon, à la tête de *Royal*, *des Vaisseaux* et des Irlandais, ramena les 6 autres brigades sur la ligne de feu, et donna à Lawfeld un assaut général (D) qui l'en rendit à peu près maître.

Toute la gauche de l'infanterie ennemie s'élança alors en colonnes, de Kistel, de Rosmeer et de Vlytingen, pour chasser les Français de Lawfeld. Mais le maréchal lança dans le flanc de ces colonnes les brigades du Roi, de la Tour-du-Pin et d'Orléans, sous le commandement du lieutenant-général de Sallières et des maréchaux de camp de Lorge et de Guercy, qui chargèrent avec tant de valeur cette contre-attaque, qu'ils la culbutèrent et que Lawfeld resta définitivement aux Français, après quatre heures d'une lutte acharnée.

La cavalerie de Ségur [1] poursuivit l'infanterie ennemie en retraite sur les ponts de Maeseyck et, soutenue par les carabiniers, elle culbuta la cavalerie anglaise, qui tentait de protéger cette retraite.

Estrées avait fait masquer Maëstricht par les *Grassins* et les *Cantabres* ; il avait tourné l'aile gauche hollandaise avec sa division mixte d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, et il s'était emparé assez facilement de Wylre.

1. « Le jeune marquis de Ségur eut un bras emporté. Il avait été longtemps sur le point de mourir des blessures qu'il avait reçues auparavant et, à peine était-il guéri, que ce nouveau coup le mi encore en danger de mort. Le roi dit au comte de Ségur, son père : — « *Votre fils méritait d'être invulnérable* ». *Voltaire*.

La bataille était gagnée au centre et à gauche. Restait la droite, composée des Autrichiens, qui avaient, comme à Rocoux, assisté à la bataille sans y prendre part.

Le roi voulut les attaquer en personne ; il se mit à la tête de ses gardes françaises et suisses, de sa Maison et de la gendarmerie, et il marcha sur la grande Commanderie et Gros-Spauwen, pendant que l'infanterie et la cavalerie de l'aile gauche française marchaient sur Rosmeer. Mais, aussitôt qu'il avait vu les Hollandais battre en retraite sur Maeseyck, le feld-maréchal Bathiany les avait suivis et il était déjà hors de portée du canon français. La cavalerie fit quelques prisonniers à son arrière-garde.

Les alliés se croyaient si peu en sûreté à Maëstricht et à Maeseyck, qu'ils passèrent la Meuse toute la nuit et qu'il resta dans les gués plus de 1 000 chariots avec leurs chevaux noyés.

L'armée française avait 5 000 hommes hors de combat[1] ; elle coucha sur le champ de bataille ; le roi[2] à la grande Commanderie, dans le logis du feld-maréchal autrichien.

La victoire de Lawfeld, à laquelle avaient contribué les carabiniers et 5 brigades de cavalerie, *Royal*, *Berry*, *Royal-Roussillon*, *Anjou*, Croates, ne donna pas Maëstricht

1. Parmi les morts, le comte de Bavière, lieutenant-général et le marquis d'Autichamp, colonel d'*Enghien* ; parmi les blessés, les marquis de Lautrec et de Ségur, le comte de Bérenger, lieutenants-généraux ; les marquis de Créqui, de Proulay et de Guerchy, maréchaux de camp ; les colonels, marquis de Bonnac, comte d'Aubeterre (*Royal-Vaisseaux*), les marquis de Fénelon (*La Fère*) ; de Bellefond, de Rochambeau (*La Marche*) ; le chevalier de Dreux (*Royal-la-Marine*) ; les lieutenants-colonels, comtes de Balleroy (*Orléans*) et de la Tour-du-Pin (*Bourbon*), le marquis de Cernay, mestre de camp des Croates.

2. Le général Ligonnier, fait prisonnier par le carabinier Ande, avait été amené au Roi, qui, en parcourant le champ de bataille avec lui, avait dit :

— « *Ne voudrait-il pas mieux songer sérieusement à la paix que de faire périr tant de braves gens !* »

Fig. 100. — *Champ de bataille de Lawfeld.*

à Louis XV, mais elle lui permit de s'emparer de Berg-op-Zom, sans craindre l'intervention de l'armée ennemie qui, après avoir perdu 10 000 hommes, 23 canons, 11 drapeaux, des étendards et des cymbales, était complètement démoralisée.

Lowendal investit la place le 22 juillet et la prit le 16 septembre, après un siège en règle, qui lui valut le bâton de maréchal. La prise du fort de Lilo termina la campagne le 12 octobre [1].

1748. — PRISE DE MAESTRICHT. — TRAITÉ D'AIX-LA-CHAPELLE (18 octobre).

L'année suivante, la campagne commença, en avril, par le siège de Maëstricht, dont Lowendal fut chargé. On négociait à Aix-la Chapelle une paix dont toute l'Europe avait envie. Le baron d'Aylva, gouverneur de Maëstricht, demanda, le 10 mai, les honneurs de la guerre, qui lui furent accordés.

Ainsi finit la guerre de huit ans, glorieuse pour nos armes, qui aurait dû nous assurer la possession de la Belgique, de la Savoie et du comté de Nice. Mais Louis XV, par une aberration que rien ne saurait justifier, déclara qu'il voulait faire la paix *en roi et non en marchand.*

Il reconnut François Ier comme empereur, lui rendit tout ce qu'il avait pris à Marie-Thérèse, laissa le roi de Sardaigne rentrer à Nice et à Chambéry, les Anglais à Madras et les Hollandais dans les villes qui avaient coûté à la France tant d'argent, à ses soldats tant de travaux, de vaillance et de sang !

On avait fait la guerre pour le roi de Prusse, qui conservait la Silésie et n'avait pas dit son dernier mot.

1. « Les Français en bataille rangée trouvent des égaux et quelquefois des maîtres dans la discipline militaire ; ils n'en ont point dans ces coups de main et dans ces entreprises rapides, où l'impétuosité, l'agilité, l'ardeur renversent en ces moments les obtacles. » *Voltaire.*

CHAPITRE IX

LE GRAND FRÉDÉRIC.

(1749-1774)

L'armée de 1749 à 1755. — 1756. Guerre de Sept ans; le grand Frédéric. — 1757. Richelieu; Port-Mahon (27 juin). — En Hanovre; le troisième maréchal d'Estrées. — Chevert. Victoire d'Hastenbeck (26 juillet). — 1760. Les leçons de Rosbach. — 1763. Gribeauval. — 1764-71. Réformes de Choiseul. — 1774. Mort de Louis XV (10 mai).

L'ARMÉE DE 1749 A 1755.

De 1749 à 1755, pendant la période de paix et de prospérité que la guerre de Sept ans vint si malheureusement interrompre, l'organisation de l'armée française, à l'instigation du maréchal de Saxe [1] et sous l'habile direction du ministre Voyer d'Argenson, reçut des modifications importantes.

L'infanterie, à l'effectif de 180 000 hommes, conserva, en dehors des gardes françaises [2] et suisses et d'un régiment de *grenadiers de France* [3], 101 régiments per-

1. Mort à Chambord en 1750.

2. « La décadence est venue pour ce régiment, jadis si vaillant et si fier. De moins en moins il apparaît sur les champs de bataille; plus rarement encore il *donne*. Les grades ne s'obtiennent plus à la guerre, mais dans les antichambres; la faveur, l'intrigue en disposent plus souvent que les services militaires. » *Capitaine Noël Lacolle. Les Gardes françaises. Leur histoire (1568-1789)*. Paris et Limoges. Henri-Charles Lavauzelle.

3. Formés à Arras, le 10 février 1749, avec les compagnies de grenadiers des régiments licenciés et commandés par un lieutenant-général inspecteur, le marquis de Saint-Pern, secondé par 4 maréchaux de camp, commandant chacun une brigade. *Susane.*

manents, 80 français et 31 étrangers [1]. Le bataillon, à 12 compagnies de 40 hommes, dont une de grenadiers, se formait sur 3 rangs [2], les 2 drapeaux au centre, les grenadiers à droite, le piquet de 45 fusilliers d'élite [3] à gauche ; les tambours [4] répartis aux ailes en 2 groupes égaux ; celui de droite était renforcé d'une *musique*, composée de 2 sonneurs de trompe, 3 hautbois, 1 basson et 4 fifres.

Le bataillon marchait, tirait et manœuvrait *à la prussienne*. Le pas cadencé, de 60 à la minute, comprenait le *petit pas* de 8 pouces, le *pas ordinaire* de 12, le *pas redoublé* de 24 ; tous les trois s'exécutaient *emboîtés* ou à rangs ouverts.

Le *maniement d'armes* était décomposé en temps et en mouvements à la cadence du pas ; la charge, facilitée par l'*entonnoir de la lumière*, qui accélérait l'amorçage, et par la *baguette de fer*, se faisait en 12 temps d'une seconde, séparés par l'intervalle d'une seconde. On tirait individuellement (*à la bilbaude*), ou par salves, de section (par compagnie) ; de peloton (par 2 compagnies) ; de manche (par 2 pelotons), de bataillon sur 3 rangs, le premier rang à genou [5]. Au combat, un quart des morts et des blessés étaient des soldats du premier et du second rang, atteints dans le dos ou à la tête par ceux du troisième rang.

Le bataillon marchait en bataille ou en colonne au son

1. 12 allemands, 10 suisses, 7 irlandais, 1 italien, 1 corse.

2. Règlement du 14 mai 1754 sur les exercices de l'infanterie.

3. Qu'on appellera plus tard les *voltigeurs*.

4. Ils battaient l'ordonnance: 1, l'appel ; 2, l'assemblée ; 3, la charge ; 4, au drapeau ; 5, l'enterrement ; 6, la berloque ; 7, la générale ; 8, le pas ordinaire ; 9, le pas redoublé ; 10, à l'ordre ; 11, le ban ; 12, la prière ; 13, la retraite ; 14, la marche du régiment.

« Quand on bat la générale, les officiers généraux se portent promptement à la tête de leurs divisions ; les grenadiers et les chasseurs s'assemblent à 100 pas en avant du camp des brigades de première ligne ; les nouvelles gardes se forment derrière eux. » *Règlement de 1760.*

5. Page 245, fig. 73.

du tambour et de la musique. Pour assurer le tact des coudes[1] et la régularité automatique des mouvements, Argenson *ficela* le soldat dans un uniforme ajusté au corps, resserré par deux baudriers de buffle, se croisant sur la poitrine et supportant, l'un le sabre, ou *briquet*, l'autre la giberne. Il donna le bonnet à poils aux grenadiers et remplaça par un fusil la hallebarde des sergents.

Fig. 101. — *Grenadier et officier des Gardes françaises*[4].

Dans la cavalerie, aucun changement ne fut apporté à la Maison du Roi[2] ; elle conserva les 4 compagnies de *Gardes du corps*[3], les *gendarmes du Roi* (en deux

1. On disait alors *l'accoudement*.

2. Qu'on appelait la *Maison rouge* à cause de la couleur de son uniforme.

3. La première, *écossaise*, fournissant les 24 *Gardes de la manche* ; les trois autres étaient françaises. Une compagnie de Gardes du corps comprenait : 1 capitaine, 3 lieutenants, 3 enseignes, 1 aide-major, 1 commissaire à la conduite, 12 exempts, 12 brigadiers, 12 sous-brigadiers, 1 contrôleur clerc-du-guet, 6 trompettes, 1 cymbalier, 1 aumônier, 1 chirurgien, 1 trésorier, 240 Gardes en 2 escadrons.

4. On a beaucoup répété que Choiseul avait inventé l'épaulette, appelée « la guenille à Choiseul ». Il s'était contenté d'en changer la forme et d'en donner deux au lieu d'une. De nombreuses estampes, antérieures au ministère Choiseul (celle-ci entre autres), démontrent que c'est Argenson qui a donné une épaulette à gauche

escadrons), les *chevau-légers de la Garde*, les deux compagnies de *mousquetaires*, gris et noirs, et la compagnie des *grenadiers à cheval* [1], recrutée parmi les grenadiers d'élite de l'armée. Elle était chargée de déblayer les passages à la Maison du Roi et combattait, le plus souvent, à pied.

La *grande gendarmerie* [2] (10 compagnies) était cantonnée à Versailles pour le service du Roi, et la *petite gendarmerie* [3] (6 compagnies) à Lunéville pour la garde de Stanislas.

En 1755, les 3 grands dignitaires de la *cavalerie légère*, française et étrangère, étaient le prince de Turenne, colonel-général, le marquis de Béthune, commissaire général et M. de Chastillon, mestre de camp général. L'effectif de cette cavalerie était de 45 000 maîtres ; elle comptait 64 régiments, parmi lesquels les carabiniers, à 25 compagnies en 3 brigades, et 8 régiments de hussards [4].

Les dragons avaient un colonel-général, le duc de Chevreuse, et un mestre de camp général, M. de Coigny. Ils comptaient 17 régiments [5], qui furent, le 1er mai 1750,

aux fantassins, pour qu'ils pussent y appuyer le fusil quand ils ne le portaient pas à la bretelle. Sous cette épaulette, ils passaient le baudrier portant la giberne. Le hausse-col deviendra *obligatoire* pour les officiers en 1768.

1. Elle était de 90 *maîtres*, encadrés par 1 capitaine, 1 lieutenant, 2 sous-lieutenants, 2 maréchaux des logis, 4 sergents, 8 brigadiers, 8 sous-brigadiers, 1 fourrier, 3 tambours.

2. Gendarmes écossais, anglais, bourguignons, flamands, et 6 compagnies de *gendarmes des princes du sang*.

3. La Reine, Dauphin, Berry, Provence, Artois, Orléans.

Chaque compagnie de gendarmerie, grande ou petite, avait 1 capitaine, 1 lieutenant, 1 sous-lieutenant, 1 enseigne, 1 guidon, 8 maréchaux des logis, 4 brigadiers, 4 sous-brigadiers, 2 porte-étendards, 1 fourrier, 2 trompettes, 1 cymbalier. Aux chevau-légers (petite gendarmerie) un cornette ; pas d'enseigne ni de guidon.

4. Aspremont, des Cars, Bercheny, Turpin, Polleretzky, Beausobre, augrave et Montcalm.

5. Colonel-général, mestre de camp général, Royal, Le Roi, La Reine, Le Dauphin, Orléans, Beauffremont, Aubigné, Caraman, La Ferronays, Beuvron, Apchon, Thianges, Marbeuf, Languedoc, Schomberg.

l'objet d'un règlement spécial [1] au point de vue de l'habillement et de l'armement.

Quant à l'instruction, elle était la même pour toutes les troupes à cheval [2]. D'après la méthode prussienne, on

1. *Habillement.* Les justaucorps et vestes des brigadiers, caporaux, anspessades, carabiniers et dragons seront en drap de Lodève ou de Berry, des couleurs bleue, rouge (garance ou vermillon), affectées à chaque régiment. Il y aura sur l'habit une épaulette, *placée sur l'épaule gauche*, pour contenir la bandoulière de la cartouche (giberne). Les dragons auront un bonnet de drap, bordé d'un galon de laine à la couleur du régiment et un chapeau de laine, bordé d'un galon d'argent.

Les manches des brigadiers et caporaux seront garnies de 3 agréments en tresse, argent et soie. Les manteaux en drap de Lodève, rouge ou bleu, avec trois agréments de chaque côté, de la couleur des épaulettes.

Les uniformes des officiers seront pareils à ceux des dragons, mais en drap d'Elbeuf (ou autre manufacture de pareille qualité). Les maréchaux des logis et les sergents seront habillés de drap de Romorantin. Ils auront des sabres à double branche, la lame de 33 pouces, plus larges que celle des officiers et pareille à celle des maréchaux des logis de la cavalerie.

Armement et équipement. Sabre à poignée de cuivre ; *demi-giberne* à 30 coups, avec *cordon de buste* blanc ; *ceinturon* blanc ; fusil garni de cuivre jaune, de la longueur et du calibre de l'infanterie, avec baïonnette. Les dragons à cheval auront, de plus, un pistolet et un outil. Chaque compagnie de dragons à pied aura 20 outils (8 grosses haches, 4 pelles, 4 pioches et 4 serpes). *Histoire générale des dragons, par Henri Choppin, capitaine au 23e dragons. Paris. Dumaine. 1879.*

2. « L'escadron se compose de 4 compagnies, de 35 maîtres chacune, soit 140 cavaliers sur 3 rangs. Il y a 4 officiers par compagnie, soit 16 par escadron. Le commandant au centre, la croupe de son cheval dans le premier rang ; chaque capitaine à la tête de sa compagnie, l'encolure de son cheval hors du premier rang, afin qu'il voie la droite et la gauche de sa compagnie.

Les lieutenants et cornettes dans le rang, à égale distance du capitaine. Il y a 2 étendards, gardés par 2 cavaliers d'élite, et 8 cavaliers de chaque côté des étendards. Le dernier lieutenant est derrière l'escadron avec les maréchaux des logis, moins deux qui sont aux ailes. Vingt maîtres sont commandés à chaque aile de l'escadron, soit pour tirer sur les ennemis (surtout sur les officiers), soit pour les prendre en flanc pendant que l'escadron les charge, ou pour les poursuivre lorsque la charge les aura rompus. De cette façon, l'escadron demeure toujours réuni, sans désordre ni confusion,

devait charger en muraille, c'est-à-dire en ligne sur 3 rangs, en passant successivement du pas au trot et au galop, rac-

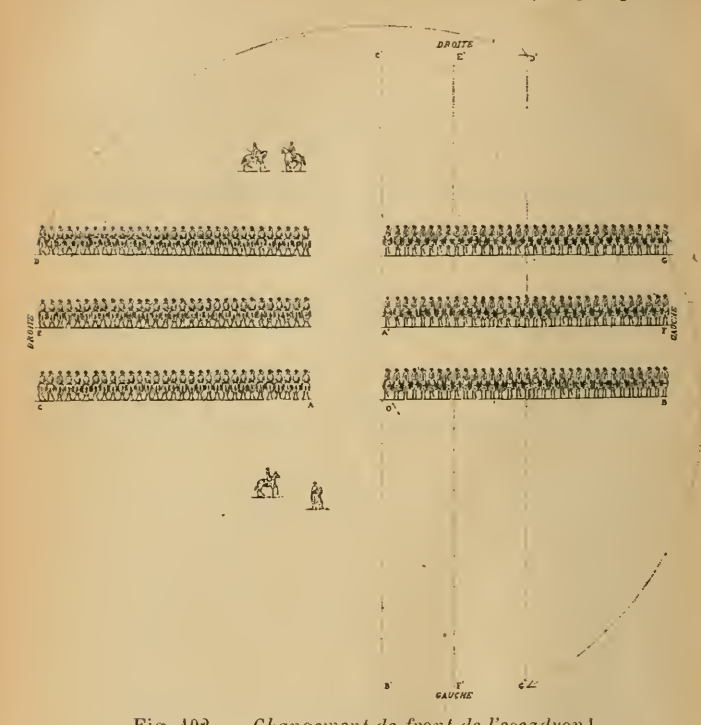


Fig. 102. — *Changement de front de l'escadron*[1].

courci et allongé, et enfin, en se jetant, à toute allure, sur

prêt à charger encore si l'ennemi se rallie et retourne au combat, ou s'il vient une seconde ligne.

Les cavaliers commandés ont le mousqueton haut ; ceux du 1er rang peuvent s'en servir en chargeant : les autres ont l'épée à la main. Les escadrons conservent entre eux un intervalle de 50 à 60 pas pour qu'un escadron puisse passer dans l'intervalle. » *Puységur. Art de la guerre.*

1. L'escadron, à 4 compagnies de 42 cavaliers chacune, soit de 168 cavaliers sur 3 rangs, de 56 maîtres (sans compter les officiers), *pivote sur son centre* pour changer de front. *Puységur.*

l'ennemi quand on en était à 50 pas. On n'avait pas adopté la lance, demandée par le maréchal de Saxe ; le sabre, droit et à deux tranchants pour la grosse cavalerie, courbe et à un seul tranchant pour la cavalerie légère, restait l'arme de prédilection du cavalier.

Le fusil ou le mousqueton n'était qu'un accessoire à employer dans le combat à pied, qu'il fallait éviter en principe.

Les cymbales annonçaient la messe, la prière, l'ordre ; les trompettes sonnaient la marche royale, la marche française, le *boute-selle*, *à cheval*, *à l'étendard*, les appels, la charge, la *retraite* et le *guet*.

En servant dans l'armée française, Maurice de Saxe avait reconnu qu'elle se gardait mal ; « c'est une *inaptitude nationale*, disait-il. » Aussi encouragea-t-il la formation des corps francs, composés de cavalerie et d'infanterie très légères, et quelquefois munis de canons. Ils avaient pour mission d'éclairer et de garder l'armée, de préparer des surprises, de tendre des embuscades, de faire la petite guerre. Les *Grassins*, les *la Morlière*, les *Cantabres* rendirent les plus grands services, non seulement à Fontenoy, à Rocoux et à Lawfeld, mais encore dans les belles marches-manœuvres de Flandre et de Belgique et dans la guerre de siège.

Ces partisans, qu'on appellera, un siècle plus tard, des *francs-tireurs*, furent conservés après la paix et chargés de la surveillance des frontières.

Une ordonnance du 8 décembre 1755 supprima le Grand maître de l'artillerie et plaça sous l'autorité immédiate du Roi *le corps royal de l'artillerie et du génie*, fusionné et comprenant 986 officiers et 4100 artilleurs [1].

1. Le commissariat était supprimé : les *lieutenants de l'artillerie* devenaient lieutenants-colonels : les *commissaires provinciaux, capitaines en pied* ; les *commissaires ordinaires*, capitaines en second ; les *commissaires extraordinaires* et les *officiers pointeurs*, lieutenants en premier. Les 300 ingénieurs roulaient avec les 321 officiers d'artillerie.

L'année suivante, *Royal-artillerie*, porté à 9 bataillons, pouvait servir en campagne 300 pièces de 12, de 8 et de 4.

La noblesse fournissait presque exclusivement les officiers des trois armes. Le successeur d'Argenson, Choiseul, pour mieux affirmer le principe, exempta de la taille, en 1750, les capitaines chevaliers de Saint-Louis ayant vingt ans de grade. La noblesse personnelle, concédée aux officiers supérieurs, devint héréditaire pour les maréchaux et les généraux.

Fig. 103. — *Canonnier de Royal-artillerie.*

L'École militaire [1], luxueusement créée au Champ de Mars de Paris en 1751, reçut 500 gentilshommes pauvres, de huit à onze ans, qui, à dix-huit ans, étaient nommés sous-lieutenants d'infanterie, de cavalerie ou d'artillerie.

Les gentilshommes riches continuèrent à entrer à seize ans aux Mousquetaires et à acheter un régiment, ou au moins une compagnie de cavalerie, après avoir servi deux ans dans la Maison du Roi.

Louis XV se réservait cependant le droit de nommer sous-lieutenants des sergents et des maréchaux des logis ; mais ces *parvenus* étaient si mal accueillis par leurs camarades *bien-nés*, que cette faveur était peu recherchée.

1. Le chevalier de Lussan, ingénieur militaire, avait créé déjà en 1738, à ses frais, une *école de Mars*, où les élèves, gentilhommes ou bourgeois vivant noblement, apprenaient les mathématiques, l'attaque et la défense des places.

LA GUERRE DE SEPT ANS (1756).

Nous ne nous attarderons pas au pénible récit de la guerre de Sept ans, qui fut la lutte acharnée, héroïque, du roi de Prusse contre l'Autriche, la Russie et la France. Il s'était fait par ses sarcasmes des ennemies impitoyables de l'impératrice Marie-Thérèse, de la czarine Elisabeth et de Mme de Pompadour, qu'il appelait irrévérencieusement les *trois reines cotillon*.

En 1757, vainqueur des Autrichiens à Prague (6 mai), il avait été battu par le feld-maréchal Daun à Kollin (18 juin) et à Jagerndorf (30 août), si complètement qu'aux heures de découragement il songeait au suicide. Mais son âme bien trempée triompha des faiblesses passagères ; il résolut de « penser, vivre et mourir en roi ». Il battit à Gotha (13 octobre), puis à Rosbach (5 novembre) les armées combinées de l'Autriche et de la France, commandées par le prince héréditaire de Saxe et par le prince de Rohan-Soubise [1].

1. Les Parisiens se vengeaient de l'humiliation de Rosbach en chansonnant Soubise. Subordonné au prince de Saxe, il n'avait fait cependant qu'obéir aux ordres qu'il avait reçus et il n'était pas responsable des fautes, stratégiques et tactiques, du généralissime autrichien. Tout le monde connaît le rondeau populaire :

Soubise dit, la lanterne à la main :
— « Je ne sais plus où, diable ! est mon armée !
Me l'a-t-on prise ou l'aurai-j'égarée ?
Ah ! je perds tout, je suis un étourdi !
Mais attendons le grand jour, à midi !
Que vois-je ! O ciel ! que mon âme est ravie !
Prodige heureux ! La voilà ! la voilà !
Ah ! ventrebleu ! Qu'est-ce donc que cela !...
Je me trompais ; c'est l'armée ennemie ! »

Le reproche le plus grave à faire à Soubise, c'est d'avoir laissé l'indiscipline et la maraude s'installer d'une façon irréductible dans son corps d'armée.

« Le pays à 30 lieues à la ronde est saccagé et ruiné comme si le feu y avait passé ! Je commande une bande de voleurs, d'assassins à rouer, qui lâchent pied au premier coup de fusil et sont toujours

C'est pendant cette année 1757 qu'il a mérité le surnom de Frédéric-le-Grand, que l'histoire lui a conservé.

FRÉDÉRIC-LE-GRAND.

Après Rosbach, Soubise avait ramené en Alsace les survivants de ses 20 000 Français. Restaient les Autrichiens ; Frédéric les battit à Leuthen, en Silésie (5 décembre 1757), mais la czarine envoya à Marie-Thérèse (juillet 1758) 100 000 Moscovites, qui ravagèrent méthodiquement le

prêts à se révolter. » *Le comte de Saint-Germain, lieutenant-général de l'armée d'Allemagne, au ministre Choiseul, 11 novembre 1757.*

Tous les soldats de Rosbach n'étaient pas des voleurs et des assassins, si nous en jugeons par cette historiette, qui pourrait figurer dans la *Morale en action* et que nous empruntons à un petit ouvrage rarissime, en 3 volumes : *Galerie de l'ancienne cour ou mémoires-anecdotes pour servir à l'histoire des règnes de Louis XIV et de Louis XV. 1786*, Bibliothèque municipale du Mans ; communiqué par l'éminent conservateur, M. Fénelon-Guérin.

« Un général prussien, la bataille terminée, voit un grenadier français aux prises avec 6 hussards noirs. Il s'était retranché derrière un canon et jurait de mourir plutôt que de se rendre. Le général ordonna aux hussards de suspendre leurs coups et dit au grenadier :

— « *Rends-toi, mon brave, le nombre t'accable ; ta belle résistance ne sert à rien !*

— *Savoir !* répond le grenadier, *je lasserai vos hussards ; je rejoindrai mon drapeau, ou bien ils me tueront et je n'aurai pas la honte d'être prisonnier !*

— *Mais ton armée est en déroute !*

— *Hélas ! Je ne le sais que trop, morbleu ! si nous avions eu le roi de Prusse pour général ou le prince Ferdinand, je fumerais tranquillement ma pipe dans l'arsenal de Berlin !*

— *Hussards ! laissez passer ce vaillant*, s'écria le général prussien, *et toi, grenadier, prends ma bourse et va rejoindre ton régiment ! Si le roi de Prusse avait 50 000 soldats comme toi, il serait le maître de l'Europe !*

— *Pour la liberté, je la prends avec plaisir et je vous en remercie*, répondit le grenadier. *Quant à votre argent, gardez-le ! Je ne mange pas de ce pain-là !* »

Et il partit fièrement, après avoir rechargé et mis sous son bras gauche son fusil à baïonnette, en tenant sa hache de grenadier dans la main droite.

Fig. 104. — *Une revue du Grand Frédéric* [1].

1. Reproduction d'une précieuse estampe du milieu du XVIIe siècle, empruntée au bel album de M. Armand Dayot, inspecteur général des Beaux-Arts, *De la Régence à la Révolution. La vie française au* XVIIIe *siècle. Paris. Ernest Flammarion.*

Brandebourg. Leur chef, le prince Apraxin, prit Kœnigsberg et assiégea Custrin. Frédéric accourut au secours de la place et, grâce à sa cavalerie, commandée par Sedlitz, il gagna sur Apraxin la bataille de Zorndorf.

Cependant Daun avait envahi la Saxe ; Frédéric y revint et se laissa surprendre, par un épais brouillard, à Hockirchen, le 14 octobre. Il dut abandonner aux Autrichiens son artillerie, ses tentes, son bagage et de nombreux prisonniers. Laissant les Suédois piller la Poméranie qu'ils avaient envahie, il rallia ses troupes, vaincues mais non découragées ; elles avaient confiance dans leur *Fritz*, qui réussit à chasser les Autrichiens de la Saxe et de la Silésie.

« *Je suis comme le porc-épic*, écrivait-il à Voltaire [1], *qui, se hérissant, se défend de toutes ses pointes !* »

Ce qui n'empêcha pas les Russes de battre le général prussien Wedel à Zullichau, de faire leur jonction avec les Autrichiens devant Francfort-sur-l'Oder et de s'emparer de cette place.

Frédéric, confiant dans son génie et dans la vaillance de ses soldats, attaqua, à un contre trois, les coalisés dans la forêt de Kunnersdorf (12 août) ; mais il subit un véritable désastre ; 24 000 Prussiens furent tués, blessés ou faits prisonniers. Il ne restait au vaincu que 10 000 hommes : il ne désespéra pas de la Fortune et elle lui vint en aide. Pendant la maladie de sa tante la Czarine, le prince héritier, Pierre, grand admirateur du roi de Prusse, envoya l'armée moscovite hiverner en Pologne. Ce qui n'empêcha pas les Autrichiens, en novembre, de cerner 18000 Prussiens à Maxen et à Meissen et leur faire mettre bas les armes.

La Silésie, la Saxe, le Brandebourg et la Poméranie étaient entièrement dévastées ; l'armée prussienne, recrutée avec des prisonniers et des déserteurs, n'était plus nourrie et payée que par les guinées anglaises.

1. 11 avril 1759.

« *J'ai affaire à de si sottes gens*, écrivait Frédéric à Voltaire[1], *qu'il faut nécessairement qu'à la fin j'aie l'avantage sur eux !* »

En 1760, ces sottes gens écrasaient un de ses lieutenants-généraux, le Français de Fouqué, à Landshut, en Silésie (24 juin), et entraient à Berlin. L'ami de Voltaire, menacé, à la fois, en Saxe par Laudon et Daun, les battit l'un après l'autre, Laudon à Liegnitz (15 août), Daun à Torgau (3 novembre).

En 1761, Frédéric ne pouvant opposer aux 130 000 Austro-Russes qui avaient envahi la Silésie que 50 000 hommes, prit à Bunzelwitz une position retranchée si forte que les généraux alliés, Laudon et Butturlin, n'osèrent pas l'attaquer. Ils se contentèrent de prendre Schweidnitz en Silésie et Colberg en Poméranie.

La Prusse semblait perdue quand la mort de la Czarine (5 janvier 1762) la sauva. Le successeur d'Élisabeth, Pierre III, ne se contenta pas de signer la paix avec Frédéric (5 mai), il lui envoya 20000 Moscovites. Avec ce renfort le roi de Prusse battit les Autrichiens à Burkersdorf et à Schweidnitz, pendant que son frère, le prince Henri, remportait la victoire décisive de Freyberg (20 octobre 1762).

LE DUC DE RICHELIEU. PORT-MAHON (27 juin 1756).

En dehors de la Prusse, la France avait encore à combattre, sur terre et sur mer, l'Angleterre, la Hollande et les mercenaires allemands à la solde de ces deux puissances. Une flotte[2] de 12 vaisseaux et de 160 transports, com-

1. 22 septembre 1759.

2. Pendant que Voyer d'Argenson employait son intelligence, son esprit d'initiative et sa grande activité à la réorganisation de l'armée, un bon citoyen comme lui, son collègue à la marine Machault

mandée par le vice-amiral de la Galissonnière, débarqua, le 17 avril 1756, dans l'île Minorque, 20000 Français, commandés par Richelieu.

La flotte anglaise de l'amiral Byng[1] intervint : elle fut dispersée le 20 mai. Richelieu s'empara de Port-Mahon et, dans la nuit du 27 juin, il escalada, en tête de la colonne d'assaut, la roche du Fort-Philippe, où les Anglais s'étaient refugiés[2].

Fig. 105. — *Richelieu.*

Richelieu, qui était déjà le meilleur ami du Roi et de son *premier ministre*, Mme de Pompadour, devint, dès lors, l'enfant gâté des Parisiens. Ils firent au vainqueur de Minorque des ovations, après lesquelles il se crut tout permis, le pillage surtout en pays ami ou ennemi. Ses soldats, qui l'adoraient, l'avaient surnommé le *Père la Maraude.*

d'Arnouville, reconstituait nos arsenaux et nos escadres. En 1770, la France avait 64 vaisseaux de ligne et 50 frégates, sans compter les transports, les corvettes, les flûtes, les brûlots et les chaloupes canonnières.

1. L'Angleterre n'admet pas les défaites navales ; l'amirauté traduisit Byng devant la cour martiale. Il fut condamné à mort et fusillé le 14 mars 1757.

2. On s'enivrait beaucoup au camp français. Richelieu déclara que les ivrognes ne prendraient pas par à l'assaut et personne ne s'enivra plus.

LE TROISIÈME MARÉCHAL D'ESTRÉES.

Plus sérieux, sinon plus brave, mais surtout mieux préparé que Richelieu au commandement d'une grande armée, était Louis-César le Tellier, petit-fils de Louvois.

Autorisé par le Roi à relever le nom et le titre de son oncle maternel le comte d'Estrées, dernier descendant de la belle Gabrielle, il était le troisième maréchal d'Estrées. Comme les deux autres[1], il ajouta plusieurs pages glorieuses aux annales de la patrie.

L'Angleterre, inquiète pour ses possessions en Allemagne, prit, en 1757, 20000 Hanovriens à sa solde; elle avait déjà persuadé au landgrave de Hesse-Cassel, au comte de Lippe-Schaumbourg, aux ducs de Brunswick et de Gotha d'y joindre leurs contigents.

Le duc de Cumberland disposa ainsi, le 16 avril, de 48000 allemands, cantonnés en Hanovre, entre Nienburg et Hameln. Cette *armée d'observation* devait couvrir les deux rives du Weser, veiller aux mouvements des Français et ne livrer bataille que lorsqu'elle y serait provoquée.

Le maréchal d'Estrées avait, dès le mois de mars, rassemblé 110000 hommes autour de Dusseldorf. Il s'était emparé de Clèves, de Juliers, de Wesel; il avait envahi le Hanovre et franchi le Weser. Le 24 juillet, il s'arrêta en face de l'armée de Cumberland, formée en bataille sur la rive droite du Weser, près d'Hameln, couvrant Hannover.

« L'infanterie ennemie ne formait qu'une seule ligne

1. Jean d'Estrées, neveu de la belle Gabrielle, maréchal de France en 1681, vice-roi des colonies d'Amérique en 1686. Son fils Victor-Marie d'Estrées, né en 1660, mort en 1737, vice-amiral, gouverneur de Bretagne, membre du conseil de Régence en 1715.

depuis le bois de Vorhenberg jusqu'au ruisseau d'Hameln; elle appuyait sa droite au mont Sindelberg, sa gauche aux hauteurs boisées qui sont derrière le Ketsich-Grund, près du village de Vorhenberg. A peu près au centre de cette ligne, était Hastenbeck [1] et, derrière ce village, le corps de réserve. »

Toute la cavalerie, moins quelques escadrons de liaison et de flanqueurs, était derrière l'aile droite, couverte par un petit ruisseau, sortant d'un marais profond, le Laake, qui rendait cette aile inattaquable.

Cumberland avait établi sur son front 4 batteries, qu'on n'eut pas le temps de *remparer*. La première, de 4 canons de 12, couronnait le Sindelberg; la seconde, de 6 pièces (12 et 6), battait la plaine d'Hastenbeck et les abords du village; la troisième, de 12 canons et 6 obusiers, était sur un mamelon détaché du Ketsich-Grund; la quatrième sur le coteau occupé par les grand'gardes hanovriennes.

Derrière cette forte position, le colonel de Breitenbach, pour prévenir toute surprise. occupait Diersen avec 3 escadrons et 4 bataillons. Le major de Munchausen gardait, avec les grenadiers hessois, le chemin de Wisperode à Afferdi; les chasseurs de Freitag étaient embusqués dans les bruyères du Hunenkule.

« Estrées occupa, le 25 juillet, les hauteurs entre Volkershausen et Ohsen. Il forma trois lignes, deux d'infanterie, la troisième de cavalerie; les troupes impériales à droite, celles du Palatinat à gauche.

1. Dépôt de la guerre. Cabinet topographique du Roi. $\frac{\text{A. 2}}{\text{C. 147}}$ *Bataille d'Hastenbeck, près de Hameln, entre l'armée combinée des troupes françaises, impériales et palatines, commandée par le maréchal d'Estrées, et les alliés aux ordres du duc de Cumberland, livrée le 26 juillet 1757.*

CHEVERT.

Le point faible de la position ennemie était les bois qui en couvraient la gauche. L'attaque de flanc, les mouvements tournants, mis à la mode par Frédéric, avaient trop bien réussi à Rocoux et à Lawfeld pour qu'Estrées n'y songeât pas. Il donna 4 brigades d'infanterie avec du canon au lieutenant-général[1] Chevert, secondé par le duc de Lorge, et il les chargea de tourner la gauche ennemie par les bois pendant que la brigade de Champage l'attaquerait de front. Le maréchal dirigerait lui-même contre le centre et la droite ennemie une démonstration, qui devait donner le change à Cumberland et l'empêcher de renforcer sa gauche.

Voici comment le général Susane, l'historien incomparable de l'infanterie, de la cavalerie et l'artillerie françaises depuis leurs origines jusqu'à la Révolution, a résumé l'exploit trop peu connu de Chevert, de Lorge et de leurs 4 brigades.

Hastenbeck (26 juillet).

« Parti à minuit avec les brigades de Picardie, de Navarre et de la Marine, suivies, à quelque distance, par la brigade d'Eu, dont faisait partie le régiment de la Couronne [2], Chevert contourne la montagne à laquelle

1. Ce choix était un grand honneur, car l'armée de Hanovre comptait, indépendamment du maréchal-général-des-logis Maillebois, des deux maréchaux-des-logis de l'infanterie et de la cavalerie, Courcillon et Chalus et du commandant de l'artillerie de Vallière, 44 lieutenants-généraux, 61 maréchaux de camp et 86 brigadiers.

L'intendant était M. de Lucé, qui se plaignait hautement du nombre exorbitant de cuisiniers, de laquais, de chevaux et d'équipages que tous ces grands seigneurs traînaient à leur suite et qu'il fallait loger et nourrir aux dépens des troupes.

2. « Les Français étaient maîtres du plateau ; la division de M. de Lorge en avait pris possession et s'y reposait, lorsqu'une colonne

Cumberland appuie sa gauche et passe la nuit en bataille au nord du bois de Vorhenberg qui le sépare de l'ennemi.

« Au point du jour, après une vive canonnade, où l'artillerie française a une supériorité marquée, Chevert donne l'ordre à la brigade de Picardie de pénétrer dans le bois. Avant qu'elle ne parte, il prend la main de son chef, le marquis de Bréhant, et lui dit :

— « *Jurez-moi, foi de chevalier, que vous et votre régiment, vous vous ferez tuer jusqu'au dernier plutôt que de reculer !* »

Bréhant et ses braves soldats répondent par des hourrahs[1] !

« Les autres brigades[2] suivent. Le lieutenant-colonel de *Picardie*, Gascoing, à la tête des grenadiers, fouille un taillis si serré que la compagnie Dallène s'égare et se

ennemie remonta ces mêmes hauteurs. Une compagnie de grenadiers de la *Couronne*, se trouvant fort à portée de l'ennemi, fit sur lui un feu très vif et souffrit beaucoup du sien. M. Miégeville, lieutenant, M. de la Rocque, volontaire, et 20 grenadiers furent tués. » *Les régiments d'autrefois. Le régiment de la Couronne* (*1643-1791*), *par le vicomte Oscar de Poli. Paris, 1891.*

Le remarquable érudit qu'est M. de Poli a eu l'heureuse inspiration de réunir en un beau volume, artistement illustré par M. de l'Espinois, 3 historiques du régiment de la *Couronne* : le premier écrit par le lieutenant-colonel du génie de Borne de Gagères, le second par un capitaine aide-major du régiment, Picaud des Dorides, le troisième par le général Susane.

C'est un ouvrage à consulter et qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques militaires.

1. *Picardie* eut 300 hommes hors de combat : le lieutenant-colonel Gascoing, *tué* ; le colonel de Bréhant, les capitaines d'Urre, Dallène, Saint-Mauris, Duroud, Panisson, de Saint-Paul et du Gravier, *blessés*.

2. *Navarre* perd les capitaines d'Ablancourt et de la Vie, le lieutenant de Forteuil : *blessés*, le colonel du Châtelet, les capitaines d'Orthez, Lefrus, Berthier, Cassabé, de Bonce, Couqabanne.

La Marine perd les capitaines de Camps et Désaugiers, le lieutenant la Pleine ; *blessés*, les capitaines de Vignacourt, Darnans, de Ternol, de Broves, la Cocherie, de Blaincourt, de Gourdon, le lieutenant Beaupuy.

trouve, tout à coup, seule en face des Hanovriens. Le vaillant capitaine, craignant d'être coupé s'il tente de rejoindre la brigade, se décide à tenir ferme. Il est écrasé,

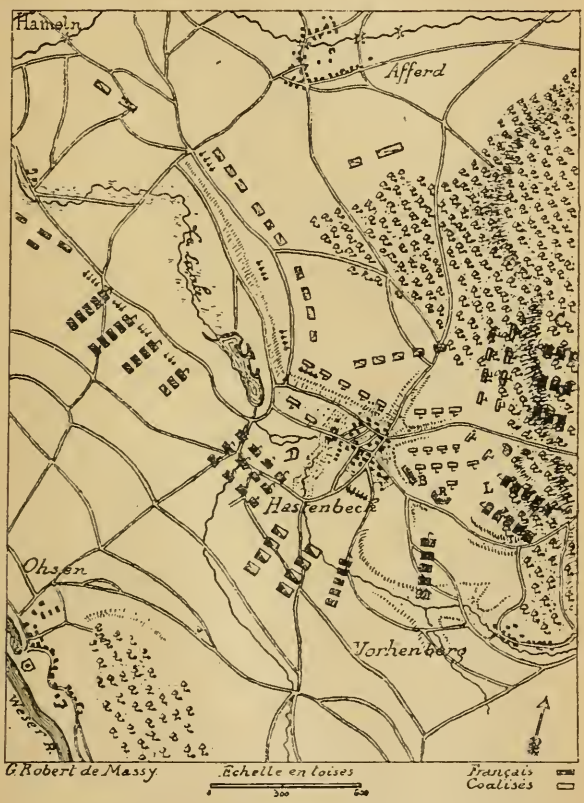


Fig. 106. — *Champ de bataille d'Hastenbeck.*

mais il couvre le flanc droit de la brigade qui peut continuer sa marche et arriver jusqu'aux formidables retranchements de l'ennemi. *Picardie* prend ces retranchements à revers,

pendant que *Champagne*[1] les attaque de front. Après un combat acharné, corps à corps, Chevert met les Hanovriens en fuite. »

Mais l'attaque de front du maréchal d'Estrées n'avait pas eu le même succès. Il allait lancer quatre colonnes d'infanterie à l'attaque d'Hastenbeck, quand un officier de son état-major vint lui dire qu'on voyait s'avancer derrière les hauteurs des masses ennemies, qui étaient sans doute un renfort prussien attendu par le duc de Cumberland.

Estrées, craignant d'être pris en flanc, arrêta son infanterie avant l'attaque d'Hastenbeck et il envoya la plus grande partie de sa cavalerie au secours de Chevert, qui n'en avait pas besoin, car Cumberland avait déjà ordonné la retraite vers Hameln. Le prince anglais la couvrit vaillamment avec ses 43 escadrons et arrêta la poursuite de la cavalerie française, qui ne dépassa pas le Weser. Il était trois heures ; la bataille avait commencé à neuf.

Elle coûtait 1 500 hommes de part et d'autre ; mais les Français avaient pris 9 canons et 2 obusiers.

Pour prix de sa victoire, Estrées, qui était *mal en cour*[2], fut disgracié et remplacé par Richelieu. Quant à Chevert, le roi lui refusa le bâton de maréchal, qu'il avait si bien gagné, *parce qu'il était de roture.*

Ces deux injustices exaspérèrent l'armée de Hanovre ; les soldats s'en consolèrent en pillant et en brûlant le

1. *Champagne* perd les capitaines de Langle, de Francourt, le lieutenant de Vallon ; *blessés,* les capitaines de Dommartin, de Marfaing, Fauze. *Histoire du Régiment de Champagne,* par *Roux de Rochelle. Paris. Firmin-Didot. 1839.*

2. *Dans la Cour,* écrivait le marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères et frère du ministre de la guerre, *est tout le mal de la nation.* La Cour corrompt l'État militaire de terre et de mer par ses *promotions de faveur.* Elle empêche que les officiers ne s'élèvent au généralat par l'émulation. Elle prêche aux jeunes gens l'intrigue et la vénalité ; elle casse le cou à la vertu et à l'honneur. »

pays. Richelieu continua d'abord la période des succès en poursuivant Cumberland et en l'acculant aux marais de l'Elbe. Sans vivres, sans munitions, sans bagages, le fils du roi d'Angleterre fut contraint d'accepter, le 8 septembre, la cruelle capitulation de Closterseven. Son armée était licenciée et chaque corps rejoignait son pays d'origine, après s'être engagé à ne plus servir jusqu'à la paix.

Les Français étaient maîtres de l'Allemagne occidentale depuis Francfort-sur-le-Mayn jusqu'à Hambourg ; Richelieu n'avait qu'à rejoindre Soubise en Saxe pour écraser Frédéric. Il préféra hiverner[1] confortablement dans le pays conquis et y préparer par ses réquisitions la luxueuse construction de son pavillon de Hanovre en plein Paris.

LES LEÇONS DE ROSBACH.

Nous arrêtons là le récit des batailles de la monarchie.

Victoires ou revers, c'est un enchaînement de gloire et de vaillance qu'il était intéressant de préciser, en résumant l'histoire militaire de la Patrie depuis Bouvines jusqu'à la Révolution.

De 1757 au traité de Paris (10 février 1763), il y eut, entre le Rhin et le Weser, des opérations, où nos généraux

1. « Depuis deux siècles, l'hiver avait toujours fait une trêve entre les troupes et les habitants. Le soldat reprenait haleine ; le bourgeois et le paysan, foulés, rançonnés, mais tranquilles grâce à la convention que les généraux, maîtres du pays, leur avaient dictée, n'avaient à souffrir que dans leurs biens, et souvent l'ennemi ne leur en demandait pas plus que leur souverain. Maintenant (1760), c'est tout autre chose ; S. M. prussienne, qui n'a donné aucun repos à ses troupes pendant la campagne, les tient en action pendant l'hiver, qui ferme les chemins allant à l'ennemi. Les généraux écrasent de contributions les malheureux habitants, qui ne peuvent opposer à la force armée que leurs gémissements. »

Campagne du maréchal de Broglie, prince du Saint-Empire romain, commandant en chef les armées françaises en Allemagne (1759-1761). Archives de la guerre. Fond Mélinet.

furent aussi souvent vainqueurs que vaincus. Si Clermont-Bourbon se fit battre à Minden (14 mars 1758) et à Crevelt (23 juin) par Ferdinand de Brunswick, Soubise, le général malheureux de Rosbach, prit sa revanche en conquérant la Hesse. Son avant-garde, commandée par Broglie, défit le prince d'Isenbourg à Sondershausen (23 juillet). Le 7 octobre, Soubise, secondé par Chevert, gagna sur ce même Isenbourg, renforcé par les 12000 Anglais du général Oberg, la sanglante bataille de Lutterberg, qui lui valut le bâton de maréchal.

Broglie, son successeur à l'armée d'Allemagne, fut vainqueur de Ferdinand de Brunswick à Bergen (13 avril 1759); mais, subordonné au maréchal de Contades, avec lequel il ne s'entendait guère, il perdit avec lui la 2e bataille de Minden (1er août) [1].

Contades fut disgracié; Broglie, promu maréchal, dirigea seul les opérations en Hesse. Vainqueur à Corbach (10 juillet) du prince héréditaire de Brunswick, il ne put pas l'empêcher de surprendre son lieutenant, le comte de Muy, à Warbourg (31 août), dans la vallée du Weser, de lui tuer 4000 hommes et de lui prendre 20 canons.

En revanche, grâce au dévouement du chevalier d'Assas, capitaine des grenadiers d'*Auvergne*, Brunswick, qui faisait le siège de Wesel, ne put pas surprendre le marquis de Castries, venu au secours de la place avec 4 brigades d'infanterie [2] et les chasseurs de Fischer.

Dans la nuit du 15 au 16 octobre 1760, Assas, entouré par les Hanovriens, qui viennent silencieusement attaquer le camp français, est menacé de mort s'il donne l'alerte.

— « *Aux armes, Auvergne, voilà les ennemis !* » s'écrie Assas et il tombe percé de coups. Mais les Français ont pris

1. Les carabiniers restèrent quatre heures sous le feu de deux batteries allemandes et perdirent 69 officiers et 700 cavaliers.

2. *Normandie, La Tour-du-Pin, Auvergne, Alsace.*

les armes et courent à l'ennemi, qui engage le combat à l'abbaye de Clostercamp et se fait battre [1].

En 1761, Brunswick vainquit à Fillinghausen (16 juillet), près de Munster, les armées réunies de Broglie et de Soubise.

L'année suivante, son neveu Ferdinand gagna sur le même Soubise et le maréchal d'Estrées, qui avait remplacé Broglie, la bataille de Wilhemstadt (24 juin); mais il fut battu, le 30 août, à Fritzlar, dernier combat continental de cette longue guerre.

Fig. 107. — *Soldat colonial.*

Aux colonies, le drapeau avait été vaillamment défendu contre les Anglais. Pendant quatre ans, de 1755 à 1759, Moncalm et ses lieutenants Vaudreuil, Bougainville, Lévis, firent des prodiges pour conserver le Canada à la France. Le 8 juillet 1758, ils défirent à Ticonderoga, avec 4000 miliciens, les 15000 vieux soldats du général Abercromby.

Assiégé dans Québec, en septembre 1759, par des forces dix fois supérieures, Montcalm fut tué en repoussant un

1. *Auvergne* eut à Clostercamp 800 hommes hors de combat: officiers *tués*, capitaines d'Assas, de Juignan, Saint-Firmin, de Roguade, d'Alba, de Saignard, de la Rochepenchée; lieutenant Dupuy, Laugier; *blessés*, colonel de Rochambeau, lieutenant-colonel de la Bartelle, major Périchon, aides-majors d'Haupré, du Roure: capitaines Hostallier, de Liabel, d'Ollias, La Bune, de Chambarlhac, Duguel, de Morgues, de Laval, de Regnerie, de Fontagnan, de Fatre, Chéry, Despans, de Barillac, de la Ferté, de Chaumauroux, de Sassenage, Malherbe, de Saint-Victor.

assaut. Un an après, la prise de Montréal donna définitivement le Canada aux Anglais.

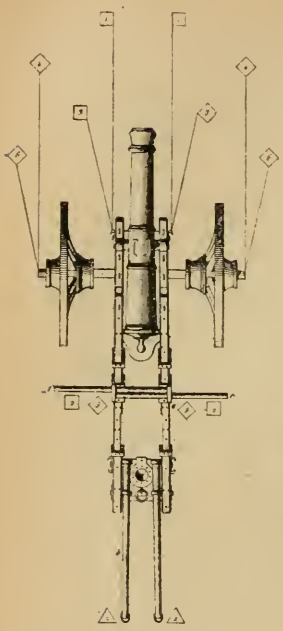


Fig. 108. — *Canon de bataillon*[2].

Aux Indes, Lally-Tollendal fut obligé de livrer Pondichéry (17 janvier 1761) après une longue et héroïque résistance.

La paix était humiliante, mais nécessaire; ce ne fut pas en marchand, mais en vaincu[1], que Louis XV la signa (février 1763).

1763. GRIBEAUVAL.

Le secrétaire d'État à la guerre était alors de duc de Choiseul. Frappé du rôle prépondérant que le canon avait joué pendant la guerre, il appela d'Autriche, où il était devenu feld-maréchal-lieutenant, le grand artilleur Gribeauval. Il le nomma commandant du corps des mineurs et lui laissa carte blanche pour la réorganisation de l'artillerie.

Les 7 brigades créées en 1759 devinrent les 7 régiments de Metz, Toul, Strasbourg, Besançon, La Fère, Auxerre et

1. De ses belles colonies la France ne conservait en Amérique que Saint-Pierre et Miquelon et le droit de pêche à Terreneuve. Elle donnait à l'Espagne la partie de la Louisiane que l'Angleterre ne lui avait pas prise. On lui rendait ses comptoirs des Indes, mais sans lui laisser le droit d'y mettre garnison.

2. La figure 106 fait voir les canonniers et les fantassins disposés pour traîner la pièce, la bouche en avant. Les triangles et les rectangles indiquent l'emplacement des canonniers, les losanges ceux des fantassins auxiliaires. *Favé.*

Grenoble. Ils eurent chacun 2 compagnies de sapeurs, 14 de canonniers, servant 8 pièces de campagne, et 4 de bombardiers pour le matériel de siège. L'*école d'artillerie de La Fère* alimenta en officiers les *écoles de brigade*, constituées dans toutes les garnisons d'artillerie.

On avait, en 1757, donné à chaque bataillon d'infanterie un *canon à la Rostaing*, avec un avant-train pourvu de cinquante-cinq coups et traîné par trois chevaux; ce canon était assez mal servi par un sergent et 16 soldats du bataillon. Gribeauval affecta des canonniers aux brigades d'infanterie pour le service de leurs 8 canons [1]. Il imagina une *bricole*, qui permettait aux servants de manœuvrer leurs pièces à bras, en avant et en arrière, sans avant-train et sans chevaux.

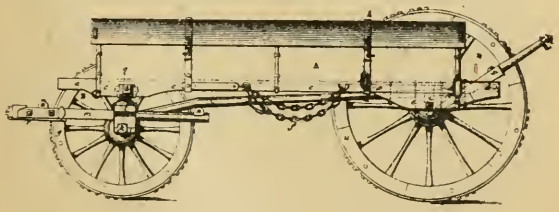


Fig. 109. — *Caisson Gribeauval.*

« Pour parcourir de longs trajets en retraite ou pour franchir des fossés et des ravins, Gribeauval se sert de chevaux, mais il éloigne l'avant-train de l'affût, dont la crosse pose à terre, et il réunit cette crosse à l'avant-train au moyen d'une prolonge, cordage assez long pour que le canon, en reculant après avoir fait feu, ne heurte pas l'avant-train. »

1. « L'artillerie de régiment suit les bataillons ; l'autre, d'après les circonstances, marche à côté des colonnes ou dans les colonnes même, devant ou derrière. Le parc fait toujours une colonne à part. *Règlement autrichien, rédigé par Gribeauval et appliqué, en 1740, à l'artillerie française.*

Il subtitue l'essieu en fer à l'essieu en bois, et adopte définitivement la gargousse *Vallière*, qui réunit le projectile à la charge. Il donne à toutes les pièces la *ris de pointage* et adopte un modèle de caisson uniforme, attelé de quatre chevaux. Il allège le canon et rétablit la subdivision en pièces de campagne, de place, de siège et de côte. Il exige dans les arsenaux l'uniformité de construction pour chaque matériel différent. Quant au mortier, Gribeauval avait trouvé celui de 12 pouces du chevalier de Gomer, qui commandait si brillamment une batterie à Rocoux. Il adopta un mortier de dix pouces qui, chargé de sept livres de poudre, portait la bombe au delà de 1 200 toises, résistait mieux que celui de Gomer et durait plus longtemps.

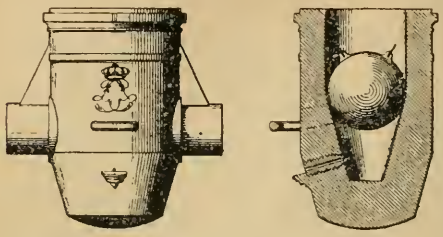


Fig. 110. — *Mortier et bombe Gomer.*

Fig. 111. — *Mortier Gribeauval.*

Napoléon avait raison de dire que Gribeauval était le père de l'artillerie française.

RÉFORMES DE CHOISEUL

Choiseul confia la réorganisation de la cavalerie à son mestre de camp général, le marquis de Castries.

On construisit dans chaque quartier un manège pour apprendre l'équitation, non seulement aux cavaliers, qui devenaient, en temps de paix, des palefreniers ne montant les chevaux que pour les conduire à la forge ou à l'abreuvoir, mais aussi aux officiers, qui se désintéressaient

de leur métier et dont bien peu avaient l'*esprit cavalier*[1].

Il y avait un moyen radical, c'était de supprimer la *compagnie-ferme* de cavalerie ou d'infanterie, propriété du capitaine, qui l'avait payée fort cher[2] et voulait en tirer profit. Sa préoccupation constante était de ménager les armes, les effets, les chevaux en réduisant, et même en supprimant, les exercices et les manœuvres.

Pour ne pas ruiner un capitaine de cavalerie ou de dragons en envoyant sa compagnie tout entière à la petite guerre, d'où elle n'était pas sûre de revenir, les mestres de camp formaient des détachements de 50 cavaliers, composés de petits piquets fournis par toutes les compagnies du régiment. Ces détachements, commandés par des officiers qui ne connaissaient pas leurs hommes, n'avaient aucune homogénéité et faisaient de mauvaise besogne; de là, le discrédit où était tombée la cavalerie pendant la guerre de Sept ans.

Désormais, le roi fit recruter les soldats pour son compte, fournit les effets, les ustensiles, les chevaux. Les capitaines ne furent plus que des chefs d'unité, disposant pour l'entretien des hommes et des chevaux des deniers de l'État. La *masse de linge et chaussures* resta à leur disposition ; mais les fonds ne quittèrent plus la *caisse du régiment*, administrée par le trésorier et alimentée par les fonds de la solde et des masses. Le colonel et le major

1. L'auteur du beau livre sur *Trafalgar*, le lieutenant-colonel breveté Desbrière, qui dirige magistralement la section historique au ministère de la guerre, a étudié avec une grande compétence la cavalerie française depuis 1740 jusqu'à 1794. Il faut lire les deux études qu'il a écrites en collaboration avec le capitaine breveté Maurice Sautai : *Organisation et tactique des trois armes* (1er fascicule). *La cavalerie de 1740 à 1789* (cavalerie, 2e fascicule). *La cavalerie pendant la Révolution*, du 14 juillet 1789 au 26 juin 1794. *La crise*. — Berger-Levrault. Paris-Nancy, 1907.

2. En 1672, une compagnie aux gardes françaises coûte 113 000 livres. Ce n'est pas moins cher dans les vieux corps et surtout dans la cavalerie.

en étaient solidairement responsables vis-à-vis du *conseil d'administration* [1].

Choiseul conserva dans l'infanterie les 2 régiments des gardes; le régiment de grenadiers de France; 65 régiments français, qui, à l'exception des régiments royaux, prirent un nom de province et un numéro d'ordre; 25 régiments étrangers [2]. Il forma dans la milice, où l'on servait huit ans comme dans l'armée active, 11 régiments de grenadiers royaux et 47 régiments provisoires [3].

Pour le service d'outre-mer, Louis XV organisa 8 régiments coloniaux, relevant du secrétaire d'État à la marine.

Dans la cavalerie, Choiseul réduisit le nombre des régiments exclusivement exercés à combattre en ligne, *en muraille*, et il augmenta celui des régiments destinés à l'exploration, au service de sûreté, à la petite guerre. Il partagea les dragons en deux catégories d'après la taille de leurs chevaux; mais il leur laissa le même armement, afin qu'au combat les uns et les autres pussent jouer le même rôle et se suppléer au besoin.

En 1765, la cavalerie comptait 233 escadrons : 13 de la Maison du Roi, 10 de la gendarmerie, 10 des carabiniers, 130 des 30 régiments de cavalerie, 68 des 17 régiments de dragons, 12 des 3 régiments de hussards [4]. Il y avait, en plus, 6 légions mixtes [5]. Des *régiments de recrues* recevaient les enrôlés de province.

1. L'ordonnance de 1766 laisse aux officiers de compagnie le fusil à baïonnette; l'état-major seul n'a que l'épée. Le caporal est responsable de son escouade; le sergent de sa subdivision; le lieutenant ou sous-lieutenant de sa section; le capitaine de sa compagnie. Le mouvement de croiser la baïonnette est ajouté au maniement d'armes.

2. 11 suisses, 8 allemands, 5 irlandais, 1 italien.

3. Les intendants, dans les circonstances critiques, profitaient d'une fête ou d'une foire pour faire traquer les paysans et les envoyer de force dans les régiments de milice.

4. Bercheny, Turpin, Pollereczki.

5. Conflans, Royale, de Flandre, de Lorraine, de Condé, de Soubise; on y ajoute, en 1769, la légion corse.

Choiseul s'efforça de retenir les vieux soldats sous les drapeaux[1], en leur donnant la demi-solde après seize ans de service, la solde entière après vingt-quatre ans.

Pour ne pas décourager les officiers protestants, qui n'avaient pas droit à la croix de Saint-Louis, il institua pour eux l'*ordre du mérite militaire* (1759). Enfin il créa le grade de lieutenant-colonel, qui n'était jusqu'en 1767, qu'une fonction honorifique, accordée au plus ancien capitaine. Un inspecteur général examinait, tous les six mois, chaque régiment au point de vue de l'instruction, de la discipline, de l'administration et rendait compte au ministre.

Le système de recrutement par enrôlement volontaire pour huit ans, avec prime, des hommes de seize à quarante ans, ne fut pas modifié et on continua à voir dans les grandes villes, à Paris surtout[2], le honteux marchandage de la *chair à canon*, exercé par des sergents recruteurs, qui dégoûtaient les enrôlés du service militaire avant même qu'ils ne fussent *soldats du Roi*[3]. Aussi les désertions étaient-elles nombreuses et on ne retenait les soldats au drapeau que par la crainte des punitions. Elles étaient fort rudes ; on continuait, en dehors de barbaries révoltantes comme le nez et les oreilles coupés, la fleur de lys marquée sur l'épaule au fer rouge, la langue traversée pour un blas-

1. Ils n'y sont guère disposés ; les casernements sont défectueux, insalubres, sans chauffage l'hiver ; le couchage est malpropre, 3 soldats par lit ; les rengagés couchent par deux. Pas de *centime de poche*. L'ordinaire se fait par escouade, à raison de 5 sous par jour et par soldat ; le roi donne le pain, où l'orge domine. L'escouade mange dans la même grande gamelle en bois, en terre ou en fer-blanc. Les officiers n'ont aucun souci de l'éducation morale du soldat, qui emploie son temps, quand il n'est pas de garde, à astiquer son fourniment et surtout à coiffer sa perruque, enduite d'un mélange gluant de chaux et de farine.

2. *Connaissez-vous le quai nommé de la Feraille,*
Où l'on vend des oiseaux, des hommes et des fleurs? Gresset.

3. *Un enfant trouvé est de droit*
Soldat du Roi !

phème, à passer le soldat par les *baguettes* de fusil pour la moindre peccadille. Ce supplice était devenu quelquefois mortel depuis que les baguettes étaient en fer.

Fig. 112. — *L'enrôlement volontaire.*

Aussi la condition du soldat était-elle misérable et tombée dans le mépris public[1].

Quand Louis XV mourut de la petite vérole, le 10 mai 1774, sous le joug infamant de la Dubarry, la Prusse conservait Frédéric le Grand et la meilleure armée de l'Europe, la Russie la plus nombreuse ; l'Autriche avait l'impératrice Marie-Thérèse, l'Angleterre l'empire des mers. La France de Denain et de Fontenoy n'avait plus la première place dans le concert européen.

1. On lisait dans les grandes villes, à la porte des parcs ou des jardins publics, cette proscription significative : *Pas de chiens, pas de laquais, pas de filles, pas de soldats.*

CHAPITRE X

LOUIS XVI

(1774-1789)

L'honneur national. — 1775. Saint-Germain, ministre de la guerre. — 1776. Révolution d'Amérique. Washington, Lafayette. — 1778. Guerre de la France et de l'Angleterre. — 1780. L'armée de Rochambeau. — Campagne de 1781. Les redoutes de York-Town (14 octobre). — 1782. Blocus de New-York. Gibraltar (13 septembre). — 1783. Traité de Versailles (3 février). — 1784 à 1787. Ségur. — 1788. Conseil supérieur de la guerre. — 1789. La dernière armée de l'ancien régime.

L'HONNEUR NATIONAL

L'avènement de Louis XVI, ce roi de vingt ans, dont l'esprit, le cœur, les mœurs et les habitudes formaient un si frappant contraste avec ceux de son aïeul, semblait aux bons Français une *renaissance de l'honneur national.*

A côté de lui, une reine gracieuse et belle[1], avait

1. Un fâcheux présage avait assombri leur union. Aux fêtes que l'Hôtel de Ville donnait à la Dauphine, le 31 mars 1770, un feu d'artifice devait être tiré sur la place Louis XV. La foule s'y entassait, quand une pièce éclata inopinément, tuant et blessant un grand nombre de spectateurs. Ce fut une panique indescriptible; trois courants contraires s'établirent dans la masse, vers la Seine, les Champs-Élysées et le faubourg Saint-Honoré. Il y eut d'effroyables poussées très meurtrières; c'était à qui s'ouvrirait un passage, la canne ou le couteau à la main. Le vieux duc de Biron, colonel des gardes françaises, qui se trouvait dans la foule, ne fut sauvé que par le dévouement de ses soldats. Il avait été renversé et piétiné; il allait périr quand un garde entendit son cri de détresse et reconnut sa voix. Il appela ses camarades dispersés sur la place et forma avec eux un rempart vivant, qui permit de relever le maréchal et de le porter à son hôtel.

substitué les plaisirs champêtres de Trianon aux scandales du parc au cerf. Fille de l'impératrice Marie-Thérèse, Marie-Antoinette cimentait l'alliance des deux grandes puissances si longtemps ennemies, la France et l'Autriche.

Fig. 113. — *Louis XVI.*

On aspirait à la paix, au calme, à l'économie, à la vertu.

Les philosophes avaient répandu la semence des idées d'émancipation et de progrès. Ces idées, la noblesse et la bourgeoisie les avaient adoptées ; le roi lui-même, dans sa philanthropie, sa simplicité et sa droiture, leur était favorable. Louis XVI souhaitait bien sincèrement que son peuple fût heureux ; il choisit les ministres qui lui paraissaient les plus aptes à réaliser ce bonheur.

Il voulait la France forte et respectée ; il fallait pour cela rendre à la marine son audace, son esprit d'aventure et la libre circulation des mers ; aux colonies, leur ancienne prospérité ; à l'armée, la discipline, le sentiment du devoir et une instruction nouvelle, basée sur les leçons de la guerre de Sept ans.

1775. SAINT-GERMAIN MINISTRE DE LA GUERRE.

Guidé par l'opinion publique, Louis XVI, après avoir donné les finances au grand citoyen Turgot, les affaires étrangères à Vergennes, la marine à Sartines, avait choisi

comme ministre de la guerre[1] le comte de Saint-Germain, ce lieutenant-général qui se plaignait, après Rosbach, de commander une bande de voleurs et d'assassins. Le roi pensait qu'un général qui connaissait les abus et les avait vus de près, saurait y porter remède, et il lui laissa toute liberté pour les réprimer.

Les circulaires du comte de Saint-Germain ne furent pas toujours heureuses; elles produisirent dans l'armée, à tous les échelons de la hiérarchie, un mécontentement légitime, et elles accélérèrent la marche de la Révolution, qui grondait sourdement, quand elle ne s'annonçait pas par des émeutes populaires ou des rébellions de régiment.

L'ordonnance du 25 mars 1776 déclare que : « La discipline doit être douce et paternelle. Il faut que les officiers conduisent, dirigent, protègent leurs soldats avec le soin qu'ils doivent à des hommes de la valeur et de l'obéissance desquels ils attendent une partie de leur gloire et de leur avancement. »

Aussi la prescription de punir les fautes légères des cavaliers par des coups de plat de sabre, donnés par les bas-officiers[1], fut-elle difficilement observée. Des mestres

1. Sous le titre : *Histoire de l'armée nationale depuis Bouvines jusqu'à nos jours (1212-1892). Berger-Levrault, Paris, Nancy, 1893*, le commandant Ch. Romagny a écrit pour les élèves-officiers de l'école militaire d'infanterie, dont il était professeur, un tout petit, trop petit, volume, qui résume l'œuvre des 17 secrétaires d'État qui se sont succédé à la guerre, de la Régence à la Révolution : Le Blanc (2 fois, 1718 et 1726); de Breteuil (2 fois, 1723 et 1740); d'Angersvilliers (1728); d'Argenson (1743); de Paulmy (1757); de Belle-Isle (1758); de Choiseul (1761); de Monteynard (1771); d'Aiguillon (1774); du Muy (1774); de Saint-Germain (1775); de Montbarrey (1777); de Ségur (1780); de Brienne (1787); de Puységur (1788); de Broglie (1789); de la Tour-du-Pin-Gouvernet (1789).

2. « On comprend sous le nom de bas-officiers les sergents et maréchaux des logis, les caporaux et brigadiers. Ils vivent continuellement avec le soldat, aussi rien de ce qu'il fait ne peut leur échapper. Ils rendront donc aux officiers de leurs compagnies et à ceux de l'État-major, le compte le plus exact de ce qu'ils verront

de camp se refusèrent à l'appliquer et écrivirent au ministre qu'ils ne connaissaient dans le sabre que la pointe et le tranchant. La réprobation devint générale, quand un maréchal des logis, obligé de donner 25 coups de plat de sabre à son meilleur cavalier, s'arrêta au vingt-quatrième, en disant :

— « *Le dernier sera pour moi !* »

Et il se passa son sabre au travers du corps.

Saint-Germain fit cependant des réformes excellentes. Les vieux corps d'infanterie dédoublés formèrent chacun 2 régiments à 2 bataillons. Ces bataillons étaient à 6 compagnies, de 100 hommes (en 2 pelotons), une de grenadiers, une de chasseurs, quatre de fusilliers. Chaque compagnie eut un sergent-major, chargé de la comptabilité, et un *frater*, barbier et chirurgien, qui envoyait les malades à l'*infirmerie régimentaire*, en attendant leur entrée à l'hôpital.

Les régiments provincieux furent licenciés, mais les milices fournirent aux 80 régiments conservés un *bataillon de garnison*.

L'infanterie, en 1777, fut armée d'un nouveau fusil, pesant 9 livres 8 onces, avec platine à silex ; pas de cran de mire, mais un guidon et une hausse[1] ; la baguette de fer, la baïonnette d'acier ; longueur avec la baïonnette $1^{m},93$; sans baïonnette $1^{m},52$; cartouche de 12 grammes de poudre ; balle sphérique de 17,5 à la livre ; portée 125 toises. Rapidement chargé, ce fusil pouvait tirer 3 coups par minute.

Un régiment d'*infanterie de marine* fut créé pour le service des ports et la garnison des vaisseaux,

faire de contraire à la discipline, et ils seront punis exemplairement si, par faiblesse ou toute autre considération, ils cachent les fautes commises. » *Puységur.*

1. Inventée par l'Anglais Robins vers 1774 et appliquée d'abord au canon. Gribeauval l'avait adoptée et perfectionnée pour le matériel français.

Les légions mixtes avaient rendu de grands services en campagne ; mais le mélange de l'infanterie et de la cavalerie présentait, en temps de paix, des difficultés au point de vue de l'administration, de la discipline et de l'instruction. Les légions furent dissoutes et leur infanterie, répartie dans les régiments, donna à chacun d'eux une compagnie de *chasseurs à pied*, gens sûrs, lestes, nerveux, bons tireurs, chargés du service d'éclaireurs et de flanqueurs. La cavalerie des légions fut versée dans les dragons.

Le service des bouches à feu était assuré par 56 compagnies de canonniers pour l'artillerie de campagne et par 49 compagnies de bombardiers pour l'artillerie de place et de siège.

Saint-Germain conserva 23 régiments de cavalerie, 7 de dragons, 4 de hussards, mais il fut impitoyable pour la Maison du Roi, qui coûtait trop cher en temps de paix et qui était très rarement engagée en temps de guerre. Il conserva les 4 compagnies de gardes du corps, en licenciant les gendarmes, les chevau-légers, les mousquetaires et les grenadiers à cheval.

Il souleva ainsi dans l'entourage du Roi et de la Reine des colères telles qu'il dut rendre son portefeuille, le 27 septembre 1777, au moment même où la France allait déclarer la guerre à l'Angleterre, afin d'aider les États-Unis d'Amérique à conquérir leur indépendance.

Le premier acte de son successeur, le prince de Montbarey, fut de rétablir la Maison du Roi.

1776. RÉVOLUTION D'AMÉRIQUE. WASHINGTON.

L'Angleterre luttait depuis 1774 contre la formidable insurrection de ses colonies de l'Amérique du Nord. Elle avait exaspéré les *insurgents* en armant les Indiens et en débarquant 18000 Allemands ; toute soumission était devenue impossible.

Un planteur de Virginie, colonel de milice et député au Congrès de Philadelphie, George Washington, avait pris le commandement des troupes insurrectionnelles et la

Fig. 114. — *Washington* [1].

direction des opérations. Dès la première campagne, il s'était révélé comme un homme de bien, d'une intelligence, d'une énergie et d'un désintéressement à toute

1. Reproduction d'un portrait d'Augustin de Saint-Aubin. *Album Armand Dayot.*

épreuve, arbitre éclairé des querelles de partis, n'ayant d'autre passion que la liberté et d'autre ambition que d'assurer l'indépendance de sa patrie.

A la tête de colons mal armés, de vieillards, d'enfants et de nègres, sans vivres, sans munitions, avec très peu de cavalerie et d'artillerie, Washington lutta héroïquement contre les meilleures troupes de la métropole et ses généraux les plus renommés.

LA FAYETTE.

Il avait trouvé un adepte fervent, un précieux collaborateur dans un officier français de dix-neuf ans, gendre du duc d'Ayen, le marquis de La Fayette, qui, malgré la défense du roi et la menace d'une lettre de cachet, avait équipé un navire à ses frais pour débarquer, au mois de mai 1777, en Amérique, avec ses amis Noailles, Ségur, Mauroy et quelques officiers épris d'aventures. La Fayette se présenta au Congrès comme volontaire; il fut nommé major-général et envoyé à Washington[1]. Il l'aborda après une série de revers, à une heure de mélancolie et d'abattement où les plus vaillants désespèrent. L'enthousiasme, la jeunesse de La Fayette dissipèrent les idées noires de Washington, « comme l'aube dissipe la nuit »[2].

Washington découvrit dans son major-général tant de loyauté et de franchise; il le vit si brave, si résolu, si

1. Washington, à cette première entrevue, témoignait à La Fayette ses regrets de n'avoir pas de plus belles troupes à montrer à un officier français.

— « *Je suis ici pour apprendre et non pour enseigner!* » répondit La Fayette.

2. Charlemagne Tower, *Le marquis de La Fayette et la révolution d'Amérique*. Traduit de l'anglais par Madame Gaston Paris. Paris. Plon-Nourrit, 1903. Remarquable étude, à laquelle nous avons beaucoup emprunté et dont nous ne saurions trop recommander la lecture.

énergique dans la défaite, si modeste dans le succès, qu'il lui voua une affection toute paternelle.

Ils firent ensemble de grandes choses, après avoir aguerri leurs soldats et instruit leurs généraux. L'un d'eux, Gates, opérant dans le Canada, obligea le commandant de l'armée anglaise, Burgoyne, à capituler dans Saratoga (7 octobre 1777), abandonnant aux *insurgents* son artillerie, ses armes, ses bagages et 10000 prisonniers.

Fig. 115. — *La Fayette.*

La capitulation de Saratoga fut un événement décisif pour l'indépendance des Etats-Unis. Le philosophe américain Franklin était venu à Paris plaider la cause de ses concitoyens devant l'opinion publique. Il l'avait gagnée et c'est sous la pression de toutes les classes de la société que Louis XVI, le 6 février 1778, signa avec les *treize états indépendants de l'Amérique du Nord* un traité de commerce, qui devait devenir une alliance offensive et défensive si l'Angleterre déclarait la guerre à la France. En vertu du pacte de famille de 1761, l'Espagne entrait dans cette alliance.

1778. GUERRE DE LA FRANCE AVEC L'ANGLETERRE.

La guerre fut déclarée en juin 1778.

Après l'exploit de la frégate la *Belle-Poule*, qui échappa, en la canonnant, à toute une flotte anglaise, cette flotte avait livré, le 27 juillet, près de l'île d'Ouessant, aux 32 vaisseaux du vice-amiral d'Orvilliers, une bataille indécise, qui stupéfia l'Angleterre.

Ainsi, il y avait une marine française qui, depuis la guerre de Sept Ans, s'était reconstituée, instruite, aguerrie et n'avait pas peur des Anglais!

Les équipages voulaient rendre au pavillon son prestige et les chefs d'escadre osaient se mesurer avec les *rois de la mer!* Tout était donc à recommencer; les ministres du roi George résolurent d'engager dans cette lutte jusqu'aux dernières ressources de la Grande-Bretagne, en déployant l'implacable énergie de son gouvernement.

Le comte d'Estaing était parti de Toulon avec 12 vaisseaux et 5 frégates pour soutenir sur les côtes d'Amérique les opérations de nos alliés. Il aida le général Lincoln à reconquérir la Géorgie; mais une tempête dispersa ses navires et il dut se réfugier aux Antilles. Lincoln se plaignit hautement d'être abandonné et La Fayette retourna en France (11 janvier 1779) pour demander de nouveaux secours; Louis XVI les accorda.

1780. L'ARMÉE DE ROCHAMBEAU.

Le lieutenant-général comte de Rochambeau, commandant le corps expéditionnaire d'Amérique, s'embarqua à Brest, le 2 mai 1780, sur la flotte de 48 voiles du chevalier de Ternay[1], avec un nombreux état-

1. Sept vaisseaux : le *Duc de Bourgogne*, le *Conquérant*, la *Provence*, le *Neptune*, l'*Éveillé*, le *Jason*, l'*Ardent* et le vaisseau-

major[1] et 5 000 hommes de débarquement : 4 régiments d'infanterie, *Bourbonnais*, *Soissonnais*, *Saintonge*, *Royal-Deux-Ponts*, la légion mixte de Lauzun (chasseurs à pied et hussards), 2 bataillons d'artillerie, 1 bataillon du génie et du matériel de siège. Les soldats, habillés et équipés à neuf, régulièrement payés, bien armés, abondamment pourvus d'ustensiles de campagne, étaient impatients de fouler la terre de la liberté.

Ils l'abordèrent à Newport, le 11 juillet, dans la presqu'île de Rode-Island, où Rochambeau construisit des lignes inattaquables, protégées par des batteries de côte et par la flotte, qui croisait à l'embouchure de la rivière. Il résolut d'attendre dans ces lignes sa deuxième division.

La première entrevue avec Washington eut lieu le 20 septembre 1780. Ils remirent à l'année suivante les grandes opérations offensives et résolurent d'établir leurs troupes en quartiers d'hiver. Rochambeau envoya son fils à Versailles pour presser l'envoi des renforts et des sub-

hôpital le *Fantasque* ; cinq frégates : la *Bellone*, la *Surveillante*, l'*Amazone*, la *Guêpe*, le *Serpent*, 36 transports. Faute de transports, on dut laisser à Brest, *Neustrie*, *Anhalt*, un bataillon de *Soissonnais* et 400 chasseurs à pied de la légion de Lauzun.

1. Le baron de Vioménil, commandant en second ; le chevalier de Chastellux, major-général ; l'aide-major, chevalier de Tarlé ; le comte de Vioménil, maréchal de camp ; les brigadiers de Béville, maréchal-général-des-logis, et Choisy ; le commandant de l'artillerie d'Aboville et son adjoint Gau ; l'intendant de Tarlé ; les commissaires des guerres, Blanchard, de Corny, de Villemanzy, Jujardy, Chesnel ; le trésorier Bouley. Rochambeau avait 7 aides de camp : de Fersen, de Damas, Ch. de Lameth, de Closen, Mathieu-Dumas, de Lauberdières, de Vauban ; Vioménil, 3 : de Chabannes, de Pangé, Charles d'Olonne ; Chastellux, 2 : Montesquieu et l'Irlandais Linet. Il y avait 6 ingénieurs : Desandroins, Quérenet, d'Ogré, Caravagne, d'Aubeterre, Turpin. Les colonels étaient, à *Bourbonnais* le marquis de Laval et, comme commandant en second, le vicomte de Rochambeau ; à *Royal-Deux-Ponts*, le prince Christian de Deux-Ponts et son frère Guillaume, comte de Forbach ; à *Soissonnais* le chevalier de Sainte-Mesme et le vicomte de Noailles ; à *Saintonge* la vicomte de Custine. Le comte Arthur Dillon commandait en second la légion de Lauzun.

sides. Le roi donna 1 500 000 livres, mais n'envoya pas de renforts. En revanche, il autorisa le gouverneur des Antilles, M. de Lilliacourt, à mettre à la disposition de Rochambeau les garnisons de Saint-Domingue et de la Martinique.

Le maréchal de camp de Saint-Simon-Maubléru renforça l'armée de Rochambeau avec 3 régiments *Agenais*, *Gâtinais* et *Touraine*.

CAMPAGNE DE 1781.

Washington ouvrit la campagne de 1781, le 26 juin, en opposant 4500 miliciens aux 15 000 Anglo-allemands que le général Clinton avait répartis autour de New-York.

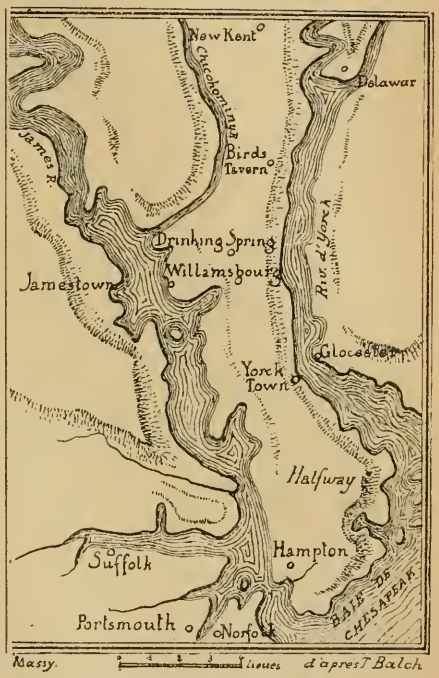


Fig. 116. — *York-Town.*

La Fayette, opérant isolément en Virginie, réussit, par d'habiles manœuvres et la confiance qu'il inspirait à ses troupes légères, à refouler lord Cornwalis vers York-Town, à l'embouchure de la rivière d'York.

Washington et Rochambeau résolurent d'assiéger le général anglais dans York-Town, après avoir réuni toutes leurs forces de terre et de mer autour de cette place. Ils

ouvrirent la tranchée le 6 octobre, pendant que la flotte du comte de Grasse bloquait le port.

L'armée française n'a pas livré bataille en Amérique, mais elle a donné l'exemple de la vaillance et de la discipline à ses alliés et elle les a puissamment aidés à conquérir leur indépendance, en usant les forces des Anglais dans des marches, des manœuvres et de petits combats, qui ont abouti à la capitulation de York-Town. Nous terminons l'histoire militaire de l'ancien régime en relatant le dernier exploit de l'armée de Rochambeau.

LES REDOUTES DE YORK-TOWN.

Deux redoutes défendaient la zone d'approche d'York-Town; l'une à droite devant la division La Fayette, l'autre à gauche devant les Français.

Entre ces deux redoutes les ingénieurs[1] voulaient tracer la deuxième parallèle et établir des batteries de brèche. Il fallait donc s'en emparer ; ce qui fut décidé pour la nuit du 13 au 14 octobre. *A chacun sa part ;* la redoute de droite aux Américains, celle de gauche à leurs alliés.

Le 13 octobre, le maréchal de camp Vioménil et le brigadier de Custine, colonel de *Saintonge*, étaient de jour dans les tranchées françaises avec 4 bataillons de *Gâtinais* et de *Deux-Ponts*, les grenadiers de *Saintonge* et les chasseurs de *Bourbonnais*, d'*Agenais* et de *Soissonnais*, quand Vioménil reçut l'ordre d'attaquer, à onze heures du soir, au signal de 3 bombes, la redoute anglaise qui était devant lui.

1. « Les ingénieurs exécutent tout ce que leur commande le commissaire général, à la construction, à la défense ou à l'attaque d'une place, ou aux ouvrages servant à la sûreté du camp; ils font fabriquer les instruments et les machines pour un siège, en rendant compte, toutes les semaines, au directeur de l'état des travaux. Ils donnent des mandats sur le Trésor pour payer les entrepreneurs et veillent à ce que ceux-ci fournissent de bons matériaux. » *Puységur.*

Il fit aussitôt la reconnaissance du chemin qu'il aurait à suivre pendant la nuit; le prince Christian, colonel de *Deux-Ponts*, le baron de Lestrade, lieutenant-colonel de *Gâtinais*, et deux sergents, Le Cornet et Foret l'accompagnaient.

Rochambeau avait été colonel d'*Auvergne* avant que deux bataillons de ce régiment eussent formé *Agenais*; il l'inspecta dans la journée et dit aux soldats :

— « *Mes enfants, si j'ai besoin de vous cette nuit, vous n'oublierez pas que nous avons servi ensemble dans Auvergne sans tache.*

— *Oui*, répondirent les soldats; *mais à la condition qu'on nous rendra le nom et les drapeaux d'Alsace, si nous n'avons pas démérité.*

— *C'est la première grâce que je demanderai au Roi. Comptez sur moi, comme je compte sur vous !* »[1].

A onze heures du soir, les deux colonnes devaient se mettre en marche simultanément, pendant que *Touraine* exécuterait une fausse attaque du côté opposé aux redoutes et que M. de Choisy ferait une démonstration contre la ville de Glocester, sur la rive gauche de la rivière.

Au signal, Vioménil fit franchir la tranchée à ses soldats dans le plus profond silence.

En tête marchaient 8 charpentiers, guidés par les sergents Le Cornet et Foret. Ils précédaient 100 travailleurs, munis de haches, de fascines et d'échelles, aux ordres de MM. Charles de Lameth et de Damas. Lestrade suivait avec les grenadiers de *Gâtinais*; c'était l'avant-garde.

Le gros de la colonne comprenait les grenadiers et les chasseurs de *Deux-Ponts*, réunis sous le commandement du prince Christian. Le deuxième bataillon de *Gâtinais*, commandé par le marquis de Rostaing, était en réserve.

1. Rochambeau tint parole, et le Roi, par ordonnance du 11 juillet 1782, donna à *Gâtinais*, en récompense de sa conduite à York-Town, le nom de *Royal-Auvergne*.

A 120 pas de la redoute, la colonne fut aperçue par une sentinelle, qui donna l'alarme; l'ennemi fit feu immédiatement. On ne répondit pas. Les charpentiers coururent jusqu'au fossé pour faire brèche à coups de hache dans les abatis et les palissades, très peu endommagés par la canonnade des jours précédents.

La colonne dut s'arrêter à 25 pas de la redoute; elle aurait subi des pertes énormes si la nuit n'avait enlevé toute précision au feu des 150 Hessois qui en formaient la garnison. Enfin les défenses accessoires furent franchies et les fascines jetées dans le fossé.

Charles de Lameth monta le premier sur le parapet; une balle lui fracassa le genou droit, une autre la cuisse gauche. Lestrade suivait; un soldat se suspendit aux basques de son habit et l'entraîna dans le fossé, où plus de 200 hommes le piétinèrent. Il se releva cependant et escalada de nouveau le parapet. Deux-Ponts glissa et tomba dans le fossé. M. de Sillègue, jeune officier des chasseurs de *Gâtinais*, qui était un peu plus en avant, vit son embarras et lui offrit son bras pour l'aider à remonter; au même instant, il reçut un coup de fusil dans la cuisse[1].

Quand il eut un nombre suffisant de grenadiers et de chasseurs sur le parapet, Vioménil commanda :

— « *Commencez le feu !* »

Les Hessois ripostèrent par une salve; puis ils chargèrent à la baïonnette, mais sans faire reculer les Français, qui les obligèrent à se réfugier derrière une barricade de tonneaux, formant réduit.

1. *Les Français en Amérique pendant la guerre de l'Indépendance des États-Unis (1777-1783), par Thomas Balch.* — A. Sauton, Paris, 41, rue du Bac, 1872. Dans ce volume d'érudition, M. Balch a réuni habilement les documents trouvés dans les mémoires, les relations et les correspondances, publiées ou inédites, de Washington, La Fayette, Rochambeau, Lauzun, Broglie, Ségur, Bouillé, Blanchard, Mathieu Dumas, Saint-Vallier, Deux-Ponts, du Petit-Thouars, Berthier, etc., qui ont fait la guerre de l'indépendance. C'est une source précieuse de renseignements.

Les braves Allemands, au lieu de mettre bas les armes et de demander quartier, abandonnèrent 18 morts, 40 prisonniers et s'échappèrent en emportant leurs blessés. On ne put les poursuivre que par les cris de « *Vive le roi !* »

Vioménil[1] et ses officiers mirent de suite l'ouvrage en état de défense contre un retour offensif.

La Fayette avait eu le même succès contre la redoute de droite et, comme elle était moins bien défendue, il l'avait enlevée en quelques minutes. Il envoya son aide de camp, le colonel Barber, demander à Rochambeau s'il n'avait pas besoin de renforts. Rochambeau, un peu piqué, refusa; mais l'Américain tint à rester auprès de lui aussi longtemps que dura l'action et il fut blessé par le *vent d'un boulet.*

Au petit jour, les ingénieurs firent commencer la deuxième parallèle et construire au milieu une batterie de gros calibre.

Le retour offensif que Vioménil redoutait fut exécuté à six heures du matin par 600 grenadiers d'élite anglais et hessois.

Les soldats de *Soissonnais* et d'*Agenais*, chargés de garder la redoute pendant la nuit du 14 au 15, étaient harassés de fatigue et se gardaient si mal que l'ennemi surprit leurs postes avancés,[2] encloua 7 canons et faillit reprendre l'ouvrage conquis.

Il était temps que M. de Chastellux, qui commandait la garde de tranchée, vint déloger ces audacieux assaillants et les refouler jusqu'à la ville.

Aboville fit réparer les canons mal encloués et disposa de nouvelles batteries pour bombarder l'enceinte de la

1. Il avait perdu 46 tués et 62 blessés, parmi lesquels 7 officiers : de Berthelot, Charles de Lameth, Deux-Ponts, Sireuil, Sillègue et Lutzon.

2. Ils eurent 38 tués ou blessés, dont 7 officiers, Marin, capitaine à *Soissonnais*, de Beurguissont, capitaine, d'Houdetot, lieutenant et de Léaumont, sous-lieutenant à *Agenais*; de Bargues, lieutenant à *Bourbonnais*, de Pusignan, lieutenant d'artillerie.

ville et la flotte anglaise, réfugiée dans le port. La moitié de la garnison était dans les hôpitaux ; lord Cornwalis n'avait plus de vivres, plus de munitions et ne recevait pas de New-York les secours qu'il attendait. Il fut réduit à capituler [1], le 11 octobre, sans même obtenir les honneurs de la guerre.

L'artillerie, le matériel, les uniformes trouvés dans York-Town assurèrent aux Américains des ressources inespérées, qui leur permirent de continuer avantageusement la guerre : d'autant qu'il ne restait aux Anglais d'autres places importantes que Savannah, Charlestown et New-York. C'est à New-York que Clinton concentra ses forces. Washington et Rochambeau décidèrent d'aller l'y combattre, et l'armée française s'achemina vers New-York par Williamsbourg et Baltimore.

1782. BLOCUS DE NEW-YORK.

Elle prit ses quartiers d'hiver à une étape de New-York, entre deux armées américaines qu'elle aida à bloquer la place. Tout espoir de conserver l'Amérique du Nord était désormais perdu pour l'Angleterre.

Rochambeau avait envoyé Lauzun et Forbach porter à Louis XVI la nouvelle de la capitulation de York-Town. Le roi en manifesta une grande satisfaction ; il fit encore de belles promesses de renforts et de subsides, mais ses ministres étaient résolus à ne plus intervenir que par la diplomatie dans les affaires d'Amérique.

Après deux ans et demi d'intervention, l'armée française s'embarqua à Boston, le 24 décembre 1782, pour

1. La garnison était de 6 266 soldats et 1 500 matelots, sans compter 1 875 malades ou blessés. Un bataillon des Gardes anglaises, les 17e, 23e, 33e, 45e régiments d'infanterie anglaise, les 76e, 71e, 80e écossais, deux régiments hessois. On trouva 214 canons, 7 320 armes portatives, 22 drapeaux, 457 chevaux, 64 navires, dont 40 armés et en bon état.

cingler vers Saint-Domingue. Rochambeau entra directement en France, avec son état-major; il reçut du roi grand accueil et obtint pour ses collaborateurs, Lauzun excepté, toutes les *grâces* qu'il demanda[1].

La légion de Lauzun, chargée de l'exploration, des reconnaissances, des flancs-gardes, de la *petite guerre*, avait rendu de grands services; on l'oublia dans la répartition des récompenses et Lauzun en conçut un très vif ressentiment[2].

Fig. 117. — *Légionnaire de Lauzun.*

GIBRALTAR.

La France et l'Espagne avaient résolu de reprendre Gilbratar à l'Angleterre. Une armée et une flotte espagnoles avaient commencé l'investissement en 1779, mais, en février 1780, l'amiral anglais Rodney dispersa la flotte et ravitailla la place. Louis XVI envoya, en 1782, son frère cadet, le comte d'Artois, renforcer les Espagnols avec 40 vaisseaux et 20000 hommes, dans l'espoir de triompher de l'admirable résistance du gouverneur Elliot. Le chevalier d'Arçon fit devant le roc inabordable l'essai des batteries flottantes qu'il avait inventées. Un boulet rouge y mit le feu, en jetant le désordre et la consternation parmi les assiégeants de terre et de mer (13 septembre). Il fallut lever le siège.

1. Le baron de Vioménil fut fait lieutenant-général ; La Fayette, Choisy, Béville, Custine, Rostaing, Autichamp, maréchaux de camp; Aboville, Desandroin, La Valette, Lestrade, du Portal, du Muy, Saint-Mesme, Deux-Ponts, brigadiers.

2. Qui devait s'aggraver encore, quand, en 1783, à la mort de son oncle de Biron, dont il prit le nom, Lauzun se vit refuser le commandement des gardes françaises, qui fut donné au duc du Chatelet,

TRAITÉ DE VERSAILLES (3 février 1783).

D'ailleurs, on traitait de la paix. Elle fut signée à Versailles le 3 février 1783. Elle était glorieuse pour la France puisqu'elle lui rendait le Sénégal, Pondichéry, Sainte-Lucie, Saint-Pierre, Miquelon, et qu'elle proclamait l'indépendance des États-Unis.

La reconnaissance de ses concitoyens confia, pendant huit ans, à Washington la présidence de l'Union et, grâce à lui, il y eut désormais dans le monde un puissant État et un grand peuple, avec qui l'Europe dut compter.

1784-87. SÉGUR.

Un glorieux blessé de Rocoux, manchot depuis Lawfeld, le marquis de Ségur, ce colonel de vingt-trois ans, dont Louis XV disait :

— « *Il mériterait d'être invulnérable*[1] » !

devenu lieutenant-général et gouverneur de la Franche-Comté, avait accepté le portefeuille de la guerre le 23 décembre 1780. Ministre laborieux, administrateur intègre, ennemi de la faveur et de l'intrigue, il avait repris l'œuvre de Choiseul. Secondé par lui, Gribeauval, directeur général de l'artillerie, avait amélioré, d'année en année, le matériel[2] et perfectionné l'instruction du personnel.

Les canons de bataillon étaient supprimés, excepté aux

1. Page 336, note 1.

2. Gribeauval détermina les *tables d'artillerie* et, par des modèles précis, la forme à donner aux affûts, aux caissons, aux voitures, aux éléments de fer, de cuivre, d'acier et de bois qui servaient à les construire. Il créa deux sortes d'équipages de pont ; un sur bateaux, embarrassant et peu mobile ; l'autre sur pontons, plus léger, mais ne pouvant être utilisé que sur de petites rivières sans courant.

gardes françaises[1], par privilège spécial ; l'artillerie de campagne (canons de 12, 8 et 4, obusier de 6 pouces) était répartie dans les armées à raison de 4 pièces par 1000 hommes.

Le matériel de siège et de place comprenait définitivement les canons de 24, de 16, de 12 et de 8, l'obusier de 8 pouces, le mortier de 12, de 10, de 8 et le pierrier de 15.

Le corps royal de l'*artillerie des colonies* fut créé le 24 octobre 1784, et l'on ajouta à l'artillerie continentale 12 régiments provinciaux[2].

Dans la cavalerie, la Maison du Roi fut augmentée des 4 compagnies de Gardes du corps du comte de Provence et du comte d'Artois.

Indépendamment des 8 compagnies de grande et petite gendarmerie, il y avait, en 1786, 24 régiments de *cavalerie*, 6 de *chevau-légers*, 24 de *dragons*, 6 de *chasseurs* et 4 de *hussards*. On allégea la charge du cheval de guerre.

Ségur simplifia les uniformes, qui ne différèrent plus que par la couleur des parements et des boutons. Toutes les troupes à cheval eurent l'*habit à la française*, bleu pour la cavalerie, vert pour les dragons et les chasseurs, la culotte de peau, le manteau gris. La cavalerie conserva le chapeau de feutre à cocarde ; les dragons, le casque à crinière ; les chasseurs avaient aussi le casque, mais, au lieu de la crinière, une chenille noire qui contournait le cimier. Les hussards conservaient le schako sans visière, le dolman à brandebourgs, la pelisse fourrée et la culotte collante. Rien n'était changé à l'armement.

1. En 1784, les gardes françaises sont casernées rues Poissonnière, Verte (caserne de Penthièvre), de Bourgogne, Popincourt, de Babylone, de Lourcine, à la petite Pologne, aux Gobelins, à la Courtille, à l'Estrapade. Leur prison, toujours pleine, est l'abbaye Saint-Germain.

2. Jusqu'à sa mort en 1789, Gribeauval a amélioré toutes les branches du service de l'artillerie ; c'est avec son matériel qu'on a fait les guerres de la Révolution et de l'Empire et que Napoléon a gagné tant de batailles.

Dans l'infanterie, l'uniforme des gardes françaises, habit bleu, justaucorps, culotte et jambières en casimir blanc, grand chapeau de feutre à plumet rouge, dont les bords étaient relevés en avant et en arrière, fut adopté pour toute l'infanterie, dont l'armement resta le fusil, la baïonnette et le briquet de 1777.

Fig. 118. — *Sergent d'infanterie*[2].

C'est avec ces uniformes et ces armes que les soldats de la République et de l'Empire feront le tour du monde.

Après quarante ans de guerre, dans la pratique du haut commandemant, Ségur connaissait mieux que personne l'importance du service d'état-major en campagne. Jusqu'à son ministère, rien n'y préparait les officiers désignés, au dernier moment, pour assister les généraux; il créa le *corps d'État-Major*, composé de 20 aides-maréchaux-des-logis et de 20 capitaines-adjoints, ayant subi des examens sérieux d'art et de science militaires. A ces officiers d'élite on promettait un avancement exceptionnel[1].

Toutes ces mesures étaient excellentes; malheureusement Ségur, promu maréchal, avait, par déférence pour le roi, contresigné l'ordonnance du 22 mai 1781, qui exigeait d'un capitaine 4 quartiers

1. *Le maréchal de Ségur* (1724-1801), *ministre de la guerre sous Louis XVI, par le comte de Ségur. Paris E. Plon-Nourrit 1895.*

2. Croquis communiqué par MM. Plon-Nourrit et Cie, et extrait, des *Nouveaux Contes de garnison de Jean de Villeurs.*

de noblesse en ligne paternelle[1]. Les officiers qui ne les avaient pas, se plaignaient hautement et adhéraient aux idées révolutionnaires.

« *Était-il juste*, disaient-ils, *que les grades supérieurs fussent réservés à un petit nombre de privilégiés, alors que tout ce qu'il y avait d'éclairé, de vaillant et de généreux dans la nation voulait conduire à la victoire des soldats qui n'avaient pas dégénéré ?* »

Ségur fonda à Liancourt pour les fils de soldats tués ou blessés à la guerre, ou retraités après de longs services, l'*École des enfants de l'armée*. Il subventionna l'établissement des *orphelins militaires*, fils de soldats indigents ; il accorda toute sa sollicitude à l'École des cadets gentilshommes et aux 12 écoles provinciales qui recevaient les fils d'officier.

Quand, le 24 septembre 1787, le malheureux Louis XVI prit la fâcheuse résolution de faire de l'archevêque de Toulouse, Loménie de Brienne, son premier ministre, les maréchaux de Ségur et de Castries déclarèrent que des maréchaux ne pouvaient pas être les *adjoints d'un évêque* et ils rendirent leurs portefeuilles de la guerre et de la marine. En quittant le ministère, Ségur avait conscience d'avoir, pendant sept ans, bien rempli tous ses devoirs; c'est la justice que lui doit l'histoire impartiale.

1788. CONSEIL SUPÉRIEUR DE LA GUERRE.

L'opinion publique, devenue plus que jamais prépondérante, imposa au comte de Brienne, successeur de Ségur, l'assistance d'un *conseil supérieur de la guerre*, dont il eut la présidence. La mission de ce conseil était d'éclairer le ministre sur les questions techniques, de maintenir dans

1. Les fils des chevaliers de Saint-Louis étaient exemptés de cette mesure.

l'administration et l'organisation de l'armée la stabilité et l'esprit de suite qui leur avaient si souvent manqué.

1789. LA DERNIÈRE ARMÉE DE L'ANCIEN RÉGIME.

L'ordonnance du 17 mars 1788 régla définitivement la composition de l'armée nationale.

Fig. 119. — *Officier de Hussards* [3].

Infanterie : un régiment de gardes françaises[1] ; un régiment de gardes suisses ; 102 régiments de ligne ; 12 bataillons de chasseurs à pied ; 29 régiments de milice ; 78 bataillons provinciaux ; 7 régiments d'infanterie coloniale[2].

Les bataillons de chasseurs étaient à 4 compagnies; les autres à 9, dont une de grenadiers. Le bataillon se formait encore sur 3 rangs ; au combat, le troisième rang ne tirait pas ; il chargeait les fusils des deux autres. Rien n'était

1. Le duc de Biron, si aimé de ses gardes françaises, mourut en 1788. Il fut remplacé par le duc du Chatelet, qui ne tarda pas, par antithèse, à se faire détester. « Il était, dit le duc de Luynes, honnête et loyal, mais minutieux et tracassier. » En prenant le commandement des gardes, il fut choqué de leurs réglements, qu'il appelait *antimilitaires*. Il voulut soumettre son régiment à la même discipline que le reste de l'armée, et il mécontenta tous les grades, faisant de cette *garde municipale* un puissant appui pour l'insurrection menaçante

2. Tenant garnison à Saint-Domingue (au Cap Français et à Port-au-Prince), à la Martinique, la Guadeloupe, l'Ile de France, l'île Bourbon, Pondichéry.

3. *Nouveaux Contes de garnison. Robert Vaillance.*

changé au maniement des armes, aux exercices et aux évolutions. Un règlement sur le service en campagne détermina les principes à observer pour l'établissement des camps, des cantonnements, des avant-postes, des partisans, des sauve-gardes, etc. On n'en eut pas d'autre pendant vingt-trois ans de guerre.

Les brigadiers, les colonels en second[1] et tous les officiers qui avaient des grades sans emploi déterminé furent supprimés. On ne pouvait pas entrer au service avant seize ans révolus et l'on devait passer par tous les échelons de la hiérarchie.

Cavalerie : Maison du Roi, 2 régiments de carabiniers, 22 de cavalerie, 17 de dragons, 12 de chasseurs, 6 de hussards.

Les colonels généraux étant supprimés, les mestres de camp deviennent des colonels, secondés par 2 chefs d'escadrons, officiers supérieurs. L'escadron continue à se former sur 3 rangs : mais, en manœuvre et au combat, le troisième rang est employé en *éclaireurs de terrain* et en flanqueurs. On charge sur 2 rangs, au galop.

Artillerie : 8 régiments. Le matériel des 10700 bouches à feu n'a pas d'attelages entretenus. Les officiers d'artillerie sont soumis au bon vouloir des entrepreneurs de charroi ou des charretiers de réquisition, qui leur amènent des chevaux de labour, souvent fourbus ou incapables de trotter et de galoper.

Génie : 7 compagnies de mineurs et 12 d'ouvriers.

La France est partagée en 17 grands commandements militaires. 48 brigades d'infanterie et 32 de cavalerie, commandées par des maréchaux de camp, forment 21 divisions actives ; chacune est instruite et commandée par un lieutenant-général, inspecteur permanent de sa division.

1. Le dernier *colonel en second* des gardes françaises fut le lieutenant-général marquis de Mathan.

Jamais la monarchie n'avait eu une armée plus forte, plus homogène, mieux préparée à la guerre. Mais elle ne devait pas s'en servir; le 5 mai 1789, la réunion à Versailles des États généraux marquait la *fin de l'Ancien régime.*

Fin des Batailles françaises, de Bouvines à la Révolution.

Commencé à Paris le 1er mai 1876.
Terminé au Mans le 1er février 1908.

RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

I

ART ET HISTOIRE MILITAIRES

DE 1700 A 1789

A

Abatis, 219, 308, 382.
A cheval (sonnerie), 345.
Administration de l'armée, 390.
Affût du canon, 169 (fig. 43), 192 (fig. 49), 249 (fig. 74), 345 (fig. 101), 362 (fig. 106), 363.
Aide de camp, 36, 76, 211, 383 ; — de Louis XV, 310.
Aide-major, 59, 215 (fig. 58).
Aide-maréchal-des-logis, 388.
Aile droite, 321, 328.
Aile gauche, 321.
Alarme, 13, 60, 126.
Alerte, 234, 309.
Alsace (défense de l'), 71, 116 à 121, 141, 209, 302 ; — (invasion de l'), 301.
Amorçage du fusil, 27.
Appel (sonnerie de l'), 345.
Approvisionnements, 19.
Arme au bras, 341 (fig. 99).
Arme à la bretelle, 27, 268 (fig. 79).
Arme sur l'épaule, 27.
Armée allemande, 46, 66, 198, 220 ; — anglaise, 154 ; — anglo-batave, 122, 135, 185, 196, 220 ; — anglo-portugaise, 154 ; — autrichienne, 58 ; — austro-piémontaise, 173 ; — des coalisés, 304, 331, 353 ; — espagnole, 27 ; — en marche, 117, 125 ; — française, 22, 49, 56, 97, 134, 154, 173, 196, 208, 213, 230, 269, 304, 353 ; — franco-espagnole, 186 ; — hanovrienne, 353 ; — hollandaise, 49 ; — portugaise, 186 ; — russe, 348 ; — de secours, 206, 217 ; — de siège, 125, 205.
Armement, de la cavalerie, 27 (fig. 7), 246 (fig. 74), 272, 345, 366, 387 ; — de l'infanterie, 25 (fig. 6), 95 (fig. 26), 101 (fig. 29), 235 (fig. 67), 245 (fig. 73), 268 (fig. 78), 341 (fig. 99), 361 (fig. 105).

Armure de bataille, 42 (fig. 14), 47 (fig. 16), 82 (fig. 22), 117, 209 (fig. 55), 226 (fig. 61), 273.
Arrière-garde, 13, 158.
Art de la guerre, 197, 329.
Artifice, 274.
Artillerie de campagne, 17, 274 (fig. 81), 362 (fig. 106), 363, 387 ; — de montagne, 249 (fig. 75) : — de siège, 29 (fig. 9), 69 (fig. 19), 169 (fig. 43), 301 (fig. 90), 387.
Assemblée (battre l'), 58, 126.
Attaque, d'un convoi, 234, 235 ; — d'ensemble, 302, 314 (fig. 93) ; — de flanc, 101, 157, 325, 354 : — de front, 358 ; — en masse, 311 ; — des retranchements, 257, 256 ; — d'un village, 327, 334.
Avant-fossé, 215.
Avant-garde, 13, 199.
Avant-poste, 391.
Avant-train, 363.

B

Bagages, 146.
Baïonnette, 26, 372.
Balle du fusil, 16, 372.
Bandoulière, 27.
Baptême du feu, 234.
Barricade de tonneaux, 382.
Barrière (places de la), 4, 45.
Base d'opération, 215.
Bas-officier, 371.
Basson, 340.
Bataillon, d'artillerie, 29, 263, 273 ; — de campagne, 24 ; — de chasseurs à pied, 390 ; — de garnison, 24, 372 ; — d'infanterie, 24, 26, 140 (fig. 35), 262, 270, 340 ; — provincial, 390.
Bâtarde (canon), 136.
Bâton de commandement, 69 (fig. 9).
Batterie, de brèche, 383 ; — de campagne, 60 ; — de côte, 378 ; — flottante, 193, 195, 385 ; — de place, 127, 160 ; — de position, 187, 219, 334 ; — de siège, 69 (fig. 19), 301 (fig. 90).
Batteur d'estrade, 136, 165, 255, 320.
Baudrier, 295 (fig. 87), 341 (fig. 99).
Bilbaude (tir à la), 340.
Bivouac, 334.
Blocus d'une place forte, 40, 384 : — par mer, 301 (fig. 90).
Bois (attaque des), 221, 223 ; — (défense des), 219, 223, 306, 307 (fig. 92).
Bombardement, 53, 166, 301 (fig. 90).
Bombardier, 166 (fig. 41).
Bombe, 31, 83, 166 (fig. 41), 364 (fig. 108).
Bonnet à poil, 341 (fig. 99).
Botte forte, 148, 295 (fig. 87), 301 (fig. 90).
Boulet, 16, 29 ; — rouge, 30, 83, 385.
Boute-selle, 58, 345.
Bricole du canon, 363.
Brigade, d'artillerie, 136, 293 ; — de carabiniers, 51, 342 ; — de cavalerie, 23, 293 ; — d'infanterie, 14, 23, 157, 293, 391 ; — irlandaise, 308 ; — de réserve, 316, 334 ; suisse, 306, 335.
Brigadier (bas-officier de cavalerie), 27.

Brigadier (officier général), de cavalerie, 23, 51, 391 ; — de dragons, 211 ; — d'infanterie, 23, 291.
Briquet (sabre du fantassin), 341 (fig. 99).
Brûlot, 88, 281.

C

Caballero, 86.
Caisse du régiment, 365.
Caisson de munitions, 293.
Calibre du fusil, 96.
Calibres de France, 29.
Camisards, 92, 193.
Camp fortifié, 55 ; — permanent, 18 ; — retranché, 193, 194 (fig. 50), 209, 215, 234 ; — volant, 234.
Campement (troupes chargées du logement), 293.
Canon, de bataillon, 307, 311, 362 (fig. 106), 386 ; — de batterie, 152 ; — de bronze, 29 (fig. 9) ; — de campagne, 16 ; — de fer, 30 (fig. 10) ; — de marine, 193 ; — de rempart, 131 (fig. 63).
Canonnier, 16, 346 (fig. 101) ; — auxiliaire, 363.
Cantonnement, 18.
Capitaine, de cavalerie, 27; — d'état-major, 388 ; — d'infanterie, 26.
Capitaine-général, espagnol, 41 ; — français, 6, 9.
Capitaine de vaisseau, 99.
Capitulation, d'une place forte, 54, 207, 242, 293, 318, 376, 384 ; — en rase campagne, 129, 190, 359.
Caporal, 270.
Carabine, 27 ; — rayée, 246 (fig. 74).
Carabiniers, 49, 50, 61, 175, 198, 222, 282, 289, 293, 309, 320, 334, 335, 366, 391.
Carcasse (projectile creux), 83.
Carré d'infanterie, 245, 312, 314 (fig. 93).
Carriole, 304, 305 (fig. 91).
Cartel d'échange, 45.
Cartouche, du canon, 16, 74, 149 ; — du fusil, 27, 372.
Casque, de chasseur à cheval, 387 ; — de dragon, 387.
Cassine fortifiée, 13, 15, 16.
Cavalerie, anglaise, 45, 138, 163, 188, 189, 204, 209, 211, 235, 258 ; — autrichienne, 127, 311, 328, 336 ; — espagnole, 188, 189, 245 ; — d'exploration, 320, 366 ; — française, 23, 27, 263, 366, 387, 391 ; — hanovrienne, 311 ; — hessoise, 182 ; — hollandaise, 226, 327 ; — piémontaise, 177 ; — portugaise, 189 ; — prussienne, 350.
Ceinturon, 235 (fig. 67), 239 (fig. 70), 361 (fig. 105).
Chamade (battre la), 54, 70.
Chapeau militaire, 25 (fig. 6), 62 (fig. 17), 101 (fig. 29), 234 (fig. 65), 268 (fig. 79).
Charge (sonnerie de la), 345.
Charge, de carabiniers, 315 ; — de cavalerie, 44, 157, 314 (fig. 93), 391 ; — en muraille, 342, 366 ; — d'infanterie, 44, 188, 212, 315 ; — de la Maison du Roi, 314 (fig. 93).
Charge en douze temps, 239 (fig. 70), 340.
Chariot d'artillerie, 163, 363 (fig. 107).
Charpentier, 381, 382.
Charretier de réquisition, 391.
Charrette de munitions, 201.
Charroi d'artillerie, 391.

Chasseurs à cheval, 387.
Chasseurs à pied, 373, 381.
Chef d'escadre, 90, 193.
Chef d'état-major, 117, 214, 331.
Chemin couvert, 53, 207.
Cheval de guerre, 62 (fig. 17), 148 (fig. 38), 295 (fig. 87), 301 (fig. 90), 314 (fig. 93), 349 (fig. 102).
Chevalier de Saint-Louis, 346.
Chevau-légers de la Maison du Roi, 161, 308, 387.
Cinquenelle, 32 (fig. 12).
Circonvallation, 165.
Clef de position, 175, 304.
Cocarde blanche, 28.
Colonel d'infanterie, 25 (fig. 6), 26, 215B (fig. 58), 365 ; — en second, 291.
Colonel-général de la cavalerie légère, 342.
Colonel-général des dragons, 342.
Colonne d'assaut, 325.
Colonne d'attaque, 75, 161, 173, 174 (fig. 44), 309, 358, 381.
Colonne de bataillon, 215B (fig. 58), 271 (fig. 80), 272, 275 (fig. 82).
Combat d'artillerie, 225, 244, 245 ; — de cavalerie, 76, 109, 111, 126, 161, 177, 227 ; — corps-à-corps, 358 ; — d'infanterie, 138, 299 (fig. 89) ; — de nuit, 382 ; — de postes, 102 ; — de rencontre, 203.
Commandant d'aile, 214.
Commandant de bataillon, 25 (fig. 6).
Commissaire de l'artillerie, 83.
Commissaire-général de la cavalerie légère, 342.
Compagnie, de bombardiers, 273, 363, 373 ; — de canonniers, 273, 363, 373 ; — de cavalerie, 27, 272 ; — de chasseurs, 372 ; — franche, 269 ; — de fusilliers, 24, 372 ; — de gardes du corps, 314 (fig. 93) ; — de grenadiers, 24, 26, 57, 115, 164, 182, 293, 340, 372 ; — d'invalides, 270 ; — de mineurs, 29, 273, 391 ; — d'ouvriers, 273, 391 ; — d'ouvriers, 273, 391 ; — de sapeurs, 273, 363.
Compagnie-ferme, 365.
Comptabilité de la compagnie, 372.
Conducteur d'artillerie, 163.
Congé de semestre, 95.
Conseil d'administration, 366.
Conseil de guerre, 170, 204, 266.
Conseil supérieur de la guerre, 389.
Contre-attaque, 335.
Contremarche, 272, 298.
Contribution de guerre, 192.
Conversion d'infanterie, 215B (fig. 58), 271 (fig. 80).
Convoi, d'artillerie, 48 ; — de munitions, 48 ; — de poudre, 207 ; — de ravitaillement, 54.
Cordon bleu du Saint-Esprit, 36, 226 (fig. 61).
Cornette (officier) de cavalerie, 27.
Corps de bataille, 33, 321.
Corps-franc, 345.
Corps royal de l'artillerie et du génie, 346.
Coup de main, 214.
Course maritime, 85.
Croates, 201, 301, 305 (fig. 91) ; 308, 338.

Cuirassiers, autrichiens de l'Empereur, 8, 13, 35 à 38, 45, 178, 210, 281 à 283 ; — de Neubourg, 8, 10, 177 ; — de Palfy, de Starhenberg, 177.
Culotte de peau, 387.
Cymbales, 13, 345.

D

Défense des places, 45 à 47, 53, 54, 68 à 70, 153, 165, 193, 194 (fig. 50), 195, 205, 207, 231, 263, 264.
Défilé, 293, 298.
Demi-canon d'Espagne, 29; — de France, 29.
Demi-tour de l'escadron, 28 (fig. 8).
Démonstration, 218, 355.
Désarmement, 262.
Désertion, 19, 367.
Deuxième parallèle, 380, 383.
Directeur général de l'artillerie, 386.
Discipline, 371.
Division du commandement, 198, 206, 317, 331.
Division mixte, 293, 335.
Dolman, 387.
Dragons, autrichiens, 210 : — espagnols, 149, 240 ; — français, 13, 38, 61, 161, 176, 212, 263, 290, 293, 306, 366, 387, 391.
Drapeau, 215B (fig. 58), 271 (fig. 80), 291 (fig. 86), 340, 361 (fig. 105), 324 : — (battre au), 324.
Duel d'artillerie, 219, 283, 310, 326, 356.

E

Eclaireurs de terrain, 391.
Ecole d'artillerie de la Fère, 363.
Ecole de brigade d'artillerie, 363.
Ecole des cadets gentilshommes, 389.
Ecole des enfants de l'armée, 389.
Ecole militaire, du Champ de Mars, 346 ; — provinciale, 389.
Ecole des orphelins militaires, 389.
Ecouvillon, 31, 346 (fig. 101).
Ecuyer, 244.
Embuscade, 13, 59, 60, 345.
Enfants de la Croix, 92.
Enrôlement volontaire, 208, 368 (fig. 110
Enseigne d'infanterie, 291 (fig. 86).
Epée, du cavalier, 27 ; — du fantassin, 101 (fig. 29), 235 (fig. 67), 236 (fig. 69), 268 (fig. 79), 291 (fig. 86).
Equipage de pont, 31, 32 (fig. 12), 144.
Equipages, d'une armée, 58, 293 ; — de l'artillerie, 72.
Equitation, 364.
Escadre navale, 87.
Escadron, 27, 78 (fig. 21), 272, 366 ; — d'exploration, 51 ; — de liaison, 374.
Escalade de Prague, 289, 290.
Escorte d'un convoi, 170, 258.
Escouade d'infanterie, 270.
Espion, 19, 144, 255.
Esponton, 25 (fig. 6), 37, 95, 215 (fig. 58).

Esprit cavalier, 365.
Etape, 268 (fig. 79).
Etat-major, 310 (fig. 90), 314 (fig. 93) ; — de l'armée, 33, 45, 200 ; — du régiment, 26.
Etendard, 51, 272 ; — (sonner à l'), 345.
Etui à poudre, 27.
Exercice, de la cavalerie, 78 (fig. 21) ; — de l'infanterie, 25 (fig. 6), 165.
Exploration (cavalerie d'), 309 : — (service d'), 50, 106, 124, 214.

F

Fascines, 63, 126, 257, 382.
Faucon, 29.
Fauconneau, 29.
Fausse-attaque, 161, 381.
Feld-maréchal, 9, 173, 232, 280, 301, 311.
Feld-maréchal-lieutenant, 362.
Feu de l'artillerie, 257, 333.
Feu de l'infanterie, 272 ; — de bataillon, 340 ; — par division, 312 ; — de peloton, 13, 272, 340 ; — sur 3 rangs, 245 (fig. 73) ; — de salve, 272, 327, 340 ; — de section, 340.
Fifre, 340.
Flanc-garde, 13.
Flanqueurs, 354, 356.
Flotte, anglo-batave, 193 ; — française, 154.
Fonderie de canons, 29.
Formation de bataille, 44, 219B (fig. 59), 310 ; — en potence, 282.
Formation de marche d'une armée, 218.
Fortification du champ de bataille, 14, 219.
Fourniment du fantassin, 27, 234 (fig. 65), 341 (fig. 99).
Fourrage (exécution d'un), 19, 50, 108, 234.
Francs-tireurs, 346.
Frater, 372.
Frégate, 154.
Front de bandière, 59.
Front de bataille, 321.
Frontière, des Alpes, 185, 193, 209, 232 : — de l'Est, 169, 209, 261, 300 ; — du Nord, 213, 300, 303 ; — des Pyrénées, 154, 267.
Furia française, 106, 316.
Fusée de la bombe, 31.
Fusil, de dragons, 27 : — d'infanterie, 16, 24, 27, 101 (fig. 29), 235 (fig. 66, 67, 68), 236 (fig. 69), 239 (fig. 70), 241 (fig. 71), 269 (fig. 79) ; — modèle, 1777, 372.
Fusillers marins, 93, 193.

G

Galère, espagnole, 86 : — française, 154.
Galion, 87.
Galiote, 88 : — à bombe, 154.
Garde du camp, 57, 59, 293 : — de tranchée, 383.
Gardes anglaises, 45, 312, 313.
Gardes du corps, 226, 308, 311, 341, 347.
Gardes écossaises, 115, 312.
Gardes françaises, 44, 49, 160, 162, 198, 262, 269, 298, 307, 309, 339, 341 (fig. 100), 366, 390.

Gardes suisses, 44, 49, 198, 262, 269, 307, 309, 339, 366, 390.
Gargousse, Vallière, 364.
Gendarmerie, espagnole, 61 ; — française, 27, 44, 49, 117, 126, 128, 198, 222, 226, 263, 272, 308, 315, 366 ; — prussienne, 202.
Gendarmes de la Maison du Roi, 308, 341.
Générale (battre la), 126, 324.
Généralissime, 5, 19, 56, 203, 206, 331.
Genêt d'Espagne, 61, 188.
Giberne, 234 (fig. 65), 341 (fig. 99).
Gouverneur de place forte, 165.
Grand commandement militaire, 391.
Grand maître de l'artillerie, 30, 273, 346.
Grenade, 16.
Grenadier, anglais, 383 ; — autrichien, 8, 16, 35, 175 ; — espagnol, 241 ; — français, 39, 50, 51, 52, 56, 108, 149, 163, 204, 210, 233, 234, 289, 339, 341 (fig. 99), 342, 356, 366 ; — hessois, 354, 383.
Grenadiers de France, 340.
Grenadiers de la Maison du Roi, 308.
Grenadiers royaux, 322 (fig. 95), 366.
Gué (passage à), 296, 336.
Guerre coloniale, 361, 362.
Guerre maritime, 330, 352, 377, 385.
Guerre des rues 241, 264.
Guerre de siège, 216, 300, 331
Guet (sonder un), 345.
Guêtre du fantassin, 101 (fig. 29).

H

Habit à la française, 272, 387.
Hache d'abordage, 88.
Hallebarde, 26, 95, 215 (fig. 58), 271 (fig. 80), 301 (fig. 90), 341.
Harnachement du cheval, 148 (fig. 38), 349 (fig. 102).
Hausse-col, 26, 341 (fig. 99).
Hautbois, 272, 340.
Havresac, 163, 268 (fig. 79), 281
Hidalgo, 86.
Honneur des armes, 225, 293.
Honneurs de la guerre, 70, 328.
Hôpital militaire, 216.
Hussards, autrichiens, 106, 210, 281 ; — hongrois, 45, 54 ; — français, 191, 255, 272, 293, 308, 342, 366, 387.

I

Infanterie, anglaise, 201 ; — autrichienne, 8, 16, 283 ; — française, 167, 339 ; — hollandaise, 201, 224, 227, 257, 311, 325 ; — prussienne, 127, 149, 173, 175 à 177, 201, 349 (fig. 102)
Infanterie de marine, 372.
Infirmerie régimentaire, 372.
Ingénieur, 83, 346, 380 ; — en chef, 165.
Inspecteur, d'artillerie, 273 ; — d'infanterie, 26, 36, 165.
Inspecteur général, 367 ; — permanent, 391.
Instruction pour le combat, 171.
Insurgents d'Amérique, 373.

Intendant d'armée, 215.
Invalides, 270.
Investissement d'une ville, 318.

J

Justaucorps de bufle, 273.

L

Lancier croate, 304, 305 (fig. 91).
Légion mixte, de Condé, de Conflans, 368 ; — Grassins, 308, 309, 312, 316, 325, 336, 346 ; — de Flandre, 368 ; — fusillers de montagne, 90, 169 ; — de Lauzun, 378, 385 (fig. 115) ; — de Lorraine, 368 ; — La Morlière, 325, 346 ; — Royale, de Soubise, 368.
Lieutenant, de cavalerie, 27 ; — d'infanterie, 26.
Lieutenant-colonel de cavalerie, 367 ; — de dragons, 210 ; — d'infanterie, 26, 215B (fig. 58), 355, 367.
Lieutenant-général, 23, 49, 391 ; — de l'artillerie, 126, 201 ; — de jour, 309.
Ligne de bataille, 13.
Lignes de fortification, 42, 171, 191, 378 ; — d'Anvers, 47 ; — de Denain, 254 ; — de l'Escaut et de la Sambre, 250, 253 ; — de la Lauter, 209 ; — à redans et à courtines, 195, 215 ; — de la Trouille, 217 ; — de Valenciennes, 232.
Longue-vue, 144, 174, 200, 256.
Lorraine (défense de la), 84, 302 ; — (invasion de la), 301.
Lunette d'approche, 14.

M

Magasins d'armée, 19.
Maison fortifiée, 14.
Maison du Roi, 27, 44, 49, 160 à 162, 198, 201, 203, 222, 223, 225 226, 253, 263, 272, 298, 304, 331, 336, 366, 373, 391.
Maître (cavalier), 272, 298.
Major d'infanterie, 25 (fig. 6), 26, 215B (fig. 58), 365.
Major général, américain, 375 ; — français, 37 ; — hollandais, 259.
Manège, 364.
Maniement d'armes, 234 (fig. 65), 235 (fig. 66, 67, 68), 239 (fig. 70), 241 (fig. 71), 340.
Manœuvre, de cavalerie, 28 (fig. 8), 27, 344 (fig. 100) ; — enveloppante, 325 ; — d'infanterie, 27, 215B (fig. 58) ; — prussienne, 340.
Manœuvre de Denain, 255, 258, 259.
Manteau du cavalier, 387.
Manutentionnaire, 215.
Maraude, 59, 352.
Marche, d'une armée, 210, 243, 296 ; — en bataille, 157 ; — d'hiver, 292, 294 ; — de nuit, 147, 255.
Marche française (sonnerie), 345.
Marche-manœuvre, 345.
Marche royale (sonnerie), 345.
Maréchal de bataille espagnol, 242.
Maréchal de camp, 13, 23, 46, 49, 391.
Maréchal de France, 11, 75, 164, 388.
Maréchal-des-logis de cavalerie, 27.

Maréchal-des-logis-général, espagnol, 189 ; — français, 199, 214, 372.
Maréchal général, 227, 331.
Marmite, 164.
Masse de linge et chaussure, 365.
Matériel de siège, 48, 193.
Maxime de guerre, 19.
Mérite militaire (ordre du), 367.
Mestre-de-camp-général de la cavalerie légère, 343.
Milice, américaine, 379 ; — bourgeoise, 193, 206 ; — espagnole, 238.
Milice provinciale, 24, 269, 366, 390 ; — régiments de Bauteville, 322 ; — Belhomme, 208 ; — Bruslard, La Tour, Longaunay, 322.
Mines de siège, 166.
Miquelet français, 93.
Mortier, 31 (fig. 11), 152, 153, 166 (fig. 14), 230 (fig. 62), 274, 364 (fig. 108 et 109), 387.
Mot de ralliement, 244.
Mousquet, 24.
Mousquetaires du Roi, 161, 295 308, 342 (fig. 87).
Mousqueterie, 17,
Mousqueton, 27, 344, 345.
Moyenne (canon), 29.
Musique militaire, 340.

O

Obusier, anglais, 192 (fig. 49), 193 ; — français, 45, 274 (fig. 81), 387.
Officier, anglais, 188, 212 ; — français ; — de cavalerie, 27 ; — d'infanterie, 25 (fig. 6), 140 (fig. 35) ; — monté de l'infanterie, 25 (fig. 6), 215B (fig. 58), 268 (fig. 79), 271 (fig. 80) ; — réformé, 27.
Officier de détail, 214.
Ordre de bataille, 13, 117, 119 (fig. 31), 128 (fig. 32), 156, 159, 160, 187 (fig. 47), 243 (fig. 72), 297 (fig. 88), 307 (fig. 92), 336B (fig. 98), 353.
Outil de campagne, 237.
Ouvrage à cornes, 73, 142.

P

Pain du soldat, 215, 220.
Page, 36.
Palefrenier, 364.
Pandours, 301, 325.
Panique, 78, 163, 298.
Parti de cavalerie, 19.
Partisans, 391.
Pas, cadencé, 312 ; — emboîté, 340 ; — ordinaire, 340 ; — redoublé, 340.
Passage des lignes, 44, 76.
Pertes du champ de bataille, 18, 53, 63, 80, 104, 112, 120, 121, 129, 151, 157, 163, 190, 213, 227, 247, 279, 283, 300, 316, 328, 329, 336, 350, 358.
Perruque, 2 (fig. 1), 42 (fig. 14), 47 (fig. 16), 69 (fig. 19), 82 (fig. 22), 209 (fig. 55), 226 (fig. 61).
Petite guerre, 237, 345.
Petit-vieux (régiments), 263.
Pierrier, 31, 274, 387.

Pillage, 287.
Pique, 201.
Piquet de cavalerie, 365.
Pistolet, 9, 27 (fig. 7).
Plan d'attaque, 174.
Plan de campagne, 303.
Platine à silex, 96 (fig. 27)
Plombée du faucon, 2
Pointe d'avant-garde, 8.
Pointeur de la bombe, 166 (fig. 41).
Pont (passage d'un), 147.
Pont de bateaux, 13, 32 (fig. 12) ; 37 (fig. 13) ; 145 (fig. 37) ;— volant, 191, 296.
Ponton, 32 (fig. 12) ; — d'airain, 126.
Porte-manteau du cavalier, 295 (fig. 87).
Portée, de la bombe, 364 ; — du mousquet, 14.
Position de combat, 199 (fig. 52), 200, 242 ; — fortifiée, 307 (fig. 92), 321, 326B (fig. 93), 331.
Poste avancé, 194, 309.
Pot-en-tête, 68.
Poursuite, 10, 18, 163, 191, 204, 317 ; — de cavalerie, 248.
Préparation à la guerre, 44, 214, 234.
Prisonniers de guerre, 13, 36, 45, 184, 204, 317.
Prolonge, 363.
Pulvérin (corne à), 27.
Punitions militaires, 367.

Q

Quart de canon d'Espagne, 29 ; — de France, 29.
Quartier général, 19.
Quartiers d'hiver, 19, 20, 65, 80, 151, 183, 284, 300, 384.

R

Raid de cavalerie, 106, 122, 234.
Rang, de cavalerie, 78 (fig. 21) ; — d'infanterie, 25 (fig. 6), 215B (fig. 58), 271 (fig. 80).
Ravelin, 53,
Reconnaissance, de cavalerie, 50, 122, 180 ; — d'une position, 296.
Recrue, 268 (fig. 79).
Recrutement, 367.
Redoute, 33, 195, 306, 307 (fig. 92), 308 : — (attaque d'une), 381.
Régiments allemands : Hagen, Sillen, 173 ; Wurtemberg, 175,
Régiments anglais : *Campbell*, 312 ; Orkney, 225.
Régiments d'artillerie : Royal-artillerie, 29, 263, 273 ; Royal-bombardier, 29, 273 ; d'Auxerre, Besançon, Grenoble, Metz, Strasbourg, Toul, 262 ; Artillerie des colonies, 387 ; 13 régiments provinciaux, 387.
Régiments de cavalerie : Acosta, 203 ; Alzeau, 203 ; Artois, 343 ; Aubeterre, 33, 61 ; Aubusson, 106, 110 ; Autichamp, 180, 201 ; Auriac, 72 ; Anjou, 59, 169, 249, 338 ; Barentin, 111, 201 ; Beaupré, 157 ; Beausobre, 308, 318 ; Brancas, 308 ; Bertillac, 169 ; Berry, 186, 308, 338, 348 ; Beringhen, 203 ; Bissy, 72, 168 ; Bourgogne, 56, 201 ; du Bordage, 32, 59 ; Bouze, 72 ; Bourbon, 59, 169 ; Bouzols, 169 ; Brissac, 72 ; Brionne, 308 ; Cavaillac, 59 ; Cappy, 157 ; Cherisy, 169, 203 ; Clermont, 32 ; Chabrillant, 306

Choiseul, 106 ; Condé, 72 ; Constans, 72 ; Colonel-général, 56, 59, 157, 168, 203, 293, 317 ; Conflans, 111 ; Clefmont, 212 ; Clermont, 308 ; Courcillon, 203 ; Courlandon, 32 ; Coulange, 169 ; Cuirassiers-du-Roi, 168, 272, 282 ; Davelezy, 201 ; Dauphin, 72, 201, 249, 343 ; Dauphin-étranger, 111, 112, 169, 201, 203 ; Dauphin-Simiane, 168 ; Delacueil, 201 ; Druhot, 201 ; Duras, 51, 203 ; Desmaret, 203 ; Egmont, 201 ; Esclainvilliers, 33, 169, 201 ; Estrade, 56 ; Fiennes, 308 ; Fontaines, 212, 203 ; Forsat, 106, 203 ; Fourquevaux, 72 ; Fresin, 201 ; Gaëtano, 203 ; Germizon, 249 ; Harcourt, 180 ; Heudicourt, 111 ; La Flèche, 249 ; La Ferronays, 33, 72, 112 ; Lautec, 56 ; Lacatoire, 203 ; La Tour, 203 ; La Mothe, 203 ; La Bretauche, 168 ; La Bretèche, 201 ; La Vaupalière, 168 ; Le Maine, 203 ; Livry, 111, 203 ; Le Roi, 293 ; La Reine, 182, 293, 343 ; Lessars, 212 ; Luc, 180 ; Marcillac, 169 ; Magnières, 180 ; Marteville, 169, 201 ; Matignon, 201 ; Mauroy, 6, 8 ; Momin, 72 ; Montpeyroux, 56 ; Mérinville, 72, 106 ; Montgon, 180 ; Melun, 180 ; Mestre-de-camp, 293 ; Noailles, 308 ; Orléans, 203, 293, 343 ; Parabère, 186, 249 ; Paon, 201 ; Pollereczki, 368 ; Penthièvre, 308 ; Prince Camille, 308 ; Prince Charles de Lorraine, 111 ; Provence, 343 ; Putlange, 249 ; Rennepont, 32, 180, 183 ; Rosen, 203, 321 ; Royal, 72, 111, 121, 338 ; Royal-Piémont, 111 ; Royal-Roussillon, 70, 203, 308, 338 ; Ruffey, 6, 8 ; Roye, 203 ; Saint-Agnan, 201 ; Saint-Christo, 72 ; Saint-Jal, 321 ; Saint-Pouange, 72 ; Saint-Phal, 201 ; Saint-Germain, 157, 168 ; Sève, 72 ; Schomberg, 343 ; Soucarrière, 180, 201 ; Sully, 169 ; Tarnault, 203 ; Toulouse, 203 ; Tourotte, 201 ; Turpin, 368 ; Valgrand, 249 ; Vignon, 186 ; Villers, 186 ; Villeroy, 33, 56, 169, 203 ; Vintimilles, 321 ; Vivans, 33, 72, 108, 110 ; Vienne, 32 ; Uzès, 59.

Au titre étranger : Royal-Allemand, 293 ; Dauphin-étranger, 111, 112, 169, 201, 203 ; Fitz-James, 308 ; — *espagnols* : Brabant, 169 ; Caylus, Grimaud, Kilmaloch, Marimon, Ossona, Vallijo, 246 ; — *irlandais* : Sheldon, 32.

Régiments de dragons : Albert, 6, 8 ; Apchon, 343 ; Aquaviva, 203 ; Aubigné, 343 ; Beauffremont, 306, 343 ; Belisle, 206 ; Bellabre, 236 ; Beuvron, 343 ; Bretagne, 212 ; Caraman, 343 ; Castellas, 249 ; Chartres, 180 ; Colonel-général, 117, 306 ; Dauphin, 33, 343 ; Dragons-Dauphin, 56 ; Dragons du Roi, 121, 136 ; Esemaël, 136 ; Estrades, 6, 8 ; Flavacourt, 116, 136, 236 ; Fontbeausard, 106 ; Fimarçon, 38 ; Fiennes, 116 ; Froulé, 116 ; Forbin, 180 ; Fourrières, 203 ; Ferrare, 136 ; Gévaudan, 72 ; Grammont, 180 ; La Ferronays, 343 ; des Landes, 249 ; Languedoc, 343 ; Lautrec, 144, 192, 210, 212, 212 ; La Reine, 72, 117, 123, 180, 201, 206, 343 ; Le Roi, 201, 343 ; Lesparre, 201 ; Listenoy, 236 ; Marbeuf, 212, 343 ; Mestre-de-Camp, 123, 201, 289, 306 ; Meuse, 116 ; Orléans, 343 ; Parabert, 116 ; Pezeux, 201 ; Rannes, 206 ; Reignac, 210 ; Rohan, 123, 203 ; Royal, 306, 343 ; Royal-Dauphin, 289 ; Sainte-Cécile, 116 ; Sennectère, 33, 59, 61 ; Shomberg, 343 ; Sommery, 249 ; Soie, 249 ; Thianges, 343 ; Toulongeon, 116 ; Vassay, 201 ; Vassé, 123 ; Valensart, 136 ; Vérac, 6, 8, 144, 180.

Régiments d'infanterie : Achy, 175 ; Agénois, 72, 123, 203, 221, 379, 380, 383 ; Albret, 123 ; Albigeois, 32, 150, 151, 193 ; Alsace, 138, 168, 195, 203, 221, 225, 320, 322, 361 ; Angoumois, 64, 146, 151, 157, 308 ; Aquitaine, 264 ; Anjou, 16, 18, 61, 63, 149, 157, 168, 172, 193, 283 ; Artois, 112, 123, 124, 326 ; Aubeterre, 175, 308,

313, 316 ; Aunis, 72, 123, 126 ; Auvergne, 16, 18, 151, 168, 210, 248, 293, 299, 326, 361, 362 ; Auxerrois, 123, 210, 261, 363 ; Bandeville, 123 ; Barrois, 186 ; Bassigny, 168, 193 ; Béarn, 72, 116, 122, 157, 193, 221, 263 ; Beauce, 32, 168, 203, 289 ; Beaujolais, 38, 180, 183, 248, 328 ; Beauvaisis, 116, 168, 193, 194, 306, 317, 326 ; Bellisle, 124, 128 ; Berry, 33, 168, 193 ; Bigorre, 157, 180, 182, 183, 186, 194; Blaisois, 33, 93, 123, 186, 276; Boissieux, 193; Boufflers, 221 ; Boulonais, 123, 221 ; Bourbon, 279, 281, 327, 328, 335, 338 ; Bourbonnais, 72, 75, 128, 203, 221, 224, 263, 378, 380, 383 Bourgogne, 16, 18, 144, 157, 168, 172, 193, 221 ; Bouzolles, 111 ; Braguelongne, 32 ; Brancas, 206, 236 ; Bretagne, 144, 168, 172, 176, 194, 221, 222, 326 ; Bresse, 16, 168, 186 ; Breuil, 124, 128 ; Brie, 72, 168 ; Bueil, 236 ; Bugey, 32, 168, 193 ; Castelas, 193 ; Clare, 112 ; Chabrillant, 123 ; Champagne, 72, 75, 128, 193, 221, 222, 223, 258, 262, 279, 280, 281, 356, 359 ; Champigny, 219 ; Charnailles, 153 ; Charolais, 186 ; Charost, 221, 222 ; Chartres, 221 ; Châteauneuf, 168, 206, 221 ; Coetquen, 72, 206 ; Condé, 72, 203, 279 ; Cotentin, 193 ; Cordes, 169, 193 ; Courrières, 203 ; Courten, 312 ; Crillon, 306 ; Croy, 38, 168, 221 ; Crussol, 72 ; Damas, 168, 248 ; Dauphin, 110, 111, 112, 168, 281, 283 ; Dauphiné, 93, 180, 193 ; Deslandes, 203, 221 ; Despigny, 180 ; Daigny, 203 ; Deux-Ponts, 378, 380 ; Durfort, 168 ; Dutronc, 180 ; Ènghien, 210 ; Egrigny, 249 ; Eu, 316, 356 ; Flandre, 168, 193, 248, 263 ; Foix, 206, 221 ; Forez, 33, 59, 146, 150, 158, 158, 180, 182, 193, 249 ; Froulay, 168 ; du Fort, 236 ; Gassion, 168, 203 ; Gâtinais, 32, 168, 193, 379 à 382 ; Grignan, 193 ; Guyenne, 72, 111, 112, 121, 263 ; Gondrin, 4, 136, 203, 221, 222 ; Hainaut, 72, 168 ; 317 ; Ile de France, 59, 63, 157, 180, 186, 193 ; La Baume, 248 ; Labour, 186 ; Lachau-Montauban, 153 ; La Couronne, 186, 248, 308, 316, 317, 356 ; Laern, 203 ; La Fare, 168 ; La Feuillade, 168 ; La Fons, 206 ; La Force, 203 ; Lally, 317 ; La Marche, 168, 203, 249, 338 ; La Marine, 146, 147, 157, 176, 262, 293, 356, 358; Languedoc, 47, 53, 123 ; Lannoy, 72, 180, 221, 225 ; La Reine, 72, 75, 168, 221, 222 ; La Sarre, 168, 186, 193, 221, 222, 279 ; Lassay, 123 ; La Tour-du-Pin, 336, 361 ; Léon, 249 ; Leuville, 32, 144 ; Le Maine, 186, 188 ; Le Thil, 206 ; Le Roi, 121 ; Lestrade, 33 ; Lorraine, 72, 203, 221, 236 ; Limousin, 32, 157, 180, 193 ; Louvigny, 168, 203, 221 ; Luxembourg, 211, 283 ; Lyonnais, 33, 157, 168, 180, 193. 258 ; Mailly, 186, 326 ; Marcilly, 168 ; Mauconseil, 281 ; Maulévrier, 157 ; Mauriel, 236 ; May, 203, 221 ; Médoc, 16, 18, 38, 39, 146, 180, 186, 279 ; Menou, 168 ; Mirabeau, 32, 150, 157, 193 ; Miromesnil, 157, 158, 168, 186 ; Monaco, 327, 328, 335 ; Monin, 320, 335 ; Montferrat, 33 ; Montfort, 123 ; Montmorency, 168 ; Montmorin, 326 ; Montpeyroux, 123, 124 ; Montroux, 203, 221 ; Montrevel, 210 ; Morangies, 32 ; Mortemart, 82, 203, 221 ; Navarre, 123, 124, 129, 192, 198, 203, 221, 224, 257, 258, 261, 262, 293, 326, 356, 358 ; Nice, 123, 203, 221 ; Nivernais, 72, 122 ; Normandie, 14, 16, 18, 166, 167, 168, 248, 262, 264, 267, 308, 316, 361 ; Oléron, 186, 248 ; Orléans, 46, 53, 116, 168, 186, 260, 264, 280, 283, 326, 336, 338 ; Perche, 33, 59, 61, 63, 168, 172, 176, 203, 211 ; Périgord, 16, 18, 168, 206. 249 ; Perrin, 221 ; Picardie, 198, 201, 203, 204, 224, 262, 267, 279, 280, 281, 283, 284, 308, 327, 328 ; Piémont, 33, 59, 61, 157, 168, 198, 201, 203, 204, 221, 262, 293, 297 ; Poitou, 72, 106, 203, 221 ; Ponthieu, 150, 180 ; Provence, 123, 203, 221, 236 ; Quercy, 116, 157, 168 ; Rési-

gny, 175 ; Rouergue, 35, 93, 168, 326 ; Rouvray, 175 ; Roze 153 ; du Rozel, 175 ; Royal, 82, 116, 123, 124, 126, 127, 203, 206, 211, 316, 326, 335 ; Royal-comtois, 16, 38, 93, 168 ; Royal-la-Marine, 168, 203, 221, 338 ; Royal-des-Vaisseaux, 16, 18, 338 ; Royal-Montferrat, 65 ; Royal-Roussillon, 221, 279 ; Royal-Corse, 308 ; Sancerre, 232 ; Santerre, 221 ; Sanzay, 169 ; Saintonge, 72, 221, 260, 378, 380 ; Saint-Second, 123 ; Saint-Vallier, 203 ; Sault, 18, 59 ; Ségur, 327, 328, 335 ; Sennectère, 123 ; Sevé, 248 ; Sillery, 186 ; Soissonnais, 157, 180, 193, 249, 378, 380, 383 ; Sourches, 32 ; Sparre, 221 ; Tallard, 210 ; Thiérarche, 32, 193, 248 ; Tarnaut, 168 ; Toulouse, 72, 249 ; Touraine, 168, 194, 221, 379 ; Tournaisis, 168 ; Tourville, 221 ; Traisnel, 308 ; Les Vaisseaux, 16, 18, 36, 37, 59, 168, 206, 308, 316, 317, 326, 335 ; Vaudreuil, 169 ; Vendôme, 18, 158, 168 ; Vermandois, 72, 249 ; Vexin, 193, 195 ; Villars, 203 ; Vivarais, 157, 249 ; Vieille-Marine, 193 ; Villeneuve, 248 ; Vogué, 180 ; Vosges, 33, 157, 182 ; Vrangel, 82.

Au titre étranger : Royal-étranger, 308 ; — *allemands* : La Mark, 211, 221, 324 ; Reding, 186 ; Surbeck, 192, 203 ; — *anglais* : fusilliers de la reine d'Angleterre, 206 ; — *espagnols* : Bradamante, 182 ; Louvigny, 168 ; Malfetti, 182 ; — *irlandais* : Berwick, 168, 186 ; Bourke, 38, 146, 168 ; Clarke, 33 ; Dorington, 221 ; Dillon, 16, 38, 115, 146, 157, 168, 182, 317 ; Fitz-Gérald, 157, 168, 203 ; Galmois, 16, 146, 149, 157 ; O'Brien, 221 ; O'Donnel, 221 ; Sée, 221 ; — *italiens* : Grimaldi, 203 ; Pratamano, 206 ; Royal-italien, 203, 221 ; Zurlauben, 116, 123 ; — *suisses* : Bettens, 306, 335 ; Brendlé, 203, 221, 261 ; Greder. 123, 124, 221, 236 ; Pfiffer, 203, 206 ; Seedorf, 324 ; Villars, 206 ; Savoie, 247 ; Tessé, 168, 186, 193, 283 ; — *wallons* : Cambrésis, 16, 18, 37, 82, 116, 168, 193 ; Isenghien, 203, 221 ; Pantoka, 203 ; Robech, 72, 124, 128 ; Weinley, 203.

Rengagement, 367.
Réquisition, 19.
Réserve, 182, 308, 328, 334.
Retour offensif, 16, 61, 79, 334.
Retraite, 178, 179, 246, 298.
Retraite (sonnerie et batterie de la), 345.
Retranchements (défense des), 16, 224.
Revue d'une armée, 11, 50, 309, 349 (fig. 102).
Rideau de sûreté, 256.
Rondache, 86.
Route de Paris, 216, 236, 251, 258.
Ruse de guerre, 153, 204, 255.

Sabre, d'abordage, 88, 308 ; — du cavalier, 27.
Sac à balle, 27.
Salut militaire, 341 (fig. 99).
Salve de mousquetterie, 60.
Sapeurs du génie, 68.
Sauvegarde, 391.
Sergent d'infanterie, 25 (fig. 6), 26, 140 (fig. 35), 215 (fig. 58), 301 (fig. 90) ; — recruteur, 367.
Sergent-major, 372.
Service en campagne (Règlement sur le), 390.
Shako de hussard, 387.
Soins aux blessés, 316.

Solde, 165.
Sonneries de trompette, 345.
Sortie de garnison, 166, 172, 206.
Sous-brigadier de cavalerie, 27.
Sous-lieutenant d'infanterie, 26.
Stratagème, 212.
Stratégie, 6, 44, 107, 133.
Sûreté (service de), 214.
Surprise, d'une place forte, 34 à 39, 345 ; — de nuit, 281, 287 à 291, 381.
Suspension d'armes, 61.

T

Tactique, de l'artillerie, 112, 173, 201, 219, 225, 326, 354 ; — de la cavalerie, 44, 76, 117, 161, 188 ; — de l'infanterie, 102, 220, 243, 275 (fig. 82), 312, 356.
Tambour, 13, 25 (fig. 6), 26, 140 (fig. 35), 215 (fig. 58), 246. 271 (fig. 80), 340.
Te Deum, 64, 79.
Tente, 164.
Théâtre du camp, 323, 324.
Tir à ricochet, 152.
Tiraillerie, 150.
Travailleurs de tranchée, 68.
Travaux de campagne, 237.
Trésorier, 365.
Trompe (sonneur de), 340.
Trompettes, 13, 27, 272.

U

Uniformes, de l'artillerie, 273, 346 (fig. 101) ; — de la cavalerie, 88 (fig. 8), 62 (fig. 17), 387 ; — des chasseurs à cheval, 387 ; des dragons, 387 ; — des gardes françaises, 341 (fig. 99), 387 ; — des hussards, 387 ; — de l'infanterie, 25 (fig. 6), 62 (fig. 17), 101 (fig. 29), 234 (fig. 65), 271 (fig. 80), 322 (fig. 95), 388 (fig. 116) ; — de l'infanterie coloniale, 361 (fig. 105) ; — d'officier d'infanterie, 291 (fig. 86) ; — prussien, 349 (fig. 102).

V

Vaisseau de haut bord, 154 ; — rasé, 193, 195.
Vent du boulet, 383.
Vieux-corps, 262.
Village fortifié, 306, 307 (fig. 92), 321, 333.
Vis de pointage, 364.
Voiture à vivres, 293.
Volontaires, royaux, 320 ; — de Saxe, 322.

II

GENS DE GUERRE

A

Ablancourt, capitaine à *Navarre*, 356.
Abercromby, général anglais, 362.
Ableville, capitaine à *Charost*, 222, 244.
Aboville (Antoine-Julien, chevalier d'), commandant l'artillerie de l'armée d'Amérique, 378, 383, 385.
Achy (François-Philippe de Carvoisin, marquis d'), brigadier de carabiniers, 104.
Afry (d'), lieutenant-général, 283.
Aguilar (comte d'), capitaine général espagnol, 242, 245.
Ahogna, amiral espagnol, 89.
Aiguillon (Emmanuel-Armand de Vignerot, du Plessis-Richelieu, duc d'), ministre de la guerre, 371.
Ailly (chevalier d'), brigadier de cavalerie, 317.
Ailva (baron d'), gouverneur de Maëstricht, 338.
Alagon (chevalier d'), enseigne aux Gardes du Corps, 247.
Alba (David d'), colonel d'*Auvergne*, 151, 263.
Alba (d'), capitaine à Auvergne, 361.
Albaret (chevalier d'), mestre de camp, 128, 129.
Albergotti (François-Zénobe-Philippe, comte d'), lieutenant-général, 12, 23, 149, 156, 158, 170 à 178, 213, 215, 219, 221, 223, 229, 251, 256, 257, 258, 259.
Albermale (comte d'), général hollandais, 254, 255, 256, 257, 317.
Albert (chevalier d'), mestre-de-camp de dragons, 10, 257.
Alègre (Yves, marquis d'), lieutenant-général, 23, 49, 50, 51, 97, 136, 139, 259.
Alencourt (d'), capitaine à *Royal*, 316.
Alliez (d'), capitaine à *Monaco*, 327.
Almendarès (Joseph), lieutenant-général espagnol, 247.
Ambly, voir Chaumont.
Amboise, voir Resnel.
Amézaga (Joseph), maréchal-des-logis général de la cavalerie espagnole, 189, 247.
Amfreville (d'), lieutenant-colonel de *Vivans*, 110.
Amigny (d'), brigadier d'infanterie, 24.

Andigné (d'), maréchal-de-camp, 24.
Angervilliers (Nicolas-Prosper Bauyn d'), ministre de la guerre, 279, 371.
Anglas (Louis d'), capitaine à *Dauphin-infanterie*), 12.
Anhalt-Dessau (Frédéric, prince d'), feld-maréchal prussien, 46, 53, 127, 149, 150, 173, 176 à 178, 236, 253, 254, 257.
Anjou, voir Philippe V.
Anlézy (Louis-Antoine, Erard de Damas, comte d'), colonel de *Laigny*, 210, 212.
Anno, colonel allemand, 120.
Anspach (prince d'), 79.
Anterroches (Joseph-Alexandre-Charles, comte d'), capitaine de grenadiers aux Gardes françaises, devenu lieutenant-général, 311.
Apcher (Claude-Annet, de Châteauneuf, comte), lieutenant-général, 310, 317.
Aponte (Luis d'), major-général de l'infanterie espagnole, 247.
Arco (Jean-Baptiste, comte d'), feld-maréchal bavarois, 71, 73, 80, 97, 112, 122.
Areines (François de Pierre, marquis d'), lieutenant-général, 37, 39, 170, 175, 179.
Areines (chevalier d'), colonel d'infanterie, 63.
Argenson (Marc-Pierre Voyer, comte d'), ministre de la guerre, 310, 314, 330, 339, 341, 351.
Argigny (d'), brigadier d'infanterie, 24.
Argyle (duc d'), général anglais, 202, 220.
Arifax (d'), cornette aux mousquetaires gris, 162.
Armand, lieutenant-colonel des *Dragons du Roi*, 121.
Armentières (Louis de Conflans, marquis d'), maréchal de France, 284, 304, 325, 326.
Arnolfini, voir Magniac.
Arnouville, voir Machault.
Arson (M. d'), officier des Gardes du corps, 247.
Artagnan, voir Montesquiou.
Asfeld (Benoit Bidal, baron d'), maréchal de camp, 34.
Asfeld (Claude-Étienne-François Bidal, marquis d'), maréchal de France, 34, 186, 190, 266, 277.
Assas (Nicolas, chevalier d'), capitaine à *Auvergne*, 360, 362.
Athlone (Godart de Reede de Ginkel, comte d'), général hollandais, 43, 48, 49, 51, 81, 220, 235.
Aubeterre (Pierre Bouchard d'Esparbès de Lussan, marquis d'), lieutenant-général, 23, 61.
Aubeterre (Louis-Henri d'Esparbez de Lussan, comte d'), colonel à *Royal-Vaisseaux*, 338.
Aubeterre (d'), ingénieur, 378.
Aubigné (Louis-François de Tigny, comte d'), directeur-général de l'infanterie, 293.
Aubigny (d'), mestre de camp de cavalerie, 163.
Aubusson, voir Lafeuillade.
Auderley, major hollandais, 317.
Aulan (Henri de Suarès, chevalier d'), colonel de grenadiers royaux, 326.
Aumont, voir Humières et Villequier.
Aumont (duc d'), aide de camp de Louis XV, 310.
Aunay (d'), capitaine à *Champagne*, 223.

Auriac (d'), brigadier de cavalerie, 121.
Autanne (François Fournier, comte d'), mestre de camp de cavalerie, 80.
Autichamp (Antoine-Joseph de Beaumont, comte d'), maréchal de camp, 385.
Autichamp (marquis d'), colonel d'*Enghien*, 338.
Auvergne (Frédéric-Maurice de la Tour, comte d'), général de cavalerie au service de la Hollande, 220, 225, 329.
Auzé (M. d'), capitaine des grenadiers d'*Artois*, 234.
Avaray (Claude-Théophile de Béziades, marquis d'), lieutenant-général, 23, 186, 189, 284.
Avejan (Denis de Bannes, marquis d'), lieutenant-général, 23, 49, 134.
Avejan (Pierre de Bannes, marquis d'), lieutenant au *Régiment du Roy*, 162.
Avejan (Louis de Bannes, comte d'), capitaine des mousquetaires gris, lieutenant-général, 295.
Avignon (Guillaume d'), major des gardes du Corps, 24
Avila (Diégue-Léonard d'), brigadier d'infanterie, 190.
Avimare (d'), capitaine à *Picardie*, 284.
Avrolles (d'), capitaine aux Gardes françaises, 299.
Ayen (Louis de Noailles, duc d'), aide de camp de Louis XV, 310.
Ayen, voir Noailles.

B

Bachivilliers (Adolphe de Gaudechard, marquis de), maréchal de camp, 12.
Bade (Louis-Guillaume, prince de), 41, 65, 80, 93, 97, 104, 106, 107, 113, 122, 123, 124, 130, 133, 139, 141, 153, 159, 190.
Badier, voir Verseilles.
Balivière (marquis de), brigadier de cavalerie, 24.
Balleroy (Charles-Auguste de la Cour, comte de), colonel d'*Orléans*, 329, 338.
Bandeville (marquis de), mestre de camp de cavalerie, 128, 129.
Bannes, voir Avejan.
Bar (Jean-Pierre de), brigadier d'infanterie, 24, 163.
Barail (Louis Prévost, marquis du), lieutenant-colonel du *Régimen du Roi*, 121.
Baraillan, voir Brocard.
Barbançon (prince de), général espagnol, 88.
Barber, colonel américain, 383.
Barbezières (Louis-Charles de Chémerault, marquis de), lieutenant-général, 12, 23.
Barbezieux (Louis-François-Marie le Tellier, marquis de), secrétaire d'État à la guerre, 22, 55.
Bardo, colonel allemand, 120.
Bargues, lieutenant à *Bourbonnais*, 383.
Barillac (de), capitaine à *Auvergne*, 361.
Baronay, général anglais, 133.
Barre (Antoine du Château, marquis de la), brigadier d'infanterie, 24.
Barrière, capitaine à *Champagne*, 280.
Bartelle (Dominique-François Dumoulin. Pentaignan, de la), 361.
Barthe (de la), capitaine à *Picardie*, 279.
Bartillat (Nicolas-Jeannot de), lieutenant-général, 66.
Barville (André-Jules, comte de), brigadier d'infanterie, 193.

Bastide (la), voir Châteaumorand.
Basville (de), intendant du *Languedoc*, 92, 233.
Bathiany (comte de), feld-maréchal autrichien, 333, 336.
Battereaux, capitaine à *Champagne*, 223.
Bauffremont (Louis-Benigne, marquis de), lieutenant-général.
Bauffremont, voir Listenois.
Baugé (de), lieutenant à *Aubusson*, 110.
Baumanoir, voir Lavardin.
Baume (la), voir Forsat, Montrevel, Tallard et la Vallière.
Bautteville (Pierre du Buisson, chevalier de), colonel de grenadiers royaux.
Bavière (Maximilien-Emmanuel-François-Joseph, comte de), lieutenant-général, 293, 310, 338.
Bay (marquis de), lieutenant-général, 100, 104, 238, 239, 240.
Bazin, voir Besons.
Beaucoyran (de), capitaine aux gardes françaises, 299.
Beaufort (François de Vendôme, duc de), amiral de France, 85.
Beaufort, voir Canillac.
Beauhoste (de), maréchal des logis aux mousquetaires noirs, 162.
Beaujeu (comte de), maréchal de camp, 255.
Beaulieu (de), capitaine à *Vivans*, 110.
Beaumont, voir Autichamp.
Beaumont (le Camus de), commissaire de l'artillerie, 83.
Beaupoil, voir Saint-Aulaire.
Beaupreau, maréchal de camp, 335.
Beaupuy, lieutenant à la *Marine*, 356.
Beauvais (de), brigadier de carabiniers, 289.
Beauvoiné, lieutenant à *Monaco*, 327.
Bécheron (de), sous-brigadier aux mousquetaires noirs, 162.
Bedmar (la Cueva, marquis de), 41, 42, 44, 48, 84, 100, 101, 104.
Begon, lieutenant de vaisseau, 88.
Bela (chevalier de), colonel des Volontaires Cantabres.
Belcastel (de), cornette à *Aubusson*, 110, 247.
Bellabre (de), mestre de camp de dragons, 236.
Belle (de), lieutenant à *Mauroy*, 8.
Bellefond (Charles-Bernardin-Godefroy Gigault, marquis de), 338.
Bellerive (chevalier de), capitaine de dragons, 240, 247, 249.
Belleroche (de), capitaine à *Dauphin-infanterie*, 112.
Bellet (de), brigadier aux *Mousquetaires noirs*, 162.
Bellisle (François Perron de), brigadier d'infanterie, 124.
Bellisle (de), capitaine à *Piémont*, 201.
Belle-Isle (Jean-Erard de), chef d'escadre, 132.
Belle-Isle (Charles-Louis-Auguste Fouquet, comte de), maréchal de France, 286, 292, 293.
Belle-Isle (Armand Fouquet, chevalier de), lieutenant-général, 293, 329, 330.
Belloy (de), capitaine à *Navarre*, 326.
Bendlé (de), maréchal de camp, 231.
Bentivi, général hollandais, 163.
Berault, voir Villiers-le-Morthier.
Bercheny (Ladislas, comte de), colonel de hussards français, 272.
Bérenger (Pierre du Gua, comte de), lieutenant-général, 310, 335, 338.
Berger, lieutenant à *Vivans*, 110.
Bergeret (de), capitaine à *Picardie*, 279.
Bermont, sous-brigadier aux *Mousquetaires noirs*, 162.

Bernières (de), major des Gardes françaises, 162, 165.
Béron, capitaine à *Royal*, 326.
Berry (Charles de France, duc de), 3, 198.
Berthelot (de), lieutenant à *Gâtinais*, 383.
Berthier, capitaine à *Navarre*, 356.
Berwick (Jacques de Fitz-James, duc de), maréchal de France, 3, 46, 49, 51, 53, 132, 134, 152, 154, 184, 186 à 190, 196, 197, 205, 206, 209, 213, 230 à 232, 248, 260, 263, 267, 277, 287, 304.
Bessé (comte de), lieutenant-colonel de *Rennepont*, 183.
Béthizy, voir Mézières.
Béthune, voir Charost.
Béthune (Paul-François, duc de), lieutenant-général, 343.
Beurguissont (de), capitaine à *Soissonnais*, 383.
Béville (de), maréchal de camp, 378, 385.
Beynebourg (de), 128.
Béziades, voir Avaray.
Bezons (Jacques Bazin, comte de), maréchal de France, 12, 23.
Bidal, voir Asfeld.
Biencourt (de), capitaine aux *Dragons du Roi*, 131.
Billy (de), brigadier de cavalerie, 12.
Bing, amiral anglais, 353.
Biron (Louis-Antoine de Gontaut, duc de), lieutenant-général, 14, 24, 66, 72, 136, 199.
Biron (Charles-Armand de Gontaut, duc de), colonel des Gardes françaises, maréchal de France, 266, 279, 369, 385.
Biron (Armand-Louis de Gontaut, duc de Lauzun et de), 378, 385.
Bissy (Jacques de Thiard, marquis de), maréchal de camp, 23, 158, 169.
Blachère, lieutenant à *Monaco*, 327.
Blackarth, voir Custine.
Blaincourt (de), capitaine à la *Marine*, 356.
Blainville (Jules-Armand Colbert, marquis de), maréchal de camp, 23, 46, 47, 49, 53.
Blaizel (du), lieutenant-colonel de *Picardie*, 284.
Blanc (de), voir la Vallière.
Blanc (Claude Le), deux fois ministre de la guerre, 266, 371.
Blanchard, commissaire des guerres, 378.
Blanchefort, voir Créqui,
Blanzac (Charles de la Rochefoucauld-Roye, comte de), maréchal de camp, 23, 66, 124.
Blé (du), voir Huxelles.
Blénincourt (de), capitaine à *Piémont*, 201.
Blouvac (de), lieutenant au *Régiment du Roi*, 162.
Boëtzelaer (baron de), colonel hollandais, 317.
Boissieux (de), maréchal de camp, 279, 284.
Bolé, voir Chamelay.
Bombelles (de), lieutenant-colonel de *Hainaut*, 317.
Bonafous, lieutenant à *Normandie*, 267.
Bonafous, capitaine à *Navarre*, 326.
Bonce (de), capitaine à *Navarre*, 356.
Bondy (de), lieutenant-colonel de cavalerie, 80.
Bongard (comte de), brigadier d'infanterie, 255.
Bonival (de), lieutenant à *Aubusson*, 110.
Bonnac (Salomon d'Usson, marquis de), lieutenant à *Royal*, 120.
Bonnaud (de), capitaine à la *Marine*, 176.

Bonnelles (Jean-Claude de Bullion, marquis de), mestre de camp de dragons, 169.
Bonnelles (de), capitaine à *Vivans*, 110.
Bonneval (Claude-Alexandre, comte de), mestre de camp de dragons, 169, 173.
Bonnot, lieutenant à *Champagne*, 280.
Bonrepos, voir Caraman.
Bony, capitaine à *Piemont*, 201.
Bouchet (du), voir Sourches.
Boufflers (Louis-François, duc de), maréchal de France, 41, 46, 47, 48, 50, 51, 53, 71, 81, 82, 84, 90, 93, 97, 100, 205 à 207, 217, 223 à 229.
Boufflers (Joseph-Marie, duc de), lieutenant-général, 310, 329.
Bouligneux (Louis de la Pallu, comte de Meilly, marquis de), lieutenant-général, 12, 23.
Bougainville (Louis-Antoine de), lieutenant-général, 362.
Bouillon (de), lieutenant-colonel d'infanterie, 213.
Bouley, trésorier de l'armée d'Amérique, 378.
Bourbon, voir Condé, Maine (du) et Toulouse.
Bourdonnais (Bertrand-François Mahé de la), gouverneur des *Indes*, 330.
Bourg (marquis du), mestre de camp de cavalerie, 80.
Bourg (Éléonor-Marie du Maine, comte du), maréchal de France, 23, 66, 72, 97, 112, 220.
Bourg (du), commandant de bataillon à *Picardie*, 284.
Bourgogne (Louis de France, duc de), 3, 41, 42, 46, 48, 49, 50, 52, 68, 185, 195 à 200, 204, 205, 206, 208.
Bourke (Walter, comte de), brigadier d'infanterie, 150.
Bourlie (Antoine de Guiscard, abbé de la), 125.
Bournonville (Ambroise-François, prince de), brigadier de cavalerie, 24, 50.
Bousquet, capitaine à *Dauphin-infanterie*, 112.
Boussaye (de la), capitaine à *Charost*, 222.
Bouthillier, voir Chavigny.
Bouton, voir Chamilly.
Bouxet (du), voir Roquépine.
Bouzoles (Joseph de Montaigut, chevalier de), brigadier de cavalerie, 24, 111, 162, 169.
Boysson (de), capitaine aux Gardes françaises, 299.
Bragelogne (de), colonel d'infanterie, 63.
Branbiant, brigadier de cavalerie, 162.
Brancaccio (Scipion), gouverneur de Cadix, 86.
Brancas (Louis-Antoine, marquis de), colonel d'*Orléans*, 46.
Brandebourg, voir Frédéric-Guillaume et Frédéric II.
Brandeley (de), brigadier d'infanterie, 24.
Branetant, lieutenant d'infanterie, 261.
Brassac (comte de), colonel d'*Albigeois*, 153.
Bréhant (marquis de), colonel de *Picardie*, 356.
Breitenbuch, colonel prussien, 355.
Brémont (de), mestre de camp de cavalerie, 10.
Breteuil (chevalier de), brigadier d'infanterie, 24.
Breteuil (François-Victor le Tonnelier, marquis de), deux fois ministre de la guerre, 371.
Breuil (du), lieutenant-colonel des *Vaisseaux*, 317.
Brezé (Michel de Dreux, marquis de), lieutenant-général, 304, 318.

Brichanteau, voir Nangis.
Brie (de), capitaine à *Royal*, 326.
Brie (de), lieutenant à *Royal*, 126.
Brienne (Louis-Marie-Athanase de Loménie, comte de), ministre de la guerre, 371.
Briffe (de la), lieutenant aux Gardes françaises, 299.
Brilhac (de), capitaine aux Gardes françaises, 225.
Brisey, voir Enonville.
Britton, colonel anglais, 189.
Broc (marquis de), colonel d'infanterie, 129.
Brocard (Henri de Baraillan du), lieutenant-général de l'artillerie, 310, 311.
Broglie (Victor-Maurice, comte de), maréchal de France, 92, 93, 125, 143, 144, 157, 158, 191, 214, 218, 219, 222, 256, 258, 278, 280, 281, 282, 284, 286, 291, 292, 294, 361, 362.
Broglie (François-Marie, duc de), prince de Poix, maréchal de France, 193.
Broglie (Victor-François, duc de), maréchal de France, 290, 371.
Brohan (M. de), brigadier d'infanterie, 83.
Brossard, lieutenant-colonel d'*Angoumois*, 64, 107.
Brouilly, voir Wartigny.
Broussy, capitaine à *Picardie*, 279.
Broves (de), capitaine à la *Marine*, 356.
Brullard (marquis de), capitaine de gendarmerie, 121.
Brunswick, voir Hanovre.
Bruslard, voir Sillery.
Bueil (Honorat, comte de Bueil-Racan), brigadier d'infanterie, 2.
Bulkeley (François, comte de), colonel de *Bellaffaire*, 188.
Bullion, voir Bonnelles.
Bune (La), capitaine à *Auvergne*, 361.
Burgoyne (John), général anglais, 376.
Butler, voir Ormont.
Buttler, voir Galmoy.

C

Cadeville (de), capitaine au *Régiment du Roi*, 279.
Cadogan (Guillaume), général anglais, 199, 200, 201, 207, 220.
Cadrieux, brigadier d'infanterie, 151, 279.
Cagny, voir du Rozel.
Cajeuls (de), officier des Gardes du Corps, 317.
Calménero, général autrichien, 283.
Calonne, voir Courtebonne.
Caltré (de), lieutenant-colonel de cavalerie, 10.
Calvo (Benoit de), brigadier d'infanterie, 121.
Cambout (marquis de), capitaine de cavalerie, 10.
Camilly (de), enseigne de vaisseau, 89.
Campbell (lord), 317.
Camps (de), capitaine à la *Marine*, 356.
Camus, voir Destouches.
Camus (le), voir Beaumont.
Canillac (Jean de Montboissier-Beaufort, marquis de), brigadier de cavalerie, 24, 162.
Canillac (Guillaume de Montboissier, comte de), brigadier d'infanterie, 24.
Cany, voir Chamillard

Cappy (François-Joseph de), brigadier de cavalerie, 157.
Caraman (Pierre-Paul Riquetti, comte de Bonrepos et de), lieutenant-général, 47, 116, 136, 138, 139.
Caravagne, ingénieur, 378.
Cardenas (de), mestre de camp de cavalerie, 169.
Carignan, voir prince Eugène et Soissons.
Caroll, lieutenant-colonel de *Galmoy*, 149.
Carpenter, brigadier de cavalerie anglaise, 188, 242.
Carrion, voir Nisas.
Cars (François-Marie, marquis des), mestre de camp de dragons, 169.
Cartellier, capitaine à *Picardie*, 284.
Carvoisin, voir Achy.
Casan (de), capitaine à *Picardie*, 201.
Cassabé, capitaine à *Navarre*, 356.
Cassagnard, commandant de bataillon à *Royal*, 326.
Cassagnet, voir Fimarcon.
Castelas (de), brigadier d'infanterie, 24.
Castillo, voir Villadarias.
Castries (Charles de la Croix, marquis de), maréchal de France, 364.
Catinat (Nicolas de la Fauconnerie de Saint-Gratien), maréchal de France, 1, 2, 5, 6, 7, 8, 10, 11, 12, 14, 17, 19, 20, 44, 66, 70, 71, 72, 80, 90.
Cavalier (Jean), chef des Camisards, 92, 125,
Cavoix (de), maréchal de camp, 12.
Caylus (Claude-Abraham de Thubières de Grimoard, chevalier de), maréchal de camp, 121, 233, 246.
Cerberet, brigadier d'infanterie, 182.
Cernay (marquis de), mestre de camp des Croates, 338.
Cernay, voir Danois.
Certemont (de), lieutenant-colonel d'artillerie, 273.
Chabannes (de), capitaine aux dragons du Roi, 121.
Chabannes (François-Antoine, comte de), lieutenant-général, 310, 312.
Chabannes (de), aide de camp, 378.
Chabrillant (François-César de Moreton, marquis de), colonel d'infanterie, 128, 129.
Challon (de), capitaine aux *Dragons du Roi*, 121.
Chalus, maréchal des logis de cavalerie, 356.
Chamarande (Clair-Gilbert d'Ornaison, marquis de), maréchal de camp, 23, 49, 72, 97, 170.
Chamarande (chevalier de), gentilhomme volontaire, 80, 166.
Chambarlhac (de), capitaine à *Auvergne*, 361.
Chambon (de), capitaine aux Gardes françaises, 299.
Chamelay (Jules-Louis Bolé, marquis de), lieutenant-général, 99.
Chamelin (de), capitaine de vaisseau, 132.
Chamillard (Michel de), secrétaire d'État à la guerre, 1, 22, 23, 55, 56, 81, 93, 99, 108, 141, 152, 164, 191, 207, 208.
Chamillard (marquis de Cany), colonel de la *Marine*, 262.
Chamilly (Noël Bouton, marquis de), maréchal de France, 90.
Chamilly (François Bouton, chevalier de), 24, 72, 80.
Champignelles (de), officier des Gardes du Corps, 317.
Champlaix, voir Courcelles.
Chardon, capitalne aux Gardes françaises, 225.
Charles VI, empereur d'Allemagne, 3, 65, 68, 86, 91, 132, 152, 154, 184, 185, 196, 239, 248, 250, 262.

Charles II, roi d'Espagne, 3, 70.
Charles IV, duc de Lorraine, 72, 294, 320, 329.
Charles-Emmanuel, roi de *Sardaigne*, 280, 282.
Charost (Armand de Béthune, duc de), colonel d'infanterie, 222.
Charpentier, capitaine aux Gardes françaises, 299.
Chartogne (marquis de), maréchal de camp, 56, 237.
Chartrettes (de), capitaine à *Piémont*, 61.
Chassagne (de la), brigadier d'infanterie, 12.
Chassaigne (de la), brigadier d'infanterie, 18.
Chaste (de), maréchal de camp, 284.
Chastel (du), enseigne de vaisseau, 89.
Chastellux (Guillaume-Antoine de Beauvoir, comte de), colonel de *Normandie*, 14.
Chastellux (chevalier de), major-général, 378, 383.
Chastenet, voir Puységur.
Château (du), voir La Barre.
Châteaumorand (Jean-François de la Bastide, marquis de), capitaine de vaisseau, 132, 157, 169.
Châteauneuf, voir Apcher.
Château-Renault (François-Louis Rousselet, marquis de), maréchal de France, 85, 87, 88, 89, 90, 132.
Châteauvieux (de), lieutenant à *Monaco*, 327.
Chatelet (Marie-Louis-Florent d'Haraucourt de Lomont, duc du), colonel des Gardes françaises, 356, 385.
Chatelet (du), voir Clefmont.
Chatillon, voir Coligny.
Chatillon-Boutteville (Charles-Paul-Sigismond de Montmorency-Luxembourg, duc de), lieutenant-général, 282, 283.
Châtre (marquis de la), maréchal de camp, 23.
Châtre (marquis de la), brigadier de cavalerie, 279.
Chaulnes (Marie-Joseph d'Albert d'Ailly, duc de), aide de camp de Louis XV, 310.
Chaumont (Charles d'Ambly, marquis de), brigadier d'infanterie, 151.
Chaumouroux (Jean-Aimé de), lieutenant-colonel d'*Auvergne*, 326, 361.
Chauverie (de la), lieutenant-colonel de *Charost*, 222.
Chaux (de la), colonel d'infanterie, 213.
Chavagne (de), brigadier d'infanterie, 24.
Chavanet, capitaine à *Picardie*, 267.
Chavannes (de), lieutenant-colonel de *Poitou*, 72, 54, 75, 80.
Chavigny (Claude-François de Bouthillier, marquis de), colonel d'*Auvergne*, 18, 24.
Chayla (Nicolas-Joseph Balthazar de Langlade, vicomte du), lieutenant-général, 293, 310, 322, 328.
Chémerault (chevalier de), lieutenant-général, 115, 199, 219, 223.
Chémerault, voir Barbezières.
Chéry, capitaine à *Auvergne*, 361.
Chesnaye (de), lieutenant à *Picardie*, 224.
Chesnel, commissaire des guerres, 378.
Chevert (François de), lieutenant-général, 356, 358, 359, 361.
Chevert (de), lieutenant-colonel de *Beauce*, 289, 290, 292, 294.
Chevilly (marquis de), maréchal de camp, 23, 234.
Chevreuse (Marie-Charles-Louis d'Albert, duc de), colonel-général des dragons 289, 343.
Cheyladet (François de Dyenne, comte de), colonel de *Coulange*, 191.

Chièvre (de), capitaine à *Royal*, 316.
Choiseul, voir Meuse et Praslin.
Choiseul (Étienne-François de Stainville, duc de), secrétaire d'État à la guerre, 341, 346, 362, 364, 367, 368, 371.
Choisy (de), maréchal de camp, 378, 381, 385.
Churchill, voir Malborough.
Clairaye (Dubois de la), capitaine à *Picardie*, 267.
Clare (Charles O'Brien, comte de), brigadier irlandais, 111, 112, 163.
Clefmont (François-Bernardin, marquis du Chatelet de), mestre de camp de cavalerie, 213.
Clérambault (Philippe de Palluau, marquis de), maréchal de camp, 66, 124, 128, 129.
Clerc (de), lieutenant au régiment de *Mauroy*, 8.
Clermont, voir Resnel.
Clermont (comte de), maréchal de camp, 23.
Clermont (Louis de Bourbon, comte de), lieutenant-général, 320, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 335, 360.
Clermont-Gallerande (Pierre Gaspard, marquis de), lieutenant-général, 310, 322, 324, 326, 328, 329.
Clermont-Tonnerre (Gaspard, marquis de), mestre de camp général de la cavalerie, 293, 310.
Clisson (de), lieutenant aux Gardes françaises, 50, 51.
Clocheville, lieutenant à *Royal*, 326.
Cloquette, lieutenant à *Normandie*, 267.
Closen (de), aide de camp de Rochambeau, 378.
Cochcrie (de la), capitaine à la *Marine*, 356.
Coëteau, brigadier d'infanterie, 121.
Coëtensault (marquis de), sous-lieutenant aux *Chevau-légers*, 162.
Coëtlogon (de), officier aux *Mousquetaires*, 299.
Cohorn (Menno, baron de), ingénieur hollandais, 43, 81, 97, 100, 104.
Coigneux (de), officier aux *Chevau-légers*, 299.
Coigny (François de Franquetot, duc de), maréchal de France, 24, 50, 121, 255, 256, 259.
Coigny (de), mestre de camp général, des dragons, 278 à 282, 301, 316, 343.
Coincy (Montreuil de), colonel de grenadiers royaux, 366.
Colben (baron de), aide de camp du feld-maréchal de Königseck, 317.
Colbert, voir Croissy.
Coligny (Chatillon, comte de), brigadier d'infanterie, 72.
Colmenero, lieutenant-général espagnol, 144.
Colombier (du), aide-major d'infanterie, 63.
Combefort, colonel irlandais, 247.
Commercy (prince de), feld-maréchal autrichien, 9, 10, 35, 39, 58, 60.
Conan (de), lieutenant à *Royal*, 326.
Conchia (Diego), gouverneur espagnol de Crémone, 37.
Condamine (de la), capitaine à *Champagne*, 223.
Condé (Louis II de Bourbon, prince de), 11, 44, 53.
Conflans, voir Armentières.
Conflans (Jean-Chrétien de Watteville, marquis de), brigadier de cavalerie, 24, 111.
Contades (Georges-Gaspard de Montgeoffroy, marquis de), lieutenant-général, 214, 255.
Contades (Louis-Georges-Erasme, marquis de), maréchal de France, 304, 322, 323, 332, 361.

Contest (de), intendant, membre du conseil supérieur de la guerre, 266.
Conti (Louis-François de Bourbon, prince de), 320.
Cordier (Le), voir du Tronc.
Cornet (Le), sergent à *Gâtinais*, 381.
Cornuel, voir Villepion.
Corny (de), commissaire des guerres, 378.
Cossé (de), brigadier d'infanterie, 24.
Coste (de la), capitaine à *Montmorin*, 326.
Costentin, voir Tourville.
Cotteron, capitaine des Gardes du duc de Vendôme, 149.
Coulange (Saint-Phal de), colonel d'*Anjou*, 169.
Couquabanne, capitaine à *Navarre*, 356.
Cour (La), voir Balleroy.
Courcelles (Louis de Champlaix, baron de), maréchal de camp, 23.
Courcelles (Charles de Champlaix, marquis de), colonel d'infanterie, 163.
Courlandon (de), brigadier de cavalerie, 12, 24.
Courcillon, maréchal-des-logis général de l'infanterie, 357.
Courcillon (Dangeau de), colonel de la *Mark*, 163.
Courseulles, voir Rouvray.
Courtades (de), brigadier de cavalerie, 183.
Courtebonne (Jacques-Louis de Calonne, marquis de), maréchal de camp, 49.
Courten (Maurice, chevalier de), 324.
Coustellier (Le), voir Saint-Pater.
Craon (marquis de), colonel de *Hainaut*, 317.
Crawfort (comte de), général anglais, 317.
Crémilles (de), chef d'État-major, 331.
Crenan (marquis de), inspecteur général d'infanterie, 12, 27, 36, 371, 39.
Crénay (marquis de), brigadier de cavalerie, 317.
Créqui (François de Blanchefort, marquis de), lieutenant-général, 12, 34, 40, 54, 61.
Crequi (Jacques-Charles, marquis de), maréchal de camp, 338.
Cressensac, capitaine à *Champagne*, 280.
Crey (de), maréchal de camp, 23.
Crillon (Louis de Balbes de Bertons, duc de), lieutenant-général.
Crissé, voir Sanzay.
Croissy (chevalier de), brigadier d'infanterie, 24, 53, 121.
Croissy (Jean-Baptiste-Joachim Colbert, marquis de), lieutenant-général, 310.
Croy (Emmanuel de Solre, prince de), brigadier d'infanterie, 121.
Croy, voir Havré.
Croy-Solre (Albert-François, chevalier de), colonel d'infanterie, 39.
Crugy, voir Marcillac.
Crussol, voir Saint-Sulpice et Uzès.
Cueva, voir Bedmar.
Cumberland (William-Auguste, duc de), général anglais, 304, 311, 312, 322, 331, 333, 354, 356, 359, 360.
Curzay (de), brigadier d'infanterie, 236.
Custine (Adam-Philippe Blackarth, vicomte de), maréchal de camp, 380, 385.

D

Dallène, capitaine à *Picardie*, 356.
Damas, voir Anlezy et Thianges.
Damas (de), aide de camp de Rochambeau, 378, 581.
Damigny, capitaine à *Royal*, 111.
Damilly, capitaine à *Piémont*, 201.
Dampierre, lieutenant à *Picardie*, 224.
Danemark (prince Georges de), 48.
Dangeau, voir Courcillon.
Danois (François-Louis de Cernay, comte de), lieutenant-général, 310.
Darmival, capitaine à *Normandie*, 14.
Darnans, capitaine à la *Marine*, 356.
Daun (comte de), général autrichien, 16, 17.
Daun, feld-maréchal autrichien, 348, 350, 352.
Dauphin de France (Louis), 2.
Dauville (de), aide-major à *Vivans*, 110.
Defline, capitaine à *Piémont*, 201.
Desandroin, ingénieur, 378, 385.
Désaugiers, capitaine à la *Marine*, 356.
Desbordes, lieutenant-général, 23, 66, 72, 74, 75, 80.
Desbordes, capitaine à *Piémont*, 61, 201.
Descogeure, enseigne de vaisseau, 89.
Descordes, capitaine à la *Marine*, 147.
Desmangins, capitaine à *Monaco*, 327.
Desmarets, aide de camp de Villeroy, 36.
Desmarets, voir Maillebois.
Despans, capitaine à *Auvergne*, 361.
Desseville (de), brigadier de cavalerie, 24.
Destouches (Louis-Camus, chevalier), brigadier d'infanterie, 157, 193, 231.
Deux-Ponts, voir Forbach.
Deux-Ponts (prince Christian de), colonel d'infanterie, 378.
Deval, capitaine à *Vivans*, 110.
Deynse, capitaine d'infanterie, 104.
Diesbach (François-Philippe, comte de), général allemand, 279.
Dillon (Arthur, comte), maréchal de camp, 156, 182, 183, 193, 195.
Dillon (Arthur, comte), lieutenant-colonel de la Légion de Lauzun, 378.
Dodinghar, capitaine à *Charost*, 222.
Dohna (Alexandre, comte de), feld-maréchal prussien, 189, 220, 258.
Dollet, maréchal de camp, 216.
Dommartin (de), capitaine à *Champagne*, 359.
Doncourt, major de *Normandie*, 166.
Dorides (Picaud des), capitaine à la *Couronne*, 356.
Dormer, mestre de camp de dragons anglais, 187, 188.
Doucet, maréchal-des-logis aux *Mousquetaires noirs*, 162.
Doudauville, capitaine à la *Marine*, 147.
Dreux (Thomas de Brezé, marquis de), maréchal de camp, 18, 2 , 115, 231.
Dreux (Joachim, chevalier de), 338.
Druys (François-Eustache Marion, comte de), lieutenant-général, 97.
Dubois, voir la Clairaye.
Dubreuil, lieutenant à *Picardie*, 280.

Ducasse (Jean-Baptiste), lieutenant-général, 85, 132, 263.
Duclos, lieutenant à *Dauphin-étranger*, 112.
Duguay-Trouin (René), lieutenant-général, 85.
Duguel, capitaine à *Picardie*, 361.
Dumas (Mathieu), aide de camp de Rochambeau, 378.
Dumonté, brigadier d'infanterie, 194.
Duparc, capitaine à *Picardie*, 224.
Dupleix (Joseph, marquis), gouverneur de Pondichéry, 330.
Duplessis, maréchal-des-logis de l'armée du Rhin, 121.
Dupuis, lieutenant à *Auvergne*, 361.
Dupuis, capitaine à *Monaco*, 327.
Duras (Jacques-Henri de Durfort, duc de), maréchal de France, 90.
Duras (Jean-Baptiste de Durfort, duc de), colonel d'*Auvergne*, 299.
Duret, voir *Villiers*.
Duret, capitaine à *Champagne*, 80.
Duret, lieutenant aux Gardes françaises, 85.
Durfort, voir Duras et Lorge.
Durlach (prince de Bade), 68, 79, 191.
Duroud, capitaine à *Picardie*, 356.
Dyenne, voir Cheyladet.
Dyo, voir Montpeyroux.

E

Egmont (comte d'), lieutenant-général espagnol, 163.
Enonville (Pierre-René de Brisey, comte d'), colonel de *Royat*, 140.
Entraigues (Hyacinthe, de Montvalot, chevalier d'), brigadier d'infanterie, 24, 36, 37.
Entraigues (chevalier d'), capitaine à *Aubusson*, 110.
Erard, voir Belle-Isle.
Erle, lieutenant-général anglais, 189.
Ersa, général autrichien, 79.
Escalette, lieutenant de vaisseau, 88.
Escalona, voir Villena.
Espagnac (Jean-Baptiste Damarit de Sahuguet, baron d'), aide de camp du maréchal de Saxe.
Esparbès, voir Aubeterre.
Espérance (L'), lieutenant à *Monaco*, 327.
Espinal (d'), brigadier de cavalerie, 24.
Espinois (Louis de Melun, prince d'), lieutenant-général, 24, 100, 102, 104.
Essau, voir Anhalt.
Estaing (François de Saillant, comte d'), maréchal de camp, 18, 23, 170, 284.
Estaing (Charles-Henri, comte d'), vice-amiral, 377.
Estaire (comte d'), capitaine à *Normandie*, 14.
Estaires (Anne-Auguste de Montmorency-Robech, comte d'), maréchal de camp, 14, 233.
Este (marquis d'), général autrichien, 279.
Esteren, général autrichien, 121.
Estouilly, capitaine à *Champagne*, 223.
Estrades (Godefroy-Louis, comte d'), maréchal de camp, 23, 158, 235.
Estrées (Jean d'), maréchal de France, 90, 354.
Estrées (Victor-Marie, comte d'), maréchal de France, 85, 90, 132.

Estrées (d'), gentilhomme volontaire, 80.
Estrées (Louis-César le Tellier, comte d'), maréchal de France, 310, 317, 321, 323 à 325, 327, 329, 336, 354, 355, 359, 362.
Eu (Louis-Charles de Bourbon, comte d'), lieutenant-général, 310.
Eugène (François-Eugène de Savoie-Carignan, comte de Soissons, dit le prince), 5, 6, 9 à 14, 17, 19, 20, 32 à 36, 38 à 40, 54, 56, 57, 58, 60, 63, 64, 70, 81, 107, 115, 122 à 125, 127 à 130, 133, 134, 141, 142, 144, 146 à 152, 155, 158, 159, 165, 169 à 171, 174 à 179, 183, 192, 198, 205 à 209, 215, 216, 219 à 225, 228, 230, 232, 235, 249, 250, 251, 253, 254, 256 à 262, 278, 287.
Evreux (Henri-Louis de la Tour-d'Auvergne, comte d'), brigadier d'infanterie, 24.

F

Fagel (François-Nicolas), général autrichien, 254.
Fantagourchi (comte de), colonel de Molfeto-cavalerie, 247.
Fatre (de), capitaine à *Auvergne*, 361.
Faucaucourt (de), mestre de camp de cavalerie, 182.
Fauchu, cornette à *Aubusson*, 110.
Fauconnerie (la), voir Catinat.
Fauquerar, capitaine à *Aubusson*, 110.
Fauze, capitaine à *Champagne*, 359.
Faye (de), voir Latour-Maubourg.
Faye (de la), cornette à *Royal-Piémont*, 111.
Fayette (Marie-Paul-Joseph-Roch-Ives Gilbert du Mottier, marquis de la), maréchal de camp, 375, 376, 379, 383.
Fels (de), mestre de camp de dragons bavarois, 70.
Fénélon (Gabriel-Jacques de Salignac, marquis de la Mothe-), lieutenant-général, 326.
Fénelon (marquis de), colonel de *La Fère*, 338.
Féraudière (de la), lieutenant-colonel de cavalerie, 80.
Fernandès, lieutenant-général, 242.
Ferrier, cornette à *Aubusson*, 110.
Ferronnais (de la), colonel d'infanterie, 112.
Fersen (de), aide de camp de Rochambeau, 378.
Ferté (de la), capitaine à *Auvergne*, 361.
Feuillade (Louis d'Aubusson, duc de la), lieutenant-général, 24, 107, 141, 143, 152, 165, 166, 168, 172, 173, 174, 176, 184.
Feuillée (la), capitaine à *Dauphin-Etranger*, 112.
Feuquières (Antoine de Pas, marquis de), lieutenant-général, 12, 60, 76, 78, 129.
Fiennes (Maximilien-François de Lumbres, comte de), brigadier de cavalerie, 24, 121.
Fimarcon (Gaston-Paul de Cassagnet de Tilladet, chevalier de), mestre de camp de dragons, 35, 38.
Fimarcon (Aimery de Cassagnet de Tilladet, marquis de), colonel de Bourbon, 279.
Fitz-Gerald (Edward), colonel irlandais, 149, 157.
Fitz-James, voir Berwick.
Flamenville (marquis de), maréchal de camp, 23.
Flavacourt (de), mestre de camp de dragons, 236.
Fleury (de), capitaine de dragons, 289.
Fleury (marquis de Pérignan de), officier aux *Mousquetaires*, 299.
Flocourt (de), capitaine à *Piémont*, 61.

Folard (Jean-Charles, chevalier de), lieutenant-général, 225, 275 276, 287, 288.
Font (la), voir Savines.
Fontagnan (de), capitaine à *Auvergne*, 361.
Fontaine (Nicolas, comte de), brigadier de cavalerie, 212, 213.
Fontaine, lieutenant à *Champagne*, 280.
Fontanieu (de), intendant de l'armée d'Italie, 279, 282.
Fontboisard (de), brigadier de cavalerie, 24.
Fontenay (de), capitaine aux *Dragons du Roi*, 121, 127.
Forbach (Guillaume, prince de Deux-Ponts, comte de), brigadier d'infanterie, 381, 383, 385.
Forbin, voir Janson.
Forbin (Claude, comte de), chef d'escadre, 85, 151.
Foret, sergent à *Gâtinais*, 381.
Forsat (Jean de la Baume, commandeur de), maréchal de camp, 158.
Forteuil (de), capitaine à *Navarre*, 356.
Forville, chef d'escadre, 132.
Fourgette (de la), lieutenant-colonel de cavalerie, 213.
Fourneaux (Greffain des), maréchal de camp, 50, 104.
Fournier, voir Autanne.
Fournoise (de), brigadier d'infanterie, 289.
François Ier, de Lorraine, empereur d'Allemagne, 338.
Francourt (de), capitaine à *Champagne*, 359.
Fréchanchourt, voir Gribeauval.
Frédéric Ier, roi de Suède, voir Hesse-Cassel.
Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, 21, 83, 261, 291.
Frédéric-le-Grand, roi de Prusse, 348 à 352, 370.
Frézelière (François Frézeau, marquis de la), lieutenant-général, 24, 126, 205, 219, 233.
Fricambault, capitaine de vaisseau, 88.
Frise (comte de), 116.
Frisheim (baron de), lieutenant-général hollandais, 189.
Froncermois, ingénieur, 83.
Froulai, voir Tessé.
Froulay (Charles-François, comte de), lieutenant-général, 355.
Froyé, lieutenant à *Picardie*, 224.
Furstemberg (Charles, comte de), général autrichien, 79.

G

Gacé, voir Matignon.
Galissonnière (marquis de la), lieutenant-général, 89, 331.
Galloway (Henri de Ruvigny, comte de), général anglais, 184, 186, 187, 189, 190.
Galmoy (Pierre Buttler, vicomte de), brigadier d'infanterie, 12, 158, 170.
Gamache (Claude-Hyacinthe Rouault, comte de), mestre de camp de cavalerie, 198.
Gand (de), voir Melun.
Gascoing, lieutenant-colonel de *Picardie*, 356.
Gassion (Jean, chevalier de), lieutenant-général, 160, 224, 262, 288.
Gates, général américain, 376.
Gau, officier d'artillerie, 378.
Gault (de), officier des Gardes du Corps, 317.
Gaudechard, voir Bachivilliers.
Genessière (de la), brigadier d'infanterie, 151.

Gennes (de), brigadier d'infanterie, 24.
Gentils (des), voir Langallerie.
Germanaud (de), capitaine d'infanterie, 261.
Germière (de la), brigadier d'infanterie, 24.
Geschwind (de), major autrichien, 35.
Gigault, voir Bonnefond.
Ginkel, voir Athlone.
Glatigny, voir Grassin.
Goas (comte de), brigadier de cavalerie, 24.
Goësbriant (Louis-Vincent, marquis de), brigadier d'infanterie, 284.
Gomer (chevalier de), 335, 364.
Gondon (de), capitaine à la *Marine*, 176.
Gontaut, voir Biron.
Gonzague (de), brigadier de cavalerie, 183.
Gonzague, voir Mantoue.
Gore, général hollandais, 227.
Gorechard, lieutenant à *Navarre*, 326.
Gormaz (comte de San-Estevan de), capitaine général d'Andalousie, 241.
Gouffier (Louis-Charles, marquis de), enseigne aux *gendarmes du Roi*, 162.
Gouffreville (de), lieutenant à *Orléans*, 260.
Gourdon, capitaine à la *Marine*, 356.
Goussier (de), brigadier de cavalerie, 24.
Goyon, voir Matignon.
Gramont, voir Guiche et Louvigny.
Gramont (Antoine-Louis, duc de), colonel des Gardes françaises, 298, 301, 311.
Gramont, capitaine à *Monaco*, 327.
Grancey (Jacques-Léonor Rouxel de Médavy, marquis de), maréchal de France, 23, 63, 156, 179, 180, 183, 185, 195.
Grancey (François-Bénédict Rouxel de Médavy, comte de), lieutenant-général, 146, 149, 150, 158.
Granderoche (de), capitaine à *Piémont*, 201.
Granges (des), brigadier de cavalerie, 12.
Grassin (Simon-Claude de Glatigny, de), capitaine à *Picardie*, 308.
Gravier (du), capitaine à *Picardie*, 356.
Graviset, capitaine aux *Gardes Suisses*, 225.
Greene, mestre de camp de cavalerie anglaise, 188.
Greffain, voir Fourneaux.
Grémant, capitaine à *Champagne*, 223.
Grenay (marquis de), brigadier de cavalerie, 317.
Griaudière, capitaine à *Normandie*, 14.
Gribeauval (Jean-Baptiste Wacquette de Fréchencourt de), directeur de l'artillerie, 362, à 364.
Grignan (François-Adhémar du Monteils, marquis de), brigadier de cavalerie, 24.
Grille (de), officier aux *Grenadiers à cheval*, 316.
Grimaldi (Antoine de), lieutenant aux Gardes françaises, 162, 218, 235.
Grimoard, voir Caylus.
Gua (du), voir Bérenger.
Guast (M. du), brigadier de cavalerie, 12.
Guébriant (Budes, marquis de), lieutenant-général, 193, 195, 223, 235, 236.

Guénégaud, voir Plancy.
Guerchais de Sainte-Colombe (Pierre), brigadier d'infanterie, 151, 176, 193, 195.
Guerchy (de), brigadier d'infanterie, 24.
Guerchy (Claude-Louis-François de Régnier, comte de), lieutenant-général, 338.
Guercy (de), maréchal de camp, 336.
Guerty (de), lieutenant-colonel à *Lally*, 317.
Guéry (de), officier de carabiniers, 317.
Guesclin (marquis du), officier des *Gendarmes du Roi*, 317.
Guges (de), capitaine à *Picardie*, 279.
Guiche (Armand de Gramont, comte de Toulongeon, duc de), lieutenant-général, 22.
Guiche (Antoine de Gramont, duc de), maréchal de France, 24, 51, 66, 100 à 103, 225, 262, 266.
Guillaud, voir la Mothe.
Guillaume (prince d'Orange, roi d'Angleterre), 2, 20, 21, 81, 86.
Guillaut, voir la Mothe.
Guiscard (Louis, comte de), lieutenant-général, 66, 72, 74, 100 à 104.
Guiscard, voir la Bourlie.
Gustave-Adolphe, roi de Suède, 44, 287.
Guttenstein (comte de), général autrichien, 12.

H

Halay (du), maréchal de camp, 24.
Hamilton (Antoine), colonel anglais, 188, 220.
Hannonet, capitaine à *Royal*, 316.
Hanovre (Ernest-Auguste, duc de), 192, 193.
Hanovre (Georges-Louis de Brunswick, duc de), 209, 354, 361, 362.
Har (du), cornette à *Aubusson*, 110.
Hara, colonel anglais, 188.
Harach, général autrichien, 173, 220.
Haraucourt, voir du Chatelet.
Harcourt (Henri, duc d'), maréchal de France, 90, 185, 209 (fig. 55), 210, 213, 229, 230.
Harcourt (François, duc d'), maréchal de France, 282, 283, 298.
Hardy, lieutenant de vaisseau, 88.
Harlus, voir Vertilly.
Harly (de), brigadier d'infanterie, 153, 154.
Harsch, gouverneur de *Fribourg*, 262.
Hauguet (le Ménestrel de), voir Lutteaux.
Haupré (d'), aide-major à *Auvergne*, 361.
Haussonville, voir Vaubécourt.
Hautefeuille (Gabriel-Étienne-Louis Texier, marquis d'), mestre-de-camp-général des dragons, 123.
Hautefort, voir Marqueyssac et Surville.
Hauterive (d'), capitaine de cavalerie, 121.
Hauville (M. d'), lieutenant-général de l'artillerie, 112, 126, 127.
Havré (Jean-Just-Ferdinand-Joseph), prince de Croy, duc d'), colonel des Gardes wallonnes, 238.
Havré (duc d'), colonel de la *Couronne*, 317.
Hay (lord Charles), capitaine des Gardes anglaises, 312.
Hébert, officier des Gardes du Corps, 317.
Heilly (chevalier d'), capitaine de dragons, 244.
Herbach, capitaine aux *Gardes Suisses*, 104.

Herberstein, brigadier d'infanterie, 32.
Herbeville (d'), mestre de camp de dragons, 56.
Héricourt (d'), capitaine de grenadiers au régiment des *Vaisseaux*, 37.
Hernani-Nunès (comte), gouverneur de *Cadix*, 86.
Héron (du), mestre de camp de dragons, 106, 157.
Hérouville (Jacques-Antoine de Ricouard, marquis d'), lieutenant-général, 326, 328.
Hesse-Cassel (Frédéric, prince de, roi de Suède), 116, 117, 120, 127, 163, 179, 180, 216, 217, 219, 220, 253.
Hesse-Darmstadt (Georges, prince de), 68, 86, 173, 196.
Hesse-Hombourg (prince de), 120.
Hessy (Gabriel de), lieutenant-général, 186.
Heudicourt (Michel Sublet, marquis d'), aide de camp de Villars, 230.
Heyden, général autrichien, 227.
Hill (comte d'), brigadier d'infanterie, 163.
Hill, colonel anglais, 189.
Hoccart, lieutenant à *Picardie*, 280.
Hockirchen, général autrichien, 125.
Hohenlohe (comte de), général autrichien, 79.
Hohenzollern (comte de), général autrichien, 79, 257.
Holstein-Ploërn (prince de), général hollandais, 128, 257.
Holstein (comte d'), mestre de camp de cavalerie, française, 104.
Horn (Philippe-Maximilien, comte de), maréchal de camp, 83, 100, 136, 139, 163.
Hostalier, capitaine à *Auvergne*, 361.
Hostun, voir Tallard.
Houdetot (d'), capitaine à *Dauphin-Etranger*, 112.
Houdetot (d'), lieutenant à *Agenais*, 383.
Houssaye (Nicolas-Léon Phelippes de la), colonel d'infanterie, 108.
Humières (Louis-François d'Aumont, duc d'), maréchal de camp, 24, 66, 311.
Hurault, voir Vibraye.
Husson (marquis d'), lieutenant-général, 107.
Huxelles (Nicolas du Blé, marquis d'), maréchal de France, 66, 90, 140, 141.

I

Igoine (d'), capitaine à *Picardie*, 279, 327.
Ille (de l'), brigadier d'infanterie, 24.
Imécourt (Jean-Bernard de Vasinhac, marquis d'), maréchal de camp, 23, 183.
Imécourt (chevalier d'), brigadier d'infanterie, 24.
Ingoldsbry, major anglais, 311, 312.
Isenbourg, général prussien, 361.
Isle (de l'), maréchal de camp, 279.
Isle (de l'), aide-major de *Dauphin-Etranger*, 112.
Isle (de l'), maréchal de camp, 279.
Isnard, capitaine à *Touraine*, 315.

J

Jacques II (Stuart), roi d'Angleterre, 20, 48.
Jacquet, ingénieur, 83.
Jancourt (de), commandant l'artillerie de Douai, 231.

Janson (Louis-Victor de Forbin, marquis de), capitaine-lieutenant des *Mousquetaires gris*, 24, 162.
Javellière (Joseph Lamoureux, de la), major-général de l'armée de Lombardie, 183.
Jodon, sous-brigadier aux *Mousquetaires noirs*, 162.
Joffreville, lieutenant-général, 266.
Jomingham, général autrichien, 283.
Joncquieu, capitaine à *Aubusson*, 110.
Jonzac (de), capitaine d'infanterie, 121.
Joseph Ier, empereur d'Allemagne, 68, 70, 71, 141, 173.
Joyeuse (Jean-Armand, marquis de), maréchal de France, 90.
Juan-Emmanuel de *Bragance*, 189.
Juignan (de), capitaine à *Auvergne*, 361.
Juigné (de), brigadier d'infanterie, 284.
Jujardy, commissaire des guerres, 378.

K

Kanitz, général prussien, 220.
Kercado (marquis de), brigadier d'infanterie, 12, 56, 111.
Kilmalock, mestre de camp de dragons, 247.
Kœnigseck (Lothaire-Joseph-Dominique, comte de), 68.
Koënigseck (de), feld-maréchal, 280, 281, 282, 291, 292, 311, 316.
Krichbaum (baron de), mestre de camp de cavalerie, 174.
Kuts, général anglais, 126.

L

Labadie (de), maréchal de camp, 24, 49, 82, 102, 104, 186.
Lachaud, lieutenant à *Champagne*, 280.
Lacombe, capitaine à *Normandie*, 14.
La Cocherie, capitaine à la *Marine*, 358.
Ladue, capitaine d'infanterie, 261.
Lafargue (Jean-François de), capitaine à *Angoumois*, 64, 130, 146.
La Ferté (de), capitaine à *Auvergne*, 362.
Lage (de), chef d'escadre, 332.
Laigle, maréchal de camp, 335.
Lallo, général autrichien, 227.)
Lally-Tollendal (Thomas-Arthur, comte de), lieutenant-général, 362.
Lambourg, enseigne de vaisseau 89.
Lameth (Charles de), aide de camp de Rochambeau, 378, 381, 382, 383.
Lamoureux, voir la Javelière.
Lancelot, voir Sanzay.
Lançon (de), capitaine à *Royal*, 316.
Langallerie (Philippe des Gentils, de la Mothe-Charente, marquis de), lieutenant-général, 12, 23, 60, 61, 174.
Langeay (marquis de), capitaine aux Gardes françaises, 299.
Langeron, chef d'escadre, 132, 193.
Langeron (Louis-Théodore Andrault de Maulévrier, comte de), lieutenant-général, 310.
Langlade, voir du Chayla.
Langle (de), capitaine à *Champagne*, 358.
Langrune, ingénieur, 83.
Lanjemet, capitaine au *Régiment du Roi*, 313.
Lannion (Hyacinthe Catejan, marquis de), lieutenant-général, 23, 97, 110, 111, 231, 283.

Lanspède, lieutenant à *Picardie*, 201.
Lantiani, lieutenant à *Monaco*, 327.
Lapara (Louis de), ingénieur, 93, 154.
Lapeirouse-la-Motte, brigadier et colonel de *Blaisois*, 276, 284.
Laporte, voir Rolland.
Larienne, capitaine à *Monaco*, 327.
La Roche, lieutenant à *Monaco*, 327.
La Rouvière, lieutenant à *Monaco*, 327.
La Serre (comte de), colonel du *Régiment du Roi*, 312, 317.
Lasky, colonel d'infanterie, 200.
Latour (comte de), brigadier de cavalerie, 106.
Latour (prince de), général autrichien, 283.
Latour-Landry (de), enseigne de vaisseau, 89.
Latour-Maubourg (Jean-Hector de Fay, de), maréchal de France, 326.
Laubanie (Yriex de Magontier de), lieutenant-général, 23, 74, 116, 121, 130.
Laubardières (de), aide de camp de Rochambeau, 378.
Laugier, lieutenant à *Auvergne*, 361.
Lausan (de), capitaine de cavalerie, 121.
Lautrec (marquis de), lieutenant-général, 333.
Laval (Anne-Alexandre-Marie-Sulpice de Montmorency, marquis de), colonel de *Bourbonnais*, 378.
Laval (de), capitaine à *Auvergne*, 361.
Lavardin (Henri-Charles de Baumanoir, marquis de), capitaine aux *Dragons du Roi*, 121.
Lavelle, capitaine à *Champagne*, 80.
Lavera (de), lieutenant-général, 245.
Lawrence, mestre de camp de cavalerie anglaise, 188.
Laydet (de), capitaine à *Montmorin*, 326.
Léaumont (de), sous-lieutenant à *Agenais*, 383.
Leczinski (Stanislas), roi de *Pologne*, 269, 301, 302.
Lée (André de), maréchal de camp, 97, 111, 112, 122, 185, 191, 205.
Lefèvre, lieutenant-colonel d'*Orléans*, 53.
Lefrus, capitaine à *Navarre*, 356.
Legall (René-François, baron de), 23, 66, 97, 106, 107, 113, 224, 227
Lendérick (de), lieutenant-colonel de dragons, 213.
Léopold Ier, empereur d'Allemagne, 3, 4, 5, 66, 71, 141.
Lescapier (de), major de cavalerie, 213.
Lesdiguières (duc de), mestre de camp de cavalerie, 63.
Lesparre (Louis-Antoine de Grammont), colonel de *Bourbonnais*, 263.
Lesquen, voir Villemeneust.
Lestrade (Claude, baron de), brigadier d'infanterie, 381, 382, 385.
Lévis (Charles-Eugène, marquis de), lieutenant-général, 24, 266, 289, 362.
Leyde (comte de), général flamand, 104.
Liabel (de), capitaine à *Auvergne*, 361.
Liancourt (marquis de), maréchal de camp, 66.
Lichstenstein (prince de), général autrichien, 60, 61.
Lige (de), capitaine à *Champagne*, 223.
Lignerac (marquis de), brigadier d'infanterie, 24, 63.
Lignereux (de), lieutenant à *Champagne*, 280.
Ligonnier, général de cavalerie anglaise, 333, 338.
Lilliacourt (comte de), gouverneur des Antilles, 379.
Linange (comte de), général autrichien, 147.

Lincoln, général américain, 377.
Linet, aide de camp de M. de Chastellux, 378.
Liotot (de), colonel d'infanterie, 213.
Liousse, capitaine à la *Marine*, 147.
Lippe (comte de), général autrichien, 257.
Lisse (la), lieutenant à *Champagne*, 280.
Listenoy (Beauffremont, marquis de), brigadier d'infanterie, 235, 236.
Livry (Paul Sanguin, marquis de), capitaine de cavalerie, 121.
Lobkowitz (prince de), général autrichien, 220, 294.
Loche (de), colonel de cavalerie anglaise, 188.
Locmaria (Louis-François du Parc, marquis de), lieutenant-général, 23, 66, 117.
Loisel (de), lieutenant-colonel de *Piémont*, 61.
Lomont, voir du Châtelet.
Longaunay (Charles-André, chevalier de), colonel de grenadiers royaux.
Longaunay, aide-major à *Hainaut*, 317.
Longecombe, voir Thouy.
Longuerne (de), brigadier de cavalerie, 24.
Lorge (Louis de Durfort-Duras, duc de), lieutenant-général, 329, 356.
Lorraine (prince Camille de), maréchal de camp, 23.
Lorraine, voir Charles IV et Vaudémont.
Lorraine (prince Joseph de), 147.
Lorraine (Louis-Alphonse-Ignace d'Armagnac, bailli de), capitaine de vaisseau, 132.
Lot (chevalier de), lieutenant-colonel des dragons wallons, 247.
Lottum, colonel anglais, 220.
Louis XIV, roi de France, 1 à 11, 20 à 22, 33, 40 à 44, 52, 54, 55, 64, 66, 68, 71, 83, 84, 91 à 93, 99, 104, 114, 122, 125, 129, 134, 139, 141, 152, 154, 164, 165, 167, 170, 171, 179, 208, 209, 228, 229, 232, 239, 248, 250, 251, 261 à 263, 266, 270, 370.
Louis XV, roi de France, 251, 265, 268, 269, 277, 339, 367, 369.
Louvigny (Louis-Antoine-Armand de Grammont), maréchal de camp, 262, 279, 284.
Lowendal (Ulric-Frédéric-Woldemar, comte de), maréchal de France, 309, 310, 311, 316, 322, 323, 326, 329, 332, 338.
Loya (de), officier des Gardes du Corps, 247.
Lozaudière, lieutenant à *Picardie*, 280.
Lumbres, voir Viennes.
Lunebourg (Christian, prince de), 107.
Lusancy (de), aide-major au *Régiment du Roi*, 162.
Lussan (chevalier de), ingénieur militaire, 347.
Lussan, voir Aubeterre.
Lussar (marquis de), colonel de *Royal-Montferrat*, 65.
Lutteaux (Étienne Le Ménestrel de Hauguel de), lieutenant-général, 183, 317.
Lutzon (de), lieutenant à *Gâtinais*, 383.
Luxembourg (Christian-Louis de Montmorency, duc de), maréchal de France, 23, 49, 144, 214, 217, 218.
Luxembourg (le chevalier de), brigadier d'infanterie, 24.
Luxembourg (duc de), aide de camp de Louis XV, 310.
Luynes, voir Montfort.
Luzerne (marquis de la), enseigne aux *Mousquetaires gris*, 21, 162.
Lynden (de), colonel hollandais, 317.

M

Mac-Aoli, colonel irlandais, 247.
Mac-Atney, général anglais, 189.
Mac-Donnel, capitaine irlandais, 36, 247.
Machault d'Arnouville (Jean-Baptiste), secrétaire d'Etat à la *Marine*. 352.
Machinot, lieutenant d'infanterie, 261.
Magdelin de la Tour, colonel savoyard, 247.
Magniac (Jules-Arnolfini, comte de), lieutenant-général, 66, 72, 75, 76, 97.
Magnières (de), capitaine de cavalerie, 183.
Magnières (de), officier des Gardes du Corps, 317.
Magny (marquis de), enseigne de vaisseau, 89.
Magontier, voir Laubanie.
Mahoni, colonel-général des dragons d'Espagne, 246.
Maigremont, capitaine au *Régiment du Roi*, 162.
Maillebois (Jean-Baptiste Desmarets, marquis de), maréchal de France, 292, 318, 330, 356.
Mailly (Victor-Alexandre, marquis de), colonel d'infanterie, 108, 109, 279.
Maine (Louis-Auguste de Bourbon, duc du), grand maître de l'artillerie, 30, 49, 50.
Maine, voir du Bourg.
Maisoncelles (Guillaume Texier de), brigadier d'infanterie, 128, 129.
Maisonneuve, capitaine à *Piémont*, 201.
Malaumont, lieutenant de dragons, 213.
Marlborough (John Churchill, duc de), général anglais, 41, 48, 81, 83, 97, 100, 104, 105, 117, 122 à 130, 133 à 135, 139, 140, 155, 160, 162 à 164, 193, 197, 198, 202 à 204, 206, 207, 209, 215 à 221, 224, 225, 228 à 230, 235, 236, 249 à 251.
Malfetti (prince de), général espagnol, 182.
Malherbe, capitaine à *Auvergne*, 361.
Malpoix, capitaine à *Navarre*, 326.
Manezy, capitaine à *Charost*, 222.
Mannery (de), lieutenant-colonel de *Dillon*, 317.
Mantoue (Charles de Gonzague, duc de), 5.
Marais (de), lieutenant à *Picardie*, 280.
Marbeuf (Robert-Jean, comte de), mestre de camp de dragons, 212, 213.
Marcellange (de), lieutenant à *Picardie*, 280.
Marcillac (Henri-Madeleine de Crugy, comte de), aide de camp de Villeroy, 36.
Marcilly (Achille Poulet, marquis de), 105.
Marfaing, capitaine à *Champagne*, 359.
Marignan, major de cavalerie, 183.
Marillac (Jean-François, marquis de), brigadier d'infanterie, 129.
Marin, capitaine à *Soissonnais*, 383.
Marimon, mestre de camp de dragons, 247.
Marivaux (Louis-Jean-Jacques de l'Isle, marquis de), lieutenant-général, 23, 97.
Mark (de la), maréchal de camp, 306.
Marqueyssac (François-Louis d'Hautefort, comte de), colonel de *Cambrésis*, 37, 279.

Marseuil, capitaine à *Royal*, 326.
Marsillac (de), lieutenant à *Champagne*, 280.
Marsin (Ferdinand, comte de), lieutenant-général, 12, 104, 113, 114, 121, 122, 124, 127, 128, 134, 139, 141, 154, 159, 165, 170 à 172, 175 et 177.
Massoni, ingénieur italien, 143.
Mathamor, général d'artillerie espagnole, 244, 245.
Mathan (marquis de), lieutenant-colonel des Gardes françaises, 391.
Matignon (Louis-Jean-Baptiste de Goyon, de Gacé, comte de), maréchal de France, 200.
Matteï, voir Valfons.
Mauderceidt (de), maréchal de camp, 116.
Maulévrier (Édouard-François Colbert, chevalier de), brigadier d'infanterie, 24, 156, 157, 158, 194.
Mauny, capitaine à *Charost*, 222.
Mauny, capitaine à *Navarre*, 326.
Maupas, capitaine à *Picardie*, 224.
Mauriac (de), maréchal de camp, 151.
Mauroy (Denis-Simon de), brigadier de cavalerie, 24.
Mauroy (de), volontaire en Amérique, 375.
Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, 3, 41, 94, 98, 99, 105, 107, 113, 121, 122, 123, 130, 262.
Mazane (de), sous-lieutenant aux Gardes françaises, 162.
Médacy, voir Grancey.
Médinila (de), colonel espagnol, 186.
Mégrigny (de), lieutenant-général, 216.
Meilly, voir Bouligneux.
Mélac (Ezéchiel de), lieutenant-général, 66, 68, 70.
Mélinière (la), lieutenant à *Champagne*, 280.
Melun (Louis-Gabriel, vicomte), mestre de camp de cavalerie, 183.
Melun, voir Espinois.
Ménestrel (Le), voir Lutteaux.
Ménibus (de), sous-brigadier aux *Mousquetaires noirs*, 162.
Merclesi, lieutenant-colonel irlandais, 317.
Mercy (Claude-Florimond, comte de), feld-maréchal bavarois, 209 à 213, 278, 279.
Mérode (comte de), lieutenant-colonel des Gardes wallonnes, 245.
Mesmes, voir Ravignan.
Messé (de), officier aux *Gendarmes du Roi*, 299.
Messelière (de), brigadier de cavalerie, 24.
Meuse, (de Choiseul, marquis de), lieutenant-général, 121.
Meuse marquis de Choiseul, aide de camp de Louis XV, 310.
Mézières (Eugène-Marie de Bethisy, marquis de), lieutenant-général, 4, 162.
Mézières (chevalier de), aide-major général, 317.
Mézou (de), maréchal de camp, 279.
Miégeville, lieutenant à la *Couronne*, 356.
Minas (Louis-Antonio de Sousa, comte de Prado, marquis de las), 132, 155, 184, 186, 190.
Mirabeau (Jean-Antoine Riquetti, marquis de), brigadier d'infanterie, 65, 151.
Mirarcassar (vicomte de), officier des Gardes du Corps, 247.
Mison, lieutenant aux Gardes françaises, 162.
Mistral, lieutenant aux Gardes françaises, 162.
Monaco (chevalier de), officier aux *Gendarmes du roi*, 317.

Monaco (Honoré-Camille-Léonor Goyon de Grimaldi, prince de), colonel de *Monaco*, 327.
Monastérol (Ferdinand-Auguste Solaro, comte de), brigadier de cavalerie, 12, 95, 112.
Monbardon (de), officier des Gardes du Corps, 247.
Monselus, sous-lieutenant à *Picardie*, 162.
Mont, capitaine aux Gardes françaises, 225.
Montaigut, voir Bouzoles.
Montal (Louis-Charles de Montsaulnin, marquis de), lieutenant-général, 296.
Montauban (Charles de Rohan-Guéméné, prince de), colonel de *Picardie*, 279.
Montausègle, capitaine à *Piémont*, 201.
Montbaron, capitaine à *Royal*, 326.
Montbarrey (Alexandre-Marie-Éléonore de Saint-Maurice, prince de), ministre de la guerre, 371.
Montbault (marquis de), capitaine de vaisseau, 89.
Montbazon (François-Armand de Rohan, prince de), colonel de *Picardie*, 201, 262, 329.
Montboissier, voir Canillac.
Monteils (du), voir Grignan.
Montendre (Isaac-Charles de la Rochefoucauld, comte de), colonel de *Médoc*, 24, 39, 63.
Montesquiou (Pierre d'Artagnan, comte de), maréchal de France, 162, 163, 164, 214, 215, 219, 221, 224, 230, 249, 254, 255, 256, 259.
Montesquiou (de), aide de camp de M. de Chastellux, 378.
Montesson (Jean-Baptiste, marquis de), lieutenant-général, 23, 49, 225.
Montesson (Charles, comte de), lieutenant-général, 315.
Montet (du), brigadier d'infanterie, 24.
Monteygnard (Louis-François, marquis de), ministre de la guerre, 371.
Montflambert (de), commandant de bataillon, 280.
Montfort (Honoré-Charles-Albert de Luynes, duc de), maréchal de camp, 23.
Montfort (de), commandant de bataillon, 280.
Montfort, capitaine à *Royal*, 326.
Montgaillard (de), brigadier d'infanterie, 106.
Montgeoffroy, voir Contades.
Montgeorges, maréchal de camp, 100, 101, 102, 104.
Montgon (de), maréchal de camp, 39, 156.
Montgremont, capitaine aux Gardes françaises, 162.
Monti (Antoine-Félix, marquis de), maréchal de camp, 276.
Montjeon, lieutenant-général, 283.
Montmain (Henri-François de Tenarre, marquis de), brigadier de cavalerie, 109.
Montmorency, voir Luxembourg, Robech, Tingry.
Montmorin-Saint-Hérem (de), colonel de *Montmorin*, 326.
Montonni, général italien, 10.
Montpeyroux (Léonor-François, Palatin de Dyo, marquis de), brigadier de cavalerie, 12, 24, 63.
Montplaisir (Guillaume Saulnier, marquis de), brigadier de cavalerie, 24.
Montreuil, voir Coincy.
Montrevel (Nicolas-Auguste de la Baume, marquis de), maréchal de France, 90, 93, 125.

Montsoreau (Louis, du Bouchet de Sourches, comte de), brigadier d'infanterie, 24, 195.
Montval (de), lieutenant à *Navarre*, 326.
Montvalot, voir Entraigues.
Montviel (Jacques de Vassal, marquis de), capitaine à la *Marine*, 147, 255.
Montyon (comte de), maréchal de camp, 12.
Mony (de), brigadier d'infanterie, 232.
Mordaunt, voir Pétersborough.
Moreton, voir Chabrillant.
Morgues (de), capitaine à *Auvergne*, 361.
Morlière (de la), colonel d'une légion mixte, 325.
Mormès, voir Saint-Hilaire.
Mornay (de), maréchal de camp, 24, 116.
Mortemart (Louis de Rochechouart, duc de), colonel de *Vivonne*, 104, 231.
Mothe (Éléonor-Clément de Guillaud, comte de la), 134, 207.
Mothe-Houdancourt (Charles-Louis, marquis de la), lieutenant-général, 23.
Motte (de la), voir *Lapeirouse*.
Moussy, capitaine à *Royal*, 326.
Moya (marquis de), colonel de Savoie-infanterie, 247.
Munchausen (de), major prussien, 355.
Murcey (marquis de), maréchal de camp, 23, 157, 158, 170.
Muret (de), brigadier d'infanterie, 24.
Muy (Louis-Nicolas-Victor de Félix, comte de), lieutenant-général, ministre de la guerre, 361, 371.
Muy (du), brigadier d'infanterie, 385.

N

Nagu, voir Varennes,
Nangis (Louis-Armand de Brichanteau, marquis de), maréchal de camp, 75, 108, 191, 204, 258, 263.
Nassau, voir Orange et Overkerke.
Nassau (comte de), 117, 120, 203.
Nassau-Saarbruck (prince de), 43, 46, 81, 83.
Nassau-Siegen (prince de), 257.
Nassau-Weilbourg (Jean-Ernest, prince de), 116, 121.
Natzner, général prussien, 202.
Neal, colonel anglais, 188.
Néoly, capitaine à *Vivans*, 110.
Nettancourt, voir Vaubécourt.
Neufville, voir Villeroy.
Neuville (de), lieutenant à *Dauphin-Etranger*, 112.
Nisas (Henri de Carrion, marquis de), 193.
Nô (du), lieutenant à *Picardie*, 280.
Noaillac, voir Vivans.
Noailles (Adrien-Maurice, comte d'Ayen, duc de), maréchal de France, 24, 90, 154, 229, 230, 232, 233, 249, 294, 295, 298, 299, 301, 304, 309, 310, 311.
Noailles (Louis-Marie, vicomte de), lieutenant-colonel de *Soissonnais*, 375, 378.
Nogaret, capitaine à *Picardie*, 279.
Noguès, capitaine à *Navarre*, 326.
Notaff, mestre de camp des dragons de Cologne, 104.

O

O (de Villers, marquis d'), 132, 198.
Obdam, général hollandais, 100, 101, 104.
Oberg, général anglais, 361.
O'Brien, voir Clare.
Ogré (d'), ingénieur, 378.
O'Hacob, général irlandais, 38.
Olive (d'), lieutenant-colonel de *Languedoc*, 53.
Ollias (d'), capitaine à *Auvergne*, 361.
Ollières (d'), lieutenant-colonel de *Colonel-général*, 317.
Olonne (Charles d'), aide de camp du baron de Viomesnil, 378.
O'Neill, lieutenant-colonel irlandais, 317.
O'Neil, capitaine à *Piémont*, 201.
Orange (Nassau, prince d'), 220, 224, 227.
Orgemont (d'), brigadier d'infanterie, 112, 162.
Origny (de), brigadier d'infanterie, 72.
Orington, maréchal de camp, 97.
Orkney, général anglais, 220, 225.
Orléans (Philippe de France, duc d'), 165, 167 à 170, 172, 174, 176, 177, 178, 179, 183, 190, 196, 266.
Ormesson (d'), intendant de l'armée de Flandre, 215.
Ormond (Jacques, Butler, duc d'), général anglais, 86, 87, 253, 254.
Ornaison, voir Chamarande.
Ornaison, commandant de bataillon, à *Picardie*, 224.
Orneir (d'), officier des Gardes du Corps, 247.
Orth (baron d'), gouverneur hollandais, de *Tournay*, 317.
Orthez (d'), capitaine à *Navarre*, 356.
Osseville (d'), brigadier d'infanterie, 233.
Oudan (d'), capitaine à *Piémont*, 201.
Ourche (Charles, comte d'), brigadier de cavalerie, 24.
Ourdel, capitaine à *Picardie*, 279.
Overkerke (Henri de Nassau, comte d'), 135, 139, 159, 195, 198, 202.
Oxenstiern (comte d'), général suédois, 202, 220, 227.

P

Palaviccini (baron de), maréchal de camp, 163, 214.
Palfi (Jean, comte de), capitaine italien, 10, 32.
Palfy, général autrichien, 283.
Pallu (la), voir Bouligneux.
Pangé (de), aide de camp du baron de Viomesnil, 378.
Panisson, capitaine à *Picardie*, 356.
Parabère (de), brigadier d'infanterie, 284.
Pas, voir Feuquières.
Passay (de), capitaine à *Navarre*, 326.
Paulmy (Antoine-René, de Voyer d'Argenson, marquis de), ministre de la guerre, 371.
Pechmann (M. de), lieutenant des Gardes de l'Électeur de Bavière, 70.
Pellier, adjoint au grand maître de l'artillerie, 72.
Pelot, brigadier d'infanterie, 12.
Pendergost, général hollandais, 227.
Penthièvre (Louis-Jean-Marie de Bourbon, duc de), lieutenant-général, 310.

Pépin, capitaine à *Picardie*, 224.
Pépoli (duc de), maréchal de camp, 186, 187.
Périchon, major d'*Auvergne*, 361.
Pérouse (de la), lieutenant-colonel d'infanterie, 107.
Perron, voir Bellisle.
Perthes (de), capitaine à *Picardie*, 279.
Péry (de), brigadier d'infanterie, 24, 108, 109, 153, 154, 11.
Pestel, sous-brigadier aux *Mousquetaires noirs*, 162.
Pétersborough (Charles Mordaunt, comte de), général anglais, 154.
Peyrelongue (de), brigadier aux *Mousquetaires noirs*, 162.
Pezé (Hubert de Courtavel, marquis de), lieutenant-général, 283.
Pfiffer (de Wyher, Louis), brigadier d'infanterie, 200.
Phelippes, voir la Houssaye.
Philippe V, roi d'Espagne, 1 à 5, 28, 33, 55, 56, 57, 61, 64, 65, 68, 91, 132, 134, 154, 184, 188, 208, 238 à 246 à 249, 264.
Philippeaux, capitaine de vaisseau, 132.
Pierce, colonel anglais, 188.
Pierre II, de Bragance, roi de Portugal, 4.
Pierre (de), voir Areines.
Pifort, lieutenant-colonel d'artillerie, 273.
Pimont, enseigne de vaisseau, 89.
Pinon, capitaine aux Gardes françaises, 299.
Plancy (Emmanuel-Guénégaud, marquis de), brigadier de cavalerie, 24.
Planque (de), brigadier d'infanterie, 24, 233.
Pleine (La), lieutenant à la *Marine*, 356.
Plelo (comte de), colonel de dragons, 276.
Plessis-Bellière (de Rougé, marquis du), colonel d'*Angoumois*, 151.
Plessis-Liancourt (du), capitaine de vaisseau, 88.
Poittiers, lieutenant d'infanterie, 261.
Poix, voir Broglie.
Polastron (Jean-Baptiste, comte de), lieutenant-général, 190.
Polastron (Jean-François-Gabriel, comte de), lieutenant-général, 289.
Polignac (Scipion-Sidoine-Apollinaire-Armand-Gaspard, marquis de), maréchal de camp, 24, 72.
Polignac (de), lieutenant de vaisseau, 89.
Polignac (Melchior, marquis de), gentilhomme volontaire, 80.
Pollereczki (François-André-Philippe de), colonel de hussards, 366.
Pommereuil (de), gouverneur de Douai, 231.
Pons (Charles-Louis de Lorraine, prince de), lieutenant-général, 310.
Ponsonen, lieutenant à *Monaco*, 327.
Pontevesle (de), enseigne de vaisseau, 89.
Pont-Louis (de), capitaine à *Normandie*, 14.
Portol (du), brigadier d'infanterie, 385.
Posomby, major général de l'infanterie anglaise, 317.
Poulet, voir Marcilly.
Pourpris (marquis de), enseigne aux *chevau-légers du Roi*, 162.
Pourrières (chevalier de), major de dragons, 151.
Pracontal (Armand, marquis de), lieutenant-général, 12, 13, 23, 116, 117, 118, 120.
Praslin (Jean-Baptiste-Gaston de Choiseul, marquis de), maréchal de camp, 12, 23, 39, 149, 150.
Précy, ingénieur, 166.
Preihac (de), capitaine à *Piémont*, 201.
Préjol (de), officier de carabiniers, 317.

Presles (de Vienne, marquis de), capitaine à *Picardie*, 281, 284.
Pressac (chevalier de), capitaine à *Navarre*, 261.
Préville (de), capitaine à *Picardie*, 281, 284.
Proisy (de), lieutenant-colonel d'artillerie, 273.
Proulay (marquis de), maréchal de camp, 336.
Prudamont (de), brigadier de carabiniers, 249.
Puyguyon (de Granges, de Sargères, de), brigadier d'infanterie, 121.
Puységur (Jacques-François de Chastenet, marquis de), maréchal de France, 24, 28, 49, 59, 60, 214, 219, 223, 224, 227, 234, 255, 266.
Puységur (Pierre-Louis de Chastenet, comte de), ministre de la guerre, 317, 371.
Puy-Vauban (du), ingénieur, 23, 205, 207, 215, 232.

Q

Quadt de Landscron (Guillaume-Henri), maréchal de camp, 212.
Quérénet, ingénieur, 378.
Quincy (Charles Sévin, marquis de), lieutenant-général de l'artillerie, 9, 24, 50, 70, 89, 151, 158, 167.
Quincy (chevalier de), capitaine à *Dauphin-infanterie*, 112.
Quincy (de), lieutenant à *Picardie*, 280.

R

Rabillard, capitaine à *Picardie*, 267.
Raffetot (de), brigadier d'infanterie, 193.
Rancourt (de), lieutenant-colonel des dragons de la *Reine d'Espagne*, 246.
Rantzau (comte de), général danois, 199, 200, 220.
Rassay (de), capitaine à *Navarre*, 326.
Rauzan (marquis de), maréchal de camp, 23.
Ravend, voir Saint-Frémont.
Ravignan (Joseph de Mesmes, marquis de), lieutenant-général, 216, 235, 250, 251.
Rebender (de), général suédois, 173, 175, 177, 232.
Redon (de), major de *Charost*, 222.
Reede, voir Athlone.
Regnaud, lieutenant à *Monaco*, 327.
Regnerie (de), capitaine à *Auvergne*, 362.
Regnier, voir Guerchy.
Reignac (de), major de *Normandie*, 166.
Relingue (Ferdinand, comte de), chef d'escadre, 132.
Rémond, ingénieur, 53.
Rennepont (Pierre, comte de), brigadier de cavalerie, 24.
Resnel (Jean-Baptiste-Louis de Clermont d'Amboise, marquis de), colonel d'infanterie, 63.
Revel (Broglie, comte de), lieutenant-général, 12, 35, 37, 83, 40.
Rewentklau, général danois, 107, 147, 155, 156, 157, 158.
Reynold (François de), colonel des *Gardes Suisses*, 262, 266.
Richelieu (Louis-François-Armand du Plessis, duc de), maréchal de France, 353, 354, 359, 360.
Ricouard, voir Hérouville.
Rigal (de), lieutenant-colonel de la *Couronne*, 317.

Riquetti, voir Caraman et Mirabeau.
Ris (de), lieutenant aux Gardes françaises, 162.
Rivaldo (Francisco da), colonel des *fusillers de Flandre*, 247.
Rivière (de), brigadier d'infanterie, 80.
Rivière (comte de), général français au service du Portugal, 185.
Robech (Philippe-Marie de Montmorency, prince de), brigadier d'infanterie, 24, 72, 118, 124.
Rocavioni (comte de), général italien, 174.
Rochambeau (Jean-Baptiste-Donatien de Vimeur, marquis de), maréchal de France, 377 à 380.
Rochambeau (Marie-Joseph, vicomte de), colonel d'*Auvergne*, 361, 378.
Roche-Annecy (de la), général piémontais, 166, 172.
Rochechouart (duc de), officier aux *Mousquetaires*, 299.
Roche d'Alliers (de la), brigadier d'infanterie, 12.
Rochefoucault (la), voir Blanzac et Montendre.
Rochepenchée (de la), capitaine à *Auvergne*, 361.
Rochepot (de), capitaine d'infanterie, 261.
Rochethulon (marquis de la), capitaine à *Picardie*, 279.
Rocque (de la), volontaire à la *Couronne*, 356.
Roguade (de), capitaine à *Auvergne*, 361.
Rohan, voir Montbazon et Sonbise.
Rolland (Pierre Laporte, dit), chef des *Camisards*, 93, 125.
Romilly (de), lieutenant-colonel d'artillerie, 273.
Romilly (de), lieutenant aux Gardes françaises, 162.
Rooke (Georges), amiral anglais, 86, 87, 89, 132.
Roper, colonel anglais, 188.
Roque (de la), brigadier d'infanterie, 12.
Roquelaure (Antoine-Gaston-Jean-Baptiste, duc de), gouverneur du *Languedoc*, 136, 139, 232, 233.
Roquépine (du Bouzet, marquis de), brigadier de cavalerie, 12.
Roseaux (des), brigadier de cavalerie, 210, 211, 213.
Rosen (Conrad, marquis de), maréchal de France, 48, 53, 90, 327, 328.
Rostaing (Just-Antoine-Henri, marquis de), maréchal de camp, 381, 385.
Roth (de), maréchal de camp, 232.
Rouault, voir Gamache.
Rougé, voir Plessis-Bellière.
Roure (du), aide-major à *Auvergne*, 361.
Roussel, commissaire de l'artillerie, 18.
Rousselet, voir Château-Renault.
Rousselot (de), brigadier d'infanterie, 24.
Rousses, colonel de *Milan-cavalerie*, 247.
Rousset (du), lieutenant-colonel de *Beauvaisis*, 317.
Rouvray (François-Paul de Courseulles, marquis de), brigadier des carabiniers, 169, 175.
Rouvroy, voir Sandrecourt et Saint-Simon.
Royer, voir Saint-Micaud.
Rozel (François de Cagny, chevalier du), lieutenant-général, 23, 49, 97, 227.
Rupelmonde (marquis de), colonel d'infanterie, 241.
Russey (marquis de), brigadier de cavalerie, 24.
Ruvigny, voir Galloway.
Ruyssel, colonel hollandais, 316.

S

Sabran (marquis de), officier aux *Gendarmes du Roi*, 299.
Saignard (de), capitaine à *Auvergne*, 361.
Saillans (comte de), maréchal de camp, 24, 49.
Saillant, voir. Estaing.
Sailly (marquis de), maréchal de camp, 66.
Saint-Aulaire (Beaupoil de), colonel d'infanterie, 213.
Saint-Aubin (de), capitaine aux Gardes françaises, 299.
Saint-Benoist (de), capitaine à la *Marine*, 147.
Saint-Contest (de), intendant de l'armée de *Flandre*, 215.
Saint-Cosme, lieutenant à *Navarre*, 261.
Saint-Elme (marquis de), brigadier d'infanterie, 190.
Saint-Etienne (de), lieutenant à *Aubusson*, 110.
Saint-Firmin, capitaine à *Auvergne*, 361.
Saint-Frémont (Jean-François Ravend, marquis de), lieutenant-général, 6, 8, 12, 13, 143, 150, 170, 175, 177.
Saint-Géniez (de), aide de camp de Villeroy, 36.
Saint-Georges (Jacques Stuart, chevalier de), 20, 198, 317, 331.
Saint-Germain (Beaupré de), mestre de camp de cavalerie, 169.
Saint-Germain (Claude-Louis-Robert, comte de), ministre de la guerre, 348, 371.
Saint-Gilles (comte de), lieutenant-général, 186.
Saint-Gratien, voir Catinat.
Saint-Hilaire (Pierre de Mormès, marquis de), lieutenant-général de l'artillerie, 23, 80, 82, 124, 188, 200 à 202, 214, 266.
Saint-Laurent (de), maréchal de camp, 66, 162.
Saint-Léon, brigadier aux *Mousquetaires noirs*, 162.
Saint-Linière (de), mestre de camp de dragons, 213.
Saint-Louis (de), cornette à *Conflans*, 111.
Saint-Louis (de), capitaine à *Livry*, 111.
Saint-Martin (de), capitaine à *Piémont*, 61, 201.
Saint-Maurice, voir Montbarrey.
Saint-Maurice (de), maréchal de camp, 66, 72, 80, 169.
Saint-Maurice (Jean de), lieutenant-colonel de *Royal*, 126.
Saint-Maurice (de), major des *Croates*, 121.
Saint-Mauris (de), capitaine aux Gardes françaises, 299.
Saint-Mauris (de), capitaine à *Picardie*, 356.
Saint-Mesme (Jean-Baptiste-Louis de Félix d'Ollières, comte de), brigadier d'infanterie, 378, 385.
Saint-Mesmin, capitaine à *Royal*, 316.
Saint-Micaud (N. de Royer, comte de), colonel à *Bourbon*, 169.
Saint-Pater (Jacques le Coustelier, marquis de), maréchal de camp, 12, 146, 147, 182, 183, 193.
Saint-Paul (de), capitaine à *Picardie*, 356.
Saint-Paul (François-Lazare, Thomassin de), capitaine aux *Dragons du Roi*, 121.
Saint-Pern (Vincent-Jules, marquis de), lieutenant-général, commandant les *grenadiers de France*, 339.
Saint-Perrier (César-Joachim, chevalier de), lieutenant-général, 167.
Saint-Pol, chef d'escadre, 85.
Saint-Pol (de), général hollandais, 163.
Saint-Rémy (marquis de), capitaine à *Picardie*, 284.
Saint-Sauveur (de), aide-major général, 317.

Saint-Sernin (de), brigadier d'infanterie, 232.
Saint-Simon (Louis de Rouvroy, duc de), 1, 8, 40, 90, 92, 98, 99, 105, 114, 123, 141, 150, 183, 141, 150, 152, 183, 239, 241.
Saint-Simon-Maubléru (Claude-Anne), maréchal de camp, 379.
Saint-Sulpice (Philippe-Emmanuel de Crussol d'Uzès, marquis de), colonel de *Gassion*, 53.
Saint-Victor (de), lieutenant de vaisseau, 88.
Saint-Victor (de), capitaine à *Auvergne*, 361.
Saint-Victour (de), lieutenant-colonel d'*Aubusson*, 110
Saint-Vincent (de), capitaine à *Monaco*, 327.
Sainte-Colombe, voir le Guerchois.
Salers, capitaine à *Charost*, 222.
Salfield, lieutenant-général bavarois, 129.
Salignac, voir Fénélon.
Saligny (de), capitaine à *Piémont*, 61.
Salis, brigadier d'infanterie, 317.
Salières (Antoine-Alexis de Chastelar, marquis de), lieutenant-général, 336.
Salle (de la), cornette à *Vivans*, 110.
Sandricourt (Louis-François de Rouvroy-Saint-Simon, marquis de), lieutenant-général, 233, 293.
San-Estevan, voir Gormaz.
Sanguin, voir Livry.
Santena (comte de), brigadier piémontais, 170, 176.
Sanzay (Lancelot de Turpin de Crissé, comte de), brigadier d'infanterie, 193.
Sarno (duc de), maréchal de camp, 190.
Sassenage (de), capitaine à *Auvergne*, 361.
Saulnier, voir Montplaisir.
Saultereau, lieutenant à *Picardie*, 280.
Saulx, voir Tavannes.
Saumery (Alexandre de Joanne de la Carre, chevalier de), brigadier aux Gardes du Corps, 317.
Savaillon (de), capitaine à *Monaco*, 327.
Savines (André de la Font, marquis de), lieutenant-général, 279.
Savoie, voir Eugène, Soissons.
Saxe (Maurice, comte de), duc de Courlande, maréchal de France, 287, 288, 291, 299, 301, 303, 304, 305, 306, 307, 311, 316, 318, 319, 320, 323, 324, 327, 328, 329, 330, 331, 333, 335, 340, 346.
Saxe-Gotha (prince de), 283.
Saxe-Gotha (duc de), 173, 175, 177, 195.
Saxe-Memmingen (prince de), 68, 121, 177.
Saxe-Weimar (Bernard, duc de), 44.
Scaglio, voir Verrue.
Schelberg (de), 79, 80.
Scheldon, maréchal de camp, 23.
Schowel, amiral anglais, 193.
Schulenburg, général autrichien, 220.
Seckendorf, feld-maréchal bavarois, 301.
Segner (de), brigadier d'infanterie, 24.
Segry (de), major d'artillerie, 166.
Seguiran (de), maréchal de camp, 83.
Séguiran (marquis de), colonel du *Maine*, 104.
Ségur (Henri-François, comte de), lieutenant-général, 334, 336.

Ségur (Philippe-Henri, marquis de), maréchal de France, ministre de la guerre, 335, 336, 386 à 389.
Ségur (Louis-Philippe, comte de), volontaire en Amérique, ambassadeur en Russie, 375.
Seignelay (Colbert, marquis de), brigadier d'infanterie, 46, 76.
Seissan (de), colonel de *Sancerre*, 232.
Selret (de), brigadier d'infanterie, 158.
Selve (chevalier de), lieutenant-colonel de *Picardie*, 232.
Sénarque, capitaine à *Piémont*, 61.
Senneterre (Henri de la Ferté, marquis de), mestre de camp de dragons, 59, 61, 144.
Septville (marquis de), brigadier de cavalerie, 24, 121.
Sèque, cornette à *Vivans*, 110.
Sérignan (marquis de), maréchal de camp, 23.
Sérini (comte de), général italien, 10, 58.
Sérizy (de), brigadier de cavalerie, 24.
Serre (de la), brigadier d'infanterie, 107.
Serre (de la), capitaine à *Dauphin-infanterie*, 112.
Serre (de la), colonel du *Régiment du Roi*, 317.
Seuil (de), colonel d'infanterie, 183.
Sève (chevalier de), mestre de camp, 80.
Sévin, voir Quincy.
Sézanne (Louis-François d'Harcourt, marquis de), brigadier d'infanterie, 24, 58, 63.
Shewind, lieutenant à *Picardie*, 280.
Shrimpton, major-général anglais, 189.
Sillègue (Jean-François de), lieutenant de chasseurs à *Gâtinais*, 382.
Sillery (Félix-François Bruslart, marquis de), maréchal de camp, 186, 187, 190.
Silly (Jacques-Joseph Vipart, marquis de), brigadier de cavalerie, 24, 50, 71.
Silly, voir Mailly.
Simiane (Nicolas-François, comte de), brigadier d'infanterie, 169.
Sireuil (de), lieutenant à *Gâtinais*, 383.
Sirier, capitaine à *Vivans*, 110.
Soissons (Maurice de Savoie-Carignan, comte de), général autrichien, 68.
Solari, capitaine italien, 63.
Solre, voir Croy.
Sommerfedt, général anglais, 333.
Sommery (marquis de), cornette aux *Chevau-légers*, 162.
Soret, chef d'escadre, 88.
Soubise (Hercule de Rohan, prince de), maréchal de camp, 23, 49.
Soubise (Maximilien de Rohan, prince de), enseigne aux *Gendarmes du Roi*, 162.
Soubise (François de Rohan, prince de), lieutenant-général, 310, 316, 329, 348, 349, 360, 361.
Soulvignac (de), capitaine à *Charost*, 222.
Soupize (de), capitaine aux Gardes françaises, 229.
Sourches (de), lieutenant aux Gardes françaises, 104.
Sourches, voir Montsoreau.
Sousa, voir Las Minas,
Souscarrière (de), capitaine-commandant de cavalerie, 183.
Sousternon (comte de), maréchal de camp, 23, 50.
Southwel, colonel anglais, 187.

Souvré (marquis de), brigadier d'infanterie, 284.
Spar (de), brigadier d'infanterie, 24, 220, 227.
Stackemberg, lieutenant-colonel d'*Alsace*, 225.
Stair (Jean Dalrymple, comte de), général anglais, 220.
Stanhope (Jacques, comte de), général anglais, 238 à 242.
Starhemberg (Guido, comte de), feld-maréchal autrichien, 63, 91, 115, 142, 177, 238 à 248.
Steberteberts, colonel hollandais, 120.
Steckenberg (Henri de), lieutenant-colonel d'*Alsace*, 138.
Stengembourg, général hollandais, 100.
Streiff (de), brigadier de cavalerie, 24.
Stuart, voir Jacques II et Saint-Georges.
Styrum (comte de), feld-maréchal, 73, 97, 98, 106, 107, 108, 109 à 113.
Sublet, voir Heudicourt.
Surey (chevalier de), des Gardes du Corps, 317.
Surière (de la), cornette aux *Mousquetaires noirs*, 162.
Surville (Louis-Charles d'Hautefort, marquis de), 205, 216.

T

Tallaga, général portugais, 247.
Tallard (Camille de la Baume, duc d'Hostun, comte de), maréchal de France, 46, 47, 49, 71, 84, 90, 91, 97, 104, 105, 113, 116 à 124, 127, 128, 236.
Tallard (N. de la Baume, chevalier de), brigadier de cavalerie, 129, 213, 263.
Talbot (Richard), colonel irlandais, 63.
Talmont (Frédéric-Guillaume de la Trémoïlle, prince de), brigadier de cavalerie, 24, 279.
Tambonneau, capitaine aux Gardes françaises, 225.
Tanus (de), capitaine à *Champagne*, 223.
Tardif, ingénieur, 166, 167.
Tarlé (Benoit-Joseph de), intendant de l'armée d'Amérique, 378.
Tarlé (Jean-Josse, chevalier de), aide-major général, 378.
Taste (comte de), maréchal de camp, 23.
Tattenbach, général prussien, 248.
Tavannes (Charles-Henri-Gaspard de Saulx, vicomte de), brigadier d'infanterie, 18.
Tellier (le), voir Barbezieux et Estrées.
Tenarre, voir Montmain.
Ternay (chevalier de), vice-amiral, 377.
Ternol (de), capitaine à la *Marine*, 356.
Terrade (de la), lieutenant-colonel d'infanterie, 213.
Terrail (du), lieutenant à *Normandie*, 267.
Tessé (René de Froulai, comte de), maréchal de France, 6, 8 à 10, 12, 14, 32, 40, 54, 64, 90, 134, 152, 154, 185, 195.
Tessé (François de Froulai, chevalier de), lieutenant-général, 12, 262.
Tessé (de), brigadier d'infanterie, 284.
Tesson, lieutenant à *Champagne*, 280.
Tettau, général hollandais, 120.
Texier, voir Hautefeuille et Maisoncelle.
Thaun (Wirich-Philippe-Laurent, comte de), feld-maréchal autrichien, 147, 165, 173, 178, 192, 232.
Themgen, général autrichien, 68, 153.

Thianges (Claude-Henri-Philibert de Damas, marquis de), maréchal de camp, 23, 66.
Thiard, voir Bissy.
Thil (du), brigadier d'infanterie, 232.
Thomassin, voir Saint-Paul.
Thomond, lieutenant-général, 310.
Thorigny (de), lieutenant-colonel d'artillerie, 273.
Thouy (Antoine-Balthazar de Longecombe, marquis de), maréchal de camp, 12, 102, 104, 240, 241, 247.
Tigny, voir Aubigné.
Tilly (Tzerklaes, comte de), général brabançon, 43, 47, 48, 49, 100, 203, 220, 224, 228.
Tingry (prince de), gouverneur de Valenciennes, 256.
Tingry (Christian-Louis de Montmorency-Luxembourg, prince de), aide de camp du maréchal de Saxe, 311.
Tirheim (comte de), capitaine de cuirassiers autrichiens, 10.
Toirac (chevalier de), capitaine de cavalerie, 121.
Toralba (de), maréchal de camp espagnol, 183.
Torcy (marquis de), maréchal de camp, 23, 216, 236.
Torcy, voir Croissy.
Torres (comte de las), maréchal de bataille espagnol, 242.
Tôt (du), brigadier d'infanterie, 72.
Toulouse (Louis-Alexandre de Bourbon, comte de), amiral de France, 132, 154.
Tour (comte de la), général autrichien, 279.
Tour-Chatillon (de la), voir Zurlauben.
Tour d'Auvergne (de la), voir Evreux.
Tour du Pin (comte de la), lieutenant-colonel à *Bourbon*, 338.
Tournain (de), brigadier d'infanterie, 24.
Tournemine, lieutenant à *Picardie*, 284.
Tourville (Jean-Baptiste-César de Costentin, marquis de), brigadier d'infanterie, 224, 257.
Touvenant, capitaine de hussards, 115.
Trautmannsdorf (comte de), général autrichien, 58.
Trébons (de), enseigne aux *Mousquetaires noirs*, 162.
Trémoïlle (la), voir Talmont.
Tressau (de), colonel d'infanterie, 53.
Tricaut (Joseph-Marin de), brigadier d'infanterie, 194.
Tronc (Nicolas-Alexandre Le Cordier, marquis de), brigadier de cavalerie, 183.
Trotot, capitaine à *Picardie*, 279.
Tulipe (La), sergent, 309.
Turcis (duc de), chef d'escadre espagnol, 132.
Turenne (Henri de la Tour-d'Auvergne, vicomte de), maréchal général, 44, 83, 85, 141, 233, 287.
Turenne (Charles-Henri de la Tour d'Auvergne, prince de), colonel général de la cavalerie légère, française et étrangère, 343.
Turpin, voir Sanzay.
Turpin, ingénieur, 378.
Tzerclaës (prince de), mestre de camp de cavalerie, 46, 132.

U

Urre (d'), capitaine à *Picardie*, 327, 356.
Usson (marquis d'), lieutenant-général, 97, 108, 141.

Usson, voir Bonnac.
Uzès (François-Charles de Crussol, comte d'), brigadier de cavalerie, 169.
Uzès (Charles-Emmanuel de Crussol, duc d'), colonel de *Médoc*, 169.
Uzès, voir Saint-Sulpice.

V

Vaillac (Gourdon de Genouillac, comte de), chef d'état-major de Tallard, 117.
Vaissail, lieutenant à *Aubusson*, 110.
Valbelle (de), capitaine de vaisseau, 86.
Valdecanas (marquis de), capitaine-général espagnol, 240.
Valence (de), brigadier d'infanterie, 279.
Valensart, colonel d'infanterie, 104.
Valéras, lieutenant à *Picardie*, 224.
Valfons (Charles de Matteï de), lieutenant général, 329.
Valette (de la), brigadier d'infanterie, 385.
Vallette, enseigne de vaisseau, 89.
Vallière (de la Baume le Blanc, marquis de la), brigadier de cavalerie, 24, 226.
Vallière (Louis-Florent de), inspecteur-général de l'artillerie, 273, 274, 296, 298, 356, 364.
Vallières (M. des), capitaine à *Dauphin-infanterie*, 112.
Vallon (de), lieutenant à *Champagne*, 359.
Valory (M. de), brigadier d'infanterie, ingénieur, 24, 31.
Van Collen, major hollandais, 317.
Vandeuil (marquis de), lieutenant-général, 23.
Vandeuil (de), brigadier de cavalerie, 24.
Varennes (Joseph-Alexandre de Nagu, marquis de), maréchal de camp, 23, 116.
Varo (comte de), gouverneur espagnol de Vanloo, 82.
Vasinhac, voir Imécourt.
Vassal, voir Montriel.
Vasse (de), brigadier aux dragons, 289.
Vauban (Sébastien le Prestre, marquis de), maréchal de France, 53, 73, 90, 104, 105, 152.
Vauban (de), aide de camp de Rochambeau, 378.
Vaubécourt (Louis-Claude de Nettancourt-Haussonville, marquis de), lieutenant-général, 12, 34.
Vaubonne, capitaine à *Monaco*, 327.
Vaudémont (Charles-Henri de Lorraine, prince de), gouverneur du Milanais, 4, 6, 34, 40, 55, 57.
Vaudémont (Charles-Thomas de Lorraine, prince de), 33, 34, 35, 38, 63, 183, 185.
Vaudray (Jean-Charles, comte), lieutenant-général, 12, 151.
Vaudreuil, lieutenant-général, 362.
Vauguyon (comte de la), brigadier d'infanterie, 306.
Veca (Don Pedro de), général espagnol, 248.
Veltouen (N. Guillermo), mestre de camp de cavalerie, 247.
Vendôme (Louis-Joseph, duc de), maréchal de France, 3, 18, 22, 40, 41, 54 à 58, 60 à 65, 90, 91, 93, 99, 105, 114 à 116, 130, 131, 134, 141, 143, 144, 146, 149, 150, 151, 155, 157, 169, 185, 196, 200, 201, 202, 203, 205 à 208, 239 à 247, 248.
Vendôme (Philippe, grand prieur de), 55, 66, 142, 144, 146, 150.

Vénédiger, général allemand, 121.
Vergetot (de), brigadier d'infanterie, 24.
Verhagen, sergent-général autrichien, 171.
Vernon, capitaine à *Monaco*, 327.
Verrue (Marie-Joseph-Jérôme de Scaglio, comte de), lieutenant-général, 129.
Verseilles (Jacques Badier, marquis de), brigadier de cavalerie, 191.
Vertilly (Louis de Hanlus, comte de), maréchal de camp, 129.
Vertus (des), lieutenant à *Picardie*.
Vibraye (Henri-Léonor Hurault, marquis de), maréchal de camp, 134, 170.
Vichy (de), brigadier de carabiniers, 289.
Victor-Amédée Ier (de Savoie), roi de Sardaigne, 5, 11, 12, 14, 17, 18, 19, 56, 64, 72, 91, 92, 114, 115, 131, 142, 144, 151, 152, 159, 166, 174, 177, 183, 192, 195, 209, 213, 261.
Vidal, sergent à *Monaco*, 327.
Vie (de la), capitaine à *Navarre*, 356.
Vienne, voir Presles.
Vignacourt (de), capitaine à la *Marine*, 356.
Vieuxpont (de), brigadier d'infanterie, 24, 191, 255, 256, 259.
Villadarias (Franco del Castillo-Faxardo, marquis de), vice-roi d'Andalousie, 86, 87, 238.
Villaines (de), capitaine de cavalerie, 50, 183.
Villardière (de la), major d'infanterie, 213, 327.
Villarel (Antonio), général espagnol, 247.
Villars (Claude-Louis-Hector, duc de), maréchal-général, 41, 71 à 76, 78 à 80, 90, 91, 93, 95, 97, 98, 105 à 108, 110, 113, 114, 125, 134, 140, 141, 153, 159, 185, 190 à 192, 196, 209, 213 à 220, 223 à 225, 228 à 234, 236, 249, 250, 251, 253, 254, 255, 256, 257, 259, 261, 262, 266, 277.
Villars, lieutenant à *Royal*, 326.
Villebon (de), major à *Vivans*, 110.
Villemeneust (Joseph de Lesquen, marquis de), colonel d'*Orléans*, 260, 264.
Villemur (de), brigadier de cavalerie, 24.
Villemur (Jean-Baptiste-François, marquis de), inspecteur d'infanterie, 293, 322, 323, 326.
Villena (duc d'Escalona, marquis de), vice-roi de Naples, 241.
Villepion (Claude-Léon, Cornuel de), maréchal de camp, 12.
Villequier (Louis d'Aumont, marquis de), maréchal de camp, 23.
Villeroy (François de Neufville, duc de), maréchal de France, 1, 11 à 14, 17, 19 à 23, 34, 36, 39, 40, 54, 90, 97, 99, 100, 105, 116, 122, 129, 130, 134, 135, 139, 141, 154, 160, 161, 164, 184, 196.
Villeroy (marquis de), lieutenant-général, 100, 104.
Villiers (Duret de), brigadier de dragons, 13.
Villiers-le-Morthier (Étienne Bérault de), brigadier de cavalerie, 24.
Vilmanzy (de), commissaire des guerres, 378.
Vimeur, voir Rochambeau.
Vincentillo, lieutenant-général, 186.
Vins (baron de), général, 279.
Violaines (de), gouverneur de Dinant, 83.
Vioménil (baron de), lieutenant-général, 878, 380, 383, 385.
Vioménil (comte de), maréchal de camp, 378,
Vipart, voir Silly.
Visconti (maquis), général de cavalerie italienne, 56, 115, 174.

Vivans (Jean de Noaillac, comte de), maréchal de camp, 97, 110. 191.
Vivans-Saint-Cristau (marquis de), brigadier d'infanterie, 108, 109.
Vivien (de), capitaine à *Normandie*, 267.
Vivier (du), brigadier d'Infanterie, 213.
Voisel (du), capitaine à *Royal*, 326.
Vontcey, général anglais, 163.
Vosel, capitaine à *Vivans*, 110.
Voysin (Daniel-François), secrétaire d'État à la guerre, 208, 215.
Vrilière (Phélipeaux, chevalier de la), 109.

W

Wachtenduck, général, 283.
Wacquette, voir Gribeauval.
Wade, colonel anglais, 187.
Waguener (marquis de), maréchal de camp, 23.
Waldeck (prince de), général hollandais, 283, 311, 320, 325, 329, 333.
Walds, colonel allemand, 79.
Warfusé (de), général hollandais, 163.
Wargemont (de), officier aux *Chevau-légers*, 299.
Wartigny (César de Brouilly, marquis de), brigadier de cavalerie, 24.
Washington (Georges), généralissime américain, 374 à 376, 378, 379, 386.
Waspenzo, général, italien, 283.
Watteville, voir Conflans.
Webbs, général hollandais, 227.
Wedel, général prussien, 350.
Westerlo, colonel flamand, 104.
Wetzel, général allemand, 247.
Wirtgentheim, colonel allemand, 121.
Withers, général autrichien, 220, 224.
Wittelsbach (Ferdinand-Marie de), électeur de Cologne, 41.
Wooler, colonel anglais, 188.
Wurtemberg (Charles-Alexandre, duc de), 49, 51, 127, 150, 173, 175, 191, 220, 279, 280, 283.

X

Ximènes (Joseph, comte de), colonel d'infanterie, 200.

Y

Yvoi (comte d'), major général hollandais, 259.

Z

Zollern (comte de), général autrichien, 79.
Zurlauben (Béat-Jacques de la Tour-Chatillon, comte de), lieutenant-général, 124, 129, 163.

III

FIGURES

Nos.	Pages.	Auteurs.	Sujets.
1	2	Estampe de la Bibliothèque nationale.	*Philippe V.*
2	7	Sergent Charraud du 117e.	*Bassin du Pô.*
3	9	Carte de l'État-major italien.	*Bassin de l'Adige.*
4	15	Charraud, d'après Quincy.	*Bataille de Chiari (1701).*
5	23	Lieutenant J. de Jacquelot du Boisrouvray.	*Chamillard.*
6	25	Bourneuf, d'après Puységur.	*Infanterie en marche.*
7	27	Général Favé.	*Pistolet du cavalier.*
8	28	Bourneuf, d'après Puységur.	*Face en arrière.*
9	29	Général Favé.	*Canon de bronze (1702).*
10	30	Idem.	*Canons de fer (1702).*
11	31	Idem.	*Le mortier (1702).*
12	32	Idem.	*Pont de bateaux.*
13	37bis	Quincy (*réduction*).	*Crémone (1702).*
14	42	Marquis de Vogué	*Maximilien-Emmanuel, Électeur de Bavière.*
15	43	Charraud.	*De l'Escaut au Rhin.*
16	47	Quincy.	*Boufflers.*
17	62	Estampe de la Bibliothèque nationale.	*Bataille de Luzzara (1702).*
18	67	Capitaine H. Bayle du 82e.	*Le Rhin de Constance à Cologne.*
19	69	Estampe de la Bibliothèque nationale.	*Le prince de Bade devant Landau.*
20	77	J. de Jacquelot du Boisrouvray d'après Quincy	*Bataille de Friedlingen (1702).*
21	78	Puységur (*réduction*).	*Escadron marchant de flanc.*

Nos.	Pages.	Auteurs.	Sujets.
22	82	Estampe de la Bibliothèque nationale.	*Marlborough.*
23	23	Atlas de Thiers.	*La Galice.*
24	91	Vieille estampe.	*Saint-Simon.*
25	94	Estampe de la Bibliothèque nationale.	*Villars.*
26	95	Général Favé.	*Fusil d'officier (1703).*
27	96	Idem.	*Platine du fusil.*
28	97bis	Atlas de Thiers.	*Vallée du Danube.*
29	101	Bessing, lieutenant au 112e.	*A la baïonnette.*
30	109	Atlas de Thiers.	*Région d'Hochstaedt.*
31	119	Quincy (*réduction*).	*Bataille de Spire (1703).*
32	127bis	Idem.	*Bataille d'Hochstaedt (1703).*
33	135	J. de Jacquelot du Boisrouvray	*Cavalier hollandais.*
34	137	Carte au 1/320000 de l'État-major français.	*Belgique, d'Huy à Tirlemont.*
35	140	Puységur (*réduction*).	*Le bataillon en 1705.*
36	142	Carte au 1/100000 de l'État-major italien.	*Italie, bassin de l'Adda.*
37	145	J. de Jacquelot du Boisrouvray	*Bataille de Cassano (1705).*
38	148	Idem.	*Le prince Eugène.*
39	156	Atlas de Thiers.	*Champ de bataille de Calcinato (1706).*
40	161bis	Dheulland suivant M. de Feuquières.	*Bataille de Ramillies (1706).*
41	166	Général Favé.	*Tir du mortier.*
42	168	Estampe de la Bibliothèque nationale.	*Philippe d'Orléans.*
43	169	Général Favé.	*Canon sur affût de siège.*
44	174	Bourneuf, d'après Puységur.	*Les 8 colonnes du prince Eugène.*
45	181	État-major italien.	*Champ de bataille de Castiglione (1706).*
46	185bis	Th. Duvotenay (atlas de Thiers)	*Nord-est de l'Espagne.*
47	187	Charraud. Archives de la guerre.	*Bataille d'Almanza (1707).*
48	190	Estampe de la Bibliothèque nationale.	*Berwick.*
49	192	Général Favé.	*Obusier anglais.*
50	194	Charraud, d'après Quincy.	*Siège de Toulon.*

Nos.	Pages.	Auteurs.	Sujets.
51	197	Marquis de Vogué.	*Louis, duc de Bourgogne.*
52	199	Idem.	*Environs d'Audenarde.*
53	203bis	Archives de la guerre (*réduction*).	*Bataille d'Audenarde (1708).*
54	205	Général Favé.	*Mortier (1708).*
55	209	Vieille estampe.	*Harcourt.*
56	211	Charraud.	*Rumersheim (1709).*
57	214	Idem.	*Frontière du Nord.*
58	215bis	Puységur (*réduction*).	*Manœuvre de l'infanterie.*
59	219bis	Dheulland suivant Feuquières.	*Bataille de Malplaquet (1709).*
60	222	H. Just, sergent au 117e.	*De Bavai à Mons.*
61	226	Vieille estampe.	*Puységur.*
62	230	Général Favé.	*Mortier (1710).*
63	231	Idem.	*Canon de rempart (1710).*
64	233	Vieille estampe.	*Adrien-Maurice de Noailles.*
65	234	Bourneuf.	*L'arme à terre.*
66	235	Idem.	*L'arme au bras.*
67	235	Idem.	*L'épée à la main.*
68	235	Idem.	*Présentez vos armes.*
69	236	Idem.	*Au port d'arme.*
70	239	Idem.	*Chargez.*
71	241	Idem.	*Genou terre.*
72	243	Charraud. Archives de la guerre	*Bataille de Villaviciosa (1710).*
73	245	Bourneuf.	*Feu sur 3 rangs.*
74	246	Général Favé.	*Carabine rayée (1710).*
75	249	Idem.	*Canon de montagne.*
76	257bis	Archives de la guerre (*réduction*).	*Bataille de Denain (1712).*
77	263	Reproduction d'un portrait de famille.	*Villemeneust.*
78	266bis	Vieille estampe.	*Pierre-le-Grand.*
79	267	Idem.	*Cardinal Dubois.*
80	268	Jacquelot, d'après A. Watteau.	*Soldats en marche.*
81	269	Vieille estampe.	*Cardinal Fleury.*
82	271	Bourneuf, d'après Puységur.	*Colonnes de bataillon (1733).*
83	274	Général Favé.	*Obusier (1733).*
84	275	Bourneuf, d'après Folard.	*Colonne de Folard.*
85	278	Robert de Massy, sergent au 117e.	*Environs de Parme et Guastalla.*
86	285	Vieille estampe.	*Louis XV.*
87	288	Idem.	*Maurice de Saxe.*

Nos.	Pages.	Auteurs.	Sujets.
88	291	Jacquelot, d'après Philippoteaux.	*Enseigne d'infanterie.*
89	295	Estampe de l'Album A. Dayot.	*Mousquetaire noir.*
90	297	Archives de la guerre (*reproduction*).	*Bataille de Dettingen (1743).*
91	299	Vieille estampe.	*La mêlée à Dettingen.*
92	301	Idem.	*Bombardement de Furnes.*
93	305	Aquarelle de 1787	*La carriole de Maurice de Saxe.*
94	307	Général Hardy de Périni.	*Bataille de Fontenoy (1745).*
95	314	Gravure du temps.	*Idem.*
96	319	Vieille estampe.	*Bombardement de Bruxelles.*
97	322	De Jacquelot du Boisrouvray.	*Grenadier royal.*
98	326	Robert de Massy, d'après Beaurain.	*Bataille de Rocoux (1746).*
99	332	Vieille estampe.	*Siège de l'Ecluse.*
100	337	R. de Massy, archives de la guerre.	*Bataille de Lawfeld (1747).*
101	341	Jacquelot, d'après une aquarelle.	*Grenadier et officier des Gardes françaises.*
102	344	Bourneuf, d'après Puységur.	*Changement de front de l'escadron.*
103	346	Jacquelot, d'après Jamet.	*Canonnier de Royal-artillerie.*
104	349	Album Armand Dayot.	*Une revue du grand Frédéric.*
105	352	Vieille estampe.	*Richelieu.*
106	357	R. de Massy. Archives de la guerre.	*Bataille d'Hastenbeck (1757).*
107	361	Jacquelot, d'après Jamet.	*Soldat colonial.*
108	362	Général Favé.	*Canon de bataillon.*
109	363	Idem.	*Caisson Gribeauval.*
110	364	Idem.	*Mortier et bombe Gomer.*
111	364	Idem.	*Mortier Gribeauval.*
112	368	Jacquelot, d'après Castelli.	*L'enrôlement volontaire.*
113	370	Portrait du temps.	*Louis XVI.*
114	374	Album Dayot.	*Washington.*
115	376	D'après un portrait.	*La Fayette.*
116	379	R. de Massy, d'après Th. Balch.	*York-Town.*
117	385	Jacquelot du Boisrouvray.	*Légionnaire de Lauzun.*
118	388	Baron Conrand Portalis.	*Sergent d'infanterie.*
119	390	Idem.	*Officier de hussards.*

TABLE

BATAILLES FRANÇAISES

SIXIÈME SÉRIE

DE 1700 A 1789

CHAPITRE I

LA SUCCESSION D'ESPAGNE (1700-1702).

Philippe V, roi d'Espagne (16 novembre 1700). — Catinat en Italie ; Carpi (9 juillet 1701). — Villeroy ; Chiari (1er septembre). — La grande alliance. Les armées des deux couronnes. — Campagne d'hiver. Crémone (1er janvier 1702). 1

CHAPITRE II

CAMPAGNE DE 1702.

Boufflers en Flandre. — Les armées de la coalition. — Défense de Kaiserswerth (18 avril). — Louis de France, duc de Bourgogne. — Combat de Nimègue (11 juin). Vendôme en Italie. Santa-Vittoria (26 juillet). Luzzara (15 août). — Louis de Bade. — Villars. Friedlingen (14 octobre). — Malborough. — Sur mer. Cadix et Vigo (23 octobre)..... 41

CHAPITRE III

LE TRIUMVIRAT (1703-1704).

Campagne de 1703. — Les camisards. — Du Rhin au Danube. — Aux Pays-Bas ; Eeckeren (30 juin). — Siège de Brisach. — En Bavière ; combat de Munderkingen (31 juillet) ; victoire d'Hochstædt (20 septembre). — Défection du duc de Savoie. — Siège de Landau. Victoire de Spire (15 novembre). — Campagne de 1704. Blindheim (13 août). — Italie et Portugal 90

CHAPITRE IV

MARLBOROUGH (1705-1706).

Campagne de 1705. — Dans les Pays-Bas ; Tirlemont (18 juillet). — A la frontière de l'Est. — En Italie ; Cassano (16 août). — Défense d'Haguenau. — Campagne de 1706. Calcinato (19 avril). — Défaite de Ramillies (23 mai). — En Piémont. Philippe d'Orléans. Bataille de Turin (7 septembre). Médavy-Grancey ; Castiglione (9 septembre). — En Espagne 133

CHAPITRE V

D'ALMANZA A MALPLAQUET (1707-1709).

1707 : Berwick ; Almanza (25 avril). — Villars en Allemagne ; Buhl (23 mai). — Invasion de la Provence. Défense de Toulon. Tessé. — Prise de Lérida (12 octobre). — Vendôme au camp de Gembloux. — 1708. Le duc de Bourgogne. Audenarde (11 juillet). — Défense de Lille. Boufflers. — Campagne de 1709. Harcourt ; Rumersheim (26 août). — Frontière du Nord. Malplaquet (11 septembre)..... 185

CHAPITRE VI

LA FIN DU RÈGNE DE LOUIS XIV (1710-1715).

Campagne de 1710. Défense de Douai par Albergotti (5 mai). — Noailles à Cette (29 juillet). — L'armée de Flandre. — En Espagne. Dernières victoires de Vendôme : Brihuega, Villaviciosa (9 et 10 décembre). — 1711. L'Empereur Charles VI. — 1712. Le chemin de Paris. Défection des Anglais (8 juin). Siège de Landrecies. Marche de nuit. Denain (24 juillet). — Paix d'Utrecht. — Villars prend Landau et Fribourg. — 1714. Traité de Rastadt (7 mars). Désarmement. — La république de Barcelone. — 1715. Mort de Louis XIV..... 229

CHAPITRE VII

LOUIS XV LE BIEN-AIMÉ (1715-1744).

La régence (1715-23) ; Dubois. — Fleury (1726). — Guerre de la succession de Pologne (1733). — Stanislas à Dantzig. — Prise de Philippsbourg (12 juillet 1734). — Armée d'Italie (1734) : Victoires de Parme (29 juin) et de Guastalla (19 septembre). — Guerre de la succession d'Autriche (1741). — Maurice de Saxe. Escalade de Prague (26 novembre). — Retraite de Belle-Isle (16 décembre 1742). — 1743. Campagne de printemps ; Noailles. Dettingen (27 juin). — 1744. Louis XV, général d'armée..... 266

CHAPITRE VIII

LE MARÉCHAL DE SAXE (1745-1748).

Campagne de 1745. Siège de Tournay (20 avril). — Fontenoy (11 mai). — 1746. Prise de Bruxelles, d'Anvers et de Namur. — Autour de Liége (7 octobre). — Rocoux (11 octobre). — Italie, Écosse, Colonies. — 1747. Invasion de la Hollande. — Lawfeld (2 juillet). — 1748. Prise de Maestricht. Traité d'Aix-la-Chapelle (18 octobre)..... 303

CHAPITRE IX

LE GRAND FRÉDÉRIC (1749-1774).

L'armée de 1749 à 1755. — 1756. Guerre de Sept ans ; le grand Frédéric. — 1757. Richelieu ; Port-Mahon (27 juin). — En Hanovre ; le troisième maréchal d'Estrées. — Chevert. Victoire d'Hastenbeck (26 juillet). — 1760. Les leçons de Rosbach. — 1763 : Gribeauval. — 1764-71. Réformes de Choiseul. — 1774. Mort de Louis XV (10 mai)..... 339

CHAPITRE X

LOUIS XVI (1774-1789).

L'honneur national. — 1775. Saint-Germain, ministre de la guerre. — 1776. Révolution d'Amérique. Washington. La Fayette. — 1778. Guerre de la France et de l'Angleterre. — 1780. L'armée de Rochambeau. — Campagne de 1781. Les redoutes de York-Town (14 octobre). — 1782. Quartiers d'hiver. Gibraltar (13 septembre). — 1783. Traité de Versailles (3 février). — 1784 à 1787. Ségur. — 1788. Conseil supérieur de la guerre. — 1789. La dernière armée de l'ancien régime 369

Répertoire alphabétique.

I

Art et Histoire militaires de 1700 à 1789..... 393

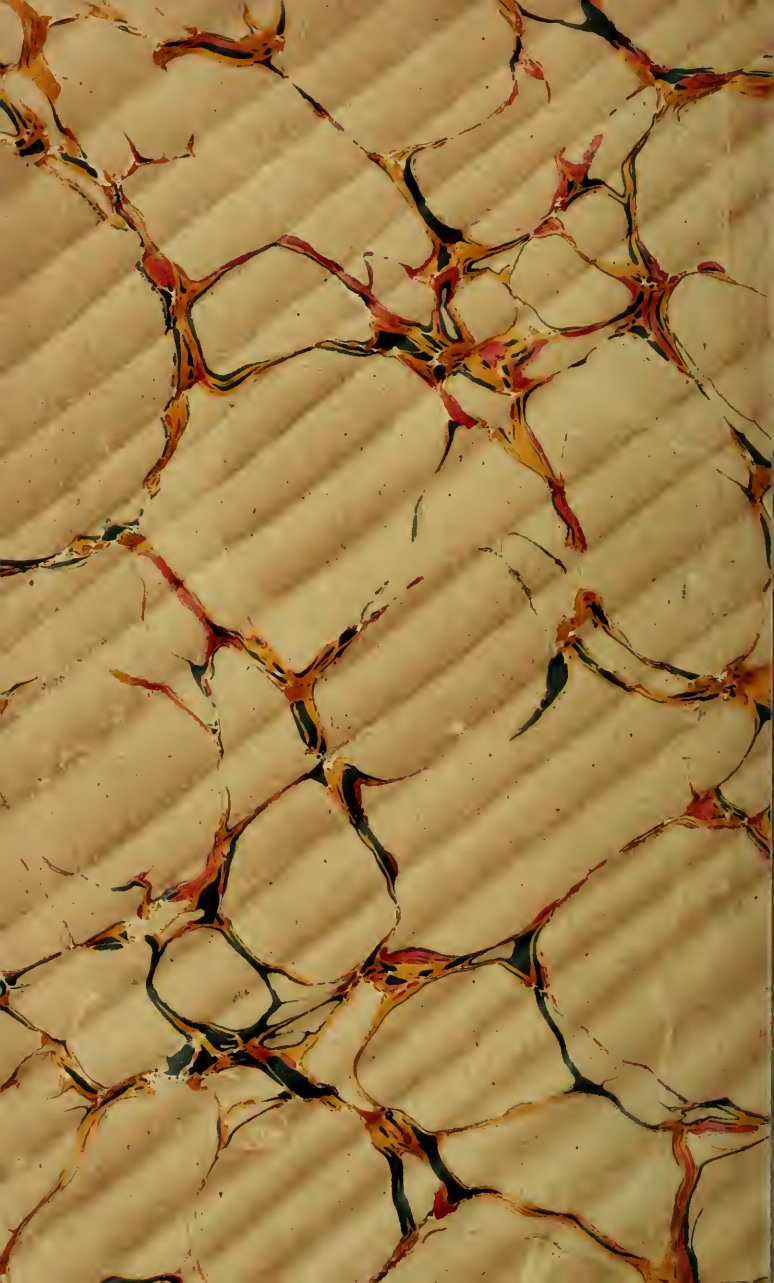
II

Gens de guerre..... 407

III

Figures..... 444

CORBEIL. — IMPRIMERIE ÉD. CRÉTÉ.



UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

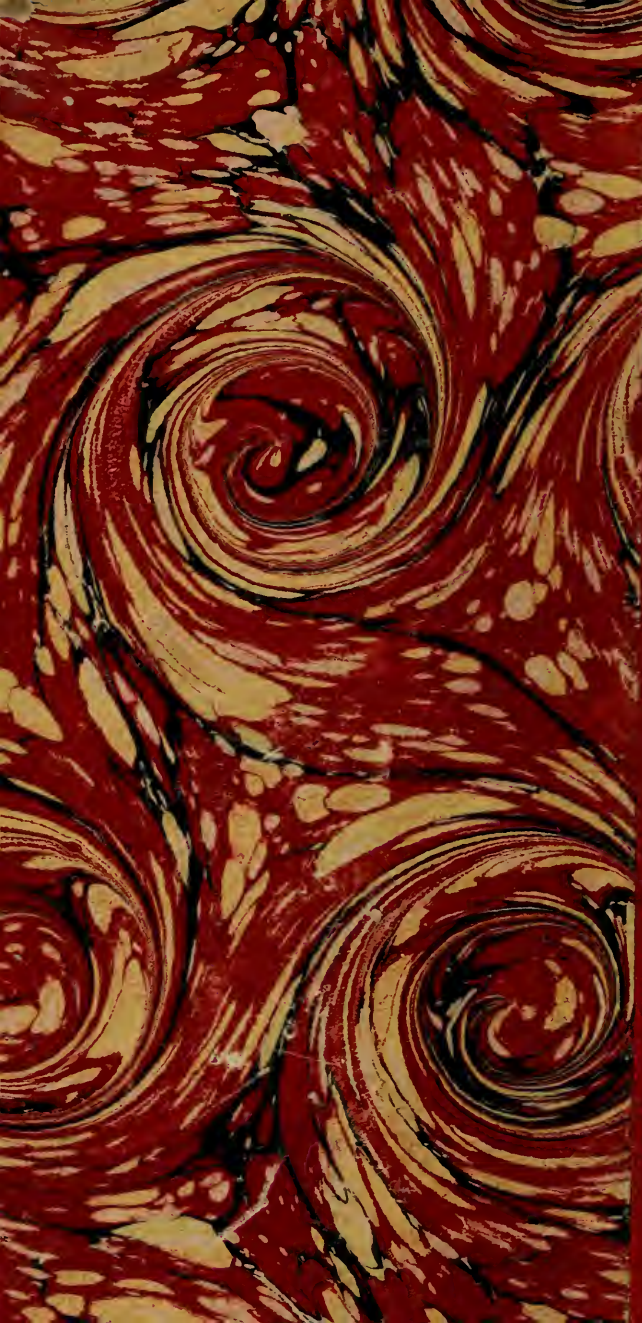
Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

Author Périni, Hardy de
Title Batailles françaises. Vol.6.

98366

HF.
P4454b

DATE.

NAME OF BORROWER.